BIBLIOTHEQUE ARMENIENNE DE LA FONDATION CALOUSTE GULBENKIAN

ՀԱՅԿԱԿԱՆ ՄԱՏԵՆԱՇԱՐ ԳԱԼՈՒՍՏ ԿԻՒԼՊԵՆԿԵԱՆ ՀԻՄՆԱՐԿՈՒԹԵԱՆ

NICOLAS ADONTZ

ETUDES ARMENO-BYZANTINES



DISTRIBUTORS

LIVRARIA BERTRAND

LISBONNE — 1965

ETUDES
ARMENO-BYZANTINES

TABLE DES MATIÈRES

LES Etudes publiées du regretté professeur Nicolas Adontz, reprises dans le présent volume, ont vu le jour en français dans diverses publications dont les titres sont indiqués dans la Table des Matières avec les dates de parution respectives.

En présentant le recueil, nos remerciements s'adressent à tous ceux qui ont bien voulu nous autoriser à reproduire ces études: l'Académie Royale de Belgique; les Editions B. G. Teubner de Stuttgart, pour la revue *Byzantinische Zeitschrift;* et l'Université Libre de Bruxelles, comme aussi les directeurs respectifs des revues, pour l'*Annuaire de Philologie et d'Histoire Orientales et Slaves,* et *Byzantion.*

FONDATION CALOUSTE GULBENKIAN

PRÉFACE

Les études de Nicolas Adontz reproduites ici datent presque toutes de la période bruxelloise de son activité scientifique (1931-1942).

Né le 23 janvier 1875 à B̄rnakot' en Arménie, Nicolas Adontz, après des études primaires et secondaires faites à Tat'ew, au Séminaire d'Etchmiatsin et au gymnase russe de Tiflis, fréquenta, à partir de 1895, l'Université de Saint-Pétersbourg, où il obtint, en 1908, le grade de maître en théologie (pour sa dissertation sur L'Arménie à l'époque de Justinien) *et, en 1915, celui de docteur en philologie arménienne (pour sa thèse sur* Denys le Thrace et ses commentateurs arméniens*); nommé privat-docent en la même Université dès 1908, et professeur extraordinaire en 1916, il dut, après la révolution russe, en avril 1920, quitter la Russie; après avoir passé une année à Londres, il s'établit à Paris, où il demeura jusqu'en 1931. C'est en cette année que fut créé à l'Université de Bruxelles un Institut d'Histoire et de Philologie Orientales, qui offrit à N. Adontz une chaire d'arménien, avec le titre de Professeur agréé à l'Université; Adontz eut ainsi les moyens de reprendre son enseignement et de se consacrer pleinement à ses travaux scientifiques, qu'il n'avait d'ailleurs jamais abandonnés tout à fait; il passa ses dernières années à Bruxelles, jusqu'à sa mort, survenue le 27 janvier 1942*[1].

La nomination d'Adontz à l'Institut orientaliste de Bruxelles

---

[1] *Sur Nicolas Adontz et sa carrière scientifique, on consultera les notices suivantes:* M. LEROY, Notice sur la vie et les travaux de Nicolas Adontz, Professeur agréé à l'Université libre de Bruxelles. (23 janvier 1875 — 27 janvier 1942), *dans* Université Libre de Bruxelles. Rapport sur les années académiques 1939-40 à 1944-45, *Bruxelles, 1947, p. 177-178 (p. 178: bibliographie de 1936 à 1939);* Nicolas Adontz (notice biographique), *dans* N. ADONTZ, Histoire de l'Arménie, *Paris, 1946, p. IX-XV;* A. A., Mahuan hunjk'ə hayagitakan asparēzi vray. † Usuč'c'apet Nikolayos Adonc' (23 yunuar 1875 — 27 yunuar 1942), *dans* Handes Amsorya, *61(1947), col. 311-318 (bibliographie complète col. 313-318);* K. N. YUZBAIŠAN, *art.* Adonc, Nikolaj Georgievič, *dans* Sovietskaja istoričeskaja enciklopedija, *I, Moscou, 1961, col. 217.*

*fut le résultat d'une initiative du fameux byzantiniste belge Henri Grégoire (1881-1964), dont les intérêts s'étendaient bien au delà des limites du monde grec proprement dit; il se trouvait, quand Adontz fut attaché à l'Université de Bruxelles, dans la période la plus fécond de sa carrière scientifique; il fut, pendant les années 30, l'animateur, extraordinairement dynamique, de la section médiévale de l'Institut d'Histoire et de Philologie Orientales, de l'*Annuaire *de cet Institut et de la revue internationale des études byzantines* Byzantion, *qu'il avait fondée en 1924.*

Dès son arrivée à Bruxelles, Adontz s'inséra dans le groupe de chercheurs animé par Henri Grégoire et participa activement à leurs travaux; par sa double formation de byzantiniste et d'orientaliste, il fut tout naturellement amené à apporter à H. Grégoire et à ses collaborateurs l'appoint de sa connaissance des sources orientales et spécialement des sources arméniennes; c'est ainsi que le séjour d'Adontz à Bruxelles fut marqué par l'élaboration et la publication de nombreuses et importantes études d'histoire arméno-byzantine.

Ces études portant principalement sur les basileis *d'origine arménienne et sur les grandes familles arméniennes dont des membres ont joué un rôle, souvent de premier plan, dans l'histoire de l'empire grec. Par la nouveauté de leurs conclusions, elles exigeaient la révision de maintes idées reçues parmi des spécialistes aux horizons trop limités; aussi n'a-t-on pas manqué de les soumettre à une critique sévère et d'y signaler quelques points faibles, qui, à vrai dire, ne sont pas niables: manque de rigueur dans certaines identifications, établissement parfois un peu rapide des liens de parenté entre personnes portant le même nom de famille, relevés pas toujours entièrement exhaustifs, conjectures textuelles osées, tendance à trop faire abstraction de la bibliographie moderne antérieure* [2], *idées peu claires ou peu fermes sur tel problème épineux* [3]. *Mais ces quelques défauts, qui, de toute façon, ne portent généralement que sur des détails, n'ébranlent pas la solidité de l'ensemble; pour l'essentiel, les conclusions des études arméno-byzantines d'Adontz se sont imposées et ont été reçues dans la plupart des récentes histoires générales de Byzance. «Les Arméniens», écrivait Ernest Stein* [4], *«ont joué dans l'histoire byzantine un rôle considérable..., qu'ils fussent des réfugiés venus de l'Arménie non byzantine ou des Arméniens nés sur le sol byzantin. On ne peut pas comprendre Byzance ni juger équitablement les éléments dont elle se compose, sans tenir compte du fait fondamental qu'un très grand nombre de personnages qui font sa gloire, comme champions de l'hellénisme chrétien*

[2] *Voir* F. Dölger, *dans* Byzantinische Zeitschrift, *35(1935), p. 489-490; 37(1937), p. 219-220; 39(1939), p. 257-258.*

[3] *Voir* Corpus Scriptorum Christianorum Orientalium, *vol. 132, Louvain, 1952, p. 393-394;* Le Muséon, *71(1958), p. 256-257.*

[4] E. Stein, *dans* Traditio, *7(1949-1951), p. 158.*

ou de l'État greco-romain, sont des orientaux plus ou moins (parfois très peu) grécisés, notamment des Syriens et, dans le domaine politique et militaire, surtout des Arméniens».

L'importance des études d'Adontz ne réside d'ailleurs pas uniquement dans les thèses particulières qu'elles prétendaient établir; de même qu'elles ont révélé l'importance du rôle joué par l'élément arménien dans l'histoire «méso-byzantine», elles ont montré combien l'utilisation des sources orientales, et en particulier des sources arméniennes, est indispensable à l'historiographie de l'empire grec. L'Orient chrétien médiéval forme une unité de civilisation qui déborde de loin les frontières de l'État byzantin et qui s'étend à un ensemble de pays que l'hellénisme a en partie recouverts mais qu'il n'a pu déposséder de leur langue ni de leur culture; les relations multiples que l'unité de civilisation, malgré la rupture de l'unité politique, a maintenues entre les diverses provinces du monde oriental chrétien ont pour conséquence que l'historien d'une de ces provinces, fût-ce celui de l'État impérial, ne peut faire abstraction impunément des sources émanant des autres provinces; nul ne peut songer à étudier l'histoire de l'Égypte, de la Syrie, de l'Arménie ou de la Géorgie médiévales sans recourir aux sources byzantines; il est tout aussi impossible d'écrire l'histoire byzantine sans tenir compte des sources coptes, syriaques, géorgiennes ou arméniennes.

Pour les sources arméniennes, les travaux d'Adontz ont démontré, par de nombreux exemples concrets, qu'elles complètent, et souvent de façon essentielle, les sources grecques. Henri Grégoire, qui ne peut être suspecté d'avoir eu tendance à majorer l'importance des sources orientales au détriment des byzantines, disait d'Adontz en 1933[5]*: «Depuis qu'il est parmi nous, l'histoire byzantine nous apparaît sous un jour tout nouveau... Ses études, par la simplicité évidente des solutions et l'abondance des faits nouveaux qu'elles nous apportent, ont émerveillé les spécialistes et démontré, ce qui sans doute était son but, l'utilité indispensable d'une discipline [l'arménologie] dont les historiens se sont, à leur grand dommage, trop désintéressés».*

Dans l'hommage qu'il rendit à la mémoire de Nicolas Adontz, le même Henri Grégoire a exprimé éloquemment ce ques les travaux d'Adontz sur les relations entre l'Arménie et Byzance ont apporté à l'histoire de l'empire oriental et la leçon qui se dégage de cette partie de son oeuvre:

«Nicolas Adontz était de tous les savants arméniens celui qui connaissait le mieux l'histoire et la littérature byzantines. Dès ses débuts dans la carrière scientifique, il avait pris à tâche de mettre en pleine lumière la part immense prise par les hommes de sa

[5] *Discours de rentrée de l'Institut d'Histoire et de Philologie Orientales de Bruxelles, 28 octobre 1933, dans* Annuaire *du dit Institut, 3(1935), p. 630-631.*

race au développement de la civilisation byzantine. Au risque de passer pour un nationaliste arménomane, il s'est obstiné dans une besogne de réhabilitation en partie double. Il avait à lutter d'abord, comme tous les byzantinistes, contre le tenace préjugé anti-byzantin, et en second lieu, contre une sorte d'ostracisme, plus ou moins volontaire et conscient, dont les grands Arméniens au service de Byzance ont été trop longtemps les victimes de la part des historiens éblouis par la façade grecque de l'Empire d'Orient... Doué d'une merveilleuse mémoire, connaissant par coeur les textes de la Byzantine et les chroniques arméniennes, il avait depuis sa première jeunesse consacré le meilleur de son temps à compléter les unes par les autres les sources grecques et les sources arméniennes, faisant preuve dans ce travail, devenu chez lui une vraie passion, d'une rare perspicacité et d'une imagination vraiment créatrice. Quiconque a suivi ses recherches et contrôlé ses publications a eu à vaincre d'abord une certaine méfiance, causée par l'enthousiasme même avec lequel Adontz utilisait ses historiens nationaux, que bien peu de byzantinistes pouvaient consulter directement dans l'original. Armenica non leguntur: *cette constatation ne faisait qu'enflammer son zèle, et les byzantinistes «purs», trop portés à s'en tenir aux historiens «classiques», hésitaient parfois à suivre un arménisant aussi militant, aussi désireux de donner raison aux écrivains de son peuple et de sa religion. Mais je puis dire, pour avoir partagé au début cette sorte d'inquiétude, que dans la majorité des cas litigieux, Adontz finissait par triompher ou, ce qui est mieux, par convaincre. Il est vrai qu'il cherchait et trouvait des Arméniens partout à Byzance et jusque chez les Bulgares. Mais il est vrai aussi qui systématiquement plusieurs générations de byzantinistes avaient fermé les yeux sur l'origine certainement arménienne d'une foule de grandes familles byzantines... C'est le sang des soldats arméniens, c'est le génie de grand chefs militaires et de grands hommes d'état* haïk *qui ont, à plusieurs reprises, sauvé, redressé, consolidé et rajeuni un empire auquel on a donné bien des noms différents et qui, à certaines époques, méritait, au moins aussi justement que d'autres, celui de Byzantino-Arménien qu'Adontz préférait. Si nous en avons souri, c'est à tort»* [6].

On ne pourrait justifier en de meilleurs termes l'initiative qu'a prise la Fondation Gulbenkian de réunir en volume les études arméno-byzantines du grand savant arménien.

Gérard GARITTE,
Professeur à l'Université de Louvain.

---

[6] H. GRÉGOIRE, Nicolas Adontz, *dans* Annuaire de l'Institut de Philologie et d'Histoire Orientales et Slaves, *7(1939-1944), New York, 1944, p. 501-503.*

LES FONDS HISTORIQUES DE L'ÉPOPÉE BYZANTINE DIGÉNIS AKRITAS

Il y a plus d'un demi-siècle qu'a été découvert et publié, par les soins de deux savants, Sathas et Legrand, un monument très précieux du moyen-âge byzantin, les fameux Exploits de Digénis Akritas.

L'apparition d'une telle œuvre, si originelle, a reçu des savants un accueil témoignant sa grande importance. Il suffit de rappeler l'appréciation du célèbre byzantiniste Krumbacher, qui l'a comparée «à une brise fraîche, soufflant à notre rencontre au-dessus de toute la littérature scolastique du moyen âge».[1])

La publication de ce monument a eu pour conséquence la révision de quelques légendes fragmentaires du même genre, connues précédemment. Elle a aussi fortement contribué à la recherche de nouveaux matériaux concernant l'épopée historique. On ne tarda pas, en effet, à mettre au jour une autre version de la même épopée, suivie sous peu d'une troisième, puis d'une quatrième.[2])

Les matériaux recueillis ont prouvé l'existence de l'épopée historique dans le Bas-Empire. En même temps le Digénis Akritas apparut sous un autre jour que ne l'avaient montré ses éditeurs.

D'ailleurs, même sans de nouvelles données un examen plus critique n'aurait guère manqué de reconnaître que le poème de Digénis n'est pas une œuvre une, mais un composé de plusieurs pièces. Celui qui lui a donné sa forme littéraire, poursuivait le but d'amalgamer des récits distincts et d'en faire une narration homogène autour du nom du héros choisi, en lui attribuant ainsi tout ce qui se rapportait à des personnages différents dans le cycle de l'épopée populaire.

Malgré son habilité littéraire, l'auteur anonyme, qui a rédigé le Digénis dans sa forme actuelle, n'a pu mener à bien la tâche de concilier les données contradictoires qu'offraient les sources, utilisées par lui.

---

1) Byz. Litt.-Gesch.[2] p. 830.

2) Spiridon Lambros, Collection de romans grecs en langue vulgaire, Paris 1880; Em. Legrand, Les exploits de Basile Digénis Akritas d'après le manuscrit de Grotta-Ferrata, Paris 1892; A. Miliarakis, *Βασίλειος Διγένης Ἀκρίτας, ἐποποιΐα βυζαντινή*, Athènes 1881.

Le lecteur attentif n'aura pas beaucoup de peine à distinguer que c'est sur un fil tout artificiel qu'ont été rangées les perles diverses de la création populaire à la gloire du héros aimé, Andronic Ducas. Pourtant il n'y a aucune raison d'identifier le Digénis Akritas avec la personne d'Andronic Ducas.

Après l'apparition de Digénis un savant russe, Destounis, essaya d'esquisser les cycles ou les groupes, dont se composait anciennement l'ensemble des narration héroiques.[1]) Les traces de ce groupement se rélèvent même dans les versions de Digénis. Une pareille conception du problème était à souhaiter de la part des éditeurs de notre poème. Mais ils ont préféré se placer au point de vue de l'auteur du poème, lettré médiéval, qui a élaboré et rédigé les légendes courantes dé son temps selon son goût littéraire et sa compétence historique.

Du moment qu'ils ont adopté la tendance essentielle du poème, notamment, la glorification d'un certain héros, il ne leur restait que de poursuivre dans le domaine historique les recherches necessaires pour donner une base au dessein préconçu à tendance admise.

Dans la vaste Introduction Sathas et Legrand ont fait une longue excursion dans l'histoire des mouvements politico-sociaux de Byzance, cherchant à dessiner le milieu historique et les conditions de la génèse de l'épopée héroique. Les idées et les théories qu'ils y ont émises, les thèses, qu'ils y défendent, pèchent toutes contre la vérité historique. Tant dans l'analyse des événements et dans la démonstration des phénomènes, que dans le simple exposé des faits, partout se constate une licence peu ordinaire.

Leurs suggestions toutes personnelles n'ont pas permis aux auteurs de concevoir et de marquer l'importance des différentes forces ethniques dans leurs relations réciproques et dans la vie de l'Empire en général et au temps de l'iconoclasie en particulier.

Des faits identiques ou de même caractère prennent une valeur négative ou positive, suivant les nationalités qui les présentent. Des mêmes actes meurtres politiques, aspiration au trône, trahison politique, se trouvent approuvés ou désapprouvés, comblées de blâme ou de louange, suivant que leurs auteurs éventuels sont d'origine grecque ou de sang «barbare».

Bien entendu ces savants s'engagent souvent, sans le vouloir, dans un tourbier, lorsqu'ils louent et élèvent des gens qu'il croient d'origine grecque, mais qui appartiennent à la nation arménienne.

Les Arméniens ne sont pas favorisés de bonnes grâces de Sathas et

---

[1]) Destounis, Recherches sur les récits héroiques du moyen-âge (en russe), St. Pétersbourg 1883.

Legrand, qui en proie à une sorte de préjugé croient que Byzance est un édifice, construit par les Grecs, et que les Arméniens y sont entrés et s'y sont établis comme des aventuriers étrangers.

Rien ne justifie un jugement aussi exclusif. Les Arméniens à Byzance étaient aussi bien chez eux que les Grecs et par leur zèle et leur dévouement à l'Empire, ainsi que par leur activité glorieuse et leur bravoure incomparable, ils se présentent comme les vrais artisans de cette construction compliquée qui est Byzance.

Des idées mal verifiées, une étrange manière de voir, ont empêché les dits savants d'embrasser le caractère et la génèse de Digénis. La vérité a été faussée, l'impartialité nécessaire à une juste enquête ayant cédé au pathos du patriotisme héllénique.

I.

Le poème Digénis Akritas est une composition groupant diverses légendes, ayant pour sujet principal l'origine double des héros préférés.

Un des émirs voisins des frontières syriennes fait une razzia dans les pays byzantins, ravage et enlève la fille d'un prince illustre, chef des frontières d'Empire. Elle avait cinq frères, qui en la recherchant viennent chez l'émir. A la question de l'émir «qui sont-ils», les frères répondent:

«Nous, qui vous parlons, émir, nous sommes originaires d'une contrée d'Orient, issus de nobles parents.»

«Notre père Aaron, de la race des Ducas, descend des fameux Cinnames.»

«Le célèbre Mouselom était le père de notre père, et notre mère est elle-même issue des Kyrmagastres, cette famille opulente.»

Ἡμεῖς, ἀμηρᾶ, λέγοντες τυγχάνομεν ἀρχῆθεν
Ἐκ χώρας ἀνατολικῆς, ἐξ εὐγενῶν γονέων
Ὁ πατὴρ ἡμῶν Ἀαρών, ἐκ τῶν Δουκῶν τὸ γένος
Κατάγεται τῶν θαυμαστῶν ἀπὸ τῶν Κινναμάδων·
Καὶ Μουσελὼμ ἐξάκουστος πατὴρ ὁ τοῦ πατρός μας
ἡ δὲ μήτηρ ἡμῶν αὐτὴ ἀπὸ τῶν Κυρμαγάστρων
τὸ γένος ἐκκατάγεται τῶν πλουσίων ἐκείνων (v. 52).

Dans l'autre version du poème, dans celle de Grottaferrata, il est dit: «nous sommes de l'Orient issus des nobles Romains, notre père provient des Cinnames, et notre mère est Ducisse, issue de Constantin» —

ἡμεῖς ἐκ τὸ ἀνατολικόν, ἐξ εὐγενῶν Ῥωμαίων,
ὁ πατήρ μας κατάγεται ἀπὸ τῶν Κινναμάδων·
ἡ δὲ μήτηρ μας Δούκισσα, γένους τῶν Κωνσταντίνου

(I 265 et suite).

Alors l'émir explique son origine et dit qu'il est le fils de Chrysocherpe et Spathia, τοῦ Χρυσοχέρπου ὁ υἱός εἰμι καὶ τῆς Σπαθίας (v. 78).

Son père étant mort, sa mère l'a remis à ses oncles, et ceux-ci l'ont contraint à embrasser l'islam. «Mon grand-père est Ambron et mon oncle — Karoes»: Ἀμβρὼν ἦτον ὁ πάππος μου, θεῖος μου ὁ Καρώης (v. 82).

Il s'en suit que l'émir était chrétien du côté de son père, puisque il est dit qu'on l'a converti à l'islam. Donc, son oncle Karoes doit être le frère de son père, tandisque sa mère Spathia sera la fille d'un musulman, nommé Ambron, lequel serait ainsi la grand-père maternel de l'émir.

L'émir épousa la jeune fille prisonnière et de ce mariage naquit un fils, héros du poème, Digénis lui-même.

La parenté de l'émir est traitée de la même façon dans l'autre version du poème, sauf les noms: Chrysocherpe se lit Chrysoberge et Spathia est changée en Panthia.

La mère de l'émir, ayant appris la résolution de son fils d'embrasser la religion chrétienne en vue de se marier avec la fille du général romain, la lui reproche; elle lui rappelle ses exploits récents et ceux de son oncle Mousour, qui se mit en campagne, marcha jusqu'à la ville de Smyrne, envahit et ravagea les villes d'Ancyre, d'Akin, de Tefrik (pas Aphrik, comme on lit dans l'édition), de Tarante, de Heptacomie, soumit tous ces pays, et revint en Syrie. Son oncle regagna sa patrie sans s'être laissé prendre à la tentation romaine. «L'oncle Mousour, l'illustre Tarsiote» — ὁ δὲ Μουσοὺρ ὁ θεῖός σου, ἐκεῖνος ὁ Ταρσίτης (v. 201) — doit être pour émir un oncle maternel, son oncle paternel ayant été Karoes.

Le contexte de la deuxième version donne le nom de Karoes au lieu de Mousour — ὁ ἀδελφός μου, ὁ θεῖός σου, ὁ μουρσῆς ὁ Καρόης (II 75). Il est probable que le vrai nom de l'oncle est caché dans Μουρσῆς, altération de Mousour. Le rédacteur du poème semble avoir confondu l'oncle maternel Mousour avec l'oncle paternel Karoes et pour cette raison il a inséré les deux noms: ὁ μουρσῆς (l. μούσρης) ὁ Καρόες.

Dans le quatrième livre l'auteur du poème revient encore une fois à la généalogie de son héros avant de se mettre à raconter ses exploits. Nous y trouvons le vers déjà connu, relatif à l'origine de l'émir, père de Digénis: Ambron est son aieul, Karoes — son oncle, et il a été élévé chez les Arabes (v. 807). Pendant l'incursion dans la Charsiane il avait enlevé une jeune romaine de la famille Ducas. C'est d'elle qu'il eut un fils, qui s'appela Digénis, c'est-à-dire, issu de deux races, d'un père sarasin et d'une mère romaine. On apprend que le grand-père de

Digénis était Andronic de la famille des Cinnames — *πάππος δ' αὐτοῦ Ἀνδρόνικος ἀπὸ τῶν Κινναμάδων* (v. 834) — et qu'il avait pour grand'-mère la femme d'un général de la famille des Ducas — *μάμμην εἶχε στρατήγισσαν ἐκ γένους τῶν Δουκάδων* (v. 839).

Cependant cette version se trouve en contradiction grossière avec ce qui est dit plus haut sur l'origine du héros. Les frères de la jeune fille prisonnière, la future mère de Digénis, ont eux-mêmes déclaré à l'émir que leur père était Aaron et leur aïeul Mouselon. Par conséquent, le grand-père de Digénis serait Aaron et non Andronic. Il est vrai qu'Andronic appartient aussi à la famille des Cinnames, cependant il n'est pas Aaron. De même la grand'mère de Digénis (la mère de sa mère) était issue de la riche famille des Kyrmagastres et non pas des Ducas.

Or, l'inconséquence, commise par l'auteur dans l'exposé de la génèse du héros du poème, est évidente. Après avoir remplacé Aaron par Andronic, il a cru bon d'introduire sa femme dans la famille des Ducas, tandisqu'elle appartenait à celle des Kyrmagastres.[1]) Par là non seulement la mère de Digénis, mais aussi sa grand-mère serait liée à la maison des Ducas.

L'autre version du poème dans le même passage a changé pour sa part le nom d'Andronic en celui d'Antakine — *τούτου πάππος Ἀντάκινος ἀπὸ τῶν Κινναμάδων* (IV 54). Elle nous apprend que le vrai nom du fils de l'émir était Basile et que le Digénis n'est que son surnom, appliqué en raison de sa double origine. N'oublions pas de noter que le nom Antakine paraît être la forme orientale, soit arménienne ou perse, de l'Antiochus (= arm. Antok).

Les indications du poème ne sont pas moins confuses quant à la ligne paternelle du héros Digénis. Le neuvième livre, décrivant la mort de la mère de Digénis, donne un résumé de la vie de Digénis. Les sarrasins menacaient souvent l'empire Byzantin de leurs incursions jusqu'à ce que Digénis y mît un terme. Le premier, qui assaillit Byzance et poussa jusqu'à la capitale, fut Khosroes, soutenu par l'illustre Tarsiote, Khagan et Sarbar. Le Tarsiote est donné une fois pour le père de l'émir, c'est-à-dire, le grand-père de Digénis (v. 3077) et une autre fois pour le grand-père de l'émir, père de Spathia sa mère (v. 3066).

[1]) Sous cette famille il faut comprendre celle qui possédait le couvent de Gastria à Constantinople. Le couvent appartenait à Théoctista, la mère de Théodora, Bardas et Petronas. Elle était ensevelie là, ainsi que Théodora avec ses filles, de même Pétronas et la fille de Bardas (De cerim. 648). Alexius Mousèle était le gendre de Théodora, l'époux de sa fille Marie. Presque à la place de ce couvent se trouve maintenant l'église arménienne de S. Georges dans le quartier Psamathia.

L'essentiel est que nous sommes enfin renseignés sur le nom de l'émir le père de Digénis. Il portait le nom de Mousour, mais à son baptême il reçut celui de Jean (v. 3070 et sq.).

Le même livre nous apprend que Digénis vivait sous l'empereur Nicéphore (963—969), cet illustre et grand conquérant, qui envoyait à Digénis tous les jours un présent (v. 3107). Cela est surprenant, puisque dans le cinquième livre l'empereur contemporain de Digénis est nommé Romain, ὁ παντευτυχὴς καὶ ἄριστος τροπαιοῦχος.

Celui-ci aurait voulu voir le fameux Digénis pendant son séjour en Cappadoce, d'où il se préparait à la campagne contre les ennemis (v. 1476).

On est encore plus embarrassé, quand on apprend de l'autre version du poème que c'était Basile et non Romain, cet heureux et victorieux empereur, ὁ εὐτυχὴς καὶ μέγας τροπαιοῦχος, qui arriva au domaine de Digénis, quand celui-ci partait contre les Perses (IV 971 et sq.).

Il n'y a rien d'étonnant dans ces anachronismes: les sauts dans l'espace, les données contradictoires sont dans le caractère de l'épopée populaire. La mémoire et l'esprit du peuple absorbent comme une éponge les faits remarquables, ou qui paraissent tels, au cours des siècles et les juxtaposent souvent autour d'un nom héroique, pris dans l'histoire réelle ou dans leur propre fantaisie. Le véritable grain historique va se perdre dans l'amas de fictions les plus variées.

Toutefois même l'imagination populaire, si libre qu'elle soit, est forcée d'agir dans les cadres de sa vie historique. La combinaison imaginaire des choses que l'on pourrait croire appartenir à la région de la pure invention reflète, en effet, un certain milieu historique et il n'est pas rare que les faits dénaturés conservent les débris d'événements qui se sont réellement déroulés dans le passé.

Le problème à résoudre en pareil cas est de tâcher de démolir la construction artificielle, montée par la fable, et de reporter les pierres véritables chacune à leur place.

Malheureusement telle n'a pas été la manière d'agir des éditeurs Sathas et Lagrand.

II.

Dans leur analyse du poème ils sont partis de la conviction que Digénis Akritas était un personnage historique, qui aurait vécu et agi à une certaine époque sur les bords de l'Euphrate et aurait laissé après lui un souvenir vraiment glorieux. L'autre prévention non moins arbitraire consiste à vouloir que le héros ait été d'origine grecque.

Ces deux idées, aussi néfastes que préconçues, ont engagé les diligents éditeurs à parcourir toute l'histoire byzantine à partir de la maison Isaurienne jusqu'à celle des Komnènes pour chercher un personnage

du sang grec s'adoptant au rôle de Digénis. Ils se sont enfin arrêtés à la figure d'Andronic Ducas. D'ailleurs cette vaste incursion dans l'histoire a été nécessitée non pas tant pour le choix d'Andronic que pour fonder et justifier ses prétentions au rôle de Digénis.

Les éditeurs affirment que l'auteur du poème a connu l'illustre Basile Digénis et aurait tiré de sa bouche même les exploits décrits dans les sixième et septième livres. Ils en appellent à ces vers, 1553:

ὁ ἕκτος λόγος, λέγω δή, καὶ ὁ ἕβδομος αὐτίκα
πεφύκασι τοῦ ποιητοῦ ἐκ στόματος λεχθέντες
Βασιλείου τοῦ Διγενοῦς τοῦ θαυμαστοῦ Ἀκρίτου.

«Cette déclaration est si claire et si précise, elle est si décisive, disent-ils, qu'il nous semble inutile d'y insister longuement. Le poète a connu Digénis, il était peut-être un des amis du héros, un de ceux à qui il aimait à raconter ses aventures.»

Il n'en est rien. D'abord l'authenticité de cette déclaration est sujette à caution. Elle ne semble pas appartenir à l'auteur du poème, mais elle est plutôt une note provenant d'une seconde main et faite sur une fausse interprétation de la vraie déclaration de l'auteur.

Le VIème livre débute par l'avertissement que c'est Digénis qui va raconter ses exploits dans ce livre, *ἐν ᾧπερ διηγήσατο τοῖς φίλοις τοῖς οἰκείοις*. Le même avis en-tête du VIIème livre, *Ἕβδομος λόγος ὁ παρὼν πλείστας ἀνδραγαθίας ... ἃς ὁ αὐτὸς ἐξήγγειλε πρὸς τοὺς οἰκείους φίλους.*

Cela veut tout simplement dire que dans ces deux livres le récit se poursuit à la première personne et que c'est l'héros qui parle. C'est une manière propre à la littérature épique de laisser ainsi parler les héros eux mêmes. Personne n'en saurait déduire qu'un personnage qu'on laisse raconter soit lui-même l'auteur de ce qu'il raconte ou de ce que le poète a mis dans sa bouche.

Que le conteur des VIème et VIIème livres est vraiment le même auteur et non pas le héros Digénis, on peut s'en assurer par la déclaration faite par lui-même à la fin du Vème livre. Il y est dit que «je vais écrire», *γράψω σοι*, dans le sixième livre la victoire de Digénis sur les Arabes et dans le septième — celle sur les apélates. Le cinquième livre se termine par cet avis: *τέλος τοῦ πέμπτου λόγου.*

On peut donc être à juste titre surpris de voir suivre une nouvelle déclaration sur les mêmes livres, celle que nous discutons et qui a porté les éditeurs à croire que le poète aurait reçu ces deux livres de la bouche de Digénis.

La place isolée de cette déclaration entre deux autres, l'une à la fin du cinquième livre et l'autre en tête du sixième, la rend toute superflue. Il est vraisemblable qu'elle est l'œuvre d'une seconde main,

faite par un copiste sur les autres déclarations authentiques. Quant au sens, s'il est autre que celui des susdites déclarations, l'erreur doit être attribué à une méprise de l'auteur. Ainsi il n'y a pas de raison de tenir Digénis pour une personne historique.

L'autre erreur, dans laquelle sont tombés les mêmes savants, est de reconnaître quand même en Digénis un Grec de naissance.

L'auteur du poème, au cours de son travail, s'est efforcé de concilier les données différentes sur l'origine du héros Néanmoins il n'a pas réussi à surmonter toute la difficulté.

Sathas et Legrand, au lieu de procéder à l'analyse du poème pour en faire ressortir le caractère éclectique, ont cru possible d'accepter le procédé d'unification du poète et l'ont poussé jusqu'au bout. Ainsi le poète a identifié la famille de Ducas avec celle de Cinname et celle-ci avec celle des Krénites. La mère de Digénis était la fille d'Aaron, fils de Mouselom de la famille des Krénites. Nous avons déjà mentionné que dans un autre passage le poète écrit le nom d'Andronic Ducas au lieu de Aaron.

Cette contradiction accuse la diversité des légendes, utilisées par l'auteur. Les éditeurs ont couru volontiers le risque d'identifier Andronic Ducas avec Aaron, en le faisant un fils de Mouselom. Le but ainsi visé n'est que de prouver l'origine grecque de Digénis du côté de sa mère. C'est, assurément, pour la même raison qu'ils font dériver le nom de Mouselom d'Abisolom, et le considèrent comme une corruption de ce nom biblique.

Pourtant il suffit de rappeler que Mouselom ou Mousèle, la forme correcte temoignée par les historiens, est le nom tout arménien Moušel, commun surtout dans la famille des princes Mamikonides, pour que les calculs patriotiques de nos savants perdent du terrain.

Le nom Cinname est également arménien, bienque d'origine parthe. Nous le trouvons pour la première fois porté par un roi Arsacide, monté sur le trône après Artaban III (Flavius Josèphe, Antiq. 20, 3, 2). Il ne pouvait passer à Byzance que par la voie arménienne.

Quant aux Krénites, on peut s'étonner que Sathas et Legrand, en se rapportant au témoignage du Cont. Théoph. pour démontrer que Alexius Mousèle était issu de cette famille aient passé sous silence l'indication très nette du même auteur sur l'origine arménienne de Mousèle et sa famille: *Ὁ δὲ ἀνὴρ τῆς τῶν Κρηνιτῶν κατήγετο γενεᾶς, χώρας τῆς τῶν Ἀρμενίων, Ἀλέξιος τοὔνομα Μουσελὲ τὴν ἐπωνυμίαν* (Cont. Théoph. p. 107 ed. Bonn).

La famille de Mousèle est identifiée dans le poème avec celle de Ducas. Si cela est exact, on peut se demander, si Ducas ne serait pas

une traduction du titre des Mamikonides, qui est *sparapet* «chef de l'armée», d'où la maison des Sparapets, étant donné que le commandement de l'armée était héréditaire dans la famille des Mamikonides.

La généalogie de Digénis du côté paternel ne promet non plus rien pour favoriser la partialité de nos savants.

Le père de Digénis était le fils de Chrysocherpe ou Chrysoberge (cf. le surnom du patriarche de Constantinople Nicolas dit Chrysoberge [983—995]: Cédr. p. 694 ed. Bonn), son oncle était Karoes. Ce sont des personnages tout à fait historiques. Il n'est pas difficile d'y reconnaître les fameux chefs de la secte paulicienne, Chrysocheir et Karbéas. Le premier était gendre et neveu du second. Toutefois le poème a gardé le souvenir de leur parenté, bienqu'il en ait fait deux frères, évidemment, sous l'influence de la solidarité religieuse et la collaboration qui les liait.

D'ailleurs on connaît encore un autre personnage qui portait le même nom de Chrysocheir à la fin du VIII siècle. Il était, probablement, le frère aîné ou le père de Karbéas. A la même époque on mentionne le patrice Alexius Mousèle, qui doit être le père du fameux général du même nom sous l'empereur Michel.

En l'an 790 le thème des Arméniaques se souleva contre l'impératrice Irène à cause de son attentat au droit de l'héritier légitime, de son fils Constantin V. Le général Alexius Mousèle fut envoyé pour apaiser l'émeute. Mais celui-ci, au contraire, passa aux rébelles. L'impératrice fut obligée de renoncer à ses projets. Constantin prit le pouvoir et en reconnaissance des mérites d'Alexius lui confirma la charge de strategos des Arméniaques.

Bientôt Constantin se réconcilia avec sa mère et lui rendit le titre d'impératrice. Les Arméniaques seuls conservèrent leur haine contre Irène. Dans le nouvel entourage de l'empereur on réussit à faire croire qu'Alexius aspirait à la couronne, soutenu par les Arméniaques. Aussitôt il fut rappelé par l'empereur et retenu auprès de lui. Les Arméniaques mécontents de l'ordre impérial exigeaient la restitution de leur général. Constantin fut obligé d'envoyer contre eux des troupes avec deux chefs, Constantin Artaser et Chrysocheir. Après la défaite de ses troupes Constantin vint lui-même à la tête d'une armée et réprima la révolte. Les deux chefs des Arméniaques, Andronic et Théophile, furent punis de mort. Ces événements dont le récit chez Sathas manque d'exactitude sont mis en lumière par lui d'une façon erronée et tendancieuse. Mais la question n'est pas là. Les deux personnages liés d'un sort commun, Mousèle et Chrysocheir, se trouvent en parenté avec les deux autres hommes, qui ont porté les mêmes noms et appar-

tiennent à la génération suivante. Ce sont eux, qui avec Karbéas constituent les prototypes historiques pour les figures de Mousèle, Chrysocherpe et Karoes, dont il s'agit dans notre poème.

Les généraux sousmentionnés comme Mousèle, Artaser, Andronic et Théophile, ainsi que Chrysocheir et Karbéas sont tous arméniens ou d'origine arménienne. Les premiers étaient du nombre des arméniens chalcédonites, de ceux qui avaient passé à l'église de l'Empire. Les deux derniers pratiquaient le culte paulicien.

III.

La patrie des Pauliciens était l'Arménie. Ils étaient établis dans la vallée de l'Euphrate et sur la zone riveraine entre les villes de Colonée et de Mélitène, sur le plateau d'Arménie-Mineure. Leur centre était Téphrique, aujourd'hui Divrig.

Lorsque l'Empire ayant résolu d'en finir avec ce foyer de libre pensée religieuse, si dangereuse pour l'église, recourut à la force, les sectaires farouches manifestèrent une résistance opiniâtre pour défendre leurs convictions religieuses. Abrités par des montagnes inaccessibles de Mounzur (Dersime d'aujourd'hui) ils prenaient souvent l'offensive et poussaient leurs courses et leurs dévastations jusque dans le fond du pays ennemi. En 872 Chrysocheir à la tête de l'armée paulicienne pénétra jusqu'à Nicomédie, prêt à porter atteinte même à la sûreté de la capitale. Plus d'une fois les empereurs ont personnellement commandé les opérations de campagne et les hostilités envers les Pauliciens, et c'est à peine s'ils pouvaient se vanter d'un succès sensible.

L'insolence de Chrysocheir devint telle qu'à la proposition de paix, faite par l'empereur, il répondit que l'empire doit se contenter de ses possessions en Occident et laisser l'Orient à lui (Genes. IV 122 et sq.).

L'année suivante Christophe, gendre de l'empereur, fut chargé de venger l'insulte faite au souverain. Christophe marcha contre Chrysocheir, l'attaqua, le vainquit et détruisit la puissance paulicienne. Chrysocheir tomba, sa tête fut coupée et envoyée à l'empereur.

Le mouvement des Pauliciens vers l'Occident étant arrêté et repoussé par Byzance, ils se retirèrent dans la suite dans l'Arménie et fondèrent un nouveau centre dans le district de Tsalkotn, à l'endroit dit Thondrak. Cette branche des Pauliciens est connue sous le nom des Thondraciens, d'après leur emplacement. Les sources arméniennes ont conservé le nom du fondateur qui était Sembat ou Symbat et qui a vécu à la fin du IX et au commencement du X siècle. Mais l'ancien foyer des croyances pauliciennes resta toujours dans la région de Téfrik fumant jusqu'aux derniers temps.

Une autre fraction de la même hérésie s'était établie près de la ville de Mélitène dans la forteresse Argaoun. Ces Pauliciens portaient le nom des Astates, dont l'Arménien Serge était le chef.

Les Pauliciens s'appelaient eux-mêmes chrétiens et avaient une affection pour des noms helléniques. A ce propos Sathas et Legrand font une réflexion qui n'est pas sans saveur. «Les sectaires appelaient dédaigneusement, dit-il, les byzantins romains et réservaient pour eux-mêmes le titre de chrétiens. Leurs chefs remplaçaient leurs noms chrétiens par des noms hélléniques, ainsi Josèphe, surnommé Epaphrodite, Serge, surnommé Tychicus.»

Cette observation autorise ses auteurs à croire que la réforme religieuse paulicienne avait pour unique but «de rompre les traditions romaines soigneusement conservées par Byzance et de régénérer l'Empire par l'hellénisme» (p. LXXVIII).

C'est une suggestion aussi personnelle que tout arbitraire, dictée par un sentiment étranger à la science. Les Arméniens ont l'habitude même à présent de ne pas s'appeler eux-mêmes autrement que chrétiens (hai qristonea, arménien chrétien) tout comme les paysans russes s'appellent krestiane, c'est-à-dire, chrétiens.

Quant aux noms helléniques, portés par les chefs des sectaires, ils n'ont rien de commun avec l'hellénisme, moins encore avec le désir zélé d'une régénération de l'empire par l'hellénisme.

Les Pauliciens avaient une prédilection pour l'apôtre Paul et ses épîtres. Pour cette raison leurs chefs aimaient à porter les noms des collaborateurs intimes de l'apôtre, engagés dans ses œuvres. Ainsi le sectaire Constantin était surnommé Sylvanus, Syméon—Titus, Genesius—Timotheus, Josèphe—Epaphroditus, Serge—Tychicus. Tous ces noms sont connus dans les épîtres de Paul. De même les sociétés religieuses, fondées par eux s'honoraient des noms de celles qui avaient été fondées par Paul. C'est ainsi que la communauté paulicienne à Kibosse près de Colonée en Arménie-Mineure s'appelait Macédoine, celle, fondée à Mananalis, district sur l'Euphrate en Grande-Arménie, — Achaïe, celle à Argaoun — Laodicée etc.

Il en résulte que la conjecture de Sathas et de Legrand n'est d'aucune valeur.

Des six supérieurs pauliciens, dont Pierre de Sicile fait mention, trois sont indiscutablement arméniens. Pierre ayant été envoyé par l'empereur Basile pour traiter avec les sectaires utilisa son séjour chez eux pour écrire leur histoire.

Les trois chefs — Vahan, Génèse et Serge — étaient Arméniens, le premier sur le temoignage de son nom et les deux autres — sur

l'indication précise de l'historien. Cela ne veut pas dire que les trois autres encore ne fussent pas d'origine arménienne.

Les Arméniens du rite de Chalcédoine ne passaient pas pour des Arméniens.

Les Pauliciens avaient comme alliés parfois comme instigateurs dans leur lutte contre l'Empire les émirs voisins, résidant à Mélitène et à Tarse. A l'époque qui nous intéresse, l'émir de Tarse était Ali-ibn-Yahya dit Al-Armani et celui de Mélitène — Omar-ibn-Obeïdallah dit al-Akta.

Le surnom Al-Armani autorise à conclure plutôt à l'origine arménienne de l'émir de Tarse. C'est à ce titre qu'il possédait des terres dans les environs de la ville Miafarkin en Arménie où il trouva la mort pendant une visite à son domaine en 863. Le cas n'était pas rare à ce temps-là que les princes arméniens embrassassent la religion musulmane sous la pression des circonstances politiques. Après Tarse il fut nommé gouverneur d'Arménie et c'est lui-même qui remit au prince Ašot Bagratide l'ordre du calife d'après lequel Ašot fut réconnu prince des princes d'Arménie.

L'émir de Mélitène était Omar-ibn-Obeidallah, l'associé de l'émir de Tarse. Son nom est retenu par l'historien Théophanes et dans notre poème sous la forme d'Ambron. Le Paulicien Karbéas s'enfuit chez cet émir pour échapper à la persécution byzantine. Il alla même à Bagdade se présenter au calife et fut comblé de grandes faveurs.

Tous les deux, Karbéas et son allié Ambron, périrent dans un combat contre Petronas, général de l'armée byzantine et prince arménien de la race Mamikonienne.

Karbéas laissa le pouvoir à son neveu et gendre Chrysocheir. Selon notre poème Chrysocherpes (= Chrysocheir historique) avait épousé Spathia, la fille d'Ambron, qui donna le jour au père de Digénis. Le même poème reconnaît en Karoes (= Karbéas historique) un oncle du père Digénis, c'est-à-dire, qu'il tient le Karoes pour frère de Chrysocherpes. On voit que le poème a confondu Chrysocheir successeur de Karbéas avec l'autre Chrysocheir qui avait été le chef des Pauliciens avant Karbéas et son proche parent.

Ce qu'il faut surtout entendre c'est que le poème avec ses personnages principaux est étroitement lié au milieu paulicien sous les rapports tant géographiques que généalogiques. Le père de Digénis est le fils d'un sectaire paulicien. Pendant une de ses incursions habituelles dans l'Empire, il fit prisonnière la fille d'un général byzantin et l'épousa. Qui était ce général?

IV.

Nous avons vu que l'information du poème est confuse sur ce point. Sans essayer de donner une explication quelconque, Sathas a simplement admis ce qu'il lui a plu. Le général, père futur de Digénis, doit être selon lui, Andronic Ducas, celui, qui fut envoyé avec Léon Argyre et Soudalis contre les Pauliciens vers l'an 855. Andronic tomba ensuite en disgrâce, s'enfuit chez les Arabes où il embrassa l'islame et y resta jusqu'à la fin de sa vie. Son fils Constantin s'évada de chez les Arabes et après avoir rendu son nom illustre par son courage dans les guerres contre les Arabes, il périt victime d'une tentative aussi ambitieuse que téméraire, faite pour s'emparer du trône impérial dans les circonstances qui suivirent la mort de Léon le Sage.

Sathas attache trop d'autorité et plus d'importance qu'elle n'en mérite pas à la parole de Psellos qui en parlant de l'empereur Constantin Ducas (1059—1067) fait mention d'Andronic, de Constantin et de Panthérius, lesquels seraient «les uns par les hommes et les autres par les femmes parents de l'empereur».

Mais dans la mesure où il est connu, Panthérius n'est point classé parmi les grands hommes de l'Empire. L'histoire ne lui connaît d'autre mérite que celui d'être parent de l'empereur (Cont. Theoph. 429). C'est à ce titre que Romain Lécapène mit Panthérius à la place de Courcouas après que celui-ci fut obligé de se retirer, calomnié par les courtisans oisifs. Un nom si ordinaire ne s'impose jamais, à la mémoire des générations, moins encore aux épopées populaires.

Pour faire valoir quand même la notoriété de Panthérius ou plutôt pour lui en forger une, Sathas est prêt à altérer l'histoire et à croire légèrement que tout ce qu'on raconte de Courcouas, tous ses exploits doivent être rapportés à Panthérius. Quoique Panthérius comme parent de Lécapène soit plus proche de Constantin Porphyrogénète que de Sathas, néanmoins le savant grec estime de son devoir national de prendre cause pour Panthérius contre Constantin. La bonne foi du prince écrivain est odieusement suspectée. Il l'accuse de partialité envers des personnes d'origine arménienne et le blâme d'avoir de la rancune contre les Hélennes. Constantin Porphyrogénète a tort, selon Sathas, d'avoir exalté les mérites de Jean Courcouas et au contraire d'avoir dénigré la race de Romain Lécapène.

Il ne faut pas prendre au serieux ce jugement prononcé dans un accès du nationalisme. La renommée de Courcouas comme celle de la femme du César est hors de toute atteinte. Sathas n'a pu lui-même cacher que le protospatharius Manuel avait écrit une monographie en huit livres, consacrée à la vie et aux exploits de Courcouas, de ce vaillant

général, qui pendant vingt-deux ans a été le gardien, exposant sa vie aux dangers des guerres perpétuelles pour l'honneur et la grandeur de l'Empire. Malheureusement la perte de l'ouvrage nous a laissés sans lumière sur le détail de l'activité de Courcouas, tandisque les historiens, qui l'ont connu, se contentent de nous renvoyer à l'écrit de Manuel. Ce n'est tout de même pas une raison pour méconnaître le grand service rendu par Courcouas à sa patrie.

Sathas veut encore tirer parti de l'ignorance qu'il attribue aux historiens arméniens, compatriotes de Courcouas, en ce qui concerne ses brillants exploits. Cela n'est pas vrai. L'historien Etienne Asolik a signalé les hauts faits de Courcouas et l'appelle aïeul de l'empereur futur.

Du reste Romain Lécapène n'était pas Grec comme le croit Sathas lorsqu'il défend sa cause contre Constantin Porphyrogénète. Il était Arménien du même ordre que Constantin Porphyrogénète, et descendait de ce soldat arménien qui avait sauvé, dans une bataille, la vie à l'empereur Basile. Il portait le nom de Théophylacte Abastak (*Θεοφύλακτος ὁ Ἀβαστακ(τ)ος*, Géorg. Mon. p. 841. Sym. Mag. 690), rendu fameux par son fils Romain Lécapène. Le point de vue nationaliste perd par conséquent son effet, le point de vue que le savant grec aime avancer en toute occasion en attribuant ses vues personnelles aux gens du passé qui étaient, sans doute, étrangers à son étroit nationalismè.

Même en admettant que la plume de l'empereur Constantin se soit montrée coupable de partialité, cette partialité ne touche nullement les Grecs, du moins dans le cas qui inquiète Sathas. Courcouas, Phocas, Lécapène — ce sont tous des grands seigneurs arméniens et, par suite, quelle que soit l'opinion de Constantin sur leur rivalité, les intérêts de la nationalité grecque que plaide Sathas se trouvent hors de toute cause.

Il n'y a décidemment aucune raison de comparer un général ordinaire comme Panthérius avec des étoiles historiques de prémière grandeur, qui méritent de prendre place dans les légendes héroïques. Panthérius ne peut être Digénis.

Pour lui assurer quand même une si haute prétention, Sathas se propose de l'identifier avec un certain Porphyre dont un chant populaire a maintenu le nom. Il tient ce Porphyre pour le fils d'Andronic, qui est l'object d'une autre chanson populaire, et pense que tous les deux présentent sous divers noms le même Panthérius.

Mais quiconque a lu ces chansons avouera qu'il n'y a rien de commun entre elles. Porphyre est un héros qui souhaite épouser la fille de l'empereur, alors que le fils d'Andronic est né dans le camp arabe d'une mère enlevée enceinte, il marche ensuite sur son père et est reconnu par lui. Il n'y a qu'un seul point, où les deux chansons se

rencontrent. C'est la phrase: «fils d'Andronic ne craint ni Pierre Phocas, ni Nicéphore, ni Petrotrachile». Elle se trouve répétée par Porphyre: «je ne crains ni Barnas (= Bardas), ni Nicéphore, ni Barytrachile», *οὐδὲ τὸν Βάρναν φοβοῦμαι οὐδὲ τὸν Νικηφόρον, οὐδὲ τὸν Βαρυτράχηλον.*

Ces personnages sont tous d'origine arménienne — Nicéphore l'empereur, son neveu Bardas Phocas et on entend sous Barytrachile, probablement, Bardas Sclerus, ainsi surnommé, peut-être, à cause de la pesanteur bien connue de son corps. Le fils d'Andronic était Constantin, personnage renommé, tombé victime de son ambition politique en 912. Il n'est point permis de le confondre avec Panthérius ainsi que de reporter à Panthérius la campagne légendaire de Porphyre sur Constantinople, comme le fait Sathas.

Dans l'épopée persane Shahnamé de Firdousi il est mentionné un héros, un pahlévan, au nom de Farfurius, comme chef de l'armée romaine sous le roi Khosroi Nouširwan (531—579). Pour Sathas, il s'agit du héros Porphyre de la chanson populaire, identifié par lui sans raison avec le Panthérius historique.

Les recherches du savant grec ayant pour but de trouver un grand nom grec pour pouvoir le rapprocher de Digénis n'ont abouti à rien. Il faut l'avouer. Le seul nom, sur lequel il s'est arrêté, semble trop médiocre pour oser prétendre à la gloire de ce héros épique qu'est Digénis.

V.

Les hommes d'action à Byzance, soit au palais impérial, soit sur le champ de bataille, étaient principalement Arméniens ou d'origine arménienne. Digénis était avant tout akrites, c'est à dire, gardien des frontières. La garde des frontières orientales, où Digénis aurait agi et rendu illustre son nom, était confiée aux féodaux arméniens. Donc, c'est dans ce milieu qu'il faut chercher le prototype historique du Digénis légendaire. Mais voilà ce que pense Sathas de l'origine des akrites: «durant la guerre contre les Arabes l'empereur Héraclius réorganisa le corps des akrites, mais il s'y glissa malheureusement beaucoup de renégats mercénaires. Ses successeurs et principalement les empereurs de la maison macédonienne confièrent la garde des frontières aux Arméniens, qui furent loin de répondre à la confiance qu'ils avaient inspirée. Ces mercénaires entretenaient contre Byzance de vieilles rancunes mal éteintes qui se rallumaient souvent d'une façon inquiétante et plus d'une fois on les vit faire cause commune avec l'ennemi, auquel ils auraient dû opposer une barrière infranchissable» (p. CL).

C'est un jugement injuste et erroné, dans lequel les sentiments tout personnels ont prévalu sur le bons sens. Il serait inutile de s'arrêter

sur ce point: méconnaître le rôle prépondérant des Arméniens dans l'histoire de Byzance et celui de l'Arménie dans les relations entre Byzance et le Khalifat, c'est ne pas connaître Byzance. Digénis est avant tout un akrite ou, suivant l'ancienne expression, miles limitaneus. Au dire de Sathas, les milites limitanei, corps de garde-frontières, se composaient d'éléments autres que les arméniens. Justinien aurait détruit cette ancienne institution romaine en enlevant à ces soldats fidèles leurs féodes, et il les aurait emmenés à la capitale pour en former la garde des scholes.

Pourtant nous savons — et c'est justement l'historien de Justinien, Procope, qui nous l'apprend — que la garde des scholes était composée de trois mille Arméniens d'élite. S'ils étaient anciens akrites, il n'y a pas lieu de se plaindre ou de s'affliger que Justinien ait éloigné les anciens akrites. Ceux-ci étaient aussi des Arméniens. Quant à l'allégation que Héraclius aurait réorganisé le corps des akrites et qu'il aurait laissé s'y glisser des renégats mercenaires, elle est dénouée de tout fondement, de tout sens, à moins qu'il ce ne soit une allusion à l'institution du thème Arméniaque. Mais alors il est absurde de les qualifier de renégats mercénaires, puisque la division militaire, nommée thème Arméniaque, était constituée par des forces arméniennes et se trouvait toujours sous le commandement des généraux arméniens.

Sathas veut faire croire que Digénis fut le restaurateur de la prétendue institution nationale, grâce à sa bravoure personnelle. C'est lui qui aurait soumis les apélates qui régnaient en maîtres au-delà de l'Euphrate.

En réalité les adversaires de Digénis n'étaient pas des ennemis de l'Empire. Acylas, Phylopappe, Kinname, Joannikius, Léandre et autres avec qui luttait Digénis appartenaient au même milieu, d'où était issu Digénis lui-même. Ces gens ne se souciaient pas des problèmes politiques. Ils n'étaient que de simples apélates, c'est-à-dire, des voleurs de pâture ou de chevaux, *ἀπελάτης κυρίως λέγεται ὅστις θρέμματα ἀπὸ βοσκῆς ἢ βουκολίων ὑποσύρει, ἢ ἀπὸ τῶν ἀγελῶν ἵππους* (De cerim. II 820). Ils étaient une espèce de braves gens adonnés aux exploits et aux aventures.

Digénis Akritas, en tant que légende populaire, repose sur un fond historique qui n'est pas grec, comme le prétend Sathas, mais arméno-byzantin. Byzance ayant pour langue officielle le grec, n'était nullement, malgré cet usage, un empire des Grecs. Le héros de notre poème autant par sa naissance que par les lieux de son activité appartient au milieu arménien. Son père était né de Chrysocherpe, frère de Karoes, et de Spathia, fille de l'émir de Mélitène. Chrysocherpe et Karoes

sont les fameux chefs des Pauliciens arméniens, ainsi que l'émir de Mélitène est le personnage historique Omar-ibn-Obeid-allah, surnommé Al-akta. Le mariage du chef paulicien avec la fille de l'émir n'est qu'un reflet du fait qu'il avait trouvé un refuge chez l'émir et un allié en sa personne contre les byzantins.

Le père de notre héros était lui-même un Digénis en tant que né d'un père chrétien et d'une mère musulmanne, tout comme son fils le héros du poème, dont le père était musulman et la mère chrétienne, la fille captive du prince byzantin. Ce prince qui avait pour aïeul le fameux Mousèle, appartenait par conséquent à la race arménienne, à l'illustre famille des Mamikoniens. Digénis Akritas est donc en ligne maternelle un rejeton des braves Mamikoniens. Son aïeul paternel était le chef des Pauliciens arméniens, c'est-à-dire Arménien aussi. Encore le nom de baptême de Digénis était-il Basile. Pourquoi? Quelle est la raison de ce choix?

La légende de Digénis a pour noyau les survivances historiques de la lutte, menée par l'Empire contre les sectaires pauliciens, confondus avec les musulmans. L'origine du héros est la meilleure garantie de cette assertion. Dès lors pour expliquer le nom de baptême de Digénis il est tout naturel de songer à Basile dit Macédonien. C'est lui qui ramena à la raison des Pauliciens, tua leur chef Chrysocheir et détruit le dangereux état des sectaires. Son nom serait le plus qualifié pour être appliqué au héros du poème si familier aux sectaires.[1])

Le poème tel qu'il est aborde les détails additionels qui paraissent étrangers à la légende originale.

Basile-Digénis, à l'exemple de son père, devient amoureux de la fille d'un général romain, chef des frontières. Il l'épouse. Elle s'appelle Eudocie. Le général est Ducas, père d'Eudocie.

On sait que l'empereur Constantin Ducas (1059—1067) était marié avec Eudocie, laquelle après la mort de Constantin épousa Romain Diogène, celui qui tomba dans les mains des Seldjouks près de Manazkert en Arménie en 1071. On ne saurait hésiter à les reconnaître dans le poème comme le beau-père et la femme de Digénis.

Dans la version de Constantin Dapontès la femme d'Andronic est Anne, et sa fille est Irène. Il est exact que la fille de Constantin Ducas s'appelait Irène, qu'elle fut la femme d'Alexis Komnène (1081—1118) et la mère d'Anne Komnène.

Ce sont des additions qui doivent être attribuées à l'auteur du

[1]) Le poète grec compare Digénis entre autre avec le Sampson biblique. C'est curieux que Basile est présenté comme *ἀνδρίαν ἔχων οἷον ὁ πάλαι Σαμψών* (Theoph. Cont. V 15, p. 234 ed. Bonn.).

poème et non pas à la légende primitive, sur laquelle a été élaboré le poème actuel. En effet, le héros du poème, Digénis, ne peut avoir aucun rapport soit avec Eudocie, soit avec Diogène ou avec Constantin Ducas, tous ces personnages ayant vécu au XI[e] siècle, alorsque les parents de notre héros vivaient dans la seconde moitié du IX[e] et au commencement du X[e].

Cet anachronisme n'est pas une faute involontaire, il révèle une intention, provenant assurément du poète grec qui séduit par la possibilité d'identifier Digénis avec Diogène, a transporté Digénis au XI[e] siècle.

Le poème n'est pas grec par le milieu géographique, où sont nés ses héros et où se développent leurs exploits. Le terrain de leur activité est la vallée de l'Euphrate dans les limites de l'influence et de la domination des Pauliciens. Il s'étend de Kharsiane jusqu'à Samosate, renfermant les villes arméniennes — Téfrik, Akin, Derenda, Mélitène, Moufarkin (anc. Martyropole) et même Edesse. Le pays dans cette étendue était habité principalement par les Arméniens et se trouvait du IX[e] au XII[e] siècles entre les mains des féodaux arméniens de préférence. C'est précisément dans ce milieu que s'est formée la légende populaire sur Digénis Akritas; plus tard elle a été élaborée en vers par un poète grec inconnu et nous est parvenue dans son état actuel.

Il est difficile de deviner la forme originale qu'a revêtue la légende. Sans doute, bien des épisodes que nous trouvons inserées dans le poème, beaucoup de détails, manquaient dans la version primitive. Des bords de l'Euphrate la légende a passé dans d'autres parties de l'Empire, changeant de coloris et variant suivant les conditions du temps et du lieu.

Constantin Dapontès (devenu ensuite moine sous le nom de César) a eu à sa disposition un poème sur Digénis en prose, comme il le rapporte dans son ouvrage *Βίβλος βασιλειῶν*, «livre des règnes». Nous le trouvons imprimé chez Spiridon Lambros dans sa Collection de romans grecs, 1880, reproduit chez Grottaferrata dans son édition de Digénis Akritas. D'après ce poème en prose Basile Digénis était un célèbre preux, qui vivait sous l'empereur Romain. Son père était le sultan d'Égypte. Sa mère était chrétienne et servante du seigneur: *Σουλτᾶνος ὁ πατέρας του ἦτον τοῦ Μισιρίου, χριστιανὴ ἡ μάννα του καὶ δούλη τοῦ Κυρίου.*

L'aïeul de Digénis descendait de la race de Cinname, qui régnait en Cappadoce. Il était chrétien et se nommait Andronic, sa femme Anna Doucissa appartenait à la famille noble de Constantin. Ils avaient cinq fils et une fille. Les astrologues et les sages avaient prédit que l'émir d'Égypte enlèverait leur fille, qu'il changerait de religion et se ferait

chrétien. Elle s'appelait Irène. C'est elle que fut la mère de Basile Digénis. La particularité de cette version, que le père de Digénis était le sultan d'Égypte, mérite bien d'être marquée. Nous y reviendrons.

Il y a une chanson sur Digénis, *Ἄισμα Διγενῆ*, dans laquelle le héros raconte à ses amis que sa mort approche: «j'ai vécu 300 ans, dit-il, et maintenant je dois mourir parce que j'ai tué beaucoup de monde dans les montagnes d'Alamane, dans le champ d'Arapie, j'ai tué un cerf protégé, qui portait une croix sur la corne, une étoile sur la tête et une panagie entre les épaules.»

Les montagnes d'Alamane et le champ d'Arapie ne signifient autre chose que l'Arménie et l'Arabie (c'est-à-dire la partie septentrionale de la Mésopotamie, connue chez les Arméniens et les Perses sous le nom d'Arabastan, ou Arvastan, Arabaye des Syriens). Dans une autre version de la même chanson l'Alamane est corrumpue en *αἵ Μαρῖνα.*

Le saint cerf nous conduit vers la ville de Sébaste en Petite-Arménie. Le cerf a été jadis honoré dans cette région, comme l'a déjà soupçonné le savant allemand Gutschmïd, qui a trouvé les vestiges de ce culte ancien dans la vie de saint Athénogène, dont les reliques ont été transférées par St.-Grégoire l'Illuminateur en Arménie. Il est admissible que Diogène ou Athénogène cache une espèce d'ancien culte et, peut-être, c'est là une raison, qui aurait contribué au maintien de ce nom sous la forme populaire Digénis dans l'épopée héroique. L'interprétation de ce nom dans le sens de «double naissance» est due à l'étymologie populaire qui n'a pas de valeur.

Quelle que soit la provenance du nom Digénis, il est toutefois d'origine locale, pour ainsi dire, micro-arménienne, de même que le héros qui le porte n'est que le produit des réminiscences historiques, réalisé dans les frontières arméniennes de l'Empire.

Le nom Basile, ainsi que nous venons de le dire, est un signe de quelque parenté entre le héros et le fameux fondateur de la dynastie macédonienne. Après Basile une suite de vaillants guerriers appartenant aux familles arméniennes de Courcouas, Phocas, fut la gloire de l'Empire sur les frontières orientales contre les Arabes. Aussi n'est-il point surprenant, que leurs noms soient honorés dans le poème héroïque. En effet, Ioannikius, un des apélates de Digénis, n'est-il pas l'image du fameux Jean Courcouas, ou bien l'apélate Melementzes, l'image de Melias, seigneur bienconnu de Lycanda (arm. Mleh-metz [vulg. mentz] = «Mleh le grand»?).

Or, il est assez clair que le héros du poème est d'origine arménienne, et que le théâtre de ses exploits est le pays arménien. Il faut avoir sur Byzance une idée extrêmement erronnée pour prétendre que

tout ce qui a été écrit ou conservé dans l'idiome grec doit être mis au compte du peuple grec.

Nous admettons que Digénis Akritas pouvait passer pour un fruit du milieu féodal arménien. Que la légende sur Digénis dans son état initial, avant d'être élaborée par le poète grec, a pu germer dans la réalité arménienne, la preuve décisive en est qu'il existe en arménien une épopée héroïque d'une haute antiquité, bienque parvenue à nous dans la bouche du peuple. Elle révèle une parenté générale, tant par le sujet que par certains détails, avec le poème de Digénis.

VI.

En 1874, presque en même temps que Digénis Akritas, parut à Constantinople une épopée populaire, intutulée: David de Sasoun ou David et Meher. Elle parut par les soins du père Garegin Sruandztian, folkloriste arménien bienconnu, qui l'avait recueillie en 1873 de la bouche d'un paysan arménien du village d'Arnoste près de Mouche.

Krpo (= Karapet), ainsi que s'appelait le paysan, disait que ce qu'il racontait n'était qu'un fragment de l'épopée, dont la complète et plus vaste version était connue par son maître, qui la racontait avec une grande habilité et qui par intermittences chantait ce qui en était exprimé en vers.

Plus tard Manouk Abeghian, professeur à l'Académie d'Edjmiadzin, en publia une autre version d'après le récit d'un paysan émigré de Van. Après celle-ci suivit une troisième et une quatrième, éditées ensemble en 1891, par le père Garegin (Osephian), à présent archevêque du diocèse de Nakhtchevan. Plus tard E. Lalaïan, directeur de la Revue ethnographique arménienne, ainsi que M. Tchitouni, un lettré, originaire de Van, ont recueilli plusieurs versions de la même épopée. On en compte maintenant plus de quinze variantes.

Une étude comparative de ces versions n'a pas encore été entreprise. Mais cela n'a pas d'importance pour notre but qui est de donner une idée générale du sujet et du contenu de cette épopée. Les versions sont du reste d'accord sur les points essentiels, les divergences se concentrant sur les détails. Nous nous tenons à la première version.

Le calife de Bagdad fit une incursion en Arménie, dans la région de Mouche, et enleva prisonnière une jeune fille d'une beauté remarquable et l'épousa. De cette alliance naquirent deux fils, Abamelik et Sanasar.

Dans le poème grec c'est l'émir de Syrie qui marcha sur Byzance, ici c'est le souverain de Bagdad lui-même. Mais l'émir, étant subordonné au calife, après le ravage du pays ennemi, partit pour Bagdad (*Παγδάδιν*) afin de lui donner sa part de butin.

Le David de Sasoun dans son état actuel porte l'influence très marquée du récit biblique du roi Sénacherib et ses fils. C'est ce qui a comporté quelques digressions en dessus du récit principal qui s'en est trouvé compliqué.

Le calife entreprit une seconde irruption en Arménie, mais il subit cette fois un échec, et il promit d'immoler ses deux fils, s'il en sortait sauf et sain. La mère prévenue en songe du danger qui menaçait ses fils, leur conseilla de s'enfuir.

Abamélik et Sanasar prirent le chemin de l'Arménie, arrivèrent dans la région du Taurus et là au bord d'un ruisseau firent construire un château, qui fut nommé Sasoun. Les frères y vivaient adonnés à la chasse.

L'un d'eux, Sanasar, partit ensuite pour Bagdad chez ses parents. Après s'être brouillé avec son père sur la question de religion, il le tua et s'empara du trône. L'autre frère, Abamélik, prit bientôt possession du trône de Misir, c'est-à-dire, d'Égypte. Mais il n'y resta pas longtemps. Il céda le royaume à son fils naturel, nommé Misra-mélik, né de la femme du roi d'Égypte, et il revint à Sasoun.

Après cette digression le récit reprend sa suite directe.

Abamélik épousa la fille du roi de Kapoutkogh. La fiancée regagna Sasoun, accompagnée de l'oncle Thoros. De ce mariage naquirent cinq fils dont le cadet était David, le héros de l'épopée. David correspond parfaitement à Digénis Akritas du poème grec, comme son père Abamélik rappelle l'émir syrien, le père de Digénis, tant les conditions de leur origine sont semblables, Abamélik étant né d'un père musulman et d'une mère chrétienne, et l'émir syrien — d'un père sectaire-chrétien et d'une mère musulmane.

Le père de Digénis est l'émir syrien, soumis au calife de Bagdad; la version, mentionnée ci-dessus, le reconnaît pour le fils du sultan de Misir ou d'Égypte. Cette dualité a pris dans l'épopée arménienne, sous l'influence de l'épisode biblique, une autre expression: David est le fils du sultan de Misir, et son oncle est sur le trône de Bagdad. L'émir syrien a été élevé chez son oncle maternel, et il a encore un oncle paternel qui était Karoes.

David de Sasoun, dès que son père mourut, fut aussi emmené chez son frère de lait, qui était le sultan de Misir ou d'Égypte, pour y être élevé.

Il n'est pas sans intérêt, que dans le IV livre l'oncle maternel de Digénis soit nommé Mousour originaire de Tarse, alorsque d'après le dernier livre Mousour est le père de Digénis. Il paraît qu'à l'égard de Digénis on a confondu Misir = Égypte avec Mousour; on aurait voulu dire que Digénis était le fils du sultan de Misir, comme il l'est dans la version de Constantin Dapontès.

Tout comme Digénis, David a un oncle maternel, Thoros (= Théodoros), qui joua dans sa vie un rôle prépondérant. C'est lui qui réclama du sultan de l'Égypte ses neveux, David avec ses frères, et les rétablit dans leur patrimoine en Sasoun.

David a son château en Sasoun de même que Digénis a le sien sur le bord de l'Euphrate. Leur arme préférée est la massue, gourz[1]) ou kopal chez David, *ῥάβδιν* chez Digénis.

L'un et l'autre étaient d'une force redoutable. David, encore tout jeune, n'avait qu'à toucher la pierre d'un seul doigt, il en tirait du feu. D'un coup de sa massue il terrassait 40 veaux. Au débout il n'était que le gardeur des veaux de son village. Un jour quarante monstres ayant attaqué son troupeau. David les écrasa tous, détruisit leur caverne et en tira entre autres trésors un cheval merveilleux. De ce moment David passa de la vie pastorale à celle de chasseur, ayant associé à son cheval un faucon. C'est ainsi que Digénis avait l'amour de la chasse dès qu'il atteignit 12 ans, et en compagnie de son oncle tua à la chasse un ours, un cerf et une lionne.

Une fois que David piétinait le champ d'un paysan, celui-ci lui reprocha sa négligence, disant qu'au lieu de faire du tort à un pauvre vieillard qu'il lui fallait songer à son patrimoine, dont disposait Misramélik, David demanda à son frère, maître du Château de Sasoun, la massue et l'arc de son père et marcha contre Misramélik. Il le tua dans un combat singulier et enleva le trône. Il est curieux que David se dise le fils du roi de l'Occident (arewptots tʿagavor).

De même que Digénis fut épris de la fille du général byzantin, David eut un roman avec la fille de l'émir de Kaghizman. Elle s'appelle Khandouthe. La jeune fille s'intéresse beaucoup à David à cause de sa force gigantesque. Elle envoya exprès un poète-chanteur chez David pour qu'il vantât ses charmes en jouant le tambour et qu'il attirait l'amour de David sur la princesse. Tambour c'est précisément le même instrument, *θαμποῦρα*, sur lequel Digénis aimait jouer. Le chanteur réussit. David devint amoureux et partit chez la belle Khandouthe. Il trouva la princesse entourée d'autres admirateurs, rivaux de David. Ils étaient tous pehlevan, c'est-à-dire, des preux, des héros du même genre que les apélates, avec lesquels rivalisait Digénis. Les exploits de notre héros se déroulèrent autour de la belle princesse et à cause d'elle.

Parmi les pehlevans-preux l'on voit Gorgis, Shébékan de Khorasan,

---

[1]) Gourz provient de l'ancien varz, mot d'origine iranienne. Il me semble qu'il a passé en Byzance sous la forme diminutive de vardouk, *βαρδούκιον* chez Const. Porph. dans la Vie de Basile (= Cont. Th. p. 232): *τὸ ῥόπαλον τὸ βασιλικόν . . . ὃ βαρδούκιον οἶδε καλεῖν ἡ συνήθεια.*

Hamza de Lori. Ce sont vraiment des géants. L'un d'eux, par exemple, avait les sourcils si longs, qu'ils descendaient jusqu'à la poitrine et que leur bout relevé s'attachait sur le dos. L'autre possédait des lèvres, dont l'inférieure tombait jusqu'à la terre et ramassait, comme un balai, la poussière.

Le monstre, qui désirait séduire la femme de Digénis pendant qu'elle lavait ses pieds au bord du ruisseau, réspirait des flammes et quand il se remuait, il faisait un tel bruit qu'on croyait entendre la tonnerre gronder.

David assomma les deux preux et fit porter leurs corps à la belle princesse. Chemin faisant il rencontra un cavalier courant à toute bride et prêt à l'attaquer. A peine David avait-il levé la main pour le frapper, qu'il aperçut les tresses des cheveux. Il reconnut que c'était une jeune fille, la princesse Khandoute elle-même. David la demanda en mariage. L'aventure de la jeune fille peut être comparée avec celle de l'amazone Maximo dans le poème de Digénis.

David resta quelque temps chez les parents de sa femme à Kaghizman et retourna à Sasoun.

Lorsqu'il passait près de la ville de Khlath, les habitants se précipitèrent sur lui. Le cheval de David laboura la terre et le jeta dans la fleuve. Là il fut atteint d'une flèche, lancée par une jeune fille. Elle passait pour la fille de Ibrahim et Šimšime, mais en réalité, elle n'était que la fille naturelle du père de David, née de cette Šimšime. C'est dire, qu'elle était la sœur de lait de David. De sa flèche David mourut, mais avant de rendre l'âme il cria, et à sa voix accoururent de Sasoun ses frères, Ohan à la voix forte, Khor-gousan, Vigen, Tchintchlapokrik et l'oncle Thoros. La fille assassin fut saisie par eux, David la tua, et il mourut quelques jours après. Sa femme Khandouthe, à cette nouvelle, se jeta du haut de son château et périt. A David succéda son fils Meher.

L'histoire de David, comme nous le verrons, est basée sur des événements, qui remontent jusqu'au milieu du IXe siècle. Elle est donc contemporaine par son origine du poème de Digénis. Pour bien comprendre le caractère des deux poèmes et le milieu, où ils se sont formés, il est indispensable de faire encore la connaissance d'une autre histoire romanesque, laquelle a un rapport direct avec la question qui nous intéresse.

VII.

L'auteur arabe Al-Wakidi (748—823) a écrit l'histoire de la conquête arabe de la Mésopotamie et de l'Arménie. Son œuvre est perdue. Ce qui nous est parvenu sous le nom de Wakidi constitue une série d'histoires légendaires, dont le bout visible est de glorifier l'islam.[1])

[1]) Geschichte der Eroberung von Mesopotamien und Armenien, von Mohammed ben Omar el Wakedi, übers. von Niebuhr, herausgeg. von A. D. Mordtmann, 1847.

Le canevas historique de ces récits fantaisistes remonte sûrement à l'œuvre authentique de Wakidi. L'élément légendaire a dû être familier à cet auteur dans une certaine mesure. Wakidi a décrit la campagne de Ayad, fils de Ghanem, qui avait été chargé par Omar de conquérir la Mésopotamie et l'Arménie. Les Arabes entrèrent en Arménie au milieu du VIIe siècle et avaient à opérer contre l'armée byzantine, dont les chefs furent d'abord l'empereur lui-même, puis le général Mauriane (Théoph. 528, ed. Bonn.). Or ce personnage est mentionné chez Pseudo-Wakidi sous le nom de Miriam. C'est ainsi que nous proposons de lire le nom que Niebuhr a lu Shariam.

Le même auteur connaît encore le général arménien Maan, lequel fut envoyé par l'empereur Heraclius contre les Arabes. Il s'agit sans doute de l'arménien Baanes qui commandait l'armée byzantine à la bataille de Yarmouk, comme l'atteste Théophanes. Baanes est le nom arménien Vahan.

L'historien arménien Sébéos nous apprend que les Arabes dans leur marche sur la capitale d'Arménie, Dvin, avaient pour guide un prince arménien Wardik, surnommé Aknik, maître de Moksène. Chez Pseudo-Wakidi nous trouvons du côté des Arabes un Arménien, dont le nom on lit Buzinek ou Vartabek. L'un et l'autre sont à rejeter. La vraie lecture doit être Wardik, nom que portait la prince chez Sébéos.

La mention de ces personnages, tout historiques, sans compter d'autres, prouve déjà que les récits de Pseudo-Wakidi ne sont pas forgés de toutes pièces, mais qu'ils reproduisent, bienque sous une forme romanesque, un milieu réel.

Ce qui mérite une attention particulière, c'est la place, réservée dans les contes de Wakidi aux forces arméniennes. En Mésopotamie ce sont partout les Arméniens qui barraient le chemin aux Arabes. Après la conquête de la Syrie ceux-ci passèrent en Mésopotamie et au-delà de l'Euphrate et se précipitèrent sur les Arméniens armés, avec lesquels on parlait arménien.

Le plus influent seigneur en Mésopotamie était Šahriam, chef de la ville de Resaïne. Son neveu était l'Arménien Wardik, envoyé par lui au secours de la ville de Kirkesium.

Le prince des villes de Kharan et d'Ourfa était Rudes. Il avait un fils nommé Ardjouk, dont la mère s'appelait Hada-dikin, originaire de la ville Šemišat. Le premier nom est arménien ardjouk, «ourson», et dans le deuxième on voit l'arménien tikin, «maitresse, dame». Rudes est sans doute une mauvaise lecture de quelque nom arménien (peut-être Thoros). Son fils Ardjouk commandait 3000 cavaliers arméniens.

A l'approche des Arabes, Šahriam fit appel aux autres princes, à ceux des villes d'Amide, de Saerte, d'Akhlat, d'Ardjiš, de Khoi, de Salmas, de Sanasan, de Mossoul et aux chefs montagnards de Hakkiari. Ces princes étaient pour la plupart des Arméniens. Les exploits du seigneur d'Akhlat forment presque le centre de toute l'histoire de Wakidi et, comme il l'atteste lui-même, ils sont en même temps le plus bel épisode dans la conquête de la Mésopotamie.

Le prince d'Akhlat, Serurud (nom évidemment déformé; une autre fois le même prince est nommé Justin), envoya du secours à Šahriam. Il n'avait qu'une fille, belle et brave, au nom de Taroune. La montagne de Merd (probablement Marouth), où elle habitait, avait changé son nom en Taroune.

Parmi les vassaux du père de Taroune se trouvait surtout Mouš, qui se distinguait, fils de Selenter (il faut lire Sanasar), du prince de Sanasun. Mouš partit aussi au secours de Šahriam à la tête du détachement de son père. Il était fameux par sa beauté extraordinaire. Taroune s'en éprit.

D'autre part un cousin de Taroune était amoureux d'elle. C'était le prince Bougour, seigneur de Bitlis, d'Arzen et de Khizan. Il menait lui aussi, comme Mouš, une troupe auxiliaire de 3000 cavaliers pour Šahriam. Chemin faisant ils s'arrêtèrent à Attakh. Taroune fit appeler en secret Mouš pour lui déclarer son affection et faire le serment de fidélité réciproque. Aussitôt que Bougour l'apprit, il pénétra furtivement dans le camp de Taroune et l'enleva. «Malheur à toi, dit-il, qui es un mélange de l'Arménienne et de la Romaine, que tu me haïsse et que tu aimes un autre».

Le ravisseur de la jeune fille, pour éviter la poursuite de Mouš, jugea bon de passer du côté des Arabes. Il voulut tout de même entraîner avec lui sa troupe, lui parlant ainsi: «Certes, Sahriam n'est pas plus fort que Heraclius, qui était soutenu par tous les chrétiens de l'Orient. Or, l'armée, envoyée par lui sous le commandement de l'Arménien Maan (= Baan), fut vaincue. Je sais que Šahriam ne resistera pas non plus aux Arabes. Il vient déjà de perdre une partie considérable de ses possessions depuis Ourfa et Mardine jusqu'à Kirkesium. Si Šahriam est vainqueur, on nous réduira tous à l'esclavage. Moi, j'aime Taroune et pour son amour j'aime mieux me livrer aux Arabes».

Mouš, dès qu'il en fut averti, se lança à la poursuite de son heureux rival, et il l'aurait perdu, si les Arabes n'étaient accourus à son secours.

Bougour embrassa l'islam, ainsi que sa fiancée, il l'épousa et fut nommé chef de la ville de Kufratouta. Le traître facilita ainsi aux

Arabes leur marche en avant et la soumission des villes de Dara et de Nisibin, qui était le siège de Tariates (= Tridates?).

Taroune cherchant à livrer aux Arabes la ville de son père, Khlat, employa la ruse. Elle revint chez son père, feignant d'avoir fui les Arabes, le persuada qu'elle était devenue musulmane contre son gré, qu'en ce moment elle regrettait d'avoir objuré sa religion, et qu'elle voulait retourner à la foi de ses pères.

Ce complot était ourdi en commun avec Bougour. Le père crédule tomba victime de la perfidie de sa fille. Celle-ci le tua pour livrer ses possessions aux Arabes. Les deux traîtres furent nommés chefs de Khlat.

Encore un détail qui mérite d'être souligné. Le prince de Khlat avait résolu, sur le conseil de sa fille, de résister aux Arabes. Ceux-ci envoyèrent un négociateur pour lui proposer de se soumettre pacifiquement. Lorsque l'envoyé arabe vint se présenter au prince, on lui demanda de détacher l'épée avant d'entrer devant la prince. L'Arabe riposta que l'épée avait été donnée au prophète par dieu, et que les Arabes sont obligés de la porter sans jamais oser s'en séparer. Le prince accorda l'audience, mais refusa de se rendre à l'ennemi, comptant sur le secours des princes de Khoi, de Salmas et du roi de Géorgie, Adragousa, fils de Michel. D'autre part le prince de Khlat assura sa fille qu'il possédait une forteresse imprenable sur la mer d'Ardjiš, le château de Baranis (lire Beznounis), où il irait s'enfermer, s'il échouait contre les Arabes.

Cet épisode rappelle bien le cas du général arménien Moušel Mamikonian qui refusa de se présenter au roi Khosroes en 591, alorsqu' on lui demandait de dénouer son épée. La même chose arriva à l'envoyé arabe Nasr, qu'on ne voulait pas admettre à l'audience de l'empereur Michel en 859, avant qu'il n'eut ôté son vêtement noir et son épée.

VIII.

L'histoire romanesque de la maison princière de Khlat se déroule dans les mêmes régions que l'épopée arménienne David de Sasoun. Ce sont les terres, situées à l'ouest du lac de Van, et occupées par les villes de Mouche, de Bitlis, de Khlat et de Sasoun. L'héroïne Taroune porte le nom qui n'est que celui du canton de Mouche, l'arménien Taron. L'étymologie donnée à ce nom dans le récit arabe, tendant à le réduire à celui de la montagne de Taurus, accuse une source arménienne. Le récit connaît le nom de Sasoun sous une ancienne forme de Sanasoun, attestée par Georges de Chypre et Thomas Arzrouni.

A propos de Taroune, rappelons-nous, que la mère de l'émir dans le poème de Digénis porte un nom, qui est lui aussi d'origine géogra-

phique: Spatha est le nom d'une des villes pauliciennes, ruinée par l'empereur Basile I en 871.

Il est fort plausible que Taroune du récit soit une reproduction de la princesse Taronienne, sœur du prince Bagarat, celle qui fut donnée en mariage à Mousa, fils de Zoraha (de la famille de Zorara, Zourarik des auteurs arméniens), qui était seigneur musulman de Bitlis et d'Arzen.

L'autre sœur de Bagarat devint la princesse de Vaspourakan et mère d'Ašot.

Vers l'an 877, le prince Šeibanide Ahmed, fils d'Isa, qui dominait sur les régions de Diarbekir, se porta contre Abou-Maghra, fils de Mousa, gendre de Bagarat et lui enleva Arzen et Bitlis. Le même sort atteignit le prince du canton voisin de Taron, Gourgen, qui fut tué et ses possessions prises.

Les historiens arméniens assurent que Abou-Maghra était marié avec une princesse arménienne de la race des Arzrouniens et qu'il pratiquait en secret la religion chrétienne. Le prince Bougour dans l'histoire de Wakidi pourrait bien être une copie romanesque de ce Maghra. On peut se demander, si Maghra, comme Bougour, ne remonte pas à l'Arménien Bakour? Le nom de Sanasar est une démonstration nette que le récit arabe a été forgé dans un milieu, où la légende sur Adramélik et Sanasar était familière, c'est-à-dire, en Arménie et particulièrement dans les regions montagneuses de Sasoun et de Khoith, dont les habitants passaient même pour descendants des frères assyriens. Il serait permis de penser que l'assassinat du prince de Khlath contient l'écho de celui du calife de Bagdad, commis par Sanasan. Et celui-ci paraît à son tour n'être qu'une altération du drame biblique. En somme, l'affinité du récit arabe avec le poème arménien de David semble plus que vraisemblable.

Il nous est malheureusement impossible de déterminer en quoi et dans quelle mesure Pseudo-Wakidi est resté fidèle à son original. La vie orageuse des féodaux arméniens, pleine des rencontres sanglantes avec des Arabes, a pu fournir, de tout temps, plus d'un sujet pour les poèmes et les histoires héroïques. Mais l'œuvre de Wakidi telle qu'elle est semble s'être fermée surtout sous l'influence des événements du IX[e] siècle, bien qu'elle ait absorbé aussi des faits, appartenant aux autres époques.

Vers le milieu du IX[e] siècle éclata en Arménie une révolte contre la domination arabe. Elle s'alluma dans les montagnes de Sasoun et de Khoith. Les habitants attaquèrent le gouverneur arabe Yousouf et le massacrèrent pour se venger de sa perfidie. Il avait attiré à Khlath leur prince Bagrat sous prétexte de négocier pour lui confier le pouvoir, mais en réalité il l'avait arrêté et envoyé chez le calife à Samarra.

L'historien arménien, témoin des événements, fait entendre que l'organisateur de l'insurrection et l'auteur du meurtre de l'agent arabe était le prince Honan (Jonas), originaire de Khoith, probablement un des vassaux de Bagarat.

Il semble que c'est le prince Honan, dont l'épopée de David de Sasoun a retenu l'image en la personne de Ohan, au surnom de Tsenow, ce qui vaut dire Jean à voix forte. Le surnom est très caractéristique de son rôle historique d'instigateur de la révolte et ce rôle est demeuré le sien dans l'épopée populaire: c'est lui qui crie au moment du danger et à sa voix accourent les enfants de Sasoun.

Pour réprimer la révolte le calife envoya un de ses généraux, le turc Bougha, à la tête d'une grande armée. Usant de la même méthode que Yousouf, Bougha arriva à prendre dans ses filets les princes et les princesses les plus notoires et les fit conduire à Samarra.

La première victime Bagarat, prince de Taron, fut forcé à l'apostasie. Sa sœur était la femme de Mousa, prince musulman d'Arzen, lequel était entré en conflict armé avec son beau-frère Bagarat, mais pendant la révolte il s'unit aux Arméniens contre les Arabes. Bougha l'arrêta aussi et l'envoya au calife.

Un des fils de Bagarat portait le nom de David et il était marié avec une princesse arzrounienne, Marie, fille d'Asot. Si séduisant qu'il soit, ce David ne peut être rapproché de David, le héros de l'épopée. Tout ce que nous savons sur lui n'autorise pas à le croire digne d'un tel honneur.

Rien d'autre que la communauté du nom ne semble unir le David historique au David épique, à moins que lui même ne soit suggéré plutôt par celui du roi biblique.

Il y a tout de même un point qui appelle la réflexion. Le mariage du prince David avec la princesse arzrounienne ne serait-il pas la base historique de ce qui nous tenons de l'épopée sur Abamélik, père de David, qui aurait épousé la fille du roi de Kapout-kogh? Ainsi s'appelle actuellement un des caps sur le bord méridional du lac de Van, presque aux confins des possessions d'Arzrouni. Serait-il permis de considérer la fille de Kapout-kogh comme une réminiscence lointaine de la princesse Marie? Le roi de Kapout-kogh serait alors le prince Ašot Arzrouni, contemporain et allié de Bagarat de Taron. Par cette voie David devient un descendant des frères assyriens en tant que la race des Arzrouniens prétendait à cette origine.

Le fils du prince David avait pour femme la fille de Šapouh, frère d'Ašot Bagratide. Ašot résidait à Bagavan, situé au confluent de l'Araxes et de l'Akhourian. On peut admettre que l'émir de Kaghzeman est

une altération du souverain de Bagaran, ainsi que sa fille Khandouthe — une copie de la princesse de Bagaran, mariée au fils de David. Le Kaghzeman actuel, situé non loin de l'ancien Bagaran dans la même principauté, représente fidèlement le lieu de naissance de la princesse, femme de fils de David.

Il est donc clair que l'épopée de David de Sasoun est tramée d'événements historiques, dont les racines les plus profondes résident dans le mouvement politique du IX[e] siècle. Bien entendu, passant à travers les âges, elle a souffert bien des altérations, suivant les vicissitudes des époques, compliquées et changeantes. Elle a englobé visiblement quelques vestiges de faits appartenant au XI[e] siècle.

Après la chute de la principauté Bagratide dans les régions de Taron, l'on trouve les derniers aigles de la race belliqueuse mamikonienne nichés sur les hauteurs de Sasoun et en lutte constante avec les dynastes environnants. L'un d'eux, nommé Tornik, se rendit célèbre par ses actes contre Philarète, qui était aussi arménien, mais de rite chalcédonite et hostile aux Mamikoniens. Philarète se déclara indépendant après la défaite de Romain Diogène en 1071, et fonda une principauté, assez étendue, comprenant les terres depuis Mélitène jusqu'à Ourfa, et depuis Romanopolis (= Palou) jusqu'à Marash.

Le mémorial d'un Evangile, écrit à Sasoun en l'an 1165, nous apprend que le petit-fils de ce Tornik s'appelait Vigen. Or, un des cinq frères de David de Sasoun porte précisément ce nom Vigen. Leur identification s'impose d'elle même.

L'autre frère de David était Tchintchlap̓okrik. Parmi les princes de Vaspourakan au XI[e] siècle, Khatchik et ses trois fils, Hasan, Tchintchilouk et Iškhan jouissaient d'une grande réputation. L'historien contemporain décrit la bravoure et les exploits de ces princes dans des termes vraiment épiques. Les fils de Khatchik eurent l'occasion de combattre sur le front occidental dans l'armée d'Empire.

Vers 1100 un certain Tzintzoulouk (*Τζιντζουλούκης*) était le commandant de la ville de Laodicée. Il s'appelait Andronic (Ann. Komn. XI, 7 p. 105—107). Nous trouvons un autre Tzintzoulouk en l'an 1150 à Branitzova, comme général (Nic. Chon. III, 1 p. 131). Ce sont des Arméniens et des descendants de la famille de Khatchik. On aurait certainement tort d'hésiter à reconnaître le fils de Khatchik en la personne de Tchintchila-p̓okrik de l'épopée. Ce nom veut dire en arménien «petit moineau», de même que Tzintzoul-ouk, qui est un diminutif arménien du mot tchintchoul; tchintchoul-ouk «moineau».

A la même époque il y avait à Ourfa une grande famille arménienne au nom d'Ardjktonk, c'est-à-dire «à nez d'ours». Trois frères

issus de cette race, Ardjouk, Iškhan et Théodore tombèrent victimes de la ruse de Philarète vers l'an 1083. Philarète voulant enlever la ville d'Ourfa au commandement de Symbat, l'attaqua et entre autres arrêta les trois frères, dont il mit à mort Ardjouk et emmena les deux autres à Marach. C'est justement cet Ardjouk, qui est mentionné chez Wakidi sous le même nom. mais comme fils de Rudes. Si l'on peut lire Thoros au lieu de Roudes, nous y trouverons le nom du frère d'Ardjouk, qui était Théodore, dont la forme abrégée est Thoros.

Wakidi connaît également un général arménien au service de Byzance, celui qui aurait enlevé la ville de Kalinkala, arm. Karine (= Erzeroum) aux Arabes vers 750 et qui s'appelait Kousan. Un des frères de David de Sasoun portait le nom Khor-gousan, qui peut être juxtaposé avec celui du général byzantin.

Il n'est pas besoin de s'attarder plus longtemps à l'analyse historique de l'épopée arménienne ou bien à celle du récit romanesque arabe. Ce qu'a été dit semble suffisant pour resoudre le problème posé relativement à l'origine de Digénis Akritas.

Les frontières arméniennes de l'Empire paraissent dans le poème même comme le lieu de sa formation. Les horizons géographiques du poème, ayant pour centre la vallée de l'Euphrate, donnent sur Bagdad et sur l'Égypte, tout comme dans l'épopée arménienne. Les principaux héros sont d'origine arménienne: Mousèle Chrysocheir, Karbéas, Joannikius, Melementzes, enfin Basile Digénis.

De toutes les extremités de l'Empire, l'arménienne est celle qui constitue le champ le plus favorable pour les chants héroïques, soit par sa situation géographique, soit par sa population belliqueuse L'épopée arménienne ou le récit arabe en sont une autre et éloquente démonstration.

Quant à l'affinité entre Digénis et David de Sasoun, elle est évidente. La même milieu géographique, le même sujet, dont la particularité réside en la double naissance du héros, presque la même marche jusqu'à la concordance de certains détails.

Le poème grec, ainsi que l'arménien, nés tous les deux dans les conditions spéciales du IXe siècle, ont absorbé des réminiscences d'événements appartenant aux siècles suivants. L'un est descendu du plateau micro-arménien, l'autre des montagnes de Sasoun, jusqu'à la ville d'Ourfa.

Ce sont de même les Arméniens déportés qui ont transmis le poème Digénis à Chypre et aux pays Balcaniens [1])

[1]) La traduction slave de Digénis Akritas est publiée par Speranski à Petrograd, 1926.

SUR L'ORIGINE DE LÉON V, EMPEREUR DE BYZANCE

L'éminent byzantiniste J. B. Bury, ainsi que l'on peut en juger d'après une note dans son History ot the Eastern Roman Empire, p. 43, 1912, semble n'être pas sûr de l'origine de l'empereur Léon V.

J. B. Bury remarque: "On one side his parentage was Assyrian, which presumably means Syrian. The statements are vague. His parents (one or both) are said to have slain their (?) parents and exiled for that reason to Armenia"

Bury s'en rapporte aux deux historiens Genesius et Theoph. Cont. C'est là la véritable cause qui lui fait mettre en doute l'origine de Léon. Ces deux historiens doivent leurs renseignements sur Léon à Georges le Moine. Ce qu'ils disent n'est qu'un abregé de la communication de Georges, mal comprise et traduite d'une manière erronée. Voici le passage en question chez Georges le Moine que je juge à propos de citer in-extenso:

Τὸ μὲν οὖν προσεχῶς αὐτῷ ὑπεργμένον καὶ πολυγνώριμον, ἐκ γὰρ τῆς 'Αρμενίων ὡρμᾶτο γῆς, ὅθεν εἰπεῖν τὸ δύστροπον καὶ κακόηθος. τὸ δὲ πορρωτάτω καὶ παλαιὸν τυγχάνον, καθὰ τῶν πρεσβυτέρων ἐξιστοροῦσι τινες, οἳ τὰ ἐκείνου καὶ τῶν ἐκείνου πατέρων ἐκ πολλοῦ παραδοθέντα ἴσασι, οὐδ' ἐντεῦθεν καθορῶς πόθεν ἐκπεφυκέναι, εἴπερ ἐκ τῆς 'Ασσυρίων φυλῆς κακίστην παραφυάδα ἐκδῦναι, ἐξ ὧν τὸ πατρῷον ἐπεφήμιζεν αἷμα. κατήχθη γὰρ ἐκ τῶν Σεναχηρεὶμ παίδων, ὃς δὴ τῶν 'Ασσυρίων ἦρξέ ποτε καὶ ὑπὸ τῶν φύντων καιρίαν τὴν πληγὴν ἐδέδεκτο· καὶ γὰρ οἵ γε φονὶας δεξιὰς τῷ γεννήτορι ἐπανετείναντο, τῷ πατραλώῳ, λύθρῳ ἐμμολυνόμενοι, αὐτόχειρές τε τῆς σφαγῆς τοῦ τεκόντος γενόμενοι αὐτίκα πρὸς τοῖς χωρίοις τῶν 'Αρμενίων φυγάδες οἰχόμενοι ἀνασώζουνται. τούτου δὲ τοῦ πατροφόνου σπόρου κατὰ τὴν ἡμετέραν γενεὰν πικρῶς τηρηθεὶς καὶ παραβλαστήσας ἀνδροφόνος καρπός, οὐκ

οἶδ' ὅθεν Ῥωμαίων τοῦτο κατακριθὲν τὸ δεινὸν ἐκεκλήρωτο. (Georgus Monachus, p. 769, ed. Bonn.).

Ce qui veut dire: „En ce qui concerne son origine immédiate, elle est bien connue: il provenait donc du pays des Arméniens, d'où, dit-on, son opiniâtreté et son mauvais caractère. Quant à son origine, plus reculée et ancienne, à en juger d'après ce que racontent quelques uns d'entre les vieilles gens qui connaissaient son histoire et celle de ses ancêtres de tradition ancienne, il n'était même pas de là (sc. de l'Arménie) d'une naissance quelconque de pur sang; car il était issu d'un très mauvais rejeton de la race Assyrienne, de laquelle, dit-on, est descendu son sang paternel. Il est donc issu des fils de Sennachérim, qui régnait jadis sur les Assyriens et qui reçut de ses fils un coup mortel. Ils levèrent une main criminelle sur leur parent et entachés du sang de leur père — ils l'avaient tué de leur propre main — ils prirent aussitôt la fuite vers le pays des Arméniens et s'y réfugièrent. C'est de cette semence parricide, conservée fâcheusement jusqu' à notre temps, que poussa le fruit homicide et je ne sais de quelle manière ce mal tomba en partage aux Romains."

Le Continuateur de Théophanes rend ce passage de Georges dans les termes qui suivent:

Πατρὶς μὲν οὖν τοῦ δηλωθέντος Λέοντος Ἀρμενία, γένος δὲ τὸ μὲν ἐξ Ἀσσύρων τὸ δὲ καὶ αὐτῶν Ἀρμενίων, οἳ καὶ τοὺς ἰδίους ἐξ ἀνοσίου γνώμης σφαγῇ μιαιφόνῳ παραδόντος γεννητόρας ὑπερορίας κατεδικάσθησαν, κἀκεῖσε δὴ τὸν πένητα βίον, ἅτε δὴ καὶ φυγάδες διαθλοῦντες τὸν εἰρημένον θῆρα ἀπέτεκον - „La patrie de Leon est l'Arménie, mais de son origine il descend en partie des Assyriens et en partie des Arméniens eux-mêmes, qui (sic) d'un accord criminel ayant tué leurs propres parents d'une morte ignomineuse, furent contraints de fuir aux de là des frontières et là, luttant avec une vie de pauvreté comme des fuyards, donnèrent le jour à la bête mentionnée" (Theoph. Cont. p. 6, éd. Bonn.).

L'historien Genesius répète la même chose: Ἦν δὲ τῷ γένει κατὰ συζυγίαν ἐξ Ἀσσυρίων καὶ Ἀρμενίων ἀναφυσείς, τῶν ἰδίων γεννητόρων ἐπεξαναστάντων αὐτούς τε μιαιφονησαμένων καὶ πρὸς τοῖς τῶν Ἀρμενίων χωρίοις κατὰ φυγαδείαν ἐνσκηνωσάντων. Κἀκεῖσε τὸν ἀνήμερον θῆρα τεκεῖν - "Par son origine il descend de l'union des Assyriens et des Arméniens, qui s'étant soulevés contre leurs propres parents, se souillèrent de leur meurtre et se réfugièrent par la

fuite dans les pays arméniens et là ils mirent à monde la bête sauvage" (Genesius, p. 28, éd. Bonn.).

Genesius dépend de Theoph. Cont. et celui-ci s'est servi de Georges le Moine. Cependant Theoph. Cont. n'a pas bien compris son original, Georges le Moine. Le récit de Georges vise les ancêtres lointains de Léon, les deux frères, princes assyriens, qui auraient tué leur père et se seraient retirés en Arménie. Theoph. Cont. a tort de rapporter l'incident sur les parents de Léon, comme si ces derniers avaient été les parricides, et que, le meurtre abominable accompli, avaient cherché refuge en Arménie. De là le malentendu fâcheux comme si les parents de Léon eux-mêmes avaient été les Assyriens réfugiés en pays arménien. En réalité, il s'agit des fils de Sennachérib, dont l'un passait pour un ancêtre de la famille de l'empereur Léon V.

L'histoire que le chroniqueur byzantin nous rapporte de la bouche des vieilles gens n'est qu'une tradition arménienne, fondée sur le passage connu de la Bible:

,,Comme Sénnachérib était prosterné dans la maison de Nesroeh, son dieu, Adramélech et Sarasar, ses fils, le frappèrent avec l'épée et s'enfuirent au pays d'Ararat. Et Assarhaddon, son fils, régna à sa place" (IV Rois 19, 36—37; Isaie 37, 37—38; II. Paralip. 32, 21).

Flavius Josèphe repète ce récit en substituant l'Arménie à l'Ararat: δολοφονηθεὶς ὑπὸ τῶν πρεσβυτέρων παίδων Ἀδραμελέχου καὶ Σαρασάρου τελευτᾷ τὸν βίον καὶ οἱ μὲν φυγαδεύθεντες ἐπὶ τῷ φόνῳ τοῦ πατρὸς ὑπὸ τῶν πολιτῶν εἰς τὴν Ἀρμενίαν ἀπῆραν. (Archeol. X, 21).

Deux autres sources, tout indépendantes de la Bible, affirment ce drame dans la maison royale de l'Assyrie: l'historien national Bérose et les documents cunéiformes.

La Chronique de Bérose est perdue. Elle a été utilisée par Alexandre Polyhistor et par Abydène, dont les oeuvres sont également perdues. Mais Eusèbe de Cesarée a conservé quelques fragments, pris par lui dans Polyhistor et dans Abydène. Ils remontent assurément à Bérose. Dans un fragment, attribué à Polyhistor, Eusèbe nous apprend que le roi Sennachérib a été tué par son fils Ardumulan. L'autre version, provenant d'Abydène, est conçue en des termes un peu vagues:

Ըստ նմանէ և յետ նորա Ներգիղոս թագաւորեաց, որ յորդւոյն Ադրամելեայ վախճանէր և զնա նորին եղբայր Աքսերդիս միահայր և ոչ համամայր սպանանէր և հալածական զզաւրականն ի Բիւզանդացւոց քաղաքն արկանէր։ (Eusèbe. ed. Auger, p. 53)

Le texte arménien ainsi que la traduction latine chez Auger donnent l'impression, que c'est Nergilus, le successeur de Sennachérib qui aurait été tué par son fils Adramelus et Adramelus par son frère Axerdis. La traduction allemande n'est pas claire non plus: "auf ihn und nach ihm Nergilos, der von seinem Sohne Adramelos beseitigt wurde, etc." (Die Chronik des Eusebius, aus dem Armenischen übersetzt, von Dr. J. Karst, Leipzig 1911, p. 18).

Le text arménien doit être conçu dans le sens que "apres lui (c'est-à-dire Sennacharib) régna Nergilos qui (c'est-à-dire Sennacharib et non Nergilos) fut tué par son fils Adramelos. Mais celui-ci (c'est à dire Adramelos) fut fué par son frère du même père et pas de la même mère, Axerdis, qui chassa l'armée à la ville des Byzantins".

Certes, Axerdis est l'Assarhaddon, ainsi que Adramelos est l'Adramélech biblique. On a toute raison d'identifier Nergilos avec Sarasar, frère d'Adramélech. L'expression ***ըստ նմանէ*** au commencement du texte cité parait indiquer la relation étroite existant entre Sennachérib et Nergilos son successeur: à côte de ***յետ նորա*** 'apres lui' elle n'a d'autre sens que 'issu de lui' ou fils. Dès lors l'identité de Nergilos avec Sarasar devient certaine. La disposition du fragment d'Abydène est telle que Adramelos, le meurtrier de son père, a travaillé pour son frère Nergilos, lequel seul aspirait à la couronne.

Le même texte laisse croire qu' Adramelos a été tué par Axerdis-Assarhaddon, et l'usurpateur Nergilos chassé par lui. Le mot ***զօրական*** peut signifier l'armée ou "le chef de l'armée". Le dernier sens, peut être, est préférable, visant directement Nergilos. D'après le récit de la Bible ce sont les deux frères, les fils de Sennachérib qui ont fuit en Arménie. La version d'Abydène, qui remonte à Bérose, connaît seulement un frère qui a échappé à la vengence de Assarhaddon, tandisque l'autre serait tombé pendant la resistance opposée à Assarhaddon.

La lutte, éclatée entre les trois frères après l'assassinat de leur père, nous est encore connue des annales authentiques assyriennes, redigées en caractères cunéiformes. Les trois frères en question sont

Ardibelit,
Ašour mounik,
Ašour-ax-iddina.

Sennachérib avait désigné Ardibelit comme prince héréditaire. Mais vers la fin de son règne il changea d'avis et voulut laisser le

trône à Assarhaddon. Alors Ardibelit et Ašourmounik tentèrent de s'emparer de l' empire par la force. Le Prisme brisé d'Assarhaddon nous apprend qu'il fut rappelé de la capitale de son gouvernement pour faire front aux aspirants à la couronne royale. Assarhaddon triompha de ses ennemis et les poursuivit jusqu'au pays de Khanirabbat. (Schrader, Keilinschrift. Bibl. t. II p. 140.)

Ardibelit et Ašourmounik sont évidemment les mêmes personnages que Adramélech et Sarasar de la Bible. Adramélech a quelque chose de commun avec Ardibelit; quant à Sarasar, on n'est pas sûr de son origine. D'aprés les uns, il n'est qu'une abrévation du nom assyrien Nergalšarouzour (Tiele, Bab.-Assyr. Geschichte, p. 325). D'autres le croient un abrégé du nom Aššur šarouzour (Hommel Geschichte Bab. und Ass., p. 688) ou une corruption de Šaritirassour (Winckler, Altorient. Forschungen, t. II p. 58). Enfin il y en a qui pensent que Sarasar et Adramélech sont des noms inventés à l'imitation des appellations assyriennes, les chroniqueurs bibliques ayant oublié les vrais noms des princes rebelles (Hall, The Ancient History, p. 493).

De toutes ces conjectures, celle de Tiele doit être considerèe comme la plus plausible: Sarasar peut bien être comparé avec la deuxieme partie du nom de Nergal-šarouzour, tandis que la première partie Nergal serait identique à Nergilos, conservé chez Abydène, ainsi que nous venons de le voir. La relation de ce nom avec Ašourmounik reste obscure.

La Bible fait gagner l'Ourartou aux frères fugitifs. Les sources assyriennes appellent Khanirabbat le pays où se retira un des rebelles, l'autre ayant été tué dans la bataille. L'Ourartou est l'Arménie; Khanirabbat est la Mélitène des auteurs classiques, partie de la Petite Arménie. C'est étrange que chez Abydène on lise „la ville des Byzantins" au lieu de „l'Ourartou" ou de „Khanirabbat". Il ne peut sans doute être question de la Byzance du temps d'Abydène vers l'an 150 de notre ère. Cela doit être une mauvaise leçon, une alteration d'un autre nom. Selon Gutschmidt, il s'y agit de la ville arménienne Bizana, mentionné chez Proc. Aed. p. 254 — conjecture à rejetter (sur Bizana = arm. **վժան** voir, Adontz, l'Arménie à l'époque de Justinien [en russe] 1908, p. 144 etsq.).

Toutefois le récit biblique reproduit un fait historique, qui eut lieu dans la famille du roi assyrien Sennachérib vers l'an 680 avant notre ère.

Or, c'est exactement ce récit qui a donné naissance à une légende arménienne, suivant laquelle les princes fugitifs se seraient établis dans les régions meridionales de l'Arménie. Le roi d'Arménie les aurait accueillis et leur aurait cedé ces régions.

Par la suite, leurs descendants auraient formé deux principautés arméniennes. C'est l'historien national Moïse de Khorène qui nous rapporte cette legende pour la première fois.

„Quatre-vingt ans plus ou moins avant le règne de Nabougodonossor, ce fut Sénnéchérim, roi d'Assyrie, qui assiégea Jérusalem sous Ezéchias, chef des juifs. Ses fils Adramélech et Sanasar l'ayant tué vinrent se réfugier chez nous. L'un d'eux, notamment Sanasar, fut établi par notre brave ancêtre Skayordi au sud-ouest de notre pays aux confins de l'Assyrie. Les descendants de Sanasar peuplèrent la montagne appelée Sim. Les plus brillants et les principaux d'entre eux, par la suite, s'étant signalés par leur dévouement envers nos rois furent jugés dignes d'obtenir le bdešxiat (principauté) de ces contrées.

„Mais Ardamolan se fixa au sud-est de la même contrée, et c'est de lui, dit l'historien, que sont descendus les Arzrouniens et les Gnouniens. Voici donc la raison de rappeler Sennécherim" (Hist. d'Arm. I, 23).

Sous l'influence de cette légende, l'historien s'engage à déclarer que le roi Valaršak „nomma un certain Šarašan, issu de la famille de Sanasar, grand bdešx (prince) et gouverneur du Sud-est sur les frontières d'Assyrie, près des bords du fleuve Tigre, lui cédant comme domaine Arzen avec ses environs, le mont Taurus, ainsi que le Sim et les Cleisurae (defilés)." Ib. II, 8.

Outre le récit biblique, Moïse de Khorène a connu aussi les versions d'Eusèbe de Cesarée. C'est pourquoi il parle de préférence de Sanasar, c'est à dire de Sarasar, lequel sous le nom de Nergilos s'était sauvé seul en Arménie au dire d'Abydène. Mais l'autorité de la Sainte Ecriture n'était point à dédaigner. Afin de la concilier avec Abydène, l'historien arménien laisse fuir en Arménie non pas l'Adromélech biblique, mais l'Ardamulan de Polyhistor et d'Abydène. Nous avons vu qu'il s'y agit du même personnage, meurtrier de son père Sennachérib.

La légende arménienne prétend que des princes assyriens fugitifs descendaient deux maisons princières arméniennes. Sarasar ou Sanasar, comme il se lit la vulgate arménienne, serait l'ancêtre

des montagnards de Sasoun, du canton arménien dans les Taurus entre Mouche et Bitlis. L'ancienne forme est Sanasoun. Σανασουνῖται chez Georges de Chypre, correspondent à Սանասնայք de Thomas Arzrouni. Ce nom paraît avoir influencé le changement de l'assyrien Sarasar en Sanasar dans la vulgate arménienne.

Les habitants de Sasoun sont connus dès l'antiquité pour leur bravoure et leur vie rude. Le parler et quelques traits éthnographiques de cette region ont attiré l'attention des anciens. Déjà Thomas Arzrouni, l'auteur du Xe siècle, en parle avec curiosité. Il nous donne une description pittoresque du pays et de ses moeurs, qu'il trouve étranges et qu'il croit expliquer par ce que les habitants de Sasoun sont le plebs assyrien, émigré avec Adramelos et Sanasar, fils de Sennachérib, roi d'Assyrie, et que c'est de leur nom qu'ils s'appellent eux-mêmes Sanasouniens'' (Thomas Arzrouni p. 135 éd. 1852).

Les particularités locales étaient de nature à donner raison à la legende sur l'origine étrangère des Sasouniens. De modernes savants n'ont-ils pas pensé qu'en Sasoun et en Koïth, canton voisin, nous nous trouvons en présence des débris de la population préarménienne Khaldi? Pour la même raison, les Sasouniens pouvaient passer pour les descendants d'un noble assyrien à une époque ou leurs particularités étaient encore assez saillantes pour faire germer une légende dans le sens correspondant. De l'autre frère, Ardumulan ou Adramélech, la legende fait descendre les princes Arzrouni.

Trois familles se distinguaient surtout parmi les quelques dizaines de dynastes dans l'Arménie féodole. La maison des Arzrounis en était une à côté de celles des Bagratounis et des Mamikonians. La concurence pour la domination politique se poursuivait entre ces trois familles à travers les âges. Au IXe siécle, les Arzrounides peuvent se vanter de l'Etat qu'il fondèrent dans la région de Van, alors que les Bagratides parvinrent à la même gloire à Ani dans la vallée de l'Araxe.

La famille Arzrouni est une des plus anciennes dynasties en Arménie. Il y a toute raison de la croire descendue de la race royale de l'ancienne Sophène.

Le royaume de Sophène ou Sophanène a été fondé par Zadriades l'an 189 avant notre ère, en même temps que Artaxias créait un autre état dans la Grande Arménie. Les possessions des Zadriadides, qui

s'étendaient jusqu'à la Mélitène, renfermant la Corduène, furent ensuite englobées dans l'empire de Tigran le Grand.

La parenté des Arzrounides, réelle ou supposée, avec la maison royale de Sophène aurait fourni la base historique pour forger la légende sur leur descendance du prince infortuné assyrien, fils de Sennachérib.

Les Bagratides eux-mêmes prétendaient à une origine biblique aussi fabuleuse. En ces temps-là, on se faisait une honneur de tirer son origine des héros renommés de la Sainte Ecriture. Aussi, les Arzrounides ont-ils inventé de même une fable généalogique, faisant bonne cause de la fuite en Arménie des princes assyriens, racontée dans la Bible.

La prétention au sang biblique était considérée comme nécessaire pour fonder l'ambition politique et pousser la visée au trône royal.

Selon une tradition nationale, c'étaient primitivement les Bagratides qui prétendaient être les descendants des rois de Sophène. L'Histoire Anonyme chez Sébéos nous apprend que dès le temps de Sémiramis et à la suite de sa conquête, l'Arménie tomba sous la domination de l'Assyrie et resta ainsi jusq'au règne de Sennachérib. Après la mort de celui-ci les Arméniens se revoltèrent et l'un des fils d'Aramaneak, Zareh, conquit l'indépendance; de ce Zareh descendent les princes Bagratides. Zareh est le Zariadres des auteurs classiques et le fondateur du royaume de Sophène. Moïse de Khorène a rejeté l'assertion de l'Anonyme pour faire sortir les Bagratides d'un certain Šambat, un des prisoniers juifs tombés entre les mains de Nabouchodonossor lors de sa campagne de Palestine.

Le même historien a approuvé la légende sur l'origine des Arzrounides et l'a inserée dans son histoire. Elle n'est pas une fiction litteraire créé par lui, mais une tradition populaire. L'épopée arménienne David et Mher, qui dans son germe reflète les événements du IXe siècle, a pour principaux héros Abamélek et Sanasar, nés d'une mère arménienne et d'un père Mésopotamien.

Toutefois, la légende arzrounienne se trouvait en circulation du temps de Moïse de Khorène et celui de Georges le Moine. Cet historien byzantin florissait dans la première moitie du IXe siècle. Ce qu'il raconte de Léon n'est que la legende arzrounienne, reproduite précisément.

Aussi aucun doute que l'empereur Léon V ne fût vraiment arménien de pur sang, issu de l'illustre famille des princes arzrounides, dont l'arbre généalogique, assurément artificielle, prétendait remonter au fils de Sennachérib.

Les expressions vagues du chroniqueur byzantin devienent claires à la lumière de la légende arménienne. Léon est ἐξ Ἀσσυρίων καὶ Ἀρμενίων, ses parents s'étaient enfuis en Arménie. Le chroniqueur dit avoir appris la légende de source orale. Cela veut dire que les Arzrounides ont apporté avec eux en Byzance la tradition familiale concernant leur origine.

Quand et dans quelles conditions les représentants de la famille arzrounide ont-ils emigré à Byzance, on n'en sait rien. Le père de Léon, ainsi qu'un de ses fils portaient des noms tout-à-fait nationaux: l'un s'appelait Vardas, arménien Վարդ, l'autre Sumbatios, arménien Սմբատ. Sa femme était aussi arménienne, fille du patricien Ἀρσαβήρ, arm. Արշավիր. Léon avait commencé sa carrière en qualité d'aide-de-camp de Vardanes, qui est aussi un arménien. Vardanes, ainsi que Aršavir sont connus par leur tentative de s'emparer du trône impérial l'un en 803, l'autre en 808.

Léon V avait un cousin du nom Vardas; son cousin était aussi Grégoire Pterotes, adhérant, puis adversaire, de Thomas pendant la rébellion de 820—821.

En Arménie la deuxième moitié du VIII[è] siècle se signale par la lutte acharnée contre la domination arabe, sous la forme de révoltes ouvertes et multiples. La famille des Arzrounides apporta sa contribution aux efforts généraux du pays pour secouer le joug insupportable. Les deux frères Sahak et Hamazasp, fils du prince Vahan Arzrounide, tombèrent dans le combat. Leur troisième frère, Gagik, poursuira la resistance, soutenu par ses trois fils: Hamazasp, Sahak et Mehroujan. Les deux premiers périrent d'une mort de martyr.

Les princes, ayant participé à la révolte organisée contre les arabes, furent en partie obligés de quitter leur pays pour passer à Byzance afin d'éluder des poursuites politiques. Nombre de princes entrèrent au service de l'empereur, entre autres le bien connu prince Ταζάτης arm. Տաճատ, de la famille des Andzevatzis, ainsi que Chapouh Amatouni et Hamam, qui amènerent avec eux deux mille personnes.

Rien n'empêche d'admettre que les parents de Léon se soient trouvés parmi ces émigrés.

D'ailleurs l'histoire connait à Byzance un plus ancien représentant de la famille arzrounide. Sébéos, historien du VII[è] siècle, relate que du temps du roi Khosrov Parvez, quand les Perses envahirent la Cappadoce, le gouverneur de Cesarée, capitale de celle province, était l'arménien Vasak, fils du prince Sahak Arzrouni. Les Perses se saisirent de Vasak et le tuèrent. ,,L'armée perse'', ajoute l'historien, ,,deplorait la mort de Vasak pour sa bravoure et sa vaillance, et parce qu'il était jeune, vigoureux, de haute taille et surtout parce qu'il avait été élevé et instruit chez eux-mêmes''.

Les descendants de ce prince restèrent probablement au service de Byzance. Léon V pourrait en être un. Cependant, vu des noms propres arméniens, encore en usage dans la famille de Léon, il serait plus vraisemblable que ses parents eussent quitté l'Arménie depuis peu. En tout cas, l'empereur Léon V descendait de la famille princière armenienne des Arzrounides. Cela est certain.

L'AGE ET L'ORIGINE DE L'EMPEREUR BASILE I

(867-886)

Un meurtre cruel fut commis le 4 septembre 867. Le drame se déroula dans le palais de Saint-Mamas, résidence suburbaine, située au-delà de la Corne d'Or, dans le Galata actuel, qui n'était pas encore à cette époque compris dans la Ville.

Un grand festin était préparé à Saint-Mamas. Le jeune empereur Michel, qui aimait les plaisirs, venait de temps en temps troubler le morne silence du palais solitaire par le bruit de ses banquets somptueux. Ce sera le dernier festin du joyeux souverain. Alourdi de vin, las de voluptés, Michel se retira dans sa chambre à coucher. Le sommeil ne l'eut pas plus tôt saisi, qu'une bande menaçante forçait à grand tapage la porte de son appartement. C'était un groupe d'Arméniens, commandés par Basile. L'empereur, encore en état d'ivresse, se réveilla comme pour assister à la fin tragique de sa jeune vie. Les épées criminelles brillèrent et la malheureuse victime tomba.

Pendant que la mère de l'assassiné, l'impératrice détrônée, Théodora et ses filles, en habit monastique, versaient des larmes sur le corps ensanglanté, les malfaiteurs traversèrent en hâte la Corne d'Or. La nuit était obscure, la tempête mugissait, la mer irritée battait de ses flots déchaînés le canot qui emportait les conspirateurs sur l'autre rivage, où d'autres partisans les attendaient. Tous se pressèrent au Boukoléon, au port du Grand Palais, et réunis à ceux qui y étaient apostés, se dirigèrent vers le Palais et s'en emparèrent sans aucune opposition.

Le chef des conjurés, Basile, fut proclamé empereur « autocrate ».

Le nouveau souverain devait pourtant bien des choses à

Michel. Assassiner un bienfaiteur est une chose grave et odieuse. Mais on juge les actes d'après leurs conséquences. Le crime de Basile était de ceux qui mènent vers les cimes ; il inaugura pour l'Empire une ère nouvelle et brillante : la civilisation byzantine allait aboutir à l'apogée de sa splendeur. Aussi ce crime ne fut pas blâmé. La nouvelle dynastie devait durer jusqu'au onzième siècle. Toute une littérature célèbra son fondateur.

On pardonne à Basile son forfait pour une autre raison encore : on ne le tient pas responsable de ses actes, car c'est la Providence qui l'a guidé, donc, c'est elle qui assume toute la responsabilité. La charmante légende, bien connue, où Basile fait sa première apparition sur l'horizon de l'histoire, nous le présente justement avec l'auréole d'un élu heureux de la Providence.

Tout jeune, Basile quitta le toit paternel et prit le chemin de la capitale. Il espérait s'y procurer du travail pour soutenir sa mère, ses frères et ses sœurs encore en bas-âge. Un bâton à la main, un sac sur l'épaule, Basile fit à pied la longue route et ne s'arrêta que devant les murailles de la capitale, près de la Porte d'Or, où se trouvait la chapelle de Saint Diomède. C'était un dimanche. Le jour déclinait, le soleil donnait ses derniers rayons. La nuit ne tarda pas à envelopper le jeune voyageur, qui, fatigué de la route pénible, se coucha par terre devant l'enceinte de la chapelle et s'endormit.

Dans la nuit, une voix divine réveilla le sacristain du couvent : « Lève-toi, va chercher l'empereur ». Le sacristain s'appelait Nicolas Androsalite, la voix mystérieuse n'était autre que celle du Saint (1). Le moine se leva, alla à la rencontre de l'empereur, mais il ne vit qu'un pauvre paysan, tout couvert de poussière. Déçu, il regagna son lit.

A peine couché, le moine entendit la même voix répéter le même message. Il sauta de nouveau de son lit, ouvrit la

(1) Sym. Log., *Georg. Mon. cont.* 8, 9. Le *προσμονάριος Νικόλαος Ἀνδροσαλίτης*, plus tard fut nommé par Basile syncelle et économe de l'église de Saint-Sophie, Id. 842. D'après Genes. 108 b et Const. Porph., *Vita Bas.* 223 b, c'était le supérieur lui-même, *καθηγούμενος* de St Diomède, et non le sacristain.

porte, mais il n'aperçut pas l'empereur et rentra chez lui. Peu après, un coup fort, porté à son flanc, éveilla le moine pour la troisième fois, et la même voix se fit entendre : « Va, te dis-je, et fais entrer celui qui est couché près de la porte ; c'est lui qui est l'empereur ».

Le pieux moine n'osa désobéir et courut chercher le pauvre voyageur. Le lendemain il lui fit prendre un bain, lui donna tout ce qui lui était nécessaire pour avoir un aspect décent et conclut avec lui une alliance fraternelle.

C'est ainsi que le protégé de la divine Providence fit son entrée dans la résidence impériale, par la Porte d'Or, pour s'avancer vers les rêves d'or...

Qui était-il, cet envoyé du ciel, d'où venait-il, on n'en sait presque rien. L'origine de Basile, l'état de sa famille, ses premiers pas, tout cela est entouré d'épaisses ténèbres. Même son petit-fils, Constantin Porphyrogénète, n'a pas réussi à percer ces ténèbres, lui qui adorait son aïeul et a fait de son mieux pour mettre son passé en pleine lumière. Il n'est pas arrivé, malgré tout, à connaître ou à nous faire connaître le nom du père de Basile. Peut-être y avait-il quelque raison pour cacher son nom, ainsi que la situation de sa famille. Toutefois la vie de Basile, son passé jusqu'à son apparition à la cour de Michel, ne nous est visible qu'à travers un nuage de légendes populaires et d'inventions plus ou moins tendancieuses. Le Porphyrogénète a eu le soin de les accueillir, de les mettre en ordre ; il en a fait une histoire cohérente qu'il a léguée à la postérité sous le cachet de sa grande autorité.

Constantin Porphyrogénète a assigné à son œuvre un double but : historique et didactique... Il a voulu décrire la vie de son grand-père, afin de faire connaître « la racine de l'arbre aux forts rameaux, la maison impériale » et de retracer la figure de celui « qui doit servir à ses descendants de modèle d'un souverain vertueux, à suivre et à imiter » (1).

Un panégyriste est déjà un mauvais historien. Il est évident que pour faire de Basile un type idéal, d'après la conception qu'il avait de son sujet, son petit-fils a dû traiter un peu

(1) *Vita Basil.* 212 B.

librement les matières disponibles, soit en supprimant ce qui ne convenait pas à son but, soit en ajoutant des détails qui pouvaient servir à farder le visage de son héros. Notre tâche est inverse ; nous aurons à écarter les éléments décoratifs, ou « dus à l'intervention de la Providence », et à suppléer ce qui contribue à donner de la vie de Basile une image plus conforme à la réalité. Les auteurs favorables à Basile, comme le Porphyrogénète et Génésius, aussi bien que les sources à lui hostiles, comme Syméon le Logothète, sont d'une partialité qui saute aux yeux.

Ce qu'on raconte sur la naissance et l'enfance de Basile renferme plus de traits imaginaires que de traits historiques. Basile est né en « Macédoine », dans les environs d'Andrinople — donc dans le *thème* dit de Macédoine — sous le règne de Michel Rhangabé (811-813). Le roi des Bulgares Krum avait attaqué l'empire et mis le siège devant la capitale. L'empereur Michel I dut renoncer à la couronne au profit de Léon l'Arménien, en 813. Les Bulgares levèrent le siège et se retirèrent. En passant près d'Andrinople ils saccagèrent la ville et firent prisonniers dix mille hommes et un grand nombre de femmes et d'enfants. On les emmena, on les établit sur les bords du Danube, pour en former une colonie, nommée « Macédoine ». Les parents de Basile se trouvaient parmi les prisonniers. Lui-même était encore au maillot. (Donc, il serait né en 812-813). Lors du retour de captivité, Basile comptait vingt-cinq ans. Donc ce retour doit être rapporté à l'an 837-838, sous le règne de Théophile.

L'histoire de la fuite des captifs est encore plus curieuse. Les captifs songeaient toujours à retourner dans leur patrie. Un certain Kordyles qui est appelé *στρατηλάτης ἐν Μακεδονίᾳ*, donc probablement leur stratège, capturé avec eux, prit l'initiative d'arranger une fuite secrète. Il laissa à sa place son fils Bardas, homme de valeur, et gagna furtivement la capitale pour en avertir l'empereur Théophile. Sur l'ordre de l'empereur, quelques vaisseaux partirent pour recueillir les prisonniers et les amener à Constantinople.

C'était Baldimer, petit-fils de Krum, et père de Syméon, qui régnait à cette époque sur les Bulgares. Les captifs délibérèrent et prirent la décision de se sauver avec leurs femmes et leurs enfants. Le « Bulgare Michel » s'étant porté sur

Thessalonique, les captifs jugèrent le moment favorable pour mettre leur projet à exécution ; ils traversèrent le Danube, se dirigeant vers la côte de la Mer Noire, où les navires envoyés par l'empereur les attendaient. Le *comes* bulgare se mit à leur poursuite, aussitôt qu'il apprit la nouvelle.

Les captifs « macédoniens » choisirent alors Tzantzes et Kordyles pour chefs et en vinrent aux mains avec les Bulgares qui voulaient empêcher le passage. L'ennemi étant repoussé, demanda du secours à un peuple voisin, qui est appelé Hongrois, Turc et Hun. Les fugitifs se battirent vigoureusement trois jours de suite et le quatrième jour réussirent à s'embarquer. Une dernière attaque, menée par l'ennemi, fut rejetée par un groupe de jeunes gens courageux, ayant à leur tête Léon Gomoste, vaillant guerrier qui, plus tard fut nommé hétériarque.

Les navires firent voile et les captifs arrivèrent à bon port chez l'empereur, qui les accueillit avec bienveillance et ensuite les renvoya en « Macédoine », leur patrie. Basile se rendit aussi en Macédoine, à ses *ἴδια χωρία*, et prit du service auprès du stratège de Macédoine, Tzantzès (1).

Tel est le récit de Syméon le Logothète. Il a toute l'apparence d'être une histoire véridique. Les précisions qu'il nous donne plaident en faveur de l'authenticité. Il y a tout de même des détails suspects. Il est peu probable que les barbares eussent permis aux captifs de s'établir en colonie compacte sous le commandement d'un chef élu par eux-mêmes, et qu'après y avoir vécu un quart de siècle, les captifs eussent désiré tout d'un coup s'enfuir en secret et sur des navires impériaux, sans que les Bulgares eussent réussi à les empêcher. Tout cela semble au fond fort douteux.

La date de la fuite est aussi incertaine. Baldimer était le fils de Bogoris ou Boris, et son successeur. On admet que c'est une erreur au lieu de Malamir, qui est vraiment le petit-fils de Krum et contemporain de Théophile (2). Mais la fuite se serait produite pendant l'incursion du Bulgare Michel. Michel est le nom chrétien de Bogoris, père de Baldimer. Il a

(1) Sym. Log., *Georg. Mon. cont.* 817 B ss.
(2) Bury, *Eastern Roman Empire*, 369, note 4.

succédé à Malamir en 852, donc son incursion (1) ne pouvait avoir rien du tout de commun avec le retour des captifs, si le retour est bien du règne de Théophile. Cet anachronisme est à noter. Kordyles est présenté dès le début comme chef et son fils Bardas le remplace. On est surpris d'apprendre que Kordyles est élu plus tard avec Tzantzès. Bardas est donc oublié, à moins qu'il ne soit la même personne que Tzantzès.

L'histoire de ce curieux épisode avait pour but de nous faire connaître les parents de Basile et lui-même : or les parents de Basile sont laissés dans l'ombre par le récit actuel. On n'a même pas indiqué leur nom ni raconté le moindre exploit où ils auraient eu leur part. Ce qui est encore plus grave, Basile, qui aurait eu 25 ans, qui se trouvait donc à la fleur de l'âge, n'a joué aucun rôle dans ces événements. On lui a refusé même l'honneur d'être parmi les braves compagnons de Léon Gomoste. Une telle négligence peut s'expliquer, si nous admettons que dans le récit primitif Basile n'apparaissait que comme un enfant, incapable de porter les armes. Tout cela n'est point favorable au crédit de notre récit. De toute façon deux points, la date du retour et l'âge de Basile, restent problématiques. Selon Constantin Porphyrogénète, Basile était en bas-âge au moment du retour des prisonniers, ce qui est propre à corroborer notre soupçon.

Le Porphyrogénète ne sait rien de cette histoire des captifs, tout au moins il n'en fait pas mention. Il raconte en peu de mots que les parents de Basile habitaient à Andrinople, lorsque le roi bulgare Krum, violant la paix, attaqua la ville, fit nombre de prisonniers, y compris l'évêque de la ville,

(1) La phrase de Sym. Log. semble corrompue : *ἐξελθόντες* (sc. *ἐξελθόντος*) *δὲ τοῦ Μιχαὴλ Βουλγάρου ἐν Θεσσαλονίκῃ ἤρξαντο διαπερᾶν σὺν ταῖς ὑποστάσεσιν* (818 B.). Le même auteur rapporte que vers 847 *τῶν δὲ Βουλγάρων ἐπιδρομὰς ποιούντων ἐν Θράκῃ καὶ Μακεδονίᾳ καὶ ληϊζομένων τὰ τοιαῦτα θέματα, ἡ Θεοδώρα ταξατιῶνα ἐποίησεν* (821 B.). S'il s'agit de la même incursion qu'a faite Michel le Bulgare, le retour des captifs doit être reporté à l'an 847. Sym. Log. en parle après l'avènement du patriarche Ignace en 847. Sym. Log. a disposé de sources écrites, probablement de textes hagiographiques ; à propos de la mission de Kordyle auprès de Théophile, il remarque : *καθὰ ἐκεῖσε προεγράφη* (818B). Cela ne veut pas dire qu'il l'avait prévenue de son arrivée ; c'est une allusion à une source écrite.

Manuel, et les parents de Basile avec leur enfant encore au maillot. Manuel se mit à évangéliser les Bulgares. Le successeur de Krum, Montragon, le poursuivit, essaya de le faire apostasier, mais l'évêque préféra la mort des martyrs (1). « De la même façon beaucoup de personnes apparentées à Basile obtinrent la couronne du martyre, de sorte que Basile ne resta pas étranger à la gloire qui en résulta », ajoute le Porphyrogénète (2).

Quant au retour des prisonniers, le Porphyrogénète ne donne aucune date, mais il dit en termes vagues que le temps vint enfin où Dieu, se rappelant son peuple, prépara son retour ; le roi bulgare, s'inclinant devant la puissance romaine, laissa partir les prisonniers pour leur patrie. Les prisonniers se préparaient pour la route, lorsque le roi bulgare aperçut dans la foule « l'enfant Basile, noble par son extérieur » (3).

Comme on voit, il n'est pas question de la fuite des captifs, pas plus que d'une résistance armée à l'ennemi.

D'après une autre source, absolument indépendante, Krum, un an après le siège d'Andrinople, entreprit une nouvelle incursion et, à la tête d'une armée de trente mille hommes, se rua jusqu'à Arcadiopolis, ravagea le pays, et emmena avec lui cinquante mille prisonniers (4).

Il paraît donc certain que les Bulgares avaient fait des prisonniers au cours d'une campagne dans le territoire de l'Empire, et que parmi les prisonniers, dont le nombre paraît exagéré, se trouvaient le général Kordyles avec son fils Bardas, le général Tzantzes, Léon Gomoste, les parents de Basile, l'évêque Manuel ; en outre, un certain Kinamon (5).

Après la mort de Krum, survenue le 14 avril 814, son successeur Murtagon ou Omurtag rétablit la paix et conclut un traité avec l'empereur Léon pour trente ans (6). Les négo-

(1) *P.G.*, 117, 276-277 : *Ἄθλησις τῶν ἁγίων Μανουὴλ, Γεωργίου, Λέοντος καὶ τῶν σὺν αὐτοῖς.*

(2) *Vita Basilii*, 217B

(3) *Ibid.* : *ἰδὼν τὸν παῖδα Βασίλειον τῇ τε μορφῇ ἐλευθέριον.*

(4) Scr. inc., *De Leone Armenia*, 347B.

(5) Theophyl. Bulg., *P.G.*, 126, 192-197, où Krum est nommé *Κρούβος*. Bury, *Eastern Roman Empire*, 382, note 1.

(6) Genes. 41 B : *αἱ γὰρ ὑπὸ Λέοντος τοῦ βασιλέως πρὸς αὐτοὺς*

ciations, commencées dès la fin du règne de Krum, aboutirent à la paix en 815. L'échange des prisonniers était prévu dans les conventions. Si les parents de Basile se trouvaient réellement au nombre des prisonniers, ils auraient dû recouvrer leur liberté en ce moment. On ne conçoit nulle raison pour qu'ils fussent retenus pendant vingt-cinq ans, comme le prétend la légende. A cet égard, le renseignement de Constantin Porphyrogénète est meilleur que celui de Syméon le Logothète. Les parents de Basile ne sont pas mentionnés par leur nom, ce qui est une raison de suspecter leur captivité. En les insérant parmi les prisoniers, dont plusieurs avaient subi la mort des martyrs, n'a-t-on pas voulu leur assigner une familiarité avec les martyrs? Constantin Porphyrogénète croit pouvoir déclarer que la famille de Basile avait aussi donné des victimes à la barbarie bulgare.

Les parents de Basile n'ont pas joué un rôle actif, ne se sont pas distingués du tout dans l'histoire de la captivité. Pourquoi donc aurait-on retenu la présence, parmi les captifs, qui comptaient par milliers. de gens si insignifiants? C'est par une simple conjecture qu'on l'a fait, conjecture qui s'explique par le fait que les prisonniers les plus en vue étaient d'origine arménienne, et peut-être, parents de Basile.

Le chef des captifs, Kordyles et son fils Bardas, ainsi que l'autre chef, Tzantzes, portent des noms arméniens. Bardas est Vard, nom bien connu à Byzance. Kordyles semble identique à Gardjoul, ou Gardjoyl (1). Quant à Tzantzes, nous le comparons au nom arménien du fameux Stylien, homme d'Etat puissant sous Basile et Léon son fils. On rendit ce dernier nom par Zaoutzes, ce qui nous engage à lire dans ce cas-ci aussi, Tzautzes au lieu de Tzantzes. Un excellent témoignage nous fait comprendre le rapport existant entre ces deux noms. « Stylien s'appelait aussi de son nom armé-

τριακοντούτεις σπονδαὶ ἤδη τὴν πρώτην δεκαετηρίδα συνεπλήρουν σχεδόν. La proposition de Léon fut d'abord repoussée par les Bulgares, mais peu après les deux parties s'entendirent.

(1) Le son arménien č (= *t'ch*) est rendu par *t* dans le nom *Χατατούριος*, arménien *Khačatour*. Donc *d* dans Kordyle peut correspondre à j (= *dj*), ce qui permet d'y reconnaître l'arménien *Gardjoul, Gardjol*, nom bien connu. Ce n'est qu'une conjecture.

nien Zaoutzès ; comme il était à la fois Macédonien, et Arménien de naissance, tout comme Basile lui-même, ce dernier en fit le tuteur de son fils » (1).

Basile avait commencé sa carrière auprès du stratège de Macédoine Tzantzes. Stylien, favori de Basile et Macédonien, porte un nom semblable. On a raison de le rattacher à la famille de Tzantzès. Le fils de Basile, Léon, épousa dans la suite la fille de Stylien, Zoé. Leurs pères seraient donc du même âge, et rien n'empêche de faire de Stylien lui-même un fils du général Tzantzès. On comprendrait alors toute l'affection que Basile témoignait à l'égard de Stylien, du fils de son ancien chef. Stylien, d'ailleurs, avait un fils qui portait le nom de Tzantzès, argument décisif en faveur de notre conjecture (2).

L'identité de Stylien, ainsi établie, impose l'idée que l'histoire de la captivité provenait probablement de Stylien. A qui, sinon à lui, convenait-il de raconter l'incident, où son père Tzantzès avait joué un rôle si notable? Lui seul serait en état de savoir ce qui s'est passé en « Macédoine » du temps de son père. C'est lui également qui aurait inclus les parents de Basile dans le nombre de prisonniers, pour serrer mieux encore les liens qui unissaient les deux familles. Constantin Porphyrogénète a compris la tendance de Stylien et a rejeté son récit. Il a préféré voir ses parents dans la société de l'évêque d'Andrinople que dans celle de Tzantzes (3).

Les Arméniens se trouvaient abondamment représentés parmi les prisonniers. On le voit encore d'après la curieuse

(1) *Vita Euthymii* p. 6 de Boor : *Στυλιανὸν δὲ, τὸν καὶ Ζαούτζην κατὰ τὴν τῶν Ἀρμενίων διάλεκτον προσαγορευόμενον, ὡς ἅτε Μακεδόνα ὄντα καὶ τὸ γένος Ἀρμένιον, καθὼς καὶ αὐτὸς* (i.e. Basile) *ἐπίτροπον καταλιμπάνει.*

(2) Le nom arménien de Stylien est *Zaoutzas* chez tous les auteurs, mais celui de son fils est *Tautzes* chez Theoph. Cont. 360, *Tzaoutzes* chez Georg. Cont. 856, et *Tzantzes*, chez Sym. 702.

(3) Lebeau, *Histoire du Bas-Empire*, XIII, 339, a cru reconnaître dans Tzantzes le mot *chiaous* (= *tchaouch*), « huissier du palais, passé de la cour des Turcs dans celle de Constantinople ». Il faut se méfier absolument de cette explication, avant qu'il ne soit indiqué où se trouvait cette cour des Turcs au IXe siècle. Le mot *tchaouch* se rencontre assez tard et sous la forme *τζαβούχη τζαούσιος*.

remarque que le butin que les Bulgares avaient fait au cours de leur excursion consistait en « tapis arméniens, couvertures de laine, vêtements de toute sorte et vaisselle d'airain » (1).

Les parents de Basile rentrèrent dans leur pays, en « Macédoine », *ἴδια χωρία*, expression attestant bien le pays natal de Basile. Les prisonniers, que les Bulgares avaient faits à Andrinople, s'appellent dans les sources « Macédoniens ». Pour quelle raison ? (2) Évidemment, pour faire croire que les parents de Basile étaient parmi les prisonniers, alors qu'ils ne l'étaient pas. Cette confusion s'est maintenue dans la généalogie de Basile, attribuée à Photius, mais avec un essai de concilier ce confus dualisme géographique : le père de Basile est de Macédoine et la mère d'Andrinople.

Sur l'enfance de Basile, passée en Macédoine après le retour de la captivité, Constantin Porphyrogénète n'a rien à communiquer. Ce qu'il en sait se réduit à quelques présages, inventés postérieurement. Le roi bulgare ayant aperçu le petit Basile et l'ayant trouvé fort gentil, lui donna une pomme extrêmement grosse. L'enfant s'approcha aisément du roi, comme pour le remercier, et toucha ses genoux, avec une tendresse naturelle si noble que le roi en fut enchanté. Son entourage fut saisi de jalousie.

(1) SCR. INC., *De Leone* 347 B : *Ἀρμενιατικὰ στραγγλομαλωτάρια καὶ νακοτάπητα ἀνώτερα καὶ ἱματισμὸν πολὺν καὶ χαλκώματα.* Il s'agit des tapis à nœuds velus, pour lesquels l'Arménie était renommée. A. SAKISIAN a récemment indiqué les sources arabes établissant l'antiquité de la fabrication des tapis en Arménie (*Revue des Ét. arméniennes*, I, 121-127). Le même savant a démontré dans un autre article que le mot *qali* (actuellement prononcé *khali*), bien connu dans tout l'Orient, signifiant « tapis à nœuds » doit son origine au nom arménien d'Erzeroum, ville célèbre par ses tapis, *Karin*, pronnoncé par les Arabes *Kali*-qala. (A. SAKISIAN, *Syria*, 1928, p. 238-242).

(2) Il est difficile d'admettre que la désignation géographique « Macédoine » soit employée dans un sens élargi, comprenant la Thrace ; au IXe siècle, Macédoine et Thrace formaient deux thèmes distincts. Pourtant le mémorial d'un évangile arménien comporte : « écrit en 452 de l'ère arménienne (= 1011 après J.-C.) en pays de Macédoine, dans la ville qui s'appelle Andranapolis ». (ZARBANALIAN, *Histoire de la littérature arménienne*, p. 158).

Les parents de Basile sont enfin chez eux. Un jour sa mère alla aux champs pour contrôler les moissonneurs et pour y travailler. Elle plaça l'enfant dans une hutte qu'elle entoura de broussailles pour le protéger contre le soleil ardent. Tout d'un coup un aigle vint étendre ses ailes pour ombrager l'enfant. Sa mère s'empressa de le chasser de peur qu'il ne fît du mal à son fils. Peu après l'oiseau revint ; il fut de nouveau chassé. L'aigle apparut pour la troisième fois au-dessus de la tête de Basile. De pareils signes prophétiques se manifestèrent souvent, dit le Porphyrogénète, mais il ne veut pas s'y arrêter.

Basile perdit son père de bonne heure. La charge de la famille pesait sur lui. Les moyens nécessaires pour soutenir sa mère et ses frères, encore en bas-âge, faisaient défaut. Le labourage n'offrait pas de ressources suffisantes. Basile songeait à partir pour la capitale. Les grandes cités présentent tous les avantages qui permettent d'appliquer avec profit les dons naturels, d'après l'avis de Porphyrogénète, tandis que les villages sont capables d'étouffer les meilleures facultés.

La mère de Basile avait grand'peine à s'en séparer. Maints songes prophétiques l'engagèrent finalement à se résigner au destin et à bénir son fils à son départ pour l'étranger. Voilà qu'un jour elle vit en songe, comme jadis la mère de Cyrus, un grand arbre qui poussait de son sein. L'arbre s'éleva au-dessus de la maison, tout fleurissant et surchargé de fruits. Son tronc était d'or, ses branches et ses feuilles avaient l'air d'être aussi en or. Une des amies de la mère, une oniromancienne, interpréta le songe merveilleux dans le sens du présage, pour son fils, d'un avenir éclatant.

Une autre fois lui apparut pendant son sommeil un vieillard dont la bouche exhalait des flammes, et qui lui déclara que son fils Basile arriverait un jour à la majesté impériale. La mère de Basile, saisie d'étonnement, voulut savoir qui il était. « Je suis Élie », répondit-il, et il disparut. Ces suggestions divines obligèrent la mère à laisser partir son fils à l'étranger.

Basile dirigea ses pas de la « Macédoine-Thrace » vers la capitale.

Le jeune Basile arriva dans la capitale et fut recueilli dans l'église de Saint Diomède dans les conditions que nous savons.

Tout ce que Constantin Porphyrogénète nous raconte sur la partie de la vie de son aïeul antérieure à son arrivée dans la capitale, est largement légendaire. Le seul fait positif, à savoir que Basile a servi chez le stratège de Macédoine, Constantin l'a rejeté, en rejetant l'histoire de la captivité. La famille de Stylien n'était pas en vue à l'époque où écrivait Constantin, et il n'a trouvé aucun intérêt à rappeler les fonctions exercées par son grand-père auprès du père de Stylien. A défaut de faits réels, il a dû recueillir toutes sortes de fables complètement inutiles à l'histoire.

II

La seconde période de la vie de Basile, commencée dans l'enceinte monastique, n'est pas mieux connue. La carrière qu'il a suivie jusqu'au jour où il prit du service auprès de l'empereur Michel, nous échappe : elle se perd dans l'ombre des anecdotes piquantes, mais sans valeur historique.

La légende de Saint-Diomède reflète le fait, sans doute historique, que Basile a séjourné quelque temps chez le moine Nicolas Androsalite, mais en quelle qualité, on n'en sait rien.

Le moine avait un frère médecin, familier d'un certain courtisan, parent de Théodora et de Bardas, donc Arménien, et qui s'appelait Théophile ou Théophilitzes (1), surnommé Paideuomenos. Le médecin eut l'occasion, au cours d'une de ses visites, de connaître Basile. Charmé par son physique avantageux, il s'intéressa à lui et désira le connaître. Son frère lui raconta le songe mystérieux qu'il avait eu, et lui demanda de tenir l'histoire secrète. Un jour, le médecin apprit que Théophilitzès cherchait un garçon d'écurie. Le médecin n'hésita pas à lui recommander Basile. On fit aussitôt venir le jeune homme. Basile possédait toutes les qualités qui devaient plaire à Théophilitzes : jeune, beau, bien fait, de haute taille. Le courtisan, ravi, le prit immédiatement à son service et le nomma *protostrator*, c'est-à-dire, chef des écuyers. Il lui

(1) Cont. Georg., 816 ; Genes. 109 l'appelle Théophiliskos ; Const. Porphyr., *Vita Bas.* 224, Théophilidion.

donna le sobriquet de Kephalas à cause de sa grosse tête aux cheveux crépus (1).

Basile demeura chez Théophilitzes jusqu'à ce qu'un heureux hasard le fit passer au service de l'empereur Michel comme *strator*, écuyer.

Nous ne savons presque rien sur la vie de Basile pendant qu'il était chez Théophilitzes, sauf le voyage qu'il entreprit en Grèce avec son maître. Celui-ci dut partir pour le Péloponèse sur l'ordre de Michel et de Bardas pour une affaire d'État. Basile suivit son maître. Arrivé dans la ville de Patras en Achaïe, Théophilitzes visita l'église de S. André. Basile, malade, ne put l'accompagner et alla voir la même église peu après et tout seul. Le moine qui avait reçu Théophilitzes sans lui témoigner une considération quelconque, dès qu'il vit Basile, vint à sa rencontre et lui fit un accueil royal. Ceci frappa tout le monde et fut porté à la connaissance de la plus riche et très noble dame de la ville, qui était veuve et s'appelait Daniélis, d'après le nom de son mari. Elle connaissait bien le moine et le tenait pour un homme doué du don prophétique. Daniélis manda le moine pour savoir la raison de son étrange conduite : il avait témoigné à un inconnu plus d'honneur qu'il n'en avait jamais eu pour son fils ni son petit-fils. La réponse fut : celui qu'il avait reçu n'était point un homme ordinaire, mais l'empereur romain lui-même ; ce lui que Dieu a choisi doit être vénéré aussi par les hommes.

Théophilitzès, s'étant acquitté de la mission dont il était chargé, rentra dans la capitale. Basile, malade, fut empêché de suivre son maître Théophilitzes et resta à Patras.La bonne et riche Daniélis fit de son mieux pour soigner le malade avec sympathie et respect, comme quelqu'un « qui mettait des semences en bonne terre pour recueillir plus tard une riche récolte ». Elle fit à Basile force présents en or, en habits précieux ; elle lui donna trois cents esclaves. En échange, la généreuse dame ne demandait rien qu'une alliance fraternelle (*ἀδελφοποίησις*) entre lui et son fils Jean.

Basile n'agréa pas tout d'abord les faveurs de Daniélis.

(1) Génésius et Constantin ne connaissent pas le médecin.

Il finit par les accepter en lui promettant la souveraineté du pays, s'il arrivait au trône impérial selon la prédiction du moine. Les présents de Daniélis, Basile les employa à acheter des domaines en Macédoine pour assurer l'avenir de ses parents. Ainsi « celui qui était riche en vertus, se rendit riche encore en biens et en argent », conclut son petit-fils (1).

Constantin Porphyrogénète est le seul historien qui connaisse cette « anecdote ». Il raconte encore que Basile, monté sur le trône, fit venir Daniélis dans la capitale et lui fit une réception pompeuse. Daniélis vint, chargée de riches présents. Elle survécut à Basile. Lorsque Léon lui succéda, Daniélis reparut à Constantinople lui témoigner l'attachement qu'elle avait eu pour son père. Son fils Jean étant mort, Daniélis légua toute sa fortune à l'empereur Léon. Le protospathaire Zénobios fut expédié à Naupacte pour recueillir l'héritage de Daniélis (2).

Malgré tout cela, il est difficile de dégager le noyau historique de ce récit, encombré de détails sans doute légendaires. Une fatalité curieuse fait trouver au fils, comme au père, une veuve sur son chemin. Le père épousa la fille de la veuve d'Andrinople, le fils se contenta d'une amitié spirituelle avec une veuve de Patras. L'historien luimême, Constantin Porphyrogénète, semble embarrassé de cette amitié, et de peur qu'elle ne soit déshonorée par un soupçon d'affection désintéressée, ou d'amour défendu, il le prévient en disant que la veuve ne semait que pour bien moissonner. Cet avertissement, au lieu d'écarter le soupçon, le renforce. La prédiction du moine n'est pas non plus une raison convaincante, puisqu'elle est une invention *post factum*. L'épisode de la fraternité est « abstrait » du fait que le fils de Daniélis fut plus tard *protostrator* près de Basile.

L'histoire de Daniélis prétend expliquer la provenance de la richesse que Basile avait évidemment possédée. Aussi a-t-on peut-être exagéré les ressources matérielles de la dame de Patras. Les légendes populaires aiment présenter les grands hommes comme nés dans la poussière, pour faire mieux admirer

(1) *Vita Basilii*, 226.
(2) *Ibid.*, 317.

leur élévation soudaine sous l'étoile de la fortune. Pourtant la cour de Byzance était trop civilisée et trop cérémonieuse pour qu'elle ouvrît la porte du Grand Palais à de simples paysans. Basile provenait en fait, contrairement à la légende, d'une famille riche, possédant des fonds en Macédoine. Daniélis, en réalité maîtresse de Basile, avait sans doute ajouté quelque chose à ce que Basile possédait déjà. C'est grâce à son aisance matérielle qu'il fit carrière avec une rapidité foudroyante dans une cour où la richesse comptait pour beaucoup.

Théophilitzes partit avec Basile pour le Péloponèse, par ordre de Michel et de Bardas. Basile était donc au service de Théophilitzes, lorsque Bardas prit le pouvoir (début de 856).

Avant de passer au service de Michel, Basile, encore chez Théophilitzès, se fit connaître dans le palais par son combat singulier avec un Bulgare. C'est le Porphyrogénète qui le raconte. Antigone, fils de Bardas, donnait un grand banquet en honneur de son père dans une des salles du Grand Palais. La haute société y était présente : sénateurs, grands seigneurs de la cour. Quelques hôtes bulgares, envoyés du roi des Bulgares, et qui se trouvaient alors dans la capitale, étaient aussi parmi les invités. Théophilitzes, parent d'Antigone y assistait également, ainsi que le patrice Constantin, le grand-père de l'historien Génésius.

Le vin, servi abondamment, échauffa la tête des Bulgares. Ils commencèrent à se vanter et à déclarer qu'il y avait parmi eux un athlète dont les épaules n'avaient jamais touché terre. Théophilitzes s'approcha alors de Bardas et lui dit : «Ce serait une honte pour nous si nous subissions une telle humiliation ; ces fanfarons de Bulgares ne cesseront jamais de crier, lorsqu'ils rentreront chez eux, que personne n'a osé se mesurer avec eux ». Il lui demanda de faire venir son *strator* Basile, le seul qui fût capable de mater ces Bulgares

Basile parut. Le patrice Constantin, par amitié pour Basile, Arménien comme lui, s'engagea à couvrir le plancher de paille pour que son compatriote ne glissât pas pendant la lutte. A peine les athlètes en étaient-ils venus aux mains que Basile saisit son adversaire, le serra entre ses bras, l'enleva comme une botte de foin ou comme une pelote de laine sèche et légère et le renversa sur la table. Les convives stupéfaits

admirèrent la force gigantesque de Basile, et la capitale ne parla plus que de lui (1).

Selon Génésius, le combat avait été engagé chez Théophilitzes, non chez Antigone. C'est Théophilitzes qui avait invité au dîner Antigone et Constantin le patrice, l'aïeul de l'historien. Théophilitzes, Bardas et l'empereur Michel avaient chacun ses lutteurs. Le dîner de Théophilitzes finit par un divertissement de combat entre leurs lutteurs. Les gens de Bardas et de Michel remportèrent la victoire sur ceux de Théophilitzes. C'est alors que Basile résolut d'entrer en lice pour sauver l'amour-propre de son maître. Constantin le patrice joue le même rôle que chez Porphyrogénète ; il sème de paille le sol pour préserver Basile de la chute. L'adversaire de Basile essaya vainement de le soulever, alors que Basile le souleva, le retourna d'un mouvement brusque et le jeta par terre d'un coup de pied, dit *ποδρέσαν*. Le choc fut tel que le vaincu s'évanouit : il fallut l'asperger d'eau pour lui faire reprendre connaissance.

Génésius ajoute, à la différence du Porphyrogénète, qu'Antigone en parla à son père Bardas et que celui-ci mit au courant l'empereur. Michel désira connaître le brave athlète. Il fit venir Basile et deux autres lutteurs. Le physique de Basile était imposant, à tel point que l'empereur en fut charmé, le combla d'honneurs et le prit comme *strator* (2).

Il n'est pas question ici des Bulgares. Génésius les a réservés pour un autre combat, qui se serait engagé lorsque Basile était déjà sur le trône. Le roi bulgare avait un athlète qui passait pour invincible. Le roi en était fier. Il l'envoya dans la capitale pour faire parade de sa force. L'empereur Basile ne pouvait supporter qu'un étranger vînt déshonorer le nom romain. Il résolut de lutter en personne. Le « Scythe » ne parvint même pas à soulever Basile. Mais Basile le prit dans ses bras vigoureux, le souleva, le lança à terre avec une telle violence, que le Bulgare s'évanouit et ne revint à lui qu'après avoir été aspergé d'eau, de vin et d'eau de rose ; le sang lui jaillissait du nez et des oreilles (3).

(1) *Vita Basilii*, 229.
(2) GENES., 109.
(3) *Ibid.*, 127.

Constantin, le grand-père de l'historien Génésius, ayant assisté à la scène du combat, on aurait pu espérer que son petit-fils fût mieux renseigné par la tradition de famille. Mais ce n'est pas le cas. Son autorité est décidément compromise, au moins pour ce qui est du second combat, une altération passablement maladroite du premier, où une imagination enfantine fait figurer le grand empereur de Byzance en « costume », si l'on peut dire, de lutteur.

Génésius s'est trompé aussi en disant que le premier combat fut l'occasion, pour Michel, de connaître Basile et de le nommer son *strator*.

Le Continuateur de Georges et Constantin Porphyrogénète sont d'accord sur ce point que l'occasion fut fournie par l'incident du fameux cheval.

Le premier auteur rapporte que, peu après le mariage de Michel, le stratège des Bucellaires lui avait fait présent d'un cheval admirable, mais fort ombrageux. Michel désireux de le monter à l'hippodrome, crut nécessaire de l'examiner d'abord, de regarder ses dents pour reconnaître son âge et s'accoutumer à son caractère. Mais, ni Michel ni personne ne pouvait l'approcher, tant il était farouche. Théophilitzes, qui se trouvait là, dit à l'empereur qu'il y avait chez lui un jeune homme, très courageux, excellent cavalier, qui saurait maîtriser le cheval fougueux. On partit sur-le-champ chercher le jeune homme près de la Porte de Fer (*Σιδηροπύλη*). Basile vint, s'approcha hardiment du cheval, saisit sa bride d'une main et frotta son oreille d'une autre main. L'animal céda et se montra docile comme un mouton. L'empereur, charmé de l'audace et de l'adresse de Basile, pria Théophilitzes de lui céder le jeune homme. Il le prit comme *strator* et en même temps ordonna à l'hétériarque André de l'inscrire dans les régiments des fédérates (*foederati*) (1).

Le Porphyrogénète fait le même récit, mais le présente autrement. Michel possédait un noble coursier, un cheval de race, beau, bien fait à tous points de vue, une merveille. Il avait pourtant un défaut ; il était rebelle au frein, et, une fois qu'il se sentait libre, ne permettait plus à personne de

(1) CONT. GEORG., 816.

l'approcher. Un jour, l'empereur le monta pour aller à la chasse. Il poursuivit à toute bride un lièvre, lança son javelot et tua la bête. Heureux de ce succès, Michel descendit du cheval pour ramasser le gibier. Le cheval s'enfuit. Personne n'arriva à le rattraper. L'empereur, en colère, ordonna de briser les jambes de derrière de l'animal dès qu'on le saisirait. Bardas César demanda à l'empereur de ménager le coursier et de ne pas lui infliger ce terrible châtiment pour un délit si futile. C'est à ce moment que Basile intervint. Il dit à son maître Théophilitzes qu'il se sentait capable de rattraper le cheval, si l'empereur le permettait. Avec l'approbation de Michel, Basile mit au galop son propre cheval, et en plein galop, sauta sur le cheval fugitif et l'arrêta. Michel, plein d'admiration pour cet exploit, demande à Théophilitzes de lui céder le brave garçon, et le nomma *strator* de l'écurie impériale. Basile s'attira l'amitié de l'empereur, et peu après fut élevé à la dignité de Protostrator (1).

Le récit du Continuateur de Georges a tous les avantages sur celui du Porphyrogénète. Il est simple, réel, le donateur du cheval est indiqué, ainsi que la date de l'incident. Le Porphyrogénète l'a altéré, surchargé de détails décoratifs, au grand dam de la vraisemblance. D'après le premier auteur, la scène s'est passée « peu après » le mariage de Michel. Mais quelle est la date du mariage de Michel? Elle est antérieure à l'assassinat de Théoctiste, le premier ministre de Théodora. Toutes nos sources sont unanimes à compter, pour le règne de Théodora et Théoctiste, quatorze ans, ou plus exactement, quatorze ans, un mois et vingt-deux jours. Cela donne mars 856 si l'on compte à partir du 20 janvier 842, jour de la mort de Théophile (2). En mars 856, Théoctiste

(1) *Vita Basilii*, 230 et s.

(2) Cont. Theoph. 210 ; Sym. 647, Georg. 801, comptent 14 ans ; Anonymi chronographia Syntomos, ed. Boor, p. 101, 14 ans, 1 mois, 22 jours. Cont.Georg., 811 donne 15 ans et *Vita Ignatii*, Migne, *P.G.* 105, 15 ans et 8 mois. La question est bien discutée par Bury, *Rom. Emp.* Appendix VII.

Cette date se confirme par l'indication d'une source indépendante, d'après laquelle la cinquième année du règne de Michel correspond à l'an 6368, ou 860 A.D. et indict. 8. (Cumont, *Anecdota Bruxellensia*, I. Chroniques Byzantines.)

fut tué, Théodora écartée pour faire place à Bardas. Le mariage de Michel a été célébré du vivant de Théoctiste, donc il a précédé l'an 856. Pour fixer le *terminus a quo*, il faut partir de la puberté de Michel. Il est né en 839. Il devait avoir au moins 15 à 16 ans lorsqu'il se maria. N'oublions pas qu'il avait déjà une maîtresse avant de prendre une femme légitime. Nous arriverons ainsi à l'an 855, l'an qui précéda la mort de Théoctiste. Basile dompta le cheval peu après (*μετὰ μικρὸν*), vers 855, expression assez vague. Le Porphyrogénète fait assister Bardas à l'exploit de Basile, ce qui oblige à le placer après l'an 856. D'après Génésius, Basile était déjà *strator* de Michel, lorsqu'il eut l'occasion de mettre à la raison le cheval furieux de l'empereur avec l'adresse d'Alexandre maîtrisant Bucéphale, ou Bellérophon, Pégase (1).

Après l'assassinat de Théoctiste, Théodora resta dans le palais quelque temps, mais, pour avoir comploté contre la vie de Bardas, elle en fut chassée. Cela arriva après 856 et avant 858, au mois de novembre, date de la chute du patriarche Ignace. Le patriarche n'a pas voulu tonsurer l'impératrice et ses filles. Il a été destitué pour cette raison, comme il l'explique lui-même (2). Le *protostrator* ayant été mêlé au complot fut condamné à mort. C'est alors que le strator Basile occupa la place de *protostrator* (3). Le Porphyrogénète a raison en affirmant qu'il n'y eut pas un grand intervalle entre les deux nominations. Il est probable que c'est la révolution de l'an 856 qui a porté Basile au poste de strator. Théophilitzes, ami de Bardas et d'Antigone, semble avoir pris part à l'entreprise de Bardas. Basile l'ayant suivi fut récompensé par la charge de *strator* impérial, indépendamment des exploits, imaginaires ou réels, qu'on lui attribue.

On peut donc tenir pour certain que Basile a passé de Théophilitzes à Michel en 856.

(1) GENES. 110 ; BURY, *Rom. Emp.* 167, n. 5, a tort de dire que Genesius ne connaît pas l'épisode du cheval : il y fait allusion.

(2) Dans le Libellus, adressé au pape Nicolas, MANSI, XVI, 296 ; v. BURY, *Rom. Emp.*, Appendix VII.

(3) CONT. GEORG. 823.

III

Quel âge avait Basile au moment où il entra au service de Michel en 856 ? D'après l'auteur de l'histoire sur la captivité, que nous venons d'examiner, Basile, né en 812-813, aurait eu 43 ou 44 ans vers 856. C'est impossible. Un garçon d'écurie de 44 ans, ce n'est guère probable, d'autant plus que son maître était un jeune homme de 17 à 19 ans.

Outre que cette indication n'est pas vraisemblable en elle-même, on la voit en contradiction avec ce que le même historien et d'autres nous font connaître.

Théophilitzes, en recommandant son strator Basile à l'empereur Michel, l'appelle *νεώτερος* (1), Michel à son tour présenta Basile à sa mère, en disant : « Regarde, mère, quel *ἄγουρος* je viens de trouver ». L'impératrice laissa échapper, à ce propos les mots prophétiques : « C'est celui-ci, mon fils, qui fera périr notre famille » (2).

Aucune de ces appellations ne convient à un homme qui aurait compté 44 ans.

On raconte également que Bardas César, inquiet depuis pour ses jours, consultait souvent son ami et congénère, le grand philosophe Léon, recteur de l'Université fondée par lui, sur ce qui l'attendait à l'avenir. « Je prévois, dit-il, que votre race sera supprimée par un *νεανίσκος*. » Et lorsqu'il vit Basile, il le montra du doigt à Bardas et prononça ces paroles : « Voilà celui qui sera votre héritier » (3).

C'est une preuve de plus en faveur de notre conjecture. L'expression *νεανίσκος* n'est pas non plus applicable à un homme de 44 ans. L'effet des exploits qu'on attribuait à Basile, l'admiration générale qui en résultait, s'explique par son extrême jeunesse. Pour un homme âgé de 44 ans, une prouesse telle que réfréner un cheval fougueux ou renverser un lutteur, ne comportait rien d'exceptionnel, encore moins de sensationnel, rien qui pût créer une renommée, ouvrir le

(1) Cont. Georg. 821.
(2) Id. *δεῦρο, ἴδε, μῆτερ, οἷον ἄγουρον νῦν ἐπελαβόμην.*
(3) *Vita Basil.* 232.

chemin des honneurs. Mais s'il s'agit d'un adolescent courageux, qui s'élance d'un cheval sur un autre, comme les héros des *tragoudia*, on ne saura trop l'admirer. C'était justement le cas du jeune Basile.

Encore est-il invraisemblable que Michel, tout jeune qu'il était, se fût associé, soit même dans son écurie, un homme qui avait plus du double de son âge. Par contre, il serait naturel de les croire du même âge environ.

Michel, dit-on, se permit une fois une mauvaise plaisanterie à l'égard de son ami Basile. A la veille du couronnement de Basile, le 26 mai 866, Michel fit coucher son futur collègue à terre, prit un fouet et lui en porta 30 coups. Basile fut épouvanté, mais, étant dans la fleur de l'âge, il supporta l'épreuve (1).

Que veut dire ce spectacle enfantin dans un palais impérial ? Ce n'est sans doute qu'une brimade symbolique. Basile venait probablement d'accomplir ses trente ans, et son ami les célébrait en lui donnant autant de coups. Cela paraît étrange, mais tout de même conforme à l'humeur joviale du jeune souverain, toujours prêt à plaisanter. Par ailleurs, l'indication qu'il se trouvait dans la fleur de l'âge suffit pour qu'on lui donne, à la veille du grand jour, trente ans environ, même si l'on n'accepte pas la conjecture proposée.

Si Basile avait trente ans le 25 mai 866, sa naissance est du 25 mai 836. C'est justement la date du retour de la captivité.

L'historien prétend, comme nous avons vu, que Basile avait en ce moment 25 ans. Il a placé donc, par erreur, sa naissance au début de la captivité, au lieu de la mettre à sa fin. Constantin Porphyrogénète semble avoir un sentiment vague de la réalité : il fait de Basile un petit enfant à la rentrée des captifs, mais la rentrée elle-même, il l'a bien rapprochée de l'année de la captivité.

D'après notre interprétation, Basile aurait vingt ans au moment où il entra au service impérial comme *strator* ; un âge qui convient très bien à un garçon d'écurie et à l'ami d'un empereur de dix-sept ans.

(1) GENES, 112 : *ὁ Βασίλειος καταπλήττεται ὅμως νεανικὸς ὢν τῆς ἐκπλήξεως ἀνακτᾶται.* [*Νεανικός* signifie *vaillant* plutôt que *jeune*. H.G.].

Nous aurons encore l'occasion de revenir sur cette question. Mais suivons la carrière de Basile.

Les Byzantins attachaient grande importance à toute sorte de présages et d'augures. On en a comme bourré la vie du *strator* et du *protostrator* Basile, sans doute pour justifier d'avance les crimes qu'il allait commettre. C'est l'impératrice Théodora, qui dotée du sens prophétique, quand Michel lui présenta Basile pour la première fois, lui exprima sa crainte : « Voici celui, mon fils, qui ruinera notre famille » (1).

D'après Génésius, Michel présenta Basile à sa mère après le premier combat. Sa mère fixa les yeux sur Basile et s'écria : « Mon fils, que je serais heureuse si je n'avais jamais vu cet homme : il ruinera notre maison, ainsi que ton père l'a prédit » (2).

Constantin Porphyrogénète rapporte deux cas analogues, sans compter celui de Léon le Philosophe, cité ci-dessus. Le premier cas appartient à Bardas, le second à Théodora.

Un jour, Michel partit pour la chasse à l'endroit dit Philopation. Basile, en qualité de *protostrator*, guidait le cortège, le *bardoukion* pendu à sa ceinture. Au bruit, un loup sortit de la forêt. Tous frémissaient d'effroi ; tout à coup Basile brandit son gourdin et fendit la tête à la bête féroce.

Bardas César, qui y assistait, à la vue de cet exploit, dit à ses amis intimes : « Cet homme va mettre fin à notre race » (3).

Une autre fois, Michel chassait à *Armamentoria*. Il se fit servir à dîner et invita sa mère, ses proches parents et quelques sénateurs. Le *protostrator* Basile assistait au dîner. Lorsque Basile s'assit, Théodora le regardant longuement, comme si elle voulait pénétrer son secret, chancela brusquement et tomba évanouie. On la fit revenir à elle en l'aspergeant d'eau de rose. Les convives, tout confus, quittèrent la table. Michel s'approcha de sa mère et lui demanda la raison de son évanouissement.

L'impératrice, troublée, dit son pressentiment à l'égard de

(1) Cont. Georg. 821.

(2) Genes. 109.

(3) *Vita Basilii*, 232. Génésius 128, aussi connaît ces exploits de Basile et raconte en bref comment il tua d'abord un cerf et puis un gros loup. Cf. H. Grégoire, *Byzantion*, VI, 490 sqq.

Basile. « Il me semble, dit-elle, que ce sera lui qui détruira notre maison. Ton père Théophile a prédit, je l'ai entendu, que quelqu'un nous ruinerait. Les indices font croire que c'est Basile qui va devenir notre héritier. Il me semblait voir de mes yeux notre chute. C'est ce sentiment qui m'a troublée jusqu'à me faire perdre l'esprit ».

Michel essaya de calmer sa mère : « Tes soupçons ne sont pas raisonnables, ma mère. Ce n'est qu'un homme du commun, sans éducation, que la nature a doté d'une force extraordinaire, comme l'antique Samson ; rien de plus qu'un Enoch, ou bien un Nemrod, né de nos temps. Ta crainte donc et ton alarme sont vaines ».

« De cette façon Basile échappa à l'épreuve grâce à la divine Providence », conclut son petit-fils (1).

Le patriarche en retraite Jean, dit-on, prédit lui aussi l'élévation de Basile (2). Les inventions de ce genre témoignent du succès que Basile avait, pendant qu'il était *protostrator*, mais ne l'expliquent pas. Aucun fait positif n'est mentionné pour nous faire apprendre le secret de son avancement. Tout est remis au sort. Le hasard l'éleva au poste de parakimomène, grand chambellan, ainsi qu'il l'avait fait pour la charge de *protostrator*, sans aucun effort de la part de l'intéressé. Le parakimomène d'alors, Damianos, un eunuque, avait aidé Bardas à renverser Théoctiste, dans l'espoir de prendre sa place. N'ayant pas reçu ce qu'il attendait, il se brouilla avec Bardas. Son ambition ruina le parakimomène ; destitué de son emploi, il dut expier son emportement dans une retraite monastique. L'empereur mit à sa place Basile. Dans cette histoire, Bardas est déjà César, ce qu'il était depuis le 26 avril 862. La nomination de Basile au poste de parakimomène est donc postérieure à cette date. Simultanément Basile fut honoré de la dignité de patrice.

(1) *Vita Basilii* 233. L'allusion que Théodora fait à une certaine prophétie de son mari tient à ce que, jadis, une sorcière sarrasine, questionnée par Théophile, avait répondu qu'après lui sa femme et son fils règneraient, et qu'ensuite le pouvoir passerait à la famille de Martinaces (CONT. THEOPH. 121). La femme de Basile, Eudocie, était de cette famille.

(2) CONT. THEOPH. 122.

Bardas avait travaillé pour Basile, sans en avoir conscience, et il avait travaillé à sa propre perte. Il comprit bientôt « qu'il avait chassé le renard (Damien) et mis à sa place le lion (Basile), qui allait les dévorer tous ». C'était trop tard pour réparer la faute commise. La position de Basile était devenue solide. Son prestige s'accroissait de plus en plus auprès de l'empereur. Il allait prévaloir sur celui de Bardas. Un choc était inévitable entre les deux concurrents. Bardas était assez clairvoyant pour pressentir tout le danger qui le menaçait. Basile savait bien que ce n'était pas Michel, mais l'omnipotent Bardas, qui était le vrai maître.

Constantin Porphyrogénète dit que Bardas commença à ourdir des intrigues contre Basile, mais en vain, car « il est impossible de changer ce que la haute Providence a décidé [1] ». C'est évidemment pour cacher la vérité, à savoir que le vrai intrigant était Basile. Celui-ci réussit tout d'abord à acheter le grand logothète Symbatios, ami et gendre de Bardas, en lui promettant les fonctions de César dès qu'il serait renversé. Basile, par Symbate, fit comprendre à l'empereur que le César nourrissait en secret de sinistres desseins contre sa vie, pour lui arracher le trône. Ces dénonciations calomnieuses empoisonnèrent l'esprit de l'empereur Michel. Il prêta les mains aux ennemis de son oncle, son plus ferme soutien. Il abattit celui-ci sans songer que le forfait qu'il commettait était en même temps une faute, devant amener sa propre chute.

Les circonstances dans lesquelles Bardas fut assassiné sont révoltantes. Au printemps de 866, l'empereur Michel se mit en marche avec l'armée pour se rendre dans le thème des Thracésiens, et vint camper dans la vallée du Méandre, à l'endroit appelé *Κῆπος*. L'empereur, disait-il, partait en guerre contre les Musulmans de Crète. Était-ce une entreprise militaire sérieuse, ou la simulation d'une campagne pour exécuter hors de la capitale le crime prémédité, on ne sait. (Voyez dans ce numéro l'article de M. H. Grégoire. p. 526.)

Bardas périt dans le piège dressé par son ennemi. Nous en avons parlé en détail ailleurs [2]. Rappelons seulement que le Continuateur de Georges tient pour auteurs de l'assassinat

(1) *Ibid.*, 235.
(2) *Ibid.*, 232.

Symbate et Basile, Génésius ne donne pas le nom de Basile, et pour Constantin Porphyrogénète, le vrai coupable, c'est l'empereur lui-même, tandis que Basile n'avait tiré son épée que sur l'ordre de Michel, et pour le défendre. Génésius réserve le noble rôle de défenseur à l'Arménien Constantin. Les deux historiens plaident ainsi chacun la cause de son ancêtre et non pas celle de la vérité.

L'empereur Michel écrivit immédiatement au patriarche Photius au sujet de l'assassinat de Bardas. Le patriarche conseilla à l'empereur de retourner sur-le-champ dans la capitale. Il n'avait sans doute pas confiance en Basile ; il redoutait que l'empereur ne tombât lui-même victime de l'ambition de Basile. Michel rentra à Constantinople. Un mois plus tard, à peine, Basile fut proclamé empereur, associé de Michel.

La description du couronnement nous a été conservée. Le samedi soir de la Pentecôte, le 26 mai 866, l'empereur envoya le protovestiaire Rentacius chez le patriarche avec l'ordre de prendre les dispositions nécessaires pour couronner Basile. Le lendemain, deux sièges étaient préparés dans l'église. Le peuple les regardait avec surprise et sans comprendre à quoi servait le second siège. Bientôt l'empereur parut, suivi de Basile, qui tenait en sa main la tunique (*σκαραμάγγιον*) et l'épée, comme il appartenait à la charge de chambellan. L'empereur entra par la porte impériale sans ôter sa couronne et s'avança sur l'estrade. Il monta sur le trône. Au-dessus de lui, Basile prit place. Un peu plus loin, se rangèrent le logothète Léon Kastor, le *préposite* Michel, dit *Angouris*, et les chefs des partis (*δήμαρχοι*) avec leurs partisans.

Le logothète Léon se mit à lire la déclaration impériale, rédigée dans ces termes : « Bardas César avait tendu des embûches pour me supprimer en m'attirant hors de la ville. Si je n'avais eu pour défenseurs Symbate et Basile, je ne serais pas vivant. Bardas a péri victime de ses mauvais desseins. Maintenant je désire que le grand chambellan Basile, qui protégea avec fidélité mon autorité et me sauva de l'ennemi par l'affection qu'il me témoigne, je désire, dis-je, qu'il soit le gardien et le protecteur de mon empire et qu'il soit glorifié par tout le monde comme l'empereur ».

Basile, ému, fondit en larmes. L'empereur déposa sa couronne et la donna au patriarche, qui la plaça sur l'autel et la bénit. Les officiers de la chambre revêtirent Basile de la tunique (*διβητήσιον*) et lui mirent les brodequins (*τζαγγία*). Basile ôta sa tunique et l'étendit aux pieds de l'empereur. Le patriarche se leva, prit la couronne et la mit sur la tête de l'empereur, puis il l'enleva et la donna à l'empereur. Celui-ci la posa sur la tête de Basile (1). La foule acclama : *Longues années à Michel et Basile* (2).

IV

Symbate, gendre de Bardas, espérait obtenir la place de son beau-père, en récompense de ses services. Il fut naturellement exaspéré lorsqu'il se vit joué par Basile. Il s'entendit avec Georges, fils de Pégane, et, le jour suivant (3), il réclama un poste de stratège. Sa demande fut repoussée. En outre, on lui retira la charge de logothète, pour la confier à un certain Goumer (4). Georges Pégane fut nommé stratège du thème de l'Opsikion. Georges en fut mécontent et se ligua avec Symbate contre Basile. Ils se mirent à exciter la population et à brûler les champs et les vignes, en signe de protestation contre la nomination de Basile. Un ordre, signé par les deux empereurs, fut transmis aux stratèges des thèmes, les exhortant à réprimer les violences des séditieux. On confia cette tâche à Nicéphore Maléïnos. Ce général adopta une tactique aussi prudente qu'efficace : il adressa aux troupes des circulaires où il leur recommandait d'agir sans bruit et d'étouffer la sédition par la ruse plutôt que par la force, pour que le mouvement ne dégénérât pas en guerre civile. Peu après, on arrêta Georges Pégane. Le préfet de la capitale, Constantin Myares, reçut l'ordre de lui crever les yeux et de le poster dans la rue, une sébile à la main, demandant

(1) Le texte est à corriger : *τῷ βασιλεῖ* au lieu de *τῷ Βασιλείῳ*. BURY, *Rom. Emp.*, 175, not. 1.

(2) CONT. GEORG. 832.

(3) Par « le jour suivant » (*τὸ ἐπαύριον*), nous entendons le lendemain de son entrevue avec Georges, et non pas de la nomination de Basile, comme on l'admet en général.

(4) Ou Gouver ? Cf. *Byzantion*, VII (1932), p. 719.

l'aumône aux passants. Trente jours plus tard, le même général Nicéphore surprit Symbate dans une hôtellerie de Keltzène et l'emmena dans la capitale. Il fut présenté à l'empereur au palais de Saint-Mamas. On raconte que le malheureux Georges Pégane fut également amené au palais ; on le contraignit à brûler du soufre dans une coquille, en guise d'encensoir, devant Symbate. Ensuite, on creva un œil à ce dernier, on lui coupa une main et on le laissa dans cet état devant le palais de Lausos, tenant une coupe sous le bras, pour que les passants lui jetassent, comme à un mendiant, leur obole. Trois jours après, les deux coupables furent renvoyés chez eux et placés sous une surveillance spéciale (1).

D'après une autre version, Symbate aurait refusé de demeurer dans la ville et demandé le gouvernement du thème des Thracésiens. On le lui accorda, et Georges Pégane reçut le gouvernement du thème de l'Opsikion. Nicéphore Maléïnos n'est pas mentionné, ni le pays de Keltzène. Symbate aurait été pris dans la forteresse appelée *Πλατεῖα* (2). Pégane se retira à Cotyaeum (aujourd'hui Kutaya).

L'auteur à qui nous devons ces renseignements, Constantin Porphyrogénète, assure que Basile pardonna aux deux rebelles. Il les invitait même à la table impériale (3).

Génésius se tait sur cette affaire.

Le partage de la dignité impériale ne dura pas longtemps. Au bout d'un an et quelques mois, Basile assassina Michel et s'empara du trône. Il resta seul maître de l'Empire.

Michel n'était qu'un « triste sire », à en croire le Porphyrogénète. Dès l'âge le plus tendre, il se livrait à la débauche. Sous Bardas, il ne s'intéressait pas au gouvernement. Les plaisirs et les amours tenaient plus de place dans ses préoccupations que les affaires de l'État. Il aimait surtout les courses de chevaux. Le palais de Saint-Mamas avait son hippodrome, où l'empereur prenait part aux courses. On raconte qu'un jour, pendant celles-ci, on annonça que les Arabes avaient franchi la frontière. Léon le Philosophe avait

(1) Cont. Georg., 833.

(2) Cette forteresse joua également un rôle dans la révolte de Constantin Ducas (Cont. Théoph., 421) et dans celle de Bardas Skleros (Cedr., II, 434).

(3) *Vita Basilii*, 238.

inventé un mécanisme — une espèce d'horloge — qui enregistrait le signal transmis de la Cilicie à la capitale, chaque fois que les Arabes franchissaient la frontière. L'empereur Michel aurait ordonné de cacher la mauvaise nouvelle et de ne la publier qu'après la fin des courses.

Les histoires bizarres qu'on raconte sur Michel sont fort sujettes à caution. L'empereur raffolait de plaisanteries et de jeux un peu puérils. Son ami, le compagnon inséparable de ses jeux, était un bouffon plus connu sous le sobriquet de Gryllos (« porc ») que sous son vrai nom de Théophile. Michel l'appelait Himérius. Les distractions et les jeux indécents qu'ils organisaient auraient eu parfois un caractère sacrilège. Himérius se déguisait en patriarche, Michel en archevêque de Colonia (ville d'Arménie Mineure, aujourd'hui Kara-hissar, ou plutôt Koily-hissar), onze personnes se travestissaient en évêques, et tout ce monde parodiait la sainte messe, les cérémonies de l'ordination et de la déposition. Leur insolence allait si loin, dit-on, qu'ils profanaient même le mystère de la communion, distribuant de la moutarde et du vinaigre en guise d'Eucharistie. On ne ménageait même pas la dignité du patriarche. Un jour que le patriarche Ignace s'avançait à la tête d'une procession, tout à coup un autre patriarche parut devant lui, assis sur un âne et entouré de ses comparses, avec Michel au centre. Ces bouffons s'avancèrent au-devant du patriarche, avec chant et musique. Ils troublèrent par leur cacophonie la vraie procession.

Michel n'hésitait même pas à insulter les sentiments les plus sacrés de sa pieuse mère. Un jour, il fit croire à celle-ci que le patriarche l'attendait au palais et l'invita à venir recevoir sa bénédiction. Le « patriarche » n'était autre que le fameux bouffon impérial, Théophile-Gryllos, qui, vêtu en patriarche, était assis sur le trône à côté de Michel. L'impératrice arriva et, ayant pris le misérable pitre pour le vrai patriarche, tomba à genoux pour recevoir sa bénédiction. A ce moment, le faux patriarche lui tourna le dos et fit entendre un bruit incongru. L'impératrice s'en alla, rouge de honte et maudissant son fils indigne (1).

(1) *Ibid.*

On dit que Michel aimait à répéter qu'Himérius était son patriarche à lui, Photius, le patriarche de Bardas, Ignace, celui des chrétiens [1]...

Le portrait de Michel est, sans doute, exagérément noirci par Constantin Porphyrogénète, dont le but est évidemment de justifier le crime de Basile. Toutes ces histoires sur la conduite indécente de Michel sont fortement exagérées, sinon inventées de toutes pièces. D'ailleurs, nous savons de bonne source que les rues de Constantinople n'étaient pas toujours exemptes de spectacles aussi scandaleux. Le concile de 869 fait mention de processions dérisoires qui se déroulaient dans la capitale. Mais il ne cite pas le nom de Michel : les coupables sont des laïques de rang sénatorial. Ceux-ci arrangeaient leurs cheveux à la manière du clergé, s'habillaient en évêques et parodiaient l'ordination ou la déposition. Le concile reprochait au patriarche Photius de n'avoir pas empêché de telles parodies par des mesures radicales [2].

Une autre source, plus impartiale, ignore tout de ces infamies de Michel. C'est à cette source que nous devons des détails affreux sur l'assassinat du jeune et malheureux empereur.

Michel avait organisé des courses dans le cirque du palais de Saint Mamas. Constantin, grand-père de l'historien Génésius, et deux autres, Agallianos et Krasas, devaient courir avec Michel. Ils représentaient respectivement les quatre factions : les « Bleus », les « Blancs », les « Verts » et les « Rouges ». Bien entendu, ce fut l'empereur qui triompha. A cette occasion, il fit préparer un festin où furent invités Basile et sa femme, Eudocie Ingerina. Pendant le repas, un patrice du nom de Basiliskianos se mit à vanter l'adresse de l'empereur à la course. Aucune flatterie ne pouvait être plus habile.

Enchanté des paroles de Basiliskianos, Michel lui ordonna d'enlever à Basile ses bottes de pourpre et de les chausser lui-même. Basiliskianos, n'osant le faire, interrogeait Basile du regard. L'empereur s'emporta et lui commanda d'obéir.

(1) *Vita Ignatii*, MIGNE, *P.G.*, CV, p. 528 ; cf. BURY, *East. Rom. Emp.*, p. 163, n. 1.
(2) MANSI, XVI, 169.

Bien que Basile ne fît aucun signe d'assentiment, Basiliskianos chaussa les bottes de pourpre.

L'empereur Michel cria à Basile : « Ma foi, ces bottes lui vont mieux qu'à toi ! Ne suis-je pas maître, moi qui ai fait de toi un empereur, d'en faire un autre ? »

Eudocie comprit que Michel était irrité contre Basile et elle commit la faute de lui dire, les larmes aux yeux : « Monseigneur, la dignité impériale est une chose sublime et nous ne sommes pas dignes de la porter, mais il ne convient tout de même pas de l'avilir à ce point ! »

La réponse de l'empereur n'eut rien de rassurant : « Il n'y a pas de quoi t'affliger ; je veux que Basiliskianos soit aussi associé à l'empire ».

Basile se sentait vivement atteint dans son amour-propre. La douleur, l'indignation qui l'agitaient étaient immenses. Les bonnes relations allaient se gâter entre les deux amis ; la confiance réciproque s'évanouissait. C'est ce qui donna lieu à la légende suivant laquelle, un jour, comme Michel allait à la chasse, un moine inconnu s'approcha de lui et lui remit une lettre où l'on prévenait l'empereur du complot tramé par Basile.

Michel lui-même, troublé par la crainte et la haine, cherchait le moyen d'en finir avec son dangereux associé. Mais Basile le devança.

Le 24 septembre 867, Basile avait été invité, avec sa femme Eudocie, à souper chez Michel, au palais de Saint-Mamas. Michel passait pour un grand ami des boissons fortes. Il était déjà pris de vin lorsque Basile, remarquant son ivresse, quitta la table et se dirigea vers la chambre à coucher de l'empereur. Il parvint, grâce à sa force herculéenne, à courber le verrou de la porte, de manière qu'il fût impossible de fermer la chambre. Cela fait, il revint à table et se remit à dîner. Peu après, l'empereur se leva de table et, s'appuyant au bras de Basile, se fit conduire à son lit. Basile lui baisa la main et se retira. Basiliskianos resta dans la chambre pour remplacer le protovestiaire Rendakes. Ce dernier avait été envoyé par l'empereur à la chasse, avec d'autres officiers, pour approvisionner la table de l'impératrice Théodora, chez qui Michel devait dîner le lendemain. Un des cubiculaires, Ignace, voulut fermer la porte de la chambre, mais il n'y parvint pas. Un

soupçon inquiétant se glissa dans son esprit. De désespoir, il s'arrachait les cheveux...

L'empereur, abruti par l'ivresse, dormait profondément. Soudain, Basile, entouré de ses compagnons, apparut à l'entrée de la chambre à coucher. Ignace, tout tremblant, se leva de son lit pour barrer le passage. Pierre le Bulgare, un des conjurés, se glissa, sous le bras de Basile, vers le lit de l'empereur, mais il fut arrêté par le même Ignace.

La bagarre réveilla l'empereur. Un des conjurés, Jean le Chalde, d'un coup d'épée, trancha les mains de l'empereur. Un autre conjuré, Jacobitzes, blessa de son épée Basiliskianos et le repoussa.

Les deux frères de Basile, Marianos et Symbate, son neveu Asylaeon, un autre personnage, nommé Bardas, ainsi que Constantin Toxaras, surveillaient l'entrée principale. Les domestiques de Michel étaient mis ainsi dans l'impossibilité de savoir ce qui se passait dans l'appartement de l'empereur. A un certain moment, les conjurés hésitèrent : fallait-il achever l'empereur ou bien le laisser mutilé ? Asylaeon déclara que si Michel restait vivant, il leur serait difficile d'échapper à sa vengeance. Pour plaire à Basile, Asylaeon pénétra dans la chambre de l'empereur et vit Michel assis sur son lit, les mains coupées, qui implorait sa pitié. Sans se laisser émouvoir, il s'approcha du lit et plongea son épée dans le ventre du souverain.

Les conjurés s'empressèrent ensuite d'occuper le Grand Palais. La mer était agitée. Ils descendirent au bord de la Corne d'Or, gagnèrent la maison du Perse (ou, plus exactement, du Persarménien) Euloge, se dirigèrent vers le port de Boucoléon, et, de là, ils forcèrent le palais. Euloge dit dans sa langue (en arménien) à Artavasde, chef des troupes étrangères, que Michel venait d'être assassiné et qu'il fallait ouvrir la porte pour accueillir l'empereur Basile.

Artavasde courut chez le papias, gardien du palais, et lui arracha sa clef. Aussitôt parut Basile. Son premier soin fut de passer la clef au nouveau papias, à Grégoire dit Philémon.

Basile envoya immédiatement chercher sa femme Eudocie au palais de Saint-Mamas. Elle fut accueillie en grande pompe et avec beaucoup d'honneurs. En même temps, l'autre Eudocie, la femme de Michel, fut renvoyée, avec le cubiculaire

Jean, à ses parents. Un autre cubiculaire, Paul, fut chargé d'ensevelir le corps de Michel. Paul, s'étant rendu au palais de Saint-Mamas, vit le corps du malheureux souverain enveloppé dans la housse de son cheval préféré ; la mère et les sœurs de Michel versaient des larmes et se lamentaient sur sa triste fin. Paul mit le corps dans une barque, le transporta à Chrysopolis, sur la côte asiatique, et l'enterra dans le couvent.

C'est ainsi que Basile devint autocrator.

Le nouvel empereur nomma Marianos, fils de Petronas, préfet de la capitale,et lui donna l'ordre d'aller déclarer sur la place publique que Basile était désormais seul empereur. Petronas, le père du nouveau préfet, était le frère de Théodora et de Bardas César, et le fameux général qui battit les Arabes en 863. Il semble que Marianos fût un des complices de Basile.

Les historiens byzantins ont cru voir dans la mort misérable des conjurés un effet de la justice divine. Jacobitzes, le meurtrier de Basiliskianos, étant à la chasse avec l'empereur, laissa tomber son épée et descendit de son cheval pour la ramasser, mais l'animal s'échappa et piétina son maître.

Jean le Chalde, qui avait coupé les mains à Michel, fut nommé stratège du thème de Chaldie. Peu après, il voulut se révolter contre Basile, mais, sur l'ordre de celui-ci, il périt empalé par le général André.

Asylaeon, relégué au Chartophylakion, un des faubourgs de la capitale, y fut nuitamment assassiné par ses domestiques.

Apélate le Perse mourut rongé des vers.

Constantin Toxaras fut tué dans le thème Cibyrrhéotique, dont il était le commandant.

Marianos, le frère de l'empereur, mourut de la blessure qu'il s'était faite en tombant de cheval, et qui s'était envenimée.

On le voit, tous les compagnons de Basile sont arméniens, comme lui-même. Symbate, le gendre de Bardas, le même qui fut pris dans la région de Keltzène (c'est-à-dire l'ancienne Akilisène, arm. Ekeleats, la région d'Erzingean), était peut-être de la race des Bagratides. Son ami Georges Pégane est également arménien. *Pégane*, iranien *païgan*, « piéton », « fantassin », est employé ici comme surnom ou nom de famille.

Pierre le Bulgare et son neveu Léon l'Assyrien sont aussi des Arméniens. Leurs surnoms n'ont aucun rapport avec leur

origine, car le neveu d'un Bulgare ne pourrait être un Assyrien

Jean le Chalde et Constantin Toxaras semblent être aussi des Arméniens. Le premier s'appelle Chalde pour être né ou pour avoir servi en Chaldie. Le deuxième portait aussi le nom de Tziphinarites (1), qui veut dire originaire de Tziphinare.

Jean le Chalde était peut-être un Chalde d'origine, un Laze ; mais, vu que les autres conjurés sont tous d'origine arménienne, il est probable qu'il était de la même nationalité.

Constantin s'appelle Toxaras. Le nom a toute l'apparence d'un vocable iranien, ce qui atteste l'origine orientale de Constantin (2).

Il est important de noter que deux frères de Basile et son neveu, Marianos, Symbate et Asylaeon, avaient pris part à la conjuration. Basile avait encore un troisième frère, nommé Bardas. Le Continuateur de Georges nous fait connaître, parmi ceux qui avaient participé au meurtre de Michel, « Marianos et Bardas, père du recteur Basile, Symbate, frère de Basile, et Asylaeon, neveu de Basile (3) ».

On a tenté naguère de démontrer que Symbate ne serait pas le frère de Basile, mais celui du *rector* Basile, fils de

(1) GENES., 106. Tziphi, arménien Čphni (< Čiph-eni), géorgien cip'-eli, tziph-eli, désigne une espèce d'arbres ; tziph-nari est formé comme mukh-nari, « forêt de chênes », de mukha, chêne, et nadzv-nari, « forêt de sapins », bučkh-nari, « forêt de buissons ». Tziph-nari signifie donc « forêt de hêtres ». Un village nommé Tziphni, près de Hamshen, dans la région montagneuse de Parkhar, entre la mer Noire et le fleuve Tchorokh (= Akampsis) est connu de GRÉGOIRE DE KAMAKH, auteur du XVII[e] siècle (*Chronique*, éd. de Jérusalem, p. 405 ; en arménien).

(2) Lucien de Samosate connaît un Scythe, sage comme Anacharsis, qui portait le nom de Toxaris, sans doute le même que celui de Toxaras. C'est évidemment un sobriquet donné à Constantin. Toxaras provient peut-être de *tava-xšahra*, « puissant » ou « possesseur d'un riche domaine ». Un autre Toxaras, Michel, peut-être fils de Constantin, fut chargé de conclure le traité de paix avec les Arabes en 917 (CONT. THEOPH., 388).

(3) CONT. GEORG., 837 : *Μαριανὸς δὲ καὶ Βάρδας ὁ πατὴρ Βασιλείου τοῦ ῥαίκτορος καὶ Συμβάτιος ὁ ἀδελφὸς Βασιλείου καὶ Ἀσυλαίων ἐξάδελφος Βασιλείου.*

Bardas, et qu'Asylaeon serait le neveu du même *rector* (1).

Les sources ne favorisent pas cette conjecture. D'abord, suivant le témoignage de Théodose de Mélitène, « Marianos, Symbate et Bardas étaient les frères de Basile, Asylaeon, son neveu » (2). Et d'après une autre attestation, aussi catégorique, « Asylaeon était le neveu de l'empereur » (3). Donc le Continuateur de Georges, par les mots « neveu de Basile », entend « neveu de l'empereur Basile », et non pas du *rector* Basile. Enfin, nous savons que deux frères de Basile étaient enterrés à côté de leur mère, dans le couvent de Sainte-Euphémie : « Marianos, domestique des scholes, et Symbate, son frère, tous deux frères de l'empereur Basile » (4).

Ce qui a fait supposer que Symbate n'était pas un frère de l'empereur Basile, c'est que Bardas est mentionné comme père du recteur Basile, et non comme frère de l'empereur Basile. Dans la phrase en question, le mot *ἀδελφός* est à corriger en *ἀδελφοί* : « Marianos et Bardas, père du recteur Basile, et Symbate, *frères* (et non frère) de Basile ». Le mot souligné doit être rapporté à trois personnes, Marianos, Bardas et Symbate.

Asylaeon est appelé neveu ou fils du frère de Basile, mais le nom de son père n'est pas donné. De quel frère s'agit-il? Basile avait-il un quatrième frère, autre que Marianos, Bardas et Symbate? C'est possible, car si Asylaeon était le fils d'un des trois frères mentionnés, les historiens n'auraient pas manqué de le noter. Le nom d'Asylaeon n'est pas grec.

Deux des conspirateurs, Euloge et Apélate, sont appelés Perses. Ils ne sont pas perses, mais plutôt persarméniens.

Basile avait encore comme partisan Artavasde, qui était hétériarque, c'est-à-dire chef des troupes formées de volontaires étrangers. Avant Artavasde, c'était André qui avait occupé cette charge, le même qui avait accueilli Basile dans

(1) Bury, *East. Rom. Emp.*, Appendix, p. 458-459.

(2) Theod. Melit., 170 : *Μαριανὸς ἀδελφὸς αὐτοῦ καὶ Συμβάτιος καὶ Βάρδας ἀδελφοὶ αὐτοῦ, Ἀσυλέων ὁ ἐξάδελφος αὐτοῦ.*

(3) Cont. Georg., 837 : *ἐξάδελφος Βασιλείου* ; Sym., 688 : *ὁ ἐξάδελφος τοῦ βασιλέως.*

(4) *De Cerim.*, 648 : *Μαριανὸς ὁ γεγονὼς δομέστικος τῶν σχολῶν, καὶ Συμβάτιος ὁ ἀδελφὸς αὐτοῦ, ἀμφότεροι ἀδελφοὶ Βασιλείου τοῦ φιλοχρίστου δεσπότου.*

les troupes étrangères sur l'ordre de l'empereur Michel. André fut nommé plus tard stratélate dans un thème ; il exerçait cette fonction quand il reçut l'ordre d'arrêter le rebelle Jean le Chalde.

Marianos, frère de Basile, était domestique des scholes ou des troupes montées du Palais. Les deux corps de troupes les plus importants, commandés l'un par Artavasde, l'autre par Marianos, étaient acquis à Basile. C'est ce qui explique la révolution survenue le 24 septembre 867. Ce n'était pas un événement fortuit, dû exclusivement à l'ambition de Basile ou au caprice de la fortune. Tout était préparé d'avance, avec le consentement, sans doute, des deux corps de troupes. En général, le principal ressort de toutes les révolutions qui portèrent sur le trône des « aventuriers » doit être cherché avant tout dans les dispositions des deux contingents de la garde impériale, les scholes et les troupes étrangères. Nous sommes, ici, en présence d'une tradition toute romaine, rappelant le temps où l'armée disposait presque seule du trône impérial.

Les légendes tendancieuses imaginées à propos de Basile, soit pour l'exalter, soit pour le décrier, nous ont masqué sa véritable origine et nous ont caché les causes de son succès.

V

Le récit fabuleux relatif à l'origine de Basile est lié au nom du patriarche Photius. Basile n'était pas plus tôt monté sur le trône que Photius était déposé de son siège, pour être rappelé en 877. La déposition de Photius s'explique par la politique ecclésiastique que Basile crut sage d'adopter. Afin de vivre en paix avec Rome, l'empereur n'hésita pas à se séparer de Photius, ennemi de la Papauté et auteur principal du schisme. Le patriarche, tombé en disgrâce, cherchait le moyen de réparer sa défaite. Il fallait avant tout reconquérir l'amitié de l'empereur.

Le biographe d'Ignace, Nicétas le Paphlagonien, rapporte que Photius, pour se rendre agréable à Basile, inventa une fausse, mais flatteuse généalogie. Le patriarche destitué avait été exilé dans le monastère de *Σκέπη*. C'est là qu'il aurait fabriqué son faux, faisant de Basile un descendant de

la race du roi Tiridate, collaborateur de saint Grégoire l'Illuminateur. Photius entretenait des relations amicales avec le chef de la bibliothèque impériale, qui s'appelait Théophane Sphenodaimon, un moine qui appartenait au clergé de la cour et était réputé pour sa profonde érudition. Par l'intermédiaire de ce moine, Photius parvint à déposer son ouvrage dans la bibliothèque impériale. Le faux manuscrit était écrit en lettres alexandrines, c'est-à-dire en onciales. L'auteur avait essayé de lui donner l'apparence paléographique d'un très ancien document. La chaîne généalogique descendait jusqu'au père de Basile, qui devait engendrer un fils portant le nom de Beclas.

Le même Nicétas se plaît à nous expliquer que Beclas est un nom imaginaire, formé des lettres initiales des noms de B(asile), de sa femme E(udocie), et de ses fils C(onstantin), L(éon), A(lexandre) et S(téphane), ce qui donne justement BECLAS.

Le bibliothécaire Théophane, un jour qu'il cherchait un bouquin dont l'empereur avait besoin, lui fit savoir qu'il venait de découvrir un livre écrit en lettres anciennes et fort difficile à déchiffrer. Théophane faisait allusion au document forgé par Photius. Il le fit voir à l'empereur, sans manquer de remarquer qu'il n'y avait qu'un homme, le patriarche, qui fût capable de comprendre ce texte. On envoya sur-le-champ le livre à Photius. Mais celui-ci prétendit qu'il lui était impossible de faire aucune révélation au sujet de cette mystérieuse affaire, sinon au principal intéressé, c'est-à-dire à l'empereur. Ceci excita encore davantage la curiosité de Basile. Le patriarche fut appelé au palais. Avec des airs inspirés, il déchiffra le mystérieux document, à la grande satisfaction de l'empereur (1).

Ce récit si trivial ne comporte qu'une chose exacte, c'est que Photius s'était efforcé de découvrir l'origine de Basile. Le reste est une fiction aussi stupide qu'inexcusable. Photius, savant de premier ordre, qui en outre avait du sang arménien (sa mère était la sœur du patrice Arshavir) (2) et

(1) Nicetas Paphl., *Vita Ignatii*, Migne, *P. G.*, CV, col. 565-8 ; Symeon, 689.

(2) Sa mère Irène était la sœur d'Ars aber (= Arshavir), Theoph. Cont., 175. Saint-Martin (Lebeau, XIII, 203) a bien défendu le

qui jouissait de toute la confiance de l'Arménien Bardas César, était l'homme le plus qualifié pour faire des recherches sur la généalogie de Basile.

Le patriarche n'était évidemment pas dénué d'imagination au point de ne pouvoir inventer quelque chose de plus spirituel qu'un calembour aussi insipide que Beclas, et Basile n'était pas stupide au point d'être dupe d'une aussi grossière invention. Cette fiction puérile n'a pas même le mérite de l'originalité.

On trouve une historiette tout à fait pareille dans la Vie de l'évêque Méthode. Sous le règne de Théophile, Méthode fut jeté dans un cachot, en compagnie de deux criminels. Il en sortit de la façon suivante. L'empereur, qui aimait les lettres et les sciences, trouva un jour dans sa bibliothèque un livre qu'il n'arriva pas à déchiffrer. On fit appel à l'érudition du patriarche Jean le Grammairien et de son neveu, Léon le Philosophe, mais ceux-ci avouèrent qu'ils étaient incapables de le lire. L'empereur fut si impressionné qu'il en perdit l'appétit. C'est alors que l'un des chambellans lui conseilla de recourir à l'aide de Méthode, qui était en prison. Le conseil fut suivi, et le chambellan alla trouver Méthode. L'évêque prisonnier, l'ayant vu s'approcher un livre en main, s'écria : « Sois le bienvenu, frère Jean (ainsi s'appelait l'envoyé), je sais que tu es venu de la part de Théophile. Apporte-moi du papier et de l'encre ».

Méthode prit la plume et rédigea trois interprétations du livre énigmatique.

L'empereur fut heureux d'avoir éclairci ce mystère. Plein d'admiration pour le savant évêque, il le fit sortir de prison, l'installa dans son palais et lui offrit son amitié (1).

Voilà une histoire qui est tout aussi fausse que la précédente. Méthode et Photius étaient réputés pour leur savoir. Aussi la même fiction est-elle contée à propos de l'un et de l'autre, d'abord pour rendre hommage à leur savante renommée, ensuite pour mettre en évidence la valeur suprême de la

texte du Continuateur de Théophane contre Cédrénus, qui n'a pas compris sa source. Bury, *East. Rom. Emp.*, p. 156, est du même avis, sans avoir connu, semble-t-il, Saint-Martin.

(1) Sym., 643.

science. Celle-ci y apparaît comme une puissance devant laquelle s'ouvrent les portes des prisons et des palais.

Le cas de Méthode est antérieur à celui de Photius. Le récit imaginé à propos de Méthode, a été transféré à Photius, moins pour montrer le savoir immense de ce dernier, que le mauvais emploi qu'il était capable d'en faire.

Les ennemis de Photius ne sont pas étrangers à cette invention. Mais il semble qu'ils l'aient trouvée eux-mêmes assez banale et peu convaincante. Aussi ont-ils imaginé une autre fable, encore plus ridicule, toujours pour expliquer comment le patriarche banni avait reconquis l'amitié de l'empereur.

Photius avait pour ami un moine, qui s'appelait Théodore Santabarenos. Il était du monastère de Stoudios. Pendant son premier patriarcat (858-867), Photius l'avait nommé supérieur de ce monastère. Mais après la chute de Photius, il en fut chassé. Dès que Photius recouvra son siège, il nomma Théodore évêque d'Euchaïte, dans le thème des Arméniaques.

Théodore Santabarénos passait pour un thaumaturge. C'est grâce à son art de magicien que Photius rentra en grâce auprès de Basile. Santabarénos conseilla à Photius de lier amitié avec l'un des chambellans de l'empereur, de gagner sa confiance et de lui demander d'asperger le lit impérial de l'eau que lui, Santabarénos, aurait préparée. Cette opération aurait le plus heureux résultat : l'empereur changerait d'attitude envers le patriarche et lui rendrait son estime. Photius devait en outre solliciter, par l'intermédiaire du chambellan, une entrevue personnelle pour Santabarénos avec l'empereur.

Photius fit ce que son ami lui avait conseillé. L'effet de cet artifice ne se fit pas attendre. Le lendemain même, l'empereur envoya ses enfants auprès de Photius pour recevoir sa bénédiction. L'ex-patriarche se vit aussitôt comblé d'or et d'autres présents. Il fut invité à habiter le palais de la Magnaure (1).

Cette histoire fait peu honneur à l'imagination de ses auteurs. Il faut cependant leur savoir gré d'y avoir introduit un détail folklorique qui permet d'entrevoir l'origine orien-

(1) Sym., 689.

tale de Santabarénos. Son nom d'ailleurs en est déjà une preuve. Il en est de même d'appellations telles que Manichéen, fils de Manichéen, ou archimage. Le sortilège qu'il a recommandé à Photius est connu du peuple arménien : la jeunesse paysanne croit que l'aspersion d'eau sur le lit est un moyen d'inspirer l'amour convoité.

Ce récit prétend que la réconciliation de Photius avec Basile est due à un sortilège de Santabarénos. Il n'y est pas question de la généalogie de Basile. Rien de tout cela ne mérite créance.

Basile avait remplacé Photius par Ignace sur le siège patriarcal pour des raisons politiques. Désireux de faire des conquêtes en Occident, il avait besoin d'entretenir de bonnes relations avec le Pape. Le patriarche déposé avait continué à jouir auprès de l'empereur de l'estime que lui méritaient sa science et sa vertu.

Bientôt, il allait même rentrer au palais, y loger, y diriger l'éducation des enfants de Basile (1). C'est probablement pour expliquer l'intimité de Photius avec la maison impériale, qu'on a imaginé ce récit fabuleux, y compris la généalogie de Basile attribuée à Photius.

Chose étrange, l'œuvre généalogique authentique du patriarche ne s'est pas conservée. Ceux qui l'ont vue nous disent qu'elle faisait descendre Basile du roi arménien Tiridate.

Génésius croit que Basile tire son origine du roi des Parthes Arsace et de son descendant Tiridate. En même temps, il l'apparente géographiquement, si l'on peut dire, aux Macédoniens Philippe et Alexandre. Le seul auteur qui donne la généalogie de Basile, c'est le petit-fils de l'empereur, Constantin Porphyrogénète. Mais Constantin, pas plus d'ailleurs que Génésius, ne fait mention de Photius.

D'après cette généalogie, Basile était originaire « du pays des Macédoniens », tout en descendant des Arsacides arméniens. Le premier Arsace qui régna sur les Parthes et qui s'illustra par ses exploits et par sa vertu, aurait promulgué

(1) *Vita Basilii*, 276-277 : οὐ μὴν οὐδὲ πρὸ τούτου διέλειπε φιλοφρονούμενος αὐτὸν καὶ τιμῶν διὰ τὴν ἐν αὐτῷ παντοδαπῆ σοφίαν τε καὶ ἀρετήν... ὅθεν κἀν τοῖς βασιλείοις διατριβὴν αὐτῷ δοὺς τῶν οἰκείων παίδων ἀπέδειξε παιδευτὴν καὶ διδάσκαλον.

une loi défendant à quiconque de gouverner les Parthes, les Arméniens et les Mèdes, s'il n'était pas de la race des Arsacides. Conformément à cette loi, les descendants d'Arsace gouvernèrent longtemps ces peuples. Après la mort du dernier Arsacide qui régna sur les Arméniens, des querelles s'élevèrent entre ses descendants.

Deux d'entre eux, Artavan et Kleienes, privés de l'héritage paternel, furent obligés de quitter leur patrie et se réfugièrent dans la capitale de l'Empire. Ils trouvèrent Léon sur le trône impérial (457-474). L'empereur reçut les princes fugitifs, leur prodigua des témoignages d'affection et leur assigna un logis convenable, avec une pension conforme à leur rang.

Le roi de Perse, ayant appris que les princes s'étaient réfugiés chez l'empereur, leur ordonna de revenir en Arménie, en leur promettant de leur rendre leur patrimoine. Le roi espérait, par ce moyen, retenir le peuple arménien sous son autorité. La chose fut annoncée à l'empereur. Il devina les secrets desseins du roi de Perse et donna l'ordre d'empêcher le retour des princes, comme l'exigeait l'intérêt de l'Empire. Sur l'ordre de l'empereur, on les déporta dans un endroit éloigné, où ils seraient en toute sûreté, dans la ville de Nice, en Macédoine.

Les années s'écoulèrent. Le pouvoir des Sarrasins s'accrut et leur chef, l'amir-al-mouminin, reprit le projet de faire revenir les princes arsacides. Il les invita par écrit à rentrer dans leur pays et à s'emparer de l'héritage de leurs ancêtres. En ce moment, l'empereur était Héraclius (610-641). Lui aussi s'opposa à la demande du calife pour des raisons politiques : le retour des princes fugitifs ne servirait que les intérêts des Arabes ; si ces princes rentraient sous la domination arabe, la nation arménienne, toujours dévouée à la race arsacide, n'hésiterait pas à les suivre, ce qui n'était guère souhaitable pour l'Empire. Héraclius ordonna donc aux princes arméniens de quitter Nice pour un lieu plus éloigné encore et plus à l'abri de tout danger, la ville de Philippes, également en Macédoine. Les princes séjournèrent là pendant quelque temps et allèrent ensuite s'installer à Andrinople, centre plus fréquenté.

Des années passèrent. Sous le règne de Constantin et de sa mère Irène (780-797), un nommé Maïktes, issu du même

sang arsacide, arriva dans la capitale, chargé d'une mission ou pour quelque autre affaire. Un hasard heureux lui fit rencontrer un Arménien nommé Léon, dont les allures trahissaient la noble origine. Une amitié mutuelle les rapprocha. Léon le reçut dans sa famille, et lui donna finalement la main d'une de ses filles. C'est de ce mariage que naquit le père de Basile.

Le père de Basile, beau et fort, d'âme vertueuse, avait tout pour faire un fiancé très enviable. On connaissait à Andrinople une jolie femme, de naissance noble, qui vivait, depuis la mort de son mari, dans un veuvage irréprochable. On racontait communément, et non sans fondement, qu'elle avait dans ses veines du sang de Constantin le Grand. Elle apprécia vivement le père de Basile et le maria à sa fille, connue pour sa pudeur et sa finesse. De cette union naquit Basile, qui remontait ainsi, du côté paternel, à Arsace, et, du côté maternel, à Constantin, et qui devait à cette double origine « l'éclat d'Alexandre ». Dès sa naissance, des augures favorables lui prédirent un glorieux avenir. On avait aperçu des fils rouges autour de sa tête, dans ses premiers cheveux ; on avait vu son maillot refléter la pourpre (1). Jusqu'à cette époque, les descendants d'Arsace avaient conservé leur caractère national, grâce au fait qu'ils constituaient une famille à part, bien que des alliances mixtes eussent été fréquemment contractées (2).

Ensuite, l'historien fait le récit de la captivité des parents de Basile, pendant l'incursion de Krum, et de leur retour, ainsi que nous l'avons vu ci-dessus.

La généalogie de Basile, telle quelle, paraît fort discutable. Il est peu probable que la race d'Artavan et de Kleienes soit demeurée pure durant des siècles, dans un milieu étranger. L'auteur lui-même l'a senti ; aussi a-t-il cru prévenir un doute légitime en affirmant que les descendants d'Arsace avaient pu sauvegarder leur caractère national. Pourtant, cette précaution renforce le doute plutôt qu'elle ne le dissipe.

En Thrace, certes, il y avait beaucoup d'Arméniens. A la fin du VIe siècle, l'empereur Maurice y avait fait déporter

(1) Cf. Porphyrios : H. Grégoire, *Mélanges Iorga*, p. 395 et n. 2.
(2) *Vita Basilii*, 212.

de nombreux Arméniens, sous le commandement de leurs princes (1). Au VIIIe siècle, Constantin Copronyme (741-775) en avait fait autant : il y eut une forte émigration des régions de Théodosiopolis vers la Thrace (2).

Beaucoup d'Arméniens se distinguaient par leur activité dans tous les domaines, et surtout dans l'armée. Plusieurs familles princières d'Arménie y étaient représentées. Les Arsacides étaient au nombre de celles-ci. Ils sont parfois appelés par leur nom de famille. Un des derniers descendants de la branche arsacide qui régna sur l'Arménie byzantine, après le partage de l'Arménie à la fin du IVe siècle, Jean Arsacide, avait encore quelque autorité, bien qu'il eût perdu sa couronne, au début du VIe siècle. Son fils Artavan, hostile d'abord à la domination byzantine, se réconcilia ensuite avec Justinien et émigra à Byzance, où il s'illustra dans l'armée et parvint à une situation telle qu'elle lui permit même de fomenter un complot contre l'empereur (3).

Au siècle suivant, on connaît le patrice Valentin ou Valentinien, qui, après la mort d'Héraclius, défendit les droits de son fils Constantin, puis de son petit-fils Constant II, et les fit monter sur le trône. Plus tard, il se révolta contre l'empereur et essaya de s'emparer du pouvoir impérial, mais il échoua et périt victime de son audacieuse entreprise (4).

Les auteurs byzantins, qui lui ont consacré plusieurs pages, se taisent sur son origine. Heureusement, un historien arménien le connaît et atteste son origine arsacide (5).

Un autre personnage, nommé Manuel, contemporain de Valentin, appartenait également à la race arsacide. Selon le même historien arménien, l'empereur Constantin combla de ses faveurs le prince arménien Symbate Bagratide, fils de Varaz-Tirots, et petit-fils de Symbate, dit Bazmäyałth (« Polynice ») ; il le nomma drongaire de ses troupes et lui donna une épouse de la maison des Arsacides (6). Elle était

(1) SEBEOS, p. 48, 52, 53, 69.

(2) LEONTIUS, *Hist. Arm.*, p. 129. THÉOPHANE, éd. de Boor, I, p. 429. MICHEL LE SYRIEN, II, p. 521-2, dit que l'empereur emmena en captivité les habitants de Karin.

(3) PROCOP., *B. P.*, II, 3.

(4) THÉOPH., éd. de Boor, I, p. 343.

(5) SEBEOS, p. 111.

(6) ID., p. 116.

la fille de Manuel, ainsi qu'il résulte d'un autre passage, où l'historien appelle Manuel le beau-père de Symbate, <fils de Varaz-Tirots>, fils de Symbate (1).

On ne fait pas mention d'autres Arsacides en Arménie ou à Byzance. La famille arménienne de Byzance est difficile à reconstituer, quand les sources arméniennes ne nous viennent pas en aide. Les maisons princières d'Arménie avaient chacune leur onomastique préférée, de sorte que les noms peuvent servir d'indices plus ou moins sûrs pour déterminer la race de ceux qui les portent. Pourtant, les noms patronymiques passaient parfois d'une famille à l'autre, à la suite de mariages probablement. Le gendre de Léon l'Isaurien, Artavasde, qui essaya d'enlever le trône à son fils Constantin en 742, avait un cousin paternel qui portait le nom de Teridates. Étaient-ils des Arsacides? Artavasde, à vrai dire, est, par excellence, un nom mamikonien. Le nom de Manuel, que portait le beau-père de Symbate Bagratide, est également porté par le père d'un autre Symbate Bagratide, celui qui se rendit célèbre par sa prouesse du cirque, à Byzance (2).

En somme, l'onomastique peut être utilisée avec quelque certitude quand on connaît le nom du père, du fils ou des frères de la personne en question.

Quoi qu'il en soit, l'histoire n'a pas retenu les noms d'autres Arsacides qu'Artavan, Valentin et Manuel.

L'un des deux personnages mentionnés dans la généalogie de Basile, Artavan, semble reproduire l'image de l'Artavan de l'époque de Justinien. Les années qui les séparent ne sont pas très nombreuses. L'Artavan de la généalogie aurait quitté sa patrie sous l'empereur Léon (457-474), et l'Artavan historique est connu dès l'an 530.

L'autre personnage, compagnon d'Artavan, s'appelle Kleienes, nom étrange, sans doute corrompu, et méconnaissable sous sa forme actuelle. Deux seigneurs arméniens, Artaban et Cylaces, sont mentionnés par Ammien Marcellin (3). Ils

(1) Id., p. 136. Le nom entre crochets est omis dans le texte de Sébéos.

(2) Sébéos, p. 53 ; cf. Simoc., III, 8.

(3) Amm., 29, 12 ; 30, 1. Cylaces doit être lu Gylaces = arm. Glak, qui veut dire « homme de Gilan », « Gilanien ».

correspondent au général Mushel Mamikonien et au Glak Mardpet de la tradition arménienne chez Fauste (1), et ne peuvent être identifiés avec Artavan et Kleienes.

Un autre Gilakios servait dans l'armée byzantine sous Justinien, donc en même temps qu'Artavan (2).

L'Artaban et le Cylaces du IVe siècle, ou bien l'Artavan et le Gilakios du VIe, pourraient être considérés comme les prototypes de l'Artavan et du Kleienes de la généalogie, si ce dernier nom est une altération de Cylaces ou de Gilakios. La généalogie croit pouvoir attribuer au premier Arsacide une loi, probablement fictive, qui trouve son explication dans les circonstances créées par la domination des Parthes, dont les princes régnaient en Perse, en Médie et en Arménie. Artavan Arsacide, lors de sa lutte contre Justinien, dont il avait assassiné le gouverneur en Arménie, s'était présenté au roi des Perses Chosroès pour obtenir du secours. Dans son réquisitoire contre la politique de Justinien, il déclare que le dernier roi arsacide a cédé l'Arménie à l'empereur Théodose, à la condition que ses descendants gardent leur liberté et qu'aucune charge ne leur soit imposée (3).

On peut établir un rapport entre cette plainte d'Artavan et la prétendue loi attribuée à l'aïeul des Arsacides, d'après laquelle le pouvoir royal était réservé exclusivement à la postérité d'Arsace. La mort du dernier Arsacide et les troubles qui poussèrent Artavan et Kleienes à émigrer, se seraient produits au temps de Léon (457-474). C'est à cette époque, après la révolte de Vardan en 451 et avant celle de Vahan en 482, que les princes arméniens tenaient des délibérations secrètes auprès du catholicos Giwt, pour trouver un remède à leurs malheurs : ils pensaient à « s'enfuir à l'étranger, à chercher des secours contre les Perses. Aussi envoyèrent-ils plus d'une fois des députés auprès de l'empereur Léon. Celui-ci se montra disposé à les aider,

(1) Mardpet ne signifie pas « chef des eunuques », comme on l'admet généralement, mais chef des Mardes ; v. N. Adontz, *L'Arménie à l'époque de Justinien*, p. 406 et 417 (en russe).

(2) Procop., *B. G.*, III, 26.

(3) Id., *B. P.*, II, 3 ; *Aed.*, III, 1.

mais ne mit aucune hâte à le faire, et le projet de révolte échoua (1) ».

Le mouvement contre les Perses était dirigé par les princes Babik de Siuni et Arnak Amatounien. Ce furent probablement eux qui se chargèrent de la mission auprès de l'empereur. Cela rappelle en quelque sorte le cas d'Artavan et de Kleienes, et on ne se défendrait pas de faire le rapprochement, s'il y avait une certitude qu'Artavan et Kleienes aient vraiment existé (2). Nous n'en avons pas la preuve.

Il est encore plus douteux que les descendants des princes fugitifs aient vécu à Constantinople, puis à Nice, à Philippes et à Andrinople, en conservant, à travers trois siècles de vie dans un milieu étranger, non seulement leur nationalité, mais encore la pureté de leur sang.

Un autre Arménien, nommé Maïktes, serait venu dans la capitale et y aurait fait la connaissance de l'Arménien Léon. Nul doute que Maïktes ne soit une mauvaise leçon pour Maïkes, ou mieux Maïakes, qui reproduit le nom arménien Hmayak. S'agit-il de personnages historiques, ou leur existence est-elle aussi problématique que celle d'Artavan et de Kleienes ?

Du temps de l'empereur Léon (775-780), l'armée byzantine partit en guerre contre les Arabes, sous le commandement de cinq généraux, dont quatre étaient arméniens : Artavasde, stratège du thème des Anatoliques, Tatzates, du thème des Bucellaires, Varaz-Tirots (*Βαριστερότζης*, et non *Καριστερότζης*) (3), du thème des Arméniaques, et Grégoire, fils de Mousoulak, du thème de l'Opsikion.

Tatzates, arm. Tačat, de la famille d'Andzevatsi, une branche des Artsrouniens, s'enfuit chez le calife sous Irène, qui était hostile aux Arméniens, fut nommé gouverneur de l'Arménie et périt dans la campagne contre les Khazares, en 785. Varaz-Tirots, prince bagratide, était sans doute le fils

(1) LAZARE DE PHARPE, p. 113, éd. d'Edjmiatsin.

(2) Arnak serait-il un hypocoristique d'Aravan < Artavan, et Kleienes une corruption de Siunies ?

(3) L'édition critique de Théophane a conservé cette mauvaise leçon.

de Symbate le Curopalate, prince d'Arménie mort en 727, et portait le nom de son grand-père Varaz-Tirots (1). Grégoire, fils de Mousoulak (diminutif de Mousel), appartenait à la race des Mamikoniens (il était probablement le parent de trois frères, Grégoire, David et Mousel, bien connus dans l'histoire de l'Arménie au VIIIe siècle). Enfin Artavasde, qui nous intéresse surtout, peut être identifié avec cet Artavasde qui se révolta contre les Arabes en 771 et fut obligé de quitter sa patrie. Il était aussi de la race mamikonienne, et s'appelle fils de Hmayak (2). On dirait que c'est le souvenir de Hmayak qui s'est reflété dans la généalogie de Basile. Si l'on accepte la tradition suivant laquelle Maïakes vint dans la capitale sous Constantin et Irène (780-787), il faut admettre qu'Artavasde ait eu un fils portant le nom de son grand-père, et que c'est ce fils qui est Maïakes.

En ce qui concerne Léon, beau-père de Maïakes, il serait trop audacieux, sans doute, de l'identifier avec le fameux Léon l'Arménien, qui, peu après, monta sur le trône impérial. Léon était le fils du patrice Bardas, qui tomba sur le front bulgare, en 791. Il prit part à l'expédition de l'empereur Michel Rhangabé contre le roi bulgare Krum, en 813. Après la défaite de Michel, à la bataille d'Andrinople, l'armée le proclama empereur. Il est possible que le gendre de l'autre Léon, Amayak (Amaïkes), se soit trouvé dans son camp à Andrinople, et que ce soit précisément ce fait qui ait donné naissance à la légende des Arsacides établis à Andrinople.

Le fils d'Amaïkes épousa la fille d'une veuve d'Andrinople. De cette union naquit Basile. Il est vraiment surprenant que la légende ni la généalogie ne connaissent ou n'aient voulu révéler le nom de son père ni celui de sa mère. Tous les héros de la captivité, comme Cordyle, son fils Bardas, Tzantzes, Léon Gomoste, sont appelés par leurs noms, sauf les parents de Basile. C'est d'autant plus troublant que toute l'histoire de la captivité semble avoir pour seul but de faire figurer les parents de Basile, et Basile lui-même, encore tout jeune enfant, au nombre des captifs faits par Krum à Andrinople, en 812.

(1) LEONTIUS, p. 19. MOÏSE DE KALANKATU, II, 46.
(2) LEONTIUS, p. 138.

Le nom de la mère de Basile nous est connu par ailleurs. Elle s'appelait Pancalo, suivant l'inscription de son tombeau, qui se trouvait dans l'église Sainte-Euphémie, à côté de ceux de ses autres fils, Symbate et Marianos (1). Pancalo pouvait bien être la fille de la veuve adrianopolitaine, mais celle-ci n'avait de toute évidence aucun lien généalogique avec Constantin le Grand. Le père de Basile avait encore quelque raison de faire remonter son origine à Tiridate, mais sa mère n'en avait aucune de ranger Constantin au nombre de ses aïeux. Une généalogie qui prétend remonter, d'une part, au premier roi chrétien en Orient, et, d'autre part, au premier empereur chrétien en Occident, paraît assez artificielle, assez tendancieuse, pour être condamnée à bon droit.

Pancalo semble être aussi une Arménienne, à en juger par les noms de ses fils. Symbate est un nom tout arménien. Le nom de Marianos était depuis longtemps adopté en Orient et dans les milieux arméniens de Byzance. Le frère de Manuel, le père de Bardas, de Petronas et de Théodora, portait ce nom de Marianos ; le fils de Petronas le portait également. De plus, les sources arméniennes affirment que la mère de Basile était arménienne : « Vahan, évêque de Taron, dit l'historien Vardan, tenait Basile pour un Arsacide, parce que sa mère était une Arménienne ; on voyait donc s'accomplir la vision de saint Sahak, suivant laquelle un roi arsacide serait assis sur le trône » (2).

Ces paroles ne doivent pas faire supposer que Basile était arménien par sa mère seulement. Au contraire, elles font précisément entendre que son origine arménienne, du côté paternel, n'était sujette à aucun doute ; aussi l'historien n'y revient-il pas. Le désaccord ne portait que sur la nationalité de sa mère, qui, étant née à Andrinople, passait pour être une étrangère, au lieu d'une Arménienne. C'est pour dissiper ce malentendu que l'historien rapporte le témoignage formel de l'évêque de Taron.

Cependant, une question troublante se pose : qui était donc le père de Basile et pour quelle raison Constantin Por-

(1) *De Cerim.*, 648 : *Παγκαλὼ ἡ μήτηρ Βασιλείου τοῦ φιλοχρίστου δεσπότου.*

(2) Vardan, *Hist.*, p. 85.

phyrogénète a-t-il préféré passer son nom sous silence? N'est-il pas frappant qu'il ait retenu le nom du grand-père de Basile, aussi bien du côté paternel que du côté maternel, et qu'il ignore ou qu'il n'ait pas voulu nous révéler le nom de son père ni celui de sa mère? Peut-être Cordyle avait-il quelque parenté avec Basile?

Si Léon, l'aïeul de Basile, peut être identifié avec Léon l'Arménien, le futur empereur, on comprendra aisément pourquoi le biographe de Basile a caché sa parenté avec l'empereur iconoclaste. Il eût été choquant de rattacher un empereur idéal, comme Basile, à un empereur impie, dont la mémoire était, à tort ou à raison, exécrée. Mais qu'il ait soupçonné une parenté entre eux, on n'en saurait douter, étant donnés les noms particuliers à leurs maisons. L'un des fils de Léon V s'appelait Symbate, l'autre Basile. Symbate, ayant été proclamé héritier du trône, prit le nom de Constantin. Or, Léon, Symbate, Basile, Constantin sont les noms adoptés dans la famille de Basile. Le frère de Basile portait le nom de Symbate. Ses fils s'appelaient Constantin et Léon. Il est encore question d'un troisième fils de Basile, Bardas. Tel était également le nom du père de Léon V et celui de son neveu, stratège du thème des Thracésiens (1). Un autre indice curieux : Léon V avait la barbe épaisse et les cheveux crépus. Basile avait aussi les cheveux crépus (2). Etait-ce une coïncidence ou un signe héréditaire?

Telles sont les données historiques Elles ne fournissent aucun appui à la thèse de la généalogie. Maïktes non plus que Léon ne peuvent être considérés comme des Arsacides. Ils appartiennent probablement à la race des Mamikoniens. Si c'est cette généalogie qui constitue le faux qu'on n'a cessé de reprocher à Photius, il faut avouer qu'il ne fait pas grand honneur au savoir ni à l'imagination du patriarche. Il y a lieu de chercher autre chose, qui soit plus digne de Photius.

(1) Ce Bardas est mentionné dans la Vie de Théodore Studite, MIGNE *P.G.*, XCIX, col. 233 ; cf. BURY, *East. Rom. Emp.*, p. 69 et 72.

(2) SCRIPT. INCERT. *De Leone*, 341 : *επίσγουρον* ; SYM., 603 : *όγυρός* (pour *σγυρός*, d'après DE BOOR, *B. Z.*, II, p. 297).

VI

Constantin Porphyrogénète invoque une prophétie attestant l'origine arsacide de son aïeul. Il dit notamment, à l'occasion de l'avènement de Basile : « C'est à ce moment que s'accomplirent la prédiction et la prophétie faites depuis trois cent cinquante ans par Isaak, le plus perspicace parmi les prêtres et les moines, celui qui, issu lui-même de la race arsacide, fut averti par une vision qu'après autant d'années, l'un des descendants d'Arsace recevrait le sceptre de l'empire romain (1) ».

L'historien Vardan raconte qu'en 325 de l'ère arménienne, donc en 875 après J.-C., « un eunuque nommé Nicétas, chargé de nombreux présents, vint de la part de Basile auprès d'Ashot pour lui demander une couronne ; un certain évêque de Taron, Vahan, lui affirmait qu'il était un Arsacide, car sa mère était une Arménienne ; et la prophétie de Sahak, suivant laquelle un Arsacide devait régner, semblait s'être accomplie. Basile voulait se faire couronner par le Bagratide. Ashot satisfit à sa demande, et envoya avec la couronne dix mille pièces d'argent, en guise d'offrande à l'église nouvellement bâtie (2). C'est ainsi que les Mamikoniens, à ce qu'on raconte, avaient acquis, sous Justinien, la porte occidentale de Sainte-Sophie pour cinq mesures d'argent, en mémoire des Arméniens.

Le même Nicétas fit connaître qu'on venait de découvrir la relique de saint Grégoire l'Illuminateur, le samedi de la cinquième semaine du carême, et que ce jour avait été décrété jour de fête » (3).

L'eunuque Nicétas n'est autre que Nicétas de Byzance,

(1) *Vita Basilii*, 241 : *τότε δὲ καὶ ἡ πρὸ πεντήκοντα καὶ τριακοσίων ἐτῶν πρόῤῥησις καὶ προφητεία τὸ τέλος ἐλάμβανεν Ἰσαὰκ τοῦ διορατικωτάτου τῶν ἱερέων καὶ μοναχῶν, ὃς ἐξ Ἀρσακιδῶν καὶ αὐτὸς καταγόμενος δι' ὁράματος ἔμαθεν ὅτι μετὰ τοσοῦτον χρόνον τὸν μεταξὺ ἐκ τῶν ἀπογόνων Ἀρσάκου μέλλει τις ἐπὶ τὰ τῆς Ῥωμαϊκῆς βασιλείας σκῆπτρα ἀναβιβάζεσθαι.*

(2) Il s'agit de la *νέα ἐκκλησία*, dédiée au Sauveur, à l'archange Michel et à Élie. CONT. THÉOPH., 319.

(3) VARDAN, *Hist.*, p. 85. *Hayapatoum*, II, pp. 42-48.

savant renommé, connu comme auteur d'un traité dogmatique écrit sur l'ordre de Basile et adressé aux Arméniens. Ce traité nous est parvenu (1). Pour ce qui est de l'évêque Vahan de Taron, nous le croyons identique à l'évêque qui est appelé, dans la correspondance de Photius avec le catholicos Zacharie, Jean de Nicée. Il a écrit, à la demande du catholicos Zacharie, un traité sur les fêtes de Noël et de l'Épiphanie, qui nous est également parvenu (2). Vahan, évêque arménien de Taron, ayant passé à l'Église orthodoxe, prit le nom de Jean et reçut le siège de Nicée. Dans la lettre de Photius qu'il avait apportée au catholicos arménien (3), il est toujours appelé Vahan, archevêque de Nicée, bien que l'historien Vardan, dans le passage où il parle de la lettre de Photius, le connaisse sous le nom de Jean, métropolite de Nicée (4).

L'évêque renégat a dû jouer un rôle prépondérant dans les relations de Photius avec les Arméniens, comme intermédiaire entre le catholicos et lui, et, plus encore, comme conseiller pour les affaires arméniennes. On peut à bon droit le mettre en cause, lui aussi, à propos de la généalogie de Basile, y compris la vision de Saak.

Saak, ou Sahak, fut le dernier représentant de la famille de saint Grégoire l'Illuminateur. Il fut contraint d'abandonner sa charge quand les Perses enlevèrent au dernier Arsacide, Artashès, la couronne royale. Peu après, les chefs arméniens vinrent lui demander de réintégrer son siège. Le patriarche leur expliqua à cette occasion qu'il était inutile de prolonger ce qui était proche de sa ruine, car la Providence lui avait révélé dans une vision que le règne des Arsacides et le sacerdoce des Grégorides allaient bientôt prendre fin : « La royauté se taira (c'est-à-dire cessera) très prochainement dans la maison des Arsacides, et le sacerdoce dans la race du vénérable patriarche Grégoire » (5).

(1) Migne, *P.G.*, CV, p. 588 sqq.

(2) Migne, *P.G.*, XCVI, col. 1437 sqq.

(3) Conservée en arménien et publiée dans le *Recueil de la Société de Palestine*, XXXI, 1892 (en russe).

(4) Vardan, *Hist.*, p. 82.

(5) Lazare de Pharpe, *Hist.*, p. 34, éd. d'Edjmiatsin.

La vision lui était apparue « avant qu'il fût ordonné évêque », donc antérieurement à son patriarcat.

Pourtant, la même vision l'avait averti que la royauté des Arsacides et le sacerdoce des Grégorides seraient restaurés : « Vers l'apparition de l'impie du désert, un roi surgira à nouveau de la race des Arsacides, et le siège patriarcal sera restauré par un descendant de saint Grégoire ». Le terme est indiqué avec beaucoup de précision : « D'ici à la fin du monde, trois dizaines d'années, plus la moitié d'une dizaine, seront décomptées sur le monde entier jusqu'à l'apparition de l'impie du désert, et cela fait exactement trois cent cinquante années » (1).

Le texte de la vision, avec le commentaire de l'ange qui l'accompagne, nous est parvenu dans l'Histoire de Lazare de Pharpe, auteur qui florissait à la fin du ve siècle. Que la vision ne lui appartienne pas, cela est évident. Mais à quelle époque et dans quelles circonstances a-t-elle été composée? C'est là une question très obscure.

L'indication chronologique que la vision renferme n'est pas de nature à faciliter nos recherches. Le patriarche Sahak est mort en 439. La vision lui serait apparue avant son épiscopat, vers 400. En comptant trois cent cinquante ans à partir de cette date, on arrive à l'an 750. Les événements de cette époque pouvaient-ils suggérer l'invention d'une vision prophétique?

On connaît bien la guerre civile qui éclata chez les Arabes vers le milieu du VIIIe siècle. Ces troubles aboutirent au triomphe de la nouvelle dynastie des Abbassides. Un souffle d'espérance souleva à ce moment les Arméniens et les poussa à se révolter pour se débarrasser du joug musulman. Ce mouvement eut des prophètes enthousiastes. « Un certain « monazon » (*μονάζων*, moine), emporté par un esprit égaré, dit l'historien contemporain, faisait des prophéties vaines et insensées, disant que l'heure du salut était proche et que, bientôt, le sceptre du royaume reviendrait à nouveau à la maison de Thorgom » (2).

(1) *Ibid.*, p. 33.

(2) LEONTIUS, *Hist.*, p. 141. Thorgom, dont le nom est la forme arménienne du *Thogarma* biblique, est reconnu comme un des éponymes de la nation arménienne.

On pourrait donc conjecturer que la vision de Sahak a été composée dans ce milieu, surchauffé par la propagande patriotique, pour encourager la lutte armée contre les Arabes, pour faire croire qu'on défendait une cause qui répondait aux desseins mêmes de la Providence, tels qu'ils s'étaient manifestés jadis à saint Sahak.

Cependant, les précisions que donne la vision ne sont pas favorables à une hypothèse de ce genre. Il n'y est pas question du relèvement politique de l'Arménie en général ; la prophétie vise uniquement la restauration des Arsacides et celle de la maison de Grégoire. Cela rend vain de vouloir découvrir dans l'histoire de l'Arménie l'explication d'une telle vision. Au VIII[e] siècle, pas plus qu'aux siècles suivants, nous ne trouvons trace des Arsacides. Quant à la race de Grégoire, elle reparaîtra sous le nom des Pahlavides, mais à une époque tardive, et peut-être sous l'influence de la vision.

Le premier auteur arménien qui connaisse la vision sous sa forme actuelle, c'est Thomas Artsrouni, contemporain de Constantin Porphyrogénète [1]. Avant lui, Moïse de Khorène y fait allusion, mais sans affirmer qu'il ait eu sous les yeux la version actuelle [2]. Jean Catholicos, qui connaît bien l'œuvre historique de Moïse et l'apprécie hautement, ne dit rien de la vision [3].

Le traité bien connu sur les successeurs de Grégoire l'Illuminateur, qui s'est conservé en grec, mais qui est une traduction de l'arménien, ne mentionne pas non plus la vision. Mais la liste des catholicos qui y est jointe, la mentionne vaguement, comme Moïse, sans que nous puissions discerner si l'auteur connaissait la prédiction au sujet de la restauration des Arsacides et des Grégorides [4].

(1) THOMAS ARTSROUNI, *Hist.*, ch. XI, p. 74, dit que Sahak « ne consentit pas à leur demande et raconta les circonstances de la vision que le Saint-Esprit lui avait fait voir... la fin du patriarcat et de la royauté dans la maison des Arsacides... et la restauration du patriarcat et de la royauté par la même race des Arsacides. »

(2) MOÏSE DE KHORENE, *Hist.*, III, 66 : « Il fut obligé de raconter la vision qui, longtemps auparavant, lui était apparue dans son sommeil, comme révélation des événements à venir ».

(3) JEAN CATH., *Hist.*, p. 34.

(4) MIGNE, *P.G.*, CXXVII. Je cite d'après ma copie, faite sur le

Le Traité et la liste s'arrêtent au catholicos Sahak III, sans indiquer les années de son règne. D'où l'on peut conclure que ces documents ont été rédigés sous le catholicos Sahak qui a régné de 678 à 703 Le titre, *Διήγησις ἀπὸ τοῦ ἁγίου Γρηγορίου μέχρι τοῦ νῦν*, en est aussi une preuve. Sahak a été invité à Constantinople pour traiter la question de l'union des deux Églises. Peut-être ces documents ont-ils été préparés à cette occasion. Ils sont conçus dans un sens très favorable aux Chalcédoniens, et il est probable qu'ils ont été rédigés d'après les sources arméniennes, plutôt que traduits. S'ils étaient une simple traduction d'un original arménien, on pourrait reporter celle-ci au temps de Photius et l'attribuer à l'évêque Jean de Nicée ou de Taron. En tout cas, ces deux prélats s'en sont servis largement et avec profit. Le savant patriarche se trouve tellement sous l'influence de ces documents qu'il en reproduit des fautes évidentes dans la lettre qu'il a adressée à Zacharie (1).

Photius avait dû apprendre par la liste en question que le très vénéré patriarche arménien Sahak avait eu une vision,

codex de Paris nº 900, f. 181 a : *διηγήσατο αὐτοῖς τὴν ὀπτασίαν ἣν ἑώρακα περὶ τῆς ἐκπτώσεως αὐτῶν τῆς γενομένης καὶ ἐσομένης*. Il faut faire remarquer que la liste des catholicos qui se trouve dans le même codex que le Traité, en est séparée par quelques articles ; elle semble néanmoins appartenir à celui-ci.

(1) Par exemple, la *Διήγησις* fait ces calculs chronologiques : *ἀπὸ τῆς παρουσίας τοῦ Κυρίου ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστοῦ ἕως ἔτους ζ' Κωνσταντίνου τοῦ ἐπὶ τῆς ἐν Νικαίᾳ συνόδου ἔτη τιε'. Καὶ ἀπὸ τῆς συνόδου τῆς ἐν Νικαίᾳ ἕως τῆς ἐν Κωνσταντινουπόλει συνόδου τῷ ε' ἔτει μεγάλου Θεοδωσίου ἑβδομήκοντα γ'. Καὶ ἀπὸ ταύτης τῆς συνόδου ἕως τῆς ἐν Ἐφέσῳ ἁγίας συνόδου τῆς γενομένης ἐν ταῖς ἡμέραις Θεοδωσίου τοῦ μικροῦ ἐν τῷ ιε' ἔτει τεσσαράκοντα ἔτη εἰσίν.* — Cf. la lettre de Photius, où il est dit qu' « en 315 après la résurrection de Notre-Seigneur Jésus-Christ, en la VIIe année du règne de Constantin, les saints Pères furent convoqués à Nicée... et 74 ans après le concile de Nicée, en la Ve année de Théodose le Grand, les saints Pères se rassemblèrent à Constantinople... et 45 ans après le concile de Constantinople, en la XVe année de Théodose II, le concile d'Éphèse fut convoqué. »

Cette concordance porte à croire que la lettre de Photius a été rédigée probablement par Jean de Nicée.

une *ὀπτασία*. Le rapport évident qui se remarque entre la vision de Sahak et l'avènement de Basile est très mystérieux, et peut-être recèle-t-il la clef d'un autre mystère : le livre mystérieux que Photius avait composé et déposé dans la bibliothèque impériale ne contenait-il pas la recension nouvelle et complète de la vision de Sahak? C'est sans doute une idée séduisante, qui s'impose d'elle-même : l'invention d'une telle vision serait ingénieuse et digne du savant patriarche.

Mais il y a quelques faits qui s'opposent à cette conjecture et qui réclament un examen spécial (1). Ainsi, la liste grecque, avec sa mention de la vision, semble fournir une première objection contre notre hypothèse. Mais la question de son âge reste ouverte. La liste peut bien être contemporaine de Photius. Moïse de Khorène connaît également la vision de Sahak. Il est vrai que son œuvre historique est tellement discréditée que cela servira peut-être à démontrer qu'elle est postérieure à Photius. Le terme de 350 ans ne recouvre pas l'espace entre Sahak et Basile, qui est en réalité plus long d'une centaine d'années. Mais il serait injuste de demander à un écrit apocryphe une exactitude complète en matière de chronologie.

La plus sérieuse difficulté vient sans doute de la liste grecque. Si son antiquité présumée était établie, il faudrait admettre que le texte de Lazare de Pharpe aurait primitivement contenu la vision dans une version autre que celle qui s'y est conservée et qu'on l'aurait plus tard remaniée pour l'adapter au cas de Basile. Les circonstances dans lesquelles l'historien fait parler Sahak de sa vision n'étaient guère propices à l'annonce d'une restauration des Arsacides et des Grégorides. Ceux-ci, qui sont accusés, à tort ou à raison, de la chute du dernier Arsacide et de la déposition de Sahak lui-même, reviennent auprès de celui-ci pour lui demander de réintégrer son siège. Le patriarche refuse, les

(1) Un des Pères Méchitharistes de Venise, le P. Ter-Sahakian, qui mourut à Trébizonde, victime de la barbarie turque, pendant la guerre, a défendu dans un article intéressant la thèse suivant laquelle la vision aurait été composée à Constantinople, à l'occasion de l'avènement de Basile. Mais les difficultés à résoudre n'ont pas été abordées dans cet article (*B. Z.*, XX, 1911).

blâme, les accuse de trahison et les rend responsables de tous les malheurs qui accablent le pays « Allez-vous-en, continue le patriarche, et laissez-moi pleurer la perte générale de l'Arménie ; je la vois avec les yeux de l'esprit, grâce à une manifestation d'en haut. N'essayez pas de me consoler de la ruine de mon peuple ; car tous les détails de ces calamités, on me les a montrés avant mon ordination d'évêque, par une prédiction d'en haut, qui m'a été révélée en songe, à l'exemple de la vision prophétique qui apparut au saint martyr Grégoire, pour lui faire connaître les événements qui devaient arriver dans l'avenir. Ce que je suis forcé par l'angoisse de mon cœur de vous conter aujourd'hui... »

Ce langage ne permet pas d'espérer que le patriarche se montrera réconfortant. Sahak, indigné de la conduite de ses interlocuteurs, ne trouve rien à leur dire pour les consoler ; encore moins songe-t-il à leur faire entrevoir, dans un avenir radieux, la restauration des deux maisons actuellement ruinées. Tout ce qu'il trouve à leur dire, c'est que les malheurs survenus lui ont été depuis longtemps annoncés et qu'il est donc inutile de reprendre le pouvoir, sa maison touchant à sa fin, ainsi que la maison royale. Rien n'autorisait, à ce moment, à prévoir la restauration des Arsacides ou des Grégorides. Aussi la prophétie qui s'y rapporte doit-elle être considérée comme une interpolation postérieure. Fauste de Byzance, qui a évidemment connu la ruine des Arsacides, met dans la bouche du patriarche Nersès, père de Sahak, une malédiction à l'adresse de ceux-ci : « Vous, Arsacides, boirez la dernière coupe, vous la boirez, vous périrez et jamais vous ne serez rétablis » (1). Donc, on ne

(1) FAUSTE, IV, 15. Ces mots de Nersès et ceux qu'il aurait prononcés sur son lit de mort, assez vagues pour appeler un développement (*ibid.*, V, 24), ont été l'origine d'une prophétie plus détaillée, ce qui est fort instructif pour le cas de Sahak. Le prêtre Mesrob, dont l'œuvre ne comporte qu'un résumé de l'Histoire de Fauste, fait en 967, rapporte que Nersès avait prédit entre autres « que cinquante ans après, cessera le patriarcat dans notre maison, qui est celle de saint Grégoire, mon ancêtre ; en même temps, cessera le règne de la race arsacide, avant que l'impie du désert se soit approché. Après cela, cent cinquante ans plus tard, les Perses prendront la sainte ville de Jérusalem et emmèneront en captivité la sainte Croix. »

se faisait aucune illusion sur la possibilité d'une restauration des Arsacides, dans la deuxième moitié du ve siècle, un peu après Sahak.

Les indications chronologiques, assez flottantes, nous conduisent au temps de l'apparition de « l'impie du désert », c'est-à-dire des Arabes, donc au milieu du viie siècle. Les 350 ans nous amènent au milieu du viiie siècle, et avec l'élévation d'un Arsacide au trône, nous sommes arrivés à l'époque de Basile. Faut-il reconnaître ici les différents stades par lesquels notre document a passé ?

Le point le plus énigmatique dans la vision, c'est le sort des deux premiers patriarches de la maison restaurée de Grégoire. « Le premier, devenu patriarche, terminera ses jours après avoir beaucoup souffert à cause des faux apôtres, des princes pernicieux ; il mourra de mort paisible, et non pas par le fer. L'autre descendant grégoride, lui ayant succédé sur le siège patriarcal, endurera toutes sortes < de souffrances >, des tortures, des coups, la faim, des persécutions et des vexations amères durant longtemps, et subira le supplice du martyre par le fer, qui lui sera infligé par les bourreaux du prince impie » (1).

De qui s'agit-il ? On pourrait penser à Étienne, fils de Basile, et patriarche (887-893). Mais Étienne n'a pas subi d'épreuves. L'histoire ne connaît aucun patriarche, à l'époque qui nous intéresse, ni à Constantinople, ni en Arménie, qui ait été martyrisé (2). Les portraits sont trop chargés, et il est

Plus loin, la prophétie parle de « la reconquête de Jérusalem par la nation des Romains qui s'appelle Francs », ce qui prouve que la version du prêtre Mesrob a été remaniée ultérieurement (*Sop'erk'*, VI, 89-90). La vision de Sahak pourrait bien, elle aussi, avoir passé par plusieurs étapes avant de prendre sa forme actuelle.

(1) Lazare de Pharpe, p. 35.

(2) Deux patriarches iconoclastes de Constantinople, Anastase et Constantin, ont subi un sort fort rigoureux, rappelant ce qui est raconté dans la vision. Anastase, syncelle du patriarche Germain, monta sur le siège patriarcal après la déposition de celui-ci. Pendant la révolte d'Artavasde, il trahit son bienfaiteur, l'empereur Constantin V, et s'allia avec son adversaire. Plus tard, Constantin le châtia sévèrement, en lui faisant crever les yeux. Il resta sur son siège et mourut d'une maladie grave (Theoph., éd. de Boor, I,

inutile d'espérer que des recherches permettront de découvrir des originaux auxquels ils soient plus ou moins applicables. Ne serait-ce pas Photius lui-même qui y est dépeint? Il avait quelque raison de se donner pour un descendant de Grégoire. Sa mère Irène était une Arménienne, sœur du magistre Arsaber, un personnage de haut rang, qui avait épousé Calomarie, la sœur de l'impératrice Théodora et de Bardas César. Arsaber descendait de la race des Kamsarakans, une branche des Pahlavides. Le nom d'Arsaber était particulier à cette race. Photius, donc, remontait, du côté de sa mère, aux Pahlavides, à la famille de saint Grégoire. La vie orageuse du fameux patriarche était de nature à lui valoir l'auréole du martyr.

L'autre descendant de Grégoire, qui était mort en paix après avoir beaucoup souffert, peut être identifié avec Jean le Grammairien, patriarche de Constantinople (832-843). Son frère portait le même nom d'Arsaber. Il était le fils d'un Bagrat.

Les noms nous portent à croire que, par son père, Jean appartenait à la race bagratide et, par sa mère, à celle des Kamsarakans. Il pourrait donc passer pour un descendant de saint Grégoire, au même titre que Photius. On lui attribuait

p. 408 sqq.). Constantin lui donna pour successeur l'évêque de Syllée en Pamphylie, Constantin, au concile de 743. Celui-ci fut aussi soupçonné de trahison. L'empereur le chassa de son siège et le jeta en prison. On le traita d'une façon extrêmement cruelle. Durant près de deux ans, il dut supporter toutes sortes d'outrages. On le bâtonnait, on le foulait aux pieds, on lui arracha la barbe, les sourcils, les cheveux. Dépouillé de ses vêtements, on le promena sur un âne dans le cirque, tandis que la foule l'accablait d'injures et de railleries. Après toutes ces tortures, on lui trancha la tête, en 767 (THEOPH., éd. de Boor, I, p. 449 sq.). L'histoire de ces deux prélats concorde exactement avec le récit de la vision. Mais quel rapport pouvaient-ils avoir avec la maison de Grégoire? Le couvent de Syllée était un foyer d'iconoclasme. C'est de là que venait Théodote Kassitéras, l'un des inspirateurs de la politique religieuse de Léon l'Arménien. L'iconolâtrie n'a jamais eu beaucoup de succès parmi les Arméniens, ni à Byzance, ni en Arménie. Quelle est l'origine de Constantin le martyr? Artavasde et son cousin Teridates ne prétendaient-ils pas aussi avoir une origine arsacide? La première version de notre prophétie remonte au VIII[e] siècle. Les faits que nous venons de rappeler sont trop frappants pour ne pas être cités ici.

une prophétie sur l'élévation de Basile au trône (1), ce qui est fort significatif. N'avons-nous pas ici un écho du fait que lui-même avait été l'objet d'une prophétie?

Le texte arménien de la vision de Sahak remonte à un original grec, à en juger par quelques traits essentiellement byzantins. La table carrée qui était apparue à Sahak, est appelée « tetraskel », *τετρασκελής*, mot grec qui se rencontre pour la première fois dans la littérature arménienne. Sa couverture était de forme convexe, et surmontée d'une croix ; cette forme est étrangère à l'architecture arménienne. Sur la table, il y avait un globe d'or, et ce symbole du pouvoir impérial à Byzance, est inconnu chez les rois d'Arménie. Il faut ajouter qu'à côté de la table, il y avait un olivier, arbre cher aux Grecs, mais sans signification pour les Arméniens.

C'est ce qui nous incline à croire que la vision de Sahak a été rédigée à Constantinople, à l'occasion de l'avènement de Basile, pour prouver son origine royale et arsacide, faute de renseignements plus sûrs.

L'historien Tabari, contemporain de Constantin Porphyrogénète, est le seul auteur arabe qui tienne Basile pour issu de sang royal. et il l'appelle slave, « parce que sa mère était slave » (2). Eutychius, patriarche d'Alexandrie, connu sous le nom de Saïd-ibn-al-Bádrik, qui vivait à la même époque que Tabari, dit, au contraire, que « Basile n'était pas d'origine royale, puisque sa mère était une Slave » (3). Masudi répète la même chose, à savoir que Basile ne descendait pas d'une race royale, et qu'il était slave, parce que sa mère était une Slave (4).

On sait que « slave » ne signifie rien d'autre que « macédonien « pour les Arabes. Leurs affirmations n'ont aucune valeur et ne sont que des conjectures, tirées du surnom de Basile. Les historiens favorables à Basile l'ont appelé macédonien, non seulement parce qu'il était né en Macédoine, mais aussi pour lui conférer « l'éclat d'Alexandre le Macédonien », pour en faire un nouvel Alexandre. Rien ne prouve

(1) Theoph. Cont., 122.
(2) Vasiliev, *Vizantia i Araby*, II.
(3) *Ibid.*, p. 20.
(4) *Ibid.*, p. 32.

que sa mère soit une étrangère, une Slave. C'est encore une conjecture tirée de son lieu de naissance ou de son surnom. Le témoignage de Jean, évêque de Taron, est trop formel : « Basile était un Arsacide, parce que sa mère était une Arménienne » (1). D'ailleurs, le nom arménien du frère de Basile, Symbate, est un gage que sa mère n'était pas d'origine étrangère.

Il ne faut pas oublier que les milieux arméniens connaissaient une autre tradition, d'après laquelle Basile était originaire de la bourgade de Thil, dans la région de Taron (2). On se demande si ce renseignement ne provient pas du même évêque Jean, qui, Taronite lui-même, devait bien savoir si Basile était originaire de cette contrée. Voilà une raison de ne pas négliger la tradition relative à l'origine taronite de Basile.

La région de Taron constituait depuis des siècles le domaine héréditaire des Mamikoniens. Mais les Bagratides avaient réussi à y prendre pied dès le VIIe siècle. En 775, pendant la grande révolte arménienne contre les Arabes, Taron se trouvait sous l'autorité d'un Bagratide influent, Ashot, fils de Sahak. Ses descendants surent s'y maintenir pendant les siècles suivants. Il est possible qu'un foyer mamikonien ait subsisté à Thil de Taron. L Arménien Maïkes ou Amaïkes, qu'on donnait pour le grand-père de Basile, porte un nom mamikonien. Peut-être est-ce de Thil qu'il est parti pour Constantinople. Mais le nom du frère de Basile, Symbate, était particulier aux Bagratides, et fait supposer que la famille de Basile avait des attaches, du côté des femmes, avec la race des Bagratides.

De toute façon, Basile n est pas un Arsacide. La race des Arsacides était éteinte depuis longtemps. L'Arménie comptait nombre de familles princières très réputées, qui se disputèrent, après la chute des Arsacides, le pouvoir politique dans le pays. Deux d'entre elles se distinguèrent surtout, celles des Ba-

(1) VARDAN, *Hist.*, p. 85.

(2) VARDAN, *Hist.*, p. 85. ; ASOłIK, *Hist.*, p. 145. Les Bagratides se sont maintenus en Taron jusqu'en 966 (ASOłIK, *Hist.*, p. 183) ; les deux fils du dernier Ashot, Grégoire et Bagrat, se déclarèrent parti-

gratides, et des Mamikoniens, deux familles très vénérées, plus anciennes d'ailleurs que celle des Arsacides ; elles sont connues au moins depuis le roi des rois Tigrane (1). La lutte entre ces deux maisons pour régir les destinées de l'Arménie consistait, en somme, à choisir entre deux orientations, byzantine ou arabe. La politique des Bagratides, tendant à rétablir de bonnes relations avec les Arabes, aboutit a les rendre maîtres du pays. Le calife leur envoya la couronne royale. Les Mamikoniens, tournés vers l'Empire chrétien, durent reculer devant ses ennemis et se retirèrent à Byzance. Les grands dignitaires arméniens qui ont brillé dans l'Empire appartiennent pour la plupart à la descendance des Mamikoniens. Nul doute que, sans Basile, ils n'eussent réussi à fonder une dynastie à Byzance, en la personne de Bardas César. Est-ce un Bagratide qui barra le chemin à un Mamikonien, ainsi qu'il arriva en Arménie, ou bien Basile représentait-il cette même race mamikonienne, ou l'union des deux illustres familles ?

Parmi les savants qui ont rejeté l'origine arsacide de Basile, il en est qui ont commis l'imprudence de mettre en doute ou même de nier en même temps son origine arménienne : on a jeté « das Kind mit dem Bade ». Si Basile n'était pas arménien, pourquoi eût-on tenté de le faire remonter à la famille royale d'Arménie ? Le savant commentateur des œuvres de Constantin Porphyrogénète, Reiske, a été le premier à parler de l'origine slave de Basile, en alléguant que Hamza d'Ispahan l'appelle slave, alors que, depuis longtemps, l'érudit d'Herbelot avait expliqué le sens de cette expression chez les auteurs arabes.

L'idée de Reiske fit son chemin, surtout parmi les savants slaves. Basile, grand empereur, fondateur de la plus brillante dynastie de Byzance, méritait évidemment qu'on se disputât sa gloire...

Un byzantiniste russe a examiné, dans une étude spéciale, les opinions émises au sujet de l'origine de Basile, depuis Du Cange jusqu'à nos jours. Sa conclusion est que Basile doit être considéré comme un Arménien, ou un Arméno-slave (2).

(1) N. Adontz, *L'Arménie à l'époque de Justinien*, pp. 411-415. (en russe).

(2) Vasiliev, *Vizantijskij Vremennik*, XII, 1905, p. 148

Un autre byzantiniste, français celui-ci, a fait remarquer avec raison que ce n'est pas là une solution du problème, mais une simple combinaison de renseignements divers. Mais lui-même a commis l'erreur d'affirmer que « l'origine arménienne de Basile ne s'appuie que sur la fausse généalogie de Photius, et que le témoignage des sources arabes, qui en font un Slave, mérite d'être pris en considération » (1).

Il ne faut pas confondre l'origine arménienne et l'origine arsacide de Basile, deux choses bien distinctes. La généalogie attribuée à Photius est fausse dans la mesure où elle affirme l'origine arsacide de Basile. Mais elle fournit tout de même une preuve en faveur de son origine arménienne : sans celle-ci, on n'eût pas cherché à faire de Basile un descendant des Arsacides. Les auteurs byzantins doutent de son origine arsacide, mais admettent sa nationalité arménienne. Dire que l'origine arménienne de Basile n'a d'autre fondement que la généalogie de Photius, c'est se moquer de la vérité. Le témoignage de la *Vita Euthymii* est tout à fait indépendant de Photius. Quant aux attestations arabes, il ne faut pas en abuser : elles ne concernent que la mère de Basile, son père étant hors de cause. Une mère qui donne à son fils le nom de Symbate ne peut être slave qu'au sens géographique du mot.

Mais la preuve la plus décisive nous est fournie par l'histoire de Byzance elle-même. Basile n'est pas le premier Arménien, ni le dernier, qui soit monté sur le trône. On voit les Arméniens briguer le sceptre impérial dès le VIIe siècle. Presque chaque empereur eut un compétiteur arménien. Nous ne citerons ici que les exemples les mieux attestés : le général Vahan fut proclamé empereur contre Héraclius en 635 ; le patrice Valentin Arsacide se souleva contre Constant II en 644 ; le général Mezezios (arm. Mežež) fut proclamé empereur contre Constantin IV en 668 ; Philippicus Bardane est empereur de 711 à 713 ; le curopalate Artavasde l'est en 742 ; le général Alexis Mouseles, en 790 ; Bardane le monostratège est proclamé empereur en 803 ; le *quaestor* Arsaber, en 808 ; Léon l'Arménien occupe le trône de 813 à 820 ; Thomas le Rebelle, de 821 à 822 ; Théodora, princesse mamikonienne,

(1) L. Bréhier. *Revue Historique*, 1922, janvier-février, p. 67.

est impératrice de 842 à 857 ; Bardas est tout-puissant de 856 à 866 ; enfin Basile règne de 867 à 886. Y a-t-il lieu de penser que Basile n'était pas un Arménien ? La dynastie de Basile dut compter avec les ambitions des familles arméniennes de Kourkouas, de Phocas, de Lécapène, de Skleros et d'autres. Rien ne nous permet de supposer que la longue chaîne des ambitions arméniennes, plusieurs fois séculaire, ait été interrompue par un Slave, alors que l'histoire byzantine ne nous fournit aucun exemple d'un fait de ce genre.

L'argument général, tiré de l'histoire de Byzance, mettrait fin à toute hésitation quant à l'origine de Basile, même si les preuves directes faisaient défaut.

La question de l'identité de Basile n'est pas un problème de vaine érudition. Byzance doit sa grandeur à la collaboration effective des peuples qui lui ont été incorporés. Déterminer la contribution de chacun, les services qu'il a rendus à l'Empire, permettrait de mieux comprendre le caractère de celui-ci et de sa civilisation. Aux Arméniens revint un rôle de premier plan : les héros les plus remarquables de l'histoire byzantine étaient arméniens de naissance ou d'origine.On a l'habitude de les représenter comme des aventuriers, comme des enfants gâtés de la fortune, comme des chevaliers errants qui cherchaient la gloire sur les grands chemins. Rien n'est plus faux. Si les Grecs étaient les maîtres incontestables de l'Empire par la langue et la civilisation, les Arméniens, grâce à l'esprit constructif et au génie militaire de leur race, se rangeaient parmi ceux qui ont le plus contribué à le maintenir.

Notes complémentaires.

P. 65 . *Date de la naissance de Michel III.* M. E. Stein, dans un article des *Mélanges Bidez*, a prouvé que Michel est né en 837. Le raisonnement de M. N. Adontz n'en est que renforcé (N. d. l. R.).

1. —L'évêque Vahan dont il est question ci-dessus (cf. p. 249) n'est autre que le *Βαάνης Μαστράβων* qui assista au concile de

Constantinople, en 879 (Mansi, XVII, p. 377). *Μαστράβων* n'a rien à voir, contrairement à ce que plusieurs savants ont supposé (cf. en dernier lieu F. Dvorník, *Les légendes de Constantin et de Méthode*, p. 180), avec Tamatarcha ou Tmutarakan. La vraie leçon est *Ματραβάν*. Il s'agit d'un couvent arménien bien connu de Taron, le monastère de *Matravan* ou *Matravanq*. Ce dernier nom apparaît sous la forme *Ματραβάτζ* dans les *Notitiae episcopatuum* publiées sous le nom de Léon le Sage (Migne, *P.G.*, CVII, p. 384). *Matravatz*, ou plutôt *Matravantz*, pour *Matravanitz*, est la forme vulgaire du génitif du même nom. Ainsi s'appelait l'église élevée sur les reliques, ramenées de Sébaste par saint Grégoire l'Illuminateur, de Jean le Précurseur et de saint Athénogène. *Matravan* signifie « couvent-martyrion », des mots *maturn* = martyrion, et *van* ou *vanq* = couvent. V. Agathange, *Histoire*, éd. d'Edjmiatsin, p. 422 ; Zénobe, p. 8 ; Jean Mamikonien, p. 12 et *passim* ; Grégoire Magistros, *Lettres*, éd. Kostaniantz, p. 22.

2. — Syméon Magister (p. 686 Bonn) décrit en ces termes l'aspect physique de Basile : *ἦν δὲ οὗτος τὴν μὲν μορφὴν τοῦ σώματος ἀνθηρότατος, εὐεκτικός, σύνοφρυς, εὐόμματος, σκυθρωπός, μελανόχρους, τὴν ἡλικίαν μέσος τοῦ εὐμήκους, τὰ στέρνα πλατύς, κατηφής, καὶ ὡς ἄν τις εἰκάσῃ, τῶν ἑαυτοῦ συλλογιζόμενος*. « Physiquement, il était robuste, vigoureux ; ses sourcils se rejoignaient ; ses yeux étaient grands, son regard sévère, son teint basané ; il était de taille modérément élevée ; il était large de carrure et tenait la tête baissée, plongé, eût-on dit, dans ses pensées. » Nous n'avons aucune raison de suspecter la fidélité de ce portrait, qui pourrait fort bien avoir été inspiré au chroniqueur par quelque monument figuré. On avouera que les traits qu'il prête à Basile — les sourcils qui se rejoignent, les grands yeux sombres, le teint basané —, caractéristiques du type arménien, ne s'appliqueraient guère à un Slave... Et l'on comprend dès lors que Constantin Porphyrogénète ait pu écrire de la famille de Basile qu'elle avait conservé ses caractères ethniques.

LA PORTÉE HISTORIQUE DE L'ORAISON FUNÈBRE DE BASILE I

PAR SON FILS LEON VI LE SAGE

L'abbé A. Vogt et I. Hausherr, éditeurs de l'Oraison funèbre de Léon VI le Sage, ont, peut-être, raison de dire que l'Oraison de Léon est vide de faits et assez impersonnelle. Il n'en est pas moins vrai que c'est un document historique de grande importance.

La Vie de Basile, telle que son petit-fils l'a laissée, ne semblait pas mériter beaucoup de créance. Elle est trop chargée de fables pour ne pas donner quelque méfiance. On avait même raison de les croire inventées par Constantin Porphyrogénète pour exalter le nom de son aïeul. Mais voici que le Discours de Léon le Sage vient plaider la cause de son fils contre tous soupçons. Le Discours comporte une esquisse de la Vie de Basile, dans ses grandes lignes. L'orateur n'a pas eu le loisir nécessaire pour raconter la vie complète, en s'arrêtant sur les détails, encore que son but ne fût pas d'écrire l'histoire, mais de faire l'éloge d'après les règles de l'éloquence. Il a laissé le soin d'un exposé détaillé à son fils Constantin Porphyrogénète. Si l'on compare l'œuvre du père à celle du fils, on verra que la première a préparé le canevas pour la dernière. Dans ce sens, l'Oraison de Léon est une preuve éclatante de la probité littéraire de Constantin Porphyrogénète. Il n'a rien fabriqué ou altéré, mais il a soigneusement reproduit tout ce qu'il a entendu raconter à la cour et qu'on racontait du temps de son père, et du vivant de Basile lui-même. Le fond de la biographie de Basile figure déjà dans le Discours de Léon : l'origine arsacide de Basile, l'état inférieur « pareil à celui de la foule », la noblesse de ses manières, la prestance du corps, la beauté de l'âme ; sa bravoure devenue éclatante « à l'arrivée à l'âge d'homme » et qui le

« faisait concourir afin de » remporter des victoires, allusion certaine aux exploits de Basile dans la lutte ; les signes nombreux qui lui présageaient l'Empire dès son enfance et pendant son adolescence ; l'apparition du martyr Diomède lui prédisant l'Empire ; l'entrée au service de l'empereur, en qualité de parakimomène ; le mariage avec « la meilleure des femmes » ; les augures qui présagèrent à elle aussi l'Empire ; la réception du diadème de la main de celui qui régnait alors, et la disparition de ce dernier, « par un destin inscrutable ». Tels sont les faits signalés dans l'Oraison, et ce sont les points essentiels de la Vie, écrite par Constantin Porphyrogénète.

Il y a encore d'autres comparaisons à faire. Léon pense que Basile a trouvé l'État « comme une vieille femme chaussée de sandales », sinon « à moitié décharnée ». C'est aussi l'avis de Constantin. Les œuvres internes de Basile, ses victoires sur les ennemis, de nombreuses constructions, palais, temples, maisons privées, enfin la politique de conciliation dans les affaires de l'Église, tout cela est décrit aussi par son fils. Somme toute, l'Oraison de Léon est tout à fait conforme, dans ses grandes lignes, au « genre » de Constantin Porphyrogénète.

En particulier, l'Oraison contient quelques indications précieuses, qui permettent de discuter au premier abord le problème de l'âge de Léon et de sa légitimité.

D'après la déclaration de l'auteur, il avait vingt-deux ans au moment où il écrivait son discours. Mais quand l'a-t-il écrit ? Les savants éditeurs croient que le Discours a été prononcé peu de temps après la mort de Basile. Cependant le Discours n'offre aucun indice chronologique, sauf ce qui est dit à la fin du Discours : « Récemment, ô père, tu as revêtu l'admirable robe de la royauté... après avoir rejeté la robe impériale ; récemment, tu es allé jouir de la splendeur d'en-haut... récemment tu es allé goûter les fruits très doux... ; maintenant, tu es devenu grand et honoré près de Dieu. »

L'opposition d' *ἄρτι* et de *νῦν* fait ressortir une chose : c'est qu'un certain laps de temps s'écoula entre la date de la mort de Basile et celle du Discours. Mais rien ne permet d'en déterminer la longueur. Les éditeurs admettent que le Discours a été prononcé à un moment où Photius n'avait pas

encore cédé le siège à Étienne ; et puisque cela est arrivé, à leur avis, à la Noël de 886, le Discours doit donc être antérieur à cette date.

Pourtant le long passage consacré à Étienne, fait entendre comme H. Grégoire l'a bien marqué, que l'avènement d'Étienne était déjà un fait accompli (1). Les derniers mots de ce passage, où il est question de la paix établie dans l'Église, *τὸ τῇ ἐκκλησίᾳ τὴν εἰρήνην δι' ἐκείνου περιποιηθῆναι,* justifient absolument l'interprétation d'H. Grégoire. Dans ce cas, le Discours serait postérieur à la Noël de 886, date de l'avènement d'Étienne. Encore cette date ne semble-t-elle pas indiscutable. Rien n'autorise à l'affirmer, comme rien non plus n'empêche de la remettre à la Noël de l'an 887 (2).

En présence de cette incertitude, il serait difficile d'admettre les conclusions hâtives auxquelles se sont arrêtés A. Vogt et I. Hausherr au sujet de la naissance de Léon et de sa légitimité. Il faut rejeter leur « subtile exégèse », d'après laquelle Basile aurait épousé Eudocie vers 858, sur l'ordre de Michel et d'après laquelle ce mariage, « peut-être plus ou moins secret » aurait été rendu public peu avant le couronnement de Basile par Michel... De ce mariage seraient nés Constantin vers 859 et Léon, en 864. Cette exégèse est aussi arbitraire qu'erronée. Si les indications de Léon demandent un commentaire, il faut le faire sur la base des renseignements que les chroniqueurs nous fournissent.

Basile avait quatre fils et autant de filles. Les fils étaient Constantin, Léon, Alexandre, Étienne.

Les auteurs ne mentionnent pas la naissance du premier fils. Sur les autres fils nous avons les attestations suivantes :

SYM. MAG., 681 B. : *τῷ δὲ Σεπτεμβρίῳ μηνὶ τῆς ιε' ἐπινεμήσεως ἐγεννήθη Λέων* (et non pas Constantin, qui est une faute) *ὁ βασιλεὺς ἐκ Μιχαὴλ καὶ Εὐδοκίας τῆς Ἰγγερίνης ἔτι περιόντος τοῦ Μιχαήλ.*

SYM. LOG., *Georg. mon. cont.,* 835 B. : *ἐγεννήθη δὲ Λέων ὁ*

(1) *Byzantion,* VII, 1932, 631.

(2) Si notre conjecture au sujet des cinq années (et quelques mois du patriarcat) se confirme, c'est bien à partir du 25 décembre 887 qu'il faudrait compter le « règne » d'Étienne ; cf. *infra,* p. 549 (H. G.).

βασιλεὺς ἐκ Μιχαὴλ καὶ Εὐδοκίας τῆς Ἰγγηρίνης ἐτιπεριόντος αὐτοῦ Μιχαήλ, μηνὶ Σεπτεμβρίῳ α', ἰνδικτιῶνος ιε'.

LEO GRAM., 249 : *ἐγεννήθη δὲ Λέων ὁ βασιλεύς. .... δεκεμβρίου πρώτῃ* — Slav., p. 109.

Étienne

SYM. 688 : *ἐν τῇ ἑορτῇ τῶν Χριστοῦ γέννων προσελεύσεως γενομένης βαπτίζει ὁ βασιλεὺς [διὰ Φωτίου] Στέφανον τὸν υἱὸν αὐτοῦ ἐν μεγάλῃ ἐκκλησίᾳ.* La même chose chez les autres, sans mention de Photius, GEORG. 840, LEO GRAM. 254 — Slave, 111.

Alexandre.

SYM. 690 : *τῷ ε' αὐτοῦ ἔτει τῆς τοῦ Νοεμβρίου μηνὸς ἐγεννήθη Ἀλέξανδρος βασιλεὺς ἀπὸ Ἴγγηρος Εὐδοκίας, γνήσιος παῖς Βασιλείου.* Le même chez GEORG. 841 LEO GRAMM. 255 — Slav. 111.

Comme on le voit, les auteurs ne s'accordent pas sur le jour de la naissance de Léon. L'un donne le mois de septembre sans indiquer le quantième, l'autre, le premier septembre ; et le troisième, le premier décembre. Léon VI lui-même atteste que son anniversaire précédait de quelques jours la fête de S. Thomas qu'on célébrait le six octobre (1). Cela veut dire qu'il est né à la fin de septembre ou dans les premiers jours d'octobre. Il semble que la discordance soit due à une mauvaise leçon : la confusion, dans le cas du 1er décembre, a été, peut-être, causée par la particule *δὲ* : *ἐν τῷ δ' ὀκτωμβρίῳ* ou *δ' ὀκτωμβρίου*, devenu *δεκεμβρίῳ*.

Ce qui importe, c'est que les deux auteurs placent la naissance de Léon dans la quinzième indiction. Cela donne l'an 866 pour les mois de septembre, d'octobre ou de décembre. Les éditeurs se sont trompés en mettant « le mois d'octobre, la quinzième indiction, en l'an 867 ». Bardas fut tué au mois d'avril de la quatorzième indiction. Basile fut couronné en mai de la même indiction (2) ; l'un et l'autre fait tombe l'an 866. Mais à partir de septembre de la même année 866 com-

(1) *Introduction de l'Oraison funèbre de Basile I*, p. 10.
(2) *Vita Basilii*, 238, et 239.

mence la quinzième indiction. *Léon est donc né vers le premier octobre* 866.

L'année suivante, Basile se proclama empereur autocrate. Les auteurs signalent que l'empereur fit baptiser son fils Étienne à la Noël. Ils entendent la Noël de la même année ou de la deuxième, parce que Syméon parle ensuite des événements de la troisième année du règne de Basile. Étienne serait donc né au mois de décembre 867 ou plutôt 868. Eudocie ayant pris part à l'assassinat de Michel, il est peu probable qu'elle ait été enceinte en ce moment. Aussi la date de 868 est-elle préférable.

Syméon place la naissance de Léon au mois de novembre de la cinquième année de Basile, c'est-à-dire en 870 ou 871 selon que l'on considère le 26 mai 866 ou le 24 septembre 867 comme début de son règne. Syméon semble compter à partir du 26 mai, à en juger par le fait qu'il place la mort d'Ignace à la douzième année du règne de Basile : *τὸ ιβʹ τελευτᾷ ὁ πατριάρχης Ἰγνάτιος*. Ignace est mort en 877, le 23 octobre, ce qui donnera la douzième année, si on commence le règne au 26 mai 866.

D'après Constantin Porphyrogénète, Étienne était le plus jeune fils de Basile, alors que les auteurs cités le tiennent pour plus âgé qu'Alexandre. Cedrenus va même jusqu'à dire qu'Alexandre avait vingt ans lors de son avènement, *νεανίας τὸ εἰκοστὸν τῆς ἡλικίας* (1). C'est complètement faux, mais cela prouve tout de même qu'il considérait, Alexandre comme le dernier fils de Basile. Constantin Porphyrogénète n'a-t-il pas été influencé par l'acrostiche *ΒΕΚΛΑΣ*, où Étienne est donné pour le plus jeune frère ? Pourtant la disposition des lettres peut être expliquée par le besoin de composer un nom moins barbare, Beclas au lieu de Beclsa. Malgré l'autorité de Constantin, il serait plus conforme à la vraisemblance qu'Étienne fût plus âgé qu'Alexandre : on comprendrait mieux pourquoi Basile avait consacré à l'Église Étienne et non pas Alexandre ; ensuite, Étienne aurait un âge plus convenable au moment de monter sur le siège patriarcal.

Les recherches que nous avons faites aboutissent à établir

(1) Cedr., II, 274.

que Léon naquit au mois d'octobre 866, Étienne en décembre 868, et Alexandre en novembre 870.

Or, que nous apporte l'Oraison funèbre de Léon, qui puisse ébranler ces dates relatives à la famille de Basile? Léon VI est d'accord avec les chroniqueurs pour affirmer que Basile épousa Eudocie lorsqu'il était parakimomène. C'est un point chronologique très sûr. Une jeune fille, de noble famille, qui figurait parmi les fiancées impériales, ne pouvait certainement se marier à un simple protostrator, fût-il impérial. Basile succéda, dans cette charge, à Damien, qui périt, selon Syméon, pendant la dixième année du règne de Michel. Le même auteur place l'autocratie de Michel en l'an 855, après quatorze années de règne conjoint avec sa mère. Par conséquent, sa dixième année sera 865. Bientôt après, Michel ordonna à Basile de répudier sa femme, Marie, pour lui donner comme épouse Eudocie Ingérine, sa prétendue concubine. L'année suivante, Eudocie mit au monde Léon, son premier fils.

Léon VI ne dit pas autre chose. Michel voulait donner à Basile une épouse : on la trouva. « Peu auparavant » Michel lui-même devait se marier ; de tous les côtés, de belles filles se rassemblèrent : Eudocie Ingérine était du nombre. L'empereur ne la choisit pas, puisque Eudocie, sa future mère, était destinée à un autre. La Providence lui réservait une joie ultérieure. « Peu de temps après » elle épousa Basile.

A. Vogt et I. Hausherr veulent, d'après ce passage, contester la date du mariage de Basile et celle de la naissance de Léon. Ils mettent le mariage de Basile vers 857 ou 858, « peu de temps après le mariage de Michel, qui eut lieu en 855 ». Mais, puisqu'à cette époque Basile n'était pas encore patrice et parakimomène, ils s'empressent d'accuser Léon de faute et de contradiction.

Malheureusement ils ont fait trop d'état d'expressions oratoires comme « peu auparavant » ou « peu de temps après ». Dans le passage en question, l'idée que l'auteur met en évidence est que sa future mère, « la plus belle des femmes », s'était trouvée dès le début digne de l'empereur, et que Dieu lui réservait, meilleure qu'elle était, un mari meilleur aussi, son père. Ce serait décidément une gaucherie impardonnable pour l'orateur, s'il se permettait de dire que cette réserve

dura dix ans. On pouvait et devait dire seulement, en pareil cas, que la Providence d'en haut fit bientôt ou « peu de temps après », de sa prévision une réalité. Il n'y a pas lieu de chercher dans cette tournure oratoire une valeur chronologique.

Léon VI dit dans son Oraison qu'il a 22 ans, c'est-à-dire, qu'il est né en 864, si l'Oraison a été écrite peu après la mort de Basile, en 886, comme l'admettent les savants éditeurs. A ce propos, A. Vogt émet une foule de suppositions qui embrouillent plus la question qu'elles ne l'élucident. La précision que Léon nous donne sur son âge paraît très étrange, sinon douteuse, pour un orateur qui s'exprime généralement dans un langage vague et assez indécis. La phrase : *εἴκοσι γὰρ ἔτη ἐπὶ δυσὶ τοῦτο συνάγεται* n'est-elle pas une glose? Admettons toutefois qu'elle soit authentique.

La date de naissance de Léon est mieux établie que celle de l'Oraison ou du sacre d'Étienne. Elle se trouve fixée à la quinzième indiction, qui est 866, comme nous venons de le voir. A. Vogt rejette cette date d'autant plus facilement qu'il a eu tort de croire que la quinzième indiction tombe en l'année 867. Si Léon VI est né en 866 et a prononcé son discours à l'âge de 22 ans, le discours doit dater de l'an 888. Il est probable qu'il a été prononcé à l'occasion de l'anniversaire de Basile, au mois d'août.

Comme il est démontré dans l'Introduction de l'Oraison, Léon a modelé son *ἐπιτάφιος* sur ceux de Grégoire de Nazianze, prononcés en l'honneur de son frère Césaire et de son ami Basile de Césarée. Ce dernier est mort le premier janvier 379 ; le discours de Grégoire a été prononcé deux ans après, le jour de l'anniversaire de la mort (1). Léon VI a non seulement copié Grégoire de Nazianze, mais il lui est resté fidèle même sur ce point : il a choisi le second anniversaire pour célébrer la mémoire de son père. Même l'idée du discours semble lui être suggérée par son modèle. Léon dit que son Oraison lui sert de prémices, *τῶν λόγων ἡ ἀπαρχή*. Ici aussi il copie son maître Grégoire de Nazianze, qui dit la même chose pour

(1) F. Boulenger, *Grégoire de Nazianze* (dans *Textes et documents pour l'étude historique du christianisme*, publiés sous la direction de H. Hemmer et P. Lejay, Paris, 1908), p. xxxii.

son éloge de Césaire, *αὗται τῶν ἐμῶν λόγων αἱ ἀπαρχαί* (1). On peut objecter contre la date de l'Oraison, proposée par nous : si elle est de 888, elle ne peut servir de « prémices », car Léon a prononcé un discours lors du sacre d'Étienne, qui est antérieur à l'an 888. D'abord, il est difficile de prendre à la lettre les mots de Grégoire de Nazianze. Le fameux orateur, né en 330, a reçu le sacerdoce en 361 et prononcé le discours en honneur de son frère vers 369. Il est peu probable que l'orateur-né qu'il était, eût manifesté son éloquence pour la première fois à l'âge de 40 ans. Peut-être entend-il par prémices le premier discours de ceux qui seront destinés à son frère.

Justement, c'est dans un sens analogue que Léon VI emploie ces expressions. « Il convient, dit-il, que comme à Dieu, nous apportions aussi, dans la mesure de nos facultés, nos prémices à ceux qui, après lui, certes, sont les auteurs de notre naissance ». L'orateur reconnaît donc deux auteurs de sa naissance : Dieu et ses parents ; et,de même qu'il a apporté ses prémices à Dieu, il veut maintenant les apporter aussi à ses parents. Par les prémices apportées à Dieu, il faut entendre l'*Ὁμιλία ἐν τῷ τῆς Θεοῦ Σοφίας ἐπωνύμῳ ναῷ ῥηθεῖσα*, le jour du sacre de son frère Étienne. De cette manière, l'Oraison funèbre de Léon ne présente aucune difficulté ; au contraire, elle confirme la chronologie, constituée d'après les données des auteurs byzantins, dont A. Vogt a le tort de ne pas tenir compte : Léon, né le 1er octobre 866 ; Étienne, en décembre 868 ; Alexandre, le 23 novembre 870 (ou 871).

Pour ce qui est de la légitimité des fils de Basile, l'Oraison deLéon ne nous apporte rien qui puisse jeter la moindre tache sur la vie conjugale de ses parents.Au contraire, empreinte d'un amour filial si émouvant, d'un respect si élevé envers son père et sa mère, elle se présente comme une preuve éloquente contre la calomnie odieuse qui pèse sur l'honneur de sa famille..

Certains chroniqueurs disent que Léon, et même Constantin seraient des bâtards, nés de Michel et d'Eudocie. Ils racontent que Michel avait donné Eudocie à Basile pour épouse à con-

(1) Grégoire de Nazianze, *o. c.*, p. 32.

dition qu'il ne serait qu'un mari fictif, le droit conjugal étant réservé à Michel. En échange, Michel avait mis sa propre sœur Thécla à la disposition de Basile pour être sa maîtresse. On faisait croire que les deux premiers fils d'Eudocie avaient pour père Michel et non pas Basile.

A l'occasion de la mort de Constantin, les chroniqueurs disent qu'il était « *υἱὸς Μιχαὴλ βασιλέως ἐξ Εὐδοκίας, ὡς δὲ λόγος υἱὸς Βασιλείου* » (1). C'est une pure calomnie. En effet, Constantin était considéré à un moment donné comme fiancé de la fille de l'empereur Louis. Après avoir échoué dans ses entreprises réitérées pour s'emparer de Bari, Louis demanda du secours à Basile et lui proposa un traité d'alliance, promettant de le consacrer par le mariage de sa fille Hermengarde avec le jeune Constantin. L'entretien se place en 870 ou 871. Les délégués de Louis étaient venus à Constantinople pour arranger l'affaire (2).

Or, à cette époque Constantin devait avoir, pour pouvoir se présenter comme fiancé, au moins 14 à 15 ans. Donc il doit être né vers 855, alors que le mariage de Basile avec Eudocie fut conclu dix ans après, en 865, peu avant la fin tragique de Bardas. Il est évident que la naissance de Constantin ne pourrait avoir aucun rapport avec le « remariage » de son père. Constantin était né, sans nul doute, de sa première femme Marie.

Quant à la légitimité de Léon, elle est aussi hors de doute. S'il faut croire les chroniqueurs, Michel pratiquait un commerce intime avec Eudocie depuis sa première puberté. Pour metttre fin à cette liaison, sa mère Théodora, avec le consentement du ministre Théoctiste, avait imposé son mariage avec une autre Eudocie, appartenant à la famille du Décapolite. Michel épousa Eudocie, sans rompre ses liens avec Eudocie Ingérine. La date de son mariage n'est pas connue d'une façon certaine, mais elle doit être antérieure au meurtre de Théoctiste en 856. On ne saurait trop la reculer, puisque Michel, né en 839, devait avoir un âge « décent » pour que sa

(1) Sym. 692 ; Cont. Georg., 844 ; Leo Gramm., 258.

(2) Mansi, XVI, p. 7-8e : causa nuptialis commercii quod efficiendum ex filio imperatoris Basilii et genita praefati Dei cultoris Augusti ab utraque parte sperabatur simul et parabatur.

mère, dame vertueuse, eût décidé de le marier. Basile accepta Eudocie pour femme en 865. De cette manière, Michel aurait continué ses relations avec Eudocie Ingérine, sa maîtresse, encore une dizaine d'années après son mariage, sans compter les années précédentes.

Or, durant tout ce temps, Michel n'eut aucune postérité ni de sa femme légitime, ni de sa prétendue maîtresse. Mais la belle Eudocie, devenue l'épouse de Basile, lui donna bientôt un premier enfant, l'année qui suivit son mariage, en octobre 866 ; puis, deux fils Étienne et Alexandre (ou Alexandre et Étienne) et quatre filles. A la vérité, il n'y a ici aucune raison de douter, ni de parler de la paternité de Michel, resté stérile comme mari et comme amant.

Léon VI se reconnaît le fils de Basile. S'il avait le moindre soupçon sur son origine ou sur la moralité de ses parents, il n'eût pas composé son discours élogieux, il n'eût pas parlé en un langage si chaleureux au monde « qui avait devant les yeux leur histoire ». Rien ne l'engageait à s'afficher publiquement en panégyriste de ses parents, sinon la conviction ferme qu'ils étaient le meilleur couple du monde.

Les éditeurs de l'Oraison ont traité aussi cette question, mais en essayant quelques hypothèses, l'une plus gratuite que l'autre. Ils se demandent pourquoi Léon VI a prescrit de donner à Michel une sépulture digne du rang impérial. Sans doute pour la même raison qui a poussé Théophile à condamner à mort les meurtriers de Léon V, qui avaient porté son père au trône. Ils croient que Léon VI « s'est peut-être moqué de ses auditeurs et a bravé toutes les convenances pour atteindre un but politique et personnel, dont, au surplus il n'avait pas besoin ». A quoi servait donc cette raillerie, s'il n'avait pas besoin du but politique?

Ensuite, les mêmes savants admettent que Léon VI « a ignoré lui-même ses véritables origines », mais ils s'empresssent heureusement d'effacer cette hypothèse « encore moins croyable ». Enfin, il leur est venu à l'esprit que l'Oraison « n'est peut-être pas de Léon, mais fut composée plus tard pour démentir les bruits fâcheux ». Il ne reste rien, dans ce cas, des belles pages qu'ils ont consacrées eux-mêmes à l'authenticité de l'Oraison. Il faut pourtant leur rendre cette justice qu'ils ont abouti finalement « à la vérité, plus simple

que des suppositions tardives, incontrôlables et malveillantes », et ils admettent que Léon fut réellement fils de Basile et d'Eudocie.

Léon VI a une grande admiration pour sa mère, « la plus belle des femmes ». Il apporte des renseignements précieux permettant de rectifier l'histoire d'Eudocie sur un point essentiel. Ce que racontent les chroniqueurs sur l'amour précoce de Michel pour Eudocie, sur l'intervention de sa mère ou sur le mobile du mariage de Michel est démenti par les affirmations de Léon.

On apprend de Léon VI que Michel avait choisi sa femme par la même voie que son père, c'est-à-dire, au moyen d'un concours de beauté, et qu'Eudocie Ingérine avait figuré parmi les concurrentes. D'après les chroniqueurs, Michel connaissait déjà intimement Eudocie : sa mère voulait le marier, précisément pour le séparer d'Eudocie. Comment expliquer alors qu'Eudocie ait été admise au concours? Il est clair que les chroniqueurs se trompent. Il est plus probable que la passion de Michel envers Eudocie fut postérieure à son mariage. Sinon, il l'eût épousée, et sa mère n'aurait pu l'en empêcher. Lui qui, peu après, chassa sa mère du pouvoir et assassina son ministre, pouvait fort bien réaliser ses caprices.

Du reste, Eutychius, patriarche d'Alexandrie, (mort vers 940), sait que Michel a proposé la femme dont il était épris à Basile, parce qu'il « avait sa femme légitime et ne pouvait en prendre une autre » (1).

Les chroniqueurs, démentis sur un point, perdent tout crédit sur d'autres. Peut-on ajouter foi au bruit frivole sur le ménage à trois, sous une forme digne d'un farceur libertin et non d'un empereur? Eutychius s'est efforcé de trouver quelque raison à cette étrange transaction d'amour. Mais son explication n'est pas convaincante non plus. La cour byzantine n'a jamais été un jardin des vertus, non plus qu'une forteresse de la discipline morale. Si Michel l'avait voulu, il aurait pu répudier sa femme et se remarier avec une autre, comme des empereurs l'ont fait avant lui et le feront après lui. Le

(1) VASILIEV, *Byz. et Arabes*, II, App. 20.

patriarche d'Alexandrie raconte que Basile, questionné sur le motif de l'assassinat de Michel, a répondu que l'empereur l'avait forcé à épouser une femme dont il était épris et qu'il voulait réserver pour lui. Basile a obéi et, s'étant repenti, ensuite, il a tué Michel.

Cela veut dire que le drame du 24 septembre avait un caractère à la fois politique et « romanesque ». Eudocie Ingérine n'était point une personne aussi légère qu'on nous la présente. Fille du grand logothète, elle appartenait à l'illustre famille des Martinaces (Martinakioi). Théophane, la femme de l'empereur Léon VI, provenait de la même famille. On racontait à Byzance qu'à la naissance de Michel, son père Théophile avait interrogé une femme Sarrasine, connue par ses prédictions, pour savoir quelle famille donnerait la plus longue suite d'empereurs. La devineresse avait nommé les Martinaces. C'est une allusion à Eudocie.

Peut-être Théophile avait-il l'intention de s'allier à cette maison, à laquelle l'unissaient d'ailleurs des liens de parenté (1). Léon VI dit dans son Oraison que « bien des augures lui présageaient à elle aussi l'Empire » (2). Il entend sans doute par là l'oracle de la Sarrasine. Il est presque incroyable que Michel ait cédé à autrui la femme qu'il aimait éperdument. Si c'était le cas, si vraiment Basile avait épousé Eudocie sous la pression de Michel, et à une condition si honteuse, il n'eût jamais gardé Eudocie après son triomphe et il l'aurait renvoyée à ses parents plutôt encore que l'autre Eudocie, femme de Michel. Nous voyons au contraire que Basile, dès qu'il se fut emparé du palais, envoya immédiatement chercher Eudocie dans le palais de St. Mamas. Cela signifie qu'Eudocie avait choisi son mari de bon gré et sans aucune contrainte. Eudocie a probablement pris une part active à la conjuration contre Michel. Si l'on veut dégager de toutes les fables malveillantes un noyau historique, acceptable pour le bon sens humain, on n'hésitera pas à conjecturer que Michel, qu'il ait eu Eudocie pour maîtresse ou non, a tenté de la poursuivre après son mariage avec Basile, et en a été cruellement puni. C'est après le meurtre de Michel

(1) CONT. THÉOPH, 121.
(2) *Oraison funèbre*, p. 52-53.

qu'on a fabriqué toute l'histoire frivole. sur Eudocie et Basile pour expliquer la révolution survenue le 24 septembre. Pour les mauvaises langues ou pour la foule ordinaire, les grands événements politiques se présentent souvent comme n'ayant d'autre mobile que les petits intérêts ou intrigues personnelles.

Cette question doit être liquidée une bonne fois, si savoureux que soit le sujet pour les anciens et les modernes. La cour byzantine était trop isolée, trop fermée au monde extérieur, pour qu'on puisse attacher quelque importance aux bruits semés par la foule sur ce qui se passait dans les chambres à coucher du Grand Palais. Ils ne méritent pas plus de confiance que les frivolités, de toute sorte, qu'on aime à raconter de nos jours sur une grande cour impériale ruinée. On ne saurait trop s'en méfier. Il y a des choses qui ne sont point de la compétence de la rue.

Note complémentaire.

Dans ce fascicule de *Byzantion.* en grande partie consacré aux règnes de Michel III, de Basile Ier et de Léon VI, nous avons plus d'une fois, comme MM. Dvorník et Grégoire, réfuté des opinions de M. Albert Vogt. Est-il besoin de dire, en notre nom et au nom de la rédaction, en quelle estime nous tenons l'auteur et son livre capital? Le *Basile* I de Vogt reste la base de toutes les recherches historiques qu'on entreprendra sur le IXme siècle.

LES LÉGENDES DE MAURICE ET DE CONSTANTIN V,

EMPEREURS DE BYZANCE

I. *L'empereur Maurice* (1).

L'historien arménien Kirakos de Gandzak nous a conservé une curieuse histoire sur l'avènement de l'empereur Maurice. « Après Tibère, raconte-t-il, règna Maurice. Certains disent qu'il était originaire du village d'Ošakan, d'autres, qu'il était de Taron. A cause de sa pauvreté, il partit pour Constantinople, et là, par hasard, il eut la chance de devenir empereur. Voici comment. A la mort de l'empereur Tibère, la discorde surgit entre les grands, dont aucun ne voulait obéir à l'autre. Une lutte acharnée s'engagea. C'était à qui remporterait la victoire et prendrait le pouvoir. Le patriarche intervint. Il les engagea à tirer au sort. L'heureux gagnant devait régner, les autres devaient se soumettre. Ils devaient s'y engager d'avance par un serment écrit, signé de tous. Le tirage au sort consistait en ceci : on devait ouvrir à l'aube la porte de la ville,

(1) La question des origines de Maurice a été traitée par P. K. Ter-Sahakian dans son travail (en arménien) sur *les Empereurs arméniens à Byzance,* dont Merk a donné un compte-rendu dans *Byz. Zeitschr.*, 1910, p. 549. Pour mettre d'accord les renseignements byzantins et arméniens, Ter-Sahakian s'est rallié à l'avis du P. Alishan à savoir que le père de Maurice était probablement un Romain, et sa mère une Arménienne. Voir aussi E. Stein, *Studien zur Geschichte des byzantinischen Reiches*, p. 85, n. 14.

et le premier homme que l'on y rencontrerait, fût-il d'humble naissance, on devait le mander au palais ; tous les grands s'assembleraient ensuite dans une salle, et celui-là serait couronné empereur, auquel il mettrait la couronne sur la tête. Tout le monde s'y engagea et la discorde cessa. A l heure dite, donc, on ouvrit la porte de la ville et l'on vit devant la porte Maurice, vendant quelques légumes, pour gagner sa vie. Les soldats se saisirent de Maurice, le menèrent au bain, lui mirènt des vêtements précieux, et enfin le conduisirent au palais. Lorsqu'on eut expliqué à Maurice pourquoi on l'avait fait venir, il leur demanda à tous de lui remettre par écrit un serment, lui garantissant que ceux qui échoueraient (ne seraient pas favorisés par la chance), ne le tueraient pas. Les grands lui jurèrent tous qu'il ne devait avoir aucune inquiétude. Ensuite, ils prirent place, tous pleins d'espoir, chacun pensant qu'il serait l'élu. Le trône était au milieu, la couronne sur le trône et les brodequins impériaux tout près du trône. Maurice parut. Il prit dans ses mains la couronne et circula parmi l'assemblée des grands, tous assis. Le premier dont il s'approcha fut radieux, tandis que le sècond était tout abattu. Lorsqu'il quitta le premier, celui-ci à son tour fut rempli de tristesse et ce fut à son voisin de se réjouir. Ainsi, il circulait parmi les grands. Deux et trois fois, il fit le tour de l'assemblée, causant tour à tour à tous de la joie et de la peine. Enfin Maurice alla droit vers le trône, y monta et posa la couronne sur sa propre tête. A cette vue, les grands demeurèrent frappés de stupeur. Mais puisqu'ils avaient juré d'agréer celui qu'il couronnerait, ils lui pardonnèrent. Le patriarche s'approcha, lui mit les brodequins impériaux et se prosterna devant lui. Les grands se prosternèrent à leur tour et poussèrent cette acclamation : vive l'empereur Maurice !

On raconte aussi que Maurice envoya un message à son père, l'invitant à venir auprès de lui, afin de jouir de sa gloire. « S'il ne le désirait pas, qu'il lui envoyât des instructions lui permettant d'exercer le pouvoir ».

Ses messagers partirent. Ils arrivèrent au pays du père de Maurice, qu'ils trouvèrent occupé à cultiver son jardin. Ils lui remirent l'ordre de l'empereur. Le père leur répondit :

« Je ne suis point digne d'être le père de l'empereur ». Puis il se mit à arracher les gros choux, à leur couper les têtes et à les enterrer. Quant aux petits choux, il les soignait et les mettait en ordre. Les envoyés ayant vu cela, le prirent pour un fou. Ils le quittèrent et se retirèrent sans avoir compris ce qu'il avait fait. Revenus chez l'empereur, ils lui racontèrent tout, et surtout l'acte extravagant qu'il avait commis dans le jardin.

Maurice, les ayant entendus, se mit à rire, mais ne dit rien. Il fit arrêter les grands qu'il tenait pour ennemis de son pouvoir et les extermina tous afin qu'ils ne complotassent pas contre lui. Après quoi, il fit venir les gens qu'il avait envoyés chez son père et leur dit : « Voilà quel était le conseil de mon père. Voilà le sens de ce qu'il a fait dans le jardin, et vous ne l'avez pas compris ».

Certains le disaient originaire du village d'Arpasous de Cappadoce, que plus tard le général de Tibère transforma en ville.

Maurice, à cause de son caractère trop dur et trop sévère, périt misérablement avec toute sa famille. Son armée se souleva contre lui, sous le commandement de Phocas, qui veut dire « feu », qui le tua et qui régna à sa place (1).

* * *

Il existe une autre version du même récit sur Maurice, qui a été publiée récemment, et que nous croyons utile de reproduire ici en traduction française.

« L'empereur de Byzance Maurice mourut. Il avait épousé Zakran, la sœur de Khosrov, roi des Perses. Voici comment s'est passé l'assassinat de Maurice. Maurice étant devenu empereur de Constantinople, envoya quelqu'un chez son père en Arménie dans la ville d'Ani. Son père était jardinier. Le Romain arriva et chercha David, père de Maurice. Il l'appela chez lui et lui dit : « Ton fils Maurice te demande, car il a pris l'Empire des Romains ». David, le père de Maurice, l'ayant entendu, se mit à rire et dit : « Je ne puis venir, j'aime mieux mon petit jardin que l'Empire romain, car

(1) Kirakos (Cyriaque) de Gandzak, *Hist. Arm.*, pp. 27-29.

comment permettra-t-on à un étranger de régner? » David donna à manger à son hôte, tandis que, entré dans le jardin, il se mettait en devoir de déraciner toutes les grosses plantes, qu'il remplaçait par de plus petites. A cette vue, le Romain demanda : « Que fais-tu donc? » David répondit : « Je fais ce qu'il faut faire. » L'envoyé revint chez Maurice sans le père. Il raconta devant l'empereur ce que le vieillard avait fait. L'Empereur comprit que c'était un conseil au sujet de ses grands. Il fit arrêter tous les grands du pays des Grecs. Il jeta les uns dans la mer et envoya les autres en exil. Il dota ensuite des gens du commun des dignités de patrice et de stratège... » (1).

***

La légende sur l'avènement de Maurice n'a rien d'historique. Les conditions dans lesquelles Maurice est monté sur le trône sont bien connues. L'empereur Tibère, quelques jours avant sa mort, le nomma son successeur. Il n'avait pas d'enfant mâle, mais deux filles, dont l'aînée Constantine, fut donnée en mariage à Maurice. Le nouvel empereur était chef de la garde impériale lorsque Justin II l'envoya en Orient pour remplacer le général Justinien qui menait la guerre contre les Perses. Maurice ne pouvait donc passer pour un marchand de légumes au moment où la bonne fortune lui offrit le trône. Les auteurs byzantins le croient originaire d'Arabissus, ville de l'Arménie Mineure, le Yarpuz d'aujourd'hui. Sa mère, Ioanna, était la sœur de l'évêque de la ville Adelphius. L'évêque de Mélitène, Domitianos, était son neveu, fils de son frère Pierre. Le père de Maurice, Paul, vivait encore lors de son avènement ; il le fit venir d'Arabissus à Constantinople. Il n'avait qu'un frère, Pierre, qu'il nomma curopalate, et trois sœurs, dont l'une, Damiana, eut un fils nommé Athénogène, qui fut évêque de Petra en Arabie. Le seul trait historique de la légende arménienne se réduit à ceci : Maurice avait envoyé chercher son père. La seconde version a grand tort d'appeler celui-ci David au lieu de Paul. Tout de même on dirait que la légende

(1) *Šapuh Bagratide, Hist.* p. 3-4 (Pseudo-Šapuh). Suit le récit de l'assassinat de Maurice.

a conservé une autre réminiscence historique. Le village Ošakan dispute à Arabissus l'honneur d'être la patrie de Maurice. Mais à part Ošakan, la légende connaît un troisième pays qui prétend au même honneur : c'est le pays de Taron. On sait que, d'après une tradition arménienne, Taron passait pour la patrie de Basile I et non pas de Maurice, originaire d'Ošakan. Il s'est donc produit une confusion dans la légende. On a transféré à Maurice ce qui appartenait à Basile I. La pauvreté de Maurice semble également empruntée à la légende de Basile. On se demande si l'image du pauvre diable devant la porte de la capitale n'est pas un simple reflet de la figure de Basile devant la porte Dorée, dans la fameuse légende de S. Diomède. Nous aurions donc la preuve que les Arméniens eurent connaissance de cette légende. Mais ils l'ont oubliée, ses débris se sont « cristallisés » autour du nom de Maurice.

Le récit sur l'intronisation de Maurice doit sa déformation à l'influence de la légende de Basile. Tibère confia le pouvoir à Maurice dans une grande assemblée, en présence des sénateurs et des seigneurs de la cour. L'empereur, après avoir fait une allocution solennelle, posa la couronne sur la tête de Maurice. Cela transparaît encore dans la légende arménienne ; les assistants espéraient, peut-être, chacun pour sa part, être choisis comme successeurs de l'empereur mourant, comme notre légende présente les choses. La fin de la scène, pourtant, a été altérée par « contamination » avec ce qu'on connaissait sur Basile I, qui, de simple paysan s'était élevé à la dignité impériale. Ce n'est pas Tibère, d'après la légende, qui avait posé la couronne sur la tête de Maurice, mais Maurice s'était couronné lui-même.

Un autre point sur lequel insiste la légende, c'est l'origine de Maurice. Les auteurs arméniens répètent avec persistance qu'il était originaire d'Ošakan. Ce village, connu sous ce nom encore de nos jours, est situé près d'Ejmiacin, et possède le tombeau de Maštoc, le fondateur de la littérature arménienne. Les modernes ont rejeté la prétention d'Ošakan, au profit d'Arabissus. Même Saint-Martin, qui était doué d'un flair spécial pour reconnaître les éléments arméniens de l'histoire byzantine, s'est rallié à ceux qui se sont pro-

noncés pour Arabissus. L'autorité d'Evagrius lui a paru décisive dans ce litige (1).

Cependant les témoignages arméniens contiennent des détails qui ne sont pas à rejeter. Il faut seulement les interpréter. Asołik (II, 6) atteste que Maurice était d'Ošakan et plein d'amour pour son village natal, ce qui avait donné lieu à un adage qu'on pourrait rendre ainsi: «D'ici à Ošakan— en avant l'encens ! »

Un autre adage est mentionné dans la seconde version du récit sur Maurice. Le texte chez Šapuh Bagratide est incomplet, à cause d'une lacune de plusieurs feuillets. Les éditeurs l'ont complété d'après les recueils dits Oskeporik (« ventre doré »). On y raconte, entre autres, que Maurice rétablit la paix en Arménie, si bien qu'on disait communément : « Il est tranquille, comme du temps de Maurice ».

Cela s'accorde avec la réalité. Les guerres continuelles, dont le théâtre était l'Arménie, prirent fin sous Maurice. En 591, les frontières de l'Arménie byzantine furent reculées de Theodosiopolis (Erzeroum) au bord du lac de Sevan au nord, et de Martyropolis (Mufarkin), au bord du lac de Van au sud. Ainsi la majeure partie des pays arméniens passa sous la domination de Byzance. C'est sans doute à cette occasion que la ville de Širakašat a été dénommée Mauricopolis en honneur de Maurice (2). Širakašat-Mauricopolis se trouvait dans la région d'Ani ; c'est pour cela que les envoyés de Maurice, d'après la seconde version, vinrent à Ani pour chercher son père, et non à Ošakan. Malgré la politique néfaste que les autorités byzantines poursuivaient en matière ecclésiastique, au grand mécontentement des Arméniens, ceux-ci trouvaient la domination de l'Empire chrétien plus supportable que celle des Perses. La popularité de Maurice chez les Arméniens peut s'expliquer sans recours à l'hypothèse d'une origine arménienne, mais l'adage concernant Ošakan restera dans ce cas énigmatique.

Il est curieux que, d'après un témoignage, Arabissus partage la prétention d'Ošakan comme l'objet de la solli-

(1) Lebeau, X, p. 146, note 3.
(2) Moïse de Khorene, *Géographie*, p. 34.

citude de Maurice. Arabissus fut aussi rebâti et orné de superbes édifices. Un tremblement de terre le renversa en 586. L'empereur ordonna de le rebâtir encore et d'en faire une ville plus belle que n'était la première. De nouveau la ville périt dans un violent tremblement de terre ; elle fut ruinée de fond en comble (1).

Ce récit n'est pas moins légendaire que celui d'Ošakan. Il y a assurément un lien entre les deux localités considérées comme patries de Maurice. Au fond, leurs prétentions peuvent être conciliées, si l'on admet que les parents de l'empereur provenaient vraiment d'Ošakan, et qu'ils l'avaient quitté pour aller s'installer à Arabissus. Après la réorganisation des pays arméniens, faite sous Justinien en 536, on observe une forte migration arménienne vers les terres d'Empire. Il est possible que c'est à cette époque que la famille de Maurice émigra à Arabissus.

Pourtant le témoignage formel d'Évagrius semble empêcher de concilier de cette manière les renseignements divergents. Il dit que Maurice tirait son origine, ainsi que son nom, de l'ancienne Rome, *ἕλκοντα μὲν τὸ γένος καὶ τοὔνομα ἐκ τῆς πρεσβυτέρας Ῥώμης* (2).

Nous ne croyons pas ce témoignage à l'abri de toute contestation. En effet, pour quelle raison une famille noble romaine aurait-elle dû quitter l'illustre ville pour aller s'établir dans un coin lointain de l'Empire comme Arabissus, qui n'offrait aucun avantage et qui, au surplus, était exposé, comme un poste purement militaire, au danger perpétuel des Perses? Évagrius est le seul auteur qui nous donne ce renseignement. On peut se demander si l'historien ne le doit pas à une conjecture philologique personnelle, basée sur la forme romaine du nom de *Mauricius*. Il souligne que le nom est romain, ce qui est de nature à confirmer notre suspicion. L'historien n'est-il pas parti du nom de Maurice pour conclure à son origine romaine? Un grand personnage romain, Philippicus, avait épousé une des sœurs de Maurice. Ce fait pouvait encourager l'historien dans sa conclusion arbitraire.

(1) Michel le Syrien, ed. Chabot, II, p. 359.
(2) Evagrius, *Hist. Eccl.*, V, 19.

Voilà pourquoi la prétention d'Ošakan n'est pas du tout à négliger. Les Arméniens connaissent bien Maurice. Il a gagné sa réputation en Arménie dans la campagne contre les Perses. Les Arméniens avaient soutenu le roi Khosroès, protégé de Maurice, contre le rebelle Bahram Čubin, sans doute sur l'ordre de Maurice. Le général arménien Mušel partit pour Constantinople après le triomphe de Khosroès pour se présenter à l'empereur. Toutefois Maurice n'était pas un ami des Arméniens, qui le détestaient pour sa politique funeste envers l'église arménienne et envers les féodaux du pays. C'est lui qui conçut le premier l'idée de transporter de force les princes arméniens en Thrace pour les employer contre les barbares. Il conseillait à son allié Khosroès de faire la même chose, de forcer les princes arméniens à aller se battre à l'extrémité du royaume perse contre ses ennemis. Somme toute, Maurice a plutôt fait du mal aux Arméniens. Personne en Arménie n'aurait songé à s'enorgueillir de lui. On ne peut donc soupçonner dans la légende arménienne un sentiment de vanité nationale qui aurait poussé à lui attribuer une origine arménienne. Au contraire, la renommée de Maurice était à tel point mauvaise, que le préjugé national aurait amené à méconnaître plutôt qu'à reconnaître sa nationalité. Si, malgré tout cela, les Arméniens insistent sur sa naissance à Ošakan, on ne peut négliger la valeur de la légende arménienne, comme le font des savants.

On ne saurait faire état contre notre thèse du fait que la famille de Maurice ne porte pas de noms arméniens. Les Arméniens byzantins ne gardaient pas en général leurs noms nationaux. Ceux qui sont connus sous des noms arméniens appartiennent tous à l'aristocratie féodale. Celle-ci avait des noms propres à elle. Les classes inférieures, ainsi que le clergé, se servaient ordinairement des noms chrétiens selon le calendrier ecclésiastique. Maurice est présenté dans la légende arménienne comme le fils d'un jardinier. On ne le rattachait donc pas à la noblesse. Il est tout de même à noter que le fils de sa sœur Damiana s'appelait Athénogène, nom relativement rare, et qui était aussi celui du petit-fils de Grégoire l'Illuminateur.

De toute façon, l'origine de Maurice n'est pas si claire

qu'on le croit généralement et la tradition arménienne vaut autant que le témoignage d'Évagrius. *Mauricius* peut bien être une traduction du nom arménien *Sev-ouk* (ou *Sev-ik*), dérivé de *sev*, « noir » avec un suffixe *ouk* (1).

II. *Légende de Constantin V*

« Après l'empereur Léon régna son fils Constantin. Il fut surnommé Kaballinos, c'est-à-dire ramasseur de crottins, car, l'armée arabe étant campée près du fleuve Halys, Constantin ordonna de ramasser du fumier et de le jeter dans le fleuve. L'aspect du fleuve effraya les Arabes qui estimèrent que l'armée ennemie devait être innombrable, et qui prirent la fuite devant l'empereur. On raconte que Constantin tua en un seul jour cinq lions, l'un après l'autre » (2).

Sur les épithètes injurieuses accolées au nom de Constantin V, voyez les témoignages recueillis par Alfred LOMBARD, *Constantin V, empereur des Romains*, p. 12, 13. L'épithète de *κοπρώνυμος* qui naturellement est une insulte, suppose l'épithète de *καβαλλῖνος*. Celle-ci n'est pas nécessairement injurieuse à l'origine ; nous supposons que c'est un sobriquet amical donné par ses soldats (qui l'idolâtraient) à ce grand cavalier que fut Constantin. Il y a un parallélisme évident entre *Κωνσταντῖνος* et *Καβαλλῖνος*. On a gardé l'initiale et la terminaison du nom et l'on a changé dans un esprit de plaisanterie familière *Κωνσταντ-* en *Καβαλλ-* par allusion au goût équestre, à la passion hippique, si l'on veut, de l'empereur. Mais bientôt ses adversaires, les iconophiles, se sont emparés de ce sobriquet et l'ont rapproché de *Καβαλλῖνα* qui veut dire « crotin de cheval. » Le goût des chevaux est devenu pour les pamphlétaires iconophiles, le goût du fumier, de l'ordure. De là *Κοπρώνυμος*. Nous n'insistons pas, car tout cela est connu.

(1) LAZARE DE PHARPE, p. 127. Le R. P. Paul PEETERS a trouvé possible que le nom Stylianos, que portait le fameux ministre de Léon VI, reproduise le nom arménien *Siuni*, compris comme dérivé du mot *siun* « colonne » (*Handes Amsoreay* 1926-1927, p. 727).

(2) KIRAKOS, *Hist.*, p. 40.

Mais le texte arménien nous apprend que même en admettant que *καβαλλῖνος* eût ce sens « stercoraire », les partisans du héros iconoclaste avaient réussi quand même à l'expliquer d'une manière honorable pour le victorieux *Βασιλεύς*. L'auteur de cette explication, nouvelle pour nous, s'est inspiré dans son invention de réminiscences antiques. Ce n'est pas étonnant ; on a vu tout à l'heure dans l'histoire du père de Maurice apparaître le thème bien connu par Hérodote et par Tite-Live (1) du conseil muet donné par l'abattage de fleurs ou d'épis qui dépassent les autres (Périandre et Thrasybule, Tarquin). On a reconnu aussi l'anecdote de Dioclétien aimant mieux planter ses choux que reprendre l'empire. Pareillement Constantin donnant par une masse de fumier l'illusion d'une nombreuse cavalerie à l'adversaire, rappelle l'évaluation de la force de la cavalerie perse par l'abondance de son fumier dans l'Anabase (2). Ce qui est plus important peut-être, c'est l'anecdote sur Constantin tueur de lions. Ce simple détail suffit pour justifier l'hypothèse de M. H. Grégoire sur Constantin V héros épique (3). Je suis en mesure, grâce à une jolie trouvaille de M. Ernst Stein, de compléter cette indication isolée jusqu'ici. Dans la chronique des évêques de Naples, rédigée avant la fin du IXe siècle, peu après 872 (4), on trouve un important fragment de la légende de Constantin dont la phrase du chroniqueur arménien n'est qu'une bribe détachée. Voici ce texte précieux qui se passe de commentaire et que n'a pas connu M. Alfred Lombard, dernier biographe de Constantin V : *Hunc aiunt Constantinum robustiorem fuisse virum, qui leonem, ferocissimam bestiam, pugnando occidit, et draconi se opposuit et ipsum interemit. Nam dum quadam aquae ductum sua magnitudine detineret, et multos fetore suo*

(1) Hérodote, V 92, 6.
(2) Xénophon, *Anabase*, Livre I, chap. 6.
(3) *L'Age héroïque de Byzance*, dans *Mélanges Jorga*, p. 383 sqq. Paris, 1933. *Revue des Et. gr.* 1933, p. 32.
(4) Capasso, Società Napolitana di Storia latina, Monumenti Storici, Serie prima cronache, t. I, p. 196, Napoli 1881 (*Chronicon episcoporum Neapolitanae Ecclesiae*).

perimeret, nullumque alium consilium repperiret semet ipsum pro omnibus Constantinus periculo dedit statuens semet ipsum cum dracone conflicturus. Factoque sibi loricam falcatam, quam novaculis acutissimis ex omni parte munivit, atque ad locum ubi ille teterrimus draco quiescebat, devenit. Nihil conctatus relictos suos, ad eum solus introiit . . . .
(Ici un feuillet manque dans le manuscrit) . . . . . .
Noluerunt eos recipere, quo audito universi ex diversis provinciis ad eum collecti sunt et una cum ipsis civitas obsessa est, et, ne in tam multitudinem famis adgresseret, corii solidos pro aureis nomismatis fecit a negociatoribus dari, et recipi promittens eos, dum in palatio introierat omnes colligere et aurei solidos ad corii solidos commutare. Constantes autem obsidentibus urbem, hii, qui intra civitatem erant, veniam impetrantes, cum gloria ab omnibus receptus est. Ingressus Constantinus palatio, promissum quod de solidis fecerat explevit.

Muratori avait bien raison d'annoter à propos de l'histoire du dragon : *Neminem Graecorum novi qui draconis hujus ab impio principe debellati meminerit.* Soyons sûrs que les *τραγούδια* étaient là-dessus moins muets que les chroniques. Quant au conte de la monnaie de cuir, il contient peut-être une part de vérité. D'autre part, il s'agit naturellement du siège de Constantinople par Constantin lors de la révolte d'Artavasde (743). Ici, les chroniqueurs (voyez les textes dans Lombard, p. 28) nous parlent de cette masse de bouches inutiles chassées de Constantinople par Artavasde, que Constantin traita avec une intelligente humanité, qui fut l'une des principales causes de sa popularité durable. Quel dommage que la perte d'un feuillet nous ait privés d'autres traits de cette légende de Constantin, devinée par Lombard et par M. Grégoire, mais que seul le texte découvert par M. Stein nous révèle enfin. Peut-être cette détérioration du codex napolitain n'est-elle pas accidentelle. Peut-être ce feuillet épique fut-il arraché par quelque lecteur orthodoxe indigné de voir parler ainsi de l'impie Copronyme?

Note complémentaire.

P. 9. *Sur le nom de Mauricius.* Mauricius ne serait-il pas tout simplement l'arménien *Mowrik*? Ainsi s'appelait un

diacre du patriarche Nersès (mort en 371) d'après l'historien Fauste de Byzance. En tous cas c'est Mowrik que apuh Bagratide nomme l'empereur. On trouve également cette forme chez Kirakos. Il est vrai qu'Ammien Marcellin mentionne un Mauricius, officier dans l'armée romaine, et qu'un jurisconsulte du nom de *Mauricianus* est cité dans le Digeste. L'origine du nom peut donc être romaine.

P. 11. *La monnaie de cuir.* — L'historien arménien Asołik (III, 16) raconte que le prince arabe Ibn-Khosroès, celui chez qui s'enfuit Bardas Scléros « ordonna de mélanger l'argent brillant avec le cuivre et le plomb ; comme les marchands refusaient d'accepter cette monnaie, il fit inscrire son nom sur des tessons ou sur du cuir, et donna (ces tessons et ces morceaux de cuir) à quelques uns pour acheter des vivres ou des vêtements ». Nous livrons ce texte curieux aux historiens des finances byzantines.

NOTES ARMÉNO-BYZANTINES

I

Les sceaux des Makhitar.

Un grand nombre des sceaux publiés par G. Schlumberger, dans sa *Sigillographie de l'empire byzantin*, ne sont pas encore identifiés. Parmi eux, il y en a deux qui portent les légendes suivantes :

1. *ΣΦΡΑΓΙ(ς) ΝΙΚΗΤΑ ΤΟΥ ΜΑΧΗΤΑΡΙ*

2. *Θ(εοτο)ΚΕ ΒΟΗΘΕΙ ΤΩ ΣΩ ΔΟΥΛΩ ΒΑΣΙΛ(ειω) ΒΕΣΤ(η) ΚΡΙΤ(η) (καὶ) ΚΑΤΕΠ(ανω) ΜΕΛΙΤ[ΗΝΗΣ] (καὶ) ΛΙΚΑΝΔ(ου) ΤΩ ΜΑΧΗΤ(α)Ρ* (1)

Le premier sceau appartient donc à Nicétas Makhitar, le second à Basile, Makhitar, vestite, juge et catépan de Mélitène et de Lykandos. Il est probable que Nicétas et Basile sont deux frères, fils d'un certain Makhitar.

Or, Makhitar n'est autre que le nom arménien **Մխիթար**, Mkhithar, qui signifie, de même que **մխիթարիչ**, « paraclet ». (2)

L'un des fils de Makhitar, Basile, s'intitule catépan de Mélitène et de Lykandos, ce qui porte à croire que cette famille était originaire de la région de l'Euphrate.

Nous n'hésitons pas à identifier Makhitar avec un seigneur arménien dont il est question chez Matthieu d'Édesse. Cet auteur nous a transmis une curieuse légende, d'après laquelle

(1) G. Schlumberger, *Sigillographie*, pp. 675 et 282.

(2) Le P. V. Laurent croit pouvoir contester l'origine arménienne de ce nom, reconnue depuis longtemps par Schlumberger, et cherche à tort à le ramener à un mot grec, dont l'existence est plus que problématique (*Échos d'Orient*, 1932, p. 348, n. 2.)

Tzimiscès, monté sur le trône, traita les princes héritiers avec honneur, comme l'avait fait son prédécesseur Nicéphore Phocas, et « fit fuir les fils de l'empereur Romain d'auprès de l'infâme impératrice à Vasakavan, dans le canton de Handzith : on amena Basile et Constantin auprès de Spramik, la mère du grand Mkhithar, pour que personne ne les fît périr par le poison » (1).

Tzimiscès, au dire du même auteur, songeait à se retirer dans un couvent et, avant de le faire, « envoya chercher à Vasakavan, dans le canton de Handzith, Basile et Constantin, fils de l'empereur Romain, qu'il avait mis à l'abri auprès de Spramik, par crainte de l'infâme impératrice, extrêmement méchante » (2).

Quelle est l'origine de cette histoire légendaire et sur quoi repose-t-elle? Cela ne nous intéresse pas pour l'instant. Ce qui nous importe, c'est que le nom de Mkhithar y est mentionné. Il existait donc, du temps de l'empereur Tzimiscès, à Vasakavan, un seigneur arménien qui portait le nom de Mkhithar et qui était assez réputé pour être connu jusqu'à la cour impériale. Quel que soit le degré de véracité de l'histoire que nous avons rappelée, on ne peut douter que Spramik et Mkhithar ne soient des personnages historiques, au même titre que Basile et Constantin.

Vasakavan rappelle le nom de Vasak, l'un de ces princes qui, sous Léon VI, échangèrent leurs domaines contre des terres dans la région de Lykandos. Il est possible que Mkhithar possédait le Vasakavan, en qualité de descendant de la famille de Vasak. Les jeunes princes impériaux ont été confiés à la mère du grand Mkhithar, et non pas à sa femme. Le texte arménien permet de rapporter le mot « grand » à Spramik, plutôt qu'à Mkhithar, et de lui donner le sens de « vieille », « avancée en âge ». Toutefois, la vieille dame Spramik semble devoir la vénération dont elle était l'objet à la reputation de son fils Mkhithar. Il faut admettre que l'empereur Tzimiscès a connu personnellement Mkhithar, étant natif de la même région. De plus, Mkhithar a dû être un fonctionnaire

(1) Matthieu d'Édesse, ch. 7, p. 8.
(2) Id., ch. 17, p. 35.

de haut rang, puisque ses fils, pour se faire connaître, font usage de son nom.

Quant au catépanat de Basile ou à la date de son sceau, il faut, pour déterminer celle-ci, rappeler que le thème de Lykandos a été créé par Mélias (= Mleh), ce valeureux soldat qui en fut le premier stratège et le resta jusqu'à sa mort, en 934. Un autre Mélias dirigea les premières opérations de la campagne de Tzimiscès en qualité de domestique des scholes, et périt devant la ville d'Amid, en 973. Il appartient à la même famille et est, sans doute, le fils du fondateur du thème de Lykandos. Le choix de l'empereur, quand il le nomma géneral en chef, doit s'expliquer par le fait qu'il était à ce moment stratège de Lykandos, thème akritique, dont les chefs étaient les plus qualifiés pour diriger des opérations militaires dans le pays voisin. C'est ainsi que Romain Diogène, en 1071, confia la même charge de domestique des scholes à Philarète (1), le fameux prince arménien qui, dès ce moment, était assez puissant pour s'imposer à l'attention de l'empereur. On connaît encore Georges Mélias, qui, sur un sceau, s'intitule protospathaire, et qui est peut-être le fils du second Mélias, à moins qu'il ne soit identique à celui-ci (2).

Le gouvernement de Lykandos aura passé à la famille de Makhitar, après l'extinction de celle de Mélias. Le catépanat de Basile, fils de Makhitar, doit remonter à une époque postérieure à l'année 973, date de la mort de Mélias. Nous savons d'autre part que, vers le milieu du XIe siècle, le catépan de Mélitène était un certain Krinotes. Michel le Syrien raconte qu'en 1377 = 1065, une troupe d'Arméniens, forte de trois cents hommes, attaqua le pays de Claudia, la région de Mélitène, et tua le catépan Krinotes (3).

Krinotes est une altération de Krinites, nom d'une famille arménienne bien connue à Byzance, dont le berceau doit être cherché dans la région de Handzith, comme nous nous proposons de le montrer ailleurs. Nous savons également qu'en 1043, le stratège de Mélitène était le patrice Léon, fils de Lampros (4). Le catépan Basile doit être antérieur à Léon,

(1) ANNE COMNÈNE, VI, 9, p. 299.
(2) Voir H. GRÉGOIRE, *Byzantion*, t. VIII (1933), p. 79 sqq.
(3) MICHEL LE SYRIEN, trad. Chabot, III, p. 164.
(4) CÉDRÉNUS, II, p. 550.

puisque son père Makhitar était contemporain de l'empereur Tzimiscès. Les termes extrêmes pour le catépanat de Basile seraient donc 973 et 1043. Le thème de Lykandos, assez étendu au moment de sa création, fut amputé par la suite d'une partie de son territoire, qui fut cédée au roi de Vaspourakan, Sénék'erim, en 1016. Peut-être fut-ce la raison pour laquelle l'ancien thème-stratégie tomba au rang de catépanat. Si le protospathaire Georges Mélias n'est pas identique au Mélias de l'an 973, mais son fils et successeur, son gouvernement se placera entre 973 et 1016, et, par conséquent, celui du catépan Basile, entre 1016 et 1043.

On sait qu'une des lettres de l'archevêque de Bulgarie Théophylacte est adressée à un certain Makhitar, *τῷ Μαχητάρῃ*. Théophylacte quitta son siège pour se rendre à Constantinople sur les instances de l'empereur Michel Ducas (1071-1078), qui lui confia l'éducation de son fils Constantin. La lettre adressée à Makhitar est antérieure à l'année 1078, puisqu'elle a été écrite quand Théophylacte résidait encore en Bulgarie. Il est curieux de noter la manière dont l'archevêque s'exprime dans ce document : *δόξαν, οἶμαι, τῷ ἀληθινῷ Παρακλήτῳ τὴν πρὸς ἡμᾶς ἔτι κατάβασιν ἀναβάλλεσθαι, ἵν' ἢ δοκιμάσῃ τὸν πόθον, ἢ δείξῃ μὴ ἀξίους τῆς αὐτοῦ χάριτος* (1). Y aurait-il là une allusion au nom du destinataire de la lettre, Makhitar, qui signifie précisément, comme nous l'avons signalé, *παράκλητος*?

Ce correspondant de Théophylacte pourrait ne pas être différent, comme le suggère le P. Laurent (2), du drongaire de la Veille *Μαχητάριος* (cf. *Βραχάμης* et *Βραχάμιος*, *Κουρτίκης* et *Κουρτίκιος*), correspondant de Psellos. La lettre que celui-ci lui adresse (Sathas, *Μεσαιωνικὴ Βιβλιοθήκη*, V, p. 352) est rédigée en termes si flatteurs que nous sommes obligés de le considérer comme un personnage influent et de grande renommée. Le P. Laurent a signalé quelques autres personnes portant le même nom, qui appartiennent certainement à la même famille. Deux d'entre elles, Georges, protoanthypatos et notaire impérial en 1082, et Michel, vestarque en

(1) Migne, *P. G.*, CXXVI, col. 312.
(2) *Échos d'Orient*, 1932, p. 348.

1087, semblent être les fils du correspondant de Théophylacte et de Psellos. L'époque à laquelle ils vivaient et surtout l'instruction littéraire que supposent leurs fonctions permettent d'en faire les fils de ce haut dignitaire, si estimé des deux grands savants, ses contemporains. Les deux autres, Jean et Léon, qu'on place au XIIe siècle, sont trop proches, chronologiquement, des personnages dont il vient d'être question pour qu'on ne les rattache pas à ceux-ci. Un prêtre de la chancellerie impériale, connu en 1361 et en 1383, et qui, selon le P. Laurent, pourrait être le même qu'Alexis, copiste et notaire patriarcal au XIVe siècle, paraît être le dernier rejeton de cette illustre famille.

Ajoutons pour terminer qu'un Mkhithar est signalé dans l'armée de Radvan, fils de Toutoush, émir d'Alep. Il prit part à sa campagne contre la ville d'Édesse, dont le gouverneur était alors le curopalate Thoros, prince arménien. Ce Mkhithar porte le titre de patrice, ce qui atteste qu'il avait été au service de Byzance. Peut-être appartient-il aussi à la famille dont nous nous sommes occupés, car ce nom est insolite dans les milieux féodaux arméniens (1).

II

La lettre de Tzimiscès au roi Ashot (Ašot).

Le document en question est bien connu. Il s'agit de la lettre que l'empereur Tzimiscès adressa au roi d'Arménie Ashot Bagratide (953-977), lors de sa fameuse offensive contre les Arabes, en 975. Elle nous a été conservée par Matthieu d'Édesse. On la connaît par la traduction française de Dulaurier (2). Elle a été traduite aussi en russe par un des professeurs d'arménien de l'Institut de Lazareff (3).

Faut-il dire que cette lettre est un document tout à fait

(1) MATTHIEU D'ÉDESSE, ch. 146, p. 304.

(2) E. DULAURIER, *Chronique de Matthieu d'Edesse*, Paris, 1868. Le texte arménien parut un an après, en 1869, à Jérusalem. La seconde édition, faite à Edjmiatsin, a comblé quelques lacunes, parfois très importantes, de la première, mais elle est loin également d'être une édition critique.

(3) *Vizantijskij Vremennik*, X (1903), p. 19.

authentique? Elle ne contient rien qui ne soit conforme à ce que nous savons de l'expédition de Tzimiscès. Une seule chose pourrait paraître assez inquiétante : on discerne mal la raison qui aurait déterminé l'empereur à l'adresser au roi d'Arménie. La lettre, telle qu'elle est traduite en français et en russe, ne permet pas de la découvrir.Les traducteurs n'ont pas compris la partie finale du document. L'un l'a simplement omise, et Dulaurier l'a rendue d'une façon erronée.

Matthieu d'Édesse raconte qu'à la nouvelle de l'issue désastreuse de la campagne du général Mélias (= Mleh), qui, après ses premiers succès, fut battu près d'Amid et tomba aux mains de l'ennemi, l'empereur Tzimiscès se mit en campagne contre les Arabes pour venger l'honneur de ses armes (1). Il se rendit tout d'abord en Arménie, entra en Taron et établit son camp devant la forteresse d'Aytseats-berd (= château des Chèvres), près de la ville de Moush. L'arrivée inattendue de l'armée byzantine était de nature à alarmer les princes arméniens. Aussi s'empressèrent-ils de se réunir auprès du roi Ashot avec leurs troupes, pour être prêts à toute éventualité.

Pourtant, l'empereur n'était pas mal disposé envers le pays ; il entra en négociations avec le roi Ashot, conclut un traité d'alliance avec lui, lui demanda un corps auxiliaire de 10.000 hommes, prit des vivres et se retira pour continuer son expédition. L'empereur victorieux poussa jusqu'aux environs de Jérusalem, triomphant partout, et, la campagne terminée, envoya à Ashot la lettre qui nous occupe, dans laquelle il fait le récit de ses exploits. A la fin de cette lettre, il revient sur la question de la forteresse d'Aytseats-berd, et nous fait entendre que cette question a été l'objet d'une discussion entre Ashot et lui, au cours des négociations entamées pendant son séjour en Taron. C'est précisément cette partie de la lettre qui fait difficulté. Le traducteur russe l'a omise comme un

(1) Matthieu d'Édesse appelle Mélias demeslikos (lire domeslikos), c'est-à-dire domestique. Il l'était en effet, mais des scholes d'Orient ; il y en avait un autre pour l'Occident. Ceci apparaît pour la première fois sous Romain II, vers 960. Nicéphore Phocas remplissait la charge de domestique ἐν τῇ ἑῴᾳ, son frère Léon, de domestique τῆς δύσεως (Cont. Théoph., p. 472). Nicéphore apparaît également comme domestique τῆς Ἀνατολῆς dans le *De Cerim.*, p. 433.

écrit distinct, n'appartenant pas à la lettre adressée à Ashot. Dulaurier l'a traduite littéralement, sans s'apercevoir que le texte arménien est corrompu et doit, pour être compris, être corrigé.

Voici le texte arménien :

Յանափուռտէն պռոտոսպաթրին Դերջնայ Լեւոնի եւ Տարօնոյ զօրավարին (ողջոյն եւ ի տէր խնդալ) ։ *Արդ գիտացաք որ զԱյծեաց բերդն որպէս յանձին կալար չես տուեալ· եւ այժմ գրեցաք առ զօրավարդ մեր, որ ոչ զբերդն առնու եւ ոչ զջորեանն՝ զոր պայմանեցեր· զի այժմ չեղեւ առ մեզ պէտք· բայց զքառասուն հազար ովուլաւն զոր յուղարկեցաք, տուր տանել առ զօրավարն մեր, զի առաքէ առ Թագաւորութիւնս մեր...* (1)

Et voici la traduction de Dulaurier :

« A Anaphourden, protospathaire de Terdjan, à Léon, commandant militaire de Taron, salut et joie en Notre Seigneur. Nous avons appris que tu n'as pas remis la forteresse d'Aïdziats, ainsi que tu l'avais promis. Nous avons écrit à notre commandant de ne pas l'occuper, ni de prendre les mulets que tu étais convenu de livrer, parce que maintenant nous n'en avons plus besoin. Mais les 40.000 oboles que nous avons envoyées, fais-les porter à *notre commandant*, qui les enverra à Notre Royauté » (2)

On voit que le traducteur tient ce passage pour un écrit distinct et adressé à un certain protospathaire Anaphourden.

Mais ce prétendu nom est à l'ablatif, et non pas au datif, et on le chercherait vainement dans une onomastique quelconque. De plus, on n'arrive pas à saisir, à travers la traduction proposée, le sens précis de ce passage. Nous savons que Taron, annexé à l'Empire après la mort de son prince Ashot en 966, forma une unité administrative avec le Derdjan (= Derxène), sous l'autorité d'un commandant militaire ou stratège, *զօրավար*. Le protospathaire Léon est précisément le général qui remplissait cette fonction. Celui qui est appelé dans

(1) MATTHIEU D'ÉDESSE, ch. 16, p. 33.
(2) ID., trad. Dulaurier, ch. 16, pp. 23-24.

la lettre « notre commandant », n'est autre que ce Léon. Il est donc évident qu'il ne peut être question d'une lettre adressée à Léon, puisqu'on y parle de Léon à la troisième personne. Le texte, tel qu'il a été compris et traduit par Dulaurier, aboutit à une absurdité manifeste.

Or, nous croyons que l'énigmatique ***յանափորուտէն*** n'est pas un nom propre. Il faut le lire ***յանափորաւէն***, ablatif d'un mot où l'on reconnaîtra aisément le grec *ἀναφορά*, « rapport », ***յ*** -*ἀναφορά*- ***էն*** (1). La phrase doit en réalité se traduire ainsi : « *Par le rapport du protospathaire de Derdjan, Léon, général de Taron*, nous avons appris que tu (sc. le roi d'Arménie) n'as pas remis la forteresse d'Aytseats. A présent, nous venons d'écrire à notre stratège (sc. Léon, stratège de Derdjan et de Taron) de ne prendre ni la forteresse ni les mulets que tu étais convenu de livrer ».

Le seul inconvénient de cette interprétation, c'est qu'elle fait abstraction de « salut et joie en Notre Seigneur ». Mais il nous semble que ces mots ont été déplacés : ils devaient se trouver primitivement avant le mot ***յանափորաւէն***, à la fin du récit des exploits de l'empereur.

La partie finale du document semble être un post-scriptum. Après lui avoir raconté ses conquêtes, l'empereur souhaite à son correspondant « salut et joie en Notre Seigneur », puis revient sur la question de la forteresse d'Aytseats, ainsi que sur d'autres engagements qui avaient été imposés au roi Ashot, mais qui étaient restés sans suite, d'après le rapport du stratège impérial. Ce sont précisément ces questions qui ont amené l'empereur à écrire sa lettre à Ashot.

On voit que la question de Taron n'était pas encore liquidée. L'annexion était proclamée, mais un point stratégique important, la forteresse d'Aytseats-berd, échappait au contrôle du gouverneur militaire de la région. Ashot avait promis de la remettre au gouverneur, mais, d'après le rapport de celui-ci, elle n'était pas encore en sa possession. L'empereur

(1) Ce mot n'est pas usuel en langue arménienne. A ma connaissance, il ne se rencontre qu'une fois en dehors de notre texte, dans un document arménien du VIIe siècle, où il désigne la lettre que le pape Martin I adressa à l'empereur Constant II, après le concile de Latran de 649, sur la question du monothélisme. *Chronique Anonyme*, p. 77 (en arménien).

se déclare prêt à renoncer à cette acquisition. Cela semble parfaitement conforme à la vérité. Les princes de Taron, Grégoire et Bagrat, spoliés de leurs biens, se trouvaient encore dans leur pays lors de la révolte de Skleros, en 976, et ils furent les premiers à embrasser la cause du rebelle.

L'empereur demande également au roi arménien de faire remettre à son général les 40.000 oboles qu'il a envoyées. L'obole, le sixième de la drachme, avait la valeur de 15 centimes de notre monnaie ; 40.000 oboles feraient donc 6.000 francs. En admettant même que cette pièce de monnaie fût d'un usage courant à Byzance, la somme était fort insignifiante pour faire l'objet d'une négociation. Il y a ici une méprise. Le manuscrit arménien porte ***զխռովուլան***, ainsi que le signalent les notes de l'édition arménienne. Par une erreur fâcheuse, on a pris les lettres ***խռ*** pour les chiffres (***խ*** = 40 et ***ռ*** = 1000). La vraie leçon est ***զխռսվուլան***, qui est le mot *χρυσόβουλλον*. Le roi arménien est invité à faire remettre le chrysobulle envoyé par l'empereur, au même général, qui l'expédiera à Constantinople. On ne voit pas clairement de quoi il s'agit. Est-ce d'un sceau impérial que l'empereur veut faire expédier à Constantinople, ou bien d'un document confirmé par chrysobulle? La fin de la lettre semble être abrégée : il y manque quelque chose.

Cette note était déjà rédigée, quand il nous fut possible de consulter la Chronique de Smbat le Connétable (1). Cet auteur du XIIIe siècle nous a laissé un résumé de l'Histoire de Matthieu d'Édesse, qui nous permet de contrôler dans une certaine mesure le texte de sa source. Smbat a rendu le passage en question de la manière suivante : « Il (l'empereur) écrit également au protospathaire et au général de Taron pour qu'ils remettent au roi arménien Ashot le *chrysobulle* (2), 30.000 deniers d'or, 2.000 esclaves, 10.000 chevaux et 1000 mulets, en vue de l'amitié et de l'entente qu'il conclut avec lui ».

Une de nos conjectures (chrysobulle) se vérifie ainsi. Mais Smbat s'est trompé en prenant le protospathaire de Derdjan et le général de Taron pour deux personnages différents, alors qu'il s'agit de la même personne. Comme nous venons

(1) Smbat le Connétable, *Chronique* (arm.), éd. de Paris, p. 56.
(2) Écrit précisément ***խռսափուլն*** !

de le dire, Derdjan et Taron constituaient une seule stratégie. Après la mort de Bardas Phocas, un de ses partisans, Tchordvanel le Magistre, s'empara de ces régions, au témoignage d'Asolik (1). Donc, en 990, elles étaient réunies.

On voit en outre que, selon Smbat, le général de Taron était chargé de remettre à Ashot le chrysobulle et des dons qu'il énumère, mais dont il n'est pas question chez Matthieu. Est-ce que le texte actuel de Matthieu est corrompu, ou bien Smbat a-t-il utilisé également une autre source? La première hypothèse est la plus vraisemblable. Smbat a, sans doute, disposé d'une copie de notre historien plus correcte que celle que nous possédons. Il nous permet de reconstituer le texte primitif sous la forme suivante: « Mais le chrysobulle, <les 30.000 deniers d'or, les 2.000 esclaves, les 10.000 chevaux et les 1000 mulets> que nous avons expédiés, *nous les avons fait* (au lieu de *fais-les*, donc corriger **տուր** en **տուաք**) porter à notre commandant pour qu'il les remette à *Votre* (et non pas à *Notre*, donc **ձեր** au lieu de **մեր**) Royauté ».

Cette retouche légère suffit pour mettre en ordre le texte de Matthieu et en rétablir le vrai sens. L'auteur de la lettre écrit donc au roi d'Arménie qu'il lui envoie, avec des présents, une bulle d'or lui confirmant la cession de la forteresse en litige.

Cela rappelle le cas des princes arméniens Vasakios, Krikorikès, Pazounès, Ismaïl et Mélias, qui demandèrent à l'empereur Léon VI et reçurent de lui des chrysobulles pour les domaines qu'ils allaient occuper dans la région de Lykandos (2).

(1) Asolik, III, 27, p. 251.

(2) Le chrysobulle de Mélias a laissé des traces dans l'épopée akritique. Dans *Digénis Akritas* (Trébizonde, v.1540 sqq.), Romain Lécapène octroie au héros, par une bulle d'or, le double des biens confisqués à son aïeul. M. H. Grégoire a bien reconnu dans cette grâce de Lécapène le chrysobulle de Mélias et a même identifié Digénis avec Mélias (*Revue des Études grecques*, t. XLVII, 1933, p. 63 sqq.). Parmi les héros plus ou moins imaginaires de l'épopée byzantine, l'Arménien Mélias apparaît comme la seule figure historique et comme le seul héros akritique incontestable. De même qu'il est *akrite* en tant que seigneur de Lykandos, thème akritique, il est *digénis* en sa qualité d'arméno-grec. M. H. Grégoire a bien

Le curopalate d'Ibérie fit valoir ses droits sur la Phasiane et la forteresse d'Abnik en prétendant qu'il les possédait en vertu de chrysobulles, ce qui d'ailleurs, après enquête, se révéla faux (1). Léon VI avait donné au prince de Taron « la maison du barbare » à Constantinople, *χρυσοβουλλίου χωρίς*, « sans bulle d'or » ; aussi Romain Lécapène l'enleva-t-il à ses héritiers (2).

Le chrysobulle dont parle Tzimiscès avait certainement une destination analogue, et le passage corrompu de Matthieu d'Édesse doit être corrigé en conséquence.

III

La famille de Philarète.

Philarète est une des plus remarquables figures de son temps. Prince courageux et prudent (3), il parvint, à une époque troublée, coïncidant avec l'invasion des Seldjoucides, à se tailler, grâce à son énergie extraordinaire, un état assez étendu pour comprendre Mélitène, Antioche, Maraš et Édesse. Néanmoins, on n'a cessé de faire écho aux injures et aux insinuations dont il a été l'objet depuis le moyen âge. Un savant byzantiniste, qui a beaucoup contribué à dégager le rôle des Arméniens et de l'Arménie dans l'histoire byzantine, M. J. Laurent, a consacré à Philarète une étude spéciale, dans laquelle il a rendu justice à ses mérites (4).

Mais lui-même n'a pas péché par excès de tendresse à l'égard de ce prince. M. Laurent croit que Philarète était considéré comme un parvenu et méprisé comme tel même par ses compatriotes arméniens. Et il cite à ce propos un passage de l'Histoire de Matthieu d'Édesse. Philarète, devenu puissant, traversa l'Euphrate, « manda le brave Thor-

reconnu l'importance du personnage, sans toutefois lui rendre pleinement justice.

(1) Constantin Porphyrogénète, *De adm.*, p. 202.

(2) *Ibid.*, p. 185 sqq.

(3) Anne Comnène, VI, 9, p. 299, l'appelle *περίβλεπτος ἐπ' ἀνδρείᾳ καὶ φρονήσει.*

(4) *Revue des Études Arméniennes*, IX (1929), pp. 61-72.

nik, seigneur de Sassoun, et le somma de venir lui prêter hommage. Ce message fut accueilli par Thornik avec le dédain et la dérision que méritait une telle folie : « Comment, dit-il, mais je ne l'ai jamais vu » ! (1).

Malheureusement, la traduction française dont s'est servi M. Laurent l'a induit en erreur. Les paroles que l'historien arménien a mises dans la bouche de Thornik n'ont pas le sens que le traducteur leur a donné. La phrase en question est rédigée en arménien vulgaire : *որ ընաւ ես ոչ տեսանեմ զերեսս նորա*, « voici que jamais je ne verrai son visage » (*տեսանեմ* pour *տեսից* ou *տեսանիցեմ*), c'est-à-dire : « je n'ai aucune envie d'aller le voir (2) ». Les princes de Sasoun étaient en grande faveur chez les Arméniens. Ils se sont fait chanter dans l'épopée *David et Mher*, connue également sous le nom de *David le Sasounien*. Notre historien, qui partage le sentiment populaire à l'égard des Sasouniens, n'admet pas que Thornik, en sa qualité de Sasounien, puisse s'incliner même devant un prince aussi puissant que Philarète.

Il n'est pas question ici — et il ne saurait être question — de dédain pour un parvenu. Comment aurait-on pu considérer comme tel un prince dont la famille était connue au moins depuis un siècle? Philarète, en effet, appartenait à une famille que les historiens byzantins appellent celle de *Βραχάμιος* ou *Βαχράμης*. Plusieurs membres de cette famille ont été au service de l'Empire, ainsi que l'attestent certains sceaux. Schlumberger a publié ceux-ci et a essayé de les dater, mais il n'a pas relevé un témoignage précieux, qui fait connaître un des ancêtres de cette famille et qui fournit en même temps un point de repère chronologique.

La famille de Vrakhamios avait été mêlée à la révolte de Bardas Skleros. Cédrénus nous raconte qu'à un moment critique, quand l'armée impériale eut encerclé les forces de Bardas Skleros et lui eut fermé toutes les issues, un sauveur apparut, qui réconforta le rebelle et conduisit ses troupes

(1) *Ibid.*, p. 66.

(2) MATTHIEU D'ÉDESSE, ch. 106, p. 248. Cf. dans *Digénis Akritas* (Trébizonde, v. 1496 sqq.), le refus du héros d'aller trouver l'empereur.

par des chemins secrets, en trois jours de marche, dans la plaine fertile de Lapara, où Bardas remporta sa première victoire.

Ce sauveur était un général qui avait abandonné l'armée impériale pour passer dans le camp du rebelle, et qui s'appelait *Σαχάκιος τοὔνομα, Βραχάμιος τὴν προσηγορίαν* (1).

La révolte de Skleros éclata en 976. Donc, à cette date — un siècle avant Philarète —, la famille de celui-ci était déjà connue à Byzance. Cédrénus n'est pas seul à connaître Sakhakios. Nous le trouvons mentionné également dans un document hagiographique (2). L'évêque de Milet, Nicéphore, mécontent d'une mesure du fisc impérial à l'égard d'une église, avait porté plainte à l'empereur Nicéphore Phocas et avait obtenu gain de cause. Après la mort de cet empereur, le fisc était revenu à sa première décision. L'évêque fut obligé de se rendre dans la capitale et de porter l'affaire devant l'empereur Jean Tzimiscès. Il fut accueilli par Sakhakios, « esprit égaré et méchant », qui s'opposa violemment à sa demande : *διὸ καὶ πρὸς τὸν μετ' ἐκεῖνον τῆς βασιλείας δραξάμενον, Ἰωάννης δ' ἦν οὗτος, ᾧ Τζιμισκὴς τὸ ἐπώνυμον, τοῦ ὁσίου ἀπιόντος, συνεβάδιζεν αὐτῷ ὁ τὴν παρατροπὴν ἢ μᾶλλον εἰπεῖν τὴν κακίαν ἐπιβόητος Σαχάκιος, τοὺς λόγους τῆς δίκης τῶν κτημάτων ἀναδεξάμενος καὶ ἰσχυρῶς τῷ μεγάλῳ ἀντικαθιστάμενος* (3).

On nous raconte ensuite que Sakhakios tenta d'empoisonner l'évêque Nicéphore et que, seul, un hasard miraculeux sauva ce dernier. On fera bien de ne pas trop ajouter foi à ce qui semble n'être qu'une légende tendant à prouver que le saint homme était protégé par la Providence. Sakhakios avait repoussé la demande de l'évêque : il n'en fallait pas plus pour lui prêter une conduite odieuse. L'auteur de la légende ne semble pas avoir d'autre raison de nous le faire voir sous un jour aussi fâcheux.

Cédrénus fait de Sakhakios un général qui avait déserté

(1) CÉDRÉNUS, II, p. 422.

(2) *Vita S. Nicephori ep. Mileti*, dans *Analecta Bollandiana*, t. XIV (1895), pp. 133-161.

(3) *Ibid.*, p. 144. Ce passage a été cité par Hase dans ses *Notae in Leonis Diaconi Historiam*, p. 456, longtemps avant la publication de la *Vie de Nicéphore*.

l'armée impériale, tandis que, dans la *Vie de Nicéphore*, il apparaît comme un fonctionnaire chargé de recevoir les pétitions adressées à l'empereur. Cela signifie que Sakhakios était *ὁ ἐπὶ τῶν δεήσεων*, c'est-à-dire chef du département des requêtes. C'était une charge importante, constituant, avec celles de préfet de la Ville et de questeur, l'un des sept *μέρη τῶν ἀξιῶν*, à savoir la classe des juges (1).

Il paraît certain que ce Sakhakios est le même que celui qui épousa la cause de Bardas Skleros. La révolte de Bardas présente en quelque sorte le caractère d'une révolte arménienne, en ce sens que les troupes du rebelle étaient composées presque exclusivement d'Arméniens. Bardas lui-même était le stratège du thème de Mésopotamie, qu'on ne doit pas confondre avec la Mésopotamie proprement dite. Il s'agit, en effet, de la partie du territoire arménien qui avait été annexée à l'Empire et qui était située entre l'Euphrate et la région de Taron. Bardas résidait à Kharpout, et c'est là qu'il leva l'étendard de la révolte. Ceux des princes arméniens qui avaient été spoliés de leurs domaines furent les premiers à embrasser la cause du rebelle : *πρώτους προσχωρῆσαι τῷ ἀποστάτῃ* (2). La guerre se déroula dans la plaine de Lykandos, région arménisée à cette époque. En se rangeant du côté de Skleros, Sakhakios ne faisait que prendre parti en faveur de ses compatriotes.

Un troisième témoignage confirme pleinement ce qui précède. Yaḥyâ d'Antioche nous dit en effet que, lors de la prise de cette ville, le 28 octobre 969, « parmi ceux qui montèrent sur la muraille, se trouvaient Michel al-Bourǧî et Isḥâq b. Bahrâm ». Il n'est pas difficile de reconnaître dans ces deux personnages Michel Bourtzès, qui, d'après Cédrénus, prit Antioche, et notre Sakhakios - Vakhramios. L'historien nous raconte que les deux généraux allèrent ensuite annoncer la bonne nouvelle à l'empereur. Celui-ci « les en remercia et les combla de ses bienfaits. Mais il éprouva peu de sympathie pour eux, saisi de douleur, parce que la ville avait été incendiée et prise de cette façon. Tous les deux gardèrent de là une rancune contre l'empereur. » On comprend donc que, parmi

(1) *De Cerim.*, p. 714.
(2) Cédrénus, II, p. 426.

les huit hauts fonctionnaires, partisans de Tzimiscès, qui assassinèrent Nicéphore Phocas, « se trouvaient, d'après le même Yaḥyâ, Michel al-Bourğî et Isḥâq b. Bahrâm » (1). Or, parmi les conjurés, Cédrénus connaît Michel Bourtzès Léon Balantios, Atzypotheodoros (cf. *Byzantion* IX, p. 411) *καὶ ἕτεροι δύο* (2). L'un de ceux-ci était sans doute Sakhakios. Yaḥyâ atteste également que Michel al-Bourğî et Isḥâq b. Bahrâm se rangèrent du côté de Skleros. Quand celui-ci s'empara de Mélitène, il octroya à l'émir de cette ville, 'Obaïd-Allâh, le titre de magistre et le nomma gouverneur d'Antioche. Mais 'Obaïd-Allâh ne tarda pas à trahir Skleros, et Michel al-Bourğî envoya alors contre lui Isḥâq b. Bahrâm (3).

Quoi qu'il en soit, nous possédons des témoignages, tout à fait indépendants l'un de l'autre, qui attestent que la famille de Vrachamios était connue dès l'époque de l'empereur Tzimiscès (969-976).

Encore Sakhakios n'est-il pas le plus ancien représentant de cette famille. Un sceau publié par G. Schlumberger porte le nom de *Βαχράμης ὁ ἄρχων* :

Ο Α(γιος) ΘΕΟΔ(ωρος)
Rev. ΒΑΧΡΑΜΗC Ο ΑΡΧΩΝ (4).

C'est évidemment le prince qui a donné son nom à la famille. *Βαχράμης* représente une forme plus correcte, et par conséquent plus ancienne, correspondant à l'arménien Vahram, *vulgo* Vakhram. Il est significatif que les deux noms *Βαχράμης* et *Σαχάκιος* révèlent une prononciation vulgaire qui est particulière au parler arménien de Moush et de Van, dans lequel le *h* aspiré se prononce comme le *kh* vélaire, ce qui donne Va*kh*ram pour Va*h*ram et Sa*kh*ak pour Sa*h*ak. Ce dernier nom est la forme arménienne du nom biblique Isaak. Quant à Vahram, il représente une des nombreuses variantes du nom

(1) *Patr. Or.*, XVIII, p. 822, 825, 829.
(2) Cédrénus, II, p. 375.
(3) Baron Rosen, *L'empereur Basile Bulgaroctone*, p. 4 et notes (en russe).
(4) *Sigillographie*, p. 311-312.

avestique Verethragna (1). Vahram s'est réduit à Vram ; *Βρα-χάμιος*, pour *Βαχράμιος*, peut être mis en rapport avec Vram = Vr(a)ham, et ne paraît pas être une altération due au milieu grec. Le sceau de Vakhrames a été daté par Schlumberger du XIe siècle. Il faut le reporter à une date antérieure au règne de Tzimiscès.

Le Cabinet des Médailles de Paris possède deux sceaux de la même famille, dont l'un porte le nom de Démétrius :

> [*Θεοτοκ*]*Ε Β*(*οη*)*Θ*(*ει*) [*ΤΩ ΣΩ ΔΟΥΛΩ*] *ΔΗΜΗΤΡΙΩ ΒΕΣΤΗ* (*καὶ*) *ΣΤΡΑΤΗΓΩ ΤΩ ΒΡΑΧΑΜΙΩ*,

et l'autre le nom de Georges :

> + *Κ*(*υρι*)*Ε Β*(*οη*)*Θ*(*ει*) *ΓΕΩΡΓ*(*ιω*) *ΣΤΡΑΤΙΓ*(*ω*) *ΤΩ ΒΡΑΧΑΜΩ* (*sic*).

Un quatrième sceau appartient à un Elpidios :

> *Κ*(*υρι*)*Ε ΒΟΗΘΗ ΕΛΠΙΔΙ*(*ω*) *ΚΟΥΡΟΠΑΛΑΤ*(*η*) (*καὶ*) *ΔΟΥΚ*(*η*) *ΚΥΠΡΟΥ Τ*(*ω*) *ΒΡΑΧΑΜΙ*(*ω*) (2).

Ces personnages ne sont pas encore identifiés. On ne saurait même dire si Démétrius et Georges étaient stratèges dans la région de Lykandos. Quant à Elpidios, Schlumberger croit qu'il est le fils de Philarète, ce qui est douteux.

(1) *Vertheragn-* a donné : 1) *Vrthragn*, d'où *'Αρτάγνης*, *Վրթանէս* ; 2) *Varahragn*, d'où *Վահագն*, Vahagn ; 3) *Varahran*, d'où *Βαραράνης*, contracté en *Vahran*, *Βαράνης*, et changé en *Bahram*, d'où *Վահրամ* et *Վռամ*. (F. JUSTI, *Alt-iranisches Namenbuch*, p. 361, n'a pas cité notre *Βαχράμης*).

(2) SCHLUMBERGER, *Sigillographie*, pp. 714 et 305.

IV

La famille de Théodorokan.

La Bibliothèque des Méchitharistes de Venise possède un superbe manuscrit des Évangiles, écrit à Andrinople en l'an 1007. La description détaillée de ce manuscrit se trouve dans le *Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque des Méchitharistes de Venise*, si soigneusement rédigé par le P. B. Sargissian, vol. I, nº 116, pp. 510-518.

Le mémorial de cet Évangile, heureusement conservé, est conçu en ces termes : « Par la grâce de Dieu et par sa miséricorde, moi, Kirakos (= Cyriaque), prêtre pécheur et scribe indigne, j'osai écrire ce saint Évangile en 456 de l'ère arménienne dans la région de Macédoine, dans la ville qui s'appelle Andrinople, sous le règne de Basile qui occupe le trône de Constantinople. Or, vous qui lirez ce saint Évangile, souvenez-vous de moi, le scribe, et demandez pardon pour mes péchés...

« Et moi, *Jean*, le protospathaire de l'Empereur et le proximos de mon duc *T'ot'orakan*, moi, esclave, je commandai ce saint Évangile en mémoire de mon âme, de celle de mes parents et de toute ma famille : ***Եւ ես Յովհաննէս պրոտուսպաթար թագաւորի եւ պռոքսիմոս դուկիս Թոթորակնիս ճորտս որ գրել ետու զսուրբ աւետարանս իմ հոգեացս յիշատակ.....***

» Or, vous, qui allez lire ce saint Évangile, demandez pardon pour les péchés du proximos, afin que Dieu le fasse digne du royaume du Ciel...

» Vous qui lirez, demandez aussi pardon pour les péchés de l'épouse du proximos, de ses parents et de ses fils. »

Le propriétaire du manuscrit est donc un certain Jean, qui se dit le proximos du duc T'ot'orakan. Proximos signifie « adjoint » ; ainsi, en 1066, le duc d'Édesse, qui s'appelait Piławnit, avait près de lui un proximos (1) ; ce Piławnit est le *Πηγονίτης ἄρχων* de Cédrénus (2) ; dix ans plus tard, la même charge de duc d'Édesse sera confiée à Léon Davatanos et à un proximos (3).

T'ot'orakan est une forme dialectale du nom Théodorakan : l'altération de la sonore *d* en l'aspirée *t'* caractérise les dialectes occidentaux de l'arménien. Le génitif T'ot'orakni, pour T'ot'orakani, est également particulier aux mêmes dialectes. C'est d'après ceux-ci que Constantin Porphyrogénète transcrit Gagik par *Κακίκιος*, Grégoire par *Κρικορίκιος*, Daut'ouk par *Ταντούκας*, etc.. Aristakès de Lastivert transcrit le nom de l'impératrice Théodora deux fois T'eot'oura, et une fois T'eodoṙ (4).

Qui est le duc T'ot'orakan ou Théodorakan ? Un personnage assez connu dans l'histoire de Byzance : le patrice *Θεοδωροκάνος*.

L'empereur Basile dut guerroyer pendant trente ans (986-1018) pour détruire l'œuvre du roi Samuel, qui avait relevé la Bulgarie de ses ruines, après la mort de Jean Tzimiscès. La première campagne qu'il entreprit en 986 fut désastreuse pour lui. Il n'évita la mort que grâce « à la valeur de l'infanterie arménienne qui encercla l'Empereur par devant et par derrière et le conduisit par un autre chemin, à travers les montagnes, en Macédoine (5). »

Pendant les années suivantes, de 987 à 989, Basile dut combattre la révolte de Bardas Phocas et de Bardas Skléros. Lorsqu'elle fut domptée, il songea de nouveau à la revanche qu'il voulait prendre sur le roi Samuel. En 991, il entrait en Thrace et en Macédoine et s'arrêtait à Thessalonique. Là, il laissa comme gouverneur un homme qui, après avoir par-

(1) MATTHIEU D'ÉDESSE, ch. 91.

(2) CÉDRÉNUS, II, p. 503 Bonn.

(3) MATTHIEU D'ÉDESSE, ch. 116 ; c'est le *Λέων Διαβατηνός* de SKYLITZÈS, II, p. 743 Bonn. Le drongaire de la Veille avait aussi un proximos : CONST. PORPHYR., *De Cerim.*, p. 599 Bonn.

(4) ARISTAKÈS, ch. 9 et ch. 15.

(5) ASOŁIK, l. III, ch. 23.

ticipé à la révolte de Sklêros, était passé du côté de l'Empereur : le magistre Grégoire Taronite ; Basile lui donna en outre des troupes avec l'ordre d'arrêter les incursions bulgares. Asołik ajoute que Grégoire fut accompagné par un autre prince arménien, Sahak, fils de Habel, originaire de Hanzith (1).

Cédrénus raconte l'histoire amoureuse du fils de Grégoire, Ašot, dans la famille de Samuel, sans préciser la date, et parmi les faits qui suivirent, il signale ceux-ci : *ἐποιήσατο δὲ καὶ εἰσβολὴν ἐν Βουλγαρίᾳ διὰ Φιλιππουπόλεως ὁ βασιλεύς, ταύτην φρουρεῖν τάξας τὸν πατρίκιον Θεοδωροκάνον· καὶ πολλὰ τῶν ἐν Τριαδίτζῃ φρουρίων καταστρεψάμενος ἐπανῆλθεν εἰς Μοσυνόπολιν. Τῷ δὲ ͵ςφη' ἔτει, ἰνδικτιῶνος ιγ', δύναμιν βαρεῖαν ἐκπέμψας ὁ βασιλεὺς κατὰ τῶν πέραν τοῦ Αἵμου Βουλγαρικῶν κάστρων, ἀρχηγοὺς ἔχουσαν τὸν πατρίκιον Θεοδωροκάνον καὶ Νικηφόρον πρωτοσπαθάριον τὸν Ξιφίαν, τήν τε μεγάλην εἷλε Περσθλάβαν καὶ τὴν μικρὰν καὶ τὴν Πλίσκοβαν...*

Le même historien rapporte, dans le récit des événements de l'année suivante (*τῷ δ' ἐπιόντι ἔτει*), que l'empereur Basile partit lui-même en Bulgarie et changea, entre autres, le gouverneur de Thessalonique et celui de Philippopolis, qui était Théodorokanos : *ἐν δὲ Φιλιππουπόλει τὸν πρωτοσπαθάριον Νικηφόρον τὸν Ξιφίαν στρατηγεῖν ἔταξε, τοῦ Θεοδωροκάνου διὰ γῆρας παραιτησαμένου* (2).

L'année de la création 6508, indiction XIII, correspond à l'année 999 septembre — 1000 septembre. Donc c'est à cette date que Théodorokanos et Nicéphore Xiphias furent chargés de prendre les forteresses au delà du mont Hémus. L'année suivante, 1000-1001, Théodorokanos veut démissionner en raison de son âge très avancé. A la nouvelle de la défaite et de la mort de Damien Dalassène, duc d'Antioche (3), l'empereur Basile part pour l'Orient. Le 20 septembre 999, l'Empereur était déjà en Syrie, d'après Yahya d'Antioche (4). Asołik compte son séjour en Syrie à partir de la

(1) Cédrénus, II, p. 447 ; Asołik, l. III, ch. 23.

(2) Cédrénus, II, pp. 452 et 454.

(3) Asołik, l. III, ch. 37, place la mort de Dalassène en 447 E.A. = 998 (et non pas en 437, comme dans l'édition, faute que V. Rosen a depuis longtemps signalée, Yahya, p. 247)

(4) V. Rosen, *L'Empereur Basile Bulgaroctone* (en russe), p. 40.

fête de l'Exaltation (14 septembre) jusqu'à la fête de l'Épiphanie, donc jusqu'au 6 janvier 1000. Ensuite, l'Empereur passa à Tarse de Cilicie et y resta six mois, suivant Yahya, donc jusqu'au mois de juin. De là, il se rendit en Ibérie pour recueillir l'héritage du curopalate David, qui venait de mourir, à Pâques de l'an 449 E.A. = le 31 mars 1000. C'est donc à son retour à Constantinople que l'Empereur accepta la démission de Théodorokanos.

Mais quand avait-il été nommé gouverneur de Philippopolis ? D'après Cédrénus, pendant une expédition que l'Empereur fit en Bulgarie. Yahya d'Antioche atteste que Basile menait campagne contre les Bulgares, lorsqu'il apprit la défaite de Michel Bourtzès en Syrie. L'Empereur prit sur-le-champ la route d'Antioche et y arriva au mois de mars 995 (1). La nomination de Théodorokanos doit être placée avant 995 et après 991. Lorsqu'arriva la nouvelle que Samuel avait attaqué Grégoire Taronite, lequel, après une résistance vigoureuse, avait trouvé la mort, Basile expédia le magistre Nicéphore Ouranos pour remplacer Grégoire à Thessalonique. Nicéphore est qualifié de *πάσης δύσεως ἄρχων*, ce qui veut dire domestique des scholes pour l'Occident (2). Il semble bien que le magistre Grégoire fût investi de la même charge.

Après Nicéphore, Basile lui-même entre en campagne, probablement en 994, et ce fut alors qu'il confia la défense de Philippopolis à Théodorokanos.

Un autre Théodorokanos, nommé Georges, gouvernait Samos sous l'empereur Constantin VIII. La flotte des Arabes vint ravager les Cyclades. Georges, stratège de Samos, secondé par le stratège de Chios, Bériboès, l'attaqua, prit douze vaisseaux et chassa le reste : *ἐξῆλθεν οὖν καὶ στόλος Ἀγαρηνῶν κατὰ τῶν Κυκλάδων νήσων· οἷς συμπλακεὶς ὁ στρατηγὸς Σάμου Γεώργιος ὁ Θεοδωροκάνος, ἅμα Βεριβόῃ τῷ στρατηγοῦντι τῆς Χίου, ἐτρέψατο, καὶ δώδεκα μὲν αὔτανδρα εἷλε, τὰ δὲ λοιπὰ διεσκέδασεν* (3).

Cédrénus, l'auteur du renseignement, le place avant la

(1) *Ibid.*, p. 32.
(2) Cédrénus, II, p. 449.
(3) Cédrénus, II, p. 484.

mort de Constantin en 6537, indiction XII, le 9 novembre, donc en 1028.

On connaît un peu mieux un troisième membre de la même famille, Basile Théodorokanos. Il était le catépan de Lombardie, en Italie, en 1038, au moment où Maniakès commandait en Sicile. Malgré les succès que Maniakès remporta, s'emparant de Messine et de Syracuse, il fut calomnié par Étienne Sébastophore, gendre de l'empereur Michel IV, et en conséquence, on l'arrêta et on l'amena à la capitale où il fut jeté en prison. Il paraît que Basile Théodorokanos fut aussi victime de calomnies et partagea le sort de Maniakès : *καὶ ὁ μὲν εὐθὺς δέσμιος εἰς τὴν βασιλίδα εἰσάγεται καὶ καθείργνυται σὺν Βασιλείῳ πατρικίῳ τῷ Θεοδωροκάνῳ, ἡ δὲ πᾶσα τῆς ἀρχῆς ἐξουσία ἐς τὸν Στέφανον μετατίθεται* (1).

Michel Calafate fit sortir de prison Maniakès, et Zoé l'honora de la dignité de magistre et l'envoya de nouveau en Italie comme général en chef pour réparer les pertes subies par des successeurs incapables (2).

Mais les intrigues qu'on fomentait à la cour contre lui, le poussèrent à la révolte en 1042. A cette époque, Basile Théodorokanos détenait le catépanat de Lombardie et il prit part à la guerre contre Maniakès. Il est probable qu'on l'avait mis en liberté en même temps que Maniakès et envoyé en Italie. Basile avait l'ordre de fermer le canal d'Otrante avec la flotte qu'il commandait, pour barrer au rebelle Maniakès le chemin de la capitale. Cependant, Maniakès réussit à sortir d'Otrante et à passer à Dyrrachium.

L'année suivante, en 1043, Basile se distingua dans la guerre contre les Russes. Au mois de juin, indiction XI, la flotte russe, sous la conduite du prince Vladimir, arriva à l'entrée du Bosphore. Elle s'apprêtait à attaquer la capitale, lorsque l'Empereur équipa à la hâte les navires disponibles et marcha contre l'ennemi. Basile Théodorokanos prit trois trirèmes et, sur l'ordre de l'Empereur, s'avança pour harceler les envahisseurs. Il fit plus qu'on ne lui avait ordonné : il attaqua vigoureusement la flotte ennemie, brûla sept

(1) *Ibid.*, p. 523.
(2) *Ibid.*, p. 541 et 545.

navires, en coula trois ; lui-même se distingua par sa vaillance. Tout à coup apparut l'Empereur avec sa flotte. Les Russes, saisis d'épouvante, se retirèrent. Ils voulaient retourner par terre, mais, près de Varna, Katakalon les arrêta et en massacra un grand nombre. Michel Attaliote dit que Basile l'emportait sur tous les autres militaires, qu'il était réputé dans l'art de la guerre et s'était signalé par ses exploits sur le continent : *ἠρίστευσε δὲ τῶν λοιπῶν ἁπάντων στρατιωτῶν μεῖζον ὁ μάγιστρος ἐκεῖνος Βασίλειος ὁ Θεοδωροκάνος. ἀνὴρ ἐπίδοξος τὰ πολεμικὰ καὶ τὰς πράξεις ἐπιφανὴς κατά γε τὴν ἤπειρον* (1).

Basile était à cette époque magistre : *μεταστειλάμενος ὁ βασιλεὺς τὸν μάγιστρον Βασίλειον τὸν Θεοδωροκάνον τρεῖς εἰληφέναι προστάττει τριήρεις δρομάδας*... (2). La bataille que Basile gagna sur les Russes est représentée dans les miniatures du fameux manuscrit de Skylitzès de la Bibliothèque Nationale de Madrid (3).

Ce Basile est mentionné également à propos d'un incident curieux. En 1040, la Bulgarie se révolta contre l'Empire, sous la conduite de Pierre Delianos. Le fils du dernier roi bulgare Jean, Alousianos, qui, dès son jeune âge, avait été élevé à Constantinople, et qui était patrice et stratège de Théodosiopolis en Arménie, comme son frère Aaron fut peu après stratège du Vaspourakan et d'Ani, résolut de s'enfuir et de se mettre au service de sa patrie. Pour tromper la surveillance et dissimuler sa fuite, « il revêtit un habit arménien et se fit passer pour le domestique de Basile Théodorokanos, chargé d'aller auprès de l'Empereur à Thessalonique » : *στολὴν λαβὼν Ἀρμενίων καὶ ὡς τάχα θεράπων τοῦ Θεοδωροκάνου Βασιλείου ἐς τὸν βασιλέα ἐς Θεσσαλονίκην ἀπιών* (4).

C'est là un aveu de l'origine arménienne de Théodorokanos. Georges et Basile sont, sans doute, les fils du vieux Théodorokanos. On connaît encore un autre membre de cette famille : Constantin Theodorokanos, qui apparaît peu après, à l'épo-

(1) MICH. ATTAL., p. 21 Bonn.
(2) CÉDRÉNUS, II, p. 552.
(3) La scène est reproduite chez G. SCHLUMBERGER, III, p. 473.
(4) CÉDRÉNUS, II, p. 531.

que de la révolte de Nicéphore Bryenne. Constantin fut le premier à s'armer contre l'ambition de Bryenne, en 1077, mais, battu, il fut fait prisonnier et finit ses jours en exil, dans une des villes macédoniennes. L'historien fait l'éloge de Constantin, qui était « célèbre et se distinguait aussi bien par la noblesse de son origine que par la vie de splendeur qu'il menait », et il blâme Bryenne qui l'avait traité d'une manière indélicate et injuste et qui avait même l'intention de lui faire subir une peine corporelle ; il ne mit pas cette menace à exécution, mais il envoya mourir son prisonnier en exil, comme un personnage sans importance. Voici, d'ailleurs, les lignes que l'historien contemporain consacre à Constantin Theodorokanos :

Αἰχμάλωτος δὲ τηνικαῦτα ληφθεὶς ὁ πρόεδρος Κωνσταντῖνος ὁ Θεοδωροκάνος, ἀνὴρ ἔνδοξος καὶ γένους ἐπισημότητι καὶ βίου λαμπρότητι καταφανὴς καταγινωσκόμενος, οὐ καλῶς μὲν οὐδὲ δικαίως παρ' αὐτοῦ προσεδέχθη καὶ ὡς εἷς τῶν ἀγενῶν παρωράθη, οὐ μὴν δὲ σωματικὴν τιμωρίαν ὑπέστη, καίτοι γε ταύτην ὑποπτεύων διὰ προηγησαμένας ἔχθρας καὶ μάχας κεφαλικάς· φυγαδευθεὶς δὲ πρός τινα τῶν Μακεδονικῶν πόλεων μετ' οὐ πολὺ τῷ χρεὼν ἐλειτούργησεν· εἴτε φυσικῷ θανάτῳ εἴτ' ἐξ ἐπιβουλῆς κερασθέντος, οὐδεὶς ἀκριβῶς ἐπίσταται (1).

Nous croyons que Constantin est le fils du magistre Basile. La carrière brillante que Constantin avait parcourue jusqu'au haut rang de proedros ou de sénateur, il la doit évidemment, tout au moins en partie, à la situation de son père, le magistre. On connaît un sceau de Constantin, qui a été publié par Schlumberger et qui porte la légende suivante (2) :

ΘεοτοΚΕ ΒΟΗΘΕΙ ΤΩ ΣΩ ΔΟΥΛΩ
ΚΩΝ (Κωνσταντίνῳ) ΤΩ ΘΕΟΔΩΡΟΚΑΝΩ.

Un autre sceau, publié par le même savant, porte le nom d'un moine Jean Théodorokan, qui n'est pas connu dans la littérature historique.

(1) MICH. ATTAL., p. 247. SKYLITZÈS, p. 728, a copié ce passage, en commençant ainsi : *ἀντεπεξελθὼν δέ τισιν ὁ πρόεδρος Κ. Θ. τῶν τοῦ Βρυεννίου ἁλίσκεται καὶ πρὸς αὐτὸν αἰχμάλωτος γίνεται, ἀνὴρ* etc.
(2) G. SCHLUMBERGER, *Sigillographie*, p. 707.

L'illustre byzantiniste croit pouvoir dater ce sceau du IXe siècle, ce qui est impossible, pour la raison que la famille de Théodorokanos, comme nous venons de le voir, ne fit son apparition que sous le règne de Basile II. Le sceau de Jean ne peut donc être antérieur au XIe siècle.

Théodorokanos est un nom arménien, composé de *Theodoros* avec la suffixe *-akan*. Les écrivains l'ont grécisé en changeant la voyelle *-a* du suffixe en *-o*. Il faut écrire Theodorakan, forme adjective signifiant « celui qui appartient à Théodore ou en est issu ». Elle est formée de la même façon que Kamsar-*akan* ou Kamin-*akan*, noms patronymiques de familles princières en Arménie. Le déguisement du Bulgare Alousianos, qui avait choisi un vêtement arménien afin de se faire passer pour un serviteur de Basile Théodorokanos, confirme l'origine arménienne de Basile. Le premier Théodorokanos doit son nom à un Théodoros, dont il était le fils ou, peut-être. le domestique, tout comme lui-même avait pour esclave, **ճորտ**, le proximos Jean, le possesseur de l'Évangile. Dans ce sens, il peut passer pour un Théodorokanos, et on se demande s'il ne serait pas identique à Jean le moine, hypothèse qui vient tout naturellement à l'esprit, mais qui n'est qu'une conjecture.

Le proximos Jean, pour n'être pas un Théodorokanos, n'e est pas moins intéressant. Le manuscrit qu'il a pris soin de faire écrire est une œuvre admirable, tant au point de vue calligraphique que par ses enluminures. Jean y a fait faire aussi son portrait que nous reproduisons ici d'après la photographie que le savant Père Méchithariste V. Hatzouni a eu l'obligeance de nous remettre, ce dont nous lui sommes très reconnaissant.

L'inscription que l'on voit au-dessus du portrait paraît inquiétante, car elle ne porte pas le nom de Jean, alors que le portrait est celui de Jean, possesseur de l'Évangile, qu'il tient dans ses mains et qu'il offre à la Mère de Dieu, représentée en face de lui sur le revers de la feuille précédente. L'inscription se lit :

ΘεοτοΚΕ ΒΟΗΘει ΤΟΝ CΟΝ ΔΟΥΛον ΦΩΤιον Δ|ΙCΥΠΑΤον.

Le titulaire est donc un certain Photios (ou Photeinos), qui a la dignité de dishypatos, titre inférieur à celui de

protospathaire. Le mot *δισύπατος* est coupé sur la feuille de notre photographie, mais on le lit dans la description du manuscrit mentionnée plus haut. Ce personnage est un des acquéreurs du manuscrit, qui s'est plu à substituer son nom à celui de Jean. Les PP. B. Sargissian et V. Hatzouni affirment qu'on aperçoit encore les vestiges de l'ancienne inscription abrégée, en lettres arméniennes, laquelle, ayant été effacée, est difficile à déchiffrer. Le caractère des lettres révèle l'écriture du scribe du manuscrit, ce qui engage à y présumer le nom du proximos Jean. Il y a une autre inscription, dans le champ gauche du portrait, en lettres cursives et difficiles à lire. Il me semble qu'elle commence par une croix suivie d'un alpha : + *α* ; puis vient *σπα* et la croix intérieure d'un thèta, unie à un alpha, de sorte qu'on peut lire *πρωτοσπαθάριος* ; en quatrième ligne, on distingue bien *θεοδορ*..., ce qui pourrait être *Θεοδωροκάνος*. Cela permet de conjecturer que la note est dirigée contre l'inscription de Photios ou Photeinos et que son auteur y constate que le portrait représente le protospathaire Jean, homme de Théodorokanos. M. Henri Grégoire trouve cette lecture peu probable. Une meilleure photographie ou l'examen de l'original pourrait peut-être permettre de résoudre cette question.

Le portrait de Jean, outre sa valeur artistique, qui est incontestable, présente un intérêt tout particulier à cause des vêtements. L'histoire de l'habillement byzantin n'est pas encore faite. Le riche vocabulaire de la garde-robe byzantine est vague et confus quant à la signification réelle des différentes pièces. La toilette multicolore de Jean, si complète et si curieuse, fournit une contribution appréciable à la question du vêtement à Byzance. Sa coiffure présente une raie au milieu, son bonnet, simple et élégamment lié par un ruban qui l'entoure, s'allonge au-dessus et croise ses bouts par devant. La tunique de dessous est faite d'une étoffe légère et de couleur azurée, aux manches serrées. Elle est plus ample que le himation de dessus, qui est composé de deux pièces d'étoffes et de couleurs différentes. L'une, qui enveloppe la partie inférieure du corps jusqu'aux genoux, est faite d'une étoffe lourde et pourpre, bordée d'une autre étoffe dorée. Elle a une double échancrure, devant et derrière, afin de faciliter la marche. Est-ce un *ἱμάτιον δί-*

σχιστον? La partie supérieure est taillée dans une étoffe verte et plus légère, brodée, de façon à faire croire qu'elle est revêtue d'une espèce de veste, *ἐπιλώρικον*, ou d'un *κλιβάνιον* décoratif ; elle est serrée par une ceinture de la même broderie. Les manches sont courtes et faites de la même étoffe pourpre que la pièce inférieure. Attaché au poignet gauche, pend un mouchoir violet, un *ἐγχείριον* pour *ἀπομύττειν καὶ ἀποπτύειν*. Le pantalon collant est fait d'une étoffe verte à ramages, dont le bas est serré dans des brodequins jaunâtres, à lacets et sans talons, *ὑποδήματα*.

Les teintes choisies ne sont pas criardes et se marient heureusement. La bordure jaune de l'habit pourpre est encadrée d'une bande verte pour former une symétrie harmonieuse avec les deux rayures et avec le col de la veste, qui est de la même couleur verte.

Les PP. Méchitharistes B. Sargissian (1) et V. Hatzouni (2) estiment que le costume de Jean présente un caractère oriental et qu'il doit être particulier à l'aristocratie arménienne. Nous avons vu que Théodorokan avait un domestique, revêtu de la *στολή* arménienne, et qu'Alousianos voulait imiter en se déguisant. On peut donc admettre en principe que usage de l'habit national n'était pas exclu à Byzance, et les Pères Méchitharistes ont, au fond, raison de reconnaître dans notre enluminure un vêtement national.

Pourtant, il est fort difficile de le prouver, tant nos connaissances sont ici insuffisantes. Ce que nous entrevoyons grâce à la statue du roi Gagik, découverte à Ani, au bas-relief de Gagik Arcrouni à Altʿamar et à d'autres monuments d'époque postérieure, n'offre rien de semblable au vêtement de Jean, tandis que les affinités qu'il accuse avec le costume byzantin paraissent évidentes, bien que l'ensemble de ce vêtement soit inconnu de l'archéologie byzantine. Nous ne savons malheureusement rien des vêtements arméniens dans la partie byzantine de l'Arménie. Il faudrait une étude spéciale pour pouvoir se prononcer d'une manière positive sur la provenance du costume si intéressant de Jean.

(1) *Catalogue des manuscrits, l.c.*
(2) *Histoire de l'ancien costume arménien*, p. 172.



Portrait du proximos Jean.

V

Les Dalassènes

Une inscription grecque, découverte et publiée depuis longtemps, a échappé à l'attention des savants byzantinistes. Elle a été recueillie par le P. N. Sargissian lors de son séjour en Arménie, de 1843 à 1853, mais ne fut publiée qu'une dizaine d'années plus tard, en 1864. L'inscription est gravée à Erzeroum, l'ancienne Théodosiopolis, sur la face intérieure du mur de la porte dite Géorgienne, l'une des quatre portes de la ville. On y voit deux inscriptions, dont l'une est tout à fait endommagée ; il n'en reste que quelques traces, dont, fort heureusement, la date :

ω θεε . . . . . κυριε
βοηθει . . . . . τω
δουλω . . . . . . τω
ευκλε . . .
το βουρ
μηνυ
ετει ςφ

Au-dessous, on distingue quelques figures : un cavalier tenant une lance, un ange, la Vierge et, en face d'eux, un léopard. A côté de ces figures se place l'inscription qui nous intéresse :

Κυριε βοηθη τον δουλον σου
Ρωμανον τον Δαλασινον
κε κατεπανον της Ηβε(ρ)ιας

L'inscription appartient donc à un certain Romain Dalasinos. Pour l'identifier, il est nécessaire de retracer l'histoire de sa famille.

Les Dalasènes ou Dalassènes occupent une place respectable parmi les grandes familles féodales qui apparaissent sur la scène de l'histoire à l'époque de Basile II. Il faut considérer comme leur aïeul Damianos Dalassénos, que Basile II nomma duc d'Antioche en 995, à la place de Michel Bourtzès, qui venait de compromettre sa renommée militaire par la défaite

subie le 15 septembre 994 (1). Damianos fut heureux dans ses entreprises militaires, surtout pendant les deux premières années de son gouvernement : il poussa ses ravages jusqu'à Arka et à Tripolis. Le 19 juillet 998, il se mesura avec l'émir de Damas, Ǧais-ibn-Ṣamṣām près d'Apamée et eut le dessus, mais un coup de lance le laissa mort sur le champ de bataille. Ses deux fils, faits prisonniers, furent emmenés dans la ville du Caire, et ne recouvrèrent la liberté qu'au bout de dix ans (2). Au dire de l'historien arménien Asołik, Damianos périt « avec son frère et son fils » (3). Cédrénus sait que *Δαμιανόν τε τὸν πατρίκιον ὃς ἦρχεν Ἀντιοχείας πολέμῳ συμβαλόντα τούτοις ἀνεῖλον* (4), mais il ne fait pas mention de ses fils, tombés aux mains de l'ennemi, ni de son frère et de son fils, tués avec lui. Y a-t-il une confusion chez Asołik, ou bien ceux qui ont été tués sont-ils distincts de ses deux fils prisonniers ? Cette dernière hypothèse paraît la plus probable.

Les fils de Damianos s'appelaient Théophylacte et Constantin. Théophylacte joua un rôle dans la révolte que provoquèrent Nicéphore Phocas au Cou tors et Nicéphore Xiphias en 1022 contre Basile II. On sait que Xiphias fit astucieusement assassiner son allié Nicéphore Phocas. A cette nouvelle, *πέμπεται Θεοφύλακτος ὁ Δαμιανοῦ τοῦ Δαλασσηνοῦ υἱός, καὶ τὸν Ξιφίαν συλλαβὼν ἐκπέμπει δέσμιον πρὸς τὴν βασιλίδα*, où on le relégua dans un couvent (5).

La mission dont Théophylacte était chargé, suivant Yahya d'Antioche, avait un caractère plus ingrat : il devait essayer par tous les moyens possibles de semer la discorde entre les deux révoltés et de les désunir pour les faire périr plus facilement. L'empereur Basile nomma Théophylacte, qui était protospathaire et drongaire, stratège du thème Anatolique, à la place de Xiphias. Les deux révoltés se brouillèrent avant que Théophylacte ait eu le temps d'intervenir.

(1) Yahya d'Antioche, chez V. Rosen, *L'empereur Basile Bulgaroctone*, pp. 31-33.
(2) *Ibid.*, p. 39.
(3) L. III, ch. 37.
(4) Cédrénus, II, p. 448.
(5) *Ibid.*, pp. 477-478.

Xiphias, jaloux de la popularité de Phocas et des sympathies qu'on lui témoignait, se met à le regarder comme son rival, et non plus comme un compagnon d'armes. Il l'invite chez lui et le fait tuer le 15 août 1022. C'est alors que Théophylacte l'attaque et le fait prisonnier (1).

Constantin Dalassène, frère de Théophylacte, fut plus célèbre. Il est mentionné pour la première fois comme catépan d'Antioche à la fin du règne de Basile II, en 1025 (2). On ne sait depuis quelle date il remplissait cette fonction. En 1012, le gouverneur d'Antioche était un certain patrice Michel surnommé al-Kṭānyus, inconnu des chroniqueurs byzantins. Yahya d'Antioche, à qui nous devons ce renseignement, mentionne un catépan d'Antioche en 1016, mais sans citer son nom (3). Peut-être est-ce Constantin Dalassène. A la mort de Basile, son frère et successeur Constantin VIII destitua Constantin et sa charge fut confiée à un eunuque, appelé Michel Spondylos, en 1026 (4).

Malgré cette disgrâce, l'empereur Constantin mourant voulait faire venir Constantin Dalassène de ses terres du thème Arméniaque pour le nommer son héritier. Le courtisan Syméon, drongaire de la Veille, réussit à dissuader l'Empereur de ce projet, au profit de Romain Argyros, dont il était le grand ami. Constantin paraît avoir gardé rancune à son rival Romain. En 1030, Romain entreprit une expédition en Syrie, qui aboutit à un désastre, et peu s'en fallut qu'il n'y perdît la vie. Matthieu d'Édesse en accuse quelques seigneurs perfides qui avaient comploté contre l'Empereur et cherchaient à le renverser. L'historien arabe Ibn al Aṯîr attribue la défaite de Romain à la mauvaise foi « du fils du duc », qui aspirait au trône et voulait perdre l'empereur. Le baron Rosen a bien montré qu'il s'agit du fils de Damianos, Constantin Dalassène, puisque l'historien arabe, dans un autre passage, appelle Damianos simplement duc, sans donner son nom (5).

(1) Yahya, chez V. Rosen, *op. c.*, pp. 63-64.
(2) *Ibid.*, p. 66.
(3) *Ibid.*, p. 49 et p. 56.
(4) Cédrénus, II, pp. 481 et 488.
(5) V. Rosen, *op. c.*, p. 314.

Cédrénus constate la participation de Dalassène à la campagne de Romain, mais ne fait aucune allusion à une intrigue quelconque de sa part (1).

Lorsque après la mort de Romain, le fameux cubiculaire Jean réussit à gagner le trône pour son frère Michel en 1034, son premier souci fut de se débarrasser de ceux qui avaient l'ambition ou la faculté de disputer la couronne à son frère. Constantin Dalassène avait manifesté son indignation lors de l'avènement de Michel, « cet homme vil et ce vaurien », *χυδαῖος καὶ τριωβολιμαῖος*, alors qu'il y en avait d'autres vraiment dignes du trône par leurs services et leur origine illustre. Jean le manda par artifice à la capitale et paralysa son activité en l'exilant dans une île, au mois d'août 1034. Peu après, il fut enfermé dans une tour, ainsi que son gendre Constantin Doukas et beaucoup d'autres (2).

En 1038-1039 (= indiction VII), Jean, emporté moins par la haine que par la crainte, résolut d'en finir avec toute la famille de Dalassène : il bannit les deux frères de Constantin, les patrices Théophane et Romain, ainsi que son neveu Adrien, et tous ses autres proches : *ἐπιτείνων τὸ πρὸς τὸν Δαλασσηνὸν ἔχθος ὁ Ἰωάννης ὑπερορίζει καὶ Θεοφάνην πατρίκιον τὸν ἀδελφὸν αὐτοῦ, καὶ τὸν ἕτερον ἀδελφὸν αὐτοῦ τὸν πατρίκιον Ῥωμανόν, καὶ Ἀδριανὸν τὸν ἀνεψιὸν αὐτοῦ καὶ τοὺς λοιποὺς τοὺς κατὰ γένος αὐτῷ ἐγγίζοντας· ἔσπευδε γὰρ ἄρδην ἀφανίσαι τὸ γένος αὐτοῦ* (3).

Le premier Dalassène, Damianos, avait donc quatre fils, Théophylacte, Constantin, Théophane, Romain. Le neveu de Constantin, Adrien, était le fils de son frère Théophylacte. La fille d'Adrien fut donnée en mariage à Alexis Charon, qui en eut une fille : la fameuse Anne dite Dalassène, devenue l'épouse de Jean Comnène et la mère d'Alexis Comnène : *τούτου (Χάρωνος Ἀλεξίου) τὴν θυγατέρα γήμας ὁ Ἰωάννης Ἄνναν εἰς Δαλασηνοὺς τὸ γένος μητρόθεν ἀνέλκουσαν τοὺς Ἀδριανοὺς ἐκείνους καὶ τοὺς Θεοφυλάκτους* (4). C'est-à-dire que la mère

(1) Cédrénus, II, pp. 492-493.
(2) *Ibid.*, pp. 506-512.
(3) *Ibid.*, p. 521.
(4) Bryen., p. 19 ; Anne Comn., I, p. 163 : *πρὸς Ἀδριανοὺς ἐκείνους τοὺς Δαλασσηνούς.*

d'Anne était la fille d'Adrien, et Adrien le fils de Théophylacte.

Constantin Dalassène avait une fille, mariée à Constantin Doukas, *ὁ ἐπὶ θυγατρὶ γαμβρὸς αὐτοῦ* (1).

Psellos, qui connaît bien Constantin Dalassène, ne parle pas de sa candidature au trône à la mort de Constantin. Il fait son éloge, le croit destiné par la nature à la couronne. Toujours est-il qu'on lui fermait l'accès du palais ; Michel le Paphlagonien l'enferma dans un château-fort et son successeur Michel Calaphate lui fit prendre l'habit monastique. Cependant, après la mort de Calaphate, (1042), Zoé jeta les yeux sur Constantin Dalassène, ainsi que jadis son père. Appelé au palais, il tint devant l'impératrice un langage tellement ferme et rude qu'elle renonça à l'idée de le prendre pour mari. Psellos, entre autres choses, dit que : *οὔπω γὰρ δεκαέτης ἐγεγόνει καὶ ἡ φήμη τοῦτον εἰς τὴν κρείττω ᾖρεν ὑπόληψιν* ; d'après la traduction d'É. Renauld, cela signifierait qu'il n'avait pas encore atteint l'âge de dix ans, que la rumeur publique l'élevait aux plus hautes destinées (2).

Mais nous avons vu que Constantin Dalassène est né avant l'an 998, son père Damianos ayant été tué cette année ; sa jeunesse se place donc sous le règne de Basile II. Or, à cette époque, il ne pouvait être question d'un mouvement quelconque pour porter Dalassène au trône. La rumeur publique dont parle Psellos avait quelque chose de réel et concerne certainement l'incident qui eut lieu en 1034. L'empereur Michel le Paphlagonien envoya cette année-là, selon Cédrénus, son frère Nicétas à Antioche en qualité de duc. Les habitants lui fermèrent les portes de la ville, car ils venaient de tuer l'agent fiscal Salibas à cause de ses exactions et avaient peur d'un châtiment. Nicétas leur promit l'amnistie complète et fut accueilli dans la ville. Mais il trahit sa promesse et traita sévèrement le peuple ; plusieurs notables furent tués, d'autres, chargés de fers, furent envoyés à la capitale. Nicétas fit en même temps savoir à son frère Jean, le puissant ministre et frère de l'empereur, que la sédition des

(1) Cédrénus, II, p. 511.
(2) Psellos, *Chronographie*, éd. É. Renauld, t. I, pp. 122-123.

Antiochiens avait pour cause, non pas les vexations de Salibas, mais simplement leur sympathie pour Dalassène : *γράψας τῷ ἀδελφῷ Ἰωάννῃ μὴ διὰ τὸν τοῦ Σαλίβα φόνον κωλυθῆναι αὐτῷ τὴν εἰς τὴν πόλιν εἴσοδον, ἀλλὰ διὰ τὴν εἰς τὸν Δαλασσηνὸν εὔνοιαν* (1).

Jean, qui ne cherchait qu'une occasion pour perdre Dalassène, profita de celle-ci et l'exila le 3 août 1034. Or, il est de toute évidence que l'allusion de Psellos porte, en ce cas, sur « la rumeur publique » à Antioche, qu'elle fût réelle ou inventée par Nicétas pour complaire à son frère Jean. En conséquence, le texte imprimé de Psellos doit être corrigé, si nous voulons y trouver une référence à des faits très réels, et non une hyperbole assez puérile, qui ne conviendrait guère à notre auteur. J'avais d'abord songé à lire, au lieu de *δεκαέτης*, *δεκαετία* ou *δεκαετηρίς*, « période de dix ans ». Mais il est plus simple de corriger en *δέκα ἔτη*. L'auteur veut dire qu'il n'y avait pas encore dix ans que la voix publique l'appelait au trône. En effet, depuis l'incident d'Antioche jusqu'au moment où la fortune sourit pour la seconde fois à Dalassène, il ne s'était écoulé que huit ans.

Plus tard, on rencontre deux autres membres de la même famille, Damianos II et Constantin II. Le premier était l'un des généraux de Michel Parapinakès. Vers 1073, les Serbes envahirent la Bulgarie et leur roi Michel couronna son fils Constantin, surnommé Bodinos, roi des Bulgares ; il se mit à régner sous le nom de Pierre. Le duc de la Bulgarie, Nicétas Karantenos, qui gouvernait le pays pour l'Empereur, se préparait à le chasser, lorsqu'il vit arriver un successeur en la personne de Damianos Dalasséno**s** : *ἐν ὅσῳ δὲ οὗτος τὰ πρὸς τὸν πόλεμον ἐξήρτυεν, ἐπικατέλαβε διάδοχος αὐτοῦ Δαμιανὸς ὁ Δαλασσηνός*. Damianos engagea immédiatement la lutte avec les Serbes, mais il fut battu et capturé avec plusieurs officiers (2).

L'autre Dalassenos, qui porte le nom de Constantin, et qui ne doit pas être confondu avec le fameux Constantin, apparaît sous le règne d'Alexis Comnène. On le voit d'abord à

(1) Cédrénus, II, p. 510.
(2) Skylitzès, p. 716.

Sinope comme gouverneur, vers 1086. Sinope se trouvait à cette époque sous le pouvoir d'un Turc, Kharatikès, gouverneur nommé par le sultan des Seldjoucides. Le sultan avait envoyé auprès de l'empereur un certain Siavus (*Σιαοῦς*) pour lui demander la main de sa fille, en promettant de lui remettre toutes les régions du littoral enlevées depuis par les Turcs. L'envoyé du sultan, qui était né d'une mère ibérienne, se laissa facilement séduire par les belles promesses de l'Empereur ; il se convertit au christianisme et, profitant de l'ordre écrit du sultan dont il était muni, il chassa les émirs turcs des côtes, et, parmi eux, celui de Sinope, Kharatikès, et soumit ces territoires à l'autorité impériale. Alexis désigna à Sinope Constantin Dalassène pour succéder à Kharatikès (1).

Ce Dalassène rendit de grands services à l'Empire par la guerre qu'il mena contre le Turc usurpateur Tzachas (*Τζαχᾶς*). A la mort de Suleiman, maître de Nicée, Tzachas avait occupé les régions de Smyrne et de Mytilène, s'était proclamé roi et avait commencé à exercer ses ravages dans toutes les îles de l'Archipel. La lutte fut opiniâtre ; Constantin Dalassène entreprit maintes expéditions navales contre lui, mais sans pouvoir le réduire. Finalement, Alexis parvint à armer contre lui le fils et successeur de Suleiman, Qiliğ-Arslan (*Κλιτζιασθλάν*), qui assassina Tzachas, son gendre, vers 1092 (2).

La sigillographie byzantine connaît un Nicéphore Dalassène, dishypatos et stratège, qui n'est pas mentionné dans les documents littéraires. L'on a conservé aussi trois autres sceaux appartenant à la même famille. L'un porte le nom de Théophylacte Dalassène, protospathaire et stratège, qui est sans doute identique au fils du même nom du premier Damianos, le magistre. Le sceau dont le titulaire se dit être Damianos Dalassène, anthypatos et stratège, appartient certainement à ce Damianos qui vivait sous Michel Parapinakès, et non pas au premier Damianos, qui avait une dignité beaucoup plus haute, celle de magistre.

(1) Anne Comn., VI, 9, p. 303.
(2) *Ibid.*, IX, 1 et 3, pp. 425 et 433.

Un quatrième sceau porte un double nom : Constantin Dalassène Doukas (*ΓΡΑΦας ΣΦΡΑΓΙΖΩ ΚΩΝ*(σταντίνου) *ΔΑΛΑΣΗΝΟΥ ΤΟΥ ΔΟΥΚΑ*). Schlumberger a voulu identifier ce Constantin avec son homonyme qui vivait sous Alexis Comnène et se fit connaître dans la guerre contre Tzachas (1). Nous savons qu'une fille de Constantin Dalassène, fiancé présumé de Zoé, avait épousé Constantin Doukas et qu'elle était morte avant l'avènement de Doukas (1059-1067). Elle semble avoir laissé un fils qui s'appelait Constantin. Le sceau appartient à ce Constantin, qui a gardé, comme Anne Dalassène, fille de Charon, le nom de sa mère, à côté de celui de son père, d'où Dalassène Doukas.

Revenons maintenant au Romanos Dalasinos de l'inscription citée au début de cet article. Les chroniqueurs, ainsi qu'on vient de le voir, ne connaissent dans la famille des Dalassènes qu'un seul membre portant le nom de Romanos. On peut donc l'identifier avec une certitude presque absolue avec le titulaire de l'inscription. Mais à quelle époque Romanos pouvait-il exercer le catépanat de l'Ibérie? La date conservée de l'inscription détériorée, 6500, correspondant à l'an 992 de notre ère, a-t-elle un rapport avec l'inscription de Romanos, comme le croit l'éditeur? Probablement non, car, s'il est vrai qu'en 990-991, le curopalate David s'était engagé à laisser ses états après sa mort à l'Empire, il n'est pas moins certain qu'il ne pouvait être question à cette époque de gouverneurs impériaux auprès de David, et qu'il n'y en avait pas. Le curopalate mourut en 1000 et Basile s'empressa d'entrer en possession de ses droits ; selon un témoignage, l'affaire étant réglée, l'Empereur nomma des gouverneurs grecs pour le pays nouvellement acquis (2). Cependant les événements qui survinrent n'étaient pas de nature à favoriser le fonctionnement régulier du pouvoir impérial dans cette nouvelle province. A peine l'Empereur avait-il quitté l'Ibérie que le roi Gourgen reprenait les armes pour revendiquer l'héritage du curopalate. Le magistre

(1) Anne Comn., VII, 8, p. 362, dit qu'Alexis *ἕτερον ἐξοπλίζει στόλον, πιστήσας δοῦκα τούτῳ Κωνσταντῖνον τὸν Δαλασσηνόν, ἄνδρα μαχιμώτατον καὶ μητρόθεν τούτῳ προσήκοντα.*

(2) Yahya (chez Rosen), p. 41.

Nicéphore Ouranos (le Kanikln d'Asołik), commandant des troupes, eut beaucoup de peine à rétablir la paix (1). C'est à Nicéphore, paraît-il, que l'empereur avait confié le gouvernement du pays. Toutefois la question litigieuse subsistait ; l'empereur étant absorbé par la guerre bulgare, le roi Gourgen et son fils et successeur Bagrat se rendirent effectivement maîtres des terres en question, pendant les années qui suivirent.

En 1018, Basile en finit avec les Bulgares et accourut en Orient. La guerre recommença avec les Géorgiens. La situation se compliqua par suite de la révolte de Nicéphore Phocas au Cou tors et de Nicéphore Xiphias. L'Empereur triompha finalement et regagna heureusement la capitale en 414 de l'hégire = 26 mai 1023 - 14 mai 1024. A partir de ce moment, il y aura une nouvelle province qu'on appelle Ibérie, mais qui se compose des régions arméniennes environnant la ville de Théodosiopolis, à savoir les cantons de Basean, Karin, Derjan et Tayk'. Nous avons vu plus haut le rôle que joua Théophylacte Dalassène dans la répression de la révolte des deux Nicéphore. Basile le nomma stratège du thème Anatolique (2). Son frère aîné, Constantin, était à cette même époque duc d'Antioche (3). Or, il y a tout lieu de croire que Théophylacte n'était pas seul et que son troisième frère, Romanos, avait également secondé l'Empereur, soit contre les Géorgiens, soit contre les stratèges rebelles. Ce serait à ce moment que l'Empereur aurait confié à Romanos le gouvernement de la province nouvelle d'Ibérie, en l'an 1023. Après la mort de Basile, le 15 décembre 1025, son frère et successeur Constantin n'apporta aucun changement, ainsi que le certifie Aristakès, dans l'administration, mais après la révolte de Nicéphore Comnène, gouverneur du Vaspourakan,

(1) *Ibid.* Le magistre Nicéphore porte chez Yahya un titre qu'on lit : الفتملس, *al-F-t-'l-s*, ou القيقلس, *al-K-i-k-l-s*, et que le baron Rosen croyait être une déformation de *βέστης*. Asołik l'appelle magistros Kanikln, կանիկլն, ce qui force à lire le mot arabe al-k-n-i-k-l-s, c'est-à-dire *κανίκλειος*. Nicéphore était donc chartulaire du kanikleion ; d'ailleurs Yahya lui-même le qualifie de secrétaire de l'empereur dans le passage où il est question de sa mission à Bagdad.

(2) *Ibid.*, p. 64.

(3) *Ibid.* p. 66.

qui, d'accord avec le roi Georges, cherchait à se tailler en Orient un état indépendant, l'Empereur fut obligé de déplacer le personnel administratif. Ainsi, la seconde année de son règne, donc en 1027, « il envoya en Orient, comme catépan, *վերակացու*, un certain Nicétas l'eunuque, qui arriva dans la region des Ibériens et, grâce à des promesses fallacieuses, décida plusieurs membres de la noblesse à quitter leurs domaines pour se rendre à la cour de l'Empereur » (1). Cédrénus est encore plus sévère à l'égard de la politique de l'Empereur, qui écarta, d'après lui, les personnes de mérite et confia les postes importants à ses valets de chambre, comme Nicolas, Syméon, Eustathe. C'est alors que Constantin nomma l'eunuque Michel Spondyle duc d'Antioche, et Nicétas de Pisidie, duc d'Ibérie : *προεβάλετο δὲ καὶ δοῦκα Ἀντιοχείας εὐνοῦχόν τινα Σπονδύλην λεγόμενον, καὶ Ἰβηρίας Νικήταν τὸν ἐκ Πισιδίας* (2). Le premier était donc désigné pour remplacer Constantin Dalassène, duc d'Antioche, le second, son frère Romanos, duc présumé d'Ibérie. Dès ce moment, la famille des Dalassènes tombe en disgrâce ; sous les successeurs de Constantin, la cour se montra encore plus hostile envers elle ; les Dalassènes ne pouvaient plus compter sur un poste administratif. Ils étaient réduits à vivre à l'écart de la vie politique, dans leurs domaines provinciaux. Tout cela justifie la thèse suivant laquelle le gouvernement ou le catépanat de Romanos en Ibérie se place nécessairement pendant les années 1023-1026. L'inscription qui le mentionne date, par conséquent, de cette époque.

Psellos atteste à deux reprises que Constantin Dalassène était originaire de Dalassa, localité célèbre : *ᾧ πατρὶς μὲν ἡ Δάλασσα, χωρίον ἐπισημότατον*. Une autre fois, en parlant de l'empereur Constantin Doukas, il dit que sa femme était la fille de Dalassène, *Κωνσταντίνου γὰρ ἦν παῖς ἐκείνου*,

(1) ARISTAKÈS, ch. V. *Nikitom*, *Նիկիտոմ ներքինի*, du texte imprimé doit être corrigé en *Նիկիտ ոմն ներքինի*. Une faute analogue se trouve chez ASOŁIK, où, au lieu de *որ կոչի Դլիվեկն և մանուկն Արաս*, il faut lire : *որ կոչի Դլիվ, եկն և մանուկն Արաս*. Dlīv est une localité connue (v. BROSSET, I, p. 296). BROSSET a laissé cette faute dans sa traduction, ainsi que MACLER dans sa traduction d'ASOŁIK, III, ch. 28.

(2) CÉDRÉNUS, II, p. 481.

ὃν τὸ μὲν χωρίον ἡ Δάλασσα ἤνεγκεν, ἡ δὲ ῥώμη πανταχοῦ τῆς οἰκουμένης ἐκήρυξε (1).

Malheureusement, l'historien nous a laissés dans une incertitude presque absolue quant à l'emplacement de cette fameuse Dalassa. Elle est appelée célèbre, sans doute, parce qu'elle a donné naissance à une famille « réputée sur toute la terre ».

Les modernes croient qu'il s'agit du village actuel de Talas, situé près de Césarée, ou Thalassa, comme écrit G. Schlumberger, pour faire ressortir avec plus d'évidence la ressemblance avec Dalassa.

Cependant, cette identification nous semble fort discutable. Certes, Talas n'a aucun rapport avec le mot *θάλασσα*, et nous espérons que la « graphie » Thalassa n'est pas inspirée par ce rapprochement. *Talas* présente une forme altérée de l'ancien *Μουταλάσκη* (2) ; *Mutalaska* > *Mutalassa* et ensuite *Talasse* ou *Talas*. La déformation du nom ne peut remonter jusqu'au temps de Psellos, et aucunement sous la forme de Dalassa. L'initiale *d* pour *t* serait inexplicable, l'articulation byzantine ayant une tendance générale à la mutation des sonores en sourdes plutôt qu'au phénomène contraire, la sonorisation des sourdes. D'ailleurs Mutalaska s'appelait Mutaṙasou(n) au XIᵉ siècle. C'est à Mutaṙasou(n) que le catholicos Grégoire, suivant Matthieu d'Édesse, se retira en 1072 auprès du prince Gagik, fils de Gourgen, frère de Sénékerim. Donc la forme Talas ne peut aucunement prétendre à l'antiquité.

Il est plus raisonnable de reconnaître dans Dalassa la localité qui s'appelle *Dalaš* (ou Dalasa) et qui est mentionnée dans le mémorial d'un Évangile arménien, copié en 1018. Le voici :

« Ce saint Évangile fut écrit dans la région de *Clautia*, dans le couvent de *Talaš*(*a*) sous l'invocation de la Théotokos et de saint Georges, le Père Paul étant prieur, par la main de l'humble et de l'incapable scribe Jean, ignorant et pécheur,

(1) PSELLOS, t. I, p. 122 et II, p. 141, éd. Renauld.

(2) [Sur l'origine de ce nom, cf. H. GRÉGOIRE, *Bulletin de la Classe des Lettres de l'Académie royale de Belgique*, 5ᵉ série, XXI (1935), p. 43. N. D. L. R.]

en l'an 467 de l'ère arménienne, et fut acquis par la dame pieuse et dévote *Covak* en mémoire d'elle, de son labeur et de ses parents » :

Գրեցաւ սուրբ աւետարանս ի գաւառի Կղաւտոյ ի վանս Տալաշայ ընդ հովանեաւ Աստուածածնիս եւ սուրբ Գէորգեա, վերակացութեամբ հաւր Պաւղոսի, ձեռամբ փցուն եւ ապակար գրչի Յոհաննիսի տգիտի եւ մեղաւորի, ի Թուականութեանն հայոց ՆԿԷ, զոր ստացաւ տիկին Ծովակ աստուածասէր եւ բարեպաշտ յիշատակ իւր յիւրոց աշխատութեանց եւ ծնողաց իւրոց ։ (1)

La région de Claudia est bien connue. C'est l'angle montagneux formé par l'Euphrate en face de Hanzith et à l'est de Mélitène. Elle doit son nom à la ville de *Κλαύδια*, que connaît Ptolémée, et qui existait encore à l'époque byzantine, ainsi qu'on le voit dans le *De Velitatione bellica*, où elle est mentionnée comme *Καλούδια*, à côté de *Γερμανίκεια*, *Ἀδατᾶ*, *Καησοῦν*, *Δαουθᾶ* (2). Michel le Syrien connaît bien le pays de Claudia et de Goubbos. Ce dernier touche à la région de Claudia au sud et occupe le haut plateau du mont Kop (Kopli dagh des Turcs), qui a conservé l'ancien nom. Les deux régions sont séparées par la vallée du fleuve qui s'appelle actuellement Mamas, d'après le clan kurde qui y habite, ou Širo-su. En 752, l'empereur Constantin Copronyme assiégea la ville de Mélitène et emmena en captivité la population de Claudia et de tous les villages de l'Arménie IV (3). En 1065-1066, un groupe d'Arméniens envahirent le pays de Claudia et de Goubbos, et pillèrent les monastères syriens. Les chefs de Mélitène entrèrent en négociations avec les envahisseurs et consentirent à leur céder une portion du pays de Goubbos et de Claudia. Ils sollicitèrent même un chrysobulle de l'empereur qui leur céda quatre villages de la région,

(1) E. Lalayan, *Catalogue des manuscrits arméniens du Vaspourakan* (Tiflis, 1915), nº 43, p. 76.

(2) *De Velitatione bellica*, éd. Bonn, p. 250. [Cf. E. Honigmann, *Die Ostgrenze des byzantinischen Reiches von* 363 *bis* 1071, Bruxelles, 1935, pp. 80-92. N. d. l. R.]

(3) Michel le Syrien, éd. Chabot, t. II, p. 518.

afin d'être en paix avec eux [1]. Ces « brigands et voleurs », comme les qualifie l'historien syrien, ne sont autres que les troupes du fameux Philarète, qui allait créer par ses conquêtes un vaste état, de Mélitène à Antioche; y compris, bien entendu, Claudia et Goubbos. Il installa partout des princes arméniens, dont plusieurs survécurent à la chute de Philarète.

Dalaš(a) se trouve donc dans le pays de Claudia. Michel le Syrien, énumérant les monastères syriens de ce pays, pillés par les « brigands » arméniens, cite Mādiq, Marcus, Mar-Asya, Beit Šahde, Sergisyeh, sans mentionner le monastère de Dalaša. D'où il faut conclure que Dalaš(a) était un centre arménien, une localité importante qui avait un couvent et des églises consacrés à la Mère de Dieu et à saint Georges. Notre manuscrit a été copié à Dalaša en 467 E.A. = 1018, donc longtemps avant l'incursion des « brigands arméniens ». On aurait tort, évidemment, de croire que les éléments arméniens de Claudia ne datent que de la conquête de Philarète. Du reste, Michel le Syrien atteste lui-même que l'émigration des Arméniens dans les pays au delà de l'Euphrate a commencé au temps de Basile. Cela ne veut nullement dire qu'auparavant il n'y eut pas là des Arméniens. Le plateau de Claudia et de Goubbos, par sa situation à l'écart des grandes routes militaires arabo-byzantines, constituait un refuge assez sûr pour ceux des féodaux arméniens qui tenaient ferme à leur liberté et à leur indépendance.

La famille des Dalassènes était installée à Dalaš(a). Dans notre document, ce nom est écrit *Talaš(a)*, d'après la phonétique particulière aux dialectes arméniens occidentaux, y compris ceux de la vallée de l'Euphrate. Claudia est aussi écrit *Clautia*. L'exacte transcription serait par conséquent *Dalaša* et *Claudia* [2].

Les Byzantins ont rendu le nom de Dalaša par les formes *Δάλασσα*, *Δαλασσηνοί*. Seuls les titulaires des sceaux mentionnés plus haut ont gravé leur nom avec un seul *-σ-*, *Δαλα-*

(1) *Ibid.*, t. III, p. 164. Le fameux Abulfarağ Bar Hebraeus († 1268) était évêque de Goubbos, de Lakabin et d'Alep.

(2) Dans le texte arménien, le nom en question étant au génitif : *Talasay*, le nominatif peut être *Talaš* ou *Talaša*.

σηνός, ou *Δαλασινός*, sauf la curopalatissa Anne Dalassène qui maintient sur ses sceaux la graphie avec deux -*σ*-. Le double -*σ*- sert sans doute à rendre le son -*š*- de l'original ; anciennement on le rendait souvent par -*ξ*-.

L'origine des Dalassènes, telle qu'elle vient d'être dégagée, n'offre rien qui puisse nous surprendre. Les grandes familles byzantines qui font leur première apparition à l'époque de Basile II, comme antérieurement à cette époque, sont pour une grande partie originaires des pays euphratiens. Il suffit de nommer les Bourtzès, les Maniakès, les Vrachamios, les Kourtikios, les Lécapènes enfin et tant d'autres. On voit une branche des Kekauménos venir s'installer dans la Dégisène ou Tekès, dans ce canton que le prince régnant Manuel avait abandonné pour passer, avec ses quatre fils, en terre d'Empire, sous Léon le Sage.

Il semble que le premier Dalassène, seigneur de Dalassa, ait quitté cette localité pour passer dans le thème Arméniaque, tout comme Kourtikios, Manuel, Bassakès et d'autres. Lorsque l'empereur Constantin envoya chercher Constantin Dalassène, on le trouva dans le thème Arméniaque, dans sa maison : *κατὰ τὸν Ἀρμενιακὸν ἐν τῷ ἰδίῳ οἴκῳ σχολάζοντα* (1).

Damien avait été nommé par Basile II duc d'Antioche après Bourtzès, parce qu'il était connu dans le pays comme grand propriétaire à Dalassa. Pour la même raison, les habitants d'Antioche manifestaient une sympathie marquée à son fils Constantin Dalassène. La dignité de magistre, Damien l'avait acquise sans passer par l'échelle hiérarchique du service militaire ; il en avait été récompensé en entrant au service de l'Empire, tout comme Grégoire de Taron ou le roi Sénékerim, suivant le témoignage de Kékauménos, l'auteur du *Stratégikon*. Ce que Psellos dit de l'avancement de Maniakès est applicable aussi à Damien, à savoir qu'il n'avait accompli aucun stage militaire, n'étant pas sorti des rangs des valets d'armée, *οὐκ ἀπὸ τῶν σκευοφόρων*, et n'ayant pas connu la trompette, *οὐδὲ τῇ σάλπιγγι χρώμενος* ; mais il était arrivé d'un seul bond au sommet de la hiérarchie militaire. Ce qui signifie que Maniakès était seigneur féodal à

(1) Cédrénus, II, p. 484.

Teloukh, avant d'être son stratège. C'est aussi le cas de Damien, comme ce fut le cas de Grégoire de Taron et de tant d'autres.

D'ailleurs les Dalassènes paraissent aussi appartenir au nombre des familles byzantines d'origine arménienne. Un auteur arménien, le prêtre Mesrob, a inséré dans son ouvrage, rédigé en 967, une version, assez élargie, de l'ancien document dit *gahnamak*, « livre des sièges ». C'est une liste des familles arméniennes de l'époque féodale, où elles sont rangées d'après leur siège, c'est-à-dire d'après le rang déterminé par la place qui était assignée à chacune d'elles à la cour royale (1). Or, on retrouve chez Mesrob les noms des Lykandiens et des Claudiens : *Լիկանդեանք եւ կղունդիք*. L'ouvrage de Mesrob nous est parvenu notamment dans un manuscrit de l'an 1131. La seule famille qui soit connue en Claudia vers le xe siècle est celle des Dalassènes. Mesrob la considère comme une famille arménienne. Et la mention des Lykandiens, de la famille du fameux Mélias, atteste que Mesrob est bien renseigné.

VI

L'aïeul des Roubéniens

La dynastie royale de Cilicie s'ouvre par le nom de Rouben, dont la vie nous est presque inconnue. Ce qu'on en peut apprendre à travers l'obscurité des quelques renseignements parvenus jusqu'à nous paraît fort mal assuré.

Matthieu d'Édesse, historien presque contemporain, cite le nom de Rouben lorsqu'il parle de son fils Constantin, à l'occasion de l'invasion des Croisés. A la date de 546 de l'ère arménienne = 1097-1098 de notre ère, il dit notamment : « aux jours des catholicos Vahram et Barseł (= Basile) et du règne de l'empereur byzantin Alexis, l'armée des Romains, forte d'environ cinquante myriades d'hommes, se mit en

(1) Ce document a été publié dans le *Sop'erk'*, VI, et reproduit dans mon ouvrage : *L'Arménie à l'époque de Justinien* (en russe), où il est soumis à un examen détaillé.

marche, et on en avertit par écrit le prince d'Édesse, T,oros et le grand prince des Arméniens, Constantin, fils de Rouben, qui occupait le mont Taurus, dans le pays de Kopitaṙa, en Maraba, et qui s'était emparé de plusieurs régions ; il était de l'armée de Gagik » (1).

Le même auteur rapporte qu'en 548 E.A. = 1099-1100, « Constantin, le grand prince des Arméniens, mourut, laissant deux fils, T,oros et Léon. Il avait conquis beaucoup de villes et de régions et s'était rendu maître de la majeure partie du mont Taurus, qu'il avait enlevé par sa valeur à l'armée des Perses. Il appartenait à l'armée de Gagik Bagratide, fils d'Ašot. Sa mort, survenue à cette époque, avait été annoncée par un prodige qui s'était manifesté dans sa maison. Un jour, un orage avait éclaté ; la foudre était tombée dans la salle à manger du château, qui s'appelle Vahka, et, ayant touché une assiette d'argent parmi les sept, l'avait rejetée de côté, au-dessous des autres. Tous les sages avaient alors prédit que ce serait la dernière année de Constantin ; et en cette même année, il mourut et fut enterré dans le couvent qui s'appelle Kastałon (2).

La mort de Constantin est encore mentionnée sous l'année 549 E.A. = 1100-1101.

Le fils de Constantin, Tʻoros, avait tué les frères de Mandalè, assassins du roi arménien Gagik. Après avoir fait le récit de cet exploit, Matthieu d'Édesse ajoute : « Tʻoros rendit alors grâces à Dieu pour avoir pu venger le sang du roi arménien Gagik, car Rouben, le père de son père, était de la postérité de Gagik » (3).

La légende de la mort de Constantin permet de conjecturer qu'il a régné sept ans, d'après le nombre des assiettes, et qu'il est mort la huitième année. La mort de Constantin se plaçant en 1099-1100 ou, d'après la seconde note, en 1100-1101, son règne de sept ans doit avoir commencé en 1091 ou 1092. Il en résulte que son père Rouben, à qui il avait succédé, est mort en 1091-1092. Rouben est cité deux fois

(1) Matthieu d'Édesse, ch. 151.
(2) Id., ch. 161.
(3) Id., ch. 207.

comme faisant partie « de l'armée », ի զաւրաց, de Gagik, et une fois « comme son descendant », ի զաւակաց. La question de savoir si Rouben était un des officiers de Gagik ou son parent reste donc ouverte. Rouben régnait à Kopitaṙa, dans le pays de Maraba.

Après Matthieu, c'est Samuel qui tient la première place, tout au moins par son antiquité, étant un auteur du XIIe siècle. En l'an 525 E.A. = 1076-1077 (et non pas 575, comme le donne le texte imprimé), il raconte l'histoire de l'assassinat de Gagik par les frères Mandalean et dit qu'après cet événement « les princes arméniens et toutes leurs troupes perdirent courage et se dispersèrent de tous côtés ; l'un d'entre eux, du nom de Rouben, parent de Gagik et maître du château de Kopitaṙa, ayant appris la mort de Gagik, partit avec tous ses proches et se rendit en Phrygie, se dirigeant vers un village nommé Kolimozolo : il s'établit là où les montagnes étaient habitées par de nombreux Arméniens ; il les rallia tous et, devenu plus fort, s'empara des contrées montagneuses, en chassa les Romains et reprit leurs places. Arrivé à l'âge de 70 ans, après une vie pieuse, Rouben s'en alla auprès du Christ et fut enseveli dans le saint couvent de Kastałon, laissant le pouvoir à son propre fils, Constantin, qui conquit le fameux château appelé Vahka et y installa sa résidence » (1).

Samuel connaît les circonstances fabuleuses de la mort de Constantin, mais il les présente de manière à faire perdre le sens de cette légende. D'après lui, « en 1102 ou 549 E.A. (= 1100-1101), un jour, Constantin, fils de Rouben, étant assis chez lui à Vahka, tenait devant lui une assiette d'argent, qui subitement sauta dans le coin de la maison et se glissa parmi sept autres assiettes qui se trouvaient là. On tint cela pour le présage de la fin de Constantin ; et, en effet, il mourut : il fut enterré près de son père dans le saint couvent de Kastałon ; le pouvoir passa à son fils aîné T'oros, qui l'exerça pendant 29 ans » (2).

Notre auteur est obligé d'avouer que « les historiens ne sont pas d'accord sur la date et la durée du règne des rois

(1) SAMUEL D'ANI, p. 116.
(2) ID., p. 121.

de Sis. Le premier fut Rouben, qui en 525 E.A. (= 1076), à la mort de Gagik, se rendit au village de Koṙmozolo, s'empara des régions montagneuses et peu après mourut ; mais on ignore à quelle date. Ensuite, son fils Constantin se rendit maître de Vahka et de plusieurs autres places et mourut en 549 E.A. (= 1100) ; ils avaient régné, lui-même et son père, en tout 24 ans. Tʿoros, le fils aîné de Constantin et son successeur, régna 29 ans et mourut en 578 E.A. (= 1129) ».... « Il y en a qui disent, continue Samuel, que Constantin, fils de Rouben, mourut en 551 E.A. (= 1102), et que lui et son père régnèrent en tout 26 ans, et qu'après eux Tʿoros régna 19 ans et mourut en 570 E.A. (= 1121) » (1).

Samuel, ainsi qu'on le voit, s'écarte sur plusieurs points de Matthieu. Poursuivons d'abord notre enquête.

Smbat le Connétable, haut dignitaire, appartenant à la famille régnante, était le plus qualifié pour connaître l'origine de la dynastie. Cependant il n'a rien à nous apprendre, sauf ce qu'il a lu chez Matthieu. « En 541 E.A. (= 1092), dit-il, après l'assassinat de Gagik, suivi de la dispersion de son armée et de ses princes, l'un d'entre eux, qui s'appelait le baron Constantin, fils du baron Rouben, se rendit dans le mont Taurus et occupa, grâce à sa valeur, la majeure partie de la montagne et, avant tout, le château de Vahka. En 549 E.A. (= 1100) décéda le grand prince, le baron Constantin. Avant qu'il mourût, un signe miraculeux se manifesta dans son château de Vahka : la foudre éclata dans le *majorostan*, frappa un plateau d'argent, le transporta dans une autre partie de la maison et le plaça sous sept assiettes ; on y vit un présage de la mort de Constantin, qui mourut la même année et fut enterré dans le saint couvent de Kastałon » (2). Le contexte de Smbat reproduit également le passage de Matthieu, d'après lequel « Tʿoros, après avoir mis à mort les frères Mandalè, rendit grâces à Dieu d'avoir pu venger le sang de Gagik, car son grand-père était du nombre des princes de Gagik » (3).

Smbat a tout de même apporté quelques changements dans

(1) ID., pp. 135-136.
(2) SMBAT LE CONNÉTABLE, pp. 87-88, éd. Paris.
(3) ID., pp. 90-91.

son résumé. Il a compris à sa manière la légende de la mort de Constantin.L'assiette qui est touchée par la foudre est devenue chez Smbat un plateau, սինի, *sīni*, سینی, qui se trouvait à part et que la foudre a lancé vers les sept assiettes. L'expression de Matthieu, սպասաւորաց տուն, « la maison des serviteurs », est remplacée par un mot curieux, *majorostan*, composé du mot grec *μαγειρεῖον*, « cuisine », ou *μάγειρος*, « cuisinier », et du suffixe arménien *-stan*. Smbat a omis « Kopitaṙa dans le pays de Maraba », a ajouté le titre de baron et, chose étrange, là où chez Matthieu il est question de la parenté de Rouben avec Gagik, le contexte de Smbat porte յիշխանանացն, pour ի զաւակացն. Cela fait douter de l'authenticité du mot ի զաւակացն dans le texte de Matthieu. Ce n'est pas Smbat toutefois qui aurait mis en doute l'origine royale de ses ancêtres.

Bien que notre auteur ait présenté la légende de la mort de Constantin d'une manière erronée, il en a bien compris le sens allégorique, portant sur la durée du règne de Constantin. Il fait succéder Constantin à son père en 541 E.A. (= 1092), donc il lui attribue huit ans de règne, de 1092 à 1100.

Tous les autres auteurs qui appartiennent au même siècle que Smbat, ont adopté la version de Samuel. Vahram Rabouni, Het'oum l'Historien, l'Anonyme de l'Abrégé de l'histoire des Roubéniens, le mémorial du lectionnaire royal, écrit en 735 E.A. = 1286, même Vardan et Kirakos, ainsi que la liste des rois de Cilicie, dans un manuscrit du couvent de Mouš (1), tous ont suivi la version de Samuel.

La comparaison des sources permet de constater l'existence de deux versions. La première et la plus ancienne se trouve chez Matthieu d'Édesse, l'autre, chez Samuel. Ce qui les distingue consiste en ceci.

La version de Matthieu ne connaît de Rouben que le nom. Son fils Constantin, en 1097, régnait dans le pays de Kopitaṙa (= Gobidaṙa), à Maraba, et faisait partie de l'armée de Gagik. Il mourut en 1099 ou 1100. Le château des frères

(1) G. Srowanjtean, *Hnoç et Noroç*, p. 100 et sq.

Mandalè est nommé dans le récit de l'assassinat de Gagik Kizistṙa, mais dans l'histoire de la vengeance de T'oros, Kndṙoskavis (= Gntṙosgavis?). Het'oum l'Historien l'appelle dans les deux cas Kizistṙa. Gagik fut tué en 1079.

La seconde version place la mort de Gagik en 1076 et fait apparaître Rouben à cette date. Il est parent de Gagik ; il avait sa résidence à Kositaṙa (= Gosidaṙa), puis il la transféra à Kolimozolo ou Koṙmozolo. Il mourut à 70 ans. Son règne et celui de son fils Constantin durèrent en tout 24 ou 26 ans. Celui-ci mourut en 1100 ou 1102. Le château des Mandalè s'appelle Kandraskavi ou Kandroskavi.

La légende concernant la fin de Constantin aurait comporté un indice quant à la durée de son règne, si cette conjecture n'était pas compromise par le Continuateur de Smbat le Connétable, qui donne à Constantin 14 ans de règne. La liste du manuscrit de Mouš lui assigne cinq ans, et à son père Rouben, vingt ans.

On est encore plus embarrassé quand on lit une tout autre histoire, d'un caractère épique, sur l'ancêtre de la dynastie. Elle nous est conservée chez l'historien Kirakos. La voici in-extenso.

« Le roi Gagik (1) se rendit un jour à la chasse ; il était ivre. Au moment de la plus forte chaleur, il descendit de cheval pour se reposer à l'ombre des arbres. Il n'y avait avec lui personne d'autre qu'un enfant. Il rencontra des Grecs, qui le reconnurent, l'enchaînèrent et l'emmenèrent dans un château. Quand il sortit de son ivresse, il demanda : « Où suis-je donc ? ». Les Hoṙoms (Grecs) répondirent : « Où est notre métropolite Marc ? » Ils le jetèrent ensuite du haut du rempart, sans égard pour sa dignité. Il s'écrasa sur le sol et expira. L'enfant qui était avec lui fut acheté par un marchand arménien, qui en fit son gendre. Après quelque temps, le garçon, ayant grandi et atteint l'âge viril, partit dans la région de Cilicie avec un seul compagnon pour chasser la perdrix. Là s'élevait un château qui s'appelait Barjrberd, où résidait un évêque grec. L'homme et l'évêque lièrent connaissance et sympathisèrent l'un avec l'autre : fréquemment, ils man-

(1) Dans ce récit, c'est Gagik de Kars qui figure, et non pas Gagik d'Ani.

geaient et buvaient ensemble. Mais l'homme n'oubliait pas un seul instant ce que les Horoms (Grecs) avaient fait au roi Gagik, son parent. Et il arriva un jour que les serviteurs de l'évêque étaient sortis tous pour leurs affaires et que l'évêque se trouvait seul en compagnie d'un enfant, quand l'homme arriva près du château, à la poursuite de perdrix. L'évêque l'ayant aperçu l'appela du haut du rempart et l'invita à dîner avec lui. Mais l'homme ne se rendit pas à son invitation. Alors l'évêque descendit et se dirigea vers lui sans aucune suite. Lorsque l'homme vit l'évêque venir seul, il comprit qu'il n'y avait personne dans le château et il dit à son compagnon : « Aujourd'hui il se présente une bonne occasion de venger le sang de notre roi, que les Horoms ont assassiné ; écoute, peut-être l'évêque t'enverra-t-il dans le château ; tu tâcheras alors de prendre le château et tu m'en avertiras au moyen d'un signal pour que je mette l'évêque à mort ».

L'évêque arriva et ils se mirent à table ; le vin ayant manqué, l'évêque dit au serviteur (de Rouben) : « Va dans le château et cherche-nous du vin, pour que nous nous amusions. » L'homme partit et transmit l'ordre de l'évêque à son domestique. Comme celui-ci se penchait sur la jarre pour prendre du vin, l'autre (l'homme de Rouben) le saisit par les pieds et le plongea dans la jarre, tête en avant : il fut noyé dans le vin. Cela fait, le serviteur de Rouben monta sur le rempart et fit savoir par un signal à son maître que le château était pris. Rouben alors étrangla en bas l'évêque et entra dans le château, et il y résida en maître. Peu à peu, il étendit ses possessions, soit par violence, soit par ruse, de sorte que lui et ses fils ainsi que ses descendants régnèrent sur la Cilicie, sur des villes et des régions. C'est lui qui est l'aïeul du roi Léon » (1).

Samuel raconte, d'après Matthieu, que Gagik fut tué par les trois frères grecs lorsqu'il revenait de chez Abulgarib, prince arménien de Tarse, mais, ajoute-t-il, certains « relatent que Gagik était allé à la chasse, et les frères Mandaleankʿ, le trouvant endormi, l'emmenèrent au château de Kandroskavi et, là, le tuèrent » (2).

(1) Kirakos, *Hist.*, pp. 58-59.
(2) Samuel, p. 116.

Comme on le voit, Samuel n'ignorait pas le récit épique de Kirakos. Les frères coupables Mandalê ne figurent pas dans ce récit ; leur château de Kizistra ou Kandřoskavi, non plus. La victime de la vengeance de Rouben est un évêque grec, propriétaire de Barjrberd.

Le récit est imaginaire, mais on voit bien les éléments historiques dont il est formé. La mort du roi Gagik fut vengée non pas par Rouben, mais par son petit-fils T'oros. Le frère de ce T'oros, Léon, ayant eu le dessous dans la guerre avec l'empereur Jean Comnène, fut emmené captif dans la capitale avec ses deux fils, dont l'un mourut là ; l'autre, T'oros II, s'échappa de sa prison, gagna la Cilicie et reprit l'héritage de son père. Les circonstances dans lesquelles il se rétablit dans ses domaines, ont donné naissance à des contes différents. On racontait que T'oros s'était enfui de Constantinople et était allé à pied en Cilicie ; il se présenta au patriarche des Jacobites, Athanase. Le patriarche lui donna un cheval et douze personnes, qui introduisirent le fuyard dans la forteresse d'Amouda, d'où il se rendit maître de tout le pays.

D'après un autre conte, T'oros partit de la capitale pour Antioche, par mer, et de là entra en Cilicie, retrouva son frère Stéphane et ensuite, par artifice, ils s'emparèrent d'abord d'Amouda, puis du pays entier.

Une troisième version, empreinte d'un caractère plus romanesque, met en cause une princesse de la cour, qui, amoureuse du prince arménien prisonnier, lui fournit les moyens matériels grâce auxquels T'oros put arriver dans la montagne de Vahka où il se fit connaître à un prêtre, à qui son arrivée causa bien de la joie et qui le fit gardien des troupeaux. Le prêtre ne tarda pas à avertir les Arméniens qui habitaient dans les montagnes et qui se rallièrent à T'oros, et prirent d'abord le château de Vahka, puis le pays, et en chassèrent les Grecs et leurs agents (1).

Il y a enfin un quatrième récit qui prétend que T'oros avait

(1) SAMUEL, p. 131. MICHEL LE SYRIEN, III, p. 281 (trad. Chabot) connaît la première version et appelle Athanase métropolite de l'endroit ; de même la traduction arménienne de Michel, p. 422 (éd. 1871), et p. 427 (éd. 1870).

caché dans un buisson dix personnes bien armées et était entré à l'improviste dans le château de Vahka (1).

Ces contes populaires ont influencé la légende de Rouben. Celui-ci voulait tuer les meurtriers de Gagik, mais on lui fait tuer un évêque pour reprendre son château. Cet évêque n'est qu'une réminiscence de l'évêque ou du prêtre qui figurent dans l'histoire de T'oros. L'enfant Rouben auprès d'un marchand et son gendre rappellent en quelque sorte l'aventure amoureuse de T'oros avec la princesse byzantine. L'image historique du fondateur de la dynastie s'était depuis effacée du souvenir populaire : on a recouru à une légende, fabriquée avec des actions attribuées à T'oros I et à T'oros II, et on les a adaptées *mutatis mutandis* à Rouben. La légende est donc postérieure à l'époque de T'oros II († 2 décembre 1168). Quel que soit l'intérêt littéraire de cette légende, sa valeur historique est minime, sinon nulle. Or, ni la légende, ni les informations des historiens ne contribuent à tirer de l'obscurité la figure de l'ancêtre des Roubéniens, ou à fixer son époque.

Dans cet état de choses, un passage de Cédrénus mérite une attention particulière.

L'empereur Basile consomma la ruine du royaume de Bulgarie en 1018-1019 (ind. II, 6526) et prit le chemin de la Grèce pour se faire une idée de l'état du pays après les ravages réitérés des Bulgares. Il traversa Zetounion et les Thermopyles. L'historien dit à cette occasion :

Ἐν δὲ τῷ διιέναι τὸ Ζητούνιον τὰ ὀστᾶ τῶν πεσόντων ἐκεῖσε Βουλγάρων, ὁπηνίκα ὁ μάγιστρος Νικηφόρος ὁ Οὐρανὸς τὸν Σαμουὴλ ἐτρέψατο, θεασάμενος ἐθαύμασεν. Ὑπερηγάσθη δὲ καὶ τὸ ἐν Θερμοπύλαις γενόμενον τεῖχος, ὃ Σκέλος ἄρτι κατονομάζεται, εἰς ἀποτροπὴν τῶν Βουλγάρων παρὰ τοῦ Ῥουπένη. (2)

« En traversant Zetounion, l'em pereur (Basile) admira les ossements des Bulgares qui y étaient tombés lors de la victoire de Nicéphore Ouranos sur Samuel. Il admira plus

(1) Jean Dardel, *Chronique d'Arménie*, dans *Hist. des Croisades, Doc. armén.*, II, ch. 8. L'auteur rapporte la légende à Constantin, fils de Rouben, mais il est évident qu'il s'agit là d'un exploit de T'oros.
(2) Cédr. II, p. 475.

encore la muraille, appelée maintenant Skelos, élevée aux Thermopyles par Roupenès pour repousser les Bulgares ».

Ces mots *παρὰ τοῦ Ῥουπένῃ* sont rendus dans la traduction latine par : *apud Rupenam* ; on a donc considéré Rupenès comme une localité. Mais en réalité, il s'agit d'un personnage, nommé Roupenès. L'illustre byzantiniste russe Vasilievskij a depuis longtemps fait remarquer que la traduction latine était fautive, et que le texte parlait d'un certain Roupen, dont le nom rappelle le fondateur de la dynastie arménienne en Cilicie. Vasilievskij pourtant s'est gardé d'y reconnaître le fondateur du royaume de Cilicie pour des raisons chronologiques. tout en admettant que le Roupenès des Thermopyles est d'origine arménienne. D'après lui, l'aïeul des Roubéniens, qui firent leur apparition en 1065 (suivant la légende de Kirakos), ne pouvait être identifié avec le constructeur de la muraille des Thermopyles) (1).

Nous ne partageons pas cet avis et croyons pouvoir démontrer que les traditions nationales n'offrent rien qui puisse empêcher l'identification proposée.

Le personnage chargé de construire des fortifications aux Thermopyles, ne peut être autre qu'un stratège de la Grèce. Une inscription, découverte depuis longtemps au village d'Egrek (= Agarak, « champ cultivé ») près de T'ort'oum, porte le nom d'un certain patrice Grégoire, fils du patrice Sympatius, qui se qualifie de stratège de Larissa et de Macédoine. L'inscription est datée de l'an du monde 6515, donc de 1006-1007 (2). Sans doute, Grégoire, à cette date, n'était plus à son poste, il était rentré chez lui et s'occupait à bâtir une église à Agarak. C'est à Roupenès que sa charge en Occident était échue. L'empereur Basile arriva à Constantinople en l'an 6527, ind. II = 1018-1019. A cette époque, Roupenès exerçait la charge de stratège de Larissa et de la Grèce,

(1) *Žurnal Ministerstva narodnago Prosvěščenija*, juillet 1881, pp. 116-117.

(2) L'inscription a été recueillie et publiée par le P. Méchithariste Nersès Sargissian, *Տեղեկագրութիւն Հայոց Մեծաց*, p. 92, dont Brosset a fait un compte rendu dans les *Mém. de l'Acad. des sciences de St.-Pétersb.*, VIIe série, t. VIII, 1864.

tout comme Kekaumenos qui, de 980 à 984, était ἐν Λαρίσσῃ τὴν ἀρχὴν ἔχων τῆς Ἑλλάδος (1).

On connaît d'autres Arméniens chargés d'un poste important, à cette époque, sur les frontières balkaniques ; par exemple, Grégoire Taronite à Thessalonique, Théodorakan, à Philippopolis. Rien d'étrange à ce que Larissa fût confiée à Grégoire et, après lui, à Roupenès.

En qualité de stratège, Roupenès devait avoir au moins la dignité de protospathaire et être âgé de 23 à 25 ans en 1018. Donc il est impossible qu'il ait été enfant vers 1065, comme le prétend la légende, ou qu'il ait régné jusqu'en l'an 1086 ou 1092, comme l'affirment d'autres sources. Mais ni la légende, ni les sources qui le font vivre jusqu'en l'an 1092 n'ont de valeur. De toutes les informations que nous possédons, Matthieu d'Édesse seul compte comme témoin presque oculaire ou auriculaire. Or, il ne donne aucune indication sur l'époque et sur la vie de l'ancêtre de la dynastie. Il en fait mention en parlant de son fils Constantin. Tout ce qu'il dit se rapporte surtout à Constantin, et non pas à son père. C'est « Constantin, fils de Rouben, qui occupait le Taurus, dans le pays de Kobidaṙa, en Maraba, et qui appartenait à l'armée de Gagik ». C'est lui qui s'établit à Vahka et « qui faisait partie de l'armée de Gagik Bagratide, fils d'Ašot ». C'est seulement dans le troisième livre, qu'il a écrit après un intervalle de dix ans, qu'il annonce que « le père du père » de T'oros comptait parmi les princes de Gagik (selon la copie de Smbat, et non pas « était parent », comme le donne le texte imprimé). Les auteurs qui sont postérieurs d'un siècle à Matthieu, ont voulu rapporter tout cela à Rouben pour la raison que nous verrons.

Certes, Rouben pourrait bien appartenir à l'armée ou être l'un des princes de Gagik. Le dernier roi bagratide, après avoir été dépouillé de ses états, vécut à l'étranger de 1043 à 1079. Les féodaux arméniens qui furent arrachés de leur sol en même temps que leurs rois ou plus tard, continuèrent dans l'émigration à reconnaître l'autorité du roi exilé. Gagik conserva cette prérogative jusqu'à sa mort. Rouben, dignitaire byzantin, se transporta, à une époque

(1) *Stratégikon*, § 169.

inconnue, en Orient, au milieu des princes et de la population émigrés, et s'installa sur le mont Taurus, peut-être là où nous trouvons son fils Constantin. La subordination, qui était de règle d'une façon ou d'une autre envers le roi bagratide, serait valable pour Rouben aussi. Mais il n'avait aucun lien de parenté avec la famille bagratide. Son nom seul, si différent des noms des Bagratides et si étranger au milieu féodal arménien, suffit à faire rejeter cette hypothèse. A mesure que disparaissaient les dynastes d'anciens lignages, on en voyait apparaître de nouveaux, et c'est surtout le service impérial qui donnait à de nouvelles familles et à une nouvelle noblesse l'occasion de s'affirmer. Comme à tant d'autres, l'honneur revient à Rouben lui-même d'être l'ancêtre de sa race. Mais puisqu'il est revenu de Byzance dans le milieu arménien, il est probable qu'il était originaire de l'Arménie même. Le nom de T‘oros, adopté dans la famille de Rouben, est fort suggestif. Un premier porteur de ce nom se rencontre sous le règne de Basile : c'est le prince du district de Hašteank‘, situé à l'est de Hanzith. En 443 E.A. = 994, le duc d'Antioche, Michel Bourtzès, fut battu par l'armée égyptienne : dans son camp se trouvait, entre autres, T‘oros, prince de Hašteank‘, qui tomba aux mains de l'ennemi. Son sort ultérieur n'est pas connu. Il se pourrait que Rouben fût le fils de ce T‘oros (1).

Chez Kemāl-ad-Dīn, on trouve une note curieuse : « Au mois de Moḥarram de l'an 601 (29 août 1204-17 août 1205), le roi des Arméniens, le fils de Laōn, *l'un des descendants de Bardas al-Fakkās*, qui vivait à l'époque de Saif-ad-Daūlah, vint attaquer Antioche » (2). Kemāl-ad-Dīn, historien véridique, avait, pour ce renseignement, une source qui, malheureusement, reste inconnue. Si Rouben était un descendant de Phocas, il aurait conservé le patronyme Phocas. Il s'agit

(1) *Thoros* est la forme médiévale de *Théodoros* et s'explique par l'action du double accent (au début et à la fin des mots polysyllabiques) qui produit la contraction et la chute des syllabes intérieures. C'est une particularité des dialectes arméniens du Sud, y compris la région de Hašteank‘.

(2) Kemāl-ad-Dīn, *Histoire d'Alep*, dans *Revue de l'Orient latin*, 1897, p. 41.

probablement d'une descendance par les femmes. Le père de Rouben pourrait fort bien avoir contracté alliance avec la famille de Phocas. Est-ce que T'oros, ami de Bourtzès, n'avait pas été anciennement partisan de Bardas Phocas? Toutefois le témoignage de Kemāl-ad-Dīn corrobore plutôt qu'il n'infirme notre hypothèse sur le rapport éventuel entre Rouben et T'oros de Hašteank'.

Cependant la tradition recueillie par Samuel prétend rattacher Rouben à la race du dernier Gagik, à la mort duquel il aurait passé de Kasitara (pour Kopitaṙa) à Kolimozolo et aurait fondé là sa principauté. Matthieu place la mort de Gagik en 1079, Samuel, en 1076. Le premier raconte qu'il s'était rendu auprès du prince Abulgarib à Tarse pour conclure une alliance, qu'il avait échoué, et qu'au retour de Tarse, en chemin, il fut pris par les frères Mandalè et mis à mort.

L'historien Vardan assure au contraire que Gagik réussit dans sa mission, et maria son fils puîné à la fille d'Abulgarib ; mais il ajoute qu'Abulgarib, après l'assassinat de Gagik, fit périr son gendre par le poison. Samuel ne semble pas connaître la version de Vardan. Ces divergences inquiétantes sont de nature à compromettre dans une certaine mesure tout le récit et à remettre en doute même la date de la mort de Gagik. Il y a tout lieu de croire que Gagik, ainsi que Gagik de Kars et d'autres princes royaux, périt de mort violente ou naturelle pendant la campagne de Romain Diogène. En 1065 mourut le patriarche Xačik. Le roi Gagik de Kars fit sacrer Grégoire, fils de Grégoire Magistros. Gagik d'Ani n'avait pas de faveurs à témoigner au nouvel élu, en raison de la rancune qu'il avait contre son père Grégoire, qu'il tenait, à tort ou à raison, pour responsable de la chute de son royaume. Peu après, en 1068 (1), il fit élire un second catholicos, en la personne de Georges. Bientôt on vit les deux catholicos aux prises l'un avec l'autre, de sorte que Grégoire déclara Georges déchu de ses fonctions. Georges se retira (de Sébaste

(1) Le chapitre 98 de MATTHIEU D'ÉDESSE est consacré aux événements de l'an չժը = 518 E.A. = 1069. Comme l'historien y place l'avènement de Romain, il faut lire չժէ = 517 E.A. = 1068. L'élection de Georges se placerait ainsi la même année.

ou de T'avblour) à Tarse, sans doute, auprès du prince Abulgarib, et Grégoire alla s'installer chez Gagik, fils de Gourgen, à Moutaŕasoun. Cela se passait en 521 E.A. = 1072. On se demandera avec raison pourquoi les patriarches ennemis n'ont pas cherché refuge chez leurs protecteurs respectifs, les deux Gagik. La réponse s'impose : c'est que, à cette époque, les deux rois avaient déjà terminé leur carrière en ce monde. La dissension elle-même entre les patriarches serait difficile à concevoir si les rois avaient été encore vivants (1). Lorsque Romain Diogène arriva à Sébaste, au printemps de l'an 1071, Gagik était encore vivant. Matthieu raconte que les Grecs portèrent plainte contre les fils de Senekerim, Atom et Abousahl. Les princes auraient péri si Gagik et l'émir renégat Ktrič n'avaient intercédé auprès du terrible souverain. L'empereur leur pardonna, mais, ajoute notre historien, « il menaça, au retour de la campagne, de supprimer la confession arménienne ». Pour intervenir auprès d'un tel fanatique il eût été difficile de trouver un médiateur plus inopportun que Gagik, qui venait de tuer, par un zèle excessif, l'évêque de Césarée, Marc. Matthieu se tait toutefois sur le châtiment cruel que l'empereur infligea au troisième fils de Senekerim, Constantin, châtiment sur lequel nous sommes renseignés par ailleurs (2). Tout porte à croire que Gagik périt aussi

(1) L'origine de la querelle des patriarches est expliquée par Matthieu d'une façon peu sérieuse. D'après lui, Grégoire avait convenu avec Georges d'abandonner l'administration de l'Église et de se retirer dans un couvent pour embrasser la vie ascétique. Mais Georges trahit sa promesse et consentit à monter sur le trône patriarcal. Grégoire en fut indigné. C'est une conjecture de notre historien qui ne mérite pas le moindre crédit. Tout d'abord, Grégoire avait lui-même consacré Georges ; puis, il n'alla pas dans le désert, mais entreprit un voyage à Constantinople, à Rome, en Égypte, où il consacra encore un catholicos, et revint en Arménie chez sa mère, alla à Ani et s'établit finalement à la cour du puissant prince Basile Goł, à Kesoun, où il mourut en 1105. Notre explication est basée sur le fait que Grégoire a été élu « sur l'ordre de Gagik, fils d'Abas » (ch. 90), et Georges, par la volonté du roi, c'est-à-dire, de Gagik d'Ani (ch. 99).

(2) ABULFARAĞ BAR HEBRAEUS, *Chronicon Syriacum*, p. 272 (cf. *Byzantion*, t. IX, fasc. 2, p. 640). Matthieu paraît avoir connu l'aveuglement de Constantin. Dans les tristes méditations qu'il fait sur le sort des Arméniens à l'occasion des ravages des Turcs à

victime de la politique néfaste de Romain et fut assassiné à son instigation par les frères Mandalè, ou, peut-être, par les agents d'Abulgarib, si l'histoire énigmatique des Mandalè n'est qu'une légende inventée de toutes pièces.

Samuel place l'assassinat de Gagik en 1076, et nous sommes disposé à le reculer jusqu'en l'an 1071. Rouben était-il à cette époque encore vivant, comme l'atteste le même historien ? Il est fort possible que Rouben ait vécu jusqu'à l'époque de la mort de Gagik. Un autre Gagik, l'un des trois fils de Gourgen, frère aîné de Senekerim, vivait encore en 1072-1073 à Moutarasoun. Le père de ce Gagik, Gourgen, était mort en 452 E.A. = 1003 (1). Gagik n'était pas né à la mort de son père, mais longtemps avant, de sorte qu'en 1072-1073, il devait être octogénaire. Cela peut être aussi le cas de Rouben. Né à la fin du xe siècle, comme nous l'avons conjecturé, âgé de 23-25 ans en 1018, il pourrait avoir atteint les années 1071-1076. Samuel lui donne 70 ans de vie, ce qui atteste sa longévité. Ce n'est donc pas à cette date qu'il aurait fait son apparition, mais, au contraire, ce moment marquerait la fin de sa carrière.

Rouben, dignitaire byzantin, aurait quitté son service et serait passé en Orient ; peut-être même aurait-il été nommé stratège dans quelque région, comme tant d'autres personnages arméniens. Après la dynastie arménienne à Byzance, une réaction bien marquée se dessina contre l'influence arménienne ; elle s'accentua surtout sous Constantin Monomaque, Andronic Doukas et Romain Diogène, et aboutit à une rupture complète à l'époque des croisades. C'est pendant cette réaction insensée que Rouben se serait installé dans les rochers escarpés du Taurus. Sa résidence

Sébaste, il se plaint que les Grecs aient démoli « les murailles de leur sécurité », déporté leurs braves princes ; les Arméniens sont restés à la merci des eunuques byzantins, incapables de repousser les ennemis ; ensuite, par anticipation sur les événements, il fait allusion à l'époque de Romain Diogène : « les Grecs sont prompts à s'enfuir devant les Perses (= Turcs), et ne pensent qu'à ébranler et à détourner tous les vrais croyants du Christ de leur foi ; ils *arrachent les yeux* à ceux qu'ils trouvent courageux et pleins de force » (ch. 84).

(1) ASOŁIK, III, ch. 46.

se trouvait probablement là où nous trouvons son fils et successeur, Constantin. Matthieu la place dans la région de Kopitaṙa ou Gobidaṙa (1), en « Maraba ». Sous l'an 1111, il raconte que les Turcs entrèrent dans le pays d'Anazarbe et infestèrent tout le pays et « Marba » (forme contractée de Maraba).

Ce passage a fait rechercher Maraba dans les environs d'Anazarbe. A notre avis, le texte a le sens contraire, c'est-à-dire qu'il oppose le pays d'Anazarbe à Maraba. Par pays d'Anazarbe, il faut entendre la Cilicie méridionale, la plaine, alors que Maraba signifie la partie montagneuse. Aucune localité de ce nom n'est connue dans le Taurus. (2).

Est-ce que Maraba est une fausse leçon pour Tarapa (ou Daraba), *Մառապա* pour *Տառապա*? Dans ce cas, nous y verrions un équivalent de *Τρυπία* de Constantin Porphyrogénète, la région que Léon le Sage donna à Mélias, le fondateur de Lykandos. On a identifié ingénieusement ce mot avec le pluriel *durūb* de l'arabe *darb*, « porte, défilé ». Les Arabes appelaient ainsi surtout les défilés dans la chaîne du Taurus, *κλεισοῦρα* des Grecs, et *կապան* des Arméniens. La région montagneuse était pour les Arabes *bilād-ad-durūb*. Ousâma, dans son autobiographie, dit que « les descendants de Roubâl (= Rouben), Taroûs et Lâwoun, les Arméniens, étaient seigneurs d'Al-Massîsa, d'Antartoûs, d'Adhana et des Défilés ad-douroûb » (3). Le frère de T'oros, Mleh (1169-1175), est qualifié par les Arabes de prince ou de « seigneur des défilés », sâhib ad-durûb (4). Rouben l'était par excellence. Le berceau des Roubéniens est à chercher probablement du côté de Lykandos (5).

(1) Le catholicos Grégoire K'aravež (1192-1194) périt à Kopitaṙa, d'après SMBAT LE CONNÉTABLE, p. 107. MICHEL LE SYRIEN connaît ce fait et appelle l'endroit Goubidara (III, p. 413)

(2) On ne peut l'identifier avec le village de Maraba que les cartes indiquent au nord d'Ablasta.

(3) *Revue de l'Orient latin*, 1894, p. 521.

(4) IBN AL AṮÎR, *Recueil des Hist. des Croisades. Hist. Orient.* II, p. 307.

(5) L'historien HET'OUN place à Lykandos même la forteresse des Mandalè Kendroskav (*Recueil des Historiens des Croisades*, I, p. 471). Mais cette indication fait défaut dans la nouvelle édition de HET'OUN (dans le *Bréviaire du roi Ošin*, publié par l'archevêque ARTAVAZD,

La figure de Rouben est restée dans l'ombre, sinon même dans l'oubli, pour la génération suivante, qui n'en avait conservé qu'un trop vague souvenir. La chose s'explique aisément. A l'époque de son apparition, il existait de nombreux princes arméniens, qui, dispersés sur tout le territoire de Sébaste à Antioche et de Séleucie (Cilicienne) à Édesse, luttaient pour leur indépendance et ambitionnaient la première place. A côté des représentants des dynasties royales d'Ani, de Kars, de Van, il y avait nombre de familles d'autre origine. Il suffit de rappeler les familles de Philarète, de T'oros le curopalate, de Gabriel de Mélitène, de Basile Goł (« Brigand »), de T'atoul de Maraš, d'Abulgarib de Tarse, d'Ošin de Lambron et tant d'autres. Tant que vécurent les derniers rois exilés, personne ne songea à revendiquer le premier rang, tant le droit de naissance conservait de prestige. En 1070 environ, nous voyons Philarète maître indépendant d'un vaste territoire, où il régna jusqu'en 1092. Il trouva pour ses ambitions un terrain favorable, non seulement grâce à la débâcle de Romain Diogène, mais aussi grâce à la fin présumée du roi Gagik. C'est pourquoi il y a lieu de fixer sa mort en l'an 1071. Après Philarète, l'un de ses vassaux, Basile Goł, hérita de ses ambitions et régna jusqu'en l'an 1112.

Pendant tout ce temps, Rouben et son fils Constantin, occupés à consolider leur position dans le Taurus pour pouvoir bientôt pousser vers le sud de la plaine de Cilicie, n'avaient rien fait qui eût un grand retentissement et eût contribué à leur popularité. Mais voici que juste à la veille de la mort de Basile Goł, le prince le plus puissant, on entend parler d'un exploit de T'oros, fils de Constantin, à savoir de la vengeance qu'il avait tirée des meurtriers du roi Gagik. Ce fait, réel ou inventé, servira à légitimer son autorité et ses prétentions non seulement à la succession de Basile Goł, mais encore à l'héritage de la couronne bagratide. On fera plus tard un nouveau pas et l'on proclamera Rouben, l'ancêtre de la famille, parent du dernier roi Gagik.

1933). C'est donc une interpolation. — Remarquons que la bourgade de Zeyt'oun, dont l'ancienne forme est Zet'oun, rappelle bien le *Ζητούνιον* mentionné plus haut. Ce nom n'a rien de commun avec le mot *zeyt'oun*, « olive ». N'est-il pas une création de Rouben, à l'imitation de *Ζητούνιον*?

Que les premiers princes roubéniens ne fussent point si réputés qu'on le croit, on en a une autre preuve. Après la ruine du royaume d'Ani, le siège patriarcal fut voué à une vie errante. D'Ani il passa à Sébaste, auprès des rois exilés, où deux catholicos, Pierre et Xačik finirent leurs jours. A la mort de Xačik en 1065, Gagik de Kars fit élire Grégoire Pahlavouni. Un second catholicos fut sacré sur l'ordre de Gagik d'Ani. Les deux chefs de l'Église se brouillèrent et se retirèrent l'un chez Gagik, fils de Gourgen, l'autre chez Abulgarib. C'est sans doute la mort de Gagik, fils de Gourgen, qui engagea le catholicos Grégoire à passer auprès de Philarète. Chargé d'une mission auprès de Tʿornik, Grégoire ne voulut plus rentrer chez Philarète. Ce prince choisit alors pour ses états un troisième catholicos, Serge, en 1073, et l'installa à Honi, dans le Djahan (= Lykandos). Serge mourut en 1077 et Théodore lui succéda. En 1085, Philarète perdit Honi avec la région de Mélitène et le catholicos Théodore ne put transférer son siège à Maraš, où l'appelait Philarète. Ce prince n'hésita pas à faire sacrer un quatrième catholicos, Paul, qui résida à Maraš. En 1081, à Ani, on sacra un cinquième catholicos, Barseł (Basile), sur la demande de ses propres frères, qui étaient assez puissants pour réclamer un patriarche pour eux. Barseł avait plus de sens administratif que Grégoire, et entreprit la tâche de reconstituer l'unité du pouvoir patriarcal, alors que Grégoire voyageait et, arrivé en Égypte, allait sacrer un sixième catholicos pour la colonie arménienne. Barseł, muni de l'autorisation du sultan Melik-šah, partit pour Honi, chassa le catholicos Théodore et se rendit à Édesse. Le catholicos de Maraš, Paul, vint aussi à Édesse pour réclamer à Barseł le Signe (de la Croix) de Varag, qu'il avait enlevé à Théodore, et mourut à Édesse en 1093. Le fait que Barseł n'ait pas osé toucher à Paul, qui se trouvait sous l'autorité de Philarète à Maraš, porte à croire que Philarète n'était pas encore mort à cette époque. Barseł se rendit d'Édesse à Kesoun auprès de Basile Goł et s'y établit ; là arriva aussi de son voyage le catholicos Grégoire.

Or, le déplacement et le partage du pouvoir spirituel, comme on le voit, étaient commandés par l'autorité politique la plus en vue à cette époque. Le chef de l'Église cherche la cour du prince le plus puissant ; celui-ci réclame le catholicos pour

s'appuyer sur son autorité morale. Le déplacement du siège patriarcal d'un endroit à l'autre — Sébaste, Moutaṙasoun, Tarse, Honi, Maraš, Édesse, Kesoun — concorde parfaitement avec le passage successif de la primauté politique d'un chef à l'autre, des princes royaux à Philarète, ensuite à Tʻoros le curopalate et finalement à Basil Goł.

Les princes roubéniens n'y figurent pas ; on n'entend pas parler d'un catholicos siégeant chez eux. C'est un indice sûr qu'ils n'ont joué un rôle important qu'après la mort de Basile Goł. Le siège du patriarche se transféra de Kesoun à Roumkalé, au lieu de s'installer chez les Roubéniens, mais c'est pour une autre raison : le patriarcat hésitait avec raison entre les princes roubéniens et leurs rivaux, les Hétʻouniens.

De toute façon, les informations de source arménienne, dégagées des éléments légendaires, ne renferment rien qui puisse empêcher d'identifier le stratège de la Grèce Roupenès avec l'ancêtre de la dynastie roubénienne de Cilicie.

LES TARONITES EN ARMÉNIE ET A BYZANCE

I

Au chapitre XXIV du *De Cerimoniis*, il est question d'un prince de Taron qui n'a pas encore été identifié.

La fête de Basile de Césarée, qui se célébrait le 1er janvier, donnait lieu à une importante cérémonie. Une procession, partie du Palais Sacré, se rendait à Notre-Dame du Phare, puis à l'église de saint Basile, et, de là, reprenait le chemin du palais.

C'est ainsi qu'on célébra la fête du saint le 1er janvier de l'indiction III, c'est-à-dire le 1er janvier de l'an 900 (*συνέβη δὲ καὶ τοῦτο γενέσθαι τῇ αὐτῇ ἡμέρᾳ ἰνδικτιῶνι γ'*). Ce jour-là, au retour de l'église, une grande réception eut lieu au palais de la Magnaure, où tous les dignitaires se firent présenter, suivant l'ordre des *βῆλα*, aux empereurs Léon et Alexandre. Voici ce que rapporte, à ce propos, l'auteur du *De Cerimoniis* : *μετὰ τὸ σταθῆναι πάντας νεύει ὁ πραιπόσιτος τῷ ὀστιαρίῳ τῷ τὴν χρυσῆν βέργαν κατέχοντι, καὶ εἰσελθὼν εἰσάγει βῆλον α', τὸν μαγιστρον καὶ ἄρχοντα τοῦ Ταρῶ<ν>. Καὶ δὴ τούτου εἰσελθόντος, ὑπὸ τοῦ κατεπάνω τῶν βασιλικῶν κρατουμένου καὶ τοῦ λογοθέτου τοῦ δρόμου, καὶ πεσόντος καὶ προσκυνήσαντος τοὺς δεσπότας, φέρουσιν αὐτὸν ὡς ἀπὸ ὀλίγου διαστήματος τοῦ βασιλικοῦ θρόνου. Καὶ ὑπὸ τοῦ λογοθέτου ἐρωτώμενος τὰς συνήθεις ἐρωτήσεις, εἰσάγει ὁ πρωτονοτάριος τοῦ δρόμου τὸ τούτου κανίσκιον, καὶ δὴ μετὰ τὴν συμπλήρωσιν τοῦ κανισκίου πάλιν ἐπὶ τῆς γῆς πεσών, προσκυνήσας ἐξέρχεται* (1).

Traduisons : « Quand tous sont placés, le préposite fait signe à l'ostiaire qui porte la baguette dorée, et celui-ci

(1) *De Cerimoniis*, p. 138 Bonn.

entre et introduit le premier *βῆλον*, le magistre et prince de Taron. Ce dernier s'avance, conduit par le chef des officiers impériaux et par le logothète du drome, tombe à genoux et se prosterne devant les souverains, après quoi on le mène à proximité du trône impérial. Le logothète lui pose alors les questions d'usage, le protonotaire du drome apporte la corbeille qui lui est réservée, et, quand celle-ci est remplie, il tombe de nouveau à genoux, se prosterne et se retire ». Puis on fit entrer le *βῆλον* II, les alliés bulgares, puis le *βῆλον* III, *τοὺς προκρίτους ἀνθρώπους τοῦ μαγίστρου καὶ ἄρχοντος τοῦ Ταρῶ*<*ν*>, et ainsi de suite. La cérémonie se termina par des vœux à l'adresse des souverains, qui s'en retournèrent au palais. *Ὁ δὲ μάγιστρος ὁ Ταρανίτης*, ajoute l'auteur du *De Cerimoniis*, *καὶ οἱ φίλοι Βούλγαροι ἐν τοῖς ἰδίοις ἀπέρχονται ἀπλήκτοις, αὐτῇ τῇ ἡμέρᾳ μὴ συνεστιώμενοι τοῖς βασιλεῦσι.*

Quel est ce prince de Taron? Sans aucun doute, le prince Krikorikios, dont le même Constantin Porphyrogénète, dans son *De administrando Imperio*, nous raconte l'histoire d'une manière assez détaillée.

Le prince de Taron, à en croire notre auteur, pratiquait une politique ambiguë : il cherchait à se concilier l'amitié de l'empereur et se déclarait prêt à reconnaître son autorité, mais il entretenait en même temps des relations avec le calife, le tenait au courant de ce qui se passait chez ses ennemis, et, par ses indications, guidait même les Arabes au cours de leurs incursions en terre d'Empire.

Ceci ne l'empêchait pas d'envoyer des présents à l'empereur Léon VI, en gage d'amitié. L'empereur lui en envoyait d'autres en retour et rivalisait de munificence avec lui. Il lui avait demandé à plusieurs reprises de venir le voir à Constantinople, en lui promettant qu'il y serait bien accueilli et traité avec honneur. Mais le prince hésitait à accepter cette invitation, alléguant que son pays risquait, en son absence, d'être ravagé par les Arabes ; en réalité, il craignait, selon notre auteur, de se compromettre aux yeux du calife.

Le même prince, toujours suivant Constantin Porphyrogénète, avait vaincu, dans un combat, les fils d'Arkaïka (*Ἀρκάϊκα*), c'est-à-dire, précise l'historien, les cousins (*ἐξαδέλφους*) du patrice Krikorikios, père du protospathaire Ašot (*Ἀσωτίου*). Il les tenait en captivité chez lui, ce qui ne

laissait pas d'inquiéter le prince des princes Symbat et le détermina à écrire à l'empereur, pour qu'il fît venir auprès de lui les deux prisonniers, ses neveux (*τοὺς οἰκείους ἀνεψιούς*), de peur qu'ils ne fussent livrés aux Arabes. Symbat était le parent (*συγγενής*) du patrice Grégoire (*Γρηγόριος*), ou Krikorikios.

L'empereur Léon chargea aussitôt l'eunuque Sinoutès, qui était alors *χαρτουλάριος τοῦ ὀξέος δρόμου*, de se rendre chez Krikorikios, puis, pour une autre affaire, chez Adranaser, le curopalate d'Ibérie. L'envoyé était chargé de remettre des présents aux deux princes.

Mais Sinoutès fut calomnié auprès de l'empereur par Théodore, le traducteur arménien. A sa place, on envoya le protospathaire Constantin, fils de Lips, qui, à l'époque où l'auteur écrit, était anthypatos, patrice et grand hétériarque. Il reçut l'ordre de se rendre, avec les présents destinés à Krikorikios, en Taron ; Sinoutès fut dépêché au curopalate d'Ibérie.

Le protospathaire Constantin partit donc pour Taron, remit la lettre impériale et les présents à Krikorikios, et revint à Constantinople avec le fils naturel de celui-ci, Ašot. L'empereur conféra à ce dernier le titre de protospathaire, le combla d'égards et le fit ramener à son père par le même Constantin. Celui-ci revint cette fois dans la capitale en compagnie du frère de Krikorikios, Apoganem, et des deux fils d'Arkaïka. Apoganem fut, lui aussi, élevé au rang de protospathaire et comblé d'égards, puis ramené dans sa patrie par Constantin.

Après un assez long séjour en Chaldie, Constantin retourna encore une fois en Taron, pour déterminer le prince Krikorikios à l'accompagner dans la capitale. Arrivé à Constantinople, Krikorikios reçut le titre de magistre et fut nommé stratège de Taron. De plus, l'empereur lui offrit une maison dans la ville, celle qui reçut le nom de « maison du Barbare » et qui, à l'époque de l'auteur, appartenait au parakimomène Basile. Ce ne fut pas tout : le souverain lui octroya un traitement annuel de dix livres d'or et d'autant de livres d'argent. Krikorikios passa quelque temps dans la capitale, puis regagna sa patrie, toujours accompagné du protospathaire Constantin.

Apoganem revint une seconde fois chez l'empereur et reçut le titre de patrice. L'empereur lui accorda en outre la fille de Constantin en mariage, et, à cette occasion, lui fit don de la « maison du Barbare », sans toutefois lui confirmer cette donation par chrysobulle. Apoganem voulut, avant de célébrer ses noces, retourner dans son pays, mais mourut quelques jours après être arrivé chez lui.

Krikorikios, à la suite de cet événement, écrivit à l'empereur pour obtenir l'autorisation de venir toucher sa pension de la main même du souverain et de passer quelque temps dans la capitale. Il demandait en outre à rentrer en possession de la « maison du Barbare », qui avait été donnée à son frère. L'empereur accéda à sa demande, eu égard à sa soumission récente et surtout pour encourager les autres princes d'Orient à imiter sa conduite. La donation, d'ailleurs, pas plus que la première fois, ne fut confirmée par chrysobulle.

Des années s'étant écoulées, et Romain Lécapène étant monté sur le trône, Krikorikios l'informa que, comme il lui était impossible d'utiliser la « maison du Barbare », il l'échangerait volontiers contre un domaine en Keltzène, celui de Patzatès, par exemple. Il espérait ainsi s'assurer un refuge où il pourrait mettre sa famille et ses biens à l'abri pendant les incursions des Arabes.

L'empereur Romain, croyant que Krikorikios possédait la maison en vertu d'un chrysobulle de l'empereur Léon, consentit à l'échange que lui proposait le Taronite et lui céda le domaine de Grégoras, en Keltzène. Mais, pas plus que Léon, il ne lui confirma cette donation par chrysobulle.

Mais Tornikès, fils d'Apoganem et neveu du Taronite, écrivit de son côté à Romain pour lui signaler que l'empereur Léon avait fait don de la maison à son père et qu'à la mort de ce dernier, son oncle Krikorikios s'en était emparé, tout en s'engageant à la lui restituer quand il aurait atteint sa majorité ; ayant appris que son oncle l'avait échangée contre le domaine de Grégoras, il demandait que ses droits fussent respectés.

D'autre part, les libéralités de l'empereur à l'égard du prince de Taron avaient suscité la jalousie des autres princes arméniens. Kakikios, le prince du Vaspourakan, Adranaser, le curopalate d'Ibérie, et Ašotikios, le prince des princes,

écrivirent à l'empereur pour se plaindre que le Taronite fût seul à bénéficier d'une pension impériale : « En quoi, disaient-ils, rend-il plus de services que nous à l'Empire ?... Il convient donc que nous aussi, nous soyons dotés d'une pension, ou qu'il ne continue pas à jouir de cette faveur... »

Romain leur répondit que ce n'était pas lui, mais l'empereur Léon, qui avait accordé une pension au Taronite et qu'il ne lui appartenait pas de la supprimer : il serait injuste que les décisions d'empereurs défunts fussent abolies par leurs successeurs. Mais, en même temps, il fit part à Krikorikios de la protestation des princes arméniens et l'informa qu'il ne pourrait continuer à lui verser une pension en or ou en argent ; il s'engageait toutefois à lui envoyer, en dehors des présents d'usage, des vêtements et des objets en airain de la valeur de dix livres. Romain les lui fit parvenir pendant trois ou quatre ans, puis l'informa qu'il ne lui était plus possible de tenir ses engagements.

Mais Krikorikios préférait, semble-t-il, toucher sa pension en argent : il demanda qu'on continuât à la lui verser sous cette forme, se déclarant prêt, sinon, à y renoncer (1). Romain, pour apaiser la jalousie de Kakikios et des autres princes, résolut de la supprimer. Mais, voulant ménager l'amour-propre de Krikorikios, il fit venir à Constantinople son fils Ašot, l'éleva à la dignité de patrice et ne le renvoya dans son pays qu'après lui avoir prodigué les marques d'amitié.

Krikorikios étant mort, Tornikios, le fils d'Apoganem, voulut voir l'empereur. Celui-ci lui envoya le protospathaire Krinitès, qui l'emmena dans la capitale. Nommé patrice par l'empereur, Tornikios fit valoir ses droits sur la « maison du Barbare » et protesta contre la transaction dont elle avait été l'objet de la part de son oncle. Il demanda qu'on la lui rendît ou qu'on lui cédât le domaine de Keltzène, se déclarant prêt, si la chose n'était pas possible, à y renoncer en faveur de l'empereur, plutôt que de voir l'une ou l'autre en la possession de ses cousins.

(1) Le texte de Constantin Porphyrogénète n'est pas clair. La traduction latine n'a ici aucun sens.

Ce fut la raison qui détermina l'empereur, qui se sentait tenu à moins de ménagements depuis la mort de Krikorikios, à retirer aux Taronites la maison et le domaine, d'autant plus qu'il n'existait pas de chrysobulles au sujet de ces donations.

Plus tard, le fils aîné de Krikorikios, Pankratios, se rendit à son tour à Constantinople. L'empereur lui conféra la dignité de patrice et le nomma stratège de Taron. Pankratios voulait épouser une femme appartenant à la famille impériale. L'empereur lui donna la sœur du magistre Théophylacte. Après le mariage, Pankratios fit un testament en vertu duquel les fils qui naîtraient de cette union devaient hériter de tout son pays. Et il demanda que le domaine de Grégoras lui fût donné comme résidence pour sa femme ; après la mort de celle-ci, le domaine en question ferait retour à la Couronne. L'empereur accéda à sa demande et, après lui avoir donné de nombreuses marques d'amitié, le renvoya chez lui avec sa femme.

Cependant, les fils de Krikorikios, Pankratios et Ašotios, multipliaient les vexations à l'égard de leur cousin, le patrice Tornikios. Celui-ci demanda donc à l'empereur de lui envoyer quelqu'un pour prendre possession de son pays et l'emmener, avec sa femme et son fils, dans la capitale. L'empereur chargea le protospathaire Krinitès de cette mission. Krinitès, arrivé en Taron, apprit que Tornikios venait de mourir, et qu'il avait légué son pays à l'Empire et confié sa femme et son fils à l'empereur. Quand sa veuve arriva à Constantinople, l'empereur lui assigna comme habitation le couvent du protospathaire Michel, ancien commerciaire de Chaldie, et de Psomatheus. Puis le souverain chargea le même Krinitès d'aller prendre possession du pays de Tornikios. Mais les fils du Taronite, les cousins du prince défunt, lui offrirent le domaine d'Oulnoutès en échange de l'héritage de Tornikios. L'empereur, par bonté d'âme, accepta leur proposition : il leur céda le pays de Tornikios et reçut en échange Oulnoutès et ses environs. Le pays de Taron était divisé en deux parties : l'une appartenait aux fils de Krikorikios, l'autre à leurs cousins, les fils d'Apoganem (1).

(1) *De administrando Imperio*, 43, p. 182-191 Bonn.

Rappelons que l'ouvrage dans lequel Constantin Porphyrogénète nous fournit ces renseignements est postérieur à la mort de Romain Lécapène, qui y reçoit les épithètes de *μακάριος* et de *μακαριώτατος*. Or, Lécapène est mort dans sa retraite monastique le 15 juin de l'indiction VI, c'est-à-dire en l'an 948.

De plus, la « maison du Barbare » était, à l'époque où l'auteur écrit, la propriété du parakimomène Basile (*ὁ νῦν Βασιλείου τοῦ παρακοιμωμένου οἶκος*). Ce Basile était un fils naturel de Romain, né avant son avènement au trône. Or, *μετὰ δὲ τὸ μόνον καταλειφθῆναι αὐτοκράτορα Κωνσταντῖνον, προεχειρίσατο Βασίλειον τὸν πρωτοβεστιάριον αὐτοῦ... πατρίκιον καὶ παρακοιμώμενον καὶ παραδυναστεύοντα τῆς συγκλήτου*, nous dit le chroniqueur, après avoir rapporté la conjuration en faveur d'Étienne, le fils de Lécapène, et la mort de Lécapène lui-même (1). L'élévation de Basile au patriciat et au poste de parakimomène a donc eu lieu, non pas après le coup d'état du 20 décembre 944, mais après la mort de Lécapène, c'est-à-dire après 948.

Ce double indice nous porte à croire que le chapitre sur Taron a été écrit à la même époque que ceux sur l'Ibérie, datés par l'auteur lui-même de l'indiction X, c'est-à-dire de l'année 951-952 (2).

II

Ces renseignements si intéressants de Constantin Porphyrogénète, éclairent une page de l'histoire de la principauté de Taron que les sources arméniennes ont laissée dans l'ombre.

Krikorikios, ou Grégoire (dont Krikorik est un diminutif), est connu dans la littérature arménienne. Il appartient à la branche des Bagratides qui s'était installée en Taron dès le début du IXe siècle. Taron était l'ancien nom, encore vivant, de la plaine de Mouš, qui formait auparavant le domaine héréditaire des princes mamikoniens. Bagrat, le fondateur de la dynastie bagratide de Taron, fut

(1) CONT. THEOPH., p. 442 Bonn. SYM., p. 743 Bonn.
(2) *De adm. Imp.*, 45, p. 199.

une des premières victimes de la révolte que provoqua en Arménie, au milieu du IXe siècle, la politique du calife Mutawakkil. Fait prisonnier en 851, il termina ses jours à Bagdad.

Il avait deux fils, Ašot et David, ce dernier surnommé Ark'ay ou Ark'ayik, c'est-à-dire « roi » ou « roitelet ». David-Arkaïk est l'Arkaïka de Constantin Porphyrogénète. Tous deux tombèrent aux mains du général turc Bouga, qui, chargé par le calife de réprimer les troubles, s'acquitta de sa mission avec la cruauté propre à sa race. Les chefs influents du pays furent arrêtés et envoyés à Bagdad. Les fils de Bagrat, Ašot et David-Arkaïk, se trouvaient parmi eux (1). Ils recouvrèrent la liberté en 858, avec d'autres prisonniers (2).

L'aîné, Ašot, prit le pouvoir. Il portait le titre de curo-

(1) JEAN CATHOLICOS, *Histoire*, p. 67.

(2) Les prisonniers revinrent de Bagdad au début de l'année 307 de l'ère arménienne, c'est-à-dire en 858 (l'an 307, selon le comput arménien, commence le 26 avril de l'année 858). Le retour d'Ašot et d'Arkaïk doit être placé en cette année. Seul, le prince Ašot Arcrouni fut retenu par le calife, qui l'obligea à accompagner un de ses généraux dans une expédition contre la ville de Kazvin en Atropatène, en 868, après quoi Arcrouni regagna ses états. Markwart, qui a bien établi ce fait, croit à tort que les deux frères Ašot et David-Arkaïk seraient revenus de Bagdad en même temps qu'Ašot Arcrouni, vers 868. Du fait que le prince Gourgen Arcrouni, d'après Thomas Arcrouni, se trouvait en Taron vers 862, Markwart a conclu qu'il était alors le maître du pays, et que, par conséquent, les héritiers de Bagrat n'étaient pas encore rentrés chez eux à cette date (*Südarmenien und die Tigrisquellen*, p. 305). Pourtant, le texte de l'historien arménien ne justifie guère cette conjecture. Thomas raconte que le prince Gourgen, qui avait échappé au féroce Bouga, voulut d'abord se mettre au service de l'empereur Michel III, et qu'il s'installa ensuite à Sring et à Djilmar (l'actuel Djoulamerik). Il reçut bientôt la région de Mardastan en Vaspourakan, mais, n'ayant pas confiance en Ašot Bagratide, qui venait d'être nommé par le calife prince des princes d'Arménie, il préféra mener une existence errante, changeant constamment de demeure et toujours prêt à passer en territoire byzantin. Lorsqu'il apprit que le prince des princes Ašot avait emprisonné le prince Derenik, il quitta aussitôt « le pays de Taron » pour se porter au secours de celui-ci (THOMAS ARCROUNI, *Histoire* III, 14). Il n'en résulte pas précisément, comme on le voit, que Gourgen fût à ce moment le maître en Taron, encore moins qu'il y fût le seul maître. Il est plus vraisemblable de croire qu'il était venu s'y mettre sous la protection du prince du pays, rentré de captivité.

palate (1). A quel moment et dans quelles circonstances l'avait-il reçu? Nous n'en savons rien, de même que nous ignorons la durée exacte de son règne. Il figurait parmi les princes qui allèrent se présenter à Mohammed b. Khalid, le nouveau gouverneur arabe, quand celui-ci arriva dans la ville de Datouan, sur les bords du lac de Van (2). Mohammed b. Khalid avait été envoyé en Arménie sur la demande des Arméniens eux-mêmes. Mais il ne justifia guère la confiance qu'ils avaient placée en lui. A peine arrivé, il se mit à intriguer et à semer la discorde parmi les princes indigènes. Aussi Ašot Bagratide, le chef du pays, n'hésita-t-il point à le chasser (3). Son gouvernement dut donc être de très courte durée ; de plus, il est certainement antérieur à l'an 266 de l'hégire (= août 879 - août 880), année où le calife lui donna pour successeur Išaq b. Kundağiq, auquel il confia, outre l'Arménie, Mosul et Diyar Rabia (4). Le gouvernement de b. Xalid peut donc être placé en 877-878.

Si court qu'ait été son séjour en Arménie, Mohammed b. Khalid réussit à brouiller le curopalate Ašot, prince de Taron, et Derenik Arcrouni, prince du Vaspourakan. Derenik fit saisir Ašot, l'enferma dans un château et lui donna pour successeur David-Arkaïk, le frère du curopalate. Cette conduite de Derenik s'expliquait d'ailleurs par une autre raison encore : il avait fiancé sa sœur Marie à David-Arkaïk. Mohammed b. Khalid, sur la demande de Derenik, reconnut le nouveau prince (5).

Ašot aurait donc régné de 858 à 878. La dignité de curopalate lui fut sans doute conférée au cours d'un des conflits de Byzance avec le Califat. Peut-être Michel III la lui accorda-t-il vers 863, ou Basile Ier lors de ses campagnes contre les Pauliciens, en 871-873.

David-Arkaïk, le frère du curopalate, lui succéda en 878. Selon Thomas Arcrouni, il ne régna que sept ans et laissa

(1) Thomas Arcrouni, *Histoire*, III, 19, p. 218.
(2) *Ibid.*
(3) *Ibid.*, p. 221-222.
(4) Tabari, III, 1942.
(5) Thomas Arcrouni, III, 20, p. 220-221.

un fils nommé d'Ašot (1). Mais ce nombre d'années est sujet à caution. En effet, le même Thomas nous apprend que David-Arkaïk est mort la deuxième année après le tremblement de terre qui détruisit la ville de Dovin — la même année où les Grecs assiégèrent la ville de Karin-Théodosiopolis. Comme ce tremblement de terre eut lieu, d'après le même historien, la troisième année du règne de Smbat et que celui-ci était monté sur le trône en 339 E.A. (= avril 890 - avril 891) (2), l'événement dut se produire en 893, et le siège de Karin ainsi que la mort de David-Arkaïk remontent donc à 895. Si Arkaïk n'avait régné que sept ans, il faudrait placer le début de son règne en 888. Mais à cette époque, Derenik, qui l'avait fait monter sur le trône, n'était plus en vie. Nous inclinons à croire que le chiffre sept est une faute de copiste pour *dix-sept*. Dans ce cas, Arkaïk aurait commencé à régner en 878, conformément à ce que nous avons admis plus haut (3).

(1) Thomas Arcrouni, *Histoire*, III, 22, p. 231.
(2) *Ibid.*, p. 230-231.
(3) Ce n'est pas la seule fois que le copiste a substitué է (= 7) à ժէ (= 17). Au livre III, ch. 18, p. 216, on lit qu'Ašot Arcrouni resta en captivité ե (= 5) ans (lisez է = 7), ce qui doit être corrigé en ժէ (= 17) ans, puisque Ašot n'est rentré chez lui qu'en 868. Dans un autre passage (ch. 15, p. 29), le retour d'Ašot est placé en 307 E.A. Si nous ne voulons pas accuser l'historien de contradiction, nous devons admettre que la leçon յէ (= 307) est une faute de copiste pour յժէ (= 317). D'ailleurs même le Pseudo-Šapouh (p. 57-58), assigne à la captivité d'Ašot une durée de seize ans. Et Thomas fournit une preuve décisive de l'exactitude de ce renseignement, en disant qu'il régna cinq ans de son retour de captivité à sa mort, survenue le 6 du mois de Hori, un jeudi, c'est-à-dire le 27 mai 874. L'historien sait donc parfaitement que la captivité d'Ašot avait duré de 852 à 868.

A propos du tremblement de terre de 893, Thomas rappelle celui qui se produisit sous le catholicos Zacharie, « sept ans après la captivité des Arméniens ». Ici encore, il faut lire dix-sept, au lieu de sept, car il s'agit du tremblement qui, d'après Moïse de Kałankatu (III, 20, p. 61), eut lieu en 318 E.A. = 869. Asołik (II, 2, p. 110) le place en 312 E.A. = 863, mais il est évident que յժբ (312) est une faute pour յժը (318), la date donnée par Moïse. Ce tremblement est signalé chez les auteurs byzantins comme s'étant produit la troisième année du règne de Basile, soit en 869 (Syméon, p. 688). A Constan-

A vrai dire, la date de la mort de Derenik n'est pas connue d'une manière certaine. Markwart a admis qu'il était mort en 887, et que son protégé Arkaïk avait réellement régné sept ans, de 888 à 894 [1]. Derenik, en effet, au retour de Bagdad (début de 858), était, d'après **Thomas**, un enfant de dix ans ; il serait donc né en 847 et, comme il mourut à quarante ans, on obtient ainsi la date de 887 [2].

De plus, Thomas nous dit que Sophie, la femme de Derenik, mourut un an et demi après son mari et que le roi Ašot — le premier roi bagratide — mourut peu après elle, Ailleurs, il nous dit que Sophie est morte sept mois (probablement pour un an et sept mois) après son mari et qu'Ašot est mort un an et demi après Sophie. Ašot est mort en 890. S'il est permis de combiner les deux indications et d'en conclure qu'Ašot est mort trois ans après Derenik, la date de 887 comme date de la mort de Derenik se trouverait ainsi confirmée [3].

Mais d'autres renseignements, fournis par le même historien, infirment cette date. Derenik avait trois fils. L'aîné, Sargis-Ašot, était né en 326 E.A. = 877, le deuxième, Khačk-Gagik, en 328 = 879, et le troisième, Gourgen, en <330 = 881>. A la mort de Derenik, l'aîné avait neuf, le deuxième, sept, et le troisième, cinq ans [4]. Thomas nous apprend en outre que l'aîné mourut à vingt-neuf ans, le quatre du mois Areg, un *lundi*, et fait courir ses années à partir de 325 E.A. = 876 [5].

Si l'historien place la naissance d'Ašot en 877 et compte ses années à partir de 876, cela signifie qu'Ašot était né tout à la fin de 876 ou au début de 877. A compter ainsi, nous obtenons comme date de sa mort : 876 + 29 = 905.

Dulaurier a adopté l'année 904, c'est-à-dire qu'en dépit

tinople, il se fit sentir le jour de la Saint-Polyeucte, le 9 janvier ; en Arménie, suivant Asołik, durant le carême, c'est-à-dire au cours du mois de mars.

(1) *Südarmenien und die Tigrisquellen*, p. 323.

(2) Thomas Arcrouni, *Histoire*, III, 14, p. 201-202.

(3) *Ibid.*, III, 20, p. 229 et IV, 1, p. 269.

(4) *Ibid.*, p. 228.

(5) *Ibid.*, III, 29, p. 249.

de l'indication très nette de l'historien, il a inclus l'année 876 dans son calcul. La raison en est qu'en 904, le quatre du mois Areg tombe le *mardi* 13 novembre (1).

Mais le texte de Thomas, dans sa première comme dans sa seconde édition, donne *lundi*, et non pas mardi, qui ne se lit que dans une seule copie. Et s'il y avait une raison quelconque de préférer mardi à lundi, il vaudrait mieux lire le *trois* Areg, plutôt que le quatre (la confusion de դ et գ est aisée), pour s'arrêter à la même année 905, où ce quantième du mois arménien coïncide avec le mardi 13 novembre : ceci aurait du moins l'avantage de concorder avec la date qui résulte des indications de l'historien.

En réalité, ni l'une ni l'autre de ces dates n'est exacte. Thomas, en effet, rapporte que le roi Smbat, en conflit avec les fils d'Abd-ar-Rahman, fut assisté par Ašot Arcrouni. La date de cet événement est précisée : 351 E.A. = 902, la quatrième année du catholicos Jean, qui occupait son trône depuis 899. L'année suivante, *ի գալ միւսոյ տար<ւ>ոյն*, donc en 903, le même roi, brouillé cette fois avec le prince Smbat Siuni, fit de nouveau appel à Ašot. Au moment de quitter Van, celui-ci fut atteint d'une grave maladie, au point que ses proches lui déconseillèrent de se mettre en route. Ce fut en vain : Ašot se hâta de partir au secours de son oncle, le roi Smbat. Mais son mal s'aggrava, et il mourut quarante jours plus tard, dans la ville de Nakhčavan (2).

Il est donc évident que l'historien rapporte sa mort à l'année 903. Or, cette année-là, le premier jour de l'année arménienne tomba le 15 avril, et le quatre du mois Areg, 214e jour de l'année, correspondit au lundi 14 novembre. Dès lors, nul doute qu'Ašot ne soit mort en novembre 903. Du même coup, nous acquerrons un moyen de contrôler d'autres données chronologiques de Thomas.

En effet, si Ašot est mort, à l'âge de vingt-neuf ans, en 903, sa naissance remonte à la fin de 874 ou au début de 875 = 324 E.A. L'historien la place en 326, mais ceci semble

(1) E. Dulaurier, *Recherches sur la chronologie arménienne*, p. 272-273.

(2) Thomas Arcrouni, III, 28, p. 245-248.

être une corruption pour 324 (յիղ pour յիդ), d'autant plus que lui-même compte les années d'Ašot à partir de 325.

Si Ašot, à la mort de son père, n'avait que neuf ans, Derenik doit être mort en 883-884 ; s'il avait douze ans, comme on le lit dans le dernier livre du même ouvrage (1), la mort de son père doit être placée en 886-887. Le choix est difficile à faire entre ces deux dates (2). La seconde coïncide avec celle dont il a été question plus haut.

De toute façon, même si Derenik a vécu jusqu'en 886-887, l'avènement de David-Arkaïk est antérieur à cette date, puisque ce prince fut reconnu par Mohammed b. Khalid, gouverneur d'Arménie en 878.

David-Arkaïk fut un prince réputé. On l'appelle le « grand prince », on lui donne le titre d'ark'ay ou ark'ayik, « roi », « petit roi » (3). Il semble donc avoir régné assez longtemps pour acquérir un véritable renom.

La date de sa mort est mieux connue que celle de son avènement. Il mourut, en effet, l'année où les Grecs assiégèrent la ville de Karin-Théodosiopolis, c'est-à-dire en 895. Il s'agit vraisemblablement de la campagne que Constantin Porphyrogénète raconte en ces termes : « L'empereur Léon le Sage, ayant appris que les Sarrasins avaient transformé les églises en forteresses dans la région de Phasiane, expédia contre eux le stratège des Arméniaques, Lalakon, avec le stratège de Koloneia, le stratège de Mésopotamie et le stratège de Chaldie. Ils détruisirent ces forteresses, libérèrent les églises et pillèrent toute la Phasiane, qui était alors aux mains des Sarrasins. L'empereur envoya ensuite le magistre Katakalon, domestique des scholes, qui marcha sur la forteresse de Théodosiopolis, pilla les environs, ravagea la Phasiane et les places fortes voisines, puis s'en retourna, ayant porté ainsi un grand coup aux Sarrasins » (4). Katakalon

(1) *Ibid.*, IV, 1, p. 269.

(2) En ce qui concerne le deuxième fils de Derenik, Gagik, né en 879, on lit dans le IVe livre qu'il était âgé de quinze ans quand il tua Gagik-Abumrouvan. Or, celui-ci périt en 898. Gagik serait donc né en 883. Même si nous corrigeons ժե en ժէ (= dix-sept ans), il subsiste un écart de deux ans entre les deux dates.

(3) Jean Cath., p. 96. Thomas Arcr., p. 220 et 231.

(4) *De adm. Imp.*, 45, p. 199-200.

est le général bien connu qui succéda à Nicéphore Phocas comme domestique des scholes. L'empereur Léon avait pour Nicéphore une grande affection. Zaoutzas, son fameux ministre, avait fait nommer Nicéphore au poste de domestique, comptant lui faire épouser sa fille Zoé. Mais Nicéphore, craignant d'éveiller les soupçons de l'empereur, déclina la proposition de Zaoutzas. Celui-ci, furieux, le destitua et fit nommer Katakalon à sa place (1). Ceci se passait vers 896-897. Le nouveau domestique fut envoyécontre le roi bulgare Syméon. Il fut défait à la bataille de Boulgarophygon, où le protovestiaire Théodose ainsi que l'Arménien Ašot Makrochir trouvèrent la mort (2).

C'est sans doute avant cette campagne que Katakalon fut envoyé contre les Arabes. La région de Phasiane faisait alors partie des états du roi d'Arménie Smbat. Selon Jean Catholicos, Smbat avait considérablement agrandi son royaume : à l'Ouest, il s'étendait jusqu'à Karin, au Nord, jusqu'au pied du Caucase (3). Ces accroissements ne laissaient pas d'inquiéter le dynaste sağide d'Atropatène, lequel voyait d'un mauvais œil l'amitié qui unissait le roi Smbat et l'empereur Léon. Quand Afšin b. Abū's-Sağ se montra tout à coup à Nakhčavan et vint camper à Dovin, Smbat, qui n'avait pas eu le temps de rassembler ses troupes, prit position sur le mont Aragac et réussit à chasser l'envahisseur. Il est possible que ce soit Afšin qui ait pénétré jusqu'en Phasiane et qui y ait profané les églises. Katakalon fut sans doute envoyé au secours de Smbat qui, d'après l'historien arménien, était au mieux avec l'empereur Léon (4).

La date de l'incursion d'Afšin dans les états de Smbat est bien attestée : elle se place en l'an 342 E.A. = 893 (5).

(1) Cont. Théoph., p. 359. Georges le Moine ne parle pas du projet de Zaoutzas : il se borne à dire (p. 855) que Katakalon fut nommé domestique des scholes à la mort de Nicéphore Phocas.

(2) Cont. Théoph., p. 360. Georges le Moine, p. 855. Syméon, p. 702, appelle le protovestiaire Théodore.

(3) Jean Cath., p. 89-90.

(4) *Id.*, p. 92-94.

(5) Moïse de Kałankatu, III, 21, p. 63. L'historien donne cette

L'expédition de Lalakon aurait donc eu lieu en 894, celle de Katakalon en 895. C'est en cette année que mourut David-Arkaïk.

Gourgen succéda à Arkaïk en cette même année 895. Il était son neveu, fils du curopalate Ašot. Le règne de Gourgen fut de très courte durée. De même que le royaume de Smbat était menacé par les Sağides, de même la principauté de Taron l'était par les Šaibanides, les émirs arabes installés à Amida. Ahmed b. Isa Šaibanid avait déjà mis la main sur l'Arzanène, dont les émirs, à la suite de nombreuses alliances, étaient à demi-arménisés, et ne dissimulait pas ses visées sur Taron Gourgen, « homme brave et réputé parmi les princes d'Arménie », mourut victime de la perfidie d'Ahmed b. Isa, d'après Thomas Arcrouni. Selon Jean Catholicos, Ahmed lui déclara la guerre, le tua et s'empara de Taron [1]. C'est alors que le roi Smbat intervint et demanda par écrit à Ahmed de rendre Taron à l'héritier légitime, Ašot.

Ašot, fils de David-Arkaïk, était le cousin de Gourgen. L'émir n'était pas disposé à renoncer à sa conquête. Les demandes réitérées de Smbat restèrent sans effet. Un conflit armé semblait inévitable. Il ne tarda pas à éclater.

Le roi Smbat avait nommé Gagik, dit Abumrvan, tuteur des fils de Derenik. Quand ils eurent atteint leur majorité, l'aîné, Ašot, fit valoir ses droits, mais leur tuteur ne voulut pas renoncer au pouvoir. Smbat prit le parti de Gagik, peut-être sous l'influence de son frère Šapouh, dont Gagik avait épousé la fille. Notons toutefois que Smbat ne pardonnait pas à Ašot Arcrouni son amitié avec Afšin, amitié qui l'avait détaché de son oncle, le roi d'Arménie. Les seigneurs du Vaspourakan, indignés de la conduite de Gagik qui, encouragé par l'appui de Smbat, avait fait arrêter et emprisonner les trois fils de Derenik, commirent l'imprudence de solliciter l'alliance d'Ahmed b. Isa pour renverser l'usurpateur. Le dynaste arabe, qui n'attendait qu'une occasion pour s'immiscer dans les querelles des princes arméniens, accueil-

date comme celle de la captivité du catholicos Georges, fait prisonnier par Afšin lors de cette expédition.

(1) THOMAS ARCROUNI, III, 23, p. 236. JEAN CATH., p. 96.

lit leur demande avec empressement. Les relations étaient d'ailleurs très tendues entre Ahmed et le roi Smbat, à cause de la question de Taron. Le moment était donc singulièrement propice pour se jeter sur Smbat et l'expulser, avec l'aide des Arcrouniens, du Vaspourakan et de Taron à la fois. Šapouh, de son côté, poussait Smbat à faire respecter les droits du prince Ašot, son gendre, en Taron ; Ašot, en effet, avait épousé une autre fille de Šapouh. Smbat allait ainsi soutenir la cause des deux gendres de son frère, celle de Gagik Abumrvan en Vaspourakan, et celle d'Ašot en Taron. Au cours d'une bataille livrée près de la rivière appelée T'oukh, qui se jette dans le lac de Van, Smbat fut vaincu, à cause, nous dit Jean Catholicos, de la trahison de Gagik ; Thomas, au contraire, par patriotisme local, cherche à donner le change sur la conduite des Arcrouniens. Heureusement pour Smbat, Ahmed b. Isa mourut la même année. Quant au traître Gagik, il fut aussitôt mis à mort par les Arcrouniens (1). Tous ces événements se placent en 898, comme l'atte tent les sources arméniennes et arabes.

Moïse de Kałankatu sait que l'impie Sağide envahit l'Arménie et fit prisonnier le catholicos Georges en 342 E.A. Quatre ans plus tard — cette année-là, le 1er jour de l'année arménienne coïncidait avec le jour de Pâques — le roi Smbat partit combattre les Arabes en Assyrie. Au cours de cette campagne, le prince Ašot Siuni fnt tué et le prince du Vaspourakan, Gagik Abumrvan, fut assassiné par ses troupes. C'est alors que mourut le catholicos Georges, en 346 E.A. (2)

Ces événements, connus également de Jean Catholicos et de Thomas Arcrouni, se rapportent à l'année où fut livrée la bataille de T'oukh, dont Moïse est seul à nous donner la date. Mais l'historien a commis une légère inexactitude, d'ailleurs facile à corriger, grâce à ses propres indications. Il nous dit que l'an 346 E.A. (= avril 897 - avril 898), le 1er jour de l'année arménienne coïncida avec le jour de Pâques. Or, en 897, le 1er jour de l'année arménienne tomba

(1) THOMAS ARCROUNI, III, 24, p. 238. JEAN CATH., p. 97-98.
(2) MOÏSE DE KALANKATU, III, 21, p. 63-65

le 16 avril, et le jour de Pâques, le 4 avril. Il est évident que notre auteur s'est trompé. Ce n'est pas en 897, mais l'année suivante, en 898, que le 1er jour de l'année arménienne et le jour de Pâques, tombant l'un et l'autre le 16 avril, coïncidèrent. Et ceci concorde avec le témoignage de Thomas Arcrouni, qui place la mort du catholicos Georges en 347 E.A. = 898 (1)

Comme nous l'avons dit, Ahmed b. Isa ne profita guère de sa victoire. Il mourut, en effet, en 285 H. (= janvier 898 - janvier 899), c'est-à-dire à l'année même où la bataille de T'oukh fut livrée (2).

Taron revint donc à ses maîtres héréditaires. Nous avons vu que le 1er janvier 900, le pays était au pouvoir de Krikorikios. On s'attendrait, après ce que nous venons de dire, à y voir comme prince régnant Ašot, le fils d'Arkaïk, que soutenait Smbat. Mais Krikorikios, l'ayant vaincu et jeté en prison, s'était emparé du pouvoir. Ceci s'était évidemment passé après la défaite de Smbat. Il est probable que Krikorikios était bien vu d'Ahmed, ou que, tout au moins, il entretenait de bonnes relations avec les autorités arabes. Comme Jūsuf, frère et successeur d'Afšin en Atropatène, occupait les forces de Smbat, celui-ci demanda à l'empereur Léon VI d'intervenir auprès de Krikorikios en faveur des fils captifs d'Arkaïk.

Les sources arméniennes ne connaissent qu'un fils d'Arkaïk, tandis que Constantin Porphyrogénète parle de ses fils. Ašot, fils d'Arkaïk, avait donc, en tout cas, un frère. Constantin les appelle *ἐξάδελφοι*, « cousins germains » de Krikorikios. Le père de celui-ci devait donc être le frère d'Arkaïk. Nous avons vu déjà que le curopalate Ašot, dont le fils Gourgen fut tué par Ahmed b. Isa, était un frère d'Arkaïk. Il faut donc supposer qu'Arkaïk avait un deuxième

(1) Il est possible que la date donnée par Moïse remonte à une source où le comput a été fait d'après le style technique, et non d'après le style vulgaire, généralement en usage chez les auteurs arméniens. D'après le style technique, 346 E.A. = 898. En effet selon ce style, l'ère arménienne débute le 11 juillet 553 ; selon le style vulgaire, elle s'ouvre le 11 juillet 552.

(2) Ibn al Atir, VII, p. 339. Cf. Markwart, *Südarmenien*, p. 324.

frère, père de Krikorikios et d'Apoganem. Et, en effet, Asołik rapporte que Bouga avait capturé, en 851, les trois fils de Bagrat (1), alors que les autres auteurs ne mentionnent que deux fils, le curopalate Ašot et David-Arkaïk. Le troisième fils de Bagrat serait donc le père de Krikorikios et d'Apoganem.

De plus, d'après Constantin Porphyrogénète, Krikorikios et Smbat étaient parents. C'est exact : ils étaient les petits-fils de deux frères, Bagrat et Smbat, par conséquent cousins sous-germains. Quant au lien de parenté qui existait entre les fils d'Arkaïk et Smbat, Constantin Porphyrogénète tient les premiers pour les neveux du second ; c'est exact encore, si du moins il entend par neveux les fils d'un cousin germain. De plus, l'un des fils d'Arkaïk, Ašot, avait épousé la nièce de Smbat, la fille de son frère Šapouh. Arkaïk lui-même avait pour femme la sœur de Derenik, mari de Sophie, la sœur de Smbat.

Krikorikios, dont le nom est une forme vulgaire de Grigorik, diminutif de Grégoire, est bien connu de l'historien Jean Catholicos, qui passa même quelque temps auprès de lui après la mort tragique du roi Smbat. Catholicos fait l'éloge de ce prince, « grand, prudent et d'une sagacité extraordinaire », à l'en croire. Smbat, épuisé par sa longue lutte contre le Sağide Jūsuf, fit une dernière tentative pour se débarrasser de son redoutable adversaire. Vers 910, avant de s'enfermer dans le château de Kapoyt, où il devait capituler un an plus tard, il fit appel, par l'intermédiaire du prince Grégoire de Taron, qui est notre Krikorikios, au calife, « pour qu'il éteignît l'incendie allumé par l'émir impie » et qu'il rétablît la paix. Grégoire fit de son mieux auprès du calife, mais n'obtint rien de lui : le moment était peu propice en raison des troubles qui avaient éclaté en Égypte et qui absorbaient toute l'attention du souverain (2).

(1) Asołik, II, 2, p. 107. L'historien tient ce renseignement de bonne source, peut-être de Šapouh Bagratide. Il ajoute que Bouga avait massacré les habitants de Khoyth, « sur la montagne qui s'appelle Vašginak », détail inconnu d'ailleurs. Markwart, sans connaître ce passage, a supposé que Krikorikios était le fils d'un troisième fils de Bagrat (*Südarmenien*, p. 324).

(2) Jean Cath., p. 127.

En effet, le 8 janvier 910, ʻUbeid Allâh s'était proclamé mahdi et avait occupé Alexandrie. Le Califat se trouvait aux prises avec le redoutable mouvement des Karmates. Ses troupes opéraient en Égypte contre les rebelles (1).

Krikorikios est encore mentionné dans l'Histoire du Pseudo-Šapouh, où il est dit que « Derenik Arcrouni avait marié sa fille au patrice Grégoire et qu'elle était belle et fort aimée de son mari » (2). Il pourrait y avoir ici — le fait est inconnu d'ailleurs — un souvenir confus du mariage de la sœur de Derenik avec David Arkaïk, l'oncle de Grégoire.

Constantin Porphyrogénète accuse Grégoire de Taron d'avoir pratiqué une politique ambiguë. Mais s'il n'est arrivé au pouvoir qu'en 898, après la bataille de Tʻoukh, son règne n'avait pas assez duré, en janvier 900, pour permettre un pareil jugement. Faut-il croire que Grégoire avait régné auparavant sur une partie de Taron ? Il est plus vraisemblable que Constantin Porphyrogénète vise surtout la politique pratiquée par le prince arménien après son retour de Constantinople.

Le voyage à Constantinople de son fils Ašot, puis celui de son frère Apoganem, avec les fils d'Arkaïk, se placent entre 898 et 900, après la bataille de Tʻoukh et avant le voyage de Grégoire (3). Apoganem se rendit une seconde fois auprès de l'empereur, devint patrice et fut fiancé à la fille de Constantin. Grégoire voulut, lui aussi, retourner à Constantinople et en demanda l'autorisation à l'empereur. Le texte de Porphyrogénète, peu clair en cet endroit, ne permet pas de discerner s'il s'y rendit. Ce qui est certain, c'est qu'on accéda à sa demande et qu'on lui céda la « maison du Barbare ». Tout ceci se passait sous le règne de Léon VI le Sage.

Sous Romain Lécapène, Grégoire demanda à échanger la « maison du Barbare » contre un domaine en Keltzène.

(1) Weil, *Geschichte der Chalifen,* II, p. 594.

(2) Pseudo-Šapouh, p. 49.

(3) Philothée écrivit son *Cletorologion* pendant l'indiction III, c'est-à-dire l'année même où Grégoire fut reçu à la cour. La description de la réception du prince de Taron, dans le *De Cerimoniis,* ne viendrait-elle pas de là ?

L'empereur lui accorda le proasteion de Grégoras, qui se trouvait dans cette région. Mais Tornikios, le fils d'Apoganem, protesta contre les agissements de son oncle, qui s'était approprié un bien appartenant à son père. Les princes arméniens, Gagik de Vaspourakan, le curopalate d'Ibérie et le prince des princes Ašotikios (Ašot Erkat') protestèrent de leur côté contre le traitement privilégié dont jouissait Grégoire. Romain Lécapène cessa de verser à celui-ci la pension en argent qu'on lui faisait à titre de stratège de Taron, mais continua, pendant trois ou quatre ans, à lui envoyer des prestations en nature d'une valeur équivalente, après quoi il cessa toute espèce de rémunération. Ces événements se passaient pendant les premières années du règne de Lécapène. Parmi les princes protestataires figurait le curopalate d'Ibérie, Adranaser, personnage bien connu, contemporain du roi Smbat et de son fils Ašot Erkat'. Le titre de curopalate lui avait été octroyé par Léon le Sage (1) Smbat le couronna roi en 899. D'après la tradition géorgienne, il mourut en 923 (2). Les faits que nous venons de rapporter sont donc antérieurs à cette année et postérieurs à décembre 919, date de l'avènement de Lécapène. C'est de cet Adranaser que les chroniqueurs byzantins nous disent : *τηνικαῦτα δὲ καὶ ὁ κουροπαλάτης Ἴβηρ ἐν τῇ πόλει παρεγένετο* (3). Il arriva à Constantinople l'année où mourut la femme de Lécapène, Théodora, et où fut couronnée la femme de son fils Christophe, Sophie, c'est-à-dire au cours de la Xe indiction, soit en 922. Le voyage du curopalate n'était pas sans rapport, sans doute, avec le cas de Krikorikios. Peut-être les princes jaloux de la situation privilégiée de Grégoire l'avaient-ils député à Constantinople, pour y plaider leur cause.

(1) *De adm. Imp.*, 45, p. 199. Cet *Ἀδρανασή* n'était pas le fils d'Ašot, comme le croit Constantin Porphyrogénète, mais le fils de David. Il ne faut pas le confondre avec un autre *Ἀδρανασή*, qui était le père du curopalate Ašot, contemporain de Constantin Porphyrogénète (*ibid.*, 46, p. 217). Cet Ašot mourut en 954.

(2) Cf. BROSSET, *Histoire de la Géorgie*, I, p. 273.

(3) CONT. THÉOPH., p. 402. SYM., p. 733. GEORGES LE MOINE, p. 894.

Krikorikios obtint de l'empereur le proasteion de Grégoras, au lieu de celui de Patzatès, qu'il avait demandé. Le terme « proasteion », comme on le sait, désigne un bien-fonds, une propriété, un domaine. Patzatès est évidemment une corruption pour Tatzatès, arm. Tačat, nom connu des auteurs byzantins.

Tatzatès doit être le riche Arménien qui, de concert avec le Chalde Adrianos, se révolta contre l'empereur Romain Lécapène, à l'instigation du stratège de Chaldie, Boilas. Jean Kourkouas, domestique des scholes, fut chargé d'étouffer la révolte. Les rebelles occupèrent la forteresse de Païperte (arm. Baberd, aujourd'hui Baïburt). Le domestique les battit, s'empara des principaux officiers et leur fit crever les yeux. Tatzatès se réfugia dans un autre château, mais capitula peu après, ayant reçu la promesse qu'il ne lui serait fait aucun mal, et arriva à Constantinople. L'empereur lui pardonna, le nomma manglabite et le fit garder à vue dans le palais des Manganes. Ayant tenté de s'enfuir, il fut aveuglé. Le fauteur des troubles, Boilas, ami de Lécapène, fut enfermé dans un couvent. Jean Kourkouas confisqua les biens des rebelles, *τὰς οὐσίας αὐτῶν δημεύσας* (1).

C'est le domaine de ce Tatzatès, désormais confisqué, que convoitait le prince de Taron. Pour que notre identification soit certaine, il reste à préciser la date de la révolte dont nous venons de parler.

Les chroniqueurs placent cet épisode entre la Xe et la XIe indiction, soit entre 922 et 924 (2). Nous croyons que

(1) CONT. THÉOPH., p. 404. SYM. p. 734. GEORGES LE MOINE, p. 896, donne la forme *Τζάντζης*, qui est le nom d'un stratège de Macédoine.

(2) Dans le texte imprimé, on lit X^e^ et IIe indiction, ce qui est une faute évidente pour X^e^ et XIIe indiction. On trouve cette leçon fautive chez CONT. THÉOPH., p. 405, SYMÉON, p. 735 et GEORGES LE MOINE, p. 898. A la date en question, les chroniqueurs rapportent que le roi bulgare Syméon marcha sur Constantinople, au mois de septembre. Le patriarche Nicolas alla discuter avec lui des conditions de paix. Mais Syméon voulut conférer avec l'empereur en personne et le rencontra en effet le jeudi 9 septembre. C'est ce jour-là que la paix fut conclue. Le Continuateur de Théophane et Georges le Moine se trompent l'un et l'autre en plaçant l'entrevue, le premier, le 9 novembre, le second, le 19 du même mois. Seul Syméon (p. 736) nous

c'est là la date du châtiment du rebelle, mais que la révolte proprement dite remonte à 921, et voici pourquoi.

Un historien arménien rapporte que la deuxième année du règne de Lécapène, l'armée byzantine, sous le commandement du domestique des scholes, fit une expédition contre la ville de Dovin (1).

Constantin Porphyrogénète connaît cette campagne. Il en fait mention à propos des dévastations de Jean Kourkouas en Phasiane : *ὁ μάγιστρος Ἰωάννης ὁ Κουρκούας ἀπερχόμενος κατὰ τοῦ κάστρου Τιβίου* (2)....

La Phasiane, d'après le même auteur, avait été ravagée, avant Jean Kourkouas, par son frère Théophile, à l'époque où il était stratège de Chaldie.

Quand Tatzatès se révolta, la Chaldie avait pour stratège Bardas Boilas, qu'on considéra comme le véritable fauteur des troubles et qui fut destitué et enfermé dans un couvent. Théophile Kourkouas lui succéda et ravagea la Phasiane avant que son frère la dévastât à son tour en 921. Cette révolte semble être en rapport avec l'avènement de Romain Lécapène. Bardas Boilas, grand seigneur ami de Lécapène, poussé peut-être par la jalousie, voulait se tailler une principauté. En tout cas Tatzatès, victime de l'ambition de Boilas,

en donne la date exacte : le jeudi 9 septembre. Mais tous trois sont d'accord pour placer l'événement avant la XIII[e] indition. La date donnée par Syméon correspond à l'année 924, où le 9 septembre tomba un jeudi, tandis que le 9 novembre tomba un un mardi, et le 19 novembre un vendredi. Il n'est donc pas douteux qu'il faille lire, dans les passages cités plus haut, *ἰνδικτιῶνος ιβ'*, au lieu de *ἰνδικτιῶνος β'*. Cette faute commune aux trois chroniqueurs est un exemple intéressant de la parenté qui existe entre eux.

(1) Asolik, III, 6, p. 170, fait commencer le règne de Lécapène en l'an 365 E.A. = 916. Il lui assigne une durée de vingt-deux ans et fait commencer celui de Constantin Porphyrogénète en 392 E.A. = 943-944 (p. 179). D'après ces dernières indications, la première année du règne de Lécapène se placerait en 370 E.A. (392-22 = 370), ou, si l'on ne compte pas l'année 392, en 369 E.A. = 920, ce qui est exact, Romain s'étant emparé du pouvoir en décembre 919. Il est évident que 365 est une faute de copiste pour 368 (յկե pour յկը). L'expédition de Jean Kourkouas, datée de la deuxième année du règne de Lécapène, a donc eu lieu en 921.

(2) *De adm. Imp.*, 45, p. 200.

fut dépouillé de ses biens. On voit donc qu'il est permis d'identifier le proasteion de Tatzatès avec le domaine confisqué au rebelle arménien.

Quant au proasteion de Grégoras, cédé par l'empereur à Krikorikios, il ne s'agit certainement pas du village de T'il en Keltzène, qui faisait partie des propriétés de Grégoire l'Illuminateur. Il serait plus vraisemblable d'identifier ce Grégoras avec le Grégoras Iberitzès que nous connaissons par l'histoire d'Andronic Doucas. C'est lui qui fut chargé, en qualité de domestique des scholes, de poursuivre Andronic lors de sa fuite, en 906-907 (1). Plus tard, en 914, il prit part à la conjuration qui avait pour but de faire monter Constantin Doucas sur le trône. Il sut se dérober au châtiment qui l'attendait en se réfugiant dans l'église Sainte-Sophie ; mais on l'en arracha et on l'enferma dans le couvent de Stoudios (2). Constantin Doucas avait épousé la fille de Grégoras et était domestique des scholes au moment de sa tentative de coup d'état. Il avait donc succédé à son beau-père dans cette charge.

Il se pourrait fort bien que le proasteion de Grégoras fût le domaine de Grégoras Iberitzès. On ne connaît pas d'autre personnage de ce nom à l'époque qui nous occupe Le surnom de Grégoras pourrait nous faire croire qu'il était d'origine ibérienne ou géorgienne. Mais les Géorgiens ne feront leur apparition à Byzance que plus tard. Grégoras était un Arménien de naissance, qui reçut le surnom d'Ibérien à cause de sa foi chalcédonienne (3). Il pouvait donc avoir des terres en Keltzène.

A la mort de Krikorikios, son neveu Tornikios fit valoir ses droits sur le proasteion de Grégoras, passé à Pankratios,

(1) CONT. THÉOPH., p. 372 ; GEORGES LE MOINE, p. 867. SYMÉON p. 710, place la fuite d'Andronic en la 23e année de Léon VI (909), tandis que les sources arabes la datent de l'an 294 H. (= octobre 906 - octobre 907).

(2) CONT. THÉOPH., p. 382-383. SYM., p. 718-719. GEORGES LE MOINE, p. 874-875.

(3) Le surnom Iviritzis rappelle l'arménien (I)v(i)ratzi, le géorgien (I)beridze, mais n'a aucun rapport avec eux. Ἰβηρίτζης est une diminutif de Ἴβηρ.

le fils et successeur du Taronite. Romain Lécapène trancha le différend en leur retirant le domaine en litige.

Ce fut peut-être à cette occasion que Pankratios se rendit à Constantinople. L'empereur lui conféra le titre de patrice et le nomma stratège de Taron. De plus, le domaine de Grégoras lui fut cédé à titre de résidence viagère pour sa femme, la fille du magistre Théophylacte.

Krikorikios avait partagé ses biens entre ses fils et ses neveux. Pankratios ne régnait donc que sur une partie de Taron ; l'autre partie appartenait à ses cousins, les fils d'Apoganem (*τὸ δὲ ἥμισυ οἱ τοῦ Ἀπογάνεμ τοῦ πατρικίου*). On voit par ce pluriel que Tornik n'était pas le seul fils d'Apoganem. A la mort de Tornik, sa veuve et son fils émigrèrent à Constantinople. L'empereur voulut prendre possession du patrimoine du prince défunt. Mais Pankratios et son frère Ašot s'y opposèrent et lui offrirent en échange la ville d'Oulnoutès, de manière à garder tout Taron sous leur autorité.

II

Dans le récit que nous venons de faire figurent quelques personnages qui, ayant joué en qualité d'agents de l'empereur un rôle dans les négociations avec les dirigeants arméniens, méritent notre attention. Ce sont Sinoutès (*Σινούτης*), Théodore, Constantin, Krinitès (*Κρινίτης*) et Théophylacte.

Sinoutès est appelé *ἐκεῖνος ὁ εὐνοῦχος*, ce qui indique qu'il s'agissait d'un personnage bien connu. Il exerçait la charge de *χαρτουλάριος τοῦ δρόμου* à l'époque où il fut envoyé en Taron. Le chartulaire était l'un des six fonctionnaires qui formaient l'office de logothète du drome (2). *Sinoutès* est un surnom du même genre que *Taronite* ou *Baspourakanite*, indiquant que celui qui le portait était originaire de la province arménienne de *Siuni-k'* (3), région qui comprenait le lac Sevan et s'étendait jusqu'à l'Araxe. Le prénom de Sinoutès ne nous est pas connu, non plus que l'époque à laquelle il émigra à Byzance.

Théodore, le traducteur arménien, est certainement le personnage qui, d'après Jean Catholicos, vint chez celui-ci, dans le Taron, pour le conduire avec le roi Ašot à Constantinople. Le catholicos se garda de le suivre, mais l'arrivée d'Ašot dans la capitale, en 914, est attestée par les chroniqueurs byzantins (4).

(2) PHILOTHÉE (= *De Cerimoniis*), II, p. 718.

(3) EUSÈBE DE CÉSARÉE, *Préparation évangélique*, VI, 31, mentionne ce pays sous le nom de *Σαυνια*; PROCOPE, *Pers.*, I, 74, appelle ses habitants *Σουνῖται*. *Σινούτης* est mis pour *Σιουνίτης* ou *Σουνίτης*.

(4) Cf. *Ašot de Fer*, dans *Annuaire de l'Institut de Philologie et d'histoire orientales*, t. III, 1935.

Jean Catholicos l'appelle Théodore Vaslikos (1). Il n'est pas difficile de reconnaître dans ce nom le mot grec *βασιλικός*. Chez Constantin Porphyrogénète, c'est Sinoutès, et non pas Théodore, qui est appelé *βασιλικός* : *ἐξαπεστάλη βασιλικὸς ἀντ' αὐτοῦ* (sc. *Σινούτου*) *ὁ πρωτοσπαθάριος Κωνσταντῖνος* (2). Quant au sens précis du mot, il est difficile à déterminer. C'était un *βασιλικός* qui fut chargé par l'empereur Léon le Sage d'aller recueillir les biens de la dame Danélis (3). Il appartenait à la classe des notaires impériaux, *βασιλικοὶ νοτάριοι τῆς σακέλλης*, ou *τοῦ εἰδικοῦ*. Chez Yahya d'Antioche, *βασιλικός* est un agent fiscal : lorsque Skléros arriva de Bagdad à Mélitène, il enleva au « basilic », باسليق, tout l'argent qu'il trouva chez lui. En 987 un certain Kuleb était, d'après le même historien, « basilik et gouverneur de la ville de Mélitène ». Lorsque Basile conquit la Bulgarie en 1018, il organisa le pays et y « nomma des basilik-s, c'est-à-dire, des gérants de toutes les affaires et des biens », dit le même Yahya (4).

Le caractère de la mission de Théodore ne permet pas de le tenir pour un *βασιλικός* dans le sens que donne à ce mot Yahya. Philothée connaît une dignité, *ὁ πρωτοσπάθαριος τῶν βασιλικῶν*, qui avait dans son office un domestique *τῶν βασιλικῶν* et des *βασιλικοὶ μανδάτορες* (5). Il est probable que Théodore était un de ces *mandatores*.

Constantin était protospathaire et *δομέστικος τῆς ὑπουργίας*. Dans la liste de Philothée se trouve *ὁ δομέστικος τῆς ὑπουργίας*, fonctionnaire qui est connu aussi de Constantin Porphyrogénète. Cette charge désignait le service privé du palais, la domesticité (6).

Constantin est appelé *ὁ τοῦ Λιβός*, « fils de Lips ». Ce Lips n'est pas un inconnu : il portait aussi le nom de Constantin.

(1) Jean Catholicos, p. 154.

(2) *De Administr. Imper.*, p. 184.

(3) Théoph. Cont., p. 320.

(4) Baron V. R. Rosen, *L'empereur Basile Bulgaroctone* (en russe), pp. 1-2, 22, 59.

(5) Philothée = *De Cerimon* , II, p 713 et 718.

(6) *De Cerim.* II, p. 463 ; aussi Philothée = *De Cerimon.*, II, p. 736.

Il avait invité l'empereur Léon VI à assister à l'inauguration de l'église qu'il avait construite près des Saints-Apôtres, et à déjeûner chez lui. C'était au mois de juin. Soudain se leva en tempête le vent appelé *Lips*, *ἄνεμος ὁ λεγόμενος Λίψ*, qui sévit avec une telle violence qu'un grand nombre de maisons et d'églises furent endommagées. Les habitants, saisis d'épouvante, abandonnèrent leurs demeures, croyant que la fin du monde était arrivée. Heureusement, une pluie abondante vint mettre fin à l'orage (1).

Il paraît que c'est à cet événement fâcheux que Constantin doit son surnom de Lips ; ce fut peut-être son hôte impérial lui-même qui lui donna par plaisanterie ce sobriquet, dans le sens de « pluvieux ». Pourtant, Syméon le Logothète place l'orage la 22e année de Léon VI, donc en 908, sans d'ailleurs parler de Constantin ni de son couvent (2). Comme le surnom se trouve mentionné dans le récit de la mission de Constantin en 899, c'est-à-dire avant la date présumée de l'orage, notre conjecture en paraît compromise. Mais il faut d'abord remarquer que la chronologie de Syméon est très arbitraire et n'inspire pas confiance ; ensuite, si la mission de Constantin se rapporte à l'an 899, le récit qui nous en parle est écrit postérieurement à l'an 908. Par conséquent, la mention du surnom dans ce récit ne peut guère être inquiétante pour notre conjecture. Au surplus, il n'est pas certain que la mission ait eu lieu en 899 ; il paraît plus probable qu'elle remonte à 909, comme nous le verrons à l'instant.

Constantin Lips prit part à la révolte de Constantin Doukas en 913 et n'échappa à la justice impériale que par la fuite (3). Il fut ensuite grâcié et accompagna Léon Phocas, domestique des scholes, dans l'expédition contre les Bulgares,

(1) Théoph. Cont., p. 371 ; Georg., p. 866, dit que le couvent bâti par Constantin se trouvait à *Μαρδοσαγγάρῃ*. D'après Mordtmann, la *μονὴ τοῦ Λιβός*, dédiée à la Ste Vierge, paraît être la mosquée actuelle de Fenari Isa, dans le quartier de Kalidjilar Kioski. (*Esquisse topographique de Constantinople*, pp. 71-72) ; cf. H. Delehaye, *Deux typica byzantins de l'époque des Paléologues*, Bruxelles, 1920, p. 178.

(2) Sym., p. 709.

(3) Théoph. Cont., p. 384. Georg., p. 877. Sym., p. 718, ne donne pas le nom de Constantin.

où il tomba dans la bataille près du fleuve Achélous, le 20 août, indiction V, donc en 917 (1).

L'autre Constantin, *ὁ τοῦ Λιβός*, qui fut envoyé en Arménie, vivait encore sous Constantin Porphyrogénète, et à cette époque il était anthypatos,patrice et grand hétériarque : *ὁ νῦν ἀνθύπατος πατρίκιος καὶ μέγας ἑταιρειάρχης.* C'était donc le fils de Constantin Lips. A la suite du coup d'état du 20 décembre 944, la charge d'hétériarque fut confiée à Basile Peteinos ou Peteinakès : *Βασίλειον, ᾧ ἐπίκλην Πετεινός, πατρίκιον καὶ μέγαν ἑταιρειάρχην... πεποίηκεν.* (2). Notre Constantin doit donc avoir été le successeur de ce Basile dans la charge d'hétériarque à l'époque où Constantin Porphyrogénète écrivait son traité sur Taron, vers 951.

Cependant Constantin qui, en 899, était assez âgé pour avoir une fille nubile, prête à épouser le prince Apouganem, devait être trop vieux vers 950, pour pouvoir assumer la charge d'hétériarque. On est porté à croire que le Porphyrogénète a confondu le fils avec le père, et qu'en 899, c'est probablement le père qui a été envoyé en Arménie, et non le fils. A moins qu'il ne faille admettre que Krikorikios est arrivé à Byzance non pas en 899, mais en 909 ; dans ce cas, il faudrait donc lire chez le Porphyrogénète *ἰνδικτιῶνι* <*ι*>*γ'*, au lieu de *ἰνδικτιῶνι γ'*, du texte imprimé. On rajeunira ainsi le fils de 10 ans et on aplanira, du même coup, les difficultés que nous avons signalées plus haut.

Constantin Lips avait encore un autre fils, qui portait le nom arménien de Bardas, ce qui prouve l'origine arménienne de cette famille et fait comprendre le choix qu'on avait fait de Constantin pour le déléguer plus d'une fois auprès des princes souverains de l'Arménie. Bardas fut mêlé à la conjuration qu'avait organisée Basile Peteinos pour renverser Romain II en 961 (3).

Nous possédons un sceau qui porte la légende: *ΚΩΝΟ ΛΙΒΗΣ*, c'est-à-dire *Κωνσταντῖνος ὁ Λιβής.* (4). La lecture ne semble

(1) Théoph. Cont., p. 389. Georg. p. 881, Sym., p. 724.

(2) Théoph. Cont., p. 436. Sym., p. 753, ayant omis le nom de Marien Argyros, sa charge, (*κόμης τοῦ στάβλου*) est rapportée à Peteinos. Georg., p. 921, a la forme diminutive *Πετεινάκης*.

(3) Les noms des conjurés sont conservés chez Cédrénus, II, p. 341-342

(4) Schlumberger, *Sigillographie*, p. 673.

pas être correcte. Il s'agit certainement de la famille dont nous nous occupons. Il faut par conséquent lire : *Λιβός*, ou peu-être *Λίβας*, ce qui serait la forme populaire de *Λίψ* (1). Le propriétaire de ce sceau était probablement le même personnage que l'hétériarque Constantin, le fils de Constantin Lips.

Krinitès, *Κρινίτης*, protospathaire et traducteur arménien, représente une famille dont l'histoire connaît quelques autres membres. Le prénom de ce Krinitès n'est pas connu ; Krinitès est un nom patronymique.

Le premier qui ait porté ce nom patronymique était le gendre de l'empereur Théophile, Alexios-Mouselé. Les Arméniens byzantins avaient l'habitude de doubler leur nom national d'un nom byzantin. *Mouselé* ou *Mousel* est un nom arménien, propre à la famille des Mamikoniens. Alexios-Mouselé, proclamé César, passait pour héritier du trône, mais la mort de sa femme et la naissance de Michel déjouèrent ses projets, et il finit sa vie dans le couvent d'Anthémius, qu'il avait bâti lui-même et où se retira également son frère Théodose, patrice et guerrier de renom (2).

Un premier prince, connu sous ce double nom, était stratège du thème des Arméniaques au temps de Constantin VI et il fomenta une révolte contre l'ambitieuse Irène, en 790 (3).

Le troisième Alexios, *ἐκεῖνος περιβόητος τὸ γένος Ἀρμένιος*, qui s'appelait probablement aussi Mouselé, se distingua sous le règne de Basile I par la conquête de Chypre, qu'il gouverna pendant sept ans (4).

Enfin, un quatrième Alexios-Mouselé se rencontre sous Romain Lécapène : il commandait la flotte, en qualité de drongaire, dans l'expédition contre Syméon, le roi bulgare, en 921 : pour seconder l'armée, il descendit à terre, mais, en regagnant son vaisseau, il tomba à l'eau et périt sous le poids de ses armes (5).

Tous ces porteurs du même double nom sont d'origine commune et descendaient l'un de l'autre, probablement en ligne

(1) Cf. H. Delehaye, *op. cit.*, p. 174.
(2) Théoph. Cont., pp. 107-109. Sym., p. 630. Georg., pp. 794-795.
(3) Théophane, *Chronographie*, sous l'an 6283.
(4) Const. Porph., *De Thematibus*, p. 40.
(5) Théoph. Cont., p. 401. Sym., p. 733. Georg., p. 893.

directe. Ce qui paraît étrange, c'est que seul le César Alexios-Mouselé est dit être de la race des Krenitès : *ὁ δὲ ἀνὴρ τῆς τῶν Κρηνιτῶν κατήγετο γενεᾶς, χώρας τῆς τῶν Ἀρμενίων.* Cinq autres personnes, distinctes des Alexios-Mouselé, portent cependant le patronyme de Krenitès. Ce sont : Procope, Georges, Arotras, Abessalom et Pascal.

Procope vivait sous le règne de Léon le Sage. En 889, il conduisit l'armée impériale avec un autre Arménien, Kourtikès, contre le roi bulgare Syméon et perdit la vie au cours de cette campagne (1).

Georges Krinitès est aussi contemporain de l'empereur Léon VI. Il est mentionné dans l'histoire de la fuite de Samonas : Georges et Basile Kamateros furent chargés de poursuivre le ministre en fuite (2).

Arotras Krinitès était protospathaire et stratège du Péloponèse sous le règne de Romain Lécapène. A cette époque, des troubles s'élevèrent parmi les tribus des Mélinges et des Ezérites qui se refusaient à acquitter leurs engagements fiscaux. Le stratège du pays, Jean, se montra incapable de les ramener à la raison. C'est alors que Lécapène le remplaça par Arotras. Celui-ci prit des mesures énergiques qui amenèrent les rebelles à composition. Ensuite Arotras fut transféré en Grèce et on lui donna pour successeur, dans le Péloponèse, un autre Arménien, qui s'appelait Bardas Platypodès et avait la dignité de protospathaire. Le général *Φωτεινός ὁ τοῦ Πλατυπόδη*, qui périt dans la guerre de 921 contre les Bulgares, était le fils de ce Bardas. Auprès de Bardas se trouvait, entre autres officiers, Léon Agelastos (= « le morose? »), qui fut nommé plus tard stratège du thème des Arméniaques. Il était probablement aussi d'origine arménienne(3) !

(1) Théoph. Cont., p. 358. Georg., p. 853. Sym., p. 701, ne mentionne pas Krénitès. Le prénom de Krénitès, Procope, s'est conservé chez Cédrénus, II, p. 254.

(2) Théoph. Cont., p. 369. Georg., p. 863. Sym., 708, ne donne pas le nom de Georges ni de Basile.

(3) Const. Porph., *De Admin.*, pp. 222-223. Le surnom de *Πλατυπόδης* (pour *Πλατυπούς*), « aux larges pieds », rappelle l'arménien **Թաթուլ** *T'at'oul*, nom propre, qui signifie « celui qui a de grosses ou de larges pattes ». Sur Agelastos, stratège des Arméniaques, cf. Théoph. Cont., p. 443.

Arotras avait un fils du nom d'Abessalom, *'Αβεσσαλὼμ ὁ τοῦ 'Αροτρᾶ*, qui adhéra au parti de Constantin Doukas en 913 et fut aveuglé. *'Αβεσσαλώμ* est évidemment une mauvaise leçon pour *Μουσελώμ* ou *Μουσελέ*. Les copistes grecs ont altéré le nom arménien d'abord en *Μουσελὼμ*, comme on le voit dans le Digénis Akritas, puis en *'Αβεσσαλώμ* (1).

Pascal, *Πασχάλιος*, protospathaire et stratège de Lombardie, se présenta, sur l'ordre de Romain Lécapène, à Hugues, pour demander la main de sa fille pour Romain, fils de Constantin Porphyrogénète, en 943. Plus tard, en 961, Basile Peteinos conçut le projet de s'élever contre Romain II et attira dans la conspiration le patrice Pascal et Bardas Lips. L'empereur exila Pascal, mais ensuite il lui pardonna son crime et le fit sortir de sa retraite (2). En 963, nous le voyons aux côtés de Marianos Apambas et de Nicolas Tornikès contre Nicéphore Phocas (3).

C'est Cédrénus qui nous apprend que Pascal était un Krénitès. Il dit que Constantin Porphyrogénète nomma Krénitès de Chaldie, stratège de Calabre : *παρὰ τοῦ Πορφυρογεννήτου ὁ Κρηνίτης Χαλδίας τῆς Καλαβρίας γενόμενος στρατηγός.* Pour repousser les Sarrasins, Constantin envoya en Calabre des troupes sous le commandement du patrice Malakenos, *ἑνωθῆναι κελεύσας τῷ στρατηγῷ τῆς χώρας (Πασχάλιος δ' οὗτος ἦν, ὁ πρὸ μικροῦ μνημονευθείς)*. Il en résulte donc que Krénitès et Pascal sont une seule et même personne. Ce Krénitès, selon le même auteur, se permit une spéculation pour s'enrichir : il achetait le blé de sa province à bas prix et le revendait plus cher au dehors. L'empereur Constantin, mis au courant de cette affaire, destitua le stratège, confisqua ses biens et le malheureux finit misérablement (4). Ce récit d'ailleurs s'accorde fort mal avec ce que raconte Cédrénus lui-même, d'après les chroniqueurs antérieurs (5) : Pascal aurait déjà été stratège de Lombardie en 943 ; ce ne serait donc pas

(1) Théoph. Cont., p. 384. Georg., p. 876 a *'Αβεσαλών*, Sym. ne le connaît pas.
(2) Théoph. Cont., p. 431. Georg. p. 917. Sym., p. 748.
(3) *De Cerim.*, p. 435.
(4) Cédrénus, II, pp. 357-358.
(5) *Id.*, p. 319.

Constantin, mais Romain Lécapène qui l'aurait nommé en Calabre, à moins que l'on n'admette qu'à cette époque, la Calabre formait un thème distinct de la Lombardie.

Enfin, un dernier membre de la même famille est mentionné en l'an 1065 comme catépan de Mélitène. Une troupe d'Arméniens, forte de 300 hommes, attaqua la région et tua son catépan Krinitès (1).

Si nous revenons à notre traducteur Krinitès, nous constatons qu'il est bien difficile de l'identifier à un des personnages que nous avons énumérés. En premier lieu, on ne peut pas l'identifier au traducteur Théodore. Il vivait sous Lécapène, comme Georges et Pascal. Ce dernier, appelé « de Chaldia », pour y avoir servi, pourrait plus facilement que Georges, être assimilé au traducteur. Mais ce n'est guère plausible.

Ce qu'il est bon de remarquer, c'est que la connaissance de la langue arménienne ne s'était pas perdue dans la famille de Krinitès, à en juger par la personne du traducteur. Cela semble d'autant plus étonnant que la famille de Krinitès faisait remonter son origine jusqu'à Alexios-Mouselé. D'ailleurs aucun des Alexios-Mouselé ne s'appelle Krinitès, sauf le César. Il faut supposer que ce nom patronymique s'est attaché à une branche de la même maison, tandis que l'autre branche s'est contentée du nom d'Alexios-Mouselé, tout comme cela s'est produit pour la dynastie bagratide de Taron, dont une branche s'est approprié le nom de Taronite, et l'autre celui de Tornikios. Le maintien de la langue arménienne dans la lignée de Krinitès ne peut s'expliquer que par l'influence de nouveaux membres de la même famille, venus d'Arménie.

L'origine de ce patronyme n'est pas plus claire. Constantin Porphyrogénète écrit *Κρινίτης*, le Continuateur, *Κρηνίτης*, Georges le Moine, *Κρηνήτης*. Si l'on devait y voir le grec *κρήνη* « source », l'impérial écrivain, avec ses manies philologiques, n'eût pas manqué d'en faire la remarque. *Κρινίτης* est formé de la même manière que *Ταρονίτης*, *Σινούτης*, *Βασπαρακανίτης* et tant d'autres noms, c'est-à-dire qu'il est tiré

(1) MICHEL LE SYRIEN, III, p. 164 (éd. Chabot). Ici se lit Krinotès, pour Krinitès

d'un nom géographique. Or, il y a en Arménie, dans la région de Degikʿ, une localité qui rappelle ce nom. Degikʿ, acc. Degis, d'où *Διγισίνη* (pour *Δηγισήνη*) de Georges de Chypre, *Τεκῆς* (et non pas *Τεκή*) chez Constantin Porphyrogénète, est situé à l'embouchure de l'Arsanias. Ce pays formait le domaine du prince Manuel et, après que celui-ci eut passé avec les siens à Byzance, il constitua le noyau du thème de Mésopotamie. L'une des trois forteresses que possédait la Dégisène s'appelait d'après l'ancienne *Géographie* du Pseudo-Khorène, Krni > Krini. Il semble que ce soit le berceau de la famille de Krinitès. Manuel, maître de la Dégisène, appartenait à la race des Mamikoniens ; de même Basak, l'autre prince arménien qui habitait dans cette même région et qui émigra à Byzance avec Mélias. L'aïeul des Krinitès, Alexios-Mouselé, était de la même race, comme son nom le fait supposer. La Dégisène, dont la situation était très importante au point de vue stratégique, avait joué un grand rôle dans les relations arméno-byzantines. Un de descendants du fameux Kekauménos dominait ici encore au XIIe siècle, comme nous le verrons.

Le dernier personnage mentionné dans notre document, est Théophylacte le magistre, dont le prince Bagrat épousa la sœur. Il appartenait à la famille de Lécapène, puisque le prince arménien avait demandé une femme *ἀπὸ τῶν βασιλικῶν συγγενίδων*. On connaît deux personnages du nom de Théophylacte à cette époque : l'un était hétériarque, l'autre chef de l'écurie, *κόμης τοῦ στάβλου*. Le premier avait pour père un certain Dominikos, qui fut mêlé aux événements qui suivirent la mort de l'empereur Alexandre ; il dut céder son poste à Jean Garidas (1). Cet homme, tombé en disgrâce, ne peut être notre Théophylacte. L'autre Théophylacte n'est connu que par l'incident suivant. Romain Lécapène avait résolu d'en finir avec Théodore le précepteur de Constantin Porphyrogénète. Un jour qu'il était invité à dîner chez Théophylacte, Lécapène ordonna à Jean Kourkouas, qui était alors drongaire de la Veille, d'aller arrêter Théodore

(1) THEOPH. CONT., p. 386, a omis le nom et l'appelle *Δομίνικος*. SYM., p. 722 et GEORG. p. 878 ont : Theophylacte, fils de Dominique.

et son frère Syméon et de les exiler (1). A ce moment, Théophylacte était patrice. Le fait se passait vers 919, avant que Romain Lécapène eût été proclamé César. Le mariage de la sœur de Théophylacte doit donc être placé à une date postérieure à l'an 919, à une époque où il était parvenu à la dignité de magistre.

III

Le récit du Porphyrogénète s'arrête, ainsi que nous l'avons vu, à Pankratios, c'est-à-dire Bagrat, fils de Krikorikios. Pour la suite de l'histoire de Taron, on dispose de sources arméniennes et arabes. Mais il n'est pas facile de voir qui succéda à Bagrat : son frère Ašot, ou une autre personne que les Arabes appellent Ibn Tornik.

Un prince arabe dit ʿAli-ibn-Bagafur, qui fut mêlé aux affaires des Hamdanides à Mosoul, se réfugia dans la ville d'Arzen et demanda du secours au prince arménien Ibn-Tornik. Cela se passait en 324 A.H. = nov. 935 - nov. 936.

Peu après, en 328 A.H. = oct. 939-940, le fameux Hamdanide Sayf-al-Daulah entra en Arménie, passa jusqu'à la région de Kalikala (= Théodosiopolis, auj. Erzeroum) et obligea les Byzantins à évacuer la forteresse de Hawčiç̣, qu'ils avaient construite près de Kalikala. Le vainqueur revint à la ville d'Arzen pour y hiverner. Aussitôt que la neige fut fondue, donc au début du printemps de l'an 940, il se rendit à Xlatʿ, ville sur le lac de Van, et, de là, il envahit le pays d'Ibn Tornik, ruina la ville de Mouš et un sanctuaire très vénéré dans le pays (2).

Ces deux témoignages montrent que, de 936 à 940, régnait dans le Taron un prince nommé Ibn Tornik. La même année,

(1) THÉOPH. CONT., p. 397, SYM., p. 731, GEORG., p. 890.

(2) WEIL, II, pp. 674-675. FREYTAG, *Geschichte der Hamdaniden*, dans *Z.D.M.G.*, X, 1856, p. 467 ; cf. MARKWART, *Südarmenien*, 1930, p. 463. V. ROSEN, *L'empereur Basile Bulgaroctone* (en russe), p.105, lit le nom du prince fugitif, ʻAli-ibn-Bağafar ; WEIL et FREYTAG, ʻAli-ibn-Abi-Gafar. Pendant une seconde incursion, Sayf-al-Daulah poussa jusqu'à Colonia, ce dont témoigne également ASOŁIK, II, ch. 7, p. 179.

328 A.H. = 939-940, Sayf-al-Daulah vint de Mayāfarkin à Datvan, ville voisine de Xlatʿ ; les princes d'Arménie se présentèrent à lui ; parmi ceux-ci est nommé Ašot b. Grigor, à qui le prince musulman enleva Sanasoun, Koulp et Souleïman (1) Ašot b. Grigor est bien le frère de Bagrat. Il paraît avoir succédé à Ibn-Tornik en 940 et régna jusqu'en 967, comme l'atteste l'historien Asołik.

Mais qui est cet Ibn-Tornik ? Tornik, le fils d'Apouganem, avait-t-il laissé en Taron un fils dont ne parle pas Constantin Porphyrogénète ? Il est plus probable qu'il est identique à Bagrat, fils de Grégoire, et qu'il portait aussi le nom d'Ibn-Tornik comme une espèce de patronyme, reproduisant le nom éventuel de son grand-père, qui nous est inconnu. Markwart est de cet avis et croit qu'Ibn-Tornik serait une erreur pour Ibn-Grigor (2).

Si nous voulons rester dans le cadre des faits, nous devons nous contenter de constater qu'un prince Ibn-Tornik avait regné de 935-940, à qui succèda Ašot, de 940 à 966-7.

Asołik dit « qu'en 415 de l'ère armén. = 966-967, eut lieu une éclipse de soleil et qu'en ce temps mourut le prince de Taron, Ašot. Les Byzantins s'emparèrent de Taron ».

« En 417 E. A. = 968-969, continue le même auteur, le neveu de l'empereur Nicéphore, Varda (= Bardas) arriva avec une forte armée en Apahounikʿ, assiégea la ville de Manazkert, la prit et détruisit ses murailles » (3).

Cédrénus rapporte aussi que les frères Grégoire et Pankratios=Bagrat cédèrent le pays de Taron à l'Empire et qu'ils reçurent en échange le patriciat et des terres productives : *προσερρύησαν δὲ τῷ βασιλεῖ Γρηγόριος καὶ Παγκράτιος οἱ αὐτάδελφοι τῆς ἑαυτῶν παραχωρήσαντες αὐτῷ χώρας τοῦ Ταρών· οὓς πατρικίους τιμήσας καὶ κτήμασι ἐφιλοφρονήσατο πολυπροσόδοις* (4).

Ces deux frères sont les fils d'Ašot et ses héritiers. Le chro-

(1) H. F. Amedroz, *The arabic Mss of the History of the city of Mayyafariqin*, dans *J.R.A.S.*, 1902, p. 797. Markwart, *Südarmenien*, p. 453 sqq.
(2) Markwart, *Südarmenien*, p. 463.
(3) Asołik, III, ch. 8, p. 182.
(4) Cédrénus, II, p. 375.

niqueur byzantin place l'annexion de Taron en l'année de l'éclipse, qui eut lieu le 22 décembre, indiction XII, donc en 968 (1). Par cette annexion, l'Empire inaugura une politique qui sera désastreuse autant pour l'Arménie que pour Byzance. Après Taron, vint le tour de la principauté de David le Curopalate, puis celui du Vaspourakan ; plus tard, on appliquera le même traitement au royaume d'Ani et de Kars. Certes, il ne s'agit pas de cessions spontanées, comme l'assurent les historiens. Personne ne renonce de bon gré à ses biens, moins encore des princes à des domaines plusieurs fois séculaires. La vérité est plus simple : ce sont des actes de violence de la part de l'Empire. Le Taron fut la première victime de cette politique. Ses princes héritiers, Grégoire et Bagrat, avaient essayé de défendre leurs droits. On ne les voit pas s'en aller s'installer docilement sur les terres impériales qu'on leur donnait comme récompense. Nous trouvons donc le Taron sous un stratège byzantin en 975 — c'était un certain protospathaire Léon —, mais la question de l'annexion n'était pas encore liquidée ; tout au moins existait-il encore des points litigieux, tel le château d'Ayceaç-berd, que l'empereur Tzimiscès rendit à ses anciens propriétaires.

L'année suivante, lorsqu'éclata la révolte de Bardas Skléros, les princes spoliés de Taron, Grégoire et Bagrat, ainsi que Romain Taronite, furent les premiers à embrasser la cause du rebelle. Un autre prince, Zafranik, seigneur de Moxène, se joignit à eux. Le corps de cavalerie arménienne qui se trouvait au service de l'Empire prit également le parti de Skléros. Asołik, l'auteur qui nous a transmis ce renseignement, entend par là, certainement, les troupes du thème de Mésopotamie, dont Bardas Skléros était le gouverneur, lors de sa révolte. Il y avait été nommé par Basile, à la mort de Tzimiscès. A peine était-il arrivé à destination qu'il se souleva contre l'Empereur à Charpote, ou plutôt Charpoute, qui est le Xarberd arménien, la capitale du thème de Mésopotamie. Les Taronites n'étaient évidemment pas contents de leur sort et espéraient, grâce au soulèvement de Skléros, recouvrer le Taron. Pourtant, le rebelle échoua dans son entreprise. Victorieux au début, il fut mis en déroute le 24 mars 979 et se

(1) *Ibid.*

réfugia à Mayafarikin, et de là à Bagdad. Les partisans de Skléros se soumirent à l'Empereur et, avec eux, les Taronites. Grégoire fut honoré du titre de magistre.

Pendant la révolte de Phocas, de 987 à 989, Grégoire opérait aux côtés de l'empereur. A un moment critique, lorsque le rebelle menaçait gravement la capitale, l'empereur Basile chargea le Taronite de s'embarquer à Trébizonde et de faire une diversion militaire, destinée à attirer les forces du rebelle loin de la capitale. Pour parer à cette manœuvre, Bardas Phocas envoya son fils Nicéphore au Col tors demander du secours contre le Taronite au curopalate David, seigneur de Taykʿ. Le curopalate expédia deux mille cavaliers sous le commandement d'un de ses vassaux et de deux fils de Bagrat, seigneurs de Chaldie. Ceux-ci attaquèrent le Taronite et le mirent en déroute ; mais dès qu'arriva la nouvelle de la défaite de Bardas Phocas, ils retournèrent chez eux (1). Les noms des fils de Bagrat nous ont été, heureusement, conservés par un auteur grec, qui dit : *στέλλονται τοίνυν πρέσβεις παρ' αὐτοῦ Φωκᾶ πρὸς τοὺς τῆς Περσαρμενίας στρατάρχας, τόν τε Παγκράτειάν φημι καὶ τῶν Τζουρβαλεληνν* (sc. *Τζουρβανελήν*), *συνήθεις ὄντας αὐτῷ καὶ φίλους τότε* (2). Donc les fils de Bagrat s'appelaient Bagrat et Čordvanel.

L'empereur Basile, comme le raconte Yahya sous l'an 379 H. = 11 avril 989 - 30 mars 990, indigné contre ces princes à cause du secours qu'ils avaient accordé au rebelle, tourna ses armes contre le maître de Taykʿ, David, et contre les fils de Bagrat, maître de Chaldia. L'armée avait pour chef al-Ǧakrūs, qui tua le fils aîné de Bagrat et chassa le cadet (3). Or, d'après Asołik, un des partisans de Bardas Phocas, le magistre Čordvanel, fils du frère du moine Tʿornik, s'étant emparé des régions de Derxène et de Taron, l'empereur envoya contre lui le patrice Jean, surnommé Portiz, qui lui livra deux combats ; au cours du second, Čordvanel fut

(1) Yahya chez Baron Rosen, *Basile le Bulgaroctone*, p. 24.

(2) Jean Lazaropoulos, *Sbornik istočnikov po istorii Trapezundskoj istorii*, publié par A. Papadopoulos-Kerameus, S. Pétersbourg, 1897, p. 82.

(3) Yahya, *ibid.*, p. 27.

tué dans la plaine de Bagarič en Derxène, en 439 E.A. = 11 février 990 - 11 février 991 (1).

Les deux renseignements s'accordent parfaitement. Le fils aîné de Bagrat est Čordvanel, le neveu de Tornik ;donc Bagrat était un frère du moine. Le général Ğakrus s'identifie avec Jean Portiz, dont le nom est évidemment estropié dans l'écriture si confuse de l'arabe (2). Les deux dates de la mort de Čordvanel concordent bien, si on place celle-ci après le 11 février et avant le 30 mars 990.

Lorsque Yahya dit que les fils de Bagrat étaient les maîtres de Chaldia, il entend assurément par Chaldia la région de Derxène qui faisait partie du thème de Chaldia. Le pouvoir impérial dans la Derxène fut consolidé après la conquête de Théodosipolis, faite par les Byzantins en 949, selon le témoignage d'Asołik (3). Les princes ibériens disputaient la région de cette ville à l'Empire. Ils chargèrent donc l'un des azats, Zourbanelès (= Čordvanel), d'aller à la capitale pour défendre leur cause (4). Le magistre Čordvanel, tombé en 990 en Derxène, était le petit-ils de ce Zourbanelès et portait donc le nom de son grand-père. Le mot arménien *ἄζατος*, **ազատ**, « noble », appliqué à Zourbanelès, ainsi que le nom arménien Tʻornik, « petit-fils », que portait le fils de Zourbanelès, l'illustre moine Tornik, surnommé Jean, prouvent que cette famille était d'origine arménienne, mais elle passait pour ibérienne à cause du rite chalcédonien ou ibérien qu'elle avait adopté. Zourbanelès paraît être originaire de Derxène. Le nom de son fils,Tornik,nous conduit en Taron et fait supposer une parenté, par les femmes, avec la maison d'Ibn-Tornik de Taron. Il est possible que la mère de Tornik fût la fille de cet Ibn-Tornik qui régnait en Taron vers 935.

Le magistre Čordvanel, qui avait mis la main sur Taron,

(1) Asołik, III, ch. 27, p. 251.

(2) Le nom de Portiz est rendu chez Asołik par Žan, qui est une prononciation régionale du grec *'Ιάννις*. On le reconnaîtra dans le premier élément de Ğakrus, qui est visiblement une mauvaise leçon de *Ğnptrz*.

(3) Asołik, III, ch. 7.

(4) Const. Porph., *De Admin.*, p. 202.

le considérait peut-être comme l'héritage de sa mère. Les deux noms Tornik et Čordvanel apparaissent également dans la famille princière de Sasoun, la partie montagneuse de Taron, par suite évidemment d'une alliance avec la maison de Zourvanelès de Derxène. Le plus ancien membre de cette famille Sasounienne qui nous soit connu est Mušeł. Il n'est point d'origine bagratide, comme on le voit par son nom qui accuse nettement une descendance mamikonienne. D'ailleurs nous avons à ce sujet le témoignage de Grégoire Magistros, qui appelle Tornik, le fils de Mušeł, un prince mamikonien. Mušeł était contemporain du magistre Čordvanel et avait peut-être épousé la fille ou la sœur de ce Čordvanel ; les noms Tornik et Čordvanel seraient ainsi passés dans sa famille.

La région de Taron, qui appartenait jadis à la famille des Mamikoniens, était occupée par les Bagratides depuis des siècles. A la disparition de ces derniers, à la fin du xe siècle, les Mamikoniens reparurent dans leur ancien domaine. D'où venaient-ils ? A l'époque où les Bagratides régnaient en Taron, une branche des Mamikoniens s'était établie à l'ouest de Taron, sur les bords du bas Aracani (Arsanias). Le prince Manuel avec ses fils, le prince Basakès (= Vasak) avec ses frères qui émigrèrent à Byzance sous l'empereur Léon VI, représentaient cette branche. Comme le fils de Mušeł, Tornik, se dit maître non seulement de Sasoun, mais aussi de la forteresse d'Ašmušat, ancienne Arsamosata, on est porté à croire que la famille de Mušeł descendait de cette même branche des Mamikoniens, et que celle-ci, s'étant retirée dans la montagne inaccessible de Sasoun, avait pu se maintenir et exercer son pouvoir sur le vaste territoire qui va de Arsamosata à Taron.

De Moušeł, nous ne connaissons malheureusement rien d'autre que le nom. Son fils Tornik se distingua dans la lutte courageuse au cours de laquelle il chassa les Turcs en 1058, lorsque, après le sac de Mélitène, ils vinrent camper dans le Taron. Aristakès et Michel le Syrien parlent de cet exploit qu'ils attribuent aux Sanasouniens, sans donner le nom de Tornik. « Les Sinisaye, s'en étant aperçus, dit l'historien syrien, descendirent sur eux, occupèrent devant eux les routes et les chemins, de tous les côtés, et ils périrent

là de faim et de froid ; ceux qui survécurent furent tués par les Sinisaye et absolument aucun d'eux n'échappa » [1]. C'est Matthieu qui dit que les Sasouniens (= Sanasouniens) étaient commandés par Tʻornik, fils de Moušeł.

Tʻornik fut un rival redoutable pour le fameux Philarète, mais tomba victime des machinations de ce prince perfide en 521 E.A. = 1072-1073.

Tʻornik laissait deux fils, Čordvanel et Vasak [2]. A Čordvanel succéda son fils Vigen, qui épousa une princesse arcrounienne, Melikstʻi, fille de Hmayak de Moxène, dont il eut trois fils et une fille : Grégoire, Čordvanel († 1165), Kata († 1166) et Vasak. Čordvanel prit pour femme Vaniné la fille de Vasil, frère de Grégoire et Nersès les catholicos, et eut trois fils, Vasil, Šahinšah et Tʻornik. Cette généalogie nous est parvenue dans le mémorial d'un évangile, que la princesse Méliksťi avait commandé en 1169 en mémoire de sa fille Kata, morte en 1166 [3]. Son mari, Vigen, s'est rendu assez populaire pour prendre place dans l'épopée nationale *David et Mher*, où il représente sans doute toute la dynastie. L'historien Vardan nous a transmis un épisode, nettement épique, de la vie de Vigen, Le prince de Sasoun avait un voisin dangereux en la personne du dynaste musulman qui résidait à Xlat' et qui s'appelait Šahi-armen, « le roi arménien ». Un jour il entra en Sasoun et se mit à faire bombance dans un village. Vigen averti, vint assiéger la maison où il se trouvait. L'un des convives du joyeux prince se mit à se moquer de Vigen, seigneur du pays et s'écria : « O Vigen, où es-tu ? » Leur surprise fut grande lorsqu'ils entendirent la voix de Vigen, répondant à la fenêtre : « Me voilà ! J'y suis par la grâce de Dieu ». Il attaqua alors le Šahi-armen, le saisit et l'enferma dans son château. Mais peu après, Vigen le mit en liberté, après qu'il lui eut prêté un serment d'amitié [4].

(1) Aristakès de Lastivert, ch. 21. Michel le Syrien, III, p. 159 (éd. Chabot). Matthieu d'Édesse, ch. 81

(2) Matthieu d'Édesse, ch. 106 et 107.

(3) Ce mémorial a été publié par V. Srvanjteantz, *Tʻoros Ałbar*, p. 308, et reproduit en partie par Markwart, *Südarmenien*, p. 518.

(4) Vardan, pp. 123-124.

D'après le même historien, Šahi-armen, dont le nom était Amir-Mirân, prit le pouvoir en 581 E.A. = 1132-3 et mourut en 634 E.A. = 1185-86. Vigen était mort auparavant et son petit-fils Šahinšah lui avait succédé. Šahi-armen n'ayant pas laissé d'héritiers, le chef de sa maison, un certain Bektamour, prétendait à sa succession. Tandis qu'il passait par Sasoun pour aller s'emparer du trône, Šahinšah le fit prisonnier et ne le relâcha qu'après avoir obtenu comme rançon la forteresse de T'arjean dans le Taron, ou, comme dit Michel le Syrien, des forteresses de son père (1). Le prince musulman viola sans scrupule son serment et non seulement il réclama à Šahinšah les forteresses cédées, mais il s'empara encore de tout le Sasoun. Par ailleurs, Vardan atteste que le Šahi-armen avait déjà soumis ce pays à son autorité et qu'il l'avait maintenu en paix durant soixante ans. Les Arméniens occupaient des forteresses dans la montagne de Sasoun, depuis de nombreuses générations ; en 1174, les Turcs s'en emparèrent, mais, sous la pression de l'émir de Maipherqat, ils furent contraints à les livrer au Šahi-armen, seigneur de Xlat' (2). Il paraît que cet émir était un des officiers de Sahi-armen, peut-être le même Bektamour dont il a été question ci-dessus.

Les fils de Čordvanel quittèrent Sasoun pour se rendre auprès de Léon, le prince de Cilicie, en 638 de l'ère arménienne = 1189-1190. Le motif de leur départ fut, sans doute, les grandes dévastations des Turcomans, qui commencèrent en 1496 de l'ère seleucienne = 1185 et durèrent huit ans. Tribus nomades, les Turcomans entrèrent en conflit avec les Kurdes, qui menaient la même vie errante et qui tentèrent de chasser les envahisseurs de leur territoire ; mais ils furent battus et cherchèrent refuge dans les villages chrétiens. En les poursuivant, les Turcomans se mirent à massacrer aussi les chrétiens qu'ils avaient respectés jusque là. « Ils maltraitèrent tous les peuples dans la Grande Arménie. Après avoir tué les Kurdes, ils firent captifs les Arméniens ; ils emmenèrent et vendirent comme esclaves 26.000 hommes ; ils brû-

(1) Michel le Syrien, III, p. 396.
(2) Id., p. 361.

lèrent les villages, et incendièrent le grand couvent de Garabed après avoir tué tous les moines qui s'y trouvaient et pillé les livres et tout ce qu'il renfermait » ([1]).

Le couvent de Garabed (pour Karapet) est le fameux couvent du Précurseur, près de Mouš, dans le Taron. Il semble presque certain que ce fut à la suite de ces dévastations que les fils de Čordvanel abandonnèrent leur pays pour la Cilicie. L'un des fils de Čordvanel était Šahinšah. Michel le Syrien raconte une histoire assez étrange, d'après laquelle Šahinšah se trouvait à Qala' Romaita (= Roumkale), auprès de son oncle, le catholicos Grégoire, en 1496 = 1185. Le catholicos s'en alla à Tarse et Šahinšah, profitant de son absence, se révolta contre lui et voulut livrer la forteresse de Roumkalé aux Turcs. Mais le catholicos, l'ayant appris, revint en toute hâte, réunit les soldats et mit le siège devant la forteresse. Le rebelle se présenta au catholicos et fit la paix ([2]). Le même historien nous apprend que, lorsque Bektimour passa devant la montagne de Sasoun pour aller régnerà Xlat', « il y rencontra le neveu du catholicos des Arméniens qui s'était échappé de Qala' Romaita » ([3]). On aurait pu croire que Šahinšah se trouvait à Qala' Romaita, où il fomenta la révolte contre le catholicos, en route vers la Cilicie, après avoir abandonné son pays en 1189-1190, mais le texte catégorique de l'historien ne permet guère cette conjecture. Quoi qu'il en soit, en 1189-90, les derniers princes de Sasoun étaient partis en Cilicie. Léon donna au frère aîné, dont le nom était Het'oum, la fille de son frère Rouben, Alice, et la ville de Msis (= Mopsueste) ; Šahinšah reçut la ville de Séleucie. Nous avons vu que l'aîné des frères de Šahinšah s'appelait Vasil, et le cadet, T'ornik. Het'oum est donc le second nom de Vasil. Le sort de T'ornik reste inconnu. Trois ans ([4]) après leur arrivée, le 16 mai, mourut le catholicos

(1) *Ibid.*, p. 401.
(2) *Ibid.*, p. 395.
(3) *Ibid.*, p. 396.
(4) Smbat le Connétable, pp. 105-106. Il faut lire ***զկնի երից ամաց***, « après trois ans », et non pas ***ամսոց***, « mois », leçon du texte imprimé.

Grégoire Tłay, et la même année moururent également ses neveux, Het'oum et Šahinšah, en 1193.

Un manuscrit arménien, copié en 1199-1201, nous a conservé la charte d'un prince qui se proclame prince de Taron et de tous les Arméniens, Čortvanel, fils du brave Mamikonien Tačat : » ***իշխանի Տարաւնոյ եւ ամենայն Հայոց Ջորտուանէլի որդւոյ Տաճատայ քաջի Մամիկոնոյ***. Ce prince, ainsi qu'on le lit dans ce document, régna pendant de longues années sur le Taron, le pays de ses pères ; il avait affronté, sur l'ordre des autocrates grecs, les menaces des Ismaélites, ennemis acharnés de l'Église chrétienne ; il avait vaillamment lutté contre eux toute sa vie jusqu'aux jours de sa vieillesse et avait assuré la paix au pays soumis à son autorité. Enfin, pour perpétuer sa mémoire, il était allé trouver le grand rhéteur Paul, alors un vieillard, au couvent de Lazare et lui avait exprimé le désir d'être enterré dans l'enceinte du saint lieu. « En échange de la terre de son tombeau, il léguait au couvent plusieurs terres », et parmi celles-ci le village de Berdak, où sa mère l'avait mis au monde. Tout cela est fait en mémoire de lui, de son père Tačat le Mamikonien, de sa mère Zarmandouxt, ainsi que de ses ancêtres, les braves hommes Vesen (= Vigen ?) et Meher, qui avaient régné sur le même pays (1).

(1) B. SARGISIAN, *Catalogue des manuscrits arméniens de Venise,* II,col. 473-475. Le manuscrit est un copie du livre appelé **Տաւնական**, *ἑορταστικόν,* qui est exécutée, sur la commande d'un notable de la ville de Baberd, nommé Astouacatour, par le scribe Vardan de Karin, qui a mis trois ans pour copier cet immense volume. Il était venu à bout de ce travail lorsque l'émir de Sebaste marcha contre la ville d'Erzeroum, voulant passer en Arménie et en Géorgie, mais fut battu et repoussé par les braves généraux Zacharie et Ivané, les chefs de l'armée géorgienne. La même année, l'émir de Baberd, Aladin, saisit Astouacatour, le propriétaire du manuscrit, et le mit à mort ; ses biens furent dilapidés et il ne resta que le manuscrit. Mais alors le juge de la même ville, prétendant que la victime lui devait 500 *patat,* enleva le livre. Il l'emporta avec lui dans la ville de Xlat', où il garda le précieux volume deux ans, sans que personne en eût connaissance. Enfin les moines du couvent de Lazare de Mouš en furent avertis et, après des négociations qui durèrent une année, ils parvinrent à acquérir le livre. Le juge en demandait 5.000 drames

La charte est plus ancienne que le manuscrit où nous la trouvons insérée. Le vieillard Paul est un personnage bien connu par ses œuvres dogmatiques, dans la littérature arménienne. Matthieu d'Édesse, qui le connaît parfaitement et fait son éloge, atteste qu'il mourut en 572 de l'ère arménienne : 1123-1124, et qu'il fut enterré dans le couvent de Lazare en Taron (1). Notre charte est donc antérieure à cette date.

Le même auteur fait mention d'un prince qui s'appelait Ablasat' (= Abu'l-Asad) et qui était le fils de Tačat, le

(= dirhems), mais le céda finalement pour 4.000. Ce récit curieux est suivi d'un colophon où il est raconté à la première personne que le livre fut relié et mis au couvent de Lazare en l'an 6630 du monde, en 1204 de l'ère chrétienne et en 654 de l'ère arménienne.

L'année de la création du monde (6630 — 5508 = 1122) ne concorde pas avec les deux autres dates. Est-ce une faute, ou bien n'est-ce pas plutôt la date de l'original de notre manuscrit, que le copiste Vardan aurait par mégarde maintenue, et que l'auteur du colophon, le relieur à qui l'on doit sans doute aussi le récit des péripéties subies par le manuscrit, aurait ensuite conservée ? La date arménienne, qui correspond à l'an 1205 janvier - 1206 janvier, ne s'accorde guère avec la date indiquée de l'ère chrétienne. Il faut lire **ջծգ** = 653, au lieu de **ջծդ** = 654. Dans ce cas, l'accord sera complet sur l'an 1204. C'est la date où le livre a été relié, mais il a été copié trois ans auparavant, donc en 1201, ou plutôt il a été achevé cette année. En effet, A'adin n'est autre que l'émir de la région d'Erzeroum Ala'-al-Din, qui mourut exactement en 558 de l'hégire = 1201, et avec lui finit la dynastie qu'avait fondée son grand-père Saliq (E. SACHAU, *Ein Verzeichnis Muhammedanischer dynastien*, dans *Abhandl. d. Preussischen Akad. d. Wiss.*, 1923, Phil.-hist. Klasse, Nr. 1.) Il est évident que le manuscrit a été copié pendant les années 1199 à 1201, avant la mort de l'émir, et non pas en 1201-1205, comme le dit B. Sargisian, ce qui est en réalité la date de la reliure.

L'émir demandait au début 500 *patat*, **պատատ**, ensuite 5000 dirhems. Il y a lieu de croire que les deux prix étaient égaux, et que, par conséquent, un patat valait 10 dirhems. C'est justement le rapport entre le dinar, pièce d'or, et la dirhem, pièce d'argent. Il en résulte que le patat était une pièce d'or. Je crois reconnaître dans *patat* la forme contractée du byzantin *botaniat*. C'était une pièce d'or qui portait le nom de l'empereur *Botaniate*. On prononçait ce nom potaniate, ainsi qu'on le voit par le géorgien *potonat*, ou *botinat* (M. BROSSET, *Hist. de la Géorgie*, Introduction, p. LXXXVIII).

(1) MATTHIEU D'ÉDESSE, ch. 238.

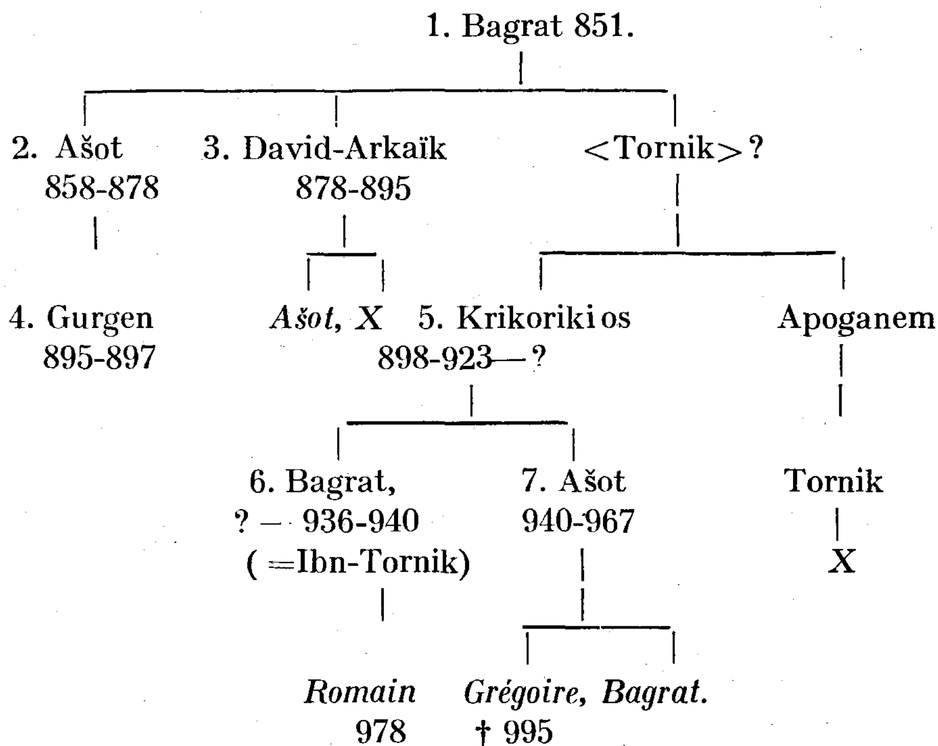
prince de Taron. Il se trouvait au service de Goł-Vasil, puis passa en Cilicie et mourut en 561 E.A. = 1112-1113 (1). Ce Tačat est identique à celui qui est nommé dans notre charte comme étant le père de Čortvanel. Ablasat' est donc le frère de Čortvanel, qui avait quitté son pays de Taron pour aller servir auprès de Goł-Vasil, et puis de Léon de Cilicie. Au moment où Čortvanel accordait sa charte, lui-même et Paul étaient assez avancés en âge, ce qui fait supposer que la donation avait été faite peu avant la mort de Paul, survenue en 1123-1124. Cela nous autoriserait à faire remonter la charte à l'an 1122, la date présumée de l'original de notre manuscrit, ainsi que nous l'avons conjecturé dans notre note ci-dessus. Čordvanel déclare avoir lutté contre les Ismaélites sur l'ordre des empereurs grecs, ce qui nous ramène à l'époque de la bataille de Mantzikert et fait croire qu'il avait, dans sa jeunesse, pris part à la campagne de Diogène. Après la bataille de 1071, qui mit fin à la domination byzantine en Arménie, l'ordre des empereurs n'était plus valable.

Mais nous savons qu'après la mort de T'ornik, en 1073, son fils Čordvanel lui succéda. L'époque de son règne coïncide donc avec celle de Čordvanel, fils de Tačat. Quel est le rapport entre ces deux princes homonymes? T'ornik avait deux fils, Čordvanel et Vasak. On pourrait admettre que Vasak portait en même temps le nom arabe Abulasat', comme c'était l'usage ; cela permettrait d'identifier les deux Čordvanel, en supposant que le vrai nom de T'ornik était Tačat, ce dernier nom étant peut-être aussi celui du grand-père de T'ornik : c'est pour cette raison qu'on l'aurait appelé T'ornik, « petit-fils ». Cependant Matthieu d'Édesse semble distinguer T'ornik et Tačat, ce qui n'est pas en faveur de notre conjecture. Une chose est certaine : c'est que Čordvanel, fils de Tačat, appartient à la même famille que T'ornik et représente peut-être une branche collatérale, qui régnait sur une autre partie — la partie orientale — de Taron.

(1) Id., ch. 202 et 211.

IV

La dynastie des Bagratides de Taron, émigrée à Byzance, continua à y prospérer durant des siècles et donna naissance à deux familles, la Tornikienne et la Taronite, qui tinrent une place très honorable parmi les familles les plus distinguées de l'Empire. La filiation des Bagratides qui régnèrent de 851 à 967 en Taron, se présente comme suit, d'après ce qui en est dit ci-dessus :



Ceux dont les noms sont soulignés ont émigré à Byzance. On ne sait rien sur le sort ultérieur de deux fils de David-Arkaïk, dont l'un s'appelait Ašot et qui allèrent s'installer

dans la capitale sous l'empereur Léon le Sage. Le fils de Tornik qui partit avec sa mère pour Constantinople fut l'ancêtre de la famille byzantine de Tornik, comme les derniers princes, Grégoire et Bagrat, (plutôt Grégoire que Bagrat), furent ceux de la famille des Taronites. Le partisan de Skléros, Romain Taronite, (*Ῥωμανὸν πατρίκιον τὸν Ταρονίτην*) (1), semble être le fils de ce Bagrat qui avait épousé la sœur du magistros Théophylacte, le parent de Romain Lécapène On lui aurait donné le nom de Romain en l'honneur du grand empereur Lécapène : cela confirme qu'il est né de la souche lécapénienne.

Les frères Grégoire et Bagrat, après avoir lutté dans le camp de Skléros, se réconcilièrent avec l'empereur et entrèrent au service de l'empereur. Un magistros Taronite est mentionné dans la revolté de Bardas Phocas ; il était chargé d'opérer sur les derrières de l'armée du rebelle, qui allait bloquer la capitale (2). On ne connaît pas d'autre membre de la famille, porteur du titre de magistros sauf Grégoire. Patrice lors de l'annexion de Taron (3), Grégoire était arrivé à la dignité de magistros dès avant 991 (4). Il accompagna Basile dans l'expédition bulgare, au mois de mars de l'an 991. La guerre dura quatre ans. L'empereur laissa Grégoire Taronite à Thessalonique comme gouverneur et partit pour Antioche au début de 995. Le chef bulgare Samuel marcha contre Thessalonique. Grégoire chargea son fils Ašot de repousser l'ennemi, ce qu'il fit avec succès, mais en le poursuivant, il tomba dans une embuscade. Son père Grégoire accourut à son secours, mais, encerclé par l'ennemi, resta sur le champ de bataille ; Ašot fut fait prisonnier. L'aventure amoureuse d'Ašot est bien connue. Nous l'avons traitée dans une étude consacrée à Samuel roi des Bulgares et qui va prochainement paraître. La fille de Samuel s'éprit du jeune prisonnier. Samuel se vit obligé de consentir au mariage et envoya son nouveau gendre avec sa femme à Dyrrachium. Mais le jeune couple préféra s'enfuir à Constantinople vers

(1) Cédrénus, II, p. 425.
(2) Yahya, p. 24 (= V. Rosen, *L'empereur Basile Bulgaroctone*, en russe).
(3) Cédrénus, II, p. 375.
(4) *Ibid.*, II, p. 447. Asohik, III, ch. 33.

1005. L'empereur Basile l'accueillit favorablement et éleva Ašot à la dignité de magistros et sa femme à celle de *ζωστή*.

Un autre Taronite qui s'appelle également Grégoire et qui était patrice, se signala dans une conjuration, formée contre le grand domestique Constantin, frère de l'empereur Michel IV, en 1040. La tentative échoua et les officiers de haut rang qui y étaient mêlés s'attirèrent les sentences méritées. L'âme de l'entreprise était Grégoire le Taronite. Ses deux complices, Michel Gabras et Théodose Mesanyctès, furent aveuglés. Grégoire subit un châtiment fort étrange : on l'enveloppa dans une peau fraîche de bœuf, ne lui laissant qu'un trou pour respirer, et dans cet état on l'emmena auprès de l'« Orphanotrophos », le frère de l'empereur (1).

Michel Taronite est plus connu, grâce à son alliance avec la maison des Comnènes. Il avait épousé Marie, fille de Jean, frère de l'empereur Isaac Comnène. La seconde fille avait épousé Nicéphore Mélissène (2). Les deux mariages avaient été contractés du vivant de Jean et avant l'an 1067, puisque Jean est mort peu après la mort de Constantin Doukas en mai 1067.

Michel Taronite, ainsi que Nicéphore Mélissène, se trouvaient auprès de Manuel Comnène, leur beau-frère, lors de la campagne contre les Turcs. L'empereur Romain Diogène avait décoré Manuel du titre de curopalate et lui avait confié des troupes pour repousser les incursions des bandes turques. Il s'établit en Chaldia. Un général turc nommé Chrysocoulos, portait ses ravages jusqu'au thème des Arméniaques. Manuel avec ses deux gendres, Michel Taronite et Nicéphore Mélissène, marchèrent contre lui, mais pendant la poursuite ils furent faits prisonniers. Heureusement pour eux, leur victorieux adversaire Chrysocoulos s'étant brouillé avec le sultan s'enfuit auprès de l'empereur, emmenant avec lui ses nobles prisonniers (3).

(1) *Ibid.*, II, p. 531.

(2) Bryenne, p. 24. Pour Mélissène, cet auteur dit que *πατρόθεν ἐς Μορτίους τὸ γένος ἀνέφερει*, un nom inconnu par ailleurs. Dans un autre passage, pp. 117-118, le même auteur déclare que Mélissène *ἐς Βουρτζίους τε καὶ Μελισσηνοὺς ἀνέλκων τὸ γένος*. Cela permet de corriger *Μορτίους* en *Βουρτζίους*.

(3) Bryenne, pp. 32-33. Skylitzès, pp. 685-686 et 688. Cet au-

Michel Taronite semble avoir contribué à l'élévation d'Alexis Comnène qui, monté sur le trône, combla Michel d'honneurs : *ὁ Ταρονείτης καὶ γαμβρὸς ἐπ' ἀδελφῇ τοῦ βασιλέως πρωτοσέβαστός τε καὶ πρωτοβεστιάριος, μετ' οὐ πολὺ δὲ καὶ πανυπερσέβαστος ἀναδείκνυται καὶ σύνθωκος τῷ καίσαρι γίνεται* (1). Ces titres assuraient à Michel la troisième place après l'empereur. Il partageait la distinction de protosebastos avec Adrien le frère de l'empereur, celle de césar avec Nicéphore Mélissène. Le titre de panhypersebastos que l'empereur avait créé pour lui le mettait presque au même rang que le frère aîné du souverain, Isaac le sébastocrator, le second personnage de l'empire. Le troisième frère de l'empereur Nicéphore devait se contenter du nom de sébaste et de la charge de drongaire de la flotte.

Malgré sa situation si élevée, Michel ne s'abstint pas de s'associer au parti hostile à l'empereur. Tout au moins, il fut accusé d'avoir participé à la conjuration formée par Nicéphore Diogène. Fils de l'empereur Romain Diogène, Nicéphore avait le droit d'aspirer à la couronne, dont son père avait été dépouillé. L'avarice d'Alexis, son caractère despotique, rusé, peu sincère, même avec ses amis, était propre à saper sa popularité et à favoriser les prétentions ambitieuses. Aussi voit-on éclater, d'après l'attestation de sa fille Anne Comnène, une série presque ininterrompue de conjurations tendant à renverser l'empereur. Entre autres Nicéphore Diogène essaya à plusieurs reprises de tuer Alexis. Une première fois, *ἀνήρ τις βάρβαρος ἐξ Ἀρμενίων καὶ Τούρκων φύς*, se chargea, à l'instigation de Diogène, d'en finir avec l'empereur. Il s'approcha de lui pendant qu'il jouait à la paume, mais en tirant le poignard qu'il avait jusqu'alors dissimulé, il n'arriva pas, malgré ses efforts, à le manier, avoua son criminel projet et demanda grâce à l'empereur. La foule accourue voulait le mettre en pièces, mais le souverain se montra généreux, lui pardonna son noir dessein et, non content de l'absoudre, le combla de présents, (*οὐκ ἀφέσεως δὲ μόνον, ἀλλὰ καὶ μεγίστων δωρεῶν*), en déclarant

teur dit que Manuel établit son camp à Césarée, tandis que Bryenne le connaît *περὶ τὴν Χαλτικὴν διατρίβων*.

(1) Anne, III, 4, p. 148.

que c'était de Dieu qu'il attendait son salut et sa garde. L'assassin aurait été instigué par Nicéphore Diogène (1).

Diogène fit sa seconde tentative vers 1093 lorsqu'il accompagna l'empereur en Dalmatie. Il trouva moyen de pénétrer dans la tente d'Alexis alors qu'il dormait avec l'impératrice, mais voyant une femme vigilante qui chassait les mouches du lit impérial, il se retira pour ne pas être reconnu. Enfin, une troisième fois, Diogène tenta de le tuer pendant la même campagne. L'empereur poursuivant sa route arriva à Serres, et un matin, à l'heure, où l'empereur prenait son bain, Diogène, armé d'un poignard, entra chez lui comme s'il revenait de la chasse. Mais le gardien Tatikios l'écarta en disant « C'est l'heure du bain, et non de la chasse ou du départ ». Diogène confus s'éloigna, sans pouvoir exécuter son projet.

L'empereur, ne se sentant plus en sûreté, chargea son frère Adrien d'arrêter Diogène et de lui faire avouer son attentat et ses complices. Adrien, le grand domestique, n'aboutit pas dans une mission si ingrate. Alors Muzakès en fut chargé. Il se montra cruel et « se permit ce que l'empereur n'avait pas ordonné », *καὶ ἃ μὴ προστέτακτο ἐπιχειρεῖν ἠπείγετο*; il soumit Diogène à la torture et par ce moyen le força à révéler ses complices. La déposition de l'accusé fut écrite par le secrétaire Grégoire Kamateros et présentée à l'empereur. La liste des conjurés portait entre beaucoup de noms illustres celui de Michel le Taronite et de Katakalon Kékauménos, qui comme Michel était aussi d'origine arménienne. Alexis convoqua l'assemblée générale, y exposa l'affaire et prononçant sa sentence donna une nouvelle preuve de sa clémence : il ne voulut pas faire périr les coupables il les condamna à l'exil, Diogène et Kekauménos, *τοὺς πρωταιτίους ἐς Καισαρόπολιν ἐξέπεμψεν.*. Quant à Michel Taronite, il fut banni avec confiscation des biens, *ὑπερόριον δὲ καὶ τὸν ἐπ' ἀδελφῇ γαμβρὸν αὐτοῦ Μιχαὴλ τὸν Ταρωνίτην καὶ τὸν <πανυπερσέβαστον> καὶ τὰς περιουσίας αὐτῶν ἀφελόμενος.* Cependant l'assemblée, moins clémente que l'empereur, en-

(1) *Ibid.*, IX, 7, pp. 449-451.

voya des gens crever les yeux à Diogène et à Katakalon à l'insu de l'empereur, *ἄτερ τῆς αὐτοῦ γνώμης* (1).

Le récit d'Anne Comnène ne mérite pas beaucoup de crédit. La faiblesse que Diogène manifesta à deux reprises s'accorde mal avec son caractère tel qu'il nous est décrit par Anne elle-même. Il était courageux, habile dans toute sorte d'exercices, courses, jeux, tirs ; aux heures de colère il devenait un lion, *θυμοειδὴς καθάπερ λέων*, sa force était celle d'un géant ; bref, il passédait des qualités physiques dont notre auteur était ravie. Il est surprenant que ce lion, ce géant résolu d'aller jusqu'au crime, tremble au moment critique et recule devant une servante ou un gardien, alors qu'il se trouve seul en face d'eux au milieu de la nuit. Les scènes si théâtrales, les nombreux détails inutiles dont la princesse a enveloppé le grain historique ne servent aucunement à justifier son récit. On a l'impression que les trois hommes éminents périrent victimes plutôt des soupçons d'Alexis que de leurs forfaits. L'empereur eut une occasion de plus pour s'emparer des biens des condamnés.

Michel Taronite finit ainsi sa carrière brillante en 1093, laissant deux fils. L'un s'appelait Jean d'après le nom de son grand père maternel Jean Comnène. Il apparait pour la première fois en 1094, chargé d'aller contre les Comans, en compagnie de Nicéphore Mélissène et Georges Paléologue (2). Nicéphore était mari de la sœur de l'empereur, et Georges, mari de la sœur de l'impératrice.

On connaît aussi à Michel un frère, dont on ignore le nom et qui avait un fils nommé Grégoire. Ce dernier conçut l'idée de se révolter contre l'empereur Alexis, lorsqu'il fut envoyé à Trébizonde pour remplacer le duc Dabatenos au début de l'indiction 12 = l'automne 1103 (3). Les historiens sont muets sur les mobiles de sa rébellion. L'ancien duc Théodore Gabras, prédécesseur de Dabatenos, s'était aussi compromis, dans une action analogue. Arrivé à son

(1) *Ibid.*, IX, 8. Le mot, qui manque dans le texte imprimé, et qui est signalé par quatre astérisques, p. 445, est ce que nous avons mis, d'après un autre passage, p. 446.

(2) Anne Comnène, X, 2, p. 9.

(3) *Ibid.*, XII, 7, p. 162.

poste, Grégoire Taronite saisit Dabatenos et le retint dans le château de Tebenna (*Τηβέννα*) pour l'empêcher de prendre le parti de l'empereur. Quelques notables influents de la ville encoururent le même sort.

Alexis envoya en 1105-1106 (= ind. 14) contre lui son neveu Jean Taronite, le fils de Michel, et par conséquent le cousin germain du rebelle (1). Grégoire se rendit alors de Trébizonde à Kolonia et voulut entrer en relations avec le seigneur de Sébaste, le prince musulman Danišmand. Mais Jean déjoua son plan par une attaque aussi décisive que prompte et le fit prisonnier. L'empereur était disposé à le traiter sévèrement : avant de recourir à la force, il l'avait invité à rentrer dans le devoir en lui promettant un pardon complet, mais Grégoire, non seulement avait rejeté la demande de l'empereur, mais encore avait répondu par des vers diffamatoires, où il insultait les sénateurs et les chefs militaires, sans ménager même la personne de l'empereur, ses parents et ses gendres. On lui aurait crevé les yeux si son cousin Jean n'était intervenu pour empêcher l'horrible peine. Alors l'empereur ordonna de lui raser la tete et la barbe et de le faire promener sur la place publique. Ensuite on le jeta en prison. Grégoire, exaspéré d'un pareil traitement, continua à injurier l'empereur. Il demandait souvent à Nicéphore Bryenne, mari de notre auteur Anne, avec lequel il était lié d'amitié, *πρὸς ἡμᾶς φιλίως ἔχων*, de venir le voir. Nicephore visitait le prisonnier avec l'autorisation de l'empereur et lui conseillait d'implorer sa grâce. Mais Grégoire, caractère intraitable, s'obstinait. Finalement le régime de la prison brisa sa fermeté : il demanda grâce à l'empereur ; remis en liberté, il fut comblé de faveurs, plus qu'auparavant, *ἀπήλαυε καὶ δωρεῶν καὶ τιμῆς ὁπόσης οὐδὲ πρὸ τοῦ* (2). Une dizaine d'années après l'incident, vers 1117 (= 1429 seleuc.), le duc de Trébizonde était un Gabras. Probablement Grégoire, fils de Théodore (3).

L'aventure de Grégoire n'ébranla pas la confiance que

(1) *Ibid,* p. 163 : *Ἰωάννην τὸν ἴδιον ἀδελφιδοῦν τῆς πρωτοτόκου αὐταδέλφης, ἐξάδελφον δὲ πατρόθεν τοῦ ἀποστάτου.*

(2) *Ibidem,* p. 164.

(3) Michel le Syrien, III, p. 205 (éd. Chabot).

l'empereur avait en la famille Taronite. Vers la même époque, plus exactement le premier novembre 1107 (= indiction 1), Alexis devait quitter la capitale pour marcher contre Bohémond qui menaçait de s'emparer de Dyrrachium. Le préfet de la capitale était à cette époque Bardas Xéros, un Arménien d'origine, comme l'accuse son nom. L'empereur nomma à sa place *ἔπαρχον Ἰωάννην τὸν Ταρωνίτην*. C'était un personnage très distingué. Anne Comnène rend justice à ses qualités morales et intellectuelles : *Ἀνὴρ δὲ οὗτος τῶν εὐγενῶν, νηπιόθεν πρὸς αὐτοῦ προσληφθεὶς καὶ ὑπογραμματεύσας αὐτῷ ἐπὶ πολύ, φρονήματος μὲν ὢν δραστικωτάτου καὶ νόμων Ῥωμαϊκῶν ἐπιστήμων καὶ τὰ βασιλέως προστάγματα μεγαληγορῶν, ὁπηνίκα προστάττοιτο, βασιλικῆς μεγαλοφροσύνης ἐπάξια, ἐλευθέραν ἔχων τὴν γλῶτταν καὶ οὐκ ἐπὶ ψόγῳ ἀναισχυντίαις στομούμενος, ἀλλ' ὁποῖον ὁ Σταγειρίτης τὸν διαλεκτικὸν εἶναι παρακελεύεται* (1), « d'origine noble, attiré dès son enfance par l'empereur, à qui il avait longtemps servi de secrétaire. Esprit très actif, il connaissait les lois romaines et savait rédiger en beau style les décrets impériaux, lorsqu'on le chargeait de ce soin, et leur donner un tour digne de la majesté impériale. Son langage était franc sans jamais tomber dans les reproches insolents, mais tel que le Stagirite veut le dialecticien. »

Le fait que Jean Taronite ait été élevé dans l'intimité de l'empereur Alexis permet de l'identifier avec Jean, le fils de Michel et de la sœur d'Alexis

Au fameux concile, convoqué en 1147, sous l'empereur Manuel, pour l'affaire du patriarche Kosmas, assistait, entre autres, un Jean Taronite, appelé *σεβαστός, δικαιοδότης, ἔπαρχος* (2). On incriminait Kosmas d'être en relations avec le chef des Bogomiles, Niphon. Le synode le jugea et le déposa. Ce Jean *δικαιοδότης* est évidemment le même personnage que celui, dont Anne Comnène admirait les connaissances, surtout en matière juridique.

Un dernier membre de la famille Taronite nous est connu parmi les ministres de l'empereur Jean Comnène lors de son

(1) Anne, XII, 7, pp. 177-178.

(2) Ducange, dans ses Notes à l'Alexiade, p. 652.

avènement en 1118. Il avait le renom d'être un fonctionnaire consciencieux et en même temps d'une modestie exemplaire. Il s'appelait également Grégoire : *ὁ δὲ Γρηγόριος (Ταρωνίτης πρωτοβεστιάριος) τῆς προκειμένης ἐχόμενος, μηδὲ μακρὰ βιβὰς ἢ γοῦν ἐκτείνων πόδας ὑπερβαθμίους, μ ο ν ι μ ω τ έ ρ α ς ἰσχύος μετείληχε* (1). « Le protovestiaire Grégoire Taronite s'appliquait à sa tâche sans jamais sortir des limites de ses devoirs ; il exerçait sa fonction avec une énergie assidue ».

Le titre de protovestiaire et le caractère calme et équilibré défend de l'identifier avec le rebelle Grégoire. Il est probable qu'il était le second fils de Michel Taronite : celui-ci portait également le titre de protovestiaire avant d'être honoré de celui de panhypersebastos.

La sigillographie byzantine ajoute un nom à la liste de la famille Taronite, celui de David hypatos, dont le sceau se trouve au Musée de Constantinople (2). David n'est pas connu par ailleurs. Il ne peut être David Arkaïk, mais son nom reflète visiblement quelque réminiscence familiale restée vivante à Byzance.

On connaît un sceau portant le nom de Grégoire Magistros (3). Il y a toute raison de l'attribuer à Grégoire, duc de Thessalonique, le seul titulaire de ce titre.

Sur un autre sceau se lit la légende : *τὸν Τα<ρω>νίτην κουρωπαλάτην Ἰῶ* (4). Les chroniqueurs byzantins ne connaissent aucun membre de la famille Taronite qui soit honoré de la dignité de curopalate. Néanmoins il est fort probable qu'il faille identifier le curopalate Jean avec le neveu d'Alexis, Jean. Un quatrième sceau appartient à une dame Taronite : *Εὐδοκίᾳ προεδρίσ<σ>ᾳ τῇ Ταρονιτίσ<σ>ᾳ* (5). L'archevêque de Bulgarie Théophylacte, ainsi que nous allons le voir, donne au rebelle Grégoire, duc de Trébizonde, le titre de proèdre. Cela

(1) NICÉTAS CHONIATES, p. 13.

(2) EBERSOLT, dans la *Revue Numismatique*, Paris, 1914, p. 379.

(3) G. SCHLUMBERGER, *Sigillographie*, p. 706.

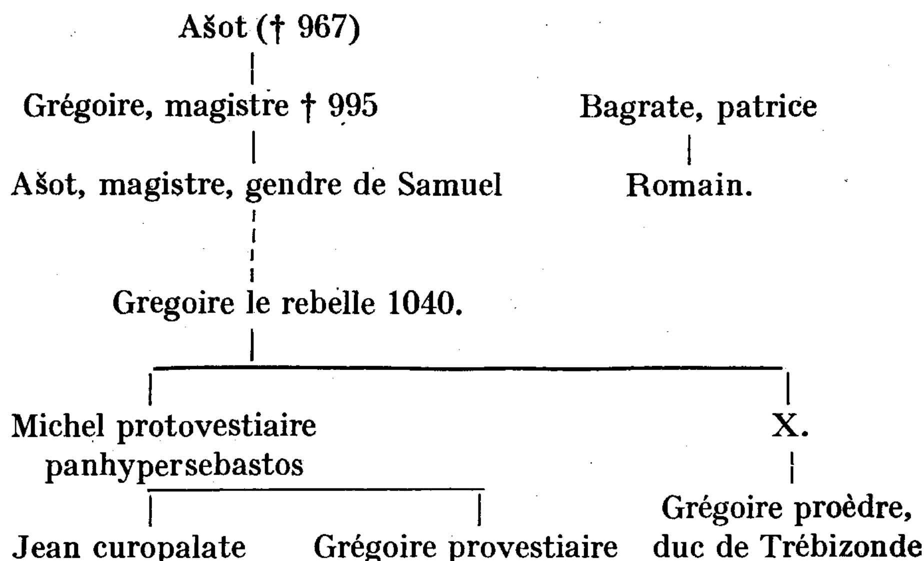
(4) *Ibidem*. G. SCHLUMBERGER, dans les *Mélanges d'Archéologie byzantine*, I, p. 270, confond les Taronites avec les Saronites qui sont bien distincts. Le premier Saronite, Romain, était le mari d'une fille de Romain Lécapène, CONT. THÉOPH., p. 441.

(5) LAURENT, *Byz. Zeitschr.*, 1933, p. 359.

n'est pas mentionné chez les historiens, pas plus que celui de curopalate qu'avait Jean. La proédrissa Eudocie doit être la femme du proèdre Grégoire.

On possède aussi deux sceaux appartenant à Romain et à Jean (1).

La liste généalogique des Taronites se résume comme suit :



Nous reviendrons à l'examen des lettres que l'archevêque Théophylacte avait adressées à Taronite.

La famille de Tornik.

(Τορνίκιοι).

C'est une branche de la famille des Taronites. Constantin Porphyrogénète, se méfiant des fils de Lécapène, Étienne et Constantin, décida de s'en débarrasser. Il les invita à dîner chez lui et les fit arrêter par *οἱ λεγόμενοι Τορνίκιοι* et par Marianos, le lundi 27 janvier 945 (2). Cédrénus nous a conservé leurs noms : Nicolas et Léon (3). Le premier apparaît

(1) Publiés par Lichačev, cité par Laurent, *o. c.*

(2) Continuateur de Théoph., p. 437. Yahya (= *Patrologia Orient.* XVIII), p. 739.

(3) Cédrénus, II, p. 324. Il doit ce renseignement au Continuateur, dont il disposait assurément d'une meilleure copie.

encore dans les événements de 963 comme partisan du parakimomène Joseph Bringas contre Nicéphore Phocas. C'est lui Nicolas Tornik, *ὁ Τορνίκης Νικόλαος*, qui fut chargé avec Marianos Apambas et l'ex-stratège Pascal, de faire sortir de l'église Bardas Phocas le père de Nicéphore, réfugié dans Sainte-Sophie (1).

Nicolas et Léon sont les descendants de Tornik, fils d'Apoganem, prince de Taron. Apoganem était mort vers 900, et à cette époque il était veuf, puisqu'il voulait se marier avec la fille de Constantin Lips. De sa première femme il avait un fils qui s'appelait Tornik, Թոռնիկ *T'oṙnik*, diminutif de թոռն *t'oṙn*, « petit-fils ». La femme de Tornik quitta le Taron pour aller s'installer à Constantinople ; elle avait un enfant lorsqu'elle décida d'émigrer. Il est fort possible que ce *παιδίον* était Nicolas ou Léon, ou bien tous les deux étaient ses fils. Les témoignages directs nous manquent et, naturellement, il est difficile de préciser leur parenté. Mais ce qui est certain c'est que Tornik, fils d'Apoganem, est l'ancêtre de la famille byzantine de Tornik. Les personnages, assez nombreux, connus sous ce nom dans les annales byzantines du xe au xive siècle appartiennent tous à la même famille, à celle du prince de Taron, Tornik, de la race Bagratide. Il n'y a aucune autre famille portant le même nom ni en Arménie, ni à Byzance. L'ex-général Tornik, partisan de Bardas Skléros, n'a laissé aucune descendance et son nom ne peut être expliqué autrement qu'en admettant que sa mère descendait de la famille de Tornik de Taron.

Après Léon Tornik, un autre Tornik est mentionné comme catépan de Bari en 1017. Il portait également le nom de Léon ou Kontaléon. Voici le texte :

1010 *Obiit Curcua et descendit Basilius catepanus Marsedonici* (var. *Macedonia, Mesardoniti, Mascedoniti*) *mense Martii.*

1017 (= 1016?) *Obiit in Butrunto Marcedonici catepanus et in mense Novembri interfectus est* Leo *frater Argiro.*

Et in hoc anno <1017?> *descendit* Turnichi *catepani mense Maii. Et fecit proelium cum Mele et Normannis Leo Patiano*

(1) *De Cerimoniis,* I, 96, p. 435.

exubitus. Iterum in mense Iunii 22 die proelium fecit praefatus Turnichi catepani, *et vicit Melem et Normannos et, mortuus est Patiano ibi* :

et Condoleo *descendit in ipso anno.*

1018 *Descendit* Basilius *catepanus qui et Bugianus et Abalanti patricius mense Decembris* (1).

D'après ce texte quatre catépans ont succédé à Curcuas à Bari : Basilius Marcedonicus mort en 1017 ou plutôt en 1016, Turnichi(us), Condoleo et Basilius.

Cédrénus rapporte sous l'an 1011 que l'empereur Basile fit partir, contre Mélès, Basile Argyros, stratège de Samos et Kontoléon, stratège de Céphalénie (2). D'après le même auteur, Basile Argyros fut nommé en 1016 katépan de Vaspurakan, mais à cause de son mauvais gouvernement, il fut remplacé par Nicéphore Comnène (3). Les sources arméniennes placent l'annexion du Vaspurakan en l'an 1021, ce qui est confirmé par Yahya. Donc la nomination de Basile Argyros à Vaspurakan se rapporte à l'an 1021. Il s'en suit que Basile Argyros ne peut être identifié avec Basile Mésardonite, mort en 1016 ni avec l'autre Basile qui arriva à Bari en 1018 (3). Cédrénus l'a confondu avec son frère Léon qui fut tué dans la guerre contre Mélès. Quant à Tornichius = Tornik, Lupus Protospathaire s'est trompé en le distinguant de Condoleo = Kontoléon. Une charte datée de l'an 6527 du monde = 1019 prouve à l'évidence que Tornik était bien Kontoléon : *ἐπὶ Τορνικίου πρωτοσπαθαρίου καὶ κατεπάνου γεγονότος Ἰταλίας τοῦ Κοντολέοντος* (5). Tornik, bien que vainqueur, a été rappelé d'Italie. Son sort ultérieur n'est pas connu, à moins qu'il ne soit le même que le fameux rebelle Léon Tornik.

Léon, qui se dressa en 1047 contre l'empereur Monomaque, appartenait à la famille de Tornik. Les trois personnes portant ce même nom de Léon Tornik sont évidemment parentes

(1) Lupus Protospatharius, *M. G. H.* SS. t. V, p. 57.
(2) Cédrénus, II, p. 457.
(3) *Ibidem*, p. 464.
(4) Jules Gay, *L'Italie méridionale*, p. 410, croit Basile Mésardonite identique à Basile Argyros, de même Schlumberger. II. 562

mais en quoi consistait leur parenté? Cela demeure incertain.

Psellos, qui connaissait le rebelle Tornik, dit qu'il était parent de l'empereur Monomaque. Mais dans un passage, Léon est *ἐξανέψιος ἐκ μητρικῆς ῥίζης* de Constantin Monomaque, dans un autre passage, la sœur de Constantin Euprepia l'appelle son *ἀνεψιός*. Chez les auteurs byzantins *ἀνεψιός* signifie en général « neveu ». Mais comme Constantin et Euprépia n'avaient qu'une sœur, Hélène, et que Léon n'était pas son fils, il ne pouvait être le neveu d'Euprépia ni le fils du neveu de Constantin ; il faut donc admettre que Psellos emploie ce mot dans son ancien sens de cousin germain. Euprépia appelle familièrement Léon Tornik son cousin, tandis qu'il était *ἐξανέψιος* tant pour elle que pour son frère l'empereur Constantin, « le fils d'une cousine ». Cela veut dire que la mère de Tornik était la sœur de la mère de Constantin et Euprépia. Si elle était la sœur de leur père, l'historien n'aurait pas manqué de dire que Léon appartenait du côté de sa mère à la famille de Monomaque (1).

La vie de Léon Tornik avant sa révolte n'est guère connue. Psellos n'en sait presque rien. D'après Attaliate, l'empereur Constantin avait favorisé Léon comme son parent, l'avait honoré de la dignité de patrice et ensuite de vestès, et lui avait confié souvent des charges militaires et civiles : *τῷ τῶν πατρικίων, εἶτα καὶ τῶν βεστῶν ἀξιώματι περίβλεπτον ἀποδείκνυσι, στρατηγίας συχνὰς καὶ δημαγωγίας ἐμπιστεύων αὐτῷ* (2).

D'après Psellos, Tornik exerçait la fonction de gouverneur d'Ibérie lorsque ses partisans se soulevèrent pour le déclarer empereur. Attaliate, au contraire, dit qu'il était stratège de Mélitène au printemps l'an de 1047 au moment où la révolte éclata (3). La divergence entre les deux historiens est d'autant plus frappante qu'ils sont contemporains des événe-

(1) E. Renauld, *Psellos, Chronographie*, II, p. 14, traduit *ἐξανέψιος* par « un cousin au second degré du côté maternel » et *ἀνεψιός* par « neveu » (*ibid.*, p. 16). Zonaras, III, p. 625, dit : *ὃς μητρόθεν κατὰ γένος προσῆκε τῷ αὐτοκράτορι*. Attaliate, p. 22, *συγγενία κεκτημένος ὁ βασιλεὺς ἐκ τῆς Ἀδριανουπόλεως Λέοντα.*

(2) Attaliate, p. 22.

(3) *Ibidem.*

ments. En 1045-1047 le gouverneur d'Ibérie était Michel Iasitès d'après le témoignage de Cédrénus, et il opérait contre le royaume d'Ani, secondé par Nicolas Kabasilas. Le renseignement de Psellos ne se confirme donc point, et celui d'Attaliate paraît préférable. En 1043, le stratège de Mélitène était Léon Lampros. Le ministre de Monomaque, Étienne Sebastophoros, conçut le projet de le mettre sur le trône, mais échoua. Léon Tornik peut bien être l'un de ses successeurs à Mélitène en 1047 (1).

On n'est pas mieux renseigné sur les vrais mobiles de la sédition. D'après Psellos, Tornik habitait Andrinople et avait « l'orgueil macédonien ». Homme à la fois intelligent énergique et illustre de par l'origine de ses ancêtres, Tornik jouissait de la sympathie générale, et surtout de celle de ses compatriotes macédémoniens.La rumeur publique lui promettait la couronne impériale. On prête, dans le drame, un certain rôle à la sœur de l'empereur, Euprépia, qui n'avait pas beaucoup de considération pour son frère, mais était sincèrement attachée à Tornik. Psellos ne cache pas qu'elle était amoureuse de son parent. L'empereur Constantin, redoutant leur amitié, résolut de les séparer et, à cet effet, envoya, Tornik comme gouverneur en Ibérie ou plutôt à Mélitène. Peu après pour mettre fin à des bruits alarmants, il força Tornik à se faire moine.

Les amis macédoniens de Tornik, indignés d'un pareil traitement l'enlevèrent de la capitale et l'amenèrent à Andrinople le 14 septembre 1047. La révolte fut déclarée. Tornik conduisit l'armée contre la capitale. Il était sur le point de la prendre, lorsque les troupes d'Orient arrivèrent. Tornik se retira pour ne pas verser le sang chrétien, comme dit Matthieu d'Édesse d'accord avec les auteurs byzantins. Il perdit sa cause, ses troupes se dispersèrent, lui-même fut amené à la capitale où l'empereur lui fit crever les yeux le jour de Noël 1047.

Sans entrer dans les détails de la révolte de Tornik, nous croyons nécessaire de remarquer que la vraie cause de la sédition résidait dans le mauvais gouvernement de Mono-

(1) Il ne faut pas penser qu'Attaliate aurait confondu Léon Tornik avec Léon Lampros, en le faisant stratège de Mélitène.

maque, objet du mécontentement général. C'est une figure néfaste et l'un des hommes qui ont le plus contribué à la ruine de l'Empire, d'après l'avis de l'auteur si compétent de *Stratégikon* (1). Psellos avoue qu'il n'a pas l'intention d'écrire l'histoire de Constantin Monomaque pour être ami de la vérité, mais que son seul but est de faire son éloge (2). La révolte de Maniakès en 1042, de Léon Lampros en 1043, de Léon Tornik en 1047, le complot de Romain Boïlas en 1052, dont l'histoire a été si caricaturée par la plume de Psellos jaloux de son succès auprès de l'empereur, ne sont que des explosions successives de l'indignation publique. Et si Monomaque triompha, ce ne fut pas, comme dit Aristakès, parce que Dieu en eut pitié, mais parce qu'il voulut sauver le prestige du trône impérial.

A la famille de Léon Tornik appartient certainement Pierre Tornik, qui s'appelle Macédonien pour la même raison que Tornik. Sous le règne de Michel Doukas, les grands généraux se révoltèrent l'un après l'autre pour s'emparer du trône. Nicéphore Bryenne se déclara empereur en octobre 1078. Nicéphore Botaniate fit de même quelques jours après. Alexis Comnène et Katakalon prirent parti pour Botaniate, marchèrent contre Bryenne, qui fut vaincu et tué. La même année un troisième rebelle se leva contre Botaniate. C'était le général Basilakès qui portait également le nom de Nicéphore, ancien duc de Théodosiopolis d'Arménie (3). Il avait pris part à la campagne de Mantzikert, avait été fait prisonnier, puis libéré. Alexis Comnène, toujours partisan de Botaniate, reçut l'ordre de marcher contre Basilakès. Dans le camp d'Alexis se trouvait *καί τις ἀνὴρ Μακεδών, Πέτρος τοὔνομα Τορνίκιος τὸ ἐπώνυμον, εἰσελάσας μέσον τῶν πολεμίων κατέβαλε τούτων συχνούς*. Basilakès perdit la partie, et fut aveuglé (4).

(1) *Stratégikon*, § 250.

(2) Psellos, ch. clxi (= éd. E. Renauld, II, p. 50).

(3) Bryenne, IV, 24, p. 153. Anne Comnène, I, 8, p. 45, copie Bryenne, ce qui permet de corriger le texte de Bryenne dans la phrase : *ἡ δὲ φάλαγξ εἶτε ἀγνοοῦσα τὰ δρώμενα,* où il faut corriger *εἶτε* en *εἵπετο,* comme chez Anne.

(4) Mušmov a publié un sceau avec la légende : *Βαρλακίῳ πρωτοπροέδρῳ*. Banescu (*Byzantion*, X, fasc. 2 (1935), pp. 728-729) a rai-

Pierre Tornik est de la famille Tornik installée à Andrinople, et pour cela s'appelle Macédonien.

Parmi les officiers qui prirent part à la fameuse campagne de Mantzikert en 1071, on connaît un Tornik portant aussi le nom de Kotertzès. Le jour de la bataille, un détachement d'Ouzes, commandé par Tamès trahit et passa du côté du sultan. Ce détachement faisait partie du corps dont le chef était Tornik Kotertzès : *μοῖρά τις Οὐζική, ἔξαρχον ἔχουσα Ταμῆν τινὰ οὕτως ὀνομαζόμενον ὑπὸ Τορνικίῳ τῷ Κοτέρτζῃ ταττόμενον, τοῖς ἐναντίοις προσερρύη* (1).

Le nom de Kotertzès reparaît sous Manuel Comnène vers 1146. Au début de son règne, Manuel partit en guerre contre les Turcs et eut la vanité de faire un exploit pour se glorifier aux yeux de sa jeune femme. Il s'éloigna du camp avec deux groupes de soldats qu'il cacha dans une vallée et s'avança seul à la recherche d'une aventure. Comme l'empereur était longtemps à revenir les soldats placés en embuscade chargèrent Kotertzès, homme illustre, d'aller à sa recherche (2).

On ne saurait dire si ce Kotertzès appartenait aussi à la famille de Tornik comme son homonyme mentionné plus haut. C'est de même le cas de Kotertzès Nicolas qui vivait sous Jean Doukas Vatatzès (1224-1254) et qui fut chargé de

son de lire *Βασιλακίῳ*, mais il s'est trompé sur l'identité du titulaire. Le sceau appartient à Basilakès ou Basilakios, qui était vraiment *πρωτοπρόεδρος* (SKYL., p. 739.)

(1) SKYLITZÈS, p. 695. ATTALIATE, p. 157, connaît la trahison de *Ταμίς*, sans donner le nom de Tornik Kotertzès.

(2) CINNAME, pp. 48 et suite. Le nom est d'origine parthe. Sur les monnaies parthes se lit *Γωτερξης* ou *Γωτερζης*, roi de 41 à 51 ap. J.-C. (J. DE MORGAN, *Manuel de Numismatique orientale*, I, p. 163). Chez les Arméniens, Գոտարզ, prince de la famille d'Arcruni (LAZARE DE P'ARP, IV. (p. 5, 26, Tiflis, 1904) ; զԳոտեր զեղբայր իւր (THOMAS ARCRUNI, p. 82) pour զԳոտերզ եղբայր իւր. Dans la traduction arménienne de la grammaire de Denis de Thrace, *Goderjakan* apparaît comme nom ethnique (N. ADONTZ, *Denis de Thrace et ses commentateurs arméniens* [en russe], *Bibliotheca Armeno-Georgica*, IV, Saint-Pétersbourg, 1915, p. 20, ce qui rappelle *Κοταρζήνη* des anciens, correspondant à Klarj-k, Klarj-eti. Vers le milieu du XIe siècle un Goderj est connu en Kaχet, comme prince des princes ; son fils Gouaram, seigneur de Beçis-çiχe (= B.ni) fut saisi par Liparit aux portes d'Ani (BROSSET, *Histoire de la Géorgie*, I, p. 320).

garder la forteresse du mont Ganos en Thrace, rebâtie par l'empereur (1)

Dans la seconde moitié du XIIe siècle la famille de Tornik reparaît et prend une place très marquée dans l'histoire du XIIIe siècle et plus tard.

Une lettre de Michel Akominate nous fait connaître trois membres éminents de cette famille. Elle est adressée à Théodore Tornik et contient ce qui suit

Τῷ μεσάζοντι αὐτοῦ τῷ Τορνίκῃ κῦρ Δημητρίῳ.

... Ἐγὼ δὲ τὸν μεγαλοθέτην τὸν θεῖον Τορνίκην εὖ εἰδὼς ἐν πάσῃ δικαιοσύνῃ πολιτευσάμενον καὶ ἐν κλήρῳ τῶν ἁγίων τεταγμένον, ᾤμεν οὐδένα κληρονόμον τῆς ἐκείνου ἀρετῆς καταλελοιπέναι.

Τοῦ λαμπροτάτου ἐπάρχου καὶ θαυμαστοῦ κῦρ Κωνσταντίνου τοῦ ὄντος κόσμου τῶν βασιλειῶν καὶ εἰκόνος ἐμψύχου τῆς ἐκείνου ἀρετῆς, ὦ τῶν ἐμῶν κακῶν, ἔργον γενομένου Σκυθῶν, τοῦ δ' αὖ ἀρχιποίμενος τῶν Παλαιῶν Πατρῶν καὶ ἄλλου ὑπερφέροντος κόσμου τῆς ἱερᾶς συνόδου οὐκ οἶδ' ὅπως καὶ αὐτοῦ γενομένου ἐκ μέσου...

Ἐπεὶ δὲ φήμη τις ἀγαθὴ περιεβόμβησέ μου τὰς ἀκοὰς ὡς ἔκγονός τις τοῦ μεγάλου Τορνίκου παρὰ τῷ ἁγίῳ βασιλεῖ τῷ Λάσκαρι μέγα δύναται καὶ τῆς ἀρετῆς τῆς πατρικῆς καὶ παππῴας κατ' ἴχνη πορεύεται, ἐπανῆλθον εἰς ἑαυτόν.

Χαῖρέ μοι φίλη κεφαλή, ὡς νῦν γὰρ πρῶτον σὲ ὁρῶ καὶ κατασπάζομαι καὶ περιπτύσσομαι ὡς εἰκόνα τοῦ θαυμασίου κῦρ Κωνσταντίνου καὶ κῦρ Δημητρίου οἷς καὶ γίνου ὅμοιος, ἵνα καὶ οἱ μὴ φθάσαντες τὸν γονέα καὶ τὸν πρόγονόν σου ἰδεῖν ὀφθαλμοῖς αὐτοῖς λέγουσιν ἀληθῶς αἵματος ἀγαθοῦ εἶναι σε ἀποῤῥοή.

Le destinataire de la lettre, Démétrius Tornik, se présente comme un personnage extrêmement influent à la cour de Théodore Ier Lascaris (1204-1222). Il suivait les « traces de son père Constantin et de son grand-père Démétrius. L'illustre et admirable Constantin fut le décor des royautés et l'image des vertus de son père Démétrius ». Celui-ci vécut dans la justice, mérita d'être compté au nombre des saints. Les trois Tornik, père, fils et petit-fils, sont connus par ailleurs. Le premier est certainement ce Démétrius Tornik qui

(1) Acropolite, p. 55 Bonn.
(2) Publiée par Ouspenskij, *La formation du deuxième empire bulgare* (en russe), p. 74-75, note 1.

est mentionné par l'historien Nicétas comme l'un des trois juges du velum, *ἐκ τῶν τοῦ βήλου κριτῶν*, qui furent chargés par l'empereur Andronic en 1183 de juger l'impératrice Marie, veuve de l'empereur Manuel et mère d'Alexis, héritier du trône. Peu s'en fallut que les juges Démétrius Tornik, Léon Monastériotès et Constantin Patiénos ne payassent de leur tête l'audace qu'ils eurent de demander « si le tribunal se réunissait sur l'ordre d'Alexis » (1).

Un manuscrit du monastère de Chalki contient entre autres deux lettres écrites par Démétrius Tornik au pape, l'une au nom de l'empereur Isaac, l'autre au nom du patriarche :

Τοῦ Τορνίκη κυροῦ Δημητρίου εἰς τὸν ἁγιώτατον πάπαν Ῥώμης, ὡς ἐκ προσώπου τοῦ βασιλέως Ἰσαακίου.

Τοῦ αὐτοῦ κυροῦ Δημητρίου τοῦ Τορνίκη εἰς τὸν ἁγιώτατον πάπαν Ῥώμης, ὡς ἐκ προσώπου τοῦ πατριάρχου (2).

L'empereur Isaac est bien Isaac l'Ange qui régna après l'usurpateur Andronic de 1185 à 1195. L'auteur des lettres, Démétrius, est donc identique au juge du velum, qui vivait à la même époque. D'après Lambros ce Démétrius assuma la charge de grand logothète du drome et de préposé au canicleion et mourut en 1198 (3).

Son fils Constantin Tornik est celui qui était le préfet de la capitale, *ὁ τῆς πόλεως ἔπαρχος Κωνσταντῖνος ὁ Τορνίκης* sous Alexis III (1195-1203). Il est mentionné par Nicétas à l'occasion d'une émeute qui éclata dans la ville en 1201. Le chef de la police, *τῆς τοῦ πραιτωρίου φρουρᾶς*, un certain Jean Lagos, s'était ingénié à commettre un crime peu ordinaire : il faisait sortir dans la nuit les malfaiteurs retenus dans les prisons pour aller piller les maisons à condition de partager avec lui le butin à leur retour en prison. L'association scélérate fut révélée et la foule furieuse était prête à mettre en pièces le criminel. Constantin Tornik parvint, à la tête de la garde impériale, à calmer les séditieux et à rétablir l'ordre (4).

(1) Nicétas Choniate, p. 44 (= Sathas, VII, p. 329.)

(2) Papadopoulos-Kerameus, *Documents grecs pour servir à l'histoire de la 4e croisade*, dans la *Rev. Orient Latin*, 1893, p. 542.

(3) L. Petit, dans *Izvestija de l'Institut russe de Constantinople*, VI, p. 141.

(4) Nicétas, p. 696.

Au moment de la prise de Constantinople par les Latins, Constantin était logothète du drome et entra à contre-cœur au service de Baudouin. Après la bataille d'Andrinople où Baudouin fut fait prisonnier, Constantin Tornik se rendit auprès du roi bulgare Ioannikès. Il avait eu l'occasion de le connaître antérieurement en qualité d'envoyé des empereurs et comptait sur son amitié. Pourtant le roi victorieux le traita cruellement : après une longue captivité il fut mis à mort vers 1206 (1).

Il laissa un fils, Démétrius, dit *μεσάζων*, le correspondant de Michel Acominate. Il joua un rôle important à la cour de Nicée, non seulement sous Théodore Lascaris, mais aussi sous son gendre et successeur Jean Vatatzès (1222-1254). En 1242, pendant la campagne de Jean Vatatzès contre le roi bulgare, Démétrius Tornik l'accompagnait, *ὁ Τορνίκης, Δημήτριος τὰ κοινὰ διέπων καὶ μεσιτεύων ταῖς ὑποθέσεσι* (2) Le qualificatif *μεσιτεύων* prouve qu'il s'agit bien de Démétrius *μεσάζων*.

Théodore Petraliphas, *μέγας χαρτουλάριος* et Andronic Paléologue, *μέγας δομέστικος*, prirent également part à la campagne bulgare. Le premier était le mari de la fille de Démétrius Tornik, *γαμβρὸς τοῦ Τορνίκη Δημητρίου τοῦ Κομνηνοῦ, ὃς τὰ κοινὰ διέπων ἦν τῷ βασιλεῖ Ἰωάννῃ, παρ' αὐτοῦ πάνυ φιλούμενος καὶ τιμώμενος· ἀδελφὸν γὰρ αὐτὸν ἐν τοῖς γράμμασιν ἀπεκάλει* (3).

L'empereur Jean est Vatatzès, dont Démétrius était l'ami et « le frère ». Démétrius porte ici le nom de Comnène en raison peut-être d'une alliance entre deux familles, comme c'était le cas d'Alexis l'Ange dit Comnène et celui de Michel Paléologue, *ὁ Κομνηνὸς Μιχαήλ* (4). Démétrius avait pour femme *τοῦ μεγάλου δομεστίκου πρωτεξαδέλφην*. On entend par domestique le père de Michel, Andronic Paléologue (5). La femme de Démétrius Tornik était donc la cousine du père de l'empereur Michel Paléologue. Démétrius finit sa vie vers 1251 (6).

(1) *Ibidem*, p. 848.
(2) Acropolite, p. 71.
(3) *Ibidem*, p. 97.
(4) Grégoras, p. 72.
(5) Acropolite, p. 100.
(6) *Ibidem*, p. 97.

Le fils de Démétrius portait le nom de son grand-père Constantin et se distingua sous le règne de Jean Vatatzès, de son fils Théodore Lascaris et de Michel Paléologue. Jean Vatatzès l'honora de la dignité de *μέγας πριμικήριος* (1). En 1256, on le trouve à Serres comme commandant d'un corps d'armée et il alla rejoindre l'empereur Théodore II Lascaris lorsque celui-ci entra en campagne contre les Bulgares (2). En 1260, Constantin conduit l'armée avec Jean Paléologue et Alexis Strategopoulos contre Michel, despote d'Épire (3). L'empereur Michel le nomma sebastocrator (4). Jean Paléologue, le frère de l'empereur Michel, avait épousé la fille de Constantin Tornik, *τὸν δὲ πενθερὸν αὐτοῦ* (sc. *Ἰωάννου*) *τὸν Τορνίκιον Κωνσταντῖνον.* (5). Une autre fille de Constantin fut donnée en mariage au fils de Michel d'Épire Jean (6). En 1265, Constantin était préfet de Constantinople (7). Un de ses mérites est d'avoir contribué au rétablissement du patriarche Arsenius (8).

Un troisième Démétrius, l'échanson, se trouve mentionné à l'occasion d'une donation que sa femme Anne fit au couvent du Sauveur au mont Athos en 1358 (9). Son nom autorise à en faire un fils de Constantin Tornik sébastocrator.

Michel Tornik était contemporain de ce Démétrius, mais était-il aussi le fils du sebastocrator? On n'en sait rien. Ami zélé de Théodore Métochite, Michel prit part, ainsi que son ami, au sort d'Andronic III en le défendant contre Andronic II en 1320 (10).

En outre, on connaît un Théodore Tornik qui, au moment de la reprise de Constantinople par Michel Paléologue en 1261,

(1) *Ibidem*, p. 120 (= Sathas, VII, p. 515).
(2) *Ibidem*, p. 165.
(3) Nicétas, I, p. 72.
(4) Acropolite, p. 184.
(5) *Ibidem* = Grégoras, I, p. 72 : Pachymère, I, p. 97.
(6) Pachymère, I, pp. 243 et 483.
(7) Pachymère, III, p. 225.
(8) Acropolite, p. 188 (= Sathas, VII, p. 549).
(9) Muralt, *Essai de Chronographie byzantine.*
(10) Cantacuzène, I, p. 54. *Ὁ μέγας κονοσταῦλος μητρόθεν μὲν κατὰ γένος προσήκων τῷ πρεσβυτέρῳ τῶν βασιλέων.* Cela confirme que Démétrius Tornik († 1198) avait épousé une Comnène.

était souffrant et près de mourir et à qui les historiens prêtent une prophétie au sujet de la conquête future de la capitale par les Turcs. Était-il frère de Démétrius mésazon, mort en 1251 ?

Aux temps du premier Démétrius Tornik vivaient deux autres Tornik, Géorges, dit *μαΐστωρ τῶν μαΐστρῶν* qui devint métropolite d'Éphèse, et son cousin Euthymios, diacre de Ste-Sophie en 1204 et plus tard évêque de *Παλαιῶν Πατρ ῶν*(1).

La sigillographie byzantine connaît trois sceaux appartenant à la famille de Tornik avec les légendes : *NIKHTON TOPNIKHN, ANTONA TOPNIKHΩ* (2) ; sur le troisième se lit : *Ἕτερον σιγιλλίδιον γραφή τοῦ περιποθήτου ἀνεψιοῦ τοῦ κραταιοῦ καὶ ἁγίου ἡμῶν βασιλέως κυροῦ Κωνσταντίνου Κομνηνοῦ τοῦ Τορνίκη* (3)

Le titulaire du sceau a pris le nom de Comnène, sa mère étant probablement d'origine comnénienne. L'empereur, dont il se dit être le neveu, doit être aussi un Comnène. Ce Constantin Tornik Comnène ne peut être identique à Constantin sebastocrator, car sa mère était une princesse Paléologue, la cousine d'Andronic, le père de l'empereur Michel, et le frère de sa mère n'était pas un empereur. Nous avons vu que le père de ce Constantin, Démétrius mésazon, portait déjà le nom de Comnène. Il faut admettre que le sceau appartient plutôt au père de Démétrius mésazon, Constantin, le préfet de la capitale. Cela nous amène à postuler que son père, le premier Démétrius, le juge du velum, avait épousé une Comnène, fille de Manuel ou de Jean.

Pour finir, ajoutons qu'il y avait à Nicée un couvent de Tornik où fut enterré Théodore Mouzalon en 1294 (4). On connaît un village *τὰ Τορνίκη* en Arcadie (5).

(1) L. PETIT, dans *Izvestija de l'Institut russe de Constantinople* VI, p. 141. On connaît une lettre écrite *τῷ Τορνίκῃ τῷ Κομνηνῷ* ; une seconde, datée IV ind. = 1215/6. On connaît également une lettre : *τοῦ σοφωτάτου μαΐστορος τῶν ῥητόρων Γεωργίου τοῦ Τορνίκη*, adressée au patriarche Georges Xiphilin II (1192-1199). AUG. HEISENBERG, *Programm des Alten Gymnasiums zu Würzburg* 1906-1907, pp. 7 et 11. KRUMBACHER, 2e éd., p. 472.

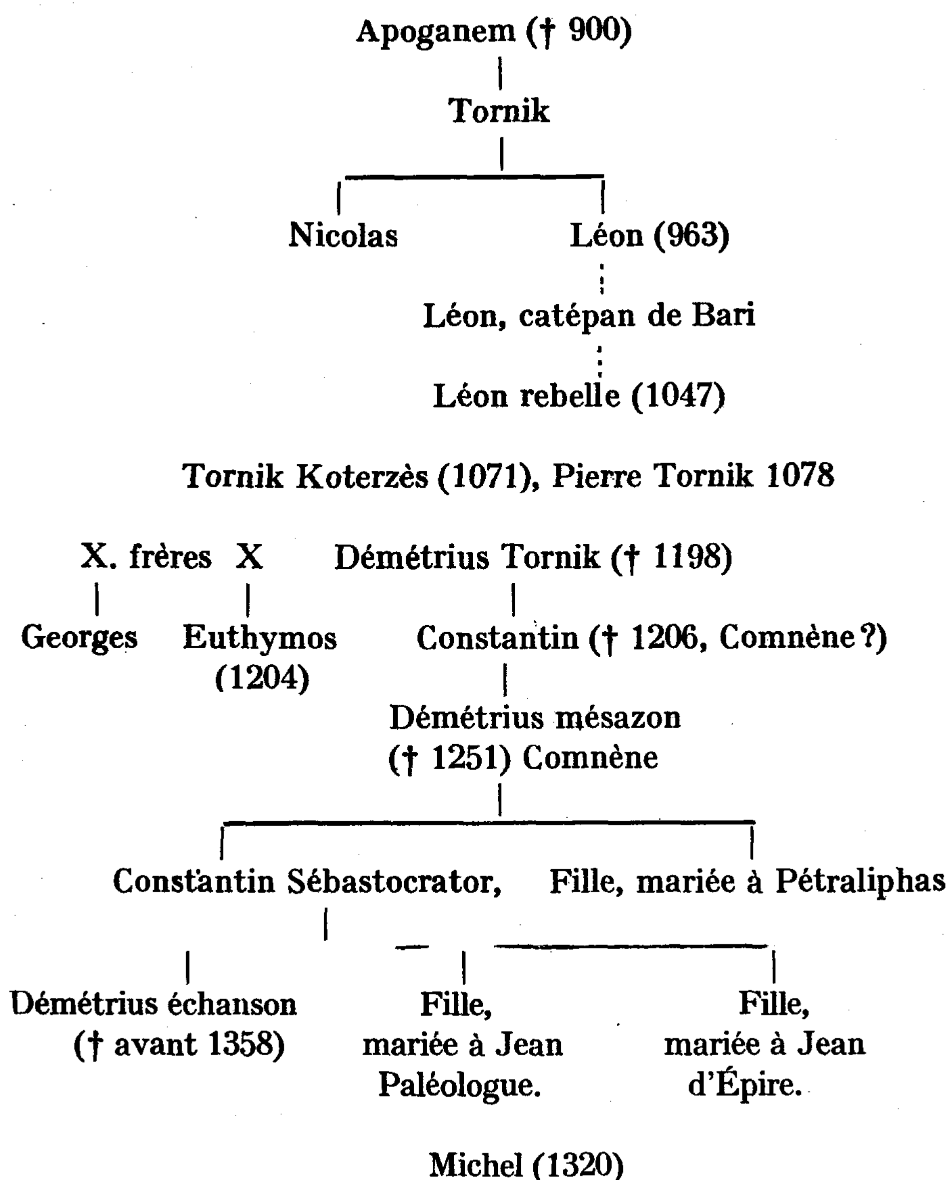
(2) G. SCHLUMBERGER, pp. 708-709.

(3) L. PETIT, *Izvestija*, VI, p. 123.

(4) PACHYMÈRE, II, p. 193.

(5) *Vizantijskij Vremennik*, XXI (= 1914), p. 200.

Ce que l'on vient de dire peut être résumé dans ce tableau :



ASOT ERKATʻ OU DE FER
ROI D'ARMÉNIE DE 913 À 929

I

Les chroniqueurs byzantins ont marqué l'arrivée à Byzance du roi d'Arménie, Ašot. Ils l'annoncent en ces termes :

Παρεγένετο δὲ τότε ἐν τῇ πόλει καὶ Ἀσώτιος, ἀνὴρ ἐπὶ ῥώμῃ ὀνομαστότατος, υἱὸς ὢν τοῦ ἄρχοντος τῶν ἀρχόντων, ὅν φασι σιδηρᾶν ῥάβδον ἐκ τῶν ἄκρων ἑκατέραις κρατοῦντα χερσὶ τῇ ὑπερβαλλούσῃ δυνάμει διακάμπτειν καὶ πρὸς τὸ κυκλικὸν σχῆμα μετάγειν, τῆς ἀντιτύπου τῆς σιδήρου φύσεως τῇ βίᾳ τῶν χειρῶν ὑπεικούσης. ὃν παραγενόμενον ἡ δέσποινα καὶ μετὰ πολλῆς τιμῆς ὑπεδέξατο καὶ πάλιν εἰς τὴν ἰδίαν χώραν ἐξέπεμψεν.

Σεπτεμβρίῳ δὲ μηνί, ἰνδικτιῶνος τρίτης, Παγκρατούκας ὁ Ἀρμένης τὴν Ἀδριανούπολιν τῷ Συμεὼν προσδέδωκεν. (1).

« A cette époque arriva dans la capitale Ašot, homme célèbre pour sa force, fils du prince des princes, dont on racontait qu'il prenait dans ses mains les bouts d'une baguette de fer, la ployait grâce à sa force extraordinaire et lui donnait la forme d'un cercle, la solidité naturelle de fer ne pouvant résister à la vigueur de ses mains. A son arrivée, l'impératrice l'accueillit avec beaucoup d'honneurs et ensuite elle le renvoya dans son pays.

Au mois de septembre, indiction III, Pankratoukas (= Bagratouk) l'Arménien livra Andrinople à Syméon. »

La date de l'arrivée d'Ašot n'est pas indiquée chez les historiens, mais, comme la mention de l'arrivée est placée avant la prise d'Andrinople en septembre, indiction III,

(1) Theoph. Cont. p. 387 ; Sym. p. 722 ; Georg. p. 879.

c'est-à-dire l'an 914, il est probable que son arrivée même a précédé cette date.

L'impératrice qui accueillit le prince arménien est Zoé, la mère de Constantin Porphyrogénète. L'empereur Alexandre mourut le 6 juin de la première indiction, c'est-à-dire en 913. Constantin, son successeur, après avoir étouffé l'ambition de Constantin Doukas, réclama le retour de sa mère Zoé, qui avait été éloignée de la cour par Alexandre. Cela se rapporte au début de l'an 914, ce qui nous engage à placer l'arrivée d'Ašot à Byzance dans la première moitié de la même année 914, avant le mois de septembre.

Nous avons là un point ferme, qui permettra de contrôler la chronologie assez confuse du règne d'Ašot.

Cet Ašot n'est pas à confondre avec un autre Ašot, également renommé pour sa force et qui s'appelait Makrocheir ou Longuemain. Il tomba sur le champ de bataille de Bulgarophygon en 896 : il est surtout connu par son serviteur Mélias, le brave fondateur du thème de Lykandos.

Notre Ašot est le fils du prince des princes, *τοῦ ἄρχοντος τῶν ἀρχόντων*. C'est le titre officiel que la chancellerie impériale donnait aux rois de la Grande Arménie, *τῆς Μεγάλης Ἀρμενίας*, de la dynastie des Bagratides d'Ani et de celle des Arcrouniens de Vaspourakan, *τοῦ Βασπαρακᾶν* (1).

Ašot succéda à son père Smbat (Symbates), qui, d'après Asołik, l'historien du xe siècle, monta sur le trône en 340 de l'ère arménienne = 891 de notre ère, régna 24 ans et mourut en 364 E.A. = 915 A.D. Le même auteur dit qu'Ašot vécut 15 ans après son père, dont 8 ans de règne, et mourut en 378 E.A. = 929 A.D. Donc, il régna de 921 à 929. Asołik admet un interrègne de 7 ans, de la fin de Smbat en 915 jusqu'à l'avènement d'Ašot en 921.

Malheureusement cette chronologie, pour être si précise, n'en est pas moins discutable. Jean Catholicos, contemporain d'Ašot et de son père Smbat, et même leur conseiller, donne

(1) *De Cerim.*, pp. 686-687. D'ailleurs sous Romain Lécapène et Constantin VII ce titre était réservé aux rois de Vaspourakan, tandis qu'on distinguait les rois Bagratides d'Ani (= Širak) par le titre de *πρῶτος τῆς Μεγάλης Ἀρμενίας. ibidem.*

à Smbat 22 ans de règne, ce qui compromet déjà le calcul d'Asołik. Thomas Arcrouni place la mort du père de Smbat en 339 E.A. = 890 A.D. et Asołik rapporte l'avènement de Smbat à l'an 340 E.A. = 891 A.D. Donc, l'an 891 sera la première année, et la dernière, la 24e, aboutira à l'an 363 E.A. = 914 A.D. et non pas à l'an 364 E.A. = 915 A.D. comme il est mal compté chez Asołik. C'est exactement la date que Moïse de Kałankatou donne pour la mort de Smbat et c'est aussi celle qui a été adoptée par Mxit'ar d'Ayrivank'. Samuel d'Ani a simplement inséré dans son œuvre les deux dates, de sorte qu'il fait mourir Smbat une première fois en 914 et une seconde fois en 915 (et non pas 917, comme dans l'édition, où պժէ doit être corrigé en պժե). Enfin, Étienne Orbélian s'est arrêté à la date de 362 E.A., combinant sans doute la donnée d'Asołik avec celle de Jean Catholicos : 340 + 22 = 362 E.A. ou 913 A.D. (1)

Les renseignements d'Asołik et d'autres auteurs, quelles que soient leurs différences, n'accusent pas de sources indépendantes, mais ils remontent d'une façon ou d'une autre à Jean Catholicos. Aussi faut-il les contrôler d'après la première source et examiner cette même source pour déterminer aussi bien la date qui nous occupe que la suite chronologique des événements qui se sont déroulés sous le règne d'Ašot.

Jean Catholicos, p. 117, nous donne une date assez précise pour nous servir de point de départ dans nos recherches. Nous entendons la date du ravage que l'émir d'Atrpatakan (= Atropatène), Yūsuf b. Abū's Sağ, adversaire du roi Smbat, fit dans la région de Siunik', et que l'historien place au jour de Pâques de l'an 358 E.A., c'est-à-dire, le 16 avril de l'an 909 A.D.

Pendant tout l'été de la même année (p. 118) l'émir s'efforça par tous les moyens de se saisir du roi Smbat, mais il ne réussit pas et revint à Dovin pour y hiverner (p. 119). Smbat regagna sa résidence, la ville d'Erazgavork'.

L'année suivante, donc, en 910, au printemps (p. 119), Yūsuf livra bataille, près de Nig, au fils de Smbat, Ašot et à son frère Moušeł. Yūsuf battit leurs troupes et mit le siège

(1) ETIENNE ORBELIAN, *Histoire de Sisakan*, ch. 38.

devant la ville de Vałašakert dans le Bagrévand. Asołik place ce siège en 359 E.A. = 910 A.D., ce qui est conforme au récit de Jean Catholicos.

Ensuite Smbat fit appel au calife par l'intermédiaire de Grégoire, prince du Taron. C'est le fameux Krikorikos, dont il est question chez Constantin Porphyrogénète. Grégoire, « prince sage et extrêmement prudent », n'aboutit pas dans sa démarche auprès du calife, la conjoncture politique n'étant pas à cette époque favorable pour une intervention de la part du calife. Son empire était en proie à des désordres. Notre historien fait allusion au mouvement rebelle des Karmates, dont le chef venait de se proclamer Mahdi le 8 janvier 910 et avait envahi Alexandrie. Le meilleur général du calife, Mūnis, luttait contre les révoltés en Égypte (1).

Jean Catholicos ajoute que l'empereur Léon (le texte imprimé a Basile, ce qui est une faute évidente, p.128) était prêt à soutenir le roi Smbat, mais la mort l'en empêcha ; son successeur Alexandre, inquiété «par les troubles des rebelles», ne parvint pas non plus à aider le roi arménien. La mention de deux empereurs, dont l'un est mort le 11 mai 912 et l'autre le 6 juin 913, ainsi que l'allusion à la révolte de Constantin Doukas, ne signifient aucunement que l'historien soit arrivé aux événements des années 912-913. Effectivement, son récit n'a pas encore dépassé l'an 910. Smbat n'avait pas demandé de secours à l'empereur. Ce n'est qu'une pure conjecture de notre auteur, qui, comme ami fervent de l'Empire, tend à justifier l'indifférence du grand souverain chrétien envers les malheurs du pays, à un moment où même le chef des infidèles était favorablement disposé pour une intervention.

L'auteur reprend aussitôt le fil de son récit. Smbat, en pleine connaissance de sa situation critique, ne prévoyant aucun secours du dehors, vint se renfermer dans la forteresse de Kapoyt, ne comptant plus que sur « une intervention céleste ». Au bout d'un an, *զկնի ամի միոյ*, (p. 128), donc en 911, Yūsuf apparut devant la forteresse. Le roi fut profondément troublé lorsqu'il vit les chrétiens faisant cause commune avec les musulmans contre lui, et désireux de ne pas verser

(1) WEIL, II, p. 594.

le sang de ses frères, il préféra sacrifier son salut pour assurer le leur : il se livra à son ennemi Yūsuf.

Notre auteur est trop délicat pour nommer ces « chrétiens perfides ». Michel le Syrien atteste, d'une source arménienne, que ces perfides n'étaient autres que Gagik de Vaspourakan, Atrnerseh de Tayk‘ et Ašot, fils de Šapouh, un neveu de Smbat (1).

Le catholicos, qui se trouvait en bons termes avec ces trois princes, s'est gardé de donner leurs noms.

Yūsuf traita, d'abord, son royal prisonnier avec honneur, mais finit par lui faire endurer des supplices les plus cruels et le mit à mort au bout d'un an, *զամ մի բովանդակ ձգեալ ընդերկարէր,* (p. 130), c'est-à-dire en 912. Ainsi Smbat périt après avoir règné 22 ans (p. 131). Le règne de Smbat datant de l'an 340 E.A., sa 22e et dernière année reviendra à l'an 361 E.A. = 12 avril 912 - 11 avril 913.

Ašot, son fils et héritier, continua la lutte contre les envahisseurs. Du vivant de son père, déjà, le jeune prince était renommé pour sa valeur et pour sa vigoureuse résistance aux infidèles. « Ašot, tel un aigle qui s'élance dans les airs, fondait sur les pillards musulmans, qui portaient leurs ravages dans tout le pays. » Après le martyre de son père, il redoubla d'énergie, et, parcourant ses États d'un bout à l'autre, il battait les ennemis, si bien qu'en peu de temps il reconquit les places fortes qui avaient appartenu à son père et que l'émir Yūsuf avait enlevées. Il passa au fil de l'épée les garnisons musulmanes. Ašot, secondé par son frères Abas, attaqua avec fureur la garde sarrazine dans le Bagrévand et la massacra. Les forces arabes, postées en Širak, furent également détruites. De là il partit dans la région de la Gogarène et reconquit les possessions paternelles ; il fondit sur les troupes ennemies à Tiflis, fit un grand carnage, chargea de fers plusieurs chefs arabes pour les échanger plus tard contre des prisonniers chrétiens. Ensuite Ašot revint en Tašir et de là, se jeta, à la tête d'une poignée d'hommes d'élite, sur les détachements arabes campés près d'Ałastev (= Akstafa), les tailla en pièces, et, chargé de butin, regagna Tašir. De là il se rendit auprès de son ami le prince

(1) Michel le Syrien, III, p. 515.

Gourgen pour délibérer ensemble sur l'état des choses et retourna dans la région d'Aršarouni. L'ennemi cessa depuis d'infester le pays.

Le roi Atrnerseh, celui qui avait trahi Smbat, d'accord avec ses troupes, mit le diadème royal sur la tête d'Ašot et l'installa sur le trône de son père.

Les frères Arcrouniens, Gagik et Gourgen, ainsi que le princes de Siunikʿ, encouragés par la prouesse d'Ašot, reprirent les armes contre l'ennemi commun. Yūsuf, furieux devant ce front uni, se tourna vers les faibles et se mit « à répandre son poison » sur la population. Notre auteur fait un tableau saisissant des cruautés et des vexations que l'émir musulman fit commettre, sans épargner les femmes et les enfants. Un jeune homme, Michel, natif de la Gogarène, et deux frères de la race Gnounienne, David et Gourgen, furent martyrisés (1).

Ce qui aggrava encore la situation du pays c'est que les voisins chrétiens, Grecs, Abkhazes, gens de la Gogarène et de l'Otène se permirent aussi des dévastations sous prétexte que la prospérité du pays servirait à attirer le méchant émir.

Ces manifestations hostiles de ceux dont on attendait du secours, désolaient les habitants. La guerre extérieure et les querelles intestines entre les dirigeants rivaux poussèrent enfin la patience générale à bout. Une espèce de révolution éclata : « Les gens de naissance humble » comme dit l'historien, « se dressèrent contre les grands seigneurs pour contester leurs privilèges. » Les rois et les princes tenaient, de leur côté, à ruiner les anciennes familles de la noblesse et en créaient, à leur gré, de nouvelles. Les passions déchaînées menaçaient de renverser l'ordre social ; les mauvais instincts, jalousie, méchanceté se donnèrent libre carrière, la

(1) On commémorait ces martyrs le 27 Mareri, d'après *Jean Catholicos* (ce qui doit être corrigé en 20, comme chez Asołik et dans le Synaxaire). En 912-916 le mois de Mareri correspondait au mois de Janvier. Jean Cath. classe ces martyrs parmi « les faibles », sur lesquels Yūsuf déchargea sa fureur. Leur supplice est placé par le même historien après la mort de Smbat, même après le couronnement d'Ašot, probablement au mois de janvier de l'an 914. Michel est connu de la *Chronique Géorgienne* où il est surnommé Gobron. D'après la *Vie de Gobron*, Michel tomba entre les mains de Yūsuf avant la mort de Smbat. Brosset, *Hist. de la Géorgie*, I, p. 276.

haine mit tout le monde en conflit armé l'un contre l'autre. Le sang coulait, les maisons, les villages et les bourgades s'écroulaient. Une cruelle famine mit le comble au malheur et faucha d'innombrables victimes. « Le feu étincelant qui nous envahit, le glaive sans merci des guerriers qui incessamment répandait vers nous l'odeur de la mort, durèrent jusqu'à sept ans, et nous autres, restants, fûmes contraints d'émigrer » (p. 142).

L'auteur de ce tableau si triste semble l'avoir trop noirci pour une raison personnelle. Il avait quitté l'Arménie du vivant de Smbat : envoyé par ce roi auprès de Yūsuf pour négocier la paix, il fut arrêté par l'émir et jeté en prison. Il parvint à se sauver en Albanie chez le prince Atrnerseh, pour passer de là auprès de l'autre Atrnerseh, roi d'Ibérie. Il était encore hôte d'Atrnerseh lorsque Smbat fut tué, et Ašot monta sur le trône. Sans doute, la situation du jeune roi et de son pays était très grave. Mais tout de même l'historien l'a chargée à outrance, peut-être pour se justifier en quelque sorte d'avoir abandonné ses ouailles alors que le roi Smbat se sacrifiait à ses devoirs.

Pendant son séjour chez Atrnerseh, le Catholicos reçut une lettre du patriarche de Constantinople, Nicolas (le Mystique). Le patriarche est douloureusement touché de tous les malheurs qui ont accablé l'Arménie, l'Ibérie, l'Albanie et voit le salut dans le rétablissement de la solidarité entre les princes de ces pays. Aussi le patriarche exhorte-t-il le catholicos à faire de son mieux pour rétablir l'intelligence entre eux. Il ne leur convient pas de s'obstiner dans « la sauvage bestialité, écrit le patriarche, dans la rage avec laquelle ils se ruinent mutuellement ; il faut les ramener à la raison humaine et au calme chrétien. »

Le patriarche avertit le catholicos qu'il écrit simultanément au curopalate Atrnerseh et aux notables de l'Abkhazie et les invite à suivre le conseil du catholicos et à vivre en plein accord entre eux et avec les princes de l'Arménie et de l'Albanie. Il faut réunir ces pays pour faire face à l'impie ennemi, le fils de Abū-Sāǧ, et c'est surtout au Catholicos qu'il revient de tâcher par tous les moyens de mettre fin à l'antagonisme pernicieux des chefs. Dès que l'unanimité sera réalisée, l'empereur ne manquera pas, sui-

vant l'avis du patriarche, d'envoyer des troupes, auxquelles se rallieront le Curopalate, les chefs de l'Abkhazie et les princes de la Grande Arménie, et on battra l'ennemi avec les forces communes (pp. 144-146).

Le catholicos se mit immédiatement à l'œuvre pour exécuter le message du patriarche. Il commença par le curopalate Atrnerseh et l'engagea à travailler pour rétablir la solidarité désirable. Ensuite, « ayant appris, dit le catholicos, quelles souffrances douloureuses les orages avaient versées sur le peuple du Seigneur, je pleurai sur lui, des torrents de larmes tombaient de mes yeux. Je me rappellai le jour de détresse où j'avais quitté mon pays et cela me serra le cœur. Tout abattu, je rétablis un peu mes forces et pris le chemin du Taron. Là, je trouvai le soulagement de mes peines chez mes proches, chez les princes et le peuple, et mon âme s'épanouit. » (p. 146-147).

Le souvenir des jours qu'il avait passés dans la prison de Yūsuf était tellement pénible, que le catholicos ne pouvait se décider à rentrer en Arménie. Il aurait préféré rester chez Atrnerseh, si la mission dont il était chargé par le patriarche Nicolas ne lui avait pas imposé le voyage en Taron.

A son arrivée auprès de Grégoire, prince du Taron, le catholicos apprit que l'émir Yūsuf, installé à Dovin, cherchait de nouvelles victimes. Il avait tourné ses armes contre Gagik de Vaspourakan, avec l'aide duquel il avait ruiné Smbat. Les montagnes inaccessibles de Moksène et de Korduène offraient un abri sûr à Gagik. Son frère Gourgen et son gendre Smbat Siuni, qui s'étaient réfugiés chez lui après le martyre de Smbat, l'assistaient dans la lutte contre l'émir.

Ašot, fils de Šapouh et cousin du roi Ašot, se trouvait dans le camp de Yūsuf ; sa position était très délicate : il était pris entre le souci de ne pas compromettre son amitié avec l'émir et le devoir de ne pas faire tort à son pays. Quant à Ašot, le roi, il demeurait ferme et se faisait admirer de tous par ses courses intrépides, par ses exploits hardis contre les envahisseurs musulmans, ibériens ou gogaréniens. Il n'était pas si facile de calmer la mer agitée des passions, comme le croyait le patriarche de Constantinople, et de rétablir la vie normale, sans une intervention autoritaire. Le catholicos

le comprit puisqu'il adressa une lettre à l'empereur. Ce ne fut pas, certainement, sans la suggestion du prince Grégoire, dont il partageait à ectte époque l'hospitalité.

La copie de la lettre du catholicos nous est conservée, insérée dans son œuvre historique. C'est un écrit du style prolixe si particulier à la plume de notre auteur. Deux points surtout demandent attention. Il décrit d'abord l'état déplorable du pays, exposé aux incursions dévastatrices des infidèles, déchiré par les discordes des princes ambitieux ; il atteste la mort tragique du roi Smbat, « chef de tous les Orientaux », qui « avait assuré au peuple d'Askanaz (= Arménien) une existence sans troubles ».

Ensuite le catholicos demande à l'empereur de « lever les mains contre l'insolence de l'ennemi jusqu'à son épuisement, pour sauver le lot de son héritage et pour remplir de toute sa force le temple de la grande magnificence du Dieu élevé, le temple qui est devenu captif et à la merci des rebelles de ce monde ». « Chassez les bêtes méchantes, s'écrie le catholicos, les loups rapaces, les païens révoltés, les barbares sauvages, conquérez ces contrées que vous avez gagnées originairement au moyen de vos lois douces et pleines de grâce. Secouez de nous cette terre où nos dos sont engagés ; déliez de nos cous le joug qui est devenu, dans les mains de cet oppresseur, si lourd qu'il nous fait périr. »

Pour manifester encore davantage son dévouement à l'Empire, notre auteur déclare qu'il aimerait aller voir l'empereur dans sa résidence, que c'était son rêve, depuis longtemps, dont la réalisation, pourtant, a été empêchée par des circonstances défavorables. Son rêve va plus loin : il désirerait s'installer sous les auspices de la majesté impériale. Cela veut dire qu'il était prêt à transférer le siège patriarcal dans l'Arménie byzantine.

« Nous nous soustrairions par là, continue le Catholicos, à la poursuite des Ismaélites et, nous sentant en pleine sécurité sous l'ombre de vos ailes, il ne nous resterait plus qu'à faire paître les ouailles de Dieu, confiées à nous, et à élever les prières continuelles vers Dieu pour la paix, pour la sécurité et pour la prospérité des empereurs autocrates et universellement réputés. Avec votre aide, avec votre gloire, avec votre grâce nous saurions préparer le peuple arménien pour

qu'il complaise en premier lieu à Dieu, ensuite, par la volonté de Dieu, à Vous. Une chose doit être certaine auprès de la gloire de Votre trône : lorsque moi, l'humble berger du troupeau, je m'établirai à l'abri du Saint-Signe à la gloire rayonnante et sous la protection attentive des souverains autocrates, mes ouailles et mon clergé — l'héritage du Christ — suivront mes traces avec plus d'empressement et viendront paître avec le troupeau des brebis raisonnables de votre pâturage universel, en se ralliant en commun à l'Empire Romain comme l'Italie et l'Asie entière. »

Les idées que le Catholicos émet dans sa lettre sont les idées personnelles et particulières à un chef spirituel, dévoué à l'Empire chrétien. Les vrais maîtres du pays ne partageaient, sans doute, pas ces vues : ils avaient, eux aussi, des sympathies pour l'Empire et étaient prêts de faire cause commune avec lui, mais ils ne voulaient pas courir le danger de perdre leur indépendance, en se soumettant à l'Empire, en se rattachant « aux brebis du pâturage impérial ». Mais il paraît que le chef de l'église arménienne n'allait pas si loin, n'entendait, par ces expressions risquées, que la protection de l'empereur chrétien. On verra qu'il renoncera bientôt « à son rêve de voir l'empereur » au moment où ce rêve était à sa portée.

La lettre du Catholicos mit l'empereur au courant de ce qui s'était passé en Arménie. Il chargea aussitôt un certain Théodore *vaslikos* (= *βασιλικός*) d'aller en Arménie pour conduire le Catholicos et le roi Ašot dans la capitale. L'envoyé arriva chez le Catholicos dans le Taron, où il se trouvait toujours auprès du prince Grégoire. Le Catholicos accepta l'invitation de l'empereur et renvoya Théodore chez le roi Ašot. Celui-ci prit le chemin de Constantinople. « Au cours de son voyage, dit notre historien, Ašot rencontra partout un accueil hospitalier ; on lui accorda des honneurs royaux dans toutes les stations par où il passa. Arrivé dans la capitale, il fut reçu par l'empereur comme un dignitaire de haut rang ; on lui assigna une place grandement honorifique. « Ašot obtint l'opulence de la gloire non pas comme quelques autres titulaires, mais comme un rejeton royal, que l'empereur présentait comme étant déjà sous son égide et qu'il instruisait abon-

damment dans l'art de régner » [1]. Il l'appelait simplement le fils du martyr et son fils chéri ; il le décora de la magnificence de la pourpre, de remarquables vêtements brodés d'or, de voiles aux franges dorées, lui serra à la taille une ceinture ornée de pierres précieuses. On fit cela maintes fois. On lui fit don de chevaux rapides au cou élevé, avec des armures et des ornements. Nombre de verres à boire, des services de table et quantité d'objets en or et en argent furent préparés pour lui. On traita également avec beaucoup de considération les vassaux d'Ašot qui l'avaient accompagné ; beaucoup de *hṙog* (= *ῥόγα*) et une large pension leur furent assignés jusqu'à la rentrée d'Ašot dans ses États » (p. 155).

Le catholicos s'était mis en route pour aller à Constantinople. Mais arrivé du Taron à Derǰan il changea son dessein, et malgré la demande réitérée de l'empereur il renonça à continuer sa route. La crainte d'être à tort soupçonné de sympathies pour les Chalcédoniens, comme il l'explique, l'a retenu de faire ce voyage qui aurait pu égarer les esprits faibles. Toutefois le catholicos s'avança jusqu'à la région d'Ékéléaç (= Akilisène), sans doute, pour aller à Constantinople. Il chancelait évidemment dans sa décision. Il explique ce voyage par le désir de voir les endroits sacrés par la vie de S. Grégoire l'Illuminateur. Le catholicos visita avec émotion la grotte, la source, le jardin du Fondateur de l'Église arménienne, coupa une branche de l'arbre que S. Grégoire lui-même avait planté et resta dans les couvents de cette contrée environ neuf mois, en attendant, paraît-il, le retour d'Ašot de la capitale. Il est plus que probable que c'est sous l'influence des moines de ces couvents que le catholicos renonça à sa décision de visiter l'empereur.

Entretemps Yūsuf s'acharnait contre Gagik de Vaspourakan. Le sort tragique de Smbat était une leçon trop instructive pour que Gagik se pliât docilement devant l'émir perfide, qui l'avait exploité contre le roi arménien et maintenant s'était armé contre lui. Les premières attaques de Yūsuf furent repoussées. L'émir, irrité, fondit sur les États de Gagik, mais ne risqua pas de le poursuivre dans la montagne

(1) La phrase est assez vague : s'agit-il de l'honneur d'être instruit dans l'art de régner ou de celui d'assister aux parades impériales?

où il s'était retiré et revint sur ses pas sans avoir rien obtenu. Gagik rentra dans sa résidence, se prépara contre de nouvelles tentatives de l'émir, et s'assura, dans ce but, du concours des princes Atom Anjevaci et Grégoire de Moxène.

La nouvelle de ces événements arriva à Ašot à Constantinople. Il quitta la capitale. L'empereur lui donna des officiers et un renfort de troupes. Yūsuf, qui tenait chez lui l'autre Ašot, cousin du roi, s'empressa de le couronner roi et le renvoya à Dovin pour disputer le pouvoir royal à Ašot. L'astuce de l'émir l'emporta sur la prudence des deux princes rivaux. La guerre civile troubla une fois de plus le pays. Le prince Siuni, Smbat, qui s'était réfugié chez Gagik, revint pour adhérer au parti d'Ašot. A ce moment le catholicos aussi revint de l'Ekéléaç, sur l'appel des deux rois. Grâce à l'autorité dont il jouissait auprès d'eux, le Catholicos put ménager leur réconciliation.

Le catholicos Jean s'était rendu dans le Derǰan et dans l'Ékéléaç en même temps qu'Ašot se rendait à Constantinople. Il resta en Der an un mois et en Ékéléaç, neuf mois ; après dix mois environ il revint chez Ašot qui rentrait de Constantinople. Ašot avait séjourné à Constantinople, évidemment, autant de temps que le Catholicos en Derǰan et en Ekéléaç. Si Ašot se trouvait, comme nous avons vu, à Constantinople en 914 avant septembre, son retour, dix mois après, se place au début de l'été de l'année suivante (915).

Smbat, prince Siuni, vint de Vaspourakan auprès d'Ašot. Une charte, conservée dans l'œuvre historique d'Orbelian, constate la présence de Smbat dans ses propres domaines en 364 E.A. = avril 915 - avril 916 (1). Il était venu chez lui d'auprès d'Ašot. ce qui fixe le retour d'Ašot à l'an 915.

Ašot se fit accompagner par des troupes impériales, qui l'aidèrent à consolider son trône. Les Byzantins n'en parlent pas. Les sources arabes attestent qu'en 303 de l'hégire = 17 juillet 915 - 4 juillet 916, l'armée byzantine fit une incursion dans la direction de Maraš, Samosate et Hisn-Mansur ; elle ravagea le pays et emmena 50.000 prisonniers. L'incursion

(1) ÉTIENNE ORBELIAN, *Histoire de Sisakan*, ch. 48.

dans la région de Maraš fut conduite par l'Arménien Mleh, (= Melias de Lykandos) (1).

Il est fort possible que lors de cette campagne un détachement de troupes byzantines ramena le prince Ašot dans ses états. Cela confirmerait la date du retour d'Ašot : été de l'an 915.

Les trois frères de Smbat Siuni, Sahak, Babgen et Vasak, regagnèrent ses États en même temps que Smbat, en 915. A cette époque Yūsuf mit en liberté la femme de Smbat et celle de Sahak qu'il tenait prisonnières depuis la prise du château d'Ernjak, qui tomba peu après la mort de Smbat. Les prisonnières avaient été retenues en prison deux ans (p. 161) ; donc elles avaient été capturées en 913 environ. Smbat fut mis à mort peu avant leur captivité, ce qui donne le début de l'an 913 ou la fin de 912. C'est encore une confirmation de la date que nous avons proposée pour la mort de Smbat.

Tout cela n'est pas favorable à la chronologie d'Asołik, qui place la mort de Smbat en 915 ou plutôt 914, admet un interrègne de sept ans et fait monter son fils Ašot sur le trône en 921, pour régner jusqu'à l'an 929. Cette chronologie est d'autant plus étonnante qu'Asołik ne connaît pas d'autres sources, pour le règne de Smbat et d'Ašot, que l'histoire de Jean Catholicos. D'où vient donc l'interrègne de sept ans ? N'est-il pas en rapport avec le passage, chez Jean Catholicos, où il se plaint des misères qui se prolongèrent jusqu'à sept ans, et qui le déterminèrent à émigrer ? L'auteur entend le laps de temps à partir de sa fuite de la prison de Yūsuf en 909 jusqu'à sa rentrée de la région d'Ekéléaç auprès d'Ašot en 915-916.

Il semble qu'Asołik n'a pas bien compris le texte de Jean Catholicos. D'abord il a commis une faute, en mettant l'arrivée de Yūsuf en 907 et son départ en 914. Yūsuf est resté beaucoup plus longtemps en Arménie, de 901 à 919, et de 922 à 926. Il dit : « l'émir Yūsuf, retenu en Arménie sept ans, détruisit notre peuple par l'épée, la famine et la captivité. » Pourtant d'après le Catholicos, ce n'est pas

(1) Weil, II, p. 635.

le départ de Yūsuf, mais la rentrée d'Ašot d'auprès de l'empereur qui a mis fin aux vexations de l'émir. Pour corriger sa faute, Asołik émet une conjecture qui est aussi erronée. Jean Catholicos fait mention des misères de sept ans après avoir raconté la fin de Smbat. Cela a amené, sembe-t-il, Asołik à compter les sept ans à partir de la mort de Smbat et de cette façon il est arrivé à placer l'avènement d'Ašot en 921 (914 + 7 = 921). Il est tombé dans cette erreur avec d'autant plus de facilité que justement à cette date, en 921, Ašot fut reconnu par le successeur de Yūsuf, l'émir Sbuk, qui le dota du titre flatteur de šahan-šah, « roi des rois ». Le roi arménien se fit ainsi reconnaître par le calife. Peut-être Asołik a-t-il tenu ce moment pour le début véritable du règne d'Ašot. De toute façon sa chronologie est arbitraire et doit être rejetée pour faire place à celle qui résulte du récit de Jean Catholicos, l'historien de l'époque.

II

Ašot est surnommé Erkatʿ, « le fer », pour sa valeur et son action vigoureuse (1). Pour maintenir l'héritage de son père il dut faire une guerre incessante à ses ennemis extérieurs et domestiques. Il fallait combattre l'opposition dangereuse de son cousin, le protégé de Yūsuf, et dompter les ambitions de ses vassaux turbulents. Les frères Gntʿouniens, Vasak et Ašot, qui avaient obtenu du roi Smbat la forteresse de Samšouldi dans le district de Tašir, refusèrent l'obéissance à Ašot. Une première action contre eux échoua. Ašot dut chercher une alliance en Albanie, en épousant la fille de Sahak Sévada, prince d'Albanie. Pendant qu'on célébrait ses noces, Yūsuf lui envoya une couronne royale avec des présents précieux, vêtements et chevaux, et même un escadron de cavalerie musulmane à sa disposition. Pourquoi Yūsuf changea brusquement sa politique envers Ašot, nous le verrons plus loin. Malgré l'attitude de Yūsuf, son allié Ašot l'anti-roi, fixé à Dovin, continua son hostilité. Ašot vint camper devant la ville de Dovin avec le renfort que lui

(1) Asołik, III, ch. 6.

donna son beau-père. L'anti-roi le chassa. Ašot partit chez son ami le prince Gourgen d'Ibérie et revint à Dovin, à la tête de nouvelles troupes, contre son adversaire. Cette fois le catholicos Jean, l'historien, intervint, et réussit à les réconcilier sans coup férir.

Ašot est de nouveau chez son beau-père Sahak Sévada. Il a besoin de son secours pour ramener à la prudence un autre vassal, le prince arrogant de l'Otène, Moïse, qui s'était révolté contre le roi, quoiqu'il eût été nommé le chef des tribus incultes de cette région par Ašot lui-même. Moïse fut écrasé et sévèrement puni : on lui creva les yeux.

Ašot rentra triomphant chez lui dans le Širak. Une autre surprise l'attendait, qui l'affecta douloureusement. Son frère Abas, qui avait épousé la fille de Gourgen d'Ibérie, tramait, de concert avec lui, une conjuration contre Ašot. Son rival Ašot, l'anti-roi, semble avoir été l'animateur de ce complot. Vasak, le prince du district de Gełakʻouni, accourut auprès d'Ašot pour lui témoigner sa fidélité. Mais, à cause d'une lettre qu'il avait reçue de l'anti-roi Ašot et de Gourgen, beau-père d'Abas (1), on l'accusa d'être mêlé à l'affaire. Ašot le saisit et le jeta dans le fort de Kayan.

Vers cette époque arriva un nouveau gouverneur arabe pour remplacer Yūsuf. Il s'appelait Farkini et avait apporté de la part du calife une couronne à poser sur la tête de Gagik Arcrouni, au grand mécontentement de Yūsuf, qui tenait Gagik pour un ennemi acharné.

L'arrivée de Farkini nous révèle le pivot caché de tous ces événements, dont le récit n'est pas encore fini.

Dans un milieu plein d'intrigues et de provocations rien n'est solide, ni l'amitié, ni la fidélité. Le prince Sahak Sevada, le beau-père d'Ašot, qu'il considérait comme son principal appui, vit arriver son tour de trahir le roi. Une rencontre sanglante était inévitable sans l'intervention des grands seigneurs, qui réussirent à rétablir la confiance ébranlée entre le gendre et le beau-père.

Le roi Ašot comprenait bien que le vrai instigateur de

(1) JEAN CATHOLICOS, p. 165. « L'anti-roi Ašot et Gourgen, son beau-père » est à corriger, « et Gourgen, le beau-père de son frère », *աներոյ <եղբաւր> իւրոյ* ».

toutes ces révoltes était son cousin, qui aspirait à la couronne. Aussi attaqua-t-il subitement sa résidence, la ville de Dovin, qu'il prit. Après cela, il se rendit chez Atrnerseh, roi d'Ibérie, et marcha avec lui contre Gourgen, partisan de l'anti-roi. Celui-ci accourut au secours de Gourgen, qui fut soutenu aussi par Abas, frère d'Ašot. Les trois conjurés n'osant pas accepter la bataille, se retirèrent dans des défilés inaccessibles; mais, poursuivis par Ašot et Atrnerseh, ils demandèrent la paix, avec engagement de réparer les dégâts qu'ils avaient faits.

La joie des vainqueurs fut troublée par la nouvelle que Sahak Sévada, le beau-père d'Ašot, avait de nouveau levé l'étendard de la révolte : il était entré en Otène, avait dévasté et pris les places fortes de Jorop'or, de Kayan, mis en liberté Vasak qui était renfermé dans le Kayan. Le rebelle avait fait brûler la moisson et avait pris position dans un vallon près de Taouš. Le roi Ašot n'ayant que trois cents soldats contre huit mille de Sahak, proposa la réconciliation à condition qu'il lui rendît les forteresses et la population qu'il avait déportée. Sahak, sûr de son succès, retint chez lui l'envoyé d'Ašot et lui déclara qu'il allait répondre à Ašot par l'épée. Indigné de l'insolence de son beau-père, Ašot accomplit alors un remarquable exploit, très admiré de l'historien Jean. Avec deux cents hommes il tomba sur les huit mille de son adversaire et les mit en fuite. Sahak et son fils Grégoire furent faits prisonniers, et Ašot après quelque hésitation donna l'ordre de les aveugler. La place forte de Gardman et tout le pays du prince vaincu passèrent à Ašot.

Peu avant la défaite de Sahak, au dire de notre historien, Yūsuf s'éleva contre son souverain; à une ou deux reprises il battit l'armée du calife, mais finalement il fut écrasé, et chargé de fers, conduit au calife.

Les sources arabes confirment bien le renseignement de l'auteur arménien. Yūsuf, comme gouverneur d'Atrpatakan (= Atropatène), n'avait jamais inspiré beaucoup de confiance à Bagdad. Personne ne doutait qu'il cherchât une occasion de se constituer en prince indépendant.

Dès l'an 299 de l'hégire = 29 août 911 - 18 août 912, alors que les forces du calife étaient occupées à réprimer les trou-

bles des Karmates, Yūsuf suspendit formellement les prestations habituelles au calife.

Quelques années plus tard, en 340 de l'hégire = 5 juillet 916 - 24 juin 917, l'émir d'Adarbaiǧān (= Atrpatakan), quoiqu'on lui eût donné en outre le gouvernement de Ray, de Kazvin, de Zengan et d'Ahar, refusa de payer le tribut sous prétexte que ses revenus suffisaient à peine pour entretenir les pays de son gouvernement.

En 305 de l'hégire = 24 juin 917 - 14 juin 918, le calife envoya ses troupes pour ramener l'émir inconsciencieux à la raison. Après un premier succès, Yūsuf sentit que sa cause était perdue. Il entra en négociation et proposa la paix à condition de payer annuellement sept cents mille pièces d'or. A Bagdad on n'en voulait rien entendre. La guerre recommença, et le général Mūnis attaqua Yūsuf près d'Ardebil le 19 juin 919, le défit et le fit prisonnier.

Après le départ du victorieux Mūnis, un certain Sbuk, ancien client affranchi de Yūsuf, réunit les partisans de son chef, chassa les troupes du calife que commandait ʻUbayd (ou ʻAbd) Allāh b. Muhammad al-Fāriqī (1). Ces renseignements précieux, qui sont en partie connus aussi de Jean Catholicos, nous aident à voir clair dans les évènements que nous venons d'exposer d'après l'historien arménien, à en établir la chronologie et en expliquer les causes.

Yūsuf se brouilla avec le calife en 911 ; c'est en cette même année qu'il attaqua le roi Smbat et prit le fort de Kapoyt et le roi. L'émir avait bien choisi le moment : le calife était occupé par des difficultés intérieures et, comme l'atteste Jean Catholicos, il n'était pas en état de réprimer les tentatives de l'émir.

Le même Yūsuf, après avoir longtemps protégé l'anti-roi Ašot, l'abandonna et reconnut son homonyme le roi Ašot en lui envoyant la couronne royale. Il y a une raison de rapporter ce fait au moment où Yūsuf envisageait l'arrivée des troupes du calife envoyées contre lui, c'est-à-dire à l'an 917. La guerre commença et dura deux ans (917-919). Or, c'est à cette époque qu'on trouve le roi Ašot aux prises avec

(1) Weil, II, pp. 621-624.

des difficultés intérieures : une coalition plus ou moins apparente, et composée de son frère, de son cousin, de son beau-père, de son ami et de ses vassaux, s'armait contre lui. L'historien Jean Catholicos croit expliquer cette volte-face brusque par l'action néfaste des passions humaines : jalousie et ambition. Quelle que soit la part des mobiles personnels dans les affaires politiques, elle n'est pas suffisante pour nous faire comprendre les détours des conflits que nous avons suivis.

Yūsuf s'était conduit de façon à se rendre odieux à tout le monde. Personne d'entre les princes du pays n'a jamais songé à se servir de ses forces contre ses adversaires. Même l'anti-roi Ašot, son ami prétendu, a toujours répugné à recourir à son aide. Le roi Ašot accepta la main tendue de cet homme, à un moment où les troupes du calife marchaient contre lui et où un successeur, en la personne de Fāriqī, était déjà arrivé pour le remplacer (Fāriqī est bien le Farqini de Jean Catholicos). Le moment était donc favorable pour tirer vengeance de l'émir criminel. Les princes Siuniens qui avaient tant souffert par lui osèrent l'attaquer. Dans ces conditions, l'alliance d'Ašot avec le meurtrier de son père devait être considérée par les dirigeants du pays au moins comme inopportune. Elle était susceptible de compromettre le prestige du roi. Abas, son frère, Gourgen, son ami, furent les premiers à manifester ouvertement leur indignation et à se rallier à l'autre Ašot qui venait de relever sa renommée en rompant avec le méchant émir Yūsuf. La révolte des autres princes eut le même motif. Notons que le nouvel émir honora de la couronne royale non pas Ašot, mais Gagik Arcrouni. Il est fort possible qu'il ait encouragé l'opposition des princes à Ašot.

En 919 Yūsuf, battu, fut condamné à expier son insolence dans la prison du calife à Bagdad. Sbuk, son lieutenant, releva son drapeau, et, peut-être avec le concours d'Ašot, chassa al-Fāriqī. En conséquence, l'émir arabe gratifia son allié du titre prétentieux de šahān-šah. Une telle collaboration avec l'agent de Yūsuf ne faisait guère honneur à Ašot, selon l'opinion courante. La révolte de Sahak Sévada n'était peut-être qu'une protestation contre ce fait. Mais voici un épisode plus fâcheux.

En 921, l'armée byzantine entra en Arménie et assiégea

Dovin. L'émir Sbuk, qui défendait la ville, avait pour allié le roi Ašot (1). Assister le chef musulman contre l'empereur chrétien n'était pas une politique de nature à augmenter la popularité d'Ašot. Jean Catholicos a passé sous silence le siège de Dovin, ainsi que la part qu'Ašot y eut, pour ménager le roi. Mais il raconte que le prince d'Otène, Amram, surnommé Clouk, « petit taureau », à cause de sa valeur, projeta d'abandonner « le pouvoir du seigneur du pays pour passer volontiers sous le joug de l'étranger Gourgen, qui était le prince des princes de la Cappadoce ; il exhortait même ses princes subordonnés à se joindre pour soulever une révolte dans le même but. » Amram enferme sa famille dans la forteresse de Taouš pour pouvoir agir plus librement.

Le prince des princes du pays de Cappadoce n'est autre que le fameux Jean Kourkouas, qui en qualité de domestique des scholes avait conduit l'armée byzantine contre la ville de Dovin. La mention du général byzantin est une preuve qu'il y eut vraiment un siège de Dovin et que ce siège de 921 n'est pas à confondre avec celui de l'an 927-928, dont parlent les sources arabes. Amram voulait apparemment profiter de la présence des troupes byzantines pour venger l'émir arabe. Jean Catholicos a déformé l'intention de ce prince en lui attribuant l'absurde idée de passer sous l'autorité du stratège de la Cappadoce.

Ašot se porta contre le rebelle en Otène. Sa situation était critique. Il se vit seul, quitté par tout le monde, sauf quelques gens de peu de valeur. Il était obligé d'aller chercher du secours dans la lointaine Abkhazie. Avec des troupes qu'il reçut, il revint attaquer Amram. Celui-ci se cacha dans les montagnes. Ašot en le poursuivant tomba dans un marécage boisé, d'où il ne put sortir. Ses troupes, désespérées, manquant de vivres et d'eau potable, entrèrent en contact avec l'ennemi pour lui livrer Ašot. Le roi, instruit du complot, réunit ses fidèles et, avec une audace peu ordinaire, réussit, dans la nuit, à franchir les lignes ennemies. Il se sauva dans la forteresse voisine dite Kakʿavakʿar (= la pierre des perdrix).

(1) Asolik, III, ch. 6, place cette campagne à la deuxième année de Lécapène, donc, en 921.

L'ARCHEVÊQUE THÉOPHYLACTE ET LE TARONITE

Dans la correspondance de l'archevêque de Bulgarie Théophylacte nous trouvons quatre lettres, dont deux sont adressées à Grégoire Taronite : *Τῷ Ταρωνίτῃ κυρίῳ Γρηγορίῳ*, une autre, au proèdre Grégoire Taronite : *Τῷ Ταρωνίτῃ προέδρῳ κυρίῳ Γρηγορίῳ*, et une dernière, au duc de Scopie, Taronitopoulos : *Τῷ Ταρωνιτοπούλῳ τῷ δουκὶ Σκοπίων* (1).

Les lettres sont rédigées en un style assez personnel, chargé d'ornements rhétoriques, ce qui rend la pensée difficile à saisir ; et ce qu'on arrive à en dégager s'accorde mal avec les faits historiques qui semblent bien établis.

Dans la première lettre (2), Théophylacte (3) écrit à Grégoire qu'il mérite bien les louanges dont il le comble et qu'il a démontré par ses actions que ces louanges « ne sont pas les flatteries sophistiques d'un rhéteur, mais les chants d'une bouche qui sait bénir la vertu. » Il est heureux d'avoir appris, il y a peu de temps, la nouvelle surprenante que Grégoire a abaissé par ses victoires l'arrogance de deux peuples et renversé simultanément « la tour de la folie persane et la hauteur de la folie franque ». Tanesman (pour *τὰ Νεσμάν* du texte imprimé), qui avait l'habitude de molester les villes grecques entre le Tanaïs et le Palus Méotide, de même que la Colchide, la Petite Arménie et l'Arménie tout entière, sans

(1) La leçon du texte imprimé : *Τῷ Τορνωσοπούλῳ τῷ Δοκισκοπίων*, a été corrigée par Th. Uspenskij, *Obrazovanie vtorago Bolgarskago carstva*, p. 45.

(2) Migne, *P.G.*, t. CXXVI, *Lettre XXVI* Meurs., col. 409-416.

(3) Mme A. Leroy-Molinghen prépare une nouvelle édition avec traduction de la correspondance de Théophylacte et nous nous bornons à analyser le contenu des quatre lettres qui nous intéressent.

parler des Maryandènes, des Galates et des Cappadociens, se voit réfréné, ses mains étant coupées par le tranchant du glaive de Grégoire. L'impie Turc, vaincu, humilié, ne cherche que la paix, lui qui hier encore « rêvait d'anéantir à la fois la terre et la mer ». Il préfère maintenant à l'épée le pacte et à l'arc le caducée de paix.

Quant au « Franc au cou de fer, il est devenu plus souple que la cire tiède » et se prosterne devant le Taronite. Celui qui était habitué à dénigrer se trouve « maintenant humilié par les volontés du Taronite, au point de laisser à l'Empereur le plaisir de lui procurer sa rançon, à cet Empereur qui est prêt à payer n'importe quelle somme pour avoir comme esclave acheté l'homme qui s'imaginait être le libérateur de tout l'Orient et dont la prétention allait si loin qu'il ne se serait pas même contenté de la première place après l'Empereur ».

Pour tout cela, Théophylacte remercie le Taronite et croit que « lui seront reconnaissants tous ceux qui portent le nom de chrétiens et à qui est chère la prospérité de l'Empire Romain ». Il est sûr que l'Empereur le récompensera avec sa générosité habituelle : le souverain sait choisir les hommes et a pleine confiance en Grégoire.

L'archevêque termine en regrettant que le cadre de sa lettre ne lui permette pas de s'arrêter plus longuement sur les exploits de Grégoire et de donner pleine carrière à l'éloquence pour en faire l'éloge.

La seconde lettre (1) a été écrite à Grégoire à l'occasion de son retour de la Colchide. C'est un événement qui lui cause à la fois de la joie et du chagrin ; de la joie, parce qu'il l'aura plus près de lui et que la capitale sera ranimée par « le printemps de sa présence après l'hiver de son absence », de même que l'Empereur aura en lui un gardien vigilant, un ami dévoué et un conseiller fidèle. D'autre part, le chagrin vient à l'archevêque lorsqu'il pense au sort des villes du Pont qui, après le départ de Grégoire, tomberont dans le chaos, reviendront à l'état où elles étaient avant le gouvernement de Grégoire et où régnaient des maux et des troubles difficiles

(1) Migne, *P.G.*, t.CXXVI, *Lettre XXXVII* Meurs., col.437-440.

à apaiser. Après le bonheur du temps de Grégoire, le malheur qui s'abattra sur le reste du Pont, sera, certes, plus sensible. C'est d'autant plus pénible que l'auteur ne voit personne qui puisse remplacer Grégoire. Il admire son talent militaire, sa tempérance enviable même pour les moines du désert et sa considération pour le clergé. La capitale sera heureuse de jouir de la société d'un tel homme ; l'archevêque croit que lui-même plus que tout autre est digne d'en jouir et lui demande de lui écrire plus souvent de bonnes et agréables nouvelles. « Lorsque j'apprends, dit-il, quelque chose de toi, je le reçois véritablement comme la terre brûlée reçoit la pluie ». Pour le moment, il est soulagé par les récits d'un certain Théodose qui jouit de son hospitalité et lui raconte les exploits de Grégoire.

Grégoire Taronite apparaît chez Théophylacte dans une lumière toute nouvelle. Tanesman est le Danišmand, l'émir de Sebaste et du pays d'alentour. « Le Turc » et « le Franc » sont donc Danišmand et Bohémond. L'archevêque d'Ochrida attribue à Grégoire des succès militaires sur ces deux personnages et croit qu'il a joué un certain rôle dans le rachat de Bohémond.

On sait que Danišmand ayant attaqué la ville de Mélitène, Gabriel, prince arménien de la ville, fut obligé de demander du secours à Bohémond, prince d'Antioche. Lorsque Danišmand apprit que Bohémond marchait contre lui, il leva le siège de Mélitène et alla à la rencontre de l'ennemi. La bataille s'engagea près de Maraš, où Bohémond, battu, fut fait prisonnier avec son neveu Richard. D'après Michel le Syrien, le lieu de la bataille s'appelait Gafina.

L'année suivante Danišmand remporta, près de Gangres, une victoire sur les Croisés, commandés par Raymond, comte de Toulouse et de Saint-Gilles. En 1102, le même émir, toujours allié avec l'émir de Rum, Kiliğ-Arslan, mit en déroute près d'Iconium, l'armée de Guillaume, comte de Nevers. En cette même année encore, une troisième armée conduite par Guillaume, comte de Poitiers (1), fut vaincue et dispersée, toujours dans les environs d'Iconium.

(1) MATTHIEU D'ÉDESSE, ch. 172, l'appelle Poitevin et dit que l'Em-

En 1103, après deux ans de prison, Bohémond fut remis en liberté. Albert d'Aix raconte que l'empereur Alexis, qui n'aimait guère Bohémond, mais le redoutait, décida de l'avoir entre ses mains et demanda à Ḋanišmand de le lui livrer moyennant une rançon de deux cent soixante mille pièces d'or. Kiliğ-Arslan réclama à Danišmand, son allié, une partie de la somme, et ayant essuyé un refus, il rompit avec lui et se mit à ravager ses terres. Battu à plusieurs reprises, Danišmand perdit courage et se rendit au désir de son prisonnier, qui lui demandait de le délivrer pour une rançon plus modeste qu'il s'engageait à solliciter lui-même, et qui lui proposait de tourner ensuite leurs armes contre Kiliğ-Arslan et l'empereur Alexis (1).

D'autre part, l'historien arménien Matthieu affirme que Bohémond doit sa rançon à Basile Goł, prince arménien de la région de Kesun. C'est lui qui négocia avec Danišmand le rachat du prisonnier au prix de cent mille pièces d'or. Basile en paya dix mille et comme le prince d'Antioche Tancrède, neveu de Bohémond renonçait à ses engagements, il fut obligé de procurer la somme entière. Basile fit d'ailleurs d'autres dépenses encore pour offrir des cadeaux au prisonnier délivré et à ses compagnons. Bohémond se reconnut fils adoptif de Basile, et se rendit à Antioche. D'après le même historien, l'empereur Alexis paya rançon pour le neveu de Bohémond, Richard (2).

Le récit de Matthieu est préférable à celui d'Albert. En effet, Danišmand s'était brouillé avec son allié Kiliğ-Arslan pour n'avoir pas voulu lui céder une partie de la somme des 260 000 pièces d'or. Il est surprenant que le même prince se contente de la somme réduite à cent mille pièces d'or que lui promettait Bohémond. Si Danišmand était si modéré, pourquoi n'a-t-il pas voulu partager avec son allié la somme de 260 000 pièces d'or et garder son amitié ? Dans ce cas, il aurait

pereur l'accueillit avec honneur et fit pour lui un *potrom* coûteux. L'éditeur arménien, non plus que le traducteur français n'ont pas compris ce mot qui est une transcription vulgaire d'*hippodrome*, ou plutôt de *ἱπποδρομία*, « course de chars ».

(1) ALBERT d'AIX, p. 610.

(2) MATTHIEU D'ÉDESSE, ch. 178 (p. 294, Ējmiacin, 1898).

tout de même reçu plus d'argent que ce que Bohémond lui proposait. Il semble que l'histoire de la rançon des 260 000 pièces d'or soit une pure légende. Peut-être l'Empereur avait-il eu l'intention de sauver Bohémond, mais il n'a, en fait, racheté que Richard.

L'archevêque Théophylacte complique encore la question en mettant en scène Grégoire Taronite. Il lui reconnaît le mérite d'avoir abattu *τὸν τῆς περσικῆς ἀπονοίας πύργον καὶ τὸ τῆς φραγγικῆς ἀπονοίας ὕψωμα.* Est-ce une exagération oratoire pour dire que Grégoire aurait tiré Bohémond de la prison de Danišmand? Pourtant, ni Albert ni Matthieu n'en font mention. Grégoire avait-il été chargé par l'Empereur de négocier avec Danišmand au sujet de Bohémond?

L'archevêque de Bulgarie, toutefois, s'est trompé s'il croit sérieusement que Grégoire avait mis à genoux l'émir turc ou que Bohémond s'était humilié pour implorer l'Empereur de le sauver. Albert d'Aix dit au contraire qu'il était hostile à son rachat par l'Empereur. Théophylacte n'est pas suffisamment informé de ce qui se passait dans le lointain Orient : ses notions sur l'étendue du pouvoir de Danišmand qu'il étend jusqu'au fleuve Tanaïs et au Palus Méotide, en sont la preuve.

Cependant, on ne peut aller jusqu'à imputer à Théophylacte une pure invention à dessein de complaire à son correspondant. Le moins qu'on puisse dire, c'est que Grégoire aurait participé à la négociation concernant la délivrance de Bohémond. Mais là aussi, on se heurte à une difficulté d'ordre chronologique. D'après le témoignage formel d'Anne Comnène, la nomination de Grégoire à Trébizonde et sa révolte se rapportent à l'indiction XII, *ἐπινεμήσεως περιιππευούσης δωδεκάτης,* donc à l'an 1103. Or, Bohémond avait été libéré contre rançon au printemps de l'année 1103, donc avant l'arrivée de Grégoire à Trébizonde (1).

(1) D'après les auteurs occidentaux, vers la Pâque, le 29 mars : *Gesta francorum* (=*Historiens des Croisades*, t. III) p. 564 ; GUILL. DE TYR (*ibidem*, I), x, 26 : circa veris initium ; ALBERT d'AIX, IX, 38 (*ibidem*, IV) p. 614. et *Chronique de l'histoire du Royaume de Jérusalem*, dans *Revue de l'Orient latin*, 1909, p. 73 sqq.

Comment alors Grégoire aurait-il pu intervenir de quelque façon que ce soit dans l'affaire de Bohémond?

D'autre part, si Grégoire, à peine arrivé à Trébizonde, s'est dressé contre l'Empereur, et a été ramené dans la capitale chargé de fers, comment expliquer les lettres si élogieuses de Théophylacte, et dont l'une est adressée à Grégoire alors qu'il se trouvait encore à Trébizonde et l'autre, après son retour dans la capitale? Dans la première, Grégoire est désigné comme un général victorieux, homme de grand mérite, qui est pour l'Empereur un *τεχνικώτατος ἰατρός*, un *κυβερνήτης* aux moments critiques. Il espère être récompensé par l'Empereur pour son *εὐβουλία καὶ γενναιότης*. La seconde lettre est rédigée dans le même sens : le retour de Grégoire y est considéré comme un malheur pour la Colchide et un bonheur pour la capitale et pour l'Empereur, qui aura en lui un *φρουρὸς ἄγρυπνος*, un *γνησιώτατος σύμβουλος* ; dès lors, l'Empereur peut dormir en toute tranquillité. Ce n'est certainement pas sur ce ton que l'on parle d'un dignitaire révolté. L'autorité de Théophylacte se trouve ici en conflit avec celle d'Anne Comnène. Si l'on veut concilier l'une et l'autre, il faut admettre que l'archevêque de Bulgarie y envisage un premier séjour de Grégoire à Trébizonde, antérieur à l'an 1103-1104 et peut-être en rapport avec la cause de Bohémond. Mais Anne Comnène ne confirme pas cette conjecture. Elle est muette même sur la captivité de Bohémond ce qui est d'autant plus frappant que la princesse écrivain, n'aime pas Bohémond et que sa situation humiliante dans la prison turque était de nature à alimenter sa haine.A l'occasion de la nomination de Grégoire à Trébizonde en 1103-1104, elle dit : *ὁ ἤδη ῥηθεὶς Γρηγόριος ἀποστασίαν πάλαι ὠδίνων* (1), tandis qu'on ne trouve nulle mention de Grégoire dans les chapitres antérieurs. La référence prouve qu'elle avait quelque chose à dire sur Grégoire, peut-être en rapport avec le sort de Bohémond, mais que, par distraction, elle a oublié de le raconter, à moins qu'on n'admette une lacune dans l'ouvrage de l'auteur ou, comme nous verrons, une confusion avec un autre Grégoire.

(1) Anne Comnène, XII, 7, p. 162.

Dans le texte imprimé, le prélat donne à Grégoire le titre de proèdre. Il lui écrit après un certain temps de silence. Mais ses sentiments n'ont pas changé envers Grégoire. Il est toujours pour lui l'homme « à l'âme invincible et à la vaillance incomparable », signes de l'équilibre du corps et de l'harmonie des dons spirituels. « Il possède une intelligence qui n'a pas besoin des bras et a des bras qui arrivent à faire même ce que l'intelligence n'oserait imaginer». L'archevêque voit dans la personne de Grégoire la preuve que la race humaine n'est ni vieille, ni caduque, ni incapable de produire des héros. Grégoire est aussi admirable par son talent militaire que par ses talents administratifs. Il est « le réceptacle de tout bien », il est un nouveau Prométhée pour éclairer les hommes. Ses succès dans tous les domaines ont prouvé aux barbares que la vertu des anciens Romains n'est pas morte en lui. Théophylacte lui demande de lui écrire, car par une seule lettre, il « couvrira d'or sa maison » (1).

Le titre de proèdre que porterait Grégoire nous avait fait croire, et c'était assez naturel, que cette lettre était postérieure aux deux premières, donc écrite après son retour de Trébizonde. L'éloge que l'archevêque fait de ses capacités administratives laisse entendre que Grégoire avait été chargé de quelque fonction civile à son retour de la Colchide. Cependant, à cette époque, Grégoire considéré comme révolté n'était plus en honneur. En fait, le problème est résolu par Mme Leroy-Molinghen (2).

Prenons ensuite connaissance de la quatrième et dernière lettre (3) de Théophylacte. Elle est adressée à Taronitopoulos, duc de Scopie, qui lui avait proposé par écrit un candidat pour un siège épiscopal vacant et n'avait pas reçu de réponse. On a rapporté à Taronitopoulos que Théophylacte a dédaigné de lui répondre. En réalité la lettre de Taronitopoulos n'avait pas été remise à l'archevêque. C'est le sujet de la lettre de Théophylacte où il se défend vivement contre les détracteurs qui l'ont calomnié auprès de son cor-

(1) MIGNE, *P.G.*, t. CXXVI, *Lettre IV* Meurs., col. 364-365.

(2) V. plus loin son article, pp. 589-592. Le manuscrit n'a pas ce titre de *πρόεδρος*, qui n'est qu'une fausse leçon.

(3) MIGNE, *P.G.*, t. CXXVI, *Lettre XIII* Lam., col. 524-525.

respondant. Il écrit entre autres que, jusqu'à présent, il n'a pas perdu la raison au point de ne pas connaître la haute situation de son ami, situation d'où « il domine tout » et insiste «par la prière de sa sainte mère» pour que des recherches soient faites afin d'établir à qui a été remis son message et s'il est vrai qu'il ne l'avait même pas jugé digne d'une réponse. En ce qui concerne la demande de Taronitopoulos, l'archevêque répond que tous les sièges sont actuellement occupés et qu'il n'y a que l'évêché de Bydine qui soit libre. Mais comme il croit que ce siège a besoin d'un bénéficiaire de haute culture, l'archevêque est obligé de repousser la sollicitation de son correspondant, et il lui fait comprendre qu'il ne convient pas d'accorder les charges divines par faveur!

Qui est ce Taronitopoulos? Le caractère peu élogieux de la lettre ne permet pas de l'identifier à Grégoire Taronite. L'archevêque y évoque la mémoire de la sainte mère de son correspondant, ce qui témoigne de la haute origine de sa mère et fait penser à Marie, sœur de l'empereur Alexis et épouse de Michel Taronite. Il s'agit,semble-t-il, de Jean, fils de Michel et cousin de Grégoire. En 1054, Jean se trouvait en Thrace, à Berrhoea. Il est probable qu'il ait été nommé ensuite duc de Scopie.

Dans une lettre adressée à un certain Serblias, *Ἰωάννῃ τῷ Σερβλίᾳ* (1), Théophylacte, revenant sur la question du siège de Bydine, écrit entre autres : *Ἐγὼ δὲ ὁ μάταιος καὶ ἄλλο σε ἠξίουν, τὸ ἐπειδ' ἂν τὸ περὶ τῶν Βυδίνων ψήφισμα γένηται, ἐμφανίσαι τοῦτο τῷ κύρῳ Γρηγορίῳ τῷ Ταρονείτῃ καὶ παρ' ἐκείνου πιττάκιον αἰτῆσαι πρὸς τὸν ἐν Βερροίᾳ διενεργοῦντα τὸ ποιητέον αὐτῷ ὑποτιθέμενον* : « Moi, humble, j'ai encore une demande à te faire. Lorsque la question de Bydine sera tranchée, fais-en part à Grégoire Taronite et demande-lui une lettre pour le gouverneur de Berrhoea avec des instructions sur ce qu'il faut faire? » (2)

La mention de Grégoire dans une question qui intéressait justement le Taronitopoulos pourrait engager à les identifier. Mais il faut bien s'en garder. D'abord, ainsi qu'il ressort

(1) Sur ce Serblias, cf. V. Laurent, *Les Bulles métriques dans la sigillographie byzantine*, dans *Ἑλληνικά*, t. VII (1934), p. 291.
(2) Migne, *P.G.*, t. CXXVI, *Lettre VIII* Fin., col. 321

de la lettre, Grégoire habitait la capitale, tandis que Taronitopoulos exerçait la charge de duc à Scopie. De plus, si Taronitopoulos était le même que Grégoire, il serait tout à fait invraisemblable que Théophylacte après avoir rejeté la compétence de Taronitopoulos dans la question de Bydine crût ensuite possible de recourir à l'autorité de Grégoire où de le recommander. Aussi y a-t-il plus de chances que Taronitopoulos soit Jean, cousin de Grégoire.

Jean Serblias est mentionné en 1094 comme secrétaire de l'Empereur. *Ἰωάννης βασιλικὸς νοτάριος τοῦ σεκρέτου τοῦ γενικοῦ ὁ Σερβλίας.* Il semble que ce soit le même qui fut chargé sous Constantin Monomaque († 1054) du recensement de l'Ibérie et qui licencia en même temps l'armée indigène pour remplacer le service militaire par une taxation (1).

Le gouverneur de Berrhoea à qui Serblias devait envoyer la lettre de recommandation de Grégoire de Taronite n'est autre que Constantin, fils de Sebastocrator et destinataire d'une lettre de Théophylacte : *Κωνσταντίνῳ τῷ σεβαστῷ καὶ δουκὶ Βερροίας, τῷ υἱῷ τοῦ σεβαστοκράτορος* (2).

Sebastocrator est le titre d'Isaac, frère de l'empereur Alexis ; Constantin est l'un de ses fils. Deux autres fils, Jean et Alexis, ont gouverné successivement le duché de Dyrrachium. Avant Jean, le duc de Dyrrachium était Jean Doukas, beau-frère de l'Empereur. Il y avait été nommé lors de la reprise de Dyrrachium en 1085. D'après Anne Comnène,il exerça cette fonction durant onze ans, donc jusqu'à l'an 1096. Cela ne se justifie pas, car le même auteur nous apprend qu'en 1091 le duché de Dyrrachium était occupé par Jean Comnène. La princesse écrivain raconte un épisode où la fidélité de Jean, gouverneur de Dyrrachium, est mise en cause. Seule, l'intervention de son père Isaac aurait sauvé le coupable du châtiment. L'archevêque de Bulgarie a dans cette histoire, un rôle peu flatteur. L'Empereur marchait contre Bodin, roi des Serbes et, arrivé à Andrinople, il reçut une

(1) CÉDRÉNUS, II, p. 608 ; ZACHARIAE VON LINGENTHAL, *Jus graeco-romanum*, I, p. 338, ed. 1931 ; KEKAUMENOS, *Strategikon*, § 50, se plaint des mesures prises par Serblias, qu'il considère, ruineuses pour l'Europe.

(2) MIGNE, *P.G.*, t. CXXVI, *Lettre LXVIII* Meurs., col. 488-489.

lettre de l'archevêque où Jean était accusé de trahison : *καὶ γράμματα δεξάμενος τοῦ τηνικαῦτα ἀρχιεπισκόπου Βουλγαρίας χρηματίζοντος περὶ τοῦ δουκὸς Δυρραχίου Ἰωάννου τοῦ υἱοῦ τοῦ σεβαστοκράτορος διαβεβαιούμενα ἀποστασίαν ἐκεῖνον ὠδίνειν* (1).

L'archevêque en question est Théophylacte. Les lettres qu'il a écrites au Sébastocrator, c'est-à-dire à Jean Comnène, sont nécessairement antérieures à la date de l'incident. Jean Comnène avait à Dyrrachium succédé à Jean Doukas, et comme celui-ci avait été révoqué par Alexis, et envoyé contre Zachas en 1092, la nomination de Jean Comnène au poste de Dyrrachium remonte à 1091 ou 1092 (2). Il est probable qu'en même temps, donc en 1091-1092, son frère Constantin avait été nommé à Berrhoea. Son autre frère Alexis est mentionné comme duc de Dyrrachium en 1106 (3).

Théophylacte a écrit au sujet de l'évêché de Bydine, à Serblias, évidemment en tant que secrétaire de l'Empereur. Il l'était en 1094. Le duc de Berrhoea, d'après nous Constantin Comnène, dont il est question dans la lettre de Théophylacte à Serblias, avait été nommé à ce poste en 1091-1092. Les instructions qu'il demandait pour Constantin étaient, semble-t-il, nécessaires parce que Constantin, à peine arrivé à son poste, n'avait pas encore assez de connaissance des affaires. On peut donc admettre avec quelque vraisemblance que la lettre à Serblias se place vers 1091-1092.

A cette époque, Grégoire Taronite bénéficiait d'une haute situation à la cour, et celle de son cousin Jean (= Taronitopoulos) n'était probablement guère inférieure. Après la conjuration de l'an 1093 contre l'empereur Alexis, dont Michel Taronite était accusé d'être complice, son fils Jean évita la disgrâce, ce qui prouve que la culpabilité de son père n'était pas fondée malgré le récit d'Anne Comnène.

La lettre de Théophylacte à Grégoire Taronite au moment de son retour de la Colchide éveille une défiance analogue à l'égard de ce que la princesse historien relate au sujet de sa révolte. Déjà Fallmerayer avait identifié le révolté avec

(1) Anne Comnène, VIII, 7, p. 412.
(2) Id., VII, 8, p. 367 ; IX, 1, p. 425.
(3) Id., XII, 4, p. 148.

Grégoire Gabras et non pas avec Grégoire Taronite (1). Semblablement, Mme G. Buckler, auteur d'une monographie sur Anne Comnène, a récemment émis l'avis qu'Anne Comnène a confondu Grégoire Gabras avec Grégoire Taronite(2). Dans ce cas, la citation : *ὁ ἤδη ῥηθεὶς Γρηγόριος*, etc.... serait conforme à l'état des choses.

Cependant, le témoignage d'Anne est formel. Elle connaissait personnellement le Taronite qui était l'ami de son mari Bryenne. Nous avons vu que Bryenne était même intervenu pour adoucir le sort de Grégoire lorsqu'il était en prison. Si l'on ne veut pas adhérer à l'opinion qu'il y a une confusion fâcheuse entre Gabras et Taronite, il faut admettre que la sédition de Grégoire Taronite n'a pas été aussi grave que le représente la fille de l'Empereur. Alexis, usurpateur, tremblait pour sa couronne et chez lui la défiance comme moyen de sécurité était érigée en système. Il ne voyait partout que des intrigues, des perfidies, des complots. Ajoutez à cela l'avarice, qui le poussait à chercher des victimes pour s'emparer de leurs biens sous prétexte de trahison. Anne Comnène a raconté dans son œuvre plus de quinze incidents où la vie de son père aurait été menacée. En bonne fille, elle aime a mettre en valeur les succès de son père aussi bien qu'à exagérer les dangers qu'il avait courus. La plupart de ces quinze conjurations sont imaginaires et tendancieuses : elles ont pour but de manifester la clémence et l'humanité de l'Empereur son père. Le cas de Grégoire n'a pas d'autre caractère, s'il est resté, comme l'atteste Théophylacte, ami fidèle et conseiller de l'Empereur. Par ailleurs, Anne Comnène avoue elle-même que son père combla Grégoire de plus d'honneurs qu'avant l'accusation. Cependant, même avec cette hypothèse, on n'arrive pas à résoudre le principal problème posé par les lettres de Théophylacte, à savoir : quand et comment Grégoire aurait-il renversé les deux citadelles, le Turc et le Franc, s'il a été nommé à Trébizonde à l'indiction XII = septembre 1103 — septembre 1104, donc après la mise en liberté de Bohémond, le 29 mars 1103 ? Grégoire avait-il fait un premier séjour en Colchide et à quel titre ? Les conjonctures politiques du

(1) Fallmerayer, *Geschichte des Kaisertums von Trapezunt*, p. 16.
(2) Buckler. *Anna Comnena*, p. 254.

moment ne permettent guère de penser à un conflit armé avec Danišmand. Kiliğ-Arslan et Danišmand se sentaient, à cette époque, maîtres absolus sur un vaste territoire s'étendant de Nicée à Mélitène. En 1101, ils avaient pris Mélitène et capturé Bohémond et Richard : l'année suivante ils avaient battu, à trois reprises, l'armée des Croisés. Seulement, au début de 1103, leur amitié se flétrit à cause de la rançon de Bohémond. Ajoutons encore que la politique d'Alexis tendait alors à ménager les bonnes dispositions de Kiliğ-Arslan pour pouvoir, en cas de besoin, employer ses forces contre les Croisés. Dans ces conditions il ne pourrait être question d'une hostilité contre Kiliğ-Arslan ni contre son allié Danišmand. Si Grégoire avait été envoyé en Colchide avant la libération de Bohémond, cela ne pouvait être qu'en qualité de duc du pays. En effet, ce que Théophylacte lui attribue caractérise la compétence du duc, chef militaire de la province. Comme tel, Grégoire a mis fin aux dévastations de Danišmand, il a assuré la paix en Colchide, l'ayant gardée à l'écart du tourbillon des années 1101-1103. Il a vu l'humiliation de Bohémond par Danišmand, y a peut-être contribué secrètement, il a vu Danišmand refréné par Kiliğ-Arslan, peut-être à son instigation ; il est intervenu pour racheter « l'orgueilleux libérateur de l'Orient ». Ce sont évidemment des mérites assez appréciables pour que, rapportés à Ochrida par Grégoire ou par son messager Théodose dans une forme exagérée, elles eussent alimenté le talent rhétorique, animé la plume dithyrambique de Théophylacte. Cela nous amène à la thèse que Grégoire avait été nommé duc de Trébizonde avant l'indiction XII, et qu'il avait pour successeur Grégoire Gabras, nommé à l'indiction XII et fauteur de la révolte. C'est lui *ὁ ἤδη ῥηθεὶς Γρηγόριος ἀποστασίαν πάλαι ὠδίνων*. Si le Taronite avait été anciennement compromis d'une façon ou d'une autre, l'archevêque d'Ochrida, homme pratique, aurait assurément évité de correspondre avec lui. Anne Comnène a donc confondu les deux personnages : c'est une page instructive pour la critique de l'œuvre d'Anne Comnène (1)

(1) Ces considérations gardent leur valeur, même s'il est avéré, depuis le rétablissement de la vraie leçon par Mme Leroy-Molinghen que la *Lettre IV* Meurs. n'est pas postérieure à l'an 1103.

TORNIK LE MOINE

Les renseignements qu'on possède de diverses sources sur le fameux ex-général T'ornik ne sont pas de la même valeur. T'ornik et David Curopalate tiennent une place dans l'histoire grâce au service qu'ils ont rendu, en un moment critique, à l'Empire. Les auteurs byzantins en connaissent peu de chose, et ce qui nous est connu par d'autres sources n'est pas exempt d'éléments fort discutables.

Il serait opportun de reprendre la question pour préciser le caractère de l'intervention de David et surtout le rôle qu'y joua le moine T'ornik.

David Curopalate, prince d'Ibérie, a été gagné à la cause de Bardas Phocas, pendant la révolte de Bardas Skléros. Ce dernier s'avançait hardiment vers la capitale, après avoir battu l'armée impériale en deux batailles, à Lapara dans le Lykandos et dans une localité appelée Rhageiae, où il avait fait prisonnier le général en chef de l'armée, Léon protovestiaire, avec tué le général Pierre Phocas. C'est alors que l'empereur Basile rappelle Bardas Phocas du couvent où il était relégué depuis des années et l'envoie contre le rebelle.

Le rapport de Cédrénus sur les opérations militaires du nouveau commandant est le plus détaillé, mais non le meilleur. D'après lui, Bardas Phocas arrive à Césarée ; de là, il se rend à Amorium où il livre une première bataille à Skléros, essuie une défaite, et se retire à Charsianon. Skléros suit ses traces et vient camper à Basilica Therma. La bataille est engagée, et c'est encore Skléros qui la gagne. Phocas, désespéré, se hâte vers l'Ibérie pour demander de l'aide à David Curopalate. Il revient avec des renforts ibériens et se déploie dans la plaine de « Pankaleia, près du fleuve Halys ». Pour la troisième fois il tente la fortune, mais dès le premier choc son armée se replie, prête à tourner le dos. A ce moment, Phocas s'avance et lance un défi à Skléros. Les deux héros

se mesurent en un duel acharné : Skléros, battu, prend la fuite et cherche refuge à la cour de Bagdad (1).

Le récit de Cédrénus, pour être très circonstancié, n'en est pas moins douteux. L'itinéraire, si inconséquent, qu'il attribue à Bardas Phocas, fait déjà croire que l'historien a embrouillé quelque chose.

En effet, nous savons par le témoignage de Léon Diacre que Pankaleia se trouvait près d'Amorium et non pas sur l'Halys, *τῷ 'Αμορίῳ προσέγγιον* (2). C'est dire que la bataille de Pankaleia est la même que celle d'Amorium. Yahya le confirme ; il connaît bien la bataille de Bnkāli, il en donne la date, le 19 juin 978, et il ne la tient pas pour la dernière. La rencontre décisive suivit le 24 mars 979 et finit par la défaite et la fuite de Skléros (3).

Cédrénus, donc, s'est trompé en dédoublant une des batailles engagées entre les deux camps. Une coïncidence significative : à Amorium, la bataille se termine, selon Cédrénus, par un combat singulier entre Bardas Phocas et Constantin Gabras, un des généraux de Bardas Skléros, combat dont Phocas sort vainqueur et où Gabras perd la vie. A Pankaleia, le même spectacle se déroule, mais cette fois les lutteurs sont Phocas et Skléros, et le triomphateur est le même Phocas. Ce sont évidemment deux versions du même sujet : en somme, les deux batailles se réduisent à une. Cédrénus a utilisé, semble-t-il, des chants populaires où les choses se racontaient différemment, ou bien il a inventé le second duel pour démontrer que le mérite d'avoir triomphé sur un ennemi si redoutable revient exclusivement à la valeur personnelle de Phocas, et non pas au secours du Curopalate.

De toute façon, il est hors de doute que la dernière bataille a eu lieu à Basilica Therma et non pas à Pankaleia. L'inscription géorgienne sur le mur du couvent de Zarzma le confirme en constatant que Skléros a été battu dans la *Xarsana* (= Charsiane) à l'endroit dit Sarven (4), c'est-à-dire Aqua Sa-

(1) Cédrénus, II, pp. 422-432 (éd. Bonn).

(2) Léon Diacre, p. 170 (éd. Bonn).

(3) Yahyā = Rosen, *Basile Bulgaroctone* (en russe), p. 3.

(4) Takaïšvili, *Zarmskij monastir* (*Sbornik materialov dlja opisanija mĕstnostej i plemen Kavkaza*), XXXV (1905), p. 19.

ravena, identique à Basilica Therma. C'est à cette bataille que les troupes envoyées par David Curopalate décident de l'issue de la guerre civile le 24 mars 979.

L'intervention de David n'est pas connue de Léon Diacre ni de Yahyā. D'après Cédrénus, David est intervenu sur la demande personnelle de Bardas Phocas : il s'est rendu auprès de David, *διὰ ταχέων ἄνεισιν εἰς τὴν Ἰβηρίαν, καὶ Δαβὶδ τῷ τῶν Ἰβήρων ἄρχοντι προσελθὼν εἰς ἐπικουρίαν ᾔτει στρατόν.* David a acquiescé à sa demande, étant lié avec lui d'amitié depuis qu'il était duc de Chaldia, *ἐπεφιλίωτο γὰρ τῷ Φωκᾷ ἐξ οὗ δοὺξ ἦν ἐν Χαλδίᾳ* (1). Nous savons que Bardas, occupait réellement le poste de duc de Chaldia et de Colonia, lorsqu'il fut révoqué par l'empereur Tzimiscès et exilé à Amasie (2). C'est assurément en qualité du duc de Chaldia qu'il était chargé de la campagne contre Melazgerd en 968 (3). Sa nomination en Chaldia est donc antérieure à cette date. Remarquons en passant que la *Chronique Géorgienne* tient David Curopalate pour fils d'Adarnasé, mort en 983, et donc compte son règne à partir de cette date. Cela ne se justifie pas. David ne peut être le fils de cet Adarnasé, puisqu'il régnait dès avant 968.

La même *Chronique* prétend que l'appel à David émanait de l'empereur Basile lui-même et non pas de Bardas Phocas, et fait connaître les circonstances dans lesquelles l'appel et le secours eurent lieu. On connaît maintenant la source d'où la *Chronique* a emprunté des informations. C'est la *Vie des SS. Jean et Euthyme,* aujourd'hui accessible au monde savant grâce à la traduction latine, faite par le P. Peeters (4). Voici ce qu'on y lit.

Jean était l'un des vassaux de David Curopalate. Il se retire du monde dans un couvent, dit Quatre Églises. Ce couvent est situé sur la rive gauche de Čorox (= Acampsis) près de Pertekrek, et est connu actuellement chez les Turcs

(1) Cédrénus, II, p. 431.
(2) Idem., II, p. 379.
(3) Asołik, *livre,* III, ch. 8.
(4) *Analecta Bollandiana,* t. XXXVI-XXXVII ; voir aussi la traduction française dans *Irénikon,* t. VI (1929), nov.-déc. et t. VII (1930), janv.-févr.

sous le nom de Dört-Kilisé (= Quatre Églises). Jean se rend ensuite au monastère du mont Olympe. A cette époque, l'Empereur grec cède à David le pays d'en haut et réclame des otages. Les beaux-frères de Jean lui livrent en otage Euthyme, fils de Jean. Ce dernier est obligé d'aller à la capitale pour délivrer son fils. Par l'intermédiaire de son beau-père Abuharb, homme en vue à la cour, l'Empereur accueille favorablement Jean et donne suite à sa demande. Jean retourne avec son fils Euthyme au mont Olympe. De là, il va, toujours avec Euthyme, à la Sainte Montagne. Il y reste deux ans comme cuisinier dans la laure de S. Athanase.

« Vers cette époque », le grand Tʿornik se fait moine « dans sa patrie » et va rejoindre son ami Jean à l'Olympe ; mais ne l'ayant pas trouvé là, il se rend à la Sainte-Montagne.

« A cette époque » éclate la révolte de Bardas Skléros. Les Empereurs (Basile et Constantin) et l'Impératrice mère, enfermés dans leur résidence, ne savaient que faire, et seul David Curopalate leur paraissait capable de les sortir d'embarras. Mais comment envoyer le message à David, les routes étant occupées par les rebelles? On se souvient alors de Jean et de Tʿornik qui résidaient à la laure de S. Athanase. On les rappelle à la cour. A cause de la minorité de Basile et de Constantin, le gouvernement se trouvait effectivement entre les mains de l'impératrice et du parakimomenos. Jean et Tʿornik arrivent. Basile et Constantin, sur l'ordre de leur mère, se jettent aux pieds de Jean ; la mère lui dit : « Père saint, tout ce que tu feras pour ces orphelins, Dieu en récompensera ton âme ». Tʿornik consent à contre-cœur. Chargé « des lettres suppliantes », il se met en route vers David. Le Curopalate promet d'envoyer des troupes sous le commandement de Tʿornik lui-même. Tʿornik informe la cour des résultats heureux de sa mission. David en fait autant. Il est convenu que les Empereurs cèderaient à David la région d'en haut du pays grec en possession viagère, et Tʿornik prendrait pour lui les dépouilles de l'ennemi vaincu. La convention est faite par lettre.

Après celà, David met sous le commandement de Tʿornik douze mille cavaliers et l'envoie contre le rebelle. Tʿornik parvient à écraser Skléros et le poursuit jusqu'à la Perse. David le félicite chaleureusement. Tʿornik se rend ensuite

auprès des Empereurs, qui l'accueillent avec tous les honneurs dus au vainqueur ; ensuite, Tʿornik retourne à la Sainte-Montagne.

Il faut se garder d'exagérer l'importance historique de ce récit. Le manque de dates plus ou moins précises est déjà un mauvais signe. L'auteur du récit ignore quand et dans quelles conditions, Jean, Euthyme et Tʿornik se sont rendus à la Sainte-Montagne. Il a une notion vague et confuse de l'affaire de l'otage : il la met en rapport avec l'offre territoriale, tandis que plus loin il dit que l'offre territoriale a été faite à propos et en récompense du secours militaire de David. Il existe une autre version de la *Vie des SS. Jean et Euthyme* ; et là, il n'est pas question d'otage. Jean, originaire de Tao (= Taykʿ), accepte l'habit monastique et part pour l'Athos, laissant son fils Euthyme aux soins de ses grand-mère et grand-père. Ce dernier emmène Euthyme à Constantinople, à la cour de l'empereur Nicéphore. Jean, averti de l'arrivée de son fils, vient le chercher à la capitale. Le grand-père s'oppose, ne désirant pas se de séparer de l'enfant ; l'empereur intervient et propose de laisser choisir l'enfant. L'enfant choisit son père et va avec lui à la Sainte-Montagne (1).

D'après cette version, Euthyme n'est pas allé à Constantinople comme otage. Il a accompagné son père au mont Olympe, ainsi que le fait connaître le mémorial d'un manuscrit, et là, il s'est consacré aux travaux littéraires en 977-978. La question de l'otage nous ramène à l'an 991, comme nous verrons plus loin : elle n'a aucun rapport avec Euthyme.

La *Vie des SS. Jean et Euthyme* place la mort d'Euthyme l'an 1028, à l'âge de 65 ans ; donc sa naissance eut lieu en 963. Cependant en 977-978, Euthyme était déjà en âge de faire des traductions au mont Olympe. Ces erreurs ne sont pas certes en faveur de l'autorité de notre document.

Les renseignements qu'il fournit sur Tʿornik ne sont pas moins discutables. Tʿornik, d'après ce document, devenu moi-

(1) Cette version se trouve dans le *Synaxaire* n° 222 du Musée Ecclésiastique de Tiflis. Janašvili en a donné un compte-rendu dans le *Sbornik materialov ... Kavkaza*, t. XXX, p. 158, où il date le synaxaire du xiᵉ siècle. On n'est pas sûr si le nom de l'empereur est indiqué dans le manuscrit, ou si c'est Janašvili qui l'a ajouté.

ne dans son pays, fait un voyage au mont Olympe et puis passe à l'Athos. La date de ces déplacements n'est pas indiquée. Toutefois, elle doit être antérieure à l'an 978, puisque cette année-là, après la bataille de Pankaleia, le 19 juin 978, T'ornik fut chargé de solliciter le secours de David Curopalate. Cependant les manuscrits portant le nom de T'ornik indiquent dans leurs mémoriaux qu'il se trouvait encore à Oški en Tayk' en 977 et 978 (1). L'un de ces mémoriaux mentionne avec éloge T'ornik. L'auteur en est le scribe David, qui, en copiant un manuscrit de l'an 977, a élargi le mémorial de son original en y insérant une note intéressante sur Tornik. Jean Tornik est devenu Jean Syncelle. Il a renoncé à la grandeur terrestre, et au moment où il était au faîte de son éclat et en pleine faveur auprès des saints Empereurs, il a abandonné la carrière militaire pour revêtir l'habit monacal. La renommée et la faveur impériale lui étaient assurées par le service qu'il avait rendu ; il était allé auprès de David Curopalate et, sur son ordre, il avait écrasé le méchant adversaire des saints empereurs. Le scribe David ne dit pas que T'ornik séjournait à cette époque à l'Athos, ni qu'il était délégué par les Empereurs auprès du Curopalate. Il n'y est pas non plus question de l'Impératrice ni du parakimomène. Au moment où le copiste rédigeait sa note, Jean Tornik avait été honoré du titre de Syncelle, évidemment en récompense de son exploit contre Skléros.

La note précieuse du scribe David constitue la base de ce qu'on lit dans la *Vie des SS. Jean et Euthyme* sur T'ornik. L'auteur de ce dernier ouvrage n'a pas ici d'autres sources, à notre avis, que des colophons de manuscrits. Il a ajouté quelques détails, mais nettement de son inspiration. Telle, la scène où les jeunes Empereurs se jettent aux pieds de Jean et de T'ornik, ou encore l'imploration de l'Impératrice et du parakimomène — créations d'un esprit naïf, dépourvu de toutes notions sur le protocole de la cour impériale. Ces éléments accessoires manquent dans la notice de David, ce qui le rapproche de Cédrénus en ceci que ce n'est pas la cour byzantine

(1) Pour les mémoriaux cités ici et plus loin, voir l'article qui suit : *La famille de T'ornik.*

qui s'est adressée à David Curopalate, mais Bardas Phocas, de son initiative personnelle. A cette époque T'ornik, devenu moine, séjournait dans le couvent d'Oški. Bardas le tire du couvent et l'envoie auprès de David Curopalate. Après la bataille du 24 mars 979, le moine général quitte « la grandeur terrestre » pour aller s'installer à l'Athos : Jean T'ornik devient Jean Syncelle.

Une confusion fâcheuse s'est produite dans la tradition géorgienne. Bardas Phocas avait comploté contre l'empereur Tzimiscès, et était banni à Amasie. Homme factieux, il s'enfuit de sa retraite et tenta de nouveau de provoquer une révolte. Tzimiscès lui fit prendre l'habit et se retirer dans l'île de Chios, *μόνον δὲ γενόμενον κληρικὸν ἐν τῇ νήσῳ Χίῳ ὑπερορίζει ὁ βασιλεύς* (1).

Lorsque Bardas Skléros, triomphant des généraux de l'Empereur, menaça la capitale, on se souvint du fameux reclus de l'île de Chios, on le fit sortir du cloître et on l'envoya à la tête de l'armée contre le rebelle. L'idée de mettre aux prises deux adversaires, Phocas et Skléros, venait du célèbre parakimomène Basile, surnommé Peteinos (= Oiseau). Il avait successivement, et avec la même fidélité, servi quatre empereurs, Constantin Porphyrogénète, Romain, Nicéphore et Jean, et il dirigeait alors les premiers pas du jeune empereur Basile : *Ὁ δὲ παρακοιμώμενος*, dit l'historien, *τοῖς ὅλοις ἀπορηθεὶς (ἤδη γὰρ ὁ Σκληρὸς ἐπλησίαζε τῇ βασιλίδι) μίαν ἐγνώκει βοήθειαν ἀποχρῶσαν, Βάρδαν τὸν Φωκᾶν μεταπέμψασθαι τῆς ὑπερορίας, μόνον ἀξιόμαχον οἰηθεὶς τοῦτον ἀντίπαλον ἔσεσθαι τῷ Σκληρῷ* (2).

La tradition géorgienne, pour autant qu'elle soit reproduite dans le *Vie des SS. Jean et Euthyme*, ne connaît pas ce fait capital. L'honneur de la victoire sur Skléros y est attribué à T'ornik seul. Le général byzantin a été assimilé à T'ornik, et pour ainsi dire absorbé par lui en raison de deux faits analogues, deux appels, l'un, lancé par la cour impériale au moine Bardas Phocas, l'autre, par ce dernier, au moine T'ornik. Le document géorgien a retenu un détail curieux

(1) Cédrénus, II, p. 392.
(2) Idem, II, p. 429.

à cet égard. Il connaît le rôle que le parakimomène a joué dans l'appel de Bardas, mais ici aussi il a confondu Bardas avec T'ornik : le parakimomène, avec la reine-mère, supplie le moine Tornik de protéger les orphelins impériaux contre le rebelle.

La fusion des deux figures s'est produite de bonne heure. L'historien arménien Asołik connaît l'aventure de T'ornik dans une version où l'image de Bardas n'est pas encore effacée totalement. D'après cette version, l'empereur Basile fait sortir *de prison* Bardas Phocas, que Kiwr-Žean (= Kyr Jean Tzimiscès) avait jeté dans une île, et l'envoie combattre Skléros. Asołik ignore que Bardas Phocas portait à ce moment l'habit monacal, tandis qu'il connaît T'ornik comme un moine de la Sainte Montagne d'où Basile le tire pour l'envoyer auprès de David. Il atteste aussi que Basile promet au Curopalate les pays « Xaltoyarič avec le Kłesur, Čormayri, Karin, Basean, le château de Sevuk dans la Mardałi, Hark' et Apahunik, et qu'il les donna en effet ».

Le témoignage est formel, mais il est tout de même sujet à caution. Une partie des terres énumérées appartenait déjà à David Curopalate, l'autre ne se trouvait même pas au pouvoir de l'Empereur et, par conséquent, il ne pouvait pas en faire cadeau à David. Hark' et Apahunik', deux régions adjacentes autour de Manazkert, actuel Melazgerd, étaient soumises aux princes musulmans ; à l'époque de la révolte de Skléros, leur maître était le Kurd Bad ibn Dōstak. Après la mort de Bad, David Curopalate assiégea Manazkert et le prit. L'héritier et neveu de Bad, ibn Marvan, essaya de reconquérir la ville avec l'aide du prince musulman d'Atropatène. Il vint attaquer Manazkert en 998, mais fut repoussé par David.

C'est le même Asołik qui raconte cette histoire, sans remarquer qu'il se contredit : comment l'empereur Basile aurait-il promis à David le pays qui se trouvait hors de son autorité? Karin (= Theodosiopolis) et Bassian faisaient alors partie des possessions de David. Xaltoyarič (= Kaldarič d'aujourd'hui) et ses cleisurae (= Br̄nakapan actuel) et peut-être aussi Sevuk-berd (1) se rattachaient à Karin ; Čormayri

(1) Sevuk berd « château noir » est le même château qu'Aristakès appelle Sev-k'ar « noire pierre ».

(= « forêt sèche », située aux sources du Corox) était dans le Tayk', domaine de David. La famille de T'ornik régnait dans la région de Xałtoyarič et Čormayri : les frères de T'ornik se sont qualifiés de princes de Chaldia, terme sous lequel on entend exactement la région de Xałtoyarič et Čormayri à cause du voisinage avec Chaldia. L'assertion d'Asołik n'est pas soutenable sur ce point non plus.

D'après la *Vie des SS. Jean et Euthyme,* la promesse de l'Empereur concernait le pays d'en haut et la donation avait un caractère viager : David en devait jouir de son vivant et, après sa mort, les terres cédées reviendraient à l'Empire. On a confondu ici les deux interventions de David. On sait que David, une seconde fois, prit parti pour Bardas Phocas, lors de sa révolte contre Basile en 987-989. Lorsque le rebelle opérait contre la capitale, Basile fit s'embarquer à Trébizonde le magistre Taronite pour prendre l'ennemi à revers. Bardas Phocas envoya alors son fils Nicéphore au Coltors (1) auprès de David pour demander du secours militaire. Deux fils de Bagrat, seigneur de Chaldia, attaquèrent, sur l'ordre de David, le Taronite et détruisirent son projet. Peu après, Bardas subit une déroute et périt le 13 avril 989.

Basile n'était pas assez généreux pour pardonner à David son intervention en faveur du rebelle. Il expédia des troupes contre lui sous le commandement d'un certain patrice qui s'appelait Ǧākrūs. C'est le même patrice qu'Asołik appelle Žan Portez, les auteurs byzantins, Jean de Chaldia. Ǧākrūs livra bataille aux mêmes deux fils de Bagrat, dont l'un fut tué et l'autre mis en fuite en 439 de l'ère arménienne = 990-991 J. Ch. David Curopalate, saisi d'effroi, demanda grâce et, comme il était fort avancé en âge et n'avait personne pour successeur, promit de laisser à l'Empereur ses états après sa mort. Il se déclara même prêt à envoyer des hommes dans la capitale pour qu'ils s'engagassent à exécuter sa volonté dès qu'il serait mort.

(1) L'épithète de Nicéphore Phocas est bien *Col-tors* ; dans l'article *Nicéphore au col-roide*, dans *Byzantion*, t. VIII, fasc. 1 (1933), p. 210, on a laissé échapper un autre passage chez Yahyā, où se lit al-ma'-waǧǧ ar-raqaba, (ROSEN, *Basile Bulgaroctone* (en russe), p. 63).

L'Empereur, ravi du geste de David, lui offrit la dignité de curopalate et l'honora de vêtements garnis d'ornements précieux. David reçut les présents et ordonna de prier partout pour l'Empereur. Ensuite, il fit partir pour Constantinople le catholicos des Géorgiens en compagnie de plusieurs notables. L'Empereur les combla d'honneurs et les renvoya dans leur pays (1). Les états de David Curopalate deviennent depuis 991 une possession viagère. Le document géorgien reflète le souvenir de cet état de choses en tant qu'il parle de la concession à vie faite à David. Il l'a rapportée faussement à l'an 979 et mise en rapport avec le service rendu par T'ornik. Sa portée se réduit donc à presque rien dans la question qui nous occupe.

Toutefois, il ne faut pas prendre à la lettre ce qu'on vient de lire sur le legs de David. Basile avait usé de violence envers le Curopalate, c'est évident. David avait-il vraiment promis de lui céder ses états après sa mort? Comment alors expliquer le fait bien établi qu'on le voit dans la suite déployer une forte activité militaire pour élargir son empire en essayant de conquérir non seulement Manazkert, mais aussi Xlat', c'est-à-dire la majeure partie de l'Arménie? Personne n'est assez naïf pour penser qu'il versa gratuitement le sang de ses soldats pour l'Empire, poussé par une générosité qui n'était assurément pas la vertu de son siècle. Il n'est pas vrai non plus qu'il n'y avait personne pour lui succéder. David n'avait ni fils, ni frères, c'est vrai, mais des héritiers, il en avait assez. Il y a décidément dans cette affaire quelque chose de louche, qui réclame de la lumière.

Or, il me semble que la suite des événements, la tournure que la question de succession prit après la mort de David, permet d'entrevoir de quoi il s'agissait réellement. Basile séjournait à Tarse en Cilicie lorsqu'il apprit la mort de David survenue le 31 mars 1000. Il arriva « en Tayk', se rendit maître de ses châteaux et forteresses, y nomma ceux qui lui étaient fidèles, et emmena le reste de la noblesse pour l'installer dans le pays grec; et il rentra à Constantinople par Karin et Xałtoyarič » (2).

(1) Yaḥyā, p. 27 (chez Rosen).
(2) Asołik, III, ch. 43.

Aussitôt Gurgen, roi des Géorgiens, déclara ses droits sur la succession de David en même temps que sa décision de les défendre par les armes. Le duc d'Antioche, Nicéphore Ouranos vint, sur l'ordre de l'empereur, en Ibérie. Toute l'année se passa en négociations et à l'approche de l'hiver, on finit l'affaire à l'amiable en 1001. On ne sait rien sur les conditions de cet accord. Toutefois, la querelle allait encore troubler la paix durant deux dizaines d'années. L'historien Aristakès de Lastivert constate qu'en 1022, les rois Géorgiens continuaient à revendiquer les pays jusqu'à Xałtoyarič, en disant qu'ils avaient appartenu jadis à David Curopalate. L'historien arménien ajoute — et c'est sans doute l'objection des Byzantins — que David avait possédé les pays en question non pas à titre de patrimoine, mais comme un don que lui avait fait l'empereur à cause de sa soumission sincère et que David, de son côté, avait promis de laisser ses possessions à l'empereur (1).

L'historien ne dit pas que le don territorial ait été fait pour récompenser le service de T'ornik, bien qu'il connaisse ce qu'Asołik raconte à ce sujet. Aristakès fait allusion plutôt à ce qui s'était passé en 991. Basile voulait châtier David pour l'appui qu'il avait prêté au rebelle Bardas Phocas. L'occasion était propice pour enlever à David les régions que l'Empire contestait aux princes de Tayk', depuis Ašot Curopalate († 954). C'étaient les régions autour de Karin (= Théodosiopolis), à savoir Basian, Karin jusqu'à Xałtoyarič sur la frontière de Derjan et Čormayri. Elles n'appartenaient pas au plateau du Tayk' et avaient une importance stratégique pour la défense des thèmes byzantins, Chaldia et Colonia.

Mais en ce moment la guerre s'alluma sur le front bulgare et on avait besoin des forces qui opéraient contre David. L'affaire fut arrangée de manière à ce que David, déjà fort vieilli, restât en possession des régions en question jusqu'à la fin de sa vie et ensuite, elles passeent à l'Empire. Le soi-disant engagement de David portait sur les régions litigieuses et non pas sur tous les états de Tayk'.

(1) Aristakès, ch. III.

Or, comme dans la tradition géorgienne le souvenir de la seconde intervention a été effacé complètement, mais qu'il s'y est maintenu une vague notion de la question territoriale qui en avait résulté, on a nécessairement rattaché cette question à la première intervention, et on l'a annexée à la cause de T'ornik. C'est l'origine de la tradition confuse conservée dans la *Vie des SS. Jean et Euthyme.*

Revenons à Asołik. Il importe de noter qu'Asołik a été en Derjan où il a passé quelque temps dans le couvent de Xlajor, comme il l'atteste lui-même dans son ouvrage ; Derjan, Derxène des auteurs classiques, confine avec Karin au village de Xałtoyarič = Kaldaric. C'est au cours de son séjour en Derjan qu'Asołik, à notre avis, a appris dans le milieu monastique ce qu'il relate sur T'ornik et sur les affaires de Tayk'. La date de son séjour en Derjan n'est pas connue ; on peut la préciser avec quelque certitude. Asołik est le seul auteur qui connaisse le jour de la mort de David Curopalate, le jour de Pâques = 31 mars 1000. Lui seul connaît en détail l'itinéraire de Basile depuis la Mélitène jusqu'à Olti' dans le Tayk'. Il indique le jour où l'Empereur est arrivé à la montagne Koher sur la frontière d'Astianène, le jour de la fête de Vardavar̄ (= Transfiguration). Il énumère les princes qui sont venus se présenter à l'Empereur sur sa route à travers l'Arménie. Il est même au courant de ce qui se passait au camp impérial, par exemple l'incident entre les soldats russes et géorgiens.

Des informations si minutieuses portent à croire que l'historien se trouvait non loin du camp impérial, et qu'à l'arrivée de l'Empereur en Tayk', il séjournait en Derjan. Ne venait-il pas de quitter son pays natal, Taron, pour aller, via Derjan, s'installer à Ani, où il dut écrire son œuvre historique, sur l'ordre du catholicos Sargis, en cours des années 1000-1005 ?

Asołik ignore l'entente de l'an 991, tout comme l'auteur de la *Vie des SS. Jean et Euthyme.* C'est là la source de l'erreur qu'il a commise en transportant la question territoriale à l'époque de T'ornik. Il a reproduit la version qui avait cours dans le milieu de Tayk'. Au moment où on discutait la question de la succession de David, le milieu géorgien n'avait aucun intérêt à rappeler les événements de l'an 991, qui étaient nettement à son désavantage. Son intérêt commandait plu-

tôt de faire revivre les souvenirs de T'ornik et du service qu'il avait rendu à l'Empire. T'ornik était un des vassaux de David Curopalate : le domaine de sa famille se trouvait dans les limites du territoire discuté. On en déduirait que le territoire appartenait à David. On pourrait, le cas échéant, prétendre que les terres litigieuses devaient être considérées comme prix du service si précieux rendu jadis par David.

Par contre, l'Empire, pour justifier sa prétention, s'en tenait à la convention passée en 991. Yahyā, qui nous a transmis cette affaire, doit sa connaissance probablement à l'entourage de Nicéphore Ouranos, duc d'Antioche, qui avait été chargé de l'affaire.

T'ornik était originaire de Karin. L'auteur de la *Vie des SS. Jean et Euthyme* dit que T'ornik avait pris l'habit monastique « dans sa patrie ». Le P. P. Peeters a bien vu que cela voulait dire que T'ornik n'était pas natif de l'Ibérie (1). Un manuscrit géorgien portant le nom de T'ornik a été écrit dans le pays de Karin. C'est sa patrie. Cela se confirme parfaitement par un monument précieux qu'on a retrouvé à proximité de Karin. Une croix en pierre découverte près du village de Kararz porte cette inscription :

<Յ>անուն Աստուծոյ ես Յովանէ ..... որդի Ջորտվանէկի կանգնեցի զխաչս զայս ի ժամանակին Վասիլէ (lire *Վասիլ եւ*) *Կոստանդին...*

« Au nom de Dieu, moi, Jean..... fils de Čortvanēk, j'ai érigé cette croix au temps de Basile et de Constantin (2).

Aucun doute que le titulaire en est Jean-Tornik, fils de Čortvanel. La lacune cache probablement son autre nom, T'ornik ; il faut lire : *Յովանէ <ս Թոռնիկ>*, Yovane<s Tornik >. Le village de Kazarz a conservé, sous l'enveloppe turque (Kara-arz), son ancien nom d'Arcn, *Արծն*, *'Αρτζέ* des auteurs byzantins, situé à une dizaine de kilomètres au nord de la ville de Karin (= Erzeroum). Jadis c'était une ville florissante.

Le père de T'ornik, Zourbanel = Čortvanel, avait été envoyé à la capitale pour régler la question de Théodosio-

(1) *Analecta Bollandiana*, t. L, fasc. 3-4, p. 370.
(2) N. Sargisian, *Topographie de l'Arménie* (en arménien), p. 79.

polis et Basian. Le choix du curopalate Ašot († 954) s'explique bien : Čortvanel, comme natif du pays en litige, était mieux qualifié pour discuter la question. Le frère de Tʻornik, Bagrat et les fils de Bagrat s'appellent, chez Yahyā, princes de Chaldia. Il s'agit ici, certes, non pas du thème de Chaldia, mais du pays adjacent, où se trouvait le domaine de la famille de Tʻornik. C'est grâce à ce voisinage que Bardas Phocas, duc de Chaldia, a connu de près la famille de Tʻornik et par elle, le Curopalate. Il a mis à profit l'amitié de David et s'est servi de son appui tant en 979 qu'en 989.

La famille de Tornik.

Tʻornik, devenu moine, rendit un grand service à la littérature géorgienne en copiant ou faisant copier en grand nombre d'œuvres ecclésiastiques. Les scribes postérieurs en recopiant les manuscrits commandés par Tʻornik ont pieusement maintenu les mémoriaux de leurs originaux, concernant Tornik et ses proches parents. Robert Blake a dernièrement publié in extenso plusieurs de ces mémoriaux dans le *Catalogue* des manuscrits géorgiens.

La question qui nous intéresse a été en partie traitée par le P. P. Peeters (1) et par le P. N. Akinian (2). Nous croyons utile de reprendre l'ensemble des mémoriaux dans l'espoir de pouvoir dresser plus exactement la liste de la famille de Tʻornik.

Nous reproduisons tout d'abord les mémoriaux qui sont l'objet de notre examen.

1. Mémorial d'un feuillet géorgien dans le manuscrit grec de Moscou :

« Moi, Jean, ci-devant Tʻornik, fils du bienheureux seigneur Čordvanel, j'ai tâché et j'ai écrit ce livre qui s'appelle *Ganj*.... Vous qui lirez ce livre, mentionnez-moi dans vos prières.... Mentionnez aussi ceux qui sont mentionnés par moi, tout d'abord mon maître Jean Abulheritʻ et mon frère Jean Va-

(1) P. Peeters. *Un colophon géorgien de Tʻornik le Moine*, dans *Analecta Bollandiana*, t. L, fasc. 3-4.

(2) P. N. Akinian. *Handes Amsoreay*, 1934, mars-avril et sq.

razvače et nos fils spirituels et corporels Michel et Čordvanel ek'usovit, et Bagrat le patrice, et Čordvanel et le petit T'ornik ; aussi les âmes de mes parents et de mes frères et de tous les miens....

Ce livre a été écrit dans le pays de Karin en l'an du monde 6500, en k'ronikon 201 par la main de l'humble Michel le Scribe et relié par ma main à moi, l'humble Étienne. Priez pour nous.

Et moi, Jean le Syncelle, j'ai offert ce saint livre... au mont Athos lorsque j'y pris habit monastique » (1).

2. Mémorial d'un manuscrit d'Iveron :

« Moi, Jean, ci-devant T'ornik, et mon frère Jean Varazvače, fils du béni Čordvanel, nous avons acquis et copié ce saint livre, appelé *Paradis....* comme prière et à la louange tout d'abord du puissant et pieux curopalate David. Après.... prière pour nous mêmes : d'abord pour le ci-devant Jean T'ornik, maintenant par la grâce des saints Empereurs Jean le Syncelle, qui, pour l'amour de Dieu, a quitté la grandeur terrestre et trouvé celle du ciel, à cause de laquelle, étant au sommet du lustre et de la faveur des saints Empereurs, il s'est empressé d'échanger l'habit militaire pour l'habit monacal et sous celui-ci a grandement et loyalement servi l'arbre de vie et des saints Empereurs. Quand parut sur la terre des Grecs un homme sans foi ni loi qui se posa en adversaire des saints Empereurs,le même (T'ornik) se rendit en toute hâte auprès du puissant et invincible sous tous rapports curopalate David et par leur (= son) ordre anéantit son dessein et raffermit les saints Empereurs. Ensuite pour Jean Varazvače, pour sa femme et pour ses fils Michel, Čordvanel le Zoravar, pour Čorolodi, pour T'ornik, pour les fils de mon frère, Čordvanel et Bagrat le patrice.

Et comme prière pour l'âme de Bagrat magistros et de mes parents Čordvanel et Marie, et de mes frères Bagrat, Ašušay et Abuharb, de mes oncles paternels Abuharb et Ašušay et de tous les défunts de ma maison.

Ce saint livre fut écrit à la laure illustre d'Oški, résidence de saint Baptiste, Saba étant abbé— le Christ le bénisse, —

(1) P. Peeters, *o.c.*

par la main du doyen Stép'anos et fut relié par la main du même — Dieu le bénisse ; l'an du cycle pascal était 197. J'ai écrit cette cédule moi, l'indigne David, fils de la sœur du père Michel Modrekeli. Si par l'ignorance quelque faute m'a échappé, pardonnez-moi » (1).

3. Mémorial du manuscrit des œuvres de Basile le Grand :

« O Christ, glorifie maintenant le père Jean et leur (= son) fils spirituel Euthyme, traducteur de ce livre, et prends-moi en pitié, moi le pauvre Saba qui l'a copié.

Moi, Jean, j'ai été rendu digne d'acquérir ce saint livre que mon fils Euthyme a traduit du grec. Nous y avons déployé un grand travail pour le salut de notre âme. Or, vous, que Dieu vous inspire de nous mentionner, moi Jean, mon frère selon l'âme et la chair Jean ci-devant T'ornik, mon fils Euthyme, qui a traduit ceci, nos frères spirituels Arsène, Théodore et Georges. Écrit à l'Athos au monastère de S. Jean l'Évangéliste en l'indiction VI l'an de la création 6485 » (2).

4. Plusieurs mémoriaux dans le codex d'un Vieux Testament à Athos.

— Aie pitié du père Jean qui était T'ornik (après *Ruth*).

— T'ornik le patrice et Michel le scribe (après *Isaïe*).

— Le patrice T'ornik avec ses fils (après *Ezéchiel*).

— T'ornik le Syncelle et ses fils (après *III Rois*).

— T'ornik Jean (après *IV Rois*).

T'ornik le Syncelle et ses fils et Jean fils de Gelase. Ce livre est écrit à Oška ; aie pitié de Michel le fils de Varazvače. O pères du saint Mont, souvenez-vous du scribe !

— Le père T'ornik Jean avec ses maîtres, ses frères et ses fils (après *Sagesse*).

T'ornik le patrice avec ses fils (après *Malachie*).

Moi, Jean, ci-devant T'ornik, fils du béni Čordvanel... pour moi, mes frères, mes fils et mes défunts. Scribes Michel, Georges, Stép'anos ; écrit en 198 du cycle pascal (3).

5. Mémorial du manuscrit d'un commentaire sur l'*Apocalypse,* qui a été traduit par S. Euthyme et « écrit à la

(1) *Revue de l'Orient chrétien,* VIII (XXVIII), (1931-1932), p. 338.

(2) *Ibidem,* IX (XXIX), (1933-1934), p. 155.

(3) *Harvard Theological Review,* t. XXII (1929), p. 32-53.

laure de Krania au mont Olympe, sous les empereurs Basile et Constantin et sous le patriarcat d'Antoine, au temps de la révolte de Bardas, en l'an du monde 6582, cycle pascal 198 ; les copistes, Ioané et Saba Dzmosel » (1).

Les mémoriaux précités sont tous suspects et nul ne peut prétendre à l'authenticité ni passer pour autographes de ceux auxquels on les attribue. En effet, dans le premier, l'an du monde 6500 (— 5508) = 992 ne concorde pas avec l'an du k'ronicon (ou du cycle pascal) 201 (+ 780) = 981.

Le second prétend être écrit en 977, mais il mentionne l'exploit de T'ornik qui eut lieu en 979 et donc se dément lui-même. Le troisième est daté correctement de l'an 6485 (= 5508) = 977, ce qui correspond à l'indiction IV ; mais l'auteur, s'il est Jean le père d'Euthyme, n'aurait pas commis la faute de faire passer Jean T'ornik pour son frère.

Le quatrième a été écrit à Oški en 198 (+ 780) = 978, mais on y évoque le Mont Athos.

Enfin, la date du cinquième mémorial semble être assurée par le synchronisme, mais l'an du monde 6582 fait difficulté. On n'est pas sûr si en 198 (+ 780) = 978 le comput géorgien 5604 était déjà connu pour qu'on puisse compter 6582 (— 5604) = 978. Ou bien il faut compter 6585 (= 5508) = 1077. Cela rappelle le cas d'un autre manuscrit qui est daté du règne de Romain Diogène, indiction 9, l'an de la création 6500 (2). L'indiction 9 donne l'an 1070-70, dernière année du règne de Diogène, mais l'an du monde 6500 (— 5508) = 991-992 semble être la date de l'original du manuscrit.

Les fautes anachronistiques et synchronistiques des mémoriaux qui nous occupent trouvent leur explication dans la confusion des dates des copies avec celles de leurs originaux. En général, la manière dont on date les anciens manuscrits géorgiens demande un examen à part, et nous espérons y revenir à une prochaine occasion. Pour notre sujet, il sera suffisant de noter que nos mémoriaux doivent toutefois une partie des informations qu'on y trouve à leurs originaux. De là vient aussi ce qui est vrai et ce qui est erroné dans les indications qu'ils portent sur la famille de T'ornik.

(1) Brosset, *Histoire de la Géorgie*, t. I, p. 294.
(2) *Revue de l'Orient chrétien*, IX (XXIX), (1933-1934), p. 150.

Les premiers deux mémoriaux, ceux de *Ganzi* « trésor » et de *Paradis*, laissent entendre que Tʻornik n'était pas marié, car ils ne font pas mention de sa femme ni de ses enfants. La femme et les enfants de son frère Varazvače y sont signalés ; il est évident qu'on n'aurait pas manqué de nommer aussi la femme et les enfants de Tʻornik, s'il en avait eu alors (1). Aussi est-on étonné de voir les fils de Tʻornik mentionnés plus d'une fois dans le quatrième mémorial. Mais comme on ne donne pas leurs noms, il y a toute raison de n'y pas prêter foi : le copiste a supposé que l'ex-général Tʻornik avait dû avoir femme et enfants.

Jean Abulheritʻ, père d'Euthyme, était le maître de Tʻornik, tandis que le troisième mémorial en a fait un frère de Tʻornik. Celui-ci n'était qu'un cousin de la femme de Jean Abul'hérit'.

Les deux premiers mémoriaux offrent une liste presque complète des membres de la famille de Tʻornik. Ils sont d'accord quant aux membres vivants.

D'après le premier, Tʻornik avait un frère, Jean-Varazvače et celui-ci avait pour fils : Michel, Čordvanel ekʻusovit [Bagrat le patrice et Čordvanel] et Tʻornik le petit.

Le second donnait à Tʻornik un frère Jean-Varazvače, dont la femme était encore en vie et dont les fils sont : Michel, Čordvanel Zoravar et Čolorodi et Tʻornik. Le moine Tʻornik mentionne de plus les fils de son frère, Čordvanel et Bagrat le patrice. Ce frère n'est pas Varazvače comme le scribe du premier mémorial le dit par confusion en les insérant parmi les fils de Varazvače (2). Il s'agit ici d'un autre frère.

Jean-Tʻornik	Varazvače	X
	|	|
	Michel, Čordvanel, Tʻornik	Čordvanel, Bagrat patrice

(1) Pour le fils de Varazvačé, il est dit « nos fils spirituels et corporels », mais cela ne veut pas dire que parmi les enfants énumérés les uns appartenaient à Tʻornik. Le vrai sens en est qu'ils sont fils corporels de Varazvače et fils spirituels de Tʻornik.

(2) Čordvanel ekusovit, ἐξκούβιτος est identique à Čordvanel zoravar (= stratège). Le nom énigmatique Čolor(o)di correspond à Mẹiri (= petit) et semble être un mot arménien estropié, contenant le mot *-ordi* (= fils).

Ce sont les membres vivants. Quant aux morts, le premier mémorial les énumère sans donner leurs noms : « âmes de mes parents, de mes frères et de tous les miens ». Le second mémorial connaît leurs noms : âmes de mes parents Čordvanel et Marie, de mes frères Bagrat, Ašušay et Abuharb, de mes oncles paternels Abuharb et Ašušay. Il ajoute un Bagrat le magistros sans déterminer sa parenté :

+ Čordvanel-Marie, + Abuharb, + Ašušay
|
+ Bagrat, + Ašušay, + Abuharb.

L'identité de Bagrat le magistros reste à établir. Il semble que ce Bagrat n'est autre que le second frère de T'ornik, celui dont deux fils sont nommés parmi les vivants, mais leur père n'est pas signalé parce qu'il était mort. Bagrat magistros est le même Bagrat qui est mentionné avec Ašušay et Abuharb. Nous savons par ailleurs que Bagrat avait vraiment deux fils Čordvanel et Bagrat. La liste de la famille de T'ornik se présente comme suit :

Čordvanel-Marie + Abhuh ard + Ašušay
|
Jean T'ornik, Jean Varaz-vače, + X = *Bagrat*, + Ašušay, + Abuharb
| |
Michel, *Čordvanel*, T'ornik — *Čordvanel*, *Bagrat* le patrice.

Sur quelques-uns de ces personnages, nous possédons par ailleurs des renseignements historiques. Le père de T'ornik portait en effet le nom de Čordvanel. C'est l'*azat* « noble » du curopalate Ašot, *Ζουρβανιήλ* qui est connu par une mission auprès de Constantin Porphyrogénète vers 950. Une note qu'on trouve en marge du manuscrit de l'œuvre de cet empereur, *De Thematibus*, constate que *Ζουρβανέλη* était le père de T'ornik : *οὗτος δὲ Ζουρβανέλη ὁ πατὴρ τοῦ Τορνίκη τῆς < μονῆς τῶν Ἰβήρων > Ἀβ<β>ᾶ, τοῦ ἀρτίως συγκέλλου* (1).

(1) *De Thematibus*, p. 373 (éd. Bonn). On a pris le mot pour le nom de la femme de T'ornik. C'est absurde. Il faut restituer le texte comme nous l'avons fait.

Les troupes que David Curopalate envoya au secours de Bardas Phocas pendant sa révolte en 987-989 étaient commandées par deux fils de Bagrat, princes de Chaldia et patrices (1). Ce témoignage de Yahyā se confirme par Jean Lazaropoulo, métropolite de Trébizonde (en 1364) qui nous fait connaître même les noms de ces patrices : *στέλλονται τοίνυν πρέσβεις παρ' αὐτοῦ Φωκᾶ πρὸς τοὺς τῆς Περσαρμενίας στρατάρχας τόν τε Παγκράτιόν φημι καὶ τὸν Τζουρβαλέλην* (lire *Τζουρβανέλην*), *συνήθεις ὄντας αὐτῷ καὶ φίλους τότε* (2). Ce sont Čordvanel et Bagrat le patrice, fils de Bagrat, frère de T'ornik, comme on le voit sur notre liste. Čordvanel est connu d'Asołik ; il est le fils du frère de T'ornik **եղբաւրդի** et partisan de Bardas Phocas, qui continua à résister à l'Empire après la mort de Bardas et périt à la bataille de l'an 990 en Derjan. Son frère Bagrat avait abandonné Phocas avant sa ruine. Au rapport de l'auteur précité, le martyr de Trébizonde, saint Eugène aurait suggéré à Bagrat de renoncer à la cause de Phocas, car elle était d'avance condamnée à l'échec. Bagrat se retira de l'affaire.

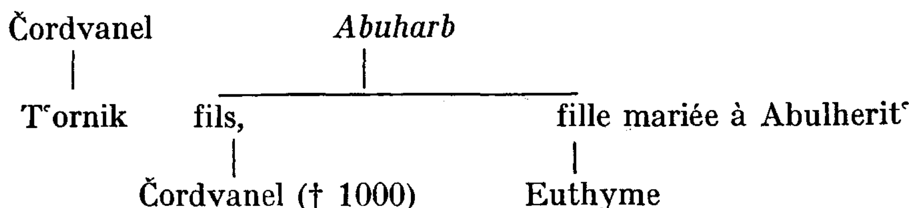
En 447 de l'ère arménienne = 998 l'armée de David subit une déroute devant la ville de Xlat'et « le magistros Bagrat fils du moine T'ornik » se trouva parmi les victimes. Ce personnage est le même que Bagrat frère de Čordvanel : tous les deux sont généraux de David et contemporains. Rien n'empêche de les identifier. Chez Asołik il est appelé fils de T'ornik ; il faut lire **եղբաւրորդի** « fils du frère de T'ornik. Nous avons vu que T'ornik n'était pas marié.

Asołik connaît un autre Čordvanel qui fut fait prisonnier à la bataille du 19 juillet où périt Damianos Dalassène, chef de l'armée. Il le tient pour **եղբաւրորդի** « fils de frère du T'ornik ». En consultant notre liste, on reconnaîtra en ce neveu de T'ornik, le Čordvanel fils de Varazvače, frère de T'ornik. Un troisième Čordvanel est mentionné par Asołik. Il fut tué pendant l'escarmouche qui eut lieu entre les soldats russes et géorgiens en 1000. Notre auteur le donne pour

(1) Yahya (= Rosen. *Basile le Bulgaroctone*), pp. 24 et 27.

(2) A. Papadopoulos-Kerameus, *Sbornik istočnikov po istorii Trapezundskoj imperii*, 1897, p. 82.

petit-fils d'Abuharb. Sur notre liste on voit deux Abuharb, l'un est l'oncle paternel de T ornik, l'autre le frère de T'ornik. Nous tenons Čordvanel pour petit-fils de l'oncle de T'ornik. La fille de cet oncle était mariée à Jean Abulherit', père d'Euthyme.



Le nom de Čordvanel est garant qu'Abuharb appartenait à la même famille que T'ornik.

Un Čordvanel de plus nous est connu par un auteur arabe, Kamal-ad-Din (1). Bardas Phocas lors d'une campagne contre la ville d'Alep, avait, selon cet auteur, à la tête de l'avant-garde de son armée le roi géorgien Tarṭyarīl, ترطياريل ce qui est le nom de Čordvanel déformé. On aurait pensé à ce Čordvanel, qui était ami et allié de Bardas Phocas et finit sa vie en 990, si l'auteur arabe n'avait pas dit que Tarṭyaril avait été tué le 28 septembre 983. Il ne peut être le père de T'ornik, *Ζουρβουέλη*, car celui-ci était probablement mort avant l'an 979. Reste à vérifier la date que l'auteur arabe indique pour la mort de Tarṭyarīl.

Varaz-vacē paraît être le signataire d'une inscription du même caractère que celle de son frère T'ornik à Kararz. On l'a retrouvée à Ani dans l'église de S. Grégoire l'Illuminateur (2).

+ *յանուն ա́յ*	+ au nom de Dieu
ես յովան կ վա	moi Yovan *k* va
ր լին վանէ որդ-	r *lin* vane fils
ի չորտվանե	de Čortvanek,
կի կանգնեցի	j'ai érigé
զխաչս զա́ս	cette croix.

(1) Cité chez Rosen. *L'empereur Basile Bulgaroctone*, p. 163.

(2) L'inscription nous est connue d'après une copie faite par Ch. Texier. *Description de l'Arménie, la Perse et la Mésopotamie*, Paris. 1842, reproduite chez Ališan, *Sirak*, p. 80.

La leçon n'est malheureusement pas sûre : on lit *կվարուին-վանէ* qui n'a aucun sens. Le P. N. Akinian propose de lire *Վարազվաչէ* Varazvače. Dans ce cas, on peut identifier le titulaire avec le frère de Tʽornik du même nom. L'inscription rappelle celle de Tʽornik.

L'Église de Grégoire l'Illuminateur, connue par ses fresques presque uniques à Ani, appartenait aux Arméniens du rite chalcédonien. L'inscription de son fondateur, conservée jusqu'à nos jours, fait connaître qu'elle a été bâtie en 1215 sur l'emplacement d'un ancien sanctuaire, dédié à la Sainte-Mère. La croix de Jean provenait de l'ancien sanctuaire, qui était probablement une propriété chalcédonite. Le souvenir que Jean Varazvače y a laissé est significatif, la famille de Tʽornik étant d'origine arménienne, mais devenue géorgienne par confession [1].

(1) P. P. Peeters, *o.c.*, pp. 370-371.

NOTES SUR LE LIVRE DES CÉRÉMONIES

I

La question des lacunes

Le premier volume de l'édition critique du *Livre des Cérémonies* paru, il y a quelques années, par les soins de A. Vogt, comprend les trente-sept premiers chapitres du fameux ouvrage de Constantin Porphyrogénète.

La valeur scientifique de ce volume — texte revisé accompagné d'un sérieux commentaire — sera appréciée par tous les byzantinistes. Nombreuses sont les questions posées et discutées avec autorité dans ce commentaire. Le savant éditeur s'est appliqué tout particulièrement à l'étude des accidents survenus au texte dans la partie publiée du Livre des Cérémonies.

D'après l'examen de A. Vogt, l'ouvrage impérial dans la partie qu'il a publiée n'est pas complet : il s'y trouve une grave lacune et même un bouleversement du texte primitif. La numérotation du manuscrit qui saute du numéro 9 au numéro 20 confirme son hypothèse et témoignerait de la disparition de neuf chapitres. Le même savant voit une autre trace de l'accident supposé dans le fait que le cérémonial commence dans le manuscrit actuel par la fête de Pâques, tandis que, dans le texte original, il devait commencer par la Noël.

Les idées et les conjectures que A. Vogt a avancées sur la question appellent, nous semble-t-il, quelques corrections et précisions, ce que nous croyons pouvoir faire, en écartant la conjecture d'un bouleversement éventuel.

La numérotation trahit une lacune, c'est indiscutable. Mais celle-ci n'est pas aussi considérable qu'il y paraît. Tout d'abord, les chapitres manquants ne se trouvaient pas tous situés entre le numéro 9 et le suivant, endroit où il ne manque que le début de l'article sur Pâques. La partie comprise entre

la fin du numéro 9 et le chapitre 45 forme un traité à part. C'est un document, antérieur à Constantin Porphyrogénète, et qu'il a simplement recopié et inséré dans son ouvrage.

Quant à la première partie, les chapitres 1—9, elle est due à la plume de l'Empereur écrivain. Cette portion de l'œuvre n'est pas complète ; il y manque neuf chapitres ou plutôt neuf numéros, car, parmi les chapitres conservés, certains ne sont pas numérotés par le copiste, de sorte que la perte se réduit à quatre chapitres.

Avant d'exposer les raisons qui nous ont amené à ces conclusions, faisons le sommaire des chapitres de cette partie, telle qu'elle était, à notre avis, dans le texte primitif.

Chapitre I. Cérémonial de caractère général à observer pendant des sorties impériales en procession solennelle du Palais Sacré à Sainte-Sophie et inversement. Le chapitre finit par la remarque que ce cérémonial est applicable aux fêtes suivantes : le dimanche de Pâques, la Pentecôte, la Transfiguration, la Nativité du Christ, l'Épiphanie.

Ensuite viennent quatre articles qui traitent successivement du cérémonial propre à chacune des fêtes suivantes : le jour de Pâques, la Nativité de la Vierge, l'Annonciation et le samedi de Pâques.

Or ces articles ne sont pas numérotés, alors qu'ils sont, en fait, autant de chapitres distincts.Certaines réserves pourraient être faites à propos du premier article relatif au jour de Pâques. On pourrait en effet être tenté de ne pas le considérer comme un chapitre séparé, étant donné que le jour de Pâques a déjà été mentionné parmi les cinq fêtes à célébrer d'après le cérémonial général. Cependant, comme l'article est destiné à préciser l'application du cérémonial commun ou à le compléter pour le jour de Pâques, il y a des raisons de le tenir pour un chapitre indépendant,et nous le considérons comme tel (1).

Autre est le cas des trois articles sur la Nativité de la Mère de Dieu, l'Annonciation et le samedi de Pâques. Ce sont de

(1) Cf. le cas analogue qui confirme notre supposition. A la fin du cérémonial de la Nativité, chap. 2, p. 34, il est dit que, selon ce cérémonial, s'accomplissent les fêtes de l'Épiphanie, de la Pâque, mais on a quand même exposé le cérémonial de l'Épiphanie à part, au chap. 2 et celui de la Pâque au chap. 4.

grandes fêtes, et les articles consacré à leurs cérémonial avaient dû être numérotés primitivement comme des chapitres.

<Chap. 2.> Cérémonial du jour de Pâques (p. 17, ligne 16 — p. 20, ligne 29).
<Chap. 3.> Cérémonial de la Nativité de la Vierge (p. 20, l. 30 — 26, l. 21).
<Chap. 4.> Cérémonial de l'Annonciation (p. 26, l. 22 - 26, l. 31).
<Chap. 5.> Cérémonial du Samedi de Pâques (p. 26, l. 22 — 28, l. 20).

La place que tient cette dernière fête s'explique par l'avertissement de l'auteur que son cérémonial est conforme à celui de l'Annonciation (p. 26, l. 22).

Les chapitres qui suivent comprennent les chants et les acclamations pour toutes les solennités auxquelles la cour impériale participait, à savoir :

<Chap. 6.> Nativité du Christ = chap. 2 (de l'édition).
<Chap. 7.> Fêtes des Lumières = chap. 3 (de l'édition).
<Chap. 8.> Sainte Pâque = chap. 4 (de l'édition).
<Chap. 9.> Lundi après Pâques = chap. 5. (de l'édition).

Vient ensuite dans le manuscrit le dimanche après Pâques, ce qui dénote une lacune évidente, puisque tous les autres jours de la semaine de Pâques : mardi, mercredi, jeudi, vendredi et samedi, sont omis. Ces jours comptaient pourtant parmi ceux qui se célébraient solennellement avec la participation de la cour. En effet, dans la seconde partie du texte réimprimé — que nous appelerons le Second Cérémonial, pour la distinguer de la partie qui nous occupe — une place leur a été réservée avec le cérémonial propre à chacun. Une seule exception : le samedi ayant le même cérémonial que le vendredi — l'auteur nous l'indique, p. 99, — ne figure pas à part. Ainsi, ces jours occupent quatre chapitres 20-24. On peut admettre avec vraisemblance la même disposition pour le Premier Cérémonial ; on aura alors :

<Chap. 10.> Mardi après Pâques.
<Chap. 11.> Mercredi après Pâques.

<Chap. 12.> Jeudi après Pâques.

<Chap. 13.> Vendredi après Pâques (le même pour le samedi).

<Chap. 14.> Dimanche après Pâques = chap. 6 de l'édition.

<Chap. 15.> Mésopentecôte = chap. 7 de l'édition.

<Chap. 16.> Ascension = chap. 8 de l'édition.

<Chap. 17.> Pentecôte = chap. 9 de l'édition, jusqu'à la page 56, l. 8.

Ici l'ordonnance des chants et des acclamations, et avec elle le premier cérémonial, prennent fin. La Transfiguration a le même cérémonial que la Nativité du Christ, comme il est indiqué à la fin du chapitre sur cette dernière (p. 34).

La numérotation continue pour le Second Cérémonial.

<Chap. 18.> Cérémonial du jour de Pâques = chap. 9, p. 56, l. 9; le début du chapitre manque, par suite de la chute de feuillets.

<Chap. 19.> Cérémonial du lundi de Pâques = chap. 10 de l'édition.

<Chap. 20.> Cérémonial du mardi de Pâques = chap. 20 de l'édition.

Comme on le voit, à cet endroit la numérotation rétablie par conjecture rejoint la numérotation réelle. L'importance de la lacune signalée est précisée et fortement réduite par la simple restitution des numéros. Plus loin tout est correct :

Chap. 21. Mercredi de Pâques.
Chap. 22. Invitation du Patriarche.
Chap. 23. Jeudi de Pâques.
Chap. 24. Vendredi de Pâques (et samedi).
Chap. 25. Dimanche de Pâques.
Chap. 26. Mésopentecôte.
Chap. 27. Ascension.
[Chap. 28. Fête de St-Élie.]
[Chap. 29. Dédicace de la « Nea ».]
[Chap. 30. Fête de S. Démétrius.]
Chap. 31. Élévation des précieux Bois.
Chap. 32. Nativité du Christ.
[Chap. 33. Fête de S. Basile.]

Chap. 34. Vigile des Saintes Lumières.
Chap. 35. Fête des Lumières.
Chap. 36. Hypapante.
Chap. 37. Fête de l'Orthodoxie (la fin, p. 147, l. 27-148).
Chap. 38. Fête du Bois de la Croix.
Chap. 39. Annonciation.
Chap. 40. Vigile des Rameaux.
Chap. 41. Jour des Rameaux.
Chap. 42. Grand Jeudi.
Chap. 43. Grand Vendredi.
Chap. 44. Grand Samedi.
Chap. 45. Union de l'Église.
(Chap. 46. Habillement des Souverains aux fêtes et aux cortèges.)

Ce traité de 46 chapitres comporte donc deux parties distinctes : l'une embrasse les premiers chapitres jusqu'à 17, l'autre, le reste, du chapitre 18 au chapitre 46. Ces deux parties de l'ouvrage diffèrent de façon marquante. Dans la première il est question partout des empereurs, des souverains, *οἱ δεσπόται*, tandis que, dans la seconde, le cérémonial ne connaît qu'un empereur, *ὁ βασιλεύς*. Il est superflu de faire des citations, de donner des preuves : on en trouvera autant qu'on voudra en feuilletant au hasard. Par exemple, la page 12 porte dix fois *οἱ δεσπόται*. Les acclamations se sont adressées à plusieurs souverains : *πολλοὶ ὑ μ ῖ ν χρόνοι*, ou *πολλοὶ ὑ μ ῖ ν χρόνοι σὺν ταῖς αὐγούσταις καὶ τοῖς πορφυρογεννήτοις* (pp. 30, 32, 39). On les appelle *εὐεργέται*, ou *θεόστεπτοι εὐεργέται* (pp. 36, 58, 53) ou *ἀνδρειότατοι δεσπόται* (p. 55), etc. Les formes, les expressions employées au pluriel attestent l'existence simultanée de plusieurs souverains.

« L'empereur » n'apparaît dans cette partie que lorsqu'il s'agit d'un des empereurs ; par exemple, on lit : *ἀνίστανται οἱ δεσπόται* (p. 18, l. 16), mais : le préposite prend l'ordre *τοῦ δεσπότου* (p. 18, l. 9) ; ou *καὶ ἐπιδίδωσιν ὁ πατριάρχης τῷ μεγάλῳ βασιλεῖ τὸν θυμιατόν* (p. 12, l. 6) etc. L'empereur à qui le patriarche a donné l'encensoir est qualifié de « grand » pour le distinguer de ses collègues ; ailleurs il est dit que le patriarche passe l'encensoir à l'empereur *τῷ βασιλεῖ*, sans aucun qualificatif (p. 22, l. 12).

Il en va tout autrement dans le Second Cérémonial, où il n'est jamais question des souverains, mais toujours d'un seul empereur, *ὁ βασιλεύς*. Prenez n'importe quel chapitre, par exemple le chap. 10. « On attend l'Empereur », *τὸν βασιλέα* (p. 65, l. 12). *Ὁ δὲ βασιλεύς... φορῶν σάγιον χρυσοῦν* (p. 65, l. 15) : *διελθὼν ὁ βασιλεύς* (p. 66, l. 4) ; « une révérence à l'Empereur », *τῷ βασιλεῖ* (l. 7) ; « l'Empereur étant précédé » (l. 12 et 25) ; « l'Empereur arrive » (l. 19) ; les « factions reçoivent l'Empereur » (l. 30). A cet égard le chapitre 9 est fort démonstratif. Le dernier chapitre du Premier Cérémonial et le début du Second se sont trouvés réunis au chapitre 9, à la suite de la perte de feuillets. Or, on distingue bien qu'il y a deux morceaux d'origine différente : dans l'un on acclame « les empereurs », *θεόστεπτοι εὐσεβεῖς εὐεργέται* (p. 54, l. 16), dans l'autre on parle partout « de l'Empereur », *βασιλεύς*, et cela jusqu'à dix fois en une seule page (p. 59). Retenons donc cette différence entre les deux traités.

Cependant le Second Cérémonial contient quelques chapitres qui parlent aussi des « souverains » et comme tels s'apparentent au Premier Cérémonial. Ce sont les chapitres que nous avons mis entre parenthèses et qui reproduisent les protocoles des fêtes: Saint-Élie, la Néa ou Nouvelle Église, Saint-Démétrius, et Saint-Basile (chap. 28-30 et 33), ainsi que le chapitre final sur la garde-robe impériale et la glose à la fin de l'Orthodoxie.

Ainsi, au chapitre de Saint-Élie, la procession est honorée de la présence « des souverains », *οἱ δεσπόται* ; et cela se répète une quinzaine de fois dans l'espace de quelques pages. L'un de ces souverains s'appelle « grand empereur », *μέγας βασιλεύς*, les autres sont les « jeunes empereurs », *οἱ μικροί* (p. 107, l. 10). Le grand empereur « distribue les petites croix aux dignitaires », lit la liste des invités (p. 109, l. 19) et sort de l'église avec le patriarche (p. 108, l. 18). La même chose s'observe aux chapitres 29, 30, 33 et 37. Ces quatre chapitres connaissent une chambre de Saint-Théodore, *ἡ καμάρα τοῦ Ἁγίου Θεοδώρου*, où les souverains revêtent leur chlamyde pour commencer la cérémonie (pp. 107, 110, 113, pour le chap. 33 ci-dessous). Cette chambre n'est pas mentionnée dans les autres chapitres du Second Cérémonial, mais elle est connue du Premier Cérémonial : celui-ci fait mention de l'oratoire

de Saint-Théodore où on gardait la verge de Moïse et qui se trouvait au Chrysotriclinos (p. 4) ; la chambre appartenait donc à cet oratoire. Peut-être ce trait commun témoigne-t-il aussi d'une affinité existant entre ces chapitres et le Premier Cérémonial.

Dès lors, une question se pose : quel est « le seul empereur » et qui sont « les souverains » ? Question qui se ramène à préciser les rapports chronologiques des deux documents.

L'ère de plusieurs empereurs simultanés sur le trône commence avec la dynastie de Basile I, dite macédonienne. Basile I a couronné ses deux fils Léon et Alexandre. Léon régna avec son frère. Alexandre eut pour collègue son neveu Constantin Porphyrogénète. Celui-ci partagea le pouvoir avec Romain Lécapène, associé de son fils Christophe de 921 à 931, de ses deux fils Étienne et Constantin de 924 à 945 ; Constantin Porphyrogénète couronna son fils Romain en 945 et ils règnèrent ensemble jusqu'à 959. Ainsi, de l'avènement de Basile jusqu'à la mort de Constantin Porphyrogénète, le trône a été occupé par plus d'un empereur.

Par conséquent, le Second Cérémonial avec tous les chapitres, où il est question d'un seul empereur provient d'une époque antérieure à Basile I. D'autre part, ce document connaît le titre de patrice-anthypate : *εἰσάγει βῆλον δεύτερον πατρικίους καὶ ἀνθυπάτους* (p. 56, l. 17), et puisque ce titre a été créé par Théophile vers 830 pour en honorer son gendre et successeur présumé Alexios-Mouselé, le document est donc postérieur à cette date. La fête de l'Orthodoxie offre une date plus précise encore. C'est la fête du culte des images qui a été restaurée au concile de 843. On célébra la décision des pères, le jour même du Concile, avec la participation de la cour ; et dès lors ce jour mémorable entra dans le cycle des fêtes que la cour impériale célébrait par de grandes solennités. Les controverses qui avaient pendant plus d'un siècle troublé l'Empire prirent fin pour toujours. Pour marquer davantage l'importance de ce triomphe de l'église, il fut, semble-t-il, décidé de rendre le même honneur à la mémoire de l'Union de l'Église, c'est-à-dire du concile de 787, parce qu'il avait le premier combattu la politique iconoclaste. La célébration de cette fête se faisait à l'Église de Sainte-Irène, sans doute, en souvenir de l'impératrice Irène, à qui l'on attribue l'initiative

du concile de 787 tout comme le projet du concile de 843 revient à l'impératrice Théodora.

L'empereur qui figure dans le protocole de l'Orthodoxie et dans celui de l'Union est Michel, fils de Théodora (1). Ces deux fêtes s'avèrent les plus récentes parmi celles quisont contenues dans le Second Cérémonial. Les autres existaient depuis longtemps, mais leurs protocoles ont peut-être été mis au point et codifiés sous Théophile qui aimait beaucoup la solennité et la magnificence.

Passons à une autre question. Les quatre chapitres du Second Cérémonial où l'on parle de plusieurs empereurs et le Premier Cérémonial datent-ils de la même époque et les « souverains » qui assistent aux cérémonies sont-ils les mêmes ?

Dans le Premier Cérémonial il est dit qu'au moment où on apporte les saints dons sur la sainte Table, « les souverains se placent en dehors des saintes portes, *le premier* souverain à droite, *le second* à gauche » ; *οἱ δεσπόται ... ἵστανται ἔξω τῶν ἁγίων θυρῶν, ὁ μὲν πρῶτος δεσπότης δεξιᾷ, ὁ δὲ δεύτερος ἀριστερᾷ* (chap. I, p. 12). C'est un passage décisif : il n'est pas douteux que « le premier » empereur soit Constantin lui-même, et le second, son fils Romain couronné le jour de Pâques, le 6 avril 945. L'expression « premier empereur » est propre à la plume de Constantin Porphyrogénète et elle revient fréquemment dans le second livre des Cérémonies aux chapitres où il est question des souverains, *δεσπόται* : *καὶ ἐπιδίδωσιν ὁ πατριάρχης θυμιατόν τῷ πρώτῳ βασιλεῖ*, II, p. 533 (éd. Bonn) ; *καὶ λαμβάνει ὁ πρῶτος βασιλεὺς θυμιατόν*, ibid., p. 552, 563 ; *ὁ πρῶτος βασιλεὺς ἐντίθησιν ἀλειπτόν*, ibid., p. 555.

Le « premier » empereur y est appelé aussi « empereur aîné », pour le distinguer du « plus jeune » empereur : *φιλεῖ τοὺς πόδας καὶ τὰ γόνατα τοῦ μεγάλου βασιλέως, ὁμοίως καὶ τοῦ μικροῦ*, ibid., p. 529 ; *εἴτε τοῦ μεγάλου βασιλέως, εἴτε τοῦ μικροῦ, εἴτε τῆς αὐγούστης*, *ibid.*, p. 511.

Partout l'écrivain empereur se désigne lui-même par l'expression « premier empereur » ou empereur « aîné », et il dé-

(1) BURY, *History of the Eastern Roman Empire*, p. 82, note 3, croit aussi que le cérémonial de la fête de l'Orthodoxie a été rédigé sous Michel.

signe son fils et corégent Romain par les mots d'empereur « mineur ».

Mais, dans les quatre chapitres du second cérémonial qui nous occupent, *οἱ δεσπόται* ne semblent pas être Constantin Porphyrogénète et son fils Romain. La fête de Saint-Élie et celle de la Nouvelle église ont été établies par Basile I d'après le témoignage de la scolie (chap. 28, p. 106, note 1, et chap. 29, p. 116, note 1). Nous retrouvons, en effet, ces deux fêtes insérées dans le *Clétorologe* de Philothée écrit en septembre, Indiction III = 899 (*De Cerimoniis*, II, p. 775, 19 et 776, 13).

Les protocoles de deux fêtes sont rédigés en même termes, sauf le service des Vêpres et une scène au début du cortège : ces deux derniers points retiennent l'attention.

Les Vêpres se célébraient dans l'église de la Sainte-Vierge du Phare à la veille de la fête de Saint-Élie et finissaient par un chant que l'empereur Léon avait composé et qui s'exécutait sur la mélodie de « *Συνταφέντες σοι* ». Ensuite on distribuait aux dignitaires de la part de l'Empereur de petites croix d'argent : *ἐπιδίδοται τοῖς τε μαγίστροις, πραιποσίτοις, ἀνθυπάτοις πατρικίοις τε καὶ ὀφφικιαλίοις παρὰ τοῦ βασιλέως ἀνὰ ἑνὸς ἀργυροῦ μικροῦ σταυροῦ* (chap. 28, p. 106, 20 - 107, 1, éd. Vogt).

Philothée répète la même chose : *προεκτελεῖται δὲ πρὸ αὐτῆς τῆς ἡμέρας ἐν τῇ παραμονῇ ἑσπερινὸν ἐν τῷ Φάρῳ, καὶ ᾄδεται παρὰ πάντων ἀπολύσιμον ᾆσμα ἰσόμελον τοῦ « Συνταφέντες »· καὶ δίδοται τοῖς μαγίστροις, πραιποσίτοις, ἀνθυπάτοις πατρικίοις καὶ ὀφφικιαλίοις εἰς τύπον παρὰ τοῦ βασιλέως σταυρίτζια ἀργυρᾶ.* (1).

Le lendemain, dès l'aube, le sénat vient en chlamyde blanche devant les souverains qui sont en divitision pourpre. Les souverains passent dans la chambre de Saint-Théodore et revêtent leur chlamyde, *καὶ ἐξερχόμενοι καθέζονται, ὁ μὲν μέγας βασιλεὺς ἐπὶ τοῦ θρόνου, οἱ δὲ μικροὶ ἔνθεν κἀκεῖθεν ἐν χρυσοῖς σελλίοις. Τοῦ δὲ κουβουκλείου εἰσελθόντος κατὰ τὸν τύπον τῆς βαϊοφόρου καὶ εἰς τὴν οἰκείαν τάξιν στάντος, ἤγουν δεξιὰ καὶ ἀριστερά, ὅ τε τοῦ σακελλίου καὶ οἱ ξενοδόχοι καὶ γηροκομικοί, προσάγοντες τῷ βασιλεῖ τοὺς κατὰ τύπον χρυσοστοι-*

(1) *De Cerimoniis*, II, p. 776, 16-20.

βάστους σταυρούς. Καὶ εἶθ' οὕτως εἰσάγεται στοιχηδὸν πᾶσα ἡ τάξις τῶν τε μαγίστρων ἀνθυπάτων πατρικίων καὶ ὀφφικιαλίων καὶ ἄλλων, ὧν ἂν κελεύσωσιν οἱ δεσπόται καὶ ἐπιδίδωσιν ὁ βασιλεὺς ἑνὶ ἑκάστῳ τούτων ἀνὰ ἑνὸς σταυροῦ (chap. 28, p. 107, 9-19).

Ce passage est résumé par Philothée comme suit : *τῇ δὲ ἐπαύριον ἡμέρᾳ, ἐν ᾗ τὴν ἑορτὴν ἐκτελοῦμεν, προκαθέζεται ὁ βασιλεὺς μετὰ ἀλλαξιμάτων ἐπὶ τοῦ ἐνδόξου χρυσοτρικλίνου, καὶ παρεστῶτος τοῦ μυστικοῦ κουβουκλείου, εἰσάγονται ὅ τε τοῦ σακελλίου καὶ οἱ ξενοδόχοι καὶ γηροκόμοι, προσάγοντες σταυροὺς χρυσοστοιβάστους κατὰ μίμησιν τῆς ἑορτῆς τῶν βαΐων, καὶ λαμπροφορούντων πάντων, εἰσάγεται ἡ τάξις τῶν μαγίστρων, ἀνθυπάτων πατρικίων καὶ ὀφφικιαλίων ἔμπροσθεν τοῦ δεσπότου, καὶ διανομῆς τῶν λεχθέντων σταυρίων ὑπὸ τοῦ βασιλέως γενομένης, τελεῖται ... πρόλευσις.* (1).

L'affinité des deux textes est évidente, mais auquel des deux revient la priorité ? Philothée décrit le cérémonial des banquets sans trop s'intéresser au cérémonial des fêtes. Pourtant il a prêté attention au cérémonial de la Saint-Élie. On célébrait cette fête le 20 juillet, jour mémorable pour l'empereur Léon VI, car c'était le jour anniversaire de sa délivrance du cachot où son père l'avait enfermé par suite de la calomnie de Santabarène. Philothée atteste, en effet, que ce jour-là on fêtait la mémoire d'Élie et en même temps la délivrance heureuse du détenu impérial : *ἡ ἀνάκλησις τῆς περιορίσεως τοῦ εὐσεβοῦς ἡμῶν βασιλέως* (2). N'était-ce pas une raison de plus pour qu'on donnât à ce jour une solennité particulière suivant un cérémonial élaboré, peut-être, par l'Empereur lui-même ? L'hymne qu'on chantait à l'office des Vêpres, et qui avait été composé par l'Empereur, en est, semble-t-il, un bon témoin.

Mais, à cette hypothèse s'oppose le passage cité plus haut, qui nous apprend que « le grand empereur s'asseoit sur le trône et les petits de chaque côté, sur des sièges d'or ». Si *οἱ δεσπόται* du texte peut encore être compris comme allusion à Léon VI et à son frère Alexandre, qui avaient régné ensemble, *ὁ μέγας βασιλεύς* et *οἱ μικροί* ne le peuvent pas, car sous Léon VI

(1) *Ibid.*, II, 776, 20 - 727, 6.
(2) *De Cerimoniis*, II, p. 776, 15.

il n'y avait qu'un seul *μικρός*. On ne saurait penser non plus au règne de Constantin Porphyrogénète et de Romain, son fils pour la même raison. L'époque de Romain Lécapène, certes, en comptait plusieurs, mais ce serait vraiment trop humiliant pour Constantin Porphyrogénète d'honorer du nom de « grand empereur » Lécapène l'usurpateur, et de se classer parmi les fils de l'usurpateur, comme « petit empereur ». A tout prendre, il n'y a qu'une époque à choisir, c'est celle de Basile I, « grand empereur » et de ses fils Léon et Alexandre couronnés de bonne heure « petits » empereurs. Cela engage à admettre que Basile I, en instituant la fête de Saint-Élie à cause de la prédilection que ce prophète biblique lui inspirait, avait en même temps élaboré un cérémonial. Son fils Léon a doté la fête d'un hymne de son inspiration et peut-être a révisé le protocole pour donner plus d'éclat à ce jour de double importance, sans éliminer la mention du grand et des petits empereurs.

L'autre fête, la dédicace de la Nouvelle Église, se célébrait d'après un cérémonial qui reproduit la partie essentielle du protocole de la fête de Saint-Élie.

Quant à Saint-Démétrius et à Saint-Basile, leurs fêtes ont été établies par Léon VI. Philothée ne les connaissait pas : elles ne se trouvent pas dans son *Clétorologe.* Donc, elles sont postérieures à la date du Clétorologe, septembre 899. L'Empereur avait dédié à Saint-Démétrius un tropaire qu'on chantait à sa fête sur la mélodie de « *λαθὼν ἐτέχθης* ». Il semble que l'oratoire de Saint-Démétrius près de la salle de Chrysotriclinos ait été construit et sa fête établie après le siège de Thessalonique en 904, à l'occasion de l'intervention miraculeuse de ce martyr dans la défense de la ville, ainsi que le rapporte la légende.

On se demande si l'oratoire de Saint-Basile près du Chrysotriclinos n'était pas construit en l'honneur de Basile I, dont la fête de Saint-Basile était la fête onomastique. La partie authentique du protocole de cette fête remonte également au règne de Léon VI, et les « souverains » qui s'y trouvent mentionnés sont lui-même et son collègue Alexandre. Dans son *Clétérologe,* Philothée parle souvent de « souverains », expression sous laquelle il comprend les mêmes empereurs.

Enfin le chapitre 46, sur l'habillement des empereurs aux fêtes et aux cortèges, appartient à la plume de Constantin Porphyrogénète. Ce chapitre attire l'attention surtout par l'ordre que suivent les fêtes énumérées. Il commence par Pâques tout comme dans le second Cérémonial. C'est une preuve qu'il n'y a pas de « bouleversement » dans notre texte, ou s'il y en a, il est l'œuvre de son auteur et non pas d'un copiste. A. Vogt a raison quand il affirme que le calendrier ecclésiastique s'ouvrait primitivement par la Nativité du Christ. En effet, nous le voyons chez Philothée. Mais c'est Constantin Porphyrogénète lui-même qui a changé cet ordre pour faire débuter par Pâques. L'église arménienne connaît les deux systèmes : le calendrier le plus ancien, à en juger d'après les anciens lectionnaires, commençait par la Nativité et l'Épiphanie qu'on célébrait ensemble le 6 janvier. Mais, plus tard, on voit le calendrier commencer à la fête de Pâques : ce calendrier a probablement été rédigé en Cilicie, à l'imitation des Byzantins. La procession la plus solennelle à laquelle participait la cour impériale s'accomplissait le jour de Pâques. Aussi Constantin Porphyrogénète a-t-il mis ce jour en tête de son ouvrage. Au premier chapitre (p. 17) l'auteur énumérant les fêtes qu'on devait célébrer selon le cérémonial décrit, a d'abord parlé de Pâques, puis ensuite de la Pentecôte, de la Transfiguration, de la Nativité et de l'Épiphanie.

Le *Livre des Cérémonies* n'est pas un ouvrage conçu d'après un plan arrêté d'avance. C'est un recueil désordonné, ou, comme le dit l'auteur, un bouquet de fleurs ramassées partout, pour embellir la splendeur de la cour impériale. Constantin n'avait pas pour but de donner le cérémonial de toutes les sorties des souverains, mais seulement le cérémonial des sorties aux grandes fêtes « despotiques » y compris les « théométoriques » qu'on considérait comme « despotiques ». Il a esquissé d'abord un cérémonial de caractère général, à l'usage de toutes ces fêtes, avec l'indication des chants et des acclamations pour chaque fête. C'est ce que nous avons appelé le Premier Cérémonial, chap. 1-<17> ([1]).

(1) Nous n'entrons pas dans les détails de la question ; remarquons seulement que le renvoi de A. Vogt p. 13 au chap. 32, p. 124 est

Ensuite s'y trouve adjoint un autre cérémonial que nous avons appelé le Second. Celui-ci n'est pas de la plume de notre auteur : il existait antérieurement. L'auteur l'a simplement inséré dans son ouvrage avec quelques adjonctions ou retouches qui sont reconnaissables.

La cour avait des sorties aussi aux jours ordinaires ou aux fêtes des martyrs. La cérémonie et le cortège moins pompeux, propre à chacune des fêtes de cet ordre, ont été traités par l'auteur dans le deuxième Livre des *Cérémonies*, chap. 6-14. Il est inutile de chercher, avec A. Vogt, un ordre logique soit dans l'ensemble, soit dans les parties séparées de la compilation de l'Empereur écrivain.

II

Sur le chapitre 33

Depuis la construction, près du Palais Sacré, d'un sanctuaire dédié à la mémoire de Saint-Basile, la fête de celui-ci était devenue aulique et se célébrait avec une certaine solennité. Le chapitre 33 du *Livre des Cérémonies* expose le protocole de cette fête.

Les souverains se rendent à l'Église de la Vierge de Phare, située, elle aussi, à proximité du Palais. De là ils vont, en cortège solennel, à l'église de Saint-Basile, assistent à l'office et rentrent sans aucun apparat officiel au Chrysotriclinos. La cérémonie du jour est terminée.

Suit un récit épisodique. A la troisième indiction, au jour de cette fête, au lieu de rentrer au Chrysotriclinos, les souverains s'en allèrent avec tous les dignitaires à la Magnaure, où eut lieu la réception selon l'ordre habituel : le premier *βῆλον* : magistres ; second *βῆλον* : <anthypates> - patrices ; troisième *βῆλον* : les sénateurs.

Ensuite l'ostiaire introduisit le premier *βῆλον* : le magistre

faux ; il se rapporte à la page précédente, où il est question des oblats, et veut dire qu'au moment de la communion les souverains se comportent comme lors des oblats.

et archonte de Taron ; le second $\beta\tilde{\eta}\lambda o\nu$: les amis bulgares ; le troisième $\beta\tilde{\eta}\lambda o\nu$: les premiers officiers du magistre et archonte de Taron. La cérémonie étant finie, les souverains acclamés, rentrent dans le Palais Sacré.

Il n'est donc pas douteux que nous trouvons ici le cérémonial du jour à observer chaque année, et la description d'une réception occasionnelle qui eut lieu le même jour de la troisième indiction dans la Magnaure.

Mais l'interprétation d'A. Vogt est toute différente de la nôtre. Pour lui, la scène de la réception appartient au cérémonial et les lignes seules concernant le départ pour la Magnaure constituent une glose introduite par erreur dans le texte. Il conjecture aussi que l'indiction III représente l'année 944-945, où Constantin Porphyrogénète se débarrassa de son tuteur Romain Lécapène ; et à cette occasion, peut-être, fut organisée une réception dans la Magnaure. Une hypothèse de ce genre est bien peu vraisemblable, comme l'auteur le reconnaît lui-même. En effet, la scène de la réception ne peut faire partie du protocole du jour, puisque, entre autres personnages, y figure le magistros de Taron qui n'assistait certainement pas à la fête chaque année. La réception n'était pas même obligatoire d'après le protocole du jour : il n'y avait pas de réceptions non plus aux jours de la Saint-Démétrius, de la Saint-Élie, et de la Nouvelle Église.

A. Vogt trouve que le récit du départ à la Magnaure se place au milieu de deux phrases qui se suivent normalement, et pour cette raison il le tient pour une glose que le scribe aurait insérée dans le texte.

Cette supposition ne trouve pas sa justification dans le contexte. En effet les souverains étaient en chlamyde pendant toute la cérémonie, tandis que la phrase qui, d'après A. Vogt, constitue la suite normale, mais qui serait séparée par la glose, nous apprend que « les souverains revêtent leurs chlamyde ». Il s'en suit qu'il y avait eu un moment où les souverains avaient enlevé leur chlamyde, puisqu'ils doivent ensuite s'en revêtir de nouveau. Ce moment n'étant pas spécifié, on ne peut affirmer que la suite soit normale.

En vérité, ce moment est mentionné dans la prétendue glose : lors du départ à la Magnaure les souverains étaient « revêtus du divitision et du sagion ». Après le service dans l'église de

Saint-Basile, ils avaient enlevé leur chlamyde. Arrivés à la Magnaure ils revêtirent de nouveau leur chlamyde et s'assirent sur le trône nouvellement construit. La phrase « séparée » est donc bien à sa place. Dans cette phrase il y a une chose qui se répète dans la « glose », ce qui a, peut-être, égaré la pensée de Vogt. Dans la « glose », les souverains revêtent leur chlamyde, après que « tout le cérémonial de la réception a été accompli », *πάσης τῆς καταστάσεως τῆς δοχῆς τελεσθείσης*. En quoi consistait ce cérémonial ? C'est à ce point que répond la phrase séparée : « le maître des cérémonies sépare au dehors les *βῆλα* selon la coutume, les magistres, les <anthypates>-patrices et autres sénateurs », après quoi les souverains revêtent leur chlamyde et prennent leur couronne.

Il est certain que la réception a eu lieu dans le palais de Magnaure et qu'elle n'avait d'autre but que de présenter aux souverains le magistros de Taron et les amis bulgares. Pour trouver confirmation de cette thèse on n'aura qu'à consulter le chapitre 15 du deuxième *Livre des Cérémonies* : *Ὅσα δεῖ παραφυλάττειν, δοχῆς γενομένης ἐν τῷ μεγάλῳ τρικλίνῳ τῆς Μαγναύρας, τῶν δεσποτῶν καθεζομένων ἐπὶ τοῦ Σολομωντείου θρόνου.*

Ce chapitre offre le cérémonial complet des réceptions qui se donnaient dans la Magnaure. Le chapitre 33 est un sommaire du même cérémonial. Quelques citations suffisent pour révéler les rapports étroits existant entre ces deux chapitres.

Chap. 15 (= Reiske, II, p. 567) : *καὶ περιβαλλόμενοι οἱ δεσπόται τὰ διβητήσια καὶ τὰ χρυσοπερίκλειστα σαγία* = chap. 33 (éd. Vogt, p. 128) : *ἀπὸ διβητησίων περιβεβλημένοι καὶ τὰ χρυσοπερίκλειστα σαγία.*

Ibid., ligne 13 : *καὶ ὅτε πάντα καλῶς εὐτρεπισθῶσιν ὑπό τε τοῦ τῆς καταστήσεως ... εἰσέρχονται οἱ πραιπόσιτοι καὶ ὑπομνήσκουσι τοὺς δεσπότας· καὶ εὐθέως ἐξέρχονται οἱ δεσπόται καὶ ἀπέρχονται ἔνθα αἱ χλαμύδες καὶ τὰ στέμματα ἀπόκεινται, καὶ περιβαλλόμενοι τὰ αὐτὰ ὑπὸ τῶν πραιποσίτων, ἀνέρχονται καὶ καθέζονται ἐπὶ τῶν θρόνων* = chap. 33, p. 128, l. 12 : *καὶ ὅτε πάντα καλῶς εὐτρεπισθῶσιν, ὑπομιμνήσκεται ὁ βασιλεὺς καὶ <οἱ δεσπόται> περιβάλλονται τὰς χλαμύδας καὶ τὰ στέμματα καὶ ἀνιόντες καθέζονται ἐπὶ τῶν ἑαυτῶν θρόνων.*

Ensuite sur un signe du préposite, l'ostiaire fait entrer le premier *βῆλον* : *τοὺς μαγίστρους* ; le deuxième *βῆλον* : *τοὺς*

<*ἀνθυπάτους*> - *πατρικίους* ; le troisième *βῆλον* : *τοὺς συγκλητικοὺς καὶ ἁπλῶς ὅσα ἂν βῆλα ἔχει ἡ συνήθεια καὶ ἡ τάξις τῶν δοχῶν* = chap. 33, p. 128, l. 20-23 : les mêmes *βῆλα* et la dernière phrase reproduite littéralement. Après cela, l'ostiaire introduit l'étranger : *εἰσάγει τὸν ἐθνικόν, δηλονότι κρατουμένον ὑπὸ τοῦ κατεπάνω τῶν βασιλικῶν ιαὶ ὑπὸ τοῦ κόμητος τοῦ σταύλου ... καὶ τοῦ λογοθέτου τοῦ δρόμου.* = chap. 33, p. 128, l. 23 et sqq.

Ensuite viennent *οἱ προκριτώτεροι τούτου ἄνθρωποι, ... εἰσάγει τὸ τοῦ ἐθνικοῦ κανίσκιον εἰ δὲ καὶ ἔστιν ἕτερος φίλος* ; tout cela se retrouve également au chap. 33.

La cérémonie terminée, *κατίασιν οἱ δεσπόται ἀπὸ τῶν θρόνων, καὶ τὰ τούτων ἐκβάλοντες στέμματά τε καὶ χλανίδια, περιβάλλονται τὰ χρυσοπερίκλειστα αὐτῶν σαγία, καὶ εἰσέρχονται μυστικῶς ἐν τῷ θεοφυλάκτῳ παλατίῳ* = passage reproduit littéralement, à la fin du chapitre 33.

Ajoutons : *καὶ εἰσέρχονται εἰς τὸν μέγαν τρίκλινον, ἐν ᾧ καὶ ὁ Σολομώνειος ἵδρυται θρόνος* = chap. 33, p. 128, l. 7 : *καὶ ἀνελθόντες ἐκάθισαν ἐν τῷ νεοκατασκευάστῳ σένζῳ τῷ ἱσταμένῳ ἐν τῷ τοιούτῳ τῆς Μαναύρας τρικλίνῳ.*

En présence de ce fait, nous ne croyons pas possible de contester les conclusions que nous avons tirées de l'examen du chapitre 33 et qui se trouvent parfaitement confirmées par le parallélisme constaté entre le chapitre discuté et le chapitre 15. Par conséquent, il est sûr que la fête donnée dans le palais de Magnaure n'avait pas d'autre but que la réception du magistros et archonte de Taron et des amis bulgares. Nous savons bien que c'est dans la même salle de Magnaure que l'empereur Léon VI reçut les envoyés de Tarse et de Mélitène, arrivés à la capitale avec le père de Samonas : *καὶ τούτους ὁ βασιλεὺς ἐδέξατο μεγάλην δοχὴν ποιήσας καὶ κόσμῳ πολλῷ τὴν Μαγναύραν κατακοσμήσας* (Cedr. II, p. 270).

S'il est prouvé qu'il n'y a pas dans le récit de la réception de paragraphe glose, mais que le tout forme un ensemble, nous n'avons pas encore établi cependant si cet ensemble appartient au texte authentique ou s'il constitue une scolie postérieure. La solution dépend du rapport à établir entre les deux chapitres rapprochés.

Le chapitre 15 du second *Livre des Cérémonies* étant plus complet et plus circonstancié peut, de prime abord, prétendre

à la priorité, et puisque ce livre est rédigé en 957-959, la conclusion serait défavorable au chapitre 33. Mais il n'est pas exclu que le chapitre 15 soit basé sur le chapitre 33 qui serait une version sommaire, mais comportant les éléments essentiels du cérémonial. Tout dépend des faits mentionnés dans le récit de la réception. Qui est le prince magistros de Taron, et quelle année représente l'indiction III?

A l'époque qui nous intéresse il n'y avait qu'un seul prince de Taron, porteur de la dignité de magistros : c'était Grégoire ou Krikorik, — ainsi l'appelle Constantin Porphyrogénète — dont les relations avec l'empereur Léon VI ont été discutées au chapitre 43 du *De administrando Imperio.* Krikorik avait hérité du pouvoir en avril 898. Il s'était rendu à la capitale sur l'invitation de Léon VI, qui l'avait honoré du titre de magistros. Il avait entretenu aussi de bonnes relations avec Romain Lécapène, mais Constantin Porphyrogénète qui le mentionne ne dit rien qui permette de conjecturer qu'il entreprit un nouveau voyage vers la capitale, sous Romain Lécapène.

Si l'on s'en tient au règne de Léon VI, le premier janvier de la troisième indiction tombe le premier du même mois de l'année 900. Cette date n'est pas satisfaisante. L'empereur Léon VI se plaignait de la politique ambiguë de Krikorik entre l'Empire et le Khalifat, et après quelques efforts pour l'attirer dans la sphère des intérêts de l'Empire, il l'invita dans la capitale et le combla d'honneurs dans le même but. En 900, au mois de janvier, Krikorik était dans la deuxième année de son règne — temps assez court pour juger de sa politique et surtout pour la condamner comme le fait l'empereur Léon VI. On a raison de douter que la date soit correcte.

D'autre part, l'envoyé de l'Empereur qui a accompagné Krikorik, ainsi que son fils et son frère à Constantinople était Constantin Lips. Il avait en 900 une fille nubile, prête à se marier avec le frère de Krikorik, et il vivait encore en 951-952. Pour avoir une fille nubile, Constantin devait avoir tout au moins 30 ans, et en 951 il serait un vieillard de 80 ans au moins, âge trop avancé pour un hétériarque.

Ces considérations nous ont inspiré une conjecture fort simple : corriger indiction III en Indiction XIII = 910, *ἰνδικτιῶνι <ι>γ'*. De cette façon l'empereur Léon VI aurait eu assez de temps (898-910) pour suivre la tendance politique du

prince de Taron et pour s'en faire une idée précise ; et Constantin Lips serait rajeuni de dix ans.

Un fait vient corroborer cette conjecture. En 358, de l'ère arménienne = avril 909 - avril 910, à Constantinople un prince arménien, nommé Ašot, a commandé un Évangile, qui est parvenu jusqu'à nous et où le scribe, un certain T'out'ael, « serviteur du serviteur du Christ, le Seigneur Ašot », fait l'éloge de son patron Ašot, l'appelant « intelligent, riche d'esprit, passionné de lecture, portant l'admirable nom du généralissime arménien, très glorieux, d'une splendeur divine, aimant le Christ » pour lui avoir fait don comme d'un *βραβεῖον* des quatre évangiles » (1). Il ne serait pas trop hasardeux, croyons-nous, de reconnaître dans ce prince si renommé, Ašot, fils de Krikorik, celui qui avant Krikorik s'était rendu auprès de l'empereur et était revenu, décoré du titre de protospathaire. La date du manuscrit s'accorde parfaitement avec la conjecture : Ašot et Apoganem seraient allés à la capitale au cours de l'année 909, et Krikorik, à leur retour, à la fin de l'année pour être le premier janvier 910 dans la ville. Nous n'insistons pas sur la correction de l'indiction III, mais nous renonçons sans réserve à l'an 900. Le prince Ašot, âgé en 900, admettons, de vingt ans au moins, aurait eu en 968 lorsqu'il mourut, 88 ans, ce qui est aussi peu probable que le cas de Constantin Lips. Les souverains mentionnés dans notre texte seraient,en l'an 910,Léon VI et son frère Alexandre. Les « amis » bulgares sont les envoyés du roi bulgare venus à l'occasion de la fête de Noël ou, comme dit notre auteur, arrivés « pour célébrer avec nous la fête ». Depuis la bataille de Bulgarophygon en 896 jusqu'à celle d'Achelous en 917 aucun conflit armé n'est connu entre l'Empire et la Bulgarie S'il y avait une tension politique, elle n'empêchait pas de respecter certaines formalités coutumières.

Mais s'il faut s'en tenir à l'indiction III, il est nécessaire de la chercher en dehors de l'année de 900. L'indiction III qui vient après 900 tombe en l'an 915. Celle-ci ne convient pas,

(1) Garegin Vardapet, *Carte de la paléographie arménienne* (en arm.), p. 22-23. Le manuscrit du village de Mecšen, maintenant dans la Bibliothèque patriarcale d'Ejmiacin.

parce qu'à cette époque régnait l'impératrice Zoé, tandis que dans notre texte il est question des *δεσπόται* ; l'indiction III suivante correspond à l'an 930, ce qui donne à réfléchir.

A. Vogt place la réception du magistros de Taron et des amis bulgares entre 927 et 930, parce que « nous savons, dit-il, que Krikorik mourut en 930 ». Malheureusement, aucune source, aucune donnée n'existe à ce sujet. Si, négligeant le silence de Constantin Porphyrogénète, on s'arrêtait à l'an 930 comme date de la réception, on pourrait en tirer une conclusion sur la mort éventuelle de Krikorik après l'an 930 et avant 935, année où son fils Bagrat se trouve mentionné comme prince de Taron. Jean Catholicos qui connaissait ce prince de Taron, avait bénéficié de son hospitalité, et appréciait hautement sa politique « sage et prudente », n'a poussé son histoire que jusqu' à l'année 925 ; il ne mentionne pas sa mort. C'est une raison très faible pour placer sa mort après 925.

Il est tentant de voir, à la place de Krikorik, son fils et successeur Bagrat, à la réception de la Magnaure : gendre de la famille impériale, il méritait sans doute plus que son père un accueil solennel à la cour. Mais son titre de patrice empêche de lui attribuer cet honneur, à moins qu'on admette qu'en ce moment il était déjà magistros. Sénekerim, roi de Vaspourakan, avait été, d'après Cédrénus (II, 464), honoré de la dignité de patrice, *πατρίκιος τιμηθείς*, tandis que Kekaumenos, l'auteur du *Strategikon*, mieux renseigné, affirme que le roi, spolié de ses domaines, reçut en compensation le titre de magistros.

De toute façon, l'idée de A. Vogt sur la troisième indiction telle que nous l'avons rectifiée, peut être admise à condition qu'on sépare la réception du magistros de Taron dans le palais de Magnaure du récit de Constantin Porphyrogénète sur les relations des princes de Taron avec l'empereur Léon. L'empereur Léon aurait reçu et honoré Krikorik de la dignité de magistros en 910, et la réception du même prince ou de son successeur aurait eu lieu en 930. Cela complique inutilement la question et nous incline à préférer notre point de vue.

En tout cas la question de l'authenticité du chapitre 33 peut-être considérée comme résolue : il n'y a pas de glose, tout appartient à la plume du même auteur, l'écrivain impérial, et

le chapitre 15 du deuxième *Livre des Cérémonies* reproduit le chapitre 33 du premier Livre et le complète par quelques détails, comme la description du fameux instrument qui existait depuis Théophile et qu'on mettait en mouvement pendant les réceptions.

OBSERVATIONS SUR LA GÉNÉALOGIE DES TARONITES

RÉPONSE AU R. P. V. LAURENT

Le R. P. Laurent vient de publier, d'après un manuscrit du XIV[e] siècle conservé au couvent de Saint-Étienne en Thessalie, un fragment d'un acte de divorce qui apporte des renseignements précieux sur les alliances contractées par les premiers Taronites à Byzance. Nous reproduisons ici ce fragment :

Μιχαὴλ μάγιστρος ὁ ῥαίκτωρ δύο θυγατέρας ἀπογεννήσας Ἑλένην καὶ Σοφίαν, διέζευξε τὴν μὲν Ἑλένην πατρικίῳ Παγκρατίῳ τῷ Ταρωνίτῃ, ἥτις ἔτεκεν τὴν Ἀγάθην, ἀφ' ἧς ἐτέχθη παῖς ἡ Θεοφανώ, ἡ δὲ ἑτέρα θυγάτηρ τούτου ἡ Σοφία συνῆλθε πρὸς γάμον Κωνσταντίνῳ πρωτοσπαθαρίῳ τῷ Ῥαδηνῷ καὶ ἀπὸ τούτου τὴν Ἄνναν ἔτεκεν, ἥτις συναφθεῖσα Ἰωάννῃ πρωτοσπαθαρίῳ τῷ Παρσακουντηνῷ γεννᾷ τὴν Θεοφανώ.

Ὁ δὲ Ταρωνίτης γεννᾷ παῖδας, τόν τε εἰρημένον Παγκράτιον τὸν τῆς Ἑλένης ἄνδρα καὶ Γρηγόριον τὸν γεγονότα μάγιστρον ὅστις γεννᾷ τὴν Εἰρήνην· ἡ δὲ συνοικήσασα Ῥωμανῷ πατρικίῳ τῷ Ταρωνίτῃ τὸν ἐγκαλοῦντα Θεοφύλακτον ἔτεκεν. Ἔγημε τοίνυν οὗτος ὁ Θεοφύλακτος τὴν Θεοφανώ, τὴν ἐκ τῆς Σοφίας τῆς θυγατρὸς τοῦ ῥαίκτωρος καταγομένην καὶ προεγγόνην ἐκείνου τυγχάνουσαν (1).

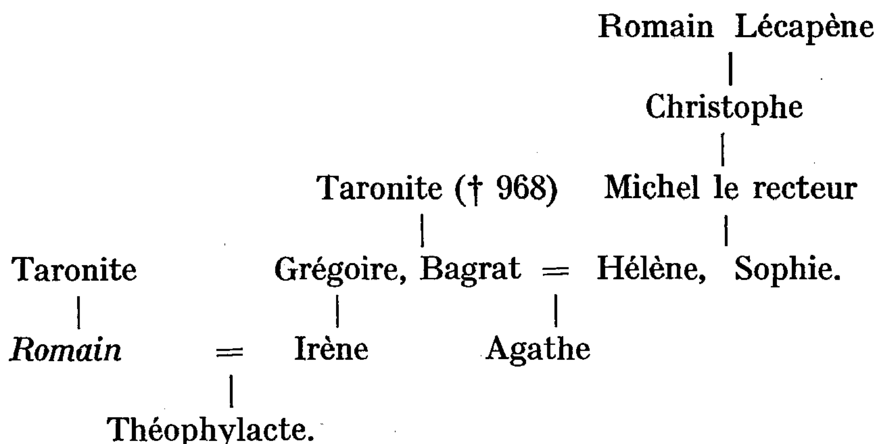
Il est surprenant que l'éditeur n'ait pas voulu reconnaître que ce curieux document confirme parfaitement une de nos hypothèses (qu'il se plaît à traiter de fragiles), pour lui substituer des conjectures tout arbitraires.

Le Taronite dont il est question est le dernier prince du Taron, Ašot († 968), qui avait deux fils, Grégoire et Bagrat. Grégoire, élevé à la dignité de magistros, assuma le poste de duc de Thessalonique et périt dans la guerre bulgare en 995. On connaît bien l'histoire romanesque de son fils Ašot. D'après le document qui nous occupe, Grégoire avait encore

(1) *Échos d'Orient*, t. XXXVII, n° 189-190 (1938), p. 129.

une fille Irène, et celle-ci avait épousé Romain Taronite, connu comme un des premiers adhérents de Bardas Skléros.

Bagrat, le frère de Grégoire, prit également part à la révolte de Skléros, et passa finalement au service de l'Empire. On n'avait aucun renseignement sur son sort ultérieur. Le nouveau document nous apprend qu'il s'unit en mariage avec Hélène, fille du magistros et recteur Michel, et entra ainsi dans la haute société byzantine. Michel était en effet le fils de Christophe, fils de Romain Lécapène. Les personnages et les alliances en question se présentent comme suit :



Le problème qui se pose est de déterminer l'identité du mari d'Irène, Romain Taronite.

Avant le mariage de Bagrat avec Hélène, une autre alliance avait été contractée avec la maison impériale des Lécapènes : Bagrat, frère d'Ašot († 968), avait épousé la sœur du magistros Théophylacte, un parent de Romain Lécapène. Le nom du magistros étant celui du père de Lécapène témoigne d'une parenté proche existant entre eux. Le mariage indiqué a été célébré sous le règne de Romain Lécapène et, sans doute avec son autorisation ; peut-être en était-il même l'instigateur. Le prénom de Romain que porte le prince Taronite, nous avait fait penser, dans notre article sur les Taronites (1), à ce mariage et nous y sommes tentés par l'hypothèse qu'il pourrait être né de la princesse byzantine, femme de Bagrat, et qu'il se serait appelé Romain en l'honneur de Romain Lécapène.

(1) *Les Taronites à Byzance* dans *Byzantion*, t. XI (1936), p. 22.

Maintenant, nous savons, d'après le document publié par le P. Laurent, que Romain Taronite avait un fils qui portait le nom de Théophylacte, c'est-à-dire le nom de son oncle maternel présumé. C'est un argument de poids en faveur de notre hypothèse. Cependant le P. Laurent croit pouvoir s'opposer à cette évidence, en se basant sur les ordonnances canoniques. D'après lui, si Romain Taronite était le fils de Bagrat, gendre de Théophylacte, il n'aurait pu épouser Irène, petite-fille de son oncle paternel. Pourquoi? Parce qu'il y aurait empêchement du cinquième degré, étant donné que les règles canoniques en matière matrimoniale étaient très sévères. Mais contre le raisonnement du P. Laurent nous pouvons citer de mémoire plus d'un cas où les prescriptions canoniques ont été négligées. L'empereur Héraclius n'a-t-il pas épousé sa propre nièce, Martina, la fille de sa sœur Marie? Son fils Constantin n'a pas non plus observé la règle canonique, en s'unissant à la fille de Nicétas, cousin germain de Héraclius : il y avait empêchement du sixième degré. Tzimiscès était le neveu de l'empereur Nicéphore Phocas, et nous savons qu'après le coup d'état de décembre 969, on s'attendait à ce qu'il se mariât avec Théophano, sa tante et complice. Si le mariage n'eut pas lieu, ce fut sans doute parce que le patriarche Polyeucte exigea le bannissement de l'impératrice criminelle, mais on ne voit pas que l'empêchement de parenté ait joué un rôle en cette affaire. A un autre point de vue encore, l'objection canonique du P. Laurent est loin d'être probante. Avant d'évoquer la disposition de la loi ecclésiastique byzantine, il faut prouver que Romain Taronite a célébré son union avec Irène à Byzance et d'après le rite grec, ce qui est difficile à démontrer. Romain apparaît un moment sur la scène de l'histoire en 879 et disparaît sans laisser de traces. S'il est, comme nous le pensons, le fils de Bagrat mort en 940, son mariage devait être rapporté à une date de beaucoup antérieure à 978 et à ce moment là, ce n'est pas, bien entendu, à Byzance que Romain Taronite allait chercher la fille de Grégoire Taronite son cousin pour l'épouser. Il y a donc toute raison de croire que son mariage a eu lieu en Arménie, dans le Taron, d'après le rite de l'église arménienne. En conséquence, c'est le code matrimonial de l'Église arménienne et non pas byzantine qu'il faut consulter pour

savoir si le mariage contracté était légal ou s'il y avait interdiction canonique.

Or, l'Église arménienne, tout au moins à cette époque, se montrait indulgente dans la question des mariages. En 1183, l'année même où l'empereur Andronic demandait une dispense pour marier sa fille naturelle Irène avec Alexis, le fils naturel de Manuel son cousin, dont parle le P. Laurent, le savant moine arménien Mxit'ar Goš rédigeait son fameux code, *dadastanagirk'*, où il traitait, entre autres, de la question du mariage et dans un esprit très large. Après avoir comparé les dispositions canoniques avec les anciennes Lois, le savant canoniste arménien reconnaît comme admissibles des unions entre les gens du sixième et du cinquième degré de consanguinité. Quant aux unions du quatrième degré, elles sont interdites, sauf quand il s'agit de personnes obstinées ou de princes, à qui on est forcé de donner une dispense, après leur avoir imposé une pénitence.

L'auteur avoue que, parmi ces prescriptions, il en est qui ne sont pas conformes aux canons, mais qui représentent l'état réel des choses. Cet état régnait surtout dans le milieu des féodaux arméniens, qui n'étaient pas assez disciplinés pour respecter les lois de l'Église, laquelle, de son côté, n'était pas en mesure de réfréner les passions et les caprices des puissants. Aussi l'auteur du code est-il obligé de reconnaître que les affaires matrimoniales des princes doivent être traitées avec plus d'indulgence que les autres, pour éviter des troubles (1). Il est aisé de comprendre les dispositions de notre auteur si on se souvient du cas du roi Smbat Bagratide (977-989), dont un historien contemporain blâme avec horreur l'union incestueuse : il vivait avec sa nièce, fille de sa propre sœur (2).

Tel était l'état de choses au xe siècle, à l'époque où vivaient les princes Taronites dont nous nous occupons. Le mariage de Romain Taronite avec Irène, mariage du cinquième degré, ne comporte donc rien d'extraordinaire, étant conforme aux usages du siècle en Arménie. C'est la solution rationnelle du

(1) *Mxit'ar Goš*, ch. 109, ed. BASTAMIAN.
(2) ASOLIK, III, chap. 29.

problème qui inquiète le P. Laurent. Les hypothèses téméraires qu'il propose sont infructueuses : admettre l'existence d'un second Romain Taronite distinct du nôtre est aussi arbitraire que de vouloir corriger *Ταρωνίτης* en *Σαρωνίτης*.

Il est évident que Romain Taronite est bien le fils de la sœur de Théophylacte et le père de Théophylacte Taronite : la similitude des prénoms est significative.

Il faut bien se garder de croire que les Arméniens, lorsqu'ils passaient la frontière de l'Empire, perdaient instantanément leur physionomie nationale et devenaient grecs. Le P. Laurent croit-il donc que les Bagratides, qui pendant des siècles avaient défendu leurs domaines et lutté avec acharnement contre les khalifes et les émirs, ne songeaient qu'à se défaire de leurs biens pour en faire spontanément cadeau à l'Empire ?

Le texte que nous examinons justifie notre hypothèse sur un autre point encore sans que l'éditeur s'en soit aperçu. Nous avons conjecturé que les Taronites byzantins, à savoir, Grégoire rebelle en 1040 et Michel panhypersebastos avec ses fils et neveu, descendaient de deux frères Grégoire et Bagrat. Or, le prénom du père de la femme de Bagrat, Michel, nous expliquant le prénom du panhypersebastos, éclaire par là-même sa filiation. Michel Taronite appartient donc, à n'en pas douter, à la descendance de Bagrat, et son nom est un souvenir de Michel Lécapène. Un des fils de Michel s'appelait Jean, assurément en souvenir de son grand-père maternel Jean Comnène. L'autre fils portait le nom de Grégoire, qui était probablement celui de son grand-père paternel. Dans ce cas, le rebelle Grégoire pourrait bien être le grand-père de Jean et de Grégoire et, par conséquent, le père de Michel Taronite.

Le P. Laurent prétend que l'ancêtre des Taronites byzantins ne peut pas être Grégoire ou Bagrat, comme nous l'avons admis, mais bien Krikorik ou Ašot, fils de David-Arkaik. Cette erreur est facile à réfuter. Ašot a déserté sa patrie pour Byzance, c'est vrai, mais on ignore totalement son sort ultérieur et toute conjecture à son sujet est absolument gratuite.

Quant à Krikorik, il n'a jamais été attaché au service de l'Empire. Les titres que Léon VI lui a conférés, non plus

que la pension qui lui a été accordée, ne l'ont rendu sujet de l'Empire ; et la principauté de Taron n'en a pas été transformée en thème byzantin. L'empereur Léon s'est plu à appeler Krikorik stratège de Taron, car c'était son désir de le voir dans cette qualité. En réalité Krikorik est resté, comme auparavant, *ἄρχων* de Taron et c'est sous ce titre qu'il figure dans le protocole de la cour impériale [1] : il est appelé, lors de la réception au palais de Magnaure, magistros et archonte. Le Taron comptait encore sous Constantin Porphyrogénète parmi les douze principautés de l'Arménie et son prince est toujours qualifié d'archonte, titre que la cour impériale donnait aux princes étrangers indépendants [2].

Même la pension impériale de Krikorik ne l'engageait à rien de plus qu'à rester fidèle à l'Empire sans jouer de rôle ambigu entre Byzance et le Khalifat, comme l'empereur Léon l'en accusait à tort ou à raison. Les chefs des principautés voisines : le prince de Vaspourakan, le roi Ašot, le Curopalate d'Ibérie regardaient la libéralité de l'Empereur à l'égard de Krikorik comme une récompense pour les services rendus ou à rendre. Désireux de bénéficier de la même faveur, ils disaient à l'Empereur : « En quoi Krikorik rend-il plus de service que nous à l'Empire ? ».

Si bénéficier d'une pension signifiait la soumission et conduisait à la vassalité, les princes voisins ne l'auraient certainement pas sollicité cette pension comme une faveur. L'empire, à son tour, n'aurait pas rejeté leurs demandes s'il était si facile, à prix d'argent, de s'enrichir de nouvelles possessions.

Asołik, historien arménien du xe siècle et originaire de Taron, envisage la question autrement que le P. Laurent. Pour lui, la libéralité de l'Empereur n'était qu'un geste noble sans aucune condition humiliante ; aussi fait-il l'éloge de cette libéralité : « L'Empereur Léon aimait la paix, dit-il, et se montrait bienveillant envers le monde entier. Large en donations, il avait sa façon de distribuer des présents ; et en cela il ne ressemblait pas aux Horoms, car il n'est pas dans l'habitude des Horoms d'être généreux et il n'y a même pas dans

(1) *De administrando imperio*, ch. 43, p. 185.
(2) *De Cerimoniis*, I, ch. 24, et II, ch. 48.

leur langue de terme pour exprimer l'idée de généreux. Mais lui, Léon, fils d'Arménien, était généreux plus même qu'un Arménien » (III, 3).

L'historien n'aurait pas exalté, en termes si pompeux, la générosité de l'Empereur si elle avait porté atteinte à l'état politique de sa région natale. Krikorik a, en vérité, maintenu sa situation telle qu'elle était avant d'entrer en relation avec la cour byzantine, et Taron ne fut annexé à l'Empire que plus tard, en 968, après la mort d'Ašot, fils de Krikorik. C'est par les fils de cet Ašot, émigrés à Byzance, que commence la ligne des Taronites arméno-byzantins.

Le P. Laurent rappelle que *Ταρωνίτης* est un patronyme de forme essentiellement grecque ; mais il faut savoir que c'est une traduction de l'arménien Taronaci (= Taronatzi), « Taronien » ; c'est en effet ainsi que les Arméniens appelaient les Bagratides de Taron pour les distinguer de ceux de Širak-Ani (1).

(1) PSEUDO-ŠAPUH, p. 55 et 56.

SAMUEL L'ARMÉNIEN
ROI DES BULGARES

L'histoire de la lutte héroïque que le fameux Samuel Comitopoulos soutint contre l'empereur Basile II, telle que Cédrénus-Skylitzès nous l'a transmise, prête à la discussion sur plusieurs points importants.

Les savants ont surestimé le chroniqueur byzantin, au préjudice d'autres sources précieuses. L'historien arabe Al-Makin (accessible au monde savant depuis le XVIIe siècle) (1) n'a pas trouvé beaucoup de crédit, malgré les renseignements précis qu'il apportait. C'est un compilateur du XIIIe siècle, donc de beaucoup postérieur à Cédrénus; mais nous savons maintenant qu'il avait puisé ses informations dans une source excellente : Yahya ibn Sa'id ibn Yahya al-Antāki (2). Les récits de ce dernier sur la guerre bulgare se présentent comme de vraies révélations, tant par la richesse que par la précision chronologique. Néanmoins, les savants ont continué, avec une confiance excessive, à prendre le parti de Cédrénus dans presque tous les cas où celui-ci se trouve en contradiction avec Yahya.

L'historien arménien Asołik n'a pas été mieux traité :

---

(1) AL-MAKIN (= EL-MACINE), *Historia Saracenica*, trad. latine par THOMAS ERPENIUS, Leyde, 1625; *L'histoire Mahométane de* MACINE, trad. par PIERRE VATTIER, Paris, 1657.

(2) *Extraits de la Chronique de* YAHYA D'ANTIOCHE, par le BARON VICTOR R. ROSEN, dans son ouvrage *L'empereur Basile Bulgaroctone* (en russe), avec un commentaire d'une remarquable érudition, Saint-Pétersbourg, 1883. On trouvera le texte arabe, et une traduction française (par I. KRAČKOVSKY et A. A. VASILIEV), dans la *Patrologia Orientalis*, vol. XVIII, XXIII.

toujours même dédain, même méfiance à l'égard d'un auteur qui est pourtant contemporain de Basile et de Samuel. Asołik a été publié en 1859 (3), mais longtemps avant cette date, Čamčean avait résumé son récit de l'affaire bulgare dans l'*Histoire d'Arménie*, parue presque en même temps que *The decline and fall* de Gibbon.

Nous n'avons pas à nous arrêter ici sur la riche littérature accumulée autour de la question qui nous intéresse. G. Schlumberger a le grand mérite d'en avoir fait usage dans son ouvrage capital (4) où il a utilisé, de façon exhaustive, toute les sources disponibles. Excellent narrateur, il a accueilli avec une égale faveur des matériaux de qualité inégale, sans grand souci d'accorder les contradictions ou les divergences. S'il intervient parfois pour énoncer une critique, c'est toujours en faveur de Cédrénus qu'il se décide, car, selon lui, un auteur originaire d'Antioche, comme Yahya, ne pouvait être aussi bien informé que Cédrénus sur ce qui se passait au front bulgare. D'où vient alors la chronologie impeccable de l'auteur antiochénien ? La précision de la chronologie n'est-elle pas le meilleur critère pour juger un historien ?

L'illustre historien bulgare, le regretté Zlatarski (5), a fait de son mieux pour concilier les discordances et surmonter les difficultés que présentent nos sources, mais il l'a fait avec certaines idées préconçues, et nous ne pouvons partager ses vues sur plusieurs points. L'examen des sources connues, que nous avons contrôlées l'une par l'autre, sans aucun parti pris, nous a conduit à des

(3) ASOŁIK (= STEPANOS DE TARON), *L'histoire universelle*, éd. K. ŠAHNAZARIAN, Paris, 1859; la seconde édition critique, par S. MALXASIANTZ, Saint-Pétersbourg, 1885. Traduit en russe par M. EMIN, Moscou, 1864; en allemand, par H. GELZER et A. BURCKHARDT, Leipzig, 1907; en français, par E. DULAURIER (Ier et IIe livres, édition posthume), 1883, et par F. MACLER (IIIe livre), Paris, 1917.

(4) G. SCHLUMBERGER, *L'épopée byzantine I, Basile II*, Paris, 1900.

(5) В. Н. ЗЛАТАРСКИ, История на Българската държава, I, часть 2. (= *L'histoire de l'Empire bulgare*, t. I, seconde partie.)

résultats différents. Suivons d'abord le cours des événements militaires, avant de passer à la question de l'origine des Comitopoules, pour finir par l'histoire des filles de Samuel.

I

HISTOIRE ET CHRONOLOGIE RECTIFIEES

Le premier point est de savoir quand les frères Comitopoules firent leur apparition.

D'après Cédrénus, à la mort de l'empereur Romain II, le 15 mars 963, le roi bulgare Pierre, ayant perdu sa femme, renouvelle le traité avec les empereurs, en leur donnant en otages ses deux fils, Boris et Romain. Peu après meurt Pierre, et ses fils sont renvoyés, pour contrecarrer l'ambition des frères Comitopoules (6).

Les empereurs sont Basile et Constantin. Le traité a donc été conclu pendant la courte régence de leur mère, du 15 mars à l'avènement de Nicéphore Phocas, le 16 août 963. Le vrai régent était le fameux *parakimomenos*, Joseph Bringas. C'est lui, l'animateur du traité, qui avait réclamé comme otages les princes bulgares, dont l'un, Romain, fut fait eunuque par son ordre. Nicéphore Phocas, monté sur le trône, chasse Bringas, qui, relégué dans un couvent, meurt deux ans après (7). C'est donc en 963 exactement que Boris et Romain avaient été donnés en otages.

Quant à leur retour, Cédrénus en parle après avoir signalé la mort du roi Pierre, leur père. Aussi Zlatarski croit-il qu'ils avaient été renvoyés pour succéder à Pierre, mort le 29 janvier 969 (8). On peut avancer un peu la date

(6) CÉDRÉNUS, II, p. 347 (éd. Bonn).

(7) CÉDRÉNUS, II, pp. 435 et 351. RUNCIMAN, *A History of the first Bulgarian Empire*, p. 217, fait observer à tort que « when Romanus was captured and when he was castrated are alike unknown ».

(8) ZLATARSKI, *op.cit.*, p. 592 (d'après ИОР. ИВАНОВ, Български старини из Македония, p. 83).

de leur retour. L'an 967, au mois de juin, l'empereur Nicéphore se rend en Thrace, d'où il écrit à Pierre qu'il ne doit pas permettre aux « Turcs » de franchir l'Istros (=Danube) pour dévaster le pays. Pierre lui répond par un refus formel : lorsqu'il fut attaqué par ces Barbares, l'empereur ne lui a pas prêté son concours et maintenant il a fait la paix avec eux et n'a aucun intérêt à se battre pour l'empereur (9). Si ses fils étaient encore, à cette époque, retenus à Constantinople, Pierre aurait parlé, évidemment, avec plus de réserve, afin de ne pas mettre en danger la vie des otages. Il est possible que Nicéphore les ait mis en liberté en 966, après la campagne de Syrie (10).

Quoi qu'il en soit, le retour des princes, soit en 969, soit avant, n'avait aucun rapport avec les frères Comitopoules.

Cédrénus s'est trompé sur ce point. D'ailleurs, il revient plus loin sur son erreur en nous montrant Boris et Romain dressés contre les Russes et non pas contre les Comitopoules.

Nous avons vu qu'en 967 Nicéphore Phocas demanda à Pierre son concours contre les « Turcs ». C'étaient donc les Turcs qui inquiétaient l'empereur et non pas les rebelles bulgares. Pierre le lui refusa de façon si nette qu'on serait fondé à croire qu'il avait conclu non seulement la paix, mais aussi une alliance avec les Turcs, les ennemis de l'Empire. Nicéphore se vit obligé de s'entendre avec les Russes contre les Bulgares et leurs alliés turcs et de les pousser à envahir la Bulgarie. En 968 et 969, les Russes

(9) CÉDRÉNUS, II, p. 372. LEO DIACONUS, p. 62. ZONARAS, p. 513.

(10) CÉDRÉNUS, II, p. 361, τὸ δεύτερον ἔτος τῆς αὐτοῦ βασιλείας ἐν μηνὶ Ἰουλίῳ ne correspond pas à ἰνδικτιῶνος ζ'. L'indiction VII, mois de juillet = 964, juillet. Le règne de Nicéphore a commencé le 16 août 963; donc en juillet 964 nous sommes encore dans sa première année et non pas dans la seconde. Le printemps, indiction IX = 966, tombe en sa troisième année, comme l'indique correctement CÉDRÉNUS, pp. 363_8 et 364_1. Le chroniqueur a confondu le début de la campagne, indiction VII = 964, avec la fin, au mois de juillet de la seconde année = 965. (Cf. YAHYA, p. 796, la prise de la ville de Mopsueste, le 13 juillet 965.)

pénétrèrent en Bulgarie, la ravagèrent et se disposèrent à y rester, après avoir fait prisonniers Boris et Romain, le roi Pierre étant déjà mort (11).

D'après Yahya, les Bulgares avaient dévasté les provinces de l'Empire pendant que Nicéphore était occupé en Orient. Il ne mentionne pas les Turcs, mais on voit que les Bulgares étaient soutenus par leurs nouveaux alliés (12). Selon le même auteur, Nicéphore marcha contre eux, les battit et ensuite conclut alliance avec les Russes et les engagea à attaquer les Bulgares. Les Russes eurent le dessus, prirent la ville de Dorystole (=Ṭ.lsīrā) et s'emparèrent aussi des deux fils de Samuel le roi des Bulgares, qui s'y trouvaient (13).

Tzimiscès, le successeur de Phocas, combattit les envahisseurs russes et les força d'évacuer la Bulgarie. Il trouva parmi les prisonniers le roi Boris, sa femme et ses enfants. Romain n'est pas mentionné, mais il était cependant avec son frère, comme l'atteste Yahya (14). Boris fut dépouillé de sa dignité royale et élevé au grade de *magistros*.

Or, on ne parle pas des frères Comitopoules dans tous ces événements; on ne les voit agir ni pour, ni contre les princes héritiers. Ils n'étaient évidemment pas encore en scène à cette époque. Le passage en question, de Cédrénus, est démenti par lui-même (15).

---

(11) CÉDRÉNUS, II, pp. 372 et 383.

(12) D'après ZONARAS, III, pp. 512-513 : Τῶν δὲ Τούρκων, τῶν Οὔγγρων δηλαδή, τὰ Θρακῷα ληϊζομένων.

(13) YAHYA = *Patrologia Orientalis*, p. 813. Il faut remarquer que YAHYA ne connaît pas le nom de Pierre et le nomme toujours Samuel. Le vrai Samuel s'appelle chez lui Comitopoulos.

(14) LEO DIACONUS, p. 78. CÉDRÉNUS, II, p. 396. YAHYA = *Patrologia Orientalis*, p. 833 : Tzimiscès délivra « les deux fils de Samuel » (sc. Pierre).

(15) RUNCIMAN (*op. cit.*, p. 218) tient le passage de CÉDRÉNUS pour une interpolation. Mais puisqu'on le retrouve aussi chez ZONARAS (III, p. 495), nous croyons qu'il vient d'un malentendu, dû à la confusion avec la seconde libération de Boris et de Romain.

ZLATARSKI (*op. cit.*, p. 590) a adopté l'erreur de CÉDRÉNUS, sans avoir fait attention à sa rectification, et en conséquence, il a ramené l'apparition des Comitopoules à la date de 969, conformément à la théorie de DRINOV sur l'existence problématique d'un État indépendant dans la

Les Comitopoules apparaissent, d'après Cédrénus, à la mort de Tzimiscès: τῶν δὲ Βουλγάρων ἅμα τῇ τελευτῇ τοῦ βασιλέως Ἰωάννου ἀποστατησάντων, ἄρχειν αὐτῶν προχειρίζονται τέσσαρες ἀδελφοί, c'est-à-dire, les Bulgares firent défection à la mort de Jean Tzimiscès et les quatre frères s'emparèrent du pouvoir. Il ne restait de la famille royale que Boris et Romain, mais ils étaient retenus à Constantinople. Un peu plus loin, notre chroniqueur écrit : ἐπεὶ συνέβη τὸν βασιλέα Ἰωάννην ἀποθανεῖν, ἐκεῖθεν ἀποδιδράσκουσι καὶ τὴν Βουλγαρίαν φθάσαι ἠπείγοντο (16). L'historien semble se contredire. Si Boris et Romain s'étaient évadés après la mort de Tzimiscès, date de la défection des Bulgares, pourquoi le pouvoir serait-il passé aux quatre frères et non pas aux princes héritiers ? Heureusement, Michel, évêque de Devol, met les choses au point: ἐπεὶ συνέβη τὸν βασιλέα Ἰωάννην ἀποθανεῖν <καὶ τὸν Σκληρὸν ἀποστατῆσαι τοῦ βασιλέως καὶ συγγενοῦς αὐτῶν Βασιλείου εἰς τὰ ἐπὶ Θράκην χωρία ἐξιόντος>, ἐκεῖθεν ἀποδιδράσκονται καὶ τὴν Βουλγαρίαν φθάσαι ἠπείγοντο (17).

Les mots entre crochets sont de la main de l'évêque Michel. Ils précisent la date de la fuite des princes bulgares, en la plaçant non seulement après la mort de Tzimiscès, mais encore après la révolte de Skléros, au moment où l'empereur Basile partit pour la Thrace. La première campagne de Basile contre les Bulgares eut lieu

---

partie occidentale de la Bulgarie. En 973, l'empereur Othon, avec son fils, vint à Quedlinburg et y célébra la Pâque le 23 avril; une délégation bulgare, entre autres, arriva auprès de lui « venerunt ad eos legati Graecorum, Beneventorum, Ungariorum, Bulgariorum, Danorum, Sclavorum cum regiis muneribus ». (PERTZ, *Monumenta Germaniae Historica; Scriptores*, t. III, p. 62). D'après ZLATARSKI, *op. cit.*, p. 641, la délégation bulgare avait pour mission d'informer l'empereur que la Bulgarie occidentale venait de recouvrer son indépendance. Pourtant le texte n'autorise pas une pareille conjecture, toute personnelle. On aurait tort de « solliciter » ce passage, où le « dénombrement » des amis étrangers ne va pas sans quelque exagération rhétorique.

(16) CÉDRÉNUS, II, pp. 434-435.

(17) V. B. PROKIĆ, *Die Zusätze in der Handschrift des Iohannes Skylitzes*, München, 1906.

en 986. C'est donc la date exacte de la fuite de Boris et de Romain.

Nous ne croyons pas à l'évasion des prisonniers. Basile les a relâchés à dessein pour les opposer aux frères Comitopoules et provoquer une guerre intestine en Bulgarie. La vérité ressort du passage de Cédrénus, mal placé (18), dont nous avons parlé plus haut, et où il est dit nettement que « les fils de Pierre furent renvoyés, ἐπέμφθησαν ἐφ' ᾧ τῆς πατρῴας ἀντισχέσθαι βασιλείας, καὶ τοὺς Κομητοπούλους ἀπείρξουσι τῆς πρόσω φορᾶς. ». Cela vient d'une seconde source utilisée par notre compilateur, qui, ayant trouvé ce renseignement en désaccord avec sa principale autorité, l'a utilisé maladroitement, dans un contexte où il n'a que faire.

Boris fut tué par un Bulgare qui l'avait pris pour un Grec, mais Romain se sauva et fut accueilli par les siens et proclamé roi, comme nous le verrons, sous le nom de Syméon.

Les frères Comitopoules étaient quatre : David, Moïse, Aaron et Samuel. Un Valaque tua David à l'endroit dit Καλαὶ δρῦς (19). Moïse périt pendant le siège de la ville de Serrae, et Aaron fut tué par Samuel à Rametanitzae.

Samuel, devenu seul maître du pays et profitant de ce que l'armée byzantine était occupée par la révolte de Skléros, ravagea « tout l'Occident, non seulement la Thrace, la Macédoine et la région de Thessalonique, mais aussi la Thessalie, l'Hellade et le Péloponèse. Il s'empara de plusieurs forteresses, parmi lesquelles Larissa, la plus importante, dont il transporta les habitants en Bulgarie, où il les fit enrôler dans son armée pour combattre contre Byzance ».

Notre chroniqueur a réuni ici des événements de diffé-

---

(18) CÉDRÉNUS l'a placé inopportunément après la mort de Nicéphore Phocas (CÉDRÉNUS, II, p. 347, Bonn).

(19) Cette localité, située entre Kastoria et Prespa, est identique, à ce qui nous semble, à Κολυδρός (pour Καλοδρύς), dont la garde était confiée à Démétrios Teichonas, d'après MICHEL DE DEVOL, et que PROKIĆ n'a pu identifier.

rentes dates. La campagne bulgare de Basile servira de point de repère pour les préciser. La date de cette campagne est bien fixée : c'est l'an 986 ([20]). On peut ajouter encore un argument en faveur de cette date. En 985, l'empereur avait nommé duc d'Antioche le magistre Léon Mélissène. L'année suivante, il le remplaça par Bardas Phocas, après qu'il l'eut déchargé des fonctions de domestique des scholes. En 376 de l'hégire, le nouveau duc d'Antioche conclut la paix avec Ma'ali-ibn-Hamdān, prince d'Alep ([21]). L'an 376 commence au 13 mai 986. C'est après avoir rétabli la paix en Orient, par le traité conclu, paraît-il, au début de l'an 376 de l'hégire, que Basile tourna ses armes contre les Bulgares : il entra en Bulgarie au mois d'août.

D'après Cédrénus, l'empereur passa παρὰ τῇ Ῥοδόπῃ καὶ τῷ ποταμῷ Ἕβρῳ, laissa le magistre Léon Mélissène derrière lui pour surveiller le défilé, se dirigea lui-même vers la ville de Triaditza, l'ancienne Sardica (la Sofia d'aujourd'hui) par les vallons et les forêts, et campa à l'endroit dit Stoponion. Samuel avait occupé les montagnes environnantes et, n'osant descendre dans la plaine, cherchait à tendre un piège à l'empereur. Basile se préparait à aller assiéger Triaditza, lorsqu'il apprit de Kontostéphane que Léon Mélissène avait déserté son poste et pris le chemin de la capitale pour s'y faire couronner. L'empereur, inquiet de cette nouvelle, se replia en hâte vers Philippopolis. Samuel profita de la retraite désordonnée de l'armée impériale pour fondre sur elle; il la tailla en pièces et s'empara du camp de l'empereur et de ses bagages.

([20]) On a enfin abandonné la date de 981 pour donner raison à AL-MAKIN, YAHYA et ASOŁIK, qui donnent la vraie date. VASILEVSKIJ est arrivé à la même date (986) en raison d'un passage du STRATÉGIKON (*Journal du Ministère de l'Instruction publique* [russe], 1881, juillet, pp. 122-125).

S. RUNCIMAN a reconnu la vraie date dans son ouvrage *A History of the first Bulgarian Empire*, 1930, p. 224, mais il a gardé l'ancienne date, sans doute par mégarde, dans *Byzantine civilisation*, 1933, p. 49.

([21]) YAHYA (= V. ROSEN, *L'empereur Basile Bulgaroctone* [russe]), p. 20.

Arrivé à Philippopolis, l'empereur trouva Mélissène à son poste, qu'il gardait fidèlement.Le calomniateur fut puni, mais la campagne était perdue. Cela se passait le 17 août 986.

Ce récit est fort tendancieux. L'incident de Kontostephanos est inventé pour ménager l'amour-propre de l'empereur, battu par Samuel. Déjà Hilferding ([22]) avait douté de cette histoire. On a dissimulé, pour la même raison, l'échec de Basile devant Triaditza. En conséquence, on a déformé l'itinéraire de la campagne en faisant croire que l'empereur n'a pas atteint Triaditza, mais s'est arrêté à Stoponion et qu'il y était arrivé de Philippopolis. Cela n'est pas exact. Nous savons que Léon Mélissène était posté à Serrae et non pas sur la route de Philippopolis. On dit que Moïse avait été tué par une pierre lancée de la ville de Serrae pendant qu'il en faisait le siège : Μωυσῆς δὲ τὰς Σέρρας πολιορκῶν λίθῳ ἀπὸ τοῦ τείχους βληθεὶς ἐτελεύτησε. Michel de Devol est plus exact : Moïse, tombé de cheval, est égorgé par un des soldats du général Léon Mélissène : συμπεσόντος αὐτῷ τοῦ ἵππου ὑπό τινος τῶν ὑπὸ τὸν δοῦκα Μελισσηνὸν ἀποσφάττεται([23]). Léon Mélissène avait été rappelé d'Antioche pour prendre part à la campagne bulgare, et c'est à cette occasion qu'il se trouvait à Serrae en 986; l'année suivante, il était déjà en Asie Mineure, à l'occasion de la révolte de Phocas. Léon le Diacre distingue le chemin de départ de l'empereur de celui de sa retraite, sans les préciser ([24]). Cédrénus a raison de dire que l'empereur retourna par Philippopolis, mais il a tort de le faire partir par le même chemin. Il est probable que la route qu'il suivit passait par la région de la Mesta ou de la Struma ([25]).

---

(22) A. Hilferding, *Histoire des Serbes et des Bulgares; Œuvres*, I, p. 208 (en russe). Voir Rosen, *op. cit.*, p. 172.

(23) Cédrénus, II, p. 455 = Prokić, *Die Zusätze*, p. 8.

(24) Leo Diaconus, p. 171, éd. Bonn.

(25) Cédrénus, II, p. 436, dit que l'empereur entra en Bulgarie « par la région proche du Rhodope et de l'Hèbre », et qu'il arriva à Stoponion par τὰ μεταξὺ Τριαδίτζης στενὰ καὶ λόχμας. Ce dernier mot désigne l'endroit que Léon le Diacre appelle λόχμη, « à une journée de marche de

Un fait est hors de doute : Moïse a été tué sous les murs de Serrae en 986. L'assassinat d'Aaron est postérieur à cette année, car il a participé à la guerre et à la poursuite de l'armée impériale qui fuyait en désordre : ὁ δὲ Σαμουὴλ καὶ 'Ααρὼν σὺν τῷ 'Ρωμανῷ τὴν ἀσύντακτον ἀναχώρησιν φυγὴν ὡς εἶναι ὑποτοπάσαντες ἐπιπεσόντες... ([26]). Il a été assassiné le 14 juillet à Rametanitza, mais on ne sait pas en quelle année. L'historien arménien Asołik peut être utilement consulté pour jeter quelque lumière sur ce sombre drame.

La défaite de Basile eut de graves répercussions en Orient. Le prisonnier de Bagdad, Bardas Skléros, accourut à Mélitène. Il y était déjà en février 987. En avril de la même année, Basile réintégra le duc d'Antioche, Bardas Phocas, dans son ancien poste de domestique des scholes et l'envoya combattre le rebelle. Mais, peu après, le 14 septembre ([27]), le domestique tourna lui-même ses armes contre l'empereur. La couronne impériale était en danger. Il fallait à tout prix en finir avec les Bulgares. C'est donc dans cette conjoncture que Basile chargea l'évêque de Sébaste d'aller en Bulgarie pour solliciter la paix. Les Bulgares auraient demandé, en échange, la main de la sœur de l'empereur. L'évêque consentit, mais il leur envoya, au lieu de la princesse, une de ses servantes qui lui ressemblait. Les Bulgares découvrirent l'imposture et la négociation échoua.

Il y a toute raison de reconnaître dans l'envoyé de l'empereur, Théodore, évêque de Sébaste, celui qui a écrit l'histoire du règne de Basile, selon le témoignage de Skylitzès. Il semble que l'évêque ait gagné Aaron par la

---

Triaditza », donc à 30-35 km., tandis que Stoponion se place à 50 km. de la même ville, près du village Ichtiman (ZLATARSKI, *op cit.*, p. 670). Donc la λόχμη se trouvait entre Triaditza (= Sofia) et Stoponion, et non pas entre Stoponion et Philippopolis (Plovdiv). L'empereur y est arrivé venant de Triaditza, et non pas de Philippopolis.

([26]) MICHEL DE DEVOL, chez PROKIĆ, *Die Zusätze*, croit à tort qu'il s'agit du fils d'Aaron.

([27]) YAHYA (= ROSEN), p. 22, et non pas le 15 août, comme chez CÉDRÉNUS, II, p. 438.

perspective séduisante d'une alliance avec la maison impériale, ou bien, qu'il ait promis de le faire monter sur le trône bulgare. D'une façon ou d'une autre, l'évêque aurait réussi à brouiller Aaron avec Samuel, ce qui entraîna l'assassinat d'Aaron, soit le 14 juillet 987, si la mission de l'évêque eut lieu après la révolte de Skléros; soit en 988, si elle suivit celle de Phocas. Après l'échec auprès des Bulgares, Basile fit appel aux Russes, dont il reçut secours en donnant sa sœur en mariage au prince Vladimir ([28]).

De toute façon, il est certain que Moïse fut tué en 986 et Aaron en 987 ou 988. Les savants plaçaient leur mort en 976, en se basant sur le passage cité plus haut de Cédrénus, où il est dit que Samuel, devenu μόναρχος, seul maître de la Bulgarie, et ayant profité des troubles de Skléros, infesta « tout l'Occident: Thrace, Macédoine, Thessalonique, Thessalie, Hellade et Péloponèse, et prit, entre autres forteresses, Larissa ».

On a admis qu'il s'agissait de la première révolte de Skléros (976-979) et l'on en a conclu que les frères de Samuel étaient morts en 976 et que Samuel, resté μόναρχος, avait fait des incursions dans les pays énumérés pendant les années 976-979. Pourtant, Larissa a été enlevée à Nicolitzès en 986, suivant l'indication du *Strategikon*; l'expé-

([28]) ASOŁIK, III, ch. 23. Nous ne comprenons pas pourquoi les savants ont été si unanimes à repousser le récit de l'historien arménien : le russe Vladimir, « un Scythe », un païen, n'était pas plus digne d'une princesse byzantine qu'un prince bulgare chrétien, le secours russe, au surplus, étant problématique, mais le danger bulgare bien réel. Certes, le récit a quelques détails légendaires, comme le supplice de l'évêque, qu'on aurait brûlé vivant. C'est une invention, inspirée par la haine que les Arméniens éprouvaient envers ce prélat. Ils l'accusaient de la mort violente du prêtre arménien Gabriel de Sébaste. On lui reprochait d'avoir converti deux évêques arméniens, Sion de Sébaste et Jean de Larissa. Par un excès de zèle, il s'était attaqué à l'Église arménienne, dans la lettre injurieuse adressée au catholicos Xačik. La réponse de Xačik se trouve chez ASOŁIK, III, ch. 21. Les Byzantins n'ont-ils pas inventé que Basile a crevé les yeux aux quinze mille prisonniers bulgares ? C'est aussi une inspiration de la haine. Rejetons le détail légendaire chez ASOŁIK, mais gardons le fond historique du récit, la mission de l'évêque de Sébaste auprès des Bulgares.

dition de Samuel vers l'Hellade et le Péloponèse, à travers la Thessalie, eut lieu en 998, à l'époque où Nicéphore Ouranos le rejoignit sur le bord du Spercheios, le battit et le rejeta dans ses frontières. Enfin, Thessalonique et « l'Occident » ont été dévastés par Samuel pendant la révolte de Nicéphore Phocas (987-989). Voici ce que dit Yahya : « Pendant que Basile était occupé par la révolte de *Phocas*, les Bulgares profitèrent de l'occasion pour se livrer à plusieurs expéditions contre les Grecs, pour dévaster les pays jusqu'à Salonique et faire des incursions dans les provinces grecques en *Occident* » ([29]).

Si nous ne voulons pas accuser Cédrénus de contradiction ou de faux renseignement, il faut admettre qu'il veut parler, dans le passage en question, de la seconde révolte de Skléros, en coïncidence avec celle de Bardas Phocas (987-989), et que Samuel, devenu μόναρχος depuis l'assassinat d'Aaron, le 14 juillet 987, a exécuté des opérations militaires dans les contrées mentionnées au cours de la révolte des deux généraux. Cédrénus anticipe même sur les événements qui eurent lieu en 998.

Il n'y peut être question de la première révolte de Skléros, pour la raison que les Comitopoules n'étaient pas encore, à cette époque, en scène. Ils font leur première apparition sous le gouvernement de Kekauménos, le stratège de Larissa et d'Hellade (980-983) ([30]).

([29]) YAHYA = ROSEN, *op. cit.*, p. 27.

([30]) ZLATARSKI, *op. cit.*, pp. 646 et suiv., a fait de grands efforts pour prouver que Kekauménos a gouverné de 976 à 979, et Nicolitzès de 980 à 983. En conséquence, Larissa serait prise en 983. Samuel aurait attaqué la Thessalie et Moïse aurait assiégé Serrae au cours des années 976-979.

L'erreur de l'illustre historien bulgare tient à ce qu'il a confondu Nicolitzès, le successeur de Kekauménos, avec un autre Nicolitzès qui avait précédé Kekauménos au même poste de Larissa.

Il faut distinguer trois Nicolitzès : l'un est contemporain de l'auteur de *Stratégikon* et était vivant sous Romain Diogène et après; l'autre, le père de celui-ci, et stratège de Larissa de 983 à 986, qui passa à l'empereur, le trahit deux fois et périt vers 1018; un troisième Nicolitzès était stratège de Larissa et d'Hellade depuis le règne de Romain II (959-963) jusqu'à l'an 980. En la quatrième année de son règne, donc en 980, Basile

L'empereur Basile était occupé en Syrie de 980 à 986 et, après sa défaite sur le front bulgare, il eut à faire face aux troubles soulevés par Skléros et Phocas. En 989, Phocas fut tué et Skléros mit bas les armes. Le dernier partisan de Phocas, Čordwanel, fut écrasé par Jean Portez à Bagarič, dans le Derǰan, en 990 ([31]). Basile punit aussi les alliés de Phocas, le curopalate de Tayk' David et les princes de Chaldia, les fils de Bagrat. Le même général Jean Portez tua l'un des fils de Bagrat et chassa l'autre.

---

adressa une lettre à Nicolitzès au sujet du prince franc Pierre, où il dit : ἀπὸ τοῦ μακαρίτου μου πατρὸς ἔχεις τοῦτο (son poste) διὰ χρυσοβούλλου (*Stratégikon*, § 244). Dans le même paragraphe, l'auteur du traité atteste que ce Nikolitzès τὴν ἐξουσίαν ταύτην εἶχεν ἀδιάδοχον· διὰ χρυσοβούλλου. ZLATARSKI a laissé échapper le fait que Nicolitzès avait été nommé à vie au poste de stratège de Larissa et d'Hellade, et comme il le tenait encore en 980, il est tout à fait évident que Kekauménos n'aurait pu être son prédécesseur pour les années 976-979.

ZLATARSKI a raison de penser que le stratège qui a succédé à Kekauménos et qui a livré Larissa à Samuel n'était autre que Nicolitzès, mais c'est un autre Nicolitzès, peut-être le fils du premier, et certainement le père du dernier ou du troisième Nicolitzès. L'auteur du *Stratégikon* ne donne pas son nom, mais il résulte du paragraphe 168 qu'il s'agit notamment de Nicolitzès, car il prévient son fils qu'il lui arrivera, s'il ne suit pas son conseil, ce qui est arrivé aux parents de Nicolitzès, son contemporain (§ 168), et puis il raconte comment Kekauménos avait su maintenir Larissa contre les attaques de Samuel (§ 169), tandis que son successeur s'était obligé, au bout de trois ans, de la céder à Samuel (§ 170). Ce successeur s'identifie donc avec οἱ γονεῖς τοῦ Νικουλίτζα εἰς Λάρισσαν (§ 168).

Larissa a été prise en 986; donc Nicolitzès a gouverné de 983 à 986, et son prédécesseur, Kekauménos, de 980 à 983, après la mort du premier Nicolitzès, survenue, comme il est à déduire, en 980. De cette façon, les données du *Stratégikon* confirment la date de la prise de Larissa en 986, et sont confirmées par elle.

ZLATARSKI a voulu encore utiliser, au profit de sa thèse, un passage d'AL-MAKIN, où il est dit qu'en 376 de l'hégire, les deux fils de Samuel (sc. Pierre) s'enfuirent et que cette année était la huitième de leur réclusion. Si l'an 376=986 était la huitième, donc ils furent emprisonnés en 978, ce qui est absurde. ZLATARSKI croit que le passage est altéré, et que l'historien veut dire qu'ils avaient été retenus huit ans, c'est-à-dire qu'ils s'étaient évadés en (972+8=) 980. La conjecture est arbitraire et en contradiction avec la date exacte indiquée par AL-MAKIN, 376 de l'hégire = 986.

AL-MAKIN, qui copie YAHYA, semble avoir confondu la fuite des princes avec celle de Skléros, qui s'évada de Bagdad après *huit ans* de réclusion.

(31) ASOŁIK, III, ch. 27.

David demanda sa grâce et s'engagea à laisser, après sa mort, ses états à Basile (32).

Désormais débarrassé de tout souci en Orient, l'empereur pouvait penser à sa revanche en Occident. Au début de 991, il marcha contre la Bulgarie (33). La guerre dura quatre ans, donc jusqu'au début de 995. En avril 995, on trouve l'empereur déjà à Antioche. Le résultat essentiel de la campagne se ramène, d'après Yahya, à la capture du roi bulgare, qui fut écroué à la prison d'où il s'était évadé. Le prince Romain avait donc été proclamé roi de Bulgarie en 986. Cédrénus s'est gardé de signaler cet événement, mais il l'a avoué indirectement en notant que Romain avait changé son nom en celui de Syméon. Cela veut dire qu'il a régné sous le nom de son grand-père.

Le chroniqueur byzantin est muet sur la durée de la campagne; il ne sait pas que la ville de Berrhoea a été prise, comme nous l'apprend Asołik (ou prise et ruinée, au dire de Yahya, parce que l'empereur n'avait pas l'espoir de pouvoir la conserver). Cédrénus se borne à remarquer que l'empereur ἔξεισιν οὖν εἰς τἀπὶ Θρᾴκης καὶ Μακεδονίας χωρία, ensuite gagna Thessalonique, y laissa le magistre Grégoire Taronite pour repousser les incursions de Samuel, et rentra dans sa capitale (34).

Le laconisme du chroniqueur prouve que le succès de la campagne ne fut pas grand : il restait encore à réparer la défaite de 986.

De retour de Bulgarie, Basile se rendit, d'après Cédrénus, en Ibérie. Le curopalate David venait de mourir et il avait légué ses domaines à l'empereur. Arrivé en Ibérie, Basile entre en possession de l'héritage de David et engage Georges, le roi de l'Ibérie intérieure, à se contenter de ce qu'il possédait, sans prétendre aux biens d'autrui. L'affaire

(32) YAHYA = ROSEN, p. 27.

(33) YAHYA = ROSEN, p. 28. Skléros mourut le 6 mars 991, quelques jours après l'ouverture de la campagne.

(34) CÉDRÉNUS, II, p. 447. ASOŁIK, III, ch. 33, mentionne aussi Grégoire, et avec lui Sahak de Hanjit (Anzitène).

arrangée, l'empereur prit comme otage le fils de Georges et partit en Phénicie, ayant avec lui quelques princes ibériens, dont les principaux étaient Pakourianos et deux frères, Pheudatos et Phersès. Les émirs de Tripoli, de Damas, de Tyr et de Béryte (=Beyrouth) s'étaient soulevés contre le duc d'Antioche, avaient tué le patrice Damianos et troublé la paix. L'empereur les réduisit et, accompagné des otages, retourna à la capitale ([35]).

C'est un exposé comportant un pêle-mêle d'événements de différentes époques qui s'échelonnent de 990 à 1022. David avait légué ses états en 990; il est mort en avril 1000 (et non pas en 1001); l'empereur est venu déclarer ses droits la même année, en juillet, et il est venu de Phénicie et non pas de Constantinople. Damianos Dalassène a été tué le 19 juillet 998; donc les hostilités des émirs de Syrie ont précédé et non pas suivi le séjour de l'empereur en Ibérie. Pakourianos se trouvait encore auprès de David en 998, car, le 17 avril de la même année, on le voit se battre contre un dynaste musulman près de Xlat' (=Axlath). Phersès commandait, le 18 octobre 998, les troupes de David Curopalate près de Melazgerd, contre le prince d'Atropatène, Mamlān. Basile a pris Pakourianos et les frères Phersès et Pheudat au moment de la liquidation de l'affaire du Curopalate, en 1000. Le fils de Georges a été donné en otage en 1022, après la bataille du 11 septembre, près de Salǩora. Le roi Georges fut mêlé à la révolte de Bardas Phocas et à celle de Nicéphore Xiphias, en 1022.

Le passage est instructif; il illustre la manière, propre à Cédrénus, d'entasser des événements divers sans observer l'ordre chronologique.

Afin de reconstituer l'ordre exact des événements, il faut recourir à Yahya.

Basile quitta le front bulgare au début de 995 pour celui de Syrie. Une lutte acharnée se livrait entre le prince

([35]) CÉDRÉNUS, II, pp. 447-448.

Hamdanide et le gouverneur de Damas, qui relevait du calife d'Égypte. Sur l'ordre de ce dernier, Banǧūtekin tenait à enlever la ville d'Alep au prince Hamdanide Abuʿl-Maʿāli. Le duc d'Antioche, le magistre Michel al-Burǧi = Bourtzès, intervint en faveur du prince Hamdanide. L'empereur envoya à son aide le magistre Léon Mélissène. Les deux généraux livrèrent bataille à Banǧū, à Arwāǧ sur les bords de l'Oronte, mais subirent une défaite et le neveu de Michel al-Burǧi tomba entre les mains de l'ennemi avec deux mille cavaliers ([36]). Cela se passait le 15 septembre 994. Le vainqueur mit le siège devant la ville d'Alep. Hamdanide s'adressa à l'empereur, qui arriva sur-le-champ et l'obligea à lever le siège de la ville. Banǧū se retira à Kinnasrin. Basile, mécontent de Michel Bourtzès, le destitua de son poste et nomma Damianos Dalassène pour le remplacer. Ensuite, il prit le chemin de la capitale; il y était déjà dès avant le 12 avril 996, car à cette date il sacra le magistre Sisinios patriarche de Constantinople. La campagne dura donc un an, du mois d'avril 995 au mois d'avril 996 ([37]).

Rentré dans sa capitale, Basile, sans perdre de temps, reprit l'affaire bulgare. Ayant appris que Samuel avait attaqué, en son absence, le duc de Thessalonique, le magistre Grégoire Taronite, l'avait tué et avait emprisonné

([36]) La première rencontre armée de Michel Bourtzès avec Banǧu eut lieu en 382 de l'hégire = 992, près d'Apamée. Banǧu assiégea le château d'Imm, domaine de Bourtzès, et le prit (YAHYA, pp. 29-30). Kamāl-al-Din raconte la même chose, en ajoutant que le château d'Imm fut assiégé parce que le neveu (= fils de la sœur) de Bourtzès s'y était réfugié (chez YAHYA = ROSEN, p. 249). D'après ASOŁIK (III, ch. 35), Romain Skléros en vint aux mains avec l'armée du khalife d'Égypte avant la bataille de l'an 994, et Skléros, battu, se retira dans la montagne. Il s'agit évidemment du château d'Imm qui est situé dans la montagne près d'Antioche. Il en résulte que le neveu de Bourtzès était Romain Skléros. Donc, le fameux Bardas Skléros, le père de Romain, était le mari de la sœur de Bourtzès. Cela explique mieux l'adhésion de Bourtzès à la révolte de Skléros, en 976.

([37]) YAHYA, *op. cit.*, pp. 29-33. CÉDRÉNUS, II, pp. 448-449, donne, pour l'intronisation de Sisinios, l'an du monde 6503, indiction VIII = 995, ce qui est erroné.

son fils Ašot; l'empereur expédia contre lui le magistre Ouranos comme πάσης δύσεως ἄρχων, c'est-à-dire domestique des scholes, ainsi que l'appelle Yahya (38). Avant Ouranos, c'est le patrice Jean Chalde qui avait été nommé au poste de Grégoire, après sa mort; lui aussi étant tombé aux mains de Samuel, Nicéphore Ouranos lui succéda. En effet, une des additions de Michel de Devol nous apprend que Samuel τὸν δοῦκα Θεσσαλονίκης Ἰωάννην πατρίκιον τὸν Χάλδον ἐζώγρησεν (39). Cédrénus, qui a omis de noter sa nomination à Thessalonique, relate que le patrice Jean de Chaldia recouvra la liberté en 1018, après 22 ans de prison chez Samuel; autant dire qu'il avait été emprisonné en 996.

---

(38) CÉDRÉNUS, II, p. 449. YAHYA = ROSEN, p. 34. Le titre *al-k.t.l.s.* que lui donne YAHYA est, comme nous l'avons expliqué ailleurs, nous basant sur l'indication d'ASOŁIK, la déformation de κανίκλειον.

(39) B. PROKIĆ, *Die Zusätze*, § 119, en considérant que la note concernant Jean Chalde est marquée à la fin des faits placés sous l'indiction XV = 1001-1002, a cru qu'elle n'appartient pas à l'évêque Michel, mais qu'elle est une glose d'une autre origine.

ZLATARSKI, *op. cit.*, p. 726, s'est refusé à adhérer à cet avis, et avec raison; mais lui-même a commis une erreur en admettant que CÉDRÉNUS a confondu l'emprisonnement d'Ašot, en 996, avec celui de Jean Chalde, qui eut lieu, d'après lui, en 1004.

Les deux savants ont oublié que le patrice Jean Chalde est le même que le patrice Žan, dit Portež d'ASOŁIK, et le patrice Gākrūs de YAHYA. C'est Žan (= Jean) qui tua le partisan de Phocas, le magistre Čordwanel, en 990. D'après YAHYA, p. 27, Ğākrūs marcha, sur l'ordre de Basile, contre le curopalate David et les deux fils du seigneur de Chaldia Bagrat, dont l'un fut tué et l'autre chassé. Nous savons par une autre source que les fils de Bagrat s'appelaient Tzourbanel (= Cordvanel) et Bagrat (JEAN LAZAROPOULOS, dans Сборникъ источниковъ по исторіи Трапезундской имперіи изд. А. Пападопуло - Керамевсъ, СПБ. 1897, p. 82).

L'identité de Žan, de Ğākrūs et de Jean Chalde est donc évidente.

Or ASOŁIK (III, ch. 34), après avoir raconté l'histoire de Grégoire et d'Ašot, ajoute que l'empereur Basile rappela Zan de l'Orient et l'envoya en Macédoine contre les Bulgares, où Žan se distingua dans plusieurs combats, mais ensuite subit une défaite et, tombé entre les mains de l'ennemi, fut enfermé dans un château fort comme Ašot et Sahak. Ce récit laisse entendre que la nomination du patrice Žan = Jean Chalde a suivi la perte de Samuel, et donc son emprisonnement se rapporte vraiment à l'an 996.

La nomination de Nicéphore Ouranos doit être placée en 997.

Samuel, encouragé par ses victoires sur Grégoire Taronite et Jean Chalde, fit irruption en Thessalie et poussa ses ravages jusqu'en Béotie, en Attique, et même dans le Péloponèse, par l'isthme de Corinthe. Le domestique Ouranos se lança à la poursuite de Samuel, accourut en Thessalie, laissa ses bagages à Larissa, arriva à la plaine de Pharsale. franchit le fleuve Apidanos et campa au bord du fleuve Spercheios. Samuel se trouvait sur l'autre rive et se croyait en sécurité à l'abri du fleuve grossi par les pluies, qui rendait le passage impossible. Le général byzantin réussit pourtant à traverser le fleuve à gué et fondit sur l'ennemi pendant qu'il dormait, sans rien soupçonner. Samuel essuya une terrible défaite, se sauva avec son fils Romain dans les montagnes d'Étolie et gagna, par la montagne du Pinde, les frontières de son pays. Le vainqueur, chargé de butin, revint à Thessalonique avec les prisonniers libérés (40).

D'après Yahya, Ouranos envoya à Constantinople mille têtes coupées et douze mille prisonniers. Le Comitopoule (= Samuel) perdit courage et se montrait prêt à mettre bas les armes et à demander grâce à l'empereur, lorsqu'il fut averti de la mort du roi bulgare, retenu à Constantinople. Le Comitopoule se déclara alors roi et décida de continuer la résistance. Le magistre Nicéphore Ouranos marcha de nouveau, sur l'ordre de Basile, contre le Comitopoule. Il pénétra à l'intérieur du pays sans rencontrer aucune résistance; il y resta trois mois, mit tout à feu et à sang et regagna Constantinople (40).

Ouranos demeura à Thessalonique comme domestique des scholes pour l'Occident jusqu'en 999, lorsqu'il partit avec l'empereur en Syrie et revêtit la même année la charge de duc d'Antioche. Cédrénus sait que τὸν μάγιστρον

(40) CÉDRÉNUS, II, pp. 449-450.

(41) YAHYA = ROSEN, p. 34.

Νικηφόρον τὸν Οὐρανὸν ὁ βασιλεὺς ἄρχοντα Ἀντιοχείας ἐκπέμπει, mais il le mentionne erronément parmi les faits réunis sous l'année suivant l'indiction XIII, donc 1000-1001 ([42]).

Les événements survenus après la bataille du Spercheios, qui eut lieu, à en juger d'après la crue du fleuve, en automne 997 ou au printemps 998, présentent dans l'exposé de Cédrénus toute une série d'anachronismes qu'il faut corriger.

Cédrénus raconte d'abord l'histoire du mariage de la fille de Samuel avec le prisonnier Ašot, la fuite de celui-ci avec sa femme à Constantinople, suivie de celle de Chrysélios, le dynaste de Dyrrachium. Ensuite, nous apprenons qu'un notable de Thessalonique, le magistre Paul Bobos et le protospathaire Malakénos ([43]), réputé pour son éloquence, soupçonnés de sympathies pour les Bulgares, furent, le premier exilé en Thrace et le second amené à Constantinople. En même temps, certains citoyens d'Andrinople, occupant des postes importants dans l'administration, passèrent, pour la même raison, à l'ennemi (par exemple, Vatatzès, avec toute sa famille, et Basile Glabas. Le fils de ce dernier fut arrêté par l'empereur et relâché au bout de trois ans).

Le mariage d'Ašot et surtout la désertion des fonctionnaires byzantins sont à rattacher à une époque prospère pour Samuel, donc antérieure à sa défaite du Spercheios, qui ternit sa réputation, tandis que la fuite d'Ašot est postérieure à cette même bataille. Lupus protospathaire la place en 1005. Nous reviendrons sur cette question.

Cédrénus, continuant son récit, dit que Basile fit une

---

(42) YAHYA = ROSEN, p. 41. CÉDRÉNUS, II, p. 454.

(43) C'est le même Μαλακινός, dont il est question dans la *Vie de Nicon Métanoïte*, où il est dit qu'il διεβλήθη ὑπό τινων κακοθελῶν ἀνδρῶν. Le texte de la vie de Nicon a été publié par S. LAMPROS dans Νέος Ἑλληνομνήμων, t. III, 1906. Le passage en question est cité chez ZLATARSKI, *op. cit.*, p. 846.

Nous aurons une autre occasion de revenir sur la personnalité de Malakénos et sur l'accusation portée contre lui.

incursion en Bulgarie via Philippopolis dont il confia la garde au patrice Théodorakan, ruina quelques forts près de Triaditza et revint à Mosynopolis.

L'an du monde 6508, indiction XIII (=999 septembre-1000 septembre), Théodorakan, accompagné du protospathaire Nicéphore Xiphias, marcha, sur l'ordre de l'empereur, contre les forts bulgares au delà du mont Hémus, prit le grand et le petit Preslav et Pliska, et retourna sans aucune perte.

Ces incursions sont sujettes à caution, du moins quant à leur date. Dès le début de 999 jusqu'à la fin de 1000, Basile était en Orient. L'empereur aurait encore pu passer à Philippopolis avant son départ pour l'Orient, disons en 998; mais il est peu probable qu'il ait envoyé de la lointaine Ibérie cet ordre militaire, lui qui n'aimait pas de laisser l'initiative à ses généraux, d'autant plus que rien ne nécessitait un ordre urgent pour le front danubien, les forces de Samuel étant concentrées dans la région d'Ochrida.

L'année suivante, donc en 1000-1001, Basile marcha en personne par Thessalonique contre les Bulgares. Le commandant de Berrhoea, Dobromir, lui remit la ville en échange du titre d'anthypate; celui de Serbia, Nicolas ou Nicolitzès, résiste, mais l'empereur la prend quand même, fait prisonnier Nicolitzès et rentre à Constantinople avec Nicolitzès, qu'il honore du titre de patrice. Nicolitzès s'évade et tente, avec Samuel, de reconquérir Serbia. L'empereur apparaît de nouveau devant la ville, s'empare du fugitif, le met aux fers et l'envoie à Constantinople.

Basile passe de Serbia en Thessalie, restaure les forts ruinés, reprend ceux que Samuel avait enlevés, transporte les habitants bulgares à Boléron et part pour Bodéna, un château-fort situé sur un rocher escarpé près du marais d'Ostrov. Bodéna est prise d'assaut et les habitants sont déportés à Boléron.

L'empereur revient à Thessalonique. Le chef de Bodéna,

Draxanos, demande à s'installer à Thessalonique. Il épouse la fille τοῦ πρώτου τῶν πριβαταρίων de l'église de Saint-Démétrius ([44]). Mais cela n'empêche qu'il trahit trois fois et passa à Samuel; on lui pardonna deux fois, mais la troisième fois, on l'empala.

Ensuite, Cédrénus passe aux affaires de Syrie. Les Nouмérites et Ataphites ayant fait irruption dans la Coelésyrie, l'empereur envoya le magistre Nicéphore Ouranos à Antioche comme duc, et nomma à sa place, à Thessalonique, le patrice David Arianite. Le protospathaire Nicéphore Xiphias remplace le patrice Théodorakan à Philippopolis. Ouranos eut deux ou trois rencontres avec le général arabe Κιστρινίτης, et finit par rétablir la paix ([45]).

Ici aussi, Cédrénus a réuni sous une même date des événements qui ont duré plus longtemps ou qui se rapportent à une autre date. Pour la double fuite de Nicolitzès et surtout pour la triple trahison de Draxanos, il faut admettre une période longue de plus d'une année. Lors de sa dernière fuite, Draxanos était déjà père de quatre enfants; donc sa dernière aventure doit être placée au plus tôt en l'an 1005.

Ensuite, Nicéphore Ouranos avait été nommé à Antioche, comme nous l'avons vu, en 999, et non pas en 1000-1001. L affaire des Noumérites et des Ataphites concerne les années 1004-1007.

D'après Yahya, en 395 de l'hégire (=18 octobre 1004-7 octobre 1005), une certain al-Asfar, homme fanatique et séditieux, provoqua du désordre dans la région d'Alep, en appelant la population musulmane à la guerre sainte contre Byzance. Les premiers succès qu'il eut dans quelques villes l'encouragèrent à marcher contre Antioche,

([44]) Ces mots, qui paraissaient énigmatiques aux anciens commentateurs et lexicographes, signifient « le chef du personnel hospitalier de l'église de Saint-Démétrius ». Les πριβατάριοι, sont comparables aux anciens παραβαλανεῖς; car πριβᾶτον signifie « bain »; cf. le *privatarius balneator* de l'Édit de Dioclétien. Cf. *Byzantion*, XIII, pp. 283-285.

([45]) CÉDRÉNUS, II, pp. 452-454.

mais, battu par un stratège, il s'enfuit à Saruğ, près d'Edesse. Le magistre Ouranos franchit l'Euphrate et assiégea la ville où s'était enfermé le rebelle. Celui-ci réussit à se sauver, mais sa femme tomba entre les mains d'Ouranos. Les tribus de Numaïr et de Kilāb se réunirent sous le commandement de l'émir de la ville de Saruğ, Vatab ibn Ğafar, contre Quranos, qui les battit et réclama l'extradition d'al Asfar. Vatab ibn Ğafar la lui refusa et l'on fut d'accord pour livrer le rebelle à l'émir d'Alep, Lulu, en 397, au mois de ša'bān (= 22 avril-20 mai 1007) (46).

Les Νουμερῖται de Cédrénus sont donc les *banū Numairi.* Quant aux 'Αταφῖται, le baron Rosen les a identifiés aux *banu Kilāb*, sans pouvoir expliquer l'origine du nom. A notre avis, 'Αταφ-ῖται cache le nom de Vatab et signifie donc les gens de Vatab (47); la tribu de Kilāb a été appelée ainsi, soit que Vatab fût son chef tribal, soit parce qu'il la commandait contre Ouranos. Vatab, ayant donné son nom à la tribu, apparaît lui-même sous l'appellation de Κιστρινίτης. Cet étrange nom, resté énigmatique, ne veut rien dire d'autre que « l'homme de Kinnesrin », ville connue dans la région d'Alep, où les troubles s'étaient déroulés et d'où Vatab était peut-être originaire.

Poursuivons le récit de notre chroniqueur. L'indiction XV (=1001-1002), Basile marche contre la ville de Bidyna et, après un siège de huit mois, il s'en empare. Pendant ce temps, Samuel fait un raid hardi, pousse jusqu'à Andrinople, attaque la ville le jour de l'Assomption et revient chargé de butin. Basile fortifie Bidyna et rentre dans la capitale sain et sauf. Sur son passage, il ruine de fortes places bulgares et, arrivé près de la ville de Skopiae, il apprend que Samuel campe sur l'autre rive du fleuve Vardar-'Αξιός. Profitant de l'incurie de Samuel, qui se sen-

(46) YAHYA = ROSEN, pp. 43-44.

(47) Le -V- initial est tombé, comme dans 'Ασπουρακάν pour l'arménien Vaspourakan.

tait en sûreté à cause de la crue du fleuve, l'empereur fait passer par un gué ses troupes, fond sur l'ennemi et le met en déroute. Le commandant de Skopiae, Romain, frère de Boris et fils de Pierre, et qui avait pris le nom de Syméon, lui livre la ville en échange des titres de patrice et de préposite (τῶν κουβικουλαρίων?) et reçoit la stratégie d'Abydos. De là l'empereur se dirige vers Pernik, essaie de le prendre, mais rencontre l'opposition acharnée de Krakras et, sans succès, se rend à Philippopolis et de là à Constantinople [48].

Ce récit est fort suspect à plusieurs égards. L'itinéraire de l'expédition, non plus que la bataille du Vardar, ne se justifient pas par ce que nous savons sur le théâtre où se déroulait depuis des années la passe d'armes entre les belligérants. Mosynopolis constituait la base d'où l'armée impériale opérait, soit dans la direction de Philippopolis, soit dans celle de Thessalonique, ayant pour objectif, d'un côté, la forteresse de Triaditza et de l'autre, Vodéna, la clef de la capitale de Samuel, Ochrida. La ville de Triaditza, malgré les affirmations réitérées de Cédrénus qu'elle a été prise, ruinée ou restaurée, ne passa effectivement à l'empire qu'avec l'effondrement de l'État de Samuel. Jusqu'alors, elle resta un poste avancé de Samuel et, à l'Est de la ville, tout le territoire était soumis depuis la conquête de Tzimiscès à la domination de Byzance. Rien ne prouve que le pouvoir de Samuel ait jamais dépassé la ligne Philippopolis-Triaditza, en dépit des historiens bulgares, qui croient qu'il a conquis toute la Bulgarie orientale [49].

Dans ces conditions, il est peu probable que Basile ait risqué de pousser jusqu'à la lointaine Bidyne, en laissant derrière lui la forteresse menaçante de Triaditza, et de descendre de Bidyne, à travers un pays inconnu, à Skopiae, au bord du Vardar, pour y livrer bataille à Samuel.

---

(48) CÉDRÉNUS, II, pp. 454-456.

(49) G. SCHLUMBERGER, *op. cit.*, p. 58, aussi, en disant que « toute la péninsule des Balkans obéissait à Samuel ».

Sur un parcours de mille kilomètres en ligne droite, l'historien ne sait indiquer aucune étape, il ignore aussi qui était le courageux commandant de Bidyne qui résista huit mois de suite à la tentative de Basile. Que dire de la bataille du Vardar ? Elle est le fruit de l'imagination. Romain n'était pas commandant de Skopiae. S'il n'avait été qu'un simple commandant, il n'aurait pas eu besoin, certes, de changer de nom ou de prendre le nom de son grand-père Syméon D'après l'information nette de Yahya, Romain fut proclamé roi lors de son évasion en 986, et il était mort à l'époque de la bataille du Spercheios, en 997 ou 998, laissant la couronne à Samuel. Pour ce qui est des détails de la victoire du Vardar, — simple répétition de ceux de la bataille de Spercheios, — ils sont dénués de toute réalité. Un grand soldat, de talent incontesté et d'expérience, comme Samuel, ne se laisserait évidemment pas prendre deux fois au même piège, d'autant plus que les hautes eaux du Vardar, près de Skopiae, rendraient futile toute tentative de chercher un gué praticable, selon le témoignage de Zlatarski (50). Ce qui est encore inquiétant, c'est que l'empereur, après sa prétendue victoire, ne se dirige pas vers la capitale de Samuel, distante de cent kilomètres, mais se tourne vers l'Orient et fait trois cents kilomètres pour regagner Philippopolis. Bien plus, il cesse de le poursuivre durant de longues années, jusqu'en 1014. Cédrénus avoue que pendant l'expédition de Basile à Bidyne, Samuel poussa ses attaques jusqu'à Andrinople, ce qui ne faisait guère honneur à la stratégie de Basile. On se demande si ce n'est pas pour voiler la maladresse de l'empereur, dans ce cas, qu'on aurait donné une envergure imaginaire à une expédition

(50) ZLATARSKI, *op. cit.*, p. 723, a vu les difficultés de l'expédition de Bidyne, mais il n'en a pas tiré les conclusions qui s'imposent, parce qu'il a voulu tirer parti de l'expédition de Bidyne en faveur de sa thèse favorite, à savoir que Samuel avait conquis aussi la Bulgarie orientale et que le but de Basile était de la lui enlever.

qui, en fait, n'avait probablement visé que la région de Triaditza, comme dans les campagnes antérieures.

La date de l'expédition (1002) n'est pas correcte, pas plus que celle des événements qui précèdent. Une légère retouche au texte permet d'ailleurs de rétablir la chronologie dans un ordre plus satisfaisant et, en conséquence, l'expédition en question se datera en 1006-1007 et les campagnes précédentes, de 1001 à 1005 ([51]).

A partir de l'expédition que nous venons d'examiner jusqu'en 1014, Cédrénus n'a rien à dire sur la guerre bulgare, sauf l'affirmation banale que l'empereur n'avait pas cessé de saccager, par des courses annuelles, le territoire ennemi.

D'après notre historien, Samuel, fatigué et affaibli, n'osait plus se mesurer avec l'empereur sur le champ de bataille et se tenait sur la défensive en se retranchant derrière un long mur qu'il avait bâti et garni de troupes,

---

([51]) L'expédition de Bidyne est datée de l'indiction ιε' = 1002; si on la corrige en ε' = V, on aura la date 1006-1007, bien d'accord avec Matthieu d'Edesse, qui place la dernière campagne contre les Bulgares avant la bataille de Kimbalongu, en 455 de l'ère armenienne, c'est-à-dire de mars 1006 à mars 1007. De l'indiction XV = 1002, CÉDRÉNUS, III, p. 454, passe à l'indiction VIII, 6518 du monde = 1009-1010, tandis qu'en admettant notre conjecture, l'intervalle se réduit. Il en sera de même de l'intervalle de 1002 à 1014, lorsque l'empereur reprend l'affaire bulgare. Le texte actuel de CÉDRÉNUS laisse l'empereur dans une inaction de douze années en face des Bulgares. D'après notre mise au point, il fait la guerre jusqu'en 1007; ensuite vient l'affaire de Jérusalem, en 1009-1010, suivie de celle de Lombardie, qui absorbe l'attention de l'empereur et ne lui permet pas de regagner le théâtre bulgare avant 1014.

Nous croyons pouvoir corriger en conséquence l'indiction ιγ' (=999-1000) en γ', et l'an du monde ,ςφη' en ,ςφιγ' (= 1004-1005) (CÉDRÉNUS, II, p. 452). Par là on restituerait la vraie date indiquée par YAHYA (p. 42), qui dit que l'empereur renouvela la guerre après qu'il eut conclu, avec le khalife Hakim, le traité de paix à la fin de 1000 ou au début de 1001, et que la guerre dura quatre ans, donc jusqu'en 1005. YAHYA s'est trompé sur la durée de la guerre; quatre ans, c'est la durée de la campagne de 991. Cette fois, l'empereur a été occupé par les Bulgares de 1001 à 1007. De cette manière, CÉDRÉNUS sera disculpé de la grave erreur que présente l'indiction XIII = 999-1000 comme date de l'expédition contre Triaditza, Preslav et Pliska, alors que l'empereur, en ces années, se trouvait en Orient.

pour barrer le passage à l'empereur par Kimbalongu et Kleidion, par où l'armée impériale avait l'habitude de pénétrer en Bulgarie

En 1014, Basile paraît devant ce passage, mais ne parvient pas à le forcer. Après des efforts infructueux il songeait déjà à se retirer, lorsque le stratège de Philippopolis, Nicéphore Xiphias, par un stratagème habile, sauve la situation : il conseille à l'empereur de rester à son poste pour attirer l'attention de l'ennemi. Lui-même fait une diversion et, passant derrière la montagne qui s'appelait Bélasitza (Balathista) et qui entourait le Kleidion du côté Sud, il prend les Bulgares à revers. Ceux-ci, mis en désarroi par l'attaque inattendue, tournent le dos; l'empereur franchit le défilé, poursuit l'ennemi qui fuyait en désordre et fait quinze mille prisonniers. Cela se passait le 29 juillet, indiction XII (=1014). Samuel réussit à se sauver avec son fils dans le château de Prilapon (=Prilep). Basile fait crever les yeux à quinze mille prisonniers, laissant un borgne par groupe de cent, pour qu'ils conduisent les autres auprès de Samuel. Le roi bulgare ne supporta pas ce spectacle barbare et mourut frappé de douleur et d'horreur.

Son fils lui succéda, le 15 octobre, indiction XIII (=1014). Il périt au bout d'un an, à la chasse, victime de la perfidie du fils d'Aaron, Jean Vladislav, à qui il avait jadis sauvé la vie (52).

D'après ce récit, la guerre serait donc finie. Pas du tout. Cédrénus reprend son récit pour nous faire part de ce qui s'est passé dans le même temps sur le front de Thessalonique. Samuel, allant en personne à la rencontre de l'empereur à Kleidion, a envoyé des troupes, sous le commandement de Nestoritzès, contre la ville de Thessalonique. Le duc de la ville, Théophylacte Botaniate, aidé de son fils Michel, repousse Nestoritzès et va rejoindre l'empereur. Celui-ci était déjà passé à Stroumitza après être

(52) CÉDRÉNUS, II, pp. 457-459.

sorti du défilé. De là il arrive au château de Matzoukion, non loin de Stroumitza, et charge Théophylacte Botaniate d'aller en avant en traversant les hauteurs de Stroumitza pour déblayer le chemin de Thessalonique, où il voulait se rendre. Le général exécute avec succès l'ordre impérial, mais, lorsqu'ils prend le chemin du retour vers l'empereur, les Bulgares l'attaquent, taillent en pièces ses troupes et le tuent. L'empereur n'ose plus avancer vers Thessalonique; il rebrousse chemin et atteint, par le même défilé qu'il venait de franchir, la Zagoria, où se trouve le château de Mélénikos (=Melnik) et de là il part pour Mosynopole. Là, le 24 octobre, il reçoit la nouvelle de la mort de Samuel ([53]).

Examinons de près les opérations militaires de Kleidion et de Thessalonique. La topographie des batailles est assez connue. Les savants bulgares l'ont étudiée. Ils ont cependant commis une faute en postulant que l'armée impériale est partie de Mosynopole, et donc entrée en Bulgarie par Sérès et Demir-Hissar d'aujourd'hui. Aussi identifient-ils le Kimbalongu avec la plaine entre les lacs Boutkovo et Tachinos ([54]).

A notre avis, Basile est venu du Nord, de la ville de Philippopolis, en compagnie de Nicéphore Xiphias, duc de cette ville. Il est venu camper dans la région de Melnik et Petrič, la pointe extrême du Sud-Ouest de la Bulgarie actuelle.

Le Kimbalongu ([55]), « long champ », n'est pas une plaine, mais plutôt un plateau s'étendant de Petrič à l'Ouest et qui aboutit au défilé. Κλειδίον, formé par les montagnes de Belasitza et Ograyden et sillonné par le

---

([53]) CÉDRÉNUS, II, pp. 459-460.

([54]) И. ИВАНОВЪ, Бѣласицката битка, dans Изв. Ист. Д-во, кн. III (1911). ZLATARSKI, История, II. p. 730.

([55]) Κίμβα λόγγου (ou λογγος) est la forme valaque ou roumaine, *câpu lungu*, du latin campus longus, comme l'a montré I. Ivanov (ZLATARSKI. *op. cit.*, p. 730).

fleuve de Stroumitza. Nous voyons l'empereur, après la défaite de Botaniate, se replier sur Melnik et non pas sur Sérès, ce qui prouve que son point de départ était Melnik et non pas Sérès.

La manœuvre de Xiphias consiste en ce qu'il s'est avancé vers le Midi et puis s'est tourné vers l'Ouest et, en longeant la chaîne de Belasitza, est apparu derrière la position de l'ennemi.

L'histoire de Botaniate donne à réfléchir. On dit qu'il renverse Nestoritzès et accourt auprès de Basile πολιορκοῦντι τὸ ἐν τῇ κλεισούρᾳ του Κλειδίου δέμα, d'où il ressort que le défilé n'était pas encore forcé. Mais si Botaniate avait vraiment surmonté la résistance de Nestoritzès, il lui aurait été plus facile d'aller directement prendre Samuel à revers, donc de faire ce dont Xiphias devait se charger avec beaucoup plus de risque. Ensuite, Botaniate franchit avec l'empereur le défilé, arrive à Stroumitza et, de là, à Matzoukion, d'où il va, sur l'ordre de l'empereur, dégager de l'ennemi la route de Thessalonique. Il le fait, mais périt attaqué par l'ennemi sur son chemin de retour à Matzoukion auprès de l'empereur.

Cédrénus s'est trompé en situant Matzoukion près de Stroumitza, τὸ καλούμενον Ματζούκιον, τῇ Στρουμπίτζῃ δὲ προσεγγίζον. Le fort de Matzoukion se trouve au Sud-Ouest du lac Doyran, sur les bords du Vardar, à mi-chemin, à peu de chose près, de Stroumitza à Thessalonique, et s'appelle encore aujourd'hui Mačukovo ([56]).

L'erreur de Cédrénus porte à croire qu'il y a des éléments imaginaires dans l'histoire de Botaniate et que ses va-et-vient ont été inventés pour diminuer l'effet de son échec. Peut-être Botaniate a-t-il repoussé Nestoritzès et est allé rejoindre l'empereur, mais, arrivé à Matzoukion, il a été attaqué par les Bulgares et a péri avec toute son armée.

---

(56) ZLATARSKI, *op. cit.*, p. 737.

Zonaras, qui copie Skylitzès-Cédrénus, a omis tout l'épisode de Botaniate, assurément pour ne pas jeter de l'odieux sur les exploits de l'empereur (57). Les modernes parlent aussi de la victoire éclatante de Basile à Kimbalongu, mais à tort. Il est vrai que l'empereur parvint à forcer le fameux passage. C'est un succès, sans doute. Mais il est vrai aussi que ce succès fut rendu nul par suite du désastre de Botaniate : le vainqueur fut refoulé à son point de départ. Le seul gain de la campagne se réduit à quinze ou quatorze mille prisonniers, dont le traitement si barbare, que nous tenons pour une pure invention, est cependant caractéristique du sentiment de haine qu'on éprouvait envers les Bulgares à cause de leur résistance inflexible (58).

En somme, l'empereur Basile ne peut se targuer d'avoir écrasé Samuel : ce dernier resta inébranlable et mourut les armes à la main, sans fléchir devant son opiniâtre adversaire.

Basile était à Mosynopole lorsqu'il apprit la nouvelle de la mort de Samuel. Le cauchemar qui le poursuivait depuis tant d'années était dissipé. Il pourrait enfin respirer librement. Il quitte sur-le-champ Mosynopole pour entrer en Bulgarie et s'avance jusqu'à la Pélagonie, la région de Boutélion ou de Monastir d'aujourd'hui. Il met le feu au palais de Gabriel, fils et successeur de Samuel, à Boutélion, envoie des troupes contre les forts de Prilapon et de Stypeion (Prilep et Stip) et rentre par Bodéna à Thessalonique le 9 janvier 1015.

Au printemps, Basile retourne en Bulgarie pour étouffer la révolte qui venait d'éclater à Bodéna. Il prend la

(57) ZONARAS, XVII, 9, p. 564 (éd. Bonn). ATTALIATES, pp. 231 et sq., exalte, bien entendu, Michel Botaniate, le père de l'empereur Nicéphore, et en fait un martyr.

(58) CÉDRÉNUS, II, p. 458, au lieu de flétrir l'auteur de cette cruauté, reproche ironiquement à Samuel de n'avoir pas supporté, par manque de courage, le malheur de ses soldats aveuglés : καὶ τὸ πάθος οὐκ ἐνεγκὼν νεανικῶς καὶ εὐψύχως !

ville et déporte ses habitants à Boléron. Nicéphore Xiphias et Constantin Diogène, successeur de Botaniate à Thessalonique, reçoivent l'ordre de marcher contre la ville de Moglène (=Mogilo, sur le fleuve de Tzerna), dans la région de Monastir. Peu après, l'empereur les suit. La ville est prise et son commandant Helitzès se livre au vainqueur. Dométianos Kaukanos homme puissant et conseiller du roi Gabriel, fait également sa soumission.

En ce moment arrive une lettre de Vladislav, fils d'Aaron, annonçant qu'il vient de tuer Gabriel à Petriskos et que lui, maître du pays, est prêt à faire acte d'obéissance à l'empereur ([59]).

C'était un crime qu'avait commis Vladislav envers son sauveur d'autrefois, et aussi une faute fatale contre sa patrie déjà au seuil de la ruine. Au lieu de soutenir le roi, dont même l'historien officiel de Basile admire le courage, et de réunir des forces nationales autour de lui à un moment si critique, Vladislav, par sa conduite traîtresse, rendit un mauvais service à son pays. Nous reviendrons sur le mobile de son crime. Désormais, le sort de la Bulgarie est décidé et sa chute catastrophique est proche. Résumons les événements de ses derniers jours.

Vladislav se souilla d'un crime de plus en assassinant le prince de « Trymalie » et de « Serbie », Vladimir, l'un des proches de Samuel, dont nous préciserons plus loin la parenté, et voulut se rendre maître de la ville de Dyrrachium, qui se trouvait sous l'autorité de Vladimir. Basile passe à Achrida, la résidence royale de la Bulgarie, et pense à aller à Dyrrachium, mais la défaite de ses deux généraux Georges Gonitziatès et Oreste Aichmalotos, le retient. Il prend le chemin du retour vers Thessalonique

([59]) Petrisko se trouve près du lac du même nom, au voisinage du lac d'Ostrovo, comme on le voit sur la carte de Hachette; aujourd'hui, station de chemin de fer sur la ligne Edessa-Monastir. Petrisko est mentionné dans le *Stratégikon* sous la forme Peteriskon, § 181. VASSILIEVSKY n'a pu l'identifier.

et de là vers Mosynopole et rentre dans la capitale au mois de janvier **1016** (=**6524** du monde) ([60]).

La même année, Basile part contre Triaditza, assiège le château de Pernikon sans pouvoir le prendre, après 88 jours de siège; le général Nicéphore Xiphias avait échoué avant lui devant la même place.

Au printemps, en **1017**, l'empereur recommence la guerre et va assiéger la ville de Kastoria, mais sans aucun succès. Une nouvelle, transmise par le stratège de Dorostolos, Tzitzikios (=Čoğik), au sujet d'une invasion des Patzinakes en alliance avec Vladislav, détermine l'empereur à se retirer, mais, le bruit s'étant trouvé faux, il retourne et pille le palais de Samuel à Setainon (Sétène). Le duc de Thessalonique, Constantin Diogène, avait été envoyé contre Vladislav. Au moment où Vladislav s'apprêtait à attaquer le duc, l'empereur se précipite à son aide. Les Bulgares, saisis d'effroi, crient : « βεζεῖτε, ὁ Τζαῖσαρ ». Après cette victoire, Basile rentre à Constantinople, le **9** janvier **1018** (=**6526** du monde) ([61]).

On trouve ensuite Vladislav aux prises avec Nicétas Pégonitès, stratège de Dyrrachium, sous les murs de cette ville. Il se bat à cheval en duel avec Pégonitès, d'après Michel de Devol et Michel Psellos, et trouve la mort après deux ans et cinq mois de règne (v. *Byzantion*, XII, p. 285).

C'est l'indépendance de la Bulgarie qui rend, avec Vladislav et à cause de lui, son dernier soupir. La démoralisation se déchaîne et gagne le pays d'un bout à l'autre avec une rapidité étonnante, et produit un spectacle humiliant. Les vaillants généraux de Samuel, ses compagnons d'armes trempés par les vicissitudes d'une lutte si tenace, si héroïque, vont plier, l'un après l'autre, devant leur

---

(60) CÉDRÉNUS, II, p. 463.

(61) CÉDRÉNUS, II, pp. 464 et suiv. L'an du monde 6526 ne s'accorde pas avec l'indiction ιε' =15, qui doit être corrigé en α' =1. Plus loin, la concordance se rétablit, p. 475, l'an du monde 6527, indiction II.

adversaire acharné d'hier et lui livrer docilement les forteresses qu'ils avaient défendues avec tant de courage et durant tant d'années.

A peine Basile a-t-il mis le pied à Andrinople que le commandant de Pernik vient avec son fils au-devant de lui et lui livre la ville. L'empereur va par Mosynopole à Sérès, et Krakras, le frère du commandant de Pernik, lui livre 35 places fortes. Dragomouzos cède Stroumitza et se présente, avec Jean le Chalde, à l'empereur. L'évêque David (ou Jean, selon Michel de Devol) apporte une lettre de la reine Marie, où elle se déclare prête à quitter son pays à certaines conditions. Bogdanos, chef des forts intérieurs, qui avait déjà fait preuve de zèle pour l'empereur en tuant son beau-père, recoit le titre de patrice, en récompense de ses forfaits. A Skopia, les meilleures troupes de Samuel, avec leur chef, le jeune Nicolitzès, passent à l'empereur et David Arianite s'y installe comme catépan de Bulgarie. L'empereur arrive à Achrida, capitale de la Bulgarie; il la pille, s'empare de toutes ses richesses et y nomme comme gouverneur Eustathe Daphnomèle. Là, la reine veuve Marie se présente à l'empereur avec toute sa famille : trois fils, six filles, et aussi les deux filles et les cinq fils de Gabriel. Le brave Nestoritzès, Zaritzès et le jeune Dobromir, le fils de celui qui avait livré Berrhoia à Basile, mettent bas les armes.

Les trois autres fils de Vladislav tentent d'organiser et de continuer la résistance, mais n'ayant pas rencontré de sympathies chez les chefs du pays, ils se voient obligés de se soumettre. Ibatzès seul décide de tenir encore, mais il tombe victime de la perfidie de Daphnomèle qui lui crève les yeux, et reçoit en récompense le gouvernement de Dyrrachium.

Le vieux Nicolitzès se confie encore une fois à la grâce de l'empereur, mais celui-ci le met aux fers et l'envoie en prison à Thessalonique. Enfin, à Kastoria, il reçoit les deux filles de Samuel. L'empereur croit sa mission finie,

prend le chemin d'Athènes, admire au Spercheios les monceaux d'ossements de la bataille d'Ouranos, rend grâces de ses succès à Dieu dans l'église de la Sainte-Vierge et rentre à Constantinople en grand triomphe, la couronne d'or en tête, les prisonniers, princes et princesses avec la reine Marie à leur tête devant son char, et le peuple le saluant du nom de Bulgaroctone, en 1019 (=indiction II, l'an 6527) ([62]).

Telle fut la fin tragique d'une page héroïque de l'histoire bulgare. Le nom de tueur des Bulgares convient à Basile, mais l'histoire lui refusera celui de vainqueur de la Bulgarie. Maître d'un grand empire, ayant à sa disposition une puissante armée et d'immenses ressources, Basile ne réussit pas, en trente ans de guerre, à abattre par les armes la résistance d'un petit État qui s'étendait à peine de Berrhoea à Triaditza et de Sérès à Dyrrachium. Combien de fois l'historien de Basile nous a-t-il déclaré qu'il a conquis ou détruit telles et telles villes et forteresses et, finalement, n'est-il pas obligé d'avouer, à notre surprise, que même les postes frontières les plus exposés au danger, comme Servia et Triaditza, n'avaient pas été enlevés aux Bulgares et qu'ils ne se rendirent qu'avec d'autres places à l'empereur, au moment de la liquidation de l'indépendance bulgare ? Les passions ou les ambitions martiales ne suffisent certainement pas pour faire des conquêtes. Il y faut encore et avant tout le talent militaire. Basile l'avait, mais à dose fort médiocre. On ne marque à son actif aucune victoire plus ou moins éclatante : les succès du Spercheios et de Kleidion reviennent à ses généraux Ouranos et Xiphias. Toujours est-il qu'il vint à bout de sa politique atroce et tua la Bulgarie, mais il la tua alors qu'elle était déjà morte et elle l'était avec la fin de Samuel, créateur et défenseur de la liberté de la Bulgarie. Qui était Samuel ?

---

(62) CÉDRÉNUS, II, pp. 467-475.

II.

L'ORIGINE DE SAMUEL

On a été longtemps dans l'erreur au sujet de l'origine de Samuel, à cause d'une documentation fausse, tendant à en faire un fils de Šišman, roi bulgare.

Les documents en cause sont la *Charte de Pincius* et la *Liste de Zographos*.

Le premier porte la date de 994 et prétend qu'à cette époque régnait en Bulgarie un roi nommé Stéphanos et que son père était un certain Šišman. On a voulu identifier Stéphanos avec Samuel et en faire un fils de Šišman.

L'autre document est une liste des rois bulgares où, après Pierre. suivent Boris, Romain, Šišman. David et Samuel. On en a conclu que Šišman était le père de Samuel.

Or, ces documents se trouvèrent infirmés par la découverte de l'inscription de Samuel contenant le vrai nom de son père Nicolas. La critique n'hésita pas à constater la nullité absolue tant de la *Charte* que de la *Liste* : la première ne peut être de l'an 994, n'étant qu'une fabrication du XVI[e] siècle la seconde n'est pas non plus de l'an 1502, mais elle a été forgée à la fin du XVIII[e] ou au début du XIX[e] siècle, le nom de Šišman y étant inséré arbitrairement par son auteur. La question est donc définitivement résolue (¹).

(¹) Il est regrettable de voir les vétérans du byzantinisme, CH. DIEHL et N. JORGA, contribuer à perpétuer une erreur, en traitant encore « le comte Šišman » comme le père des Comitopoules, l'un dans son récent ouvrage, t. III de l'*Histoire du Moyen Age*, pp. 470-477 (*Histoire générale de* GLOTZ, Paris, 1936), l'autre dans *Histoire de la Vie Byzantine*, II, p 197 (1934). La *Charte de Pincius* (FARLATI, *Illyricum Sacrum*, III, p. 111) et la *Liste de Zographos* ont été examinées par ZLATARSKI dans l'*Annuaire de l'Université de Sofia* (1919-1920) et dans l'*Histoire du royaume bulgare*, II, p. 638, note 1 (en bulgare).

Cédrénus n'est pas précis sur l'origine de Samuel : d'après lui, Samuel est l'un des quatre frères dits Comitopoules, fils d'un puissant «comes» des Bulgares, ἐνὸςτῶν παρὰ Βουλγάροις μέγα δυνηθέντων κόμητος. Il n'en ressort pas nécessairement que le comes, son père, ait été un Bulgare de naissance. A cette incertitude, l'historien arménien Asołik oppose une déclaration de toute netteté : « Il y avait deux frères, dit-il, qui s'appelaient Komsajag; le nom de l'aîné était Samuel, de nationalité arménienne, originaire du canton de Derǰan. L'empereur Basile les avait emmenés avec la troupe mercenaire en Macédoine pour y combattre contre les Bulgares. A la première occasion favorable, ils firent défection et passèrent au roi des Bulgares, qui était eunuque. A cause de leur vaillance, ils atteignirent à un haut degré de gloire auprès de lui. Ensuite l'empereur Basile fit prisonnier, dans la guerre, le roi bulgare, l'eunuque châtré. Les Comitopoules occupèrent le pays bulgare et entrèrent en guerre acharnée contre l'empereur ».

Le texte d'Asołik (2) a paru en première édition en 1859, à Paris; la seconde édition, améliorée, en 1885, à Pétersbourg; en traduction russe d'Emin en 1864, à Moscou. Cependant, le passage concernant Samuel était connu depuis longtemps d'après l'ouvrage capital de M. Čamčean, publié en 1786 et rendu accessible depuis 1828 au monde savant par la traduction anglaise de J. Avdall.

Les byzantinistes avaient ignoré le précieux témoignage d'Asołik, et ceux qui en ont finalement pris connaissance l'ont traité avec une méfiance mal fondée (3). Pourtant,

---

(2) *Տիեզերական Պատմութիւն Ստեփաննոսի վարդապետի Տարօնեցւոյ. ի լոյս ընծայեաց Կ. Վ. Շահնազարեանց*, 1859 *Փարիզ։*
Ստեփաննոսի Տարօնեցւոյ Ասողկան Պատմութիւն Տիեզերական. Ս. Մալխասեանց. 1885. *Ս. Պետերբուրգ։*

(3) SCHLUMBERGER, *Epopée byzantine*, I, pp. 599, 648· II, p. 55, a déclaré les renseignements d'ASOŁIK, de Matthieu et de Samuel inexacts, en particulier sur la personnalité de Samuel et sur celle de Romain. Ce jugement est basé sur les commentaires erronés de DULAURIER, dans sa traduction de Matthieu d'Edesse, p. 383. En tout cas, ASOŁIK est hors

l'historien arménien méritait plus de considération qu'on ne lui en a accordé. Il est contemporain de Samuel, le seul contemporain qui parle de lui. Il a recueilli ses informations sur place, dans le Derǰan, patrie de Samuel. Le Derǰan est un des cantons baignés par l'Euphrate, à l'Ouest d'Erzerum, et a conservé son ancien nom jusqu'à nos jours. Asołik a eu l'occasion de visiter le Derǰan et a

---

de cause : Kurt n'est pas un nom propre, mais signifie châtré, comme l'a expliqué S. MALKHASIANTZ dans son édition d'ASOŁIK.

Les faits relatés par Matthieu d'Edesse sont exacts; son erreur ne porte que sur le nom Alousian, qu'il applique à Romain et à Jean Vladislav. On sait qu'Alousian était un des fils du dernier roi bulgare Jean Vladislav; en 1040, il occupait la charge de stratège de Théodosiopolis d'Arménie. Depuis Alousian, devenu populaire, Matthieu emploie son nom pour désigner les rois bulgares, comme un nom de famille. La date de la mort d'Alousian (= sc. Jean Vladislav) est une faute de copiste, ՆԿ (=460) pour ՆԿԵ (=465) de l'ère arménienne, à en juger par la date ՆԿԷ (=467) qui suit; la date précédente ՆԾԲ (=452) est également une fausse leçon pour ՆԾԹ (=459), la date du tremblement de terre qui eut lieu en 1011, d'après CÉDRÉNUS, II, p. 456.

Quant à l'historien Samuel, il n'a d'autres sources qu'ASOŁIK et Matthieu. Le roi châtré (= Romain) (կուրտ et non pas կուտ) d'ASOŁIK, il l'a identifié, en suivant Matthieu, avec Alousian. Le dernier roi, qui avait été tué par Basile, et dont la femme et les fils avaient été capturés, il l'appelle aussi Alousian, toujours répétant la faute de Matthieu, mais ce roi n'est pas le châtré (Romain), mais Jean Vladislav.

Il est étrange que GELZER, *Abriss der Byzantinischen Kaisergeschichte*; A. VASILIEV, *Histoire de l'Empire Byzantin*; S. RUNCIMAN, *A History of the first Bulgarian Empire*, aient complètement négligé ASOŁIK !

Il fallut attendre jusqu'à l'an 1925 pour entendre, enfin, une voix se lever en faveur de l'historien arménien. JORDAN IVANOV, **Произходъ на царь Самуиловия родъ** dans le **Сборникъ въ честь на В. Н. Златарски**, 1925, a reconnu l'origine arménienne de Samuel, mais il fait remonter son arrivée en Bulgarie à l'époque de Constantin Copronyme et de Léon Chazare, ce qui ne peut être accepté. Les noms Prousianos, Alousianos, Deleanos, Troïanos ne sont pas arméniens, comme il le croit.

N. N. ZLATARSKI connaît bien ASOŁIK, mais n'attache aucune importance à son témoignage concernant l'origine de Samuel, à ce qu'on voit par la manière de citer ASOŁIK : **„Тѣ били двама братя, които били наречини комсадцаги; името на по-стария било Самаель ... императоръ Василий ги бѣ довелъ съ наемнитѣ воиски въ Македония“... (История на първото Българско Царство, часть II, p. 658).**

Le savant historien bulgare n'a pas trouvé nécessaire même de reproduire le texte complet, mais il a omis les mots concernant l'origine arménienne de Samuel. Et cela après l'article d'IVANOV, qu'il connaît !

passé quelque temps dans le couvent de Xlajor, dont il connaît le fondateur et le premier supérieur, le moine Sion, ainsi que ses deux successeurs, Pierre et Basile. Ce dernier était le supérieur du couvent lorsque notre historien arriva et jouit de son hospitalité pendant tout le carême et, en reconnaissance, consacra au couvent quelques notes de souvenir dans son ouvrage (4)

C'est dans ce couvent qu'il a puisé ses renseignements sur Samuel : les moines étaient bien qualifiés pour connaître l'origine de Samuel, issu de leur canton, et en informer leur hôte vénérable.

Les renseignements d'Asołik ne comportent décidément rien qui ait pu choquer les plus scrupuleux byzantinistes. Il n'écrit pas l'histoire de Samuel, mais fait quelques remarques à son sujet : il était Komsajag, Comitopoule, et il avait un frère; les deux frères avaient été envoyés par l'empereur, avec le corps d'infanterie arménienne, contre les Bulgares. Ce n'est pas Basile qui les avait fait venir de Derǰan, comme ce n'est pas lui qui avait formé le régiment d'infanterie arménienne. Le texte dit que l'empereur Basile avait envoyé les frères originaires de Derǰan avec le corps d'infanterie contre les Bulgares. Autant dire que les frères se trouvaient déjà au service de l'empire et qu'ils étaient déjà attachés à l'infanterie lorsqu'on les envoya au front bulgare. Asołik sait bien que le corps d'infanterie arménienne existait avant Basile, sous Tzimiscès.

Asołik dit ensuite que les Comitopoules avaient trouvé le moment propice pour passer au roi bulgare (c'est-à-dire aux Bulgares) et qu'ils avaient servi le roi, qui était un eunuque, et après la capture du roi ils s'étaient emparés du trône.

Il n'y a rien à reprocher à l'historien. Nous avons vu plus haut que le prince Romain avait été proclamé roi

(4) ASOŁIK, III, ch. 7.

après son évasion de Constantinople en 986 et qu'il était resté sur le trône jusqu'à sa seconde capture, à l'époque de la campagne de Basile, 991-995. Samuel n'a cessé de le reconnaître pour roi jusqu'à la nouvelle de sa mort. C'est alors qu'il a pris le titre de roi, en 997-998. Cela est contre Cédrénus, mais conforme à ce que dit Yahya. Il n'y a pas de choix à faire entre deux thèses, tout au moins à notre avis.

Le point le plus inquiétant consiste en ce que l'historien arménien connaît deux frères Comitopoules et non pas quatre, comme Cédrénus. Heureusement, on a, dans ce cas, un arbitre en la personne de Samuel lui-même. Écoutons ce qu'il dit à ce sujet dans sa fameuse inscription :

В<ъ> имя отъца и съ-
ина и стаго доуха а-
зъ Самоилъ рабъ бж<и>
полагаю память <отъц>-
у и матери и брат<у> <н>-
а кръстѣхъ си<хъ. Се>
имена усъпъш<ихъ: Ни>-
кола рабъ бжи <Рифими>-
ѣ Дав<ы>дъ. Написа <ся въ>
лѣто отъ сътв<орения миро>-
у ς̄ : φ̄ : ᾱ инъди<кта ς>.

« Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, moi, Samuel, serviteur de Dieu, je fais mémoire de mon père, de ma mère et de mon frère sur ces croix. Voici les noms des défunts : Nicolas, serviteur de Dieu; Ripsimé et David. Écrit en l'an de la création 6501, indiction VI (=992-993) » (5).

(5) Voyez УСПЕНСКІЙ, Извѣстія Русс. Арх. Института, IV (1899) et ИОР. ИВАНОВЪ, Български старини изъ Македония, Sofia 1931, p. 25.

Samuel commémore donc son père, sa mère et son frère David. Mais ses deux autres frères, Aaron et Moïse, pourquoi ne les a-t-il pas mentionnés ? Aaron avait été assassiné par Samuel et cela pouvait être une raison pour qu'il l'omît. Mais Moïse était resté sur le champ de bataille, luttant à côté de Samuel contre l'ennemi en 986; pourquoi refuser de lui rendre le même honneur qu'à David ? Question grave qui, à l'appui du témoignage formel d'Asołik, pose le problème : les frères Comitopoules étaient-ils deux ou quatre ?

Avant de répondre, notons d'autres confirmations du monument de Samuel. L'inscription date de 992-993 et Samuel y est qualifié simplement de serviteur de Dieu, sans aucun titre royal. Ce recoupement est impressionnant, et prouve qu'en 993 Samuel n'était pas encore roi, ceci d'accord avec Asołik et Yahya, qui placent son avènement en 997-998, après la mort de Romain.

Le monument donne au père de Samuel le nom de Nicolas; du nom de sa mère il ne reste que la dernière lettre -ѣ. Michel de Devol permet de le rétablir en témoignant que le père de Samuel s'appelait Nicolas et la mère Ῥιψίμη. Cela donne raison à Asołik sur un point tout à fait capital : sur l'origine arménienne de Samuel. Ripsimé est un nom exclusivement arménien (malgré son origine énigmatique), le nom d'une grande sainte de l'Église arménienne. Ainsi s'appelait la vierge qui se sauva en Arménie pendant la persécution de Dioclétien et fut martyrisée, avec toute sa suite, par le roi Tridate. Sa passion est insérée dans l'ouvrage de l'historien arménien Agathange. Depuis lors, Ripsimé n'a cessé d'être le nom le plus populaire chez les Arméniens jusqu'à nos jours. La sœur de Bagrat, aïeule des princes Taronites byzantins, portait ce nom (IXe siècle). La mère de Samuel, femme de Nicolas, est en tout cas une Arménienne. Marquart l'a reconnu, mais il a hésité à donner la même origine à Nicolas pour la raison que ce nom n'est pas arménien

Pourtant Nicolas n'est pas non plus un nom bulgare; la même raison déterminerait donc à lui refuser une origine bulgare. Les Arméniens, à Byzance, ne portaient-ils que des noms purement arméniens ? Le nom de Kekauménos n'est nullement arménien, mais son titulaire est un Arménien, un émigré nouvellement venu de l'Arménie. Les Arméniens passant au service de Byzance changeaient ou adoptaient, pour la plupart, des prénoms grecs, comme Bardan-Philippicus, Alexios-Mouselé, Constantin-Maniakès (pour Manak), Thomas-Artaban, Jean-Artavasd, Michel-Kourtik et tant d'autres.

Nicolas est peut-être un prénom ajouté au nom arménien inconnu du père de Samuel, comme c'est le cas pour Kekauménos, dont le nom arménien n'est pas conservé. On connaît ὁ Νικόλαος Ἀρτάβασδος, l'auteur d'un traité d'arithmétique, dont le manuscrit se trouve à la Bibliothèque Nationale, fonds grecs, n° 2428, fol. 194. C'est un Arménien, Artavasd, qui a pris le nom de Nicolas. Un autre Arménien, Artakas (= Artak), s'appelle Nicolas (6). Nicolas pouvait être un surnom du père de Samuel. Il n'est pas exclu qu'il pourrait être aussi son nom unique. Ce nom, avec le culte du fameux évêque thaumaturge, est devenu la propriété des peuples chrétiens. On le retrouve gravé en grec et en géorgien sur le mur d'une ancienne église d'Agarak, dans la région d'Erzerum. Le village est arménien; ce qui veut dire que le nom de Nicolas était populaire au moins chez les Arméniens chalcédonites.

Rappelons, enfin, que le fils du prince du Taron, Tornik, qui joua un certain rôle en 945 et 963 et qui était, par conséquent, un contemporain du père de Samuel (7),

(6) K Κωνσταντόπουλος, Βυζαντιακὰ Μολυβδόβουλλα, n° 381.

(7) *Les Taronites à Byzance; Byzantion*, XI (1936), p. 30. Rappelons qu'un Nicolas, percepteur des impôts de Chaldia, et connu en 914 (celui qui s'enfuit chez les Arabes), semble être originaire du pays. Un autre Nicolas était hétériarque sous Léon le Sage; son fils avait épousé la fille du fameux Stylianos l'Arménien, la sœur de l'impératrice Zoé.

portait, lui aussi, le nom de Nicolas. De toute façon, rien n'autorise à se méfier du témoignage d'Asołik. Il ne dit pas que Samuel était Arménien par sa mère, mais qu'il était de nationalité arménienne, donc Arménien aussi par son père.

Le nom de Ripsimé porte à croire que Nicolas l'avait épousée en Derǰan, sa patrie, car les femmes arméniennes changeaient leurs noms à Byzance encore plus facilement que les hommes. Les noms des fils de Nicolas, Samuel et David, sont à cet égard suggestifs. Ce ne sont pas des noms bibliques comme Moïse et Aaron, car ils avaient été, de bonne heure, adoptés par les féodaux arméniens, chez lesquels ils étaient devenus courants. Un des héros de Fauste de Byzance, un prince Mamikonien, porte déjà le nom de Samuel au IV[e] siècle; David Saharuni était curopalate et gouverneur byzantin de l'Arménie en 641. Il est probable que David et Samuel aient vu le jour en Derǰan.

Mais revenons à la question de l'identité de Moïse et d'Aaron. Cédrénus, en en faisant les frères de David et de Samuel, a contre lui non seulement Asołik et Yahya, qui distingue clairement la race de Samuel de celle d'Aaron ou, plus exactement, la race du Comitopoule de la race royale, mais encore l'inscription de Samuel.

Chez Yahya, Samuel apparaît toujours sous le nom de Comitopoule, tandis que le nom de Samuel sert à désigner le roi Pierre, et même Romain, apparemment par suite d'une confusion des noms Samuel et Syméon ([8]). Ce dernier nom, en effet, avait été le nom du père de Pierre, ou du grand-père de Romain, et Romain lui-même l'avait adopté lors de son avènement. En dehors de la confusion des noms, le reste ne fait aucune difficulté. Les deux princes évadés sont les fils de (Samuel=) Pierre, et le Comito-

([8]) G. SCHLUMBERGER, *op. cit.*, p. 143, a commis la même erreur, en disant que Romain prit le nom de *Samuel* !

poule n'est que le ghulam, ministre, du prince sauvé (=Romain). Celui-ci est proclamé roi et le Comitopoule commande son armée; après la capture du roi, le Comitopoule se charge de la direction de l'État et, à la nouvelle de la mort du roi prisonnier, il se déclare roi. A propos de l'assassinat du fils de Comitopoule (=Gabriel-Romain), Yahya dit qu'il fut assassiné par un chef des Bulgares, fils d'Aaron, parce qu'*Aaron appartenait à la race qui avait régné sur la Bulgarie* (9). Samuel donc était un usurpateur et Aaron légitime héritier du pouvoir royal. Ceci jette un jour nouveau sur les conflits des deux familles et fait comprendre les ressorts de drames comme l'assassinat d'Aaron par Samuel; comme celui de Gabriel, fils de Samuel, par Jean Vladislav, fils d'Aaron; l'assassinat de Vladimir, parent de Samuel, par le même Jean Vladislav, et jusqu'au conflit de Pierre Delianos, fils de Gabriel-Romain, avec Alousianos, fils de Jean Vladislav, conflit très significatif où Pierre soupçonnait Alousianos de trahison, προδοσίαν ὑποπτεύων, de même que Samuel accusait Aaron comme τὰ Ῥωμαίων φρονοῦντα et avec l'appui de l'empereur τὴν ἀρχὴν εἰς ἑαυτὸν σφετεριζόμενον; (10); tout s'éclaire.

L'appartenance de Moïse et d'Aaron à la souche royale ne paraîtra plus hypothétique si nous nous rappelons le conflit que le roi Pierre eut avec ses deux frères, Michel et Jean, qui conspirèrent contre lui, chacun à son tour, à la tête de partisans nombreux. La révolte de Jean était la plus dangereuse, car l'empereur Lécapène le protégeait, sans doute dans le but de tenir en respect le roi du pays. Le complot fut découvert et les coupables punis. Pierre enferma Jean dans un couvent. La cour byzantine réussit à le retirer du cloître et l'amener dans la capitale. Lécapène l'accueillit avec des honneurs, le maria à une Arménienne et l'installa à Césarée, καὶ γυναῖκα ἐκ τῆς ἑαυτοῦ πατρί-

(9) YAHYA = ROSEN, p. 58.
(10) CÉDRÉNUS, II, p. 435.

δος τῆς τῶν 'Αρμενιακῶν ὁρμωμένην (11). On ne sait malheureusement rien sur le reste de la vie de Jean. En supposant que Jean Vladislav doive son nom, comme c'était l'habitude, à son grand-père, il ne serait pas trop hasardeux de reconnaître ce grand-père dans la personne de Jean, frère de Pierre et, en conséquence, de faire de Moïse et d'Aaron les fils du même Jean. La tentative de celui-ci pour arracher la couronne à son frère Pierre se place en 928; son mariage, à cette même époque. Il est possible qu'après la mort de Pierre, en 969 ou, plus probablement, après la capture par Tzimiscès des princes héritiers Boris et Romain, Moïse et Aaron aient gagné leur patrie pour réclamer le trône royal, tout comme Alousian fuit de Théodosiopole en 1040. Ils auront pour associés les frères Comitopoules, David et Samuel, qui approuvaient peut-être leurs ambitions. Mais le retour subit de Romain, héritier légitime, change la situation : Samuel prend fait et cause pour l'héritier Romain contre Aaron, qui tombe victime de ses ambitions ou de ses actions traîtresses.

Moïse et Aaron ne sont pas de la famille des Comitopoules. La confusion tient, en premier lieu, à un trait commun aux deux familles : David et Samuel étaient d'origine arménienne, Moïse et Aaron l'étaient par leur mère. C'est déjà, en soi-même, un trait d'union de nature séduisante. Il en est un autre : la collaboration unanime durant de longues années et pour la même cause. N'oublions pas que Scylitzès-Cédrénus, qui parle de quatre frères Comitopoules, a écrit son œuvre presque un siècle après l'entrée en scène des frères. Ajoutons que les Byzantins ne se souciaient guère, en général, de la généalogie de leurs adversaires étrangers. Ils n'avaient même pas de notion précise sur l'identité des derniers membres de la famille royale bulgare, bien que ceux-ci, déportés à Byzance, fussent arrivés à une haute situation. Pour Scy-

(11) THEOPH. CONTIN., p. 419.

litzès-Cédrénus, Alousianos est ὁ τοῦ Ἀαρὼν δεύτερος υἱός ([12]), tandis qu'il était l'un des fils de Jean Vladislav. On retrouve la même erreur chez Psellos, encore qu'il l'ait connu en personne et admire ses qualités distinguées ([13]). Catherine, fille de Jean Vladislav et épouse d'Isaac Comnène, était considérée comme fille de Samuel ([14]). De même que la fille de Troïanos, mariée à Andronic Doucas, frère de Jean César, faisait croire que son père était le frère de Samuel, tandis qu'il était le fils de Jean Vladislav ([15]). Que dire de Psellos qui abuse de son éloquence pour nous persuader que Délianos (dont il déforme le nom en Dolianos pour le dériver de δόλος) n'était qu'un « imposteur, de famille assez basse, un bâtard et non pas un rejeton légitime de la souche royale », par opposition avec Alousianos, « un légitime rejeton de la souche royale »([16]) ? Heureusement nous savons, grâce à l'intervention de Michel de Devol, que Pierre Délianos était en réalité le fils de la première femme de Gabriel-Romain, fille du roi hongrois : il était donc doublement royal, tant du côté de son père que de sa mère.

Après de tels exemples, la confusion de Moïse et d'Aaron avec les Comitopoules ne doit pas sembler extravagante.

Le surnom de Κομητόπουλος pourrait, lui aussi, être discuté quant à son origine et à son sens réel. Ainsi se nommaient les frères, d'après notre chroniqueur, parce qu'ils étaient fils d'un κόμης d'entre les chefs bulgares les plus influents : ἑνὸς τῶν παρὰ Βουλγάροις μέγα δυνηθέντων κόμητος ὄντες παῖδες καὶ διὰ τοῦτο Κομητόπουλοι.

Cette explication, de caractère purement étymologique, ne nous enseigne rien sur l'essence du pouvoir du curieux

---

(12) CÉDRÉNUS, II, p. 531.
(13) PSELLOS (= éd. de E. RENAUD), I, p. 79.
(14) BRYENNIOS, p. 19.
(15) BRYENNIOS, p. 106.
(16) PSELLOS (= éd. RENAUD), I, pp. 76, 77, 80.

potentat qu'était le père des frères en question. Les savants bulgares ont exagéré la portée de ce passage de Cédrénus en prétendant qu'il s'agit ici d'une institution nationale, d'un *kmet*, mot d'origine slave et distinct du latin *comes* (17). En foi de quoi, ils allèguent un passage dans les *Annales* de Hincmar, où il est question de la rébellion des chefs bulgares contre le roi Boris à cause de sa conversion au christianisme. Voilà la partie essentielle de ce passage : *proceres sui moleste ferentes, concitaverunt populum adversus eum, ut illum interficerent. Quotquot igitur fuerunt intra decem* COMITATUS *adunaverunt se circa palatium eius; ille vero cum quadraginta tantum octo hominibus... profectus est contra illam omnem multitudinem... Rex autem ex proceribus qui populum maxime adversus eum incitaverunt, interfecit numero quinquaginta duos, reliquam autem populum inlaesum abire permisit* (18).

Le mot *comitatus* a été interprété къметство, d'une sorte de comté, et l'on a conclu à l'existence de dix comtés en Bulgarie, dont l'un serait le domaine du père des Comitopoules. Cependant il faut se garder de surestimer l'autorité d'Hincmar et d'exploiter, sans critique, son récit hagiographique, dans un but historique. Cédrénus connaît aussi, évidemment par une source hagiographique, la rébellion des chefs bulgares (τοῦ ἔθνους ἄρχοντες) (19), mais il ne parle pas de « dix comtés ». Chez Hincmar, le *comitatus* ne peut signifier *kmetstvo* « comté » : à cette époque, ce terme n'avait pas encore le sens de comté qu'il ne prendra pas avant la fin du XIe siècle. Hincmar emploie le mot *comitatus* dans le sens ordinaire de « région », « province ». De toute façon, on ne saurait

(17) N. VAN WIJK, *Slavia*, IV (1925), p. 209, s'est chargé de cette tâche difficile. ZLATARSKI, *op. cit.*, p. 635

(18) PERTZ, *Monum. Germ. Historica Scriptorum*, t. I, pp. 473-474.

(19) CÉDRÉNUS, II, p. 153.

se fonder sur le texte d'Hincmar pour affirmer que le mot *comitatus* désigne une unité administrative soumise à l'autorité d'un *comes*. Il est vrai, que dans quelques cas isolés, des *comites* bulgares sont mentionnés, mais à une époque plus ancienne. Un κόμης est cité dans l'histoire des prisonniers d'Andrinople qui se révoltèrent en 836-837 dans la région du Danube. Théophylacte, archevêque d'Ochrida, dans la *Vie des 15 martyrs*, parle d'un *comes* Ταριδῆνας sous le roi Boris Michel, et d'un autre, le *comes* Δίστρος, au temps du roi Syméon ([20]). Ce dernier figure également dans l'inscription de 904 sur une borne inscrite découverte en 1898 au village de Naris près de Thessalonique ([21]). Cela donne à croire qu'il y avait une région limitrophe de Thessalonique dont le chef portait à une certaine époque le titre de *comes*. Mais les régions de Thessalonique et de Stroumitza formaient le théâtre de la guerre de Samuel contre Basile; et il serait bien extraordinaire qu'à propos d'opérations, qui durèrent pendant plus d'une génération, les sources historiques, pourtant assez copieuses, ne nous eussent jamais parlé d'un *comes* de ces marches, si le titre et la fonction avaient existé à cette époque.

En tout état de cause, à l'époque de Samuel, on ne rencontre pas le titre de *Comes*= кьметъ ni кьметство. Bien des chefs illustres ont pris part à la lutte nationale contre Basile, comme Krakras, Dragomouzos, Bogdanos, Nestoritzès, Zaritzès, Dobromir, les frères Dométianos et Théodoros, Teichones, enfin Nicolitzès et d'autres. Nul d'entre eux n'apparaît comme porteur du titre de *comes*. Enfin, si le père de Samuel avait été le seul détenteur de ce titre,

---

([20]) MIGNE, *P. G.*, CXXVI, col. 201 et 213.

([21]) USPENSKIJ, dans *Izvěstija de l'Institut Russe de Constantinople*, t. III, p. 184; V. BEŠEVLIEV, *Prvoblgarski Nadpisi*, pp. 52 et 147; ZLATARSKI, *op. cit.*. p. 340. Voyez, sur cette inscription, le commentaire de H. GRÉGOIRE, *Bulletin de la Classe des Lettres de l'Académie*, XXIII, (1937), pp. 83 sqq.

on aurait connu son nom et gardé son souvenir, de quelque façon que ce soit. Tout cela est loin de favoriser la théorie qu'on tient pour indiscutable.

Dans l'incertitude où l'on est, qu'il nous soit permis d'avancer une conjecture en nous appuyant sur Asołik.

Nous avons vu que les frères Komsajag = Comitopoulos étaient attachés au corps des mercenaires arméniens. L'existence de ce corps se trouve attestée depuis Tzimiscès, et même depuis son prédécesseur Nicéphore Phocas. Il a rendu de grands services à Tzimiscès lors de la campagne contre les Russes en 971, et à l'empereur Basile en 986, en sauvant l'un et l'autre d'une situation grave (22). Plus tard, en 1030, l'empereur Romain Argyre, pendant la campagne de Syrie, bénéficia également des services du corps arménien, qui, selon le témoignage d'un auteur arabe, l'entoura, le défendit de ses flèches et le sauva (23). Les Arméniens se distinguèrent encore au cours de l'expédition de Nicéphore Phocas en Syrie (24).

Dans ces divers cas, il s'agit évidemment de la garde impériale, dite ἑταιρεία, dont l'infanterie arménienne, à ce qu'on voit, faisait la majeure partie.

L'organisation du corps *hetaireia* n'est pas suffisamment connue. Nous savons que son commandant s'appelait ἑταιρειάρχης et qu'on distinguait ὁ μέγας ἑταιρειάρχης et ὁ μικρὸς ἑταιρειάρχης, de même qu'il y avait ἡ μεγάλη ἑταιρεία et ἡ μέση ou μεσαία ἑταιρεία, d'où il est à déduire qu'il y avait ἡ μικρὰ ἑταιρεία et ὁ μέσος ἑταιρειάρχης (25).

On mentionne également οἱ ἑταιρειῶν πάντες ἄρχοντες, ὁ ἑται-

(22) S. RUNCIMAN, *The first Bulgarian Empire*, p. 225, croit que les détails racontés par ASOŁIK sur la campagne de 986 sont imaginaires S'il entend l'intervention de l'infanterie arménienne, il a tort.

(23) KAMAL-AL-DIN, cité par ROSEN = *Basile Bulgaroctone*, p. 319.

(24) ABU'L-FARAĞ, chez HASE, dans son édition de LÉON DIACRE, p. 381.

(25) *De Ceremoniis*, pp. 553, 576, 607. GEORGES-LE-MOINE, pp. 846-847. Voir BURY, *The Imperial Administrative Sustem in the ninth Century*, pp. 106-108.

ρειάρχης μετὰ τῶν ἀρχόντων τῆς ἑταιρείας (26). Ce sont certainement les chefs des subdivisions d'*hetaireia*. Quels étaient les noms officiels de ces subdivisions et de leurs chefs ? On ne le sait pas. Il est toutefois probable que l'*hetaireia* avait la même organisation que les corps tagmatiques, c'est-à-dire qu'elle se composait des unités dites βάνδα et commandées chacune par un κόμης.

Les corps thématiques avaient également chacun une troupe d'ἑταιρεία sous le commandement d'un κόμης (27).

Or, il nous semble que le père des Comitopoules portait le titre de *comes* en qualité de chef d'un *bandon*, soit dans le corps d'ἑταιρεία, soit dans un des détachements des corps tagmatiques, qui se trouvaient en Macédoine et en Thrace, sous le commandement, comme l'a démontré Bury, des τοποτηρηταί. Cela nous expliquerait parfaitement l'incertitude qui avait plané sur l'identité d'un si modeste titulaire, l'incertitude qui, après la brillante entrée en scène des Comitopoules, amènera à en faire rétrospectivement « un *comes* d'entre les puissants seigneurs » du pays, épithète vague, reconstituée en quelque sorte d'après le nom et les qualités des fils (28).

---

(26) CÉDRÉNUS, II, p. 635. *De Cerimoniis*, p. 518.

(27) PHILOTHEUS, *Cletorologium* (= *De Cerimoniis*), p. 716 (= éd. BURY, p. 139).

(28) Notons, à titre d'information, que d'après YAHYA = ROSEN, p. 5, un Arménien nommé Samuel fomenta, en 978, une sédition à Antioche contre Ubaid-Allāh, gouverneur de la ville, mais il échoua et prit la fuite. Il était partisan de Skléros, comme tant d'Arméniens. Son nom et la date de son apparition font penser à Comitopoulos, Samuel étant un nom presque étranger à l'onomastique byzantine avant Comitopoulos. On peut identifier le rebelle Samuel avec Comitopoulos en admettant qu'il se trouvait au service de l'empereur lorsqu'il passa à Skléros, comme le fit Σαχάκιος Βραχάμιος, l'un des sept conjurés de Tzimiscès, ou le patrice Kuleiba = Κουλεπι, un autre Arménien, gouverneur pour Skléros d'abord d'Antioche et puis de Mélitène. Après s'être réconcilié avec l'empereur, Samuel aurait été envoyé en Macédoine, comme Grégoire Taronite, qui avait fait cause commune avec Skléros, mais plus tard fut nommé stratège de Thessalonique. Dans des conditions qui nous échappent, Samuel aurait passé aux Bulgares, et depuis 980 on le voit

III.

AŠOT ET SAINT VLADIMIR

L'histoire romanesque d'Ašot, le fils de Grégoire Taronite, est bien connue. Samuel attaque le gouverneur de Thessalonique, le magistre Grégoire Taronite, et fait prisonnier son fils Ašot. La fille de Samuel, qui s'appelait, d'après Michel de Devol, Miroslava, tombée amoureuse du jeune prisonnier, demande à son père la permission de l'épouser, sous menace de se donner la mort en cas de refus. Samuel est obligé d'acquiescer à sa demande; il célèbre le mariage de Miroslava avec Ašot et nomme son gendre à Dyrrachium ἐπὶ φυλακῇ τάχα τῆς χώρας. Les jeunes époux s'entendent pour fuir à Constantinople : un vaisseau byzantin, qui mouillait dans les eaux de Dyrrachium, les prend à son bord et les amène à la capitale. L'empereur Basile leur fait un accueil honorable : Ašot est élevé à la dignité de magistros et sa femme à celle de patrice

---

lutter pour la cause bulgare, de même que Nicolitzès, qui n'était pas non plus un Bulgare d'origine et qui, de 983 à 986, occupait le poste de duc de Larissa, se montra dans la suite comme un champion de la liberté bulgare.

Un fait cependant semble s'opposer à notre conjecture. Samuel avait épousé la fille de Chrysélios de Dyrrachium et en avait un fils, Gabriel-Romain, déjà adulte en 986, ce qui nous amène à placer le mariage de Samuel vers l'an 970. Il serait hâtif d'en déduire que Samuel se trouvait déjà à cette époque en Bulgarie, puisque nous ne savons pas depuis quand Chrysélios lui-même s'était installé à Dyrrachium. Cette ville formait avant Samuel une stratégie byzantine, et c'est Samuel qui l'avait conquise. Chrysélios n'est pas un nom bulgare, et l'on n'a pas d'autre preuve pour le considérer comme un prince indigène. Cossara, fille de Chrysélios, est sensée être hérétique au même sens que « le péché de Samuel et l'hérésie des Novatiens et des Arméniens ». Cela veut dire qu'on croyait qu'ils appartenaient à la communauté des Pauliciens ou des Bogomiles. Dès lors, Χρυσήλιος n'aurait-il pas la même origine que Χρυσόχειρ? Léon Melissénos, le général bien connu de Basile, doit son nom à Mélissa ou Melitta (d'où Μελισσοπέτριον), ville de Coloneia, aujour-

ζωστή. Or Ašot était en possession d'une lettre de Chrysélios, dynaste de Dyrrachium, par laquelle son auteur s'engageait à livrer la ville à l'empereur en échange de la dignité de patrice pour lui et pour ses deux fils. La proposition est acceptée et la ville livrée au patrice Eustathe Daphnomèle (1).

Cédrénus, l'auteur de ce récit, ne connaît pas le nom de la fille de Samuel, Μιροσθλάβα, Miroslava, que nous a gardé l'évêque de Devol (2). Il ne sait pas non plus que Chrysélios était le grand-père maternel de Miroslava. Le mariage de celle-ci, selon Cédrénus, se place après la bataille de Spercheios : ὁ Σαμουὴλ δὲ πρὸς τὰ οἰκεῖα ἀνασωθεὶς γαμβρὸν ἄγεται ἐπὶ τῇ αὐτοῦ θυγατρὶ 'Ασώτην (3). Mais à quelle date

---

d'hui Melet (changé par le gouvernement turc en Hamidié), à quelques kilomètres de Koyli-Hissar. Coloneia était une des régions occupées par les Pauliciens. D'après le mémorial d'un Évangile arménien, écrit en 1223, « dans la région arménienne de Nicopolis, appelée Akšar et surnommée Melissa, dans la ville de Khawn », le nom de Melissa s'appliquait aussi à la région (*Catalogue des manuscrits des Méchitharistes de Venise*, I, p. 423). Or, les sources arabes appellent Mélissène « isāba' al dhahab », litt. χρυσοδάκτυλος, qui est l'équivalent de Χρυσόχειρ (ROSEN, *Basile Bulgaroctone*, p. 240). Chrysocheir, homme « à la main d'or », donc « libéral », « magnifique », a un sens; Chrysélios, homme « au soleil d'or », n'a pas un sens satisfaisant. Mais il en aura un si l'on y voit un arménisme. Le mot arménien *arev*, « soleil », signifie également « vie », sens courant depuis l'époque classique jusqu'à nos jours; d'où les expressions : *z-arev hatanel*, « couper le soleil », « tuer »; *z-arev pargevel*, « faire don du soleil », « épargner la vie »; *arev-šatutiun*, « longévité », « bonne santé » = εἰς ἔτη πολλά; le nom propre *Arev-šat*, littéralement πολυ-ήλιος. Donc χρυσήλιος, homme « à la vie d'or », signifierait « homme heureux, fortuné ». Son nom et son hérésie nous conduisent vers le milieu des Arméniens pauliciens. En admettant que Chrysélios était un ressortissant de Coloneia, au lieu de supposer qu'il se trouvait déjà à Dyrrachium lors du mariage de Samuel, il serait tout aussi naturel de conjecturer qu'il était déjà beau-père de Samuel, et que comme tel il avait reçu Dyrrachium de son gendre.

(1) CÉDRÉNUS, II, p. 451.

(2) PROKIĆ, *Die Zusätze*, p. 29, § 14.

(3) CÉDRÉNUS, II, p. 451.

eurent lieu la fuite des conjoints et celle de deux frères Chrysélios ? Le texte de Cédrénus peut donner à penser que tous les événements qu'il résume se sont passés simultanément.

Nous avons déjà dit qu'il ne fallait pas s'y méprendre, en rappelant la manière dont notre chroniqueur fait l'historique du sujet qu'il traite, dans un paragraphe. D'après une autre source Dyrrachium a été livré en 1005 : *rediit Durachium in manus imperatoris per Theodorum* (4).

Ce Théodore est le fils du dynaste Chrysélios, dont le second fils s'appelait Nicolas. En 1033, Nicolas prend la forteresse de Perkri à l'Arabe Aleim, qui la cédait à l'empereur contre le titre de patrice : καὶ τὸ φρούριον μὲν παρειλήφει ὁ πατρίκιος Νικόλαος ὁ Βούλγαρος, ᾧ Χρυσήλιος τὸ ἐπώνυμον (5). Aleim, mécontent du peu de considération que l'empereur avait accordé à son fils à son arrivée dans la capitale, assiége la forteresse et la reprend; la garnison de six mille hommes est taillée en pièces et il semble que Nicolas y périt également. Peu après, Nicétas Pégonitès reconquiert la forteresse.

Le frère de Nicolas, Théodore, est mentionné dans les événements de la révolution de l'an 1057; ὁ πατρίκιος Θεόδωρος ὁ Χρυσήλιος avec d'autres personnages avait juré de rester fidèle à l'empereur Michel, mais ils revinrent tous sur leur décision à l'approche de l'armée rebelle (6).

La reddition de Dyrrachium en 1005, malgré l'attestation formelle de Lupus, ne semble pas être certaine. Cédrénus dit que l'offre de Chrysélios a été accueillie par Eustathe Daphnomèle. On se demande s'il n'a pas anti-

---

(4) LUPUS PROTOSPATHARIUS, *Monum. Germ. Hist. Scriptores*, t. V, p. 57.

(5) CÉDRÉNUS, II, p. 502. Περκρί est l'ancien château Berkri, aujourd'hui Perkri-kala, près de la pointe septentrionale du lac de Van. CÉDRÉNUS le signale comme ἔγγιστα Βαβυλῶνος (!).

(6) CÉDRÉNUS, II, pp. 635-636.

cipé sur l'événement survenu plus tard, en 1018, lorsque Eustathe fut nommé stratège de Dyrrachium. Durant toute la guerre de Samuel, on ne parle pas de cette ville ni de ses stratèges. C'était un poste important qui pouvait servir de base pour prendre Samuel de flanc, si Basile en avait vraiment été possesseur. On ne voit pas non plus Samuel opérer contre ce poste qui menaçait ses derrières.

D'autre part, en 1005 et ensuite jusqu'à la mort de Samuel, le calme régnait entre les belligérants, Basile ayant interrompu ses attaques. On était très loin de l'issue fatale de la guerre. Il n'y avait rien de grave qui aurait poussé Chrysélios à trahir son maître et à vendre la ville à vil prix.

Tout change après la mort de Samuel et l'assassinat de son fils Gabriel-Romain. Le malheur s'abattit aussi sur Dyrrachium. Tant que régnait Vladimir, prince de « Trymalie » et des régions proches de Serbie, ἠρεμίαν εἶχε τὰ ἐν Δυρραχίῳ. Pourquoi sa mort devait-elle avoir une répercussion sur le sort de Dyrrachium ? Après l'assassinat de Gabriel-Romain, Vladimir s'était soumis à Jean Vladislav, le meurtrier de Gabriel. Peu après, Jean Vladislav tua aussi Vladimir et alla à plusieurs reprises attaquer Dyrrachium. Donc Vladimir avait quelque rapport avec Dyrrachium. Quel rapport ? Le contexte de Cédrénus n'est pas tout à fait clair : il faut l'élucider.

Vladimir était « gendre de Samuel », ὁ ἐπὶ θυγατρὶ τοῦ Σαμουὴλ κηδεστής. Michel de Devol corrige : ὁ ἐπὶ θυγατρὶ Θεοδωρίτου τοῦ Σαμουὴλ κηδεστής(7). Prokić veut lire Θεοδώρᾳ (pour Θεοδωρίτου), fille présumée de Samuel. Mais la note de l'évêque Michel est autographe et il vaut mieux laisser son texte tel qu'il est et tenir Théodorite pour Théodore, fils de Jean Chrysélios, seigneur de Dyrrachium. Le qua-

(7) CÉDRÉNUS, II, p. 463

(8) CÉDRÉNUS, II, p. 447

lificatif τοῦ Σαμουήλ indique la parenté de Théodorite avec Samuel, dont il était le beau-frère : il était par là « un samuélien ». De la même façon, Cédrénus appelle le roi ibérien Georges τὸν τοῦ κουροπαλάτου Δαβὶδ Γεώργιον ([8]). Georges n'était pas le fils de David, mais un lointain parent, pour ainsi dire, un « couropalatien ».

Vladimir était donc l'homme de Samuel et c'est la raison pour laquelle Jean Vladislav le tua. Sa mort amoncela des nuages autour de Dyrrachium. Cela veut dire tout simplement qu'il était le maître de la ville et que celle-ci n'était pas encore passée à l'empereur. L'offre de Chrysélios et l'occupation par Eustathe Daphnomèle de Dyrrachium ne se justifient pas en 1005. L'histoire de Dyrrachium se présente autrement. Il semble que c'est après l'assassinat de Gabriel-Romain que Chrysélios soit entré en relations avec Basile au sujet de Dyrrachium, qu'il préférait céder à l'empereur plutôt qu'à Jean Vladislav. Vladimir est intervenu pour revendiquer la ville et l'a occupée après la désertion des Chrysélios. Il a reconnu l'autorité de Jean Vladislav et assuré ainsi la tranquillité de la ville prise. Mais peu après, Jean Vladislav, violant le serment donné par l'entremise d'un évêque, mit à mort Vladimir et vint prendre Dyrrachium. La ville s'oppose à l'assassin de son prince. Basile, se trouvant à Achrida, est prêt à porter secours à la ville et à faire valoir ses droits sur elle, mais il est empêché par l'activité d'Ibatzès. On voit ensuite le général Nicétas Pégonitès, « stratège de Dyrrachium », défendant cette ville contre Jean Vladislav. Le duel qu'il engage avec Jean se termine par la mort de celui-ci ([9]). Basile, averti, arrive à Ochrida, y laisse comme « archon » Eustathe Daphnomèle, et se rend à Diabolis. Eustathe réprime Ibatzès qui, après la mort de

---

([9]) H. Grégoire, *Sur Nicétas Pégonitès*, dans *Byzantion*, XII (1937), p. 285.

Jean, avait assumé la défense du pays, l'emmène auprès de l'empereur, et, en récompense, est nommé stratège de Dyrrachium. « Après avoir réglé, à son gré, l'affaire de Dyrrachium, de Coloneia et de Dryinoupolis, et avoir muni les thèmes de troupes et de stratèges », l'empereur quitte Diabolis. On voit qu'il s'agit de l'organisation des nouvelles conquêtes, y compris Dyrrachium. Le passage de Cédrénus relatif à la reddition de cette ville par Jean Chrysélios ne s'accorde pas avec le témoignage de Lupus qui attribue la reddition à Théodore. Il semble que la mention de Daphnomèle au même passage regarde sa nomination en 1018.

Les frères Chrysélios ont quitté Dyrrachium presque en même temps que d'autres chefs bulgares, en 1015-1016. Les Bulgares capables de porter les armes ont été transportés en Arménie dans le Vaspurakan, τοὺς μὲν οὖν ὅπλα δυναμένους κινεῖν εἰς 'Ασπρακανίαν ἐκπέμπει ὁ βασιλεύς (10). En apparence, Nicolas Chrysélios se trouvait parmi ces Bulgares et on le retrouve encore à Berkri en 1033.

Le cours des événements, tel qu'il est exposé ici, se confirme par le récit du prêtre de Dioclea. Ce qui nous intéresse surtout, c'est ce qu'il raconte sur Vladimir, dont la vie offre, dans l'exposé de cet auteur, une ressemblance frappante avec ce que nous savons d'Ašot. Voici l'histoire de Vladimir, dont la mort tragique a fait un grand martyr serbo-bulgare.

Samuel, roi bulgare, se met en campagne contre Vladimir, qui, ne voulant pas se soumettre à lui, se retire dans le « mons Obliquus ». Un de ses joupans le trahit, comme jadis Juda, et veut le livrer à Samuel. Vladimir déclare à ses gens qu'il est prêt à se sacrifier comme un bon pasteur pour ses ouailles. Samuel le fait prisonnier et

(10) CÉDRÉNUS, II, p. 462.

l'amène à sa résidence Prespa. Vladimir est en prison. Un ange apparaît et lui annonce sa délivrance prochaine et son martyre.

La fille de Samuel, Cossara, inspirée par le Saint-Esprit, demande à son père de lui permettre d'aller, avec ses servantes, dans la prison pour laver aux prisonniers la tête et les pieds.

La jeune fille vit parmi les prisonniers Vladimir, qu'elle trouva *pulcher in aspectu humilis, mansuetus atque modestus, et repletus sapientia et prudentia Domini,* et conversa avec lui. Elle fut émue de sa jeunesse, de sa beauté et ayant appris qu'il était de souche royale, elle s'arrangea pour le délivrer de ses chaînes. Elle se jeta aux pieds de son père et l'implora ainsi : « *Mi pater et domine, scio quia daturus es mihi virum sicut mos est, nunc ergo si tuae placet magnitudini aut des mihi virum Vladimirum regem quem tenes in vinculis aut scias me prius morituram quam alium accepiam virum.* »

Samuel fait alors sortir Vladimir de sa retraite, l'envoie au bain, le revêt d'habits précieux et célèbre son mariage avec Cossara. Il le rétablit dans son royaume et *dedit ei terram et regnum patrum suorum totamque terram Duracenorum.* En même temps Samuel permet à l'oncle de Vladimir, Dragimarus, d'entrer en possession de la *terre de Tribunia.*

Vladimir mène, avec sa femme Cossara, une « vie sainte et chaste ». Peu après, Samuel mourut et son fils Radomir (=Gabriel-Romain) lui succéda. Celui-ci affronta Basile avec le même courage que son père et conquit « tout le territoire jusqu'à Constantinople ». Basile, découragé, cherche les moyens de faire périr Radomir : il exhorte Vladislav à le tuer comme Samuel avait assassiné son père. Vladislav accomplit la volonté de l'empereur et assomme Radomir à la chasse. L'assassin invite ensuite chez lui Vladimir. Sa femme, Cossara, va elle-même pour éprou-

ver la bonne foi de Vladislav. Cossara est reçue avec beaucoup de bienveillance. Vladimir, rassuré, se rend alors auprès de Vladislav, après que ce dernier lui eut promis la sécurité par l'intermédiaire de deux évêques et d'un ermite. Vladislav tend quand même un piège contre la vie de Vladimir sur son chemin. L'ange le sauve, mais lorsqu'il arrive à la cour de Vladislav, à Prespa, on le met à mort, le 22 mai. Cossara fait transporter son corps à Kraina, sa résidence, et l'enterre dans l'église Sainte-Marie.

Vladislav conduit son armée contre Dyrrachium pour s'en rendre maître, selon la promesse de l'empereur. Il campait devant la ville, lorsqu'un soldat armé et à l'image de Vladimir lui apparut, et il se mit à crier à voix haute : « Currite, *mei milites*, currite *et defendite me, quia Vladimirum occidere me vult; et haec dicens surrexit de solio suo ut fugeret, statimque percussus ab angelo corruit in terram et mortuus est corpore et anima* ».

Dragamirus, oncle de Vladimir, lui succède, mais il subit le même sort que Vladimir. Sa femme, enceinte, partit auprès de son grand-père à Bosna et là elle mit au monde un fils, Dobroslav. Celui-ci épousa une petite-fille de Samuel et en eut cinq fils : Goyslav, Mihala, Saanec, Radoslav et Predimir. L'empereur Basile recommence la guerre pour conquérir la Bulgarie, Rassa, Bosna et la Dalmatie. Dobroslav se soumit, mais secrètement il excitait ses sujets contre la domination grecque. La revolte éclata et tous les chefs grecs furent massacrés.

L'empereur envoya contre Dobroslav le général *Armenopolos : unum ex ducibus suis nomine Armenopolos.* Dobroslav l'attaqua et le tua : *gladio percussit atque de equo in terram proiecit.*

L'empereur envoya contre lui une autre armée, sous le commandement du toparque *Cursilius : exercitum misit Durachium mandans cuidam Cursilio toparchae qui illis diebus Durachium totamque terram Duraccinorum tenebat.* Dobroslav le vainquit avec le même succès et Cursilius

succomba à ses blessures sur le chemin de la fuite : *in quo loca posita est crux quae usque hodie crux Cursilio vocatur* (11).

Ce récit est fort édifiant, car il illustre la manière dont les pieux moines déformaient parfois l'histoire et défiguraient les personnages historiques. On discerne nettement les lambeaux dont cette pièce est cousue : lambeaux arrachés de toutes parts.

L'auteur du récit sait, par Cédrénus, que la femme de Vladimir était la fille de Samuel. Mais son nom n'était pas Cossara, mais Théodora, d'après les savants bulgares. Nous verrons à l'instant que Cossara est un nom curieux qui cache l'origine de celle qui le porte, dans le sens que nous avons supposé ci-dessus. Toutefois la fille de Samuel, qui s'était éprise du prisonnier de son père, s'appelait Miroslava et non pas Cossara; de même que le prisonnier était Ašot et non pas Vladimir. C'est lui qu'on envoya avec sa femme à Dyrrachium auprès du grand-père de Miroslava. La menace de la jeune fille amoureuse de se donner la mort si son père l'empêchait de se marier avec le prisonnier se retrouve, chez Cédrénus, mise dans la bouche de Miroslava et concerne Ašot : ἡ παῖς ἐρωτικῶς διατεθεῖσα ἐξάξειν ἑαυτὴν ἠπείλει, εἰ μὴ νομίμως αὐτῷ συναφθείη (12).

Il serait téméraire de penser que deux cas analogues, deux aventures romanesques toutes similaires, eurent lieu dans la famille de Samuel : ses deux filles, tombées dans les mêmes conditions amoureuses de deux prisonniers, mariées et envoyées avec leurs maris dans la même ville

---

(11) PRESBYTERI DIOCLEATIS, *Regnum Slavorum. De regno Dalmatiae et Croatiae*, lib. VI, 1646. Nouvelle édition par F. Šišić : *Srpska Kr. Akademija, pos. izs.*, Knj. LXVII, philos. i. philol. Spisi, Knj. 18, Beograd-Zagreb, 1928, pp. 331 sqq. (texte); cf. pp. 121 sqq., une étude sur les sources de la légende de S. Vladimir. M. Šišić considère en somme que la valeur historique de tout ce récit est très faible. Il ne remonterait même pas, d'après lui, à une véritable source hagiographique.

(12) CÉDRÉNUS, II, p. 451.

de Dyrrachium! La vérité est beaucoup plus simple : on a trouvé le roman d'Ašot assez beau pour en gratifier un autre héros populaire, Vladimir, un autre gendre de Samuel (13). Conséquemment, on a inventé un conflit entre Samuel et Vladimir pour faire de celui-ci un prisonnier de Samuel. Vladimir était le prince de Tribunia et de Serbie; on en a fait un prince de Dyrrachium pour l'y installer, après son mariage, à l'exemple d'Ašot. La Tribunia (et peut-être la Serbie) est dévolue à l'oncle de Vladimir.

Vladimir apparaît sous l'image d'un ange à Jean Vladislav, son assassin, et le fait crier : *currite*. C'est évidemment une reproduction *mutatis mutandis* de la scène où les soldats de Vladislav criaient : βεζεῖτε, ὁ Τζαῖσαρ!

La mort tragique de Vladimir est presque le seul fait historique; tout le reste repose sur une falsification de l'aventure d'Ašot et de Miroslava, avec quelques accessoires hagiographiques.

Le souvenir d'Ašot et de Chrysélios n'est pas tout à fait effacé dans le récit du Prêtre de Dioclea.

Le prince Dobroslav, le successeur de Vladimir, correspond à la figure historique de Stéphane Voïslav, d'après l'avis unanime des savants. En 1040 Stéphane se souleva contre la domination byzantine, chassa le stratège Théo-

---

(13) M. H. GRÉGOIRE écrivait déjà en 1935, dans son étude sur l'*Origine bulgare* de « La Tempête » de Shakespeare, *Bulletin de l'Institut archéologique bulgare*, IX, p. 93 : « Qu'y a-t-il de vrai dans ce charmant récit, qui a le tort de ressembler beaucoup à un autre roman, celui des amours et de l'union d'une autre fille de Samuel, Miroslava, avec l'Arménien Ašot, autre prisonnier de son père ? Nous l'ignorons. » Rappelons que M. H. Grégoire voit, dans ce même roman, la source « de la *Tempête*, et singulièrement des amours de Ferdinand et de Miranda (=Miroslava ?) ». L'intermédiaire entre le Prêtre de Dioclée et Shakespeare serait un roman italien remontant à un ouvrage historique comme le *Regno degli Slavi*, de M. ORBINI (1601), qui traduit en italien le « Diocleas ».

phile Eroticos, et battit l'armée conduite par Georges Probata l'eunuque ([14]). Constantin Monomaque donna l'ordre au stratège de Dyrrachium, Michel, le fils du logothète Anastase, d'aller repousser l'audacieux prince de Serbie qui avait commencé à dévaster les pays voisins, soumis à l'autorité de l'empereur. Le prince serbe Stéphane attira le général byzantin dans le fond du pays, lui coupa la retraite et anéantit toute son armée ([15]).

Le Dobroslav du récit du prêtre de Diocléa représente Stéphane Voïslav, mais au lieu des généraux historiques, Théophile, Georges et Michel, qu'il ne connaît pas, il en mentionne deux autres chargés de leur rôle. L'un s'appelle Arménopolos, l'autre Cursilius. Qui sont-ils ? Il est étonnant que personne n'ait aperçu que le premier, Arménopolos, n'est qu'Ašot, « fils d'un Arménien »; le second, Cursilius, est bien Chrysélios, toparque ou πρωτεύων de Dyrrachium. Ašot et Chrysélios avaient quitté Dyrrachium et passé à l'empereur. Dès lors, notre récit a quelque raison d'en faire les généraux byzantins envoyés pour combattre Dobroslav, cousin germain de Vladimir. La précieuse réminiscence d'Ašot et de Chrysélios, le prêtre de Diocléa la doit sans doute à une légende populaire, qui se sera maintenue grâce à « la croix de Cursilius ». C'était probablement une pierre commémorative dédiée à la mémoire d'un membre de la famille de Chrysélios. On en a fait le tombeau de Cursilius, le fameux toparque de Dyrrachium.

Après qu'on eut dépouillé Ašot de ses parures, de ses attributs, pour les appliquer à Vladimir, on l'a forcément transporté à une autre époque, à celle de Voïslav.

La forme Cursilius du nom de Chrysélios est de nature à nous éclairer sur l'origine du nom de Cossara que porte

(14) CÉDRÉNUS, II, p. 526.

(15) CÉDRÉNUS, II, p. 543.

la femme de Vladimir. Cossara n'est autre chose que la forme féminine de Cursilius = Chrysélios : Cossara provient de *Corsara* par l'assimilation de *r* à *s*, et *Corsara* remonte à *Corsala*. Ce nom prouve nettement que Vladimir avait pour femme la fille de Chrysélios et non pas celle de Samuel. Donc, notre conjecture se trouve justifiée que Théodorite de Michel de Devol est Théodore Chrysélios. La tradition populaire a bien retenu ce fait, tandis que l'auteur de notre récit, dans la partie où il dépend du texte actuel de Cédrénus, donne la femme de Vladimir pour fille de Samuel.

Vladimir apparaît ultérieurement sous le nom de Jean-Vladimir. C'est sous ce double nom que le connaît le moine Païsij de Chilendar [16]. D'où vient ce nom supplémentaire ? Certainement d'une confusion avec Jean Vladislav. En effet, Païsij ne connaît pas Jean Vladislav, l'ayant assimilé à Vladimir. Il a commis une grande faute : du fils de Samuel, Radomir-Gabriel, il a fait deux personnages distincts.

Radomir, tué par un empereur grec et non pas par Jean Vladislav, a eu pour successeur Jean-Vladimir, tandis que Gabriel a été chassé par les Bulgares et remplacé par Jean, fils d'Aaron. Païsij ignore que ce dernier s'appelait Jean-Vladislav et ce n'est pas celui-ci, d'après lui, qui a tué Vladimir, mais « sa femme, qui était une Grecque, avec son beau-père, un magistre ». Ces criminels « n'avaient aucune affection pour Vladimir, car ils confessaient en secret une hérésie, tandis que Jean-Vladimir était réputé pour sa vie pieuse et son orthodoxie »

C'est une curieuse allusion à l'origine étrangère, voire arménienne, de la femme de Vladimir et que notre auteur tient pour la fille de Samuel, et à Ašot, le magistre. Toute la confusion tient à ce que le pieux Païsij a voulu que Jean

---

(16) ПАИСИЙ ХИЛЕНДАРСКИ, История Славѣноболгарская, p. 28. София 1925.

Vladimir fût un roi bulgare et non pas serbe; et à cette occasion il remarque que dans la traduction grecque de la vie de Vladimir on le donne pour un prince issu de rois serbes, alors qu'il appartenait à la race royale de Bulgarie. Une pareille déformation ne peut être, à son avis, que l'œuvre d'un méchant Grec ou Serbe. Ainsi le bon moine blâme les autres sans « voir la poutre dans son œil ».

*
* *

Nous tenons pour un agréable devoir de remercier ici M. Henri Grégoire et M. Paul Orgels, qui ont eu l'obligeance de lire les épreuves de ce mémoire et de faire maintes corrections; en particulier les observations compétentes de P. Orgels nous ont été fort utiles.

Nous sommes également reconnaissant à l'Académie Royale de Belgique d'avoir publié le présent mémoire.

INDEX DES NOMS

A

B

C

D

E

F

G

H

I

J

K

L

M

N

O

P

Q

R

S

T

U

V

W

X

Y

Z

Imprimé par

IMPRENSA PORTUGAL - BRASIL
Rua Henrique Paiva Couceiro
VENDA NOVA — AMADORA
PORTUGAL

TABLE DES MATIÈRES